

**UNIVERSITE DE LA SORBONNE NOUVELLE – PARIS III
U.F.R. d'Études Ibériques et Latino-Américaines**

**Thèse de Doctorat
Nouveau Régime
Études Lusophones (Littérature Brésilienne)**

Ilana HEINEBERG

**LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO :
Formation du roman-feuilleton brésilien à partir des
quotidiens *Jornal do commercio*, *Diário do Rio de Janeiro*
et *Correio mercantil* (1839-1870)**

**Thèse dirigée par
Mme Jacqueline PENJON**

Soutenue le 30 septembre 2004

Volume II

**Jury :
Mme Jacqueline PENJON, Professeur (Paris III)
Mme Anne-Marie QUINT, Professeur émérite (Paris III)
Mme Magdelaine RIBEIRO, Professeur émérite (Bordeaux III)
Mme Rita GODET, Professeur (Rennes II)**

PRESENTATION GENERALE

Dans ce deuxième volume, nous proposons un complément, voire une illustration, à la thèse proprement dite. Notre travail sur des récits fictionnels publiés dans trois quotidiens *fluminenses* du XIX^e siècle, et notre prédilection pour les textes plus au moins rares – pratiquement oubliés au long de toutes ces années séparant notre recherche de leur première publication dans la presse – nous entraînent également à un travail de mémoire.

Ce volume constitue, donc, un effort pour rendre disponible aux chercheurs, aux étudiants et, pourquoi pas, aux lecteurs en général, un matériau relatif à la presse, aux littératures brésilienne et française et, plus spécifiquement, au roman-feuilleton. Les textes et les index réunis contribuent aussi à la compréhension de ce travail, rendant possible la lecture des feuilletons dans leur intégralité et une vision élargie de la publication des romans-feuilletons, brésiliens et étrangers, dans les trois principaux quotidiens de Rio de Janeiro entre 1839 et 1870.

Dans une première partie, sont présentés les index par année des romans-feuilletons publiés dans les trois journaux qui ont servi de sources à nos recherches : *Jornal do commercio*, *Diário do Rio de Janeiro* et *Correio mercantil*. Un quatrième index, par auteur, rassemble les trois quotidiens, constituant donc un panorama des romans-feuilletons publiés et lus dans la période choisie. L’index du *Jornal do commercio* (Index I) – quotidien privilégié en matière de roman-feuilleton – est le plus détaillé. Il inclut la date et la page de publication de chaque épisode pour tous les romans-feuilletons, brésiliens ou étrangers. Dans les deux

index suivants, celui du *Diário do Rio de Janeiro* (Index II) et celui du *Correio mercantil* (Index III), les romans-feuilletons étrangers sont classés par année, tandis que les récits brésiliens reçoivent une description plus minutieuse, avec date et page de publication. L'indexation par auteur (Index IV) permet au lecteur d'avoir une vision globale des textes publiés par les trois quotidiens.

La deuxième partie est consacrée à la transcription, faite à partir de la première édition dans les journaux, de cinq romans-feuilletons étudiés dans le volume précédent et dont l'accès reste difficile : *A Ressurreição de amor : Crônica rio-grandense*, d'un auteur anonyme (1839), *O Pontífice e os carbonários*, de Francisco Paula Brito (1839), *A Cruz de cedro*, d'Antonio Joaquim da Rosa (1854), *O Comendador*, de Francisco Pinheiro Guimarães (1856) et *Os Mistérios do Rio de Janeiro ou Os ladrões de casaca*, d'Antonio Jeronymo Machado Braga (1860). Tous les textes ont été publiés par le *Jornal do commercio*.

À la fin de ce volume, nous avons jugé bon d'insérer une reproduction de *Aniversário de D. Miguel em 1828*, premier texte brésilien publié au *Jornal do commercio* par épisodes. La reproduction de ce roman-feuilleton figure parmi les plus lisibles que nous avons consultés.

PREMIÈRE PARTIE : LES INDEX

TABLE DES ABREVIATIONS ET MODE D'EMPLOI DES INDEX

Nous avons suivi la présentation suivante pour les informations concernant les détails de publication de chaque roman-feuilleton :

- Année
- Titre du roman
- Nom de l'auteur conforme à la graphie du journal et, entre crochets, le nom original de l'écrivain. Quelquefois, l'auteur est omis. Il se peut que le nom d'un écrivain soit écrit de plusieurs manières par un même journal. Nous avons conservé la graphie originale, tout en mettant le nom correct entre crochets, quand il a été possible de le découvrir.
- Jour et mois de publication de chaque feuilleton
- Jour de la semaine suivant l'abréviation suivante :

lun → lundi

mar → mardi

mer → mercredi

jeu → jeudi

ven → vendredi

sam → samedi

dim → dimanche

- La page ou les pages de publication dans le journal.
p. → page

Exemple:

1839

Edmundo e sua prima

Por P. de Kock [Paul de Kock]

4/1ven: p. 1 et 2, 5/1sam: p.1 et 2, 7/1lun: p.1 et 2, 8/1mar: p. 1 et 2,
9/1mer: p. 1 et 2, 10/1jeu: p. 1 et 2, 11/1ven: p.1 et 2, 12/1sam: p.1 et 2.

Nous avons mis entre crochets les informations (comme les noms d'auteurs) qui ne sont pas fournies par le quotidien, mais par d'autres sources.

Il se peut, selon la période et la volonté éditoriale, que les journaux aient une seule édition pour deux jours, notamment pour dimanche et lundi ou pour les jours fériés. Pour l'indiquer, nous avons rattaché les dates par un tiret.

Exemple: 10/2-11/02dim-lun.

INDEX I : JORNAL DO COMMERCIO

- 1838 -

O Capitão Paulo¹.

Novella por Alexandre Dumas

31/10mer: p.1 et 2, 2/11ven: p. 2, 5/11lun: p.1 et 2 , 6/11mar: p.1, 7/11mer: p.1, 8/11jeu: p.1, 9/11ven: p.1, 10/11sam: p.1, 12/11lun: p.1, 13/11mar: p.1, 15/11jeu: p.1, 16/11ven: p.1, 17/11sam: p.1, 19/11lun: p.1, 20/11mar: p.1, 21/11mer: p.1, 26/11lun: p.1 et 27/11mar: p.1.

- 1839 -

Edmundo e sua prima

P. de Kock [Paul de Kock]

4/1ven: p. 1 et 2, 5/1sam: p.1 et 2, 7/1lun: p.1 et 2, 8/1mar: p. 1 et 2, 9/1mer: p. 1 et 2, 10/1jeu: p. 1 et 2, 11/1ven: p.1 et 2, 12/1sam: p.1 et 2.

O Aniversário de D. Miguel em 1828, Romance Histórico

P. da S. [João Manuel Pereira da Silva]

16/1mer: p.1 et 2, 21/1lun: p.1 et 2, 22/1mar: p.1 et 2.

O Mestre assassino, Crônica dos Templários

25/1ven: p.1, 26/1sam: p.1, 28/1lun: p.1 et 30/1mer: p. 1

A Filha do negociante

1/2ven: p.1 et 2, 7/2jeu: p.1 et 2, 8/2ven: p.1 et 2, 9/2sam: p.1, 10/2-11/02dim-lun: p.1, 12/2mar: .1 et 2, 13/2mer: p.1 et 2, 14/2jeu: p.1 et 2, 15/2ven: p.1.

Os Assassinos do rei

17/2-18/2dim-lun: p.1 et 2, 19/2mar: p.1 et 2, 20/2mer: p.1 et 2, 21/2jeu: p.1 et 2.

A Ressurreição de amor, Crônica rio-grandense

23/2sam: p.1, 24/2-25/2dim-lun: p.1, 26/2mar: p. 1, 27/2mer: p.1, 2 et 3.

Mestre Gil, Crônica do século XV

28/2jeu: p.1, 2 et 3, 1/3ven: p.1, 2 et 3, 2/3sam: p.1, 2 et 3.

Memórias inéditas do conde Beugnot, Recordações de 1793

J.C.M

3/3-4/3dim-lun: p.1, 7/3jeu: p.1 et 2, 8/3ven: p.1 et 2.

¹ Le *Jornal do commercio* publie *Le Capitaine Paul* dans les pages du journal et non en feuilleton. Nous l'incluons à titre de curiosité.

Religião, amor e pátria, Romance histórico

P.S.

[João Manuel Pereira da Silva]

12/3mar: p.1 et 2, 13/3mer: p.1, 14/3jeu: p.1 et 2, 15/3ven: p.1 et 2, 16/3sam: p.1 et 2.

Um Pseudônimo, Romance contemporâneo

F.G.M. [Non identifié]

21/3jeu: p.1 et 2, 22/3ven: p.1 et 2, 23/3sam: p.1, 25/3-26/3lun-mar: p.1 et 2.

A Paixão dos diamantes [Os assassinos misteriosos]

J.J.R [Justiniano José da Rocha]

27/3mer: p.1 et 2, 28/3jeu: p.1 et 2, 29/3ven: p.1 et 2.

O Cirurgião da armada

Émile Souvestre

31/3-1/4-2/4dim-lun-mar: p.1 et 2, 4/4jeu: p.1 et 2, 5/4ven: p.1 et 2, 6/4sam: p.1 et 2.

A Amada anônima

Scribe [Eugène Scribe]

11/4jeu: p.1 et 2, 12/4ven: p.1 et 2, 16/4mar: p.1 et 2, 17/4mer: p.1 et 2, 18/4jeu: p.1 et 2, 19/4ven: p.1 et 2, 20/4sam: p.1 et 2, 21/4-22/4sam-dim, p.1, 23/4mar: p.1 et 2.

Paulina

Alexandre Dumas

24/4mer: p.1 et 2, 26/4jeu: p.1, 2 et 3, 30/4mar: p.1 et 2, 1/5mer: p.1 et 2, 2/5jeu: p.1, 2 et 3, 3/5ven: p.1, 2, 3 et 4, 4/5sam: p.1 et 2, 8/5mer: p.1, 2 et 3, 9/5-10/5jeu-ven: p.1 et 2, 14/5mar: p.1, 2, 3 et 4, 15/5mer, p.1 et 2.

A Espiã, ou o segredo dos carbonários

Frédéric Soulié

17/5ven: p.1 et 2, 19/5-20/5-21/5dim-lun-mar: p.1 et 2, 22/5.

João sem medo, A justiça dos maridos

Pitre Chevalier

9/6-10/6dim-lun: p.1, 2 et 3, 11/6mar: p.1 et 2, 13/6-14/6jeu-ven: p.1 et 2, 21/5ven: p.1 et 2, 23/6-24/6-25/6dim-lun-mar: p.1 et 2, 26/6mer: p.1, 2 et 3, 27/6jeu: p.1 et 2, 29/6-30/6sam-dim: p.1 et 2.

Othon, o arqueiro – Crônica das margens do Reno

[Alexandre Dumas]

5/7ven: p.1 et 2, 7/7-8/7dom-lun: p.1, 2 et 3, 9/7mar: p.1 et 2, 10/7mer: p.1 et 2, 11/7jeu: p.1 et 2, 12/7ven: p.1 et 2, 17/7mer: p.1 et 2, 18/7jeu: p.1 et 2, 24/7mer: p.1 et 2, 26/7ven: p.1 et 2, 28/7dom: p.1 et 2.

O Pontífice e os carbonários

P.B [Paula Brito]

31/7mer: p.1 et 2, 4/8dim: p.1 et 2, 5/8lun: p.1 et 2, 11/8dim: p.1, 2 et 3, 12/8lun: p.1, 2 et 3, 13/8mar: p.1, 2 et 3, 16/8ven: p.1 et 2.

Anna D'Argonna

Alexandre Delavergne

24/8sam: p.1 et 2, 25/8dim: p.1 et 2, 26/8lun: p.1, 2, 3 et 4, 31/8sam: p.1 et 2, 1/9dim: p.1, 2, 3 et 4.

A Abóbada, Crônica monástica portuguesa

15/9dim: p.1, 17/9mar: p.1 et 2, 22/9dim: p.1, 2 et 3, 24/9mar: p.1 et 2, 30/9lun: p.1, 2 et 3.

Mestre Adam, o calabrês

Alexandre Dumas

4/10ven: p.1 et 2, 7/10lun: p.1 et 2, 18/10ven: p.1, 2 et 3, 19/10sam: p. 1 et 2, 20/10dim: p.1, 2 et 3, 21/10lun: p.1 et 2, 22/10mar: p. 1 et 2, 23/10mer: p.1 et 2, 24/10jeu: p.1 et 2, 27/10dim: p.1 et 2, 28/10lun: p.1, 2 et 3.

O Pacto da fome

Elie Berthet

31/10jeu: p.1, 2 et 3, 1/11-2/11ven-sam: p. 2, 3 et 4, 4/11lun: p.1, 2 et 3, 6/11mer: p.1, 2 et 3, 7/11jeu: p. 1, 2 et 3, 8/11ven: p.1, 2 et 3.

Os Dois tirados do pó

Frédéric Soulié

14/11jeu: p.1, 2, 3 et 4, 15/11ven: p.1, 2 et 3, 16/11sam: p.1, 2 et 3, 17/11dim: p.1, 2 et 3, 18/11lun: p.1, 2, 3 et 4.

Lenda de Pedro, o cruel

Alexandre Dumas

19/11mar: p.1 et 2, 20/11mer: p.1 et 2, 24/11dim: p.1 et 2.

Rosa amarela

Charles Bernard

25/11lun: p.1, 2 et 3, 26/11mar: p.1 et 2, 27/11mer: p.1 et 2, 28/11jeu: p.1 et 2, 29/11ven: p.1 et 2, 30/11sam: p.1 et 2, 1/12dim: p. 1, 2 et 3, 2/12-3/12lun-mar: p.1, 2 et 3.

Os Corvos

Charles Reybaud

6/12ven: p.1, 2 et 3, 8/12dim: p.1, 2 et 3, 9/12lun: p.1 et 2, 11/12mer: p.1 et 2, 12/12jeu: p.1 et 2, 13/12ven: p.1 et 2.

Uma Carta anônima

Augusto Arnaud

14/12sam: p. 1 et 2, 15/12dim: p.1, 2 et 3, 16/12lun: p.1, 2 et 3, 17/12mar: p.1 et 2, 18/12mer: p.1, 2 et 3, 19/12ven: p.1, 2 et 3,

A Casa das duas portas

Cordelier Delanove

22/12dim: p.1, 2 et 3, 24/12mar: p.1, 25/12-26/12-27/12mer-jeu-ven: p.1, 2 et 3.

O Quebrador de imagens

Emanuel Gonzales

30/12lun: p.1, 2 et 3, 31/12mar: p.1, 2 et 3

- 1840 -

O Quebrador de imagens (Suite)

Emanuel Gonzales

1/1-2/1mer-jeu: p.1, 2 et 3, 4/1sam: p.1, 2 et 3, 5/1dim: p.1, 2 et 3, 7/1lun: p.1, 2 et 3.

Jerônimo Corte Real, Crônica portuguesa do século XVI

J.M.P da Silva [João Manuel Pereira da Silva]

8/1mer: p. 1, 2 et 3, 9/1jeu: p.1, 2 et 3, 10/1ven: p.1, 2 et 3, 11/1sam: p.1 et 2.

Uma Desgraça completa

Frédéric Soulié

13/1lun: p. 1, 2 et 3, 14/1mar: p. 1, 2 et 3, 15/1mer: p.1, 2 et 3, 16/1jeu: p.1, 2 et 3, 17/1ven: p.1, 2 et 3, 18/1sam: p.1, 2 et 3, 19/1dim: p.1, 2 et 3, 20/1-21/1lun-mar: p.1, 2 et 3, 22/1mer: p. 1, 2 et 3.

O Diário de um médico

24/1ven: p.1 et 2, 25/1sam: p.1, 2 et 3, 27/1lun: p.1, 2 et 3.

Os Dois carrascos, História sentimental do século XIX

Balzac [Honoré de Balzac]

28/1mar: p.1 et 2, 29/1mer: p. 1, 2, 3 et 4, 31/1ven: p.1, 2 et 3, 1/2sam: p.1 et 2, 4/2mar: p.1, 2 et 3.

Madame Talon

Jules A. David

7/2ven: p.1, 2 et 3, 9/2dim: p.1 et 2, 10/2lun: p. 1, 2 et 3, 11/2mar: p.1, 2 et 3, 12/2mer: p.1, 2 et 3, 14/2ven: p.1 et 2.

O Diário de um médico, O homem político

16/2dim: p.1, 2 et 3, 17/2lun: p.1, 2 et 3, 18/2mar: p.1 et 2, 19/2mer: p.1 et 2.

A Casa emparedada

Elie Berthet

23/2dim: p.1, 2 et 3, 24/2lun: p.1, 2 et 3, 27/2jeu: p.1 et 2, 28/2ven: p.1, 2 et 3, 2/3lun: p.1, 2 et 3, 3/3mar: p.1 et 2.

Três dias da vida

M. Marigny

6/3ven: p.1, 2 et 3, 7/3sam: p.1, 2 et 3, 8/3dim: p.1 et 2.

Emília

J. A. David [Jules David]

15/3dim: p.1, 2 et 3, 16/3lun: p. 1, 2 et 3, 17/3mar: p.1, 2 et 3, 21/3sam: p.1, 2 et 3, 29/3dim: p.1, 2 et 3, 30/3lun: p.1, 2 et 3, 31/3mar: p.1, 2, 3 et 4.

Os Moços de cobrança

Elie Berthet

4/4sam: p.1, 2 et 3, 5/4dim: p.1, 2 et 3, 6/4lun: p.1, 2, 3 et 4, 8/4mer: p.1, 2 et 3, 9/4jeu: p.1, 2 et 3.

Dedicação e egoísmo

Emmanuel Gonzalez

10/4ven: p.1, 2 et 3, 12/4dim: p.1 et 2, 13/4lun: p.1, 2 et 3, 17/4-17/4ven-sam: p.1 et 2.

Os Amores de um ladrão

Charles Reybaud

3/4dim: p.1, 2 et 3, 4/5lun: p.1, 2 et 3, 5/5mar: p.1, 2 et 3.

Pascoal Bruno

Alexandre Dumas

7/5jeu: p.1 et 2, 10/5dim: p.1, 2 et 3, 11/5lun: p.1, 2 et 3, 12/5mar: p.1 et 2, 17/5dim: p.1 et 2, 24/5dim: p.1, 2 et 3, 25/5lun: p.1, 2 et 3, 26/5mar: p.1.

Manuel el chato, ou O Contrabandista espanhol

28/7mar: p.1 et 2, 31/7ven: p.1 et 2, 1/8sam: p.1 et 2, 9/8dim: p.1 et 2, 15/8sam: p. 1 et 2.

As Armas e as letras

Alexandre de Lavergne

19/9sam: p.1, 2 et 3, 20/9dim: p.1 et 2, 21/9lun: p.1, 2 et 3, 23/9mer: p.1 et 2, 24/9jeu: p.1 et 2, 26/9sam: p.1 et 2, 28/9lun: p.1, 2 et 3.

O Filho do pedreiro

[Hipolite Taunay]

30/8dim: p.1 et 2, 3/9jeu: p.1, 2 et 3, 6/9dim: p.1, 2 et 3, 7/9-8/9-9/9lun-mar-mer: p.1 et 2.

Íntimas recordações do tempo do Império, A espada de pão doce

EM. Marco de Saint-Hilaire

14/10mer: p. 1, 2 et 3, 15/10jeu: p.1 et 2, 16/10ven: p.1 et 2.

D. Martim de Freitas

[Alexandre Dumas]

20/10mar: p.1, 2 et 3, 23/10ven: p.1, 2 et 3, 24/10sam: p.1, 2 et 3, 25/10dim: p.1 et 2.

Colomba

PR. Merimée [Mérimée]

26/10lun: p.1, 2 et 3, 27/10mar: p.1, 2 et 3, 28/10mer: p.1, 2, 3 et 4, 29/10jeu: p.1, 2, 3 et 4, 30/10ven: p.1, 2, 3 et 4, 31/10sam: p.1, 2, 3 et 4, 1/11-2/11dim-lun: p.1, 2 et 3.

O Filho da doida

Frédéric Soulié

3/11mar: p.1 et 2, 4/11mer: p.1, 2 et 3, 5/11jeu: p.1, 2 et 3, 6/11ven: p.1 et 2, 8/11dim: p.1, 2 et 3, 9/11lun: p.1 et 2, 10/11mar: p.1, 2 et 3, 12/11jeu: p.1 et 2, 13/11ven: p.1, 2 et 3, 14/11sam: p.1, 2 et 3, 15/11dim: p.1 et 2, 16/11lun: p.1, 2 et 3, 17/11mar: p.1 et 2, 19/11jeu: p. 1 et 2.

Fabiana

C. Reybaud [Charles Reybaud]

20/11ven: p. 1 et 2, 21/11sam: p.1 et 2, 22/11dim: p.1 et 2, 25/11mer: p.1 et 2, 27/11ven: p.1 et 2, 29/11dim: p.1 et 2, 30/11lun: p.1 et 2, 1/12mar: p.1 et 2.

O Segredo da confissão

Alexandre de Lavergne

18/12ven: p.1, 2 et 3, 19/12sam: p.1, 2 et 3, 20/12dim: p.1 et 2, 22/12mar: p.1, 2 et 3, 23/12mer: p.1 et 2, 24/12jeu: p.1, 2 et 3, 25/12-26/12-27/12ven-sam-dim: p.1 et 2, 30/12mer: p.1 et 2, 31/12jeu: p.1 et 2.

- 1841 -

A Constância do amor

3/1dim: p.1, 2 et 3, 4/1lun: p.1, 2 et 3, 5/1mar: p. 1, 2 et 3.

Berta

10/1dim: p.1 et 2, 11/1lun: p.1, 2 et 3, 12/1mar: p.1 et 2, 13/1mer: p.1 et 2, 15/1ven: p.1 et 2.

Os Dois marquezes

Mole-Gentilhome

6/2sam: p.1 et 2, 7/2dim: p.1 et 2, 8/2lun: p.1 et 2, 11/2jeu: p.1 et 2, 12/2ven: p.1 et 2, 13/2sam: p.1 et 2, 14/2dim: p.1 et 2, 15/2lun: p.1 et 2.

Jorge

Charles Reybaud

17/2mer: p.1, 2 et 3, 18/2jeu: p. 1 et 2, 19/2ven: p.1 et 2, 21/2-22/2dim-lun: p.2 et 3, 23/2mar: p.1 et 2, 24/2mer: p.1 et 2, 25/2jeu: p.1 et 2, 27/2sam: p. 1 et 2, 28/2dim: p.1 et 2, 1/3lun: p.1 et 2, 4/3jeu: p.1 et 2, 5/3ven: p.1, 2 et 3.

O Mendigo

Justino Geusoul

7/3dim: p.1, 2 et 3, 8/3lun: p., 1, 2 et 3, 15/3lun: p.1, 2 et 3, 17/3mer: p.1, 2 et 3, 21/3p.1, 2 et 3.

O Pirata

G. Sand [George Sand]

28/3dim: p.1 et 2, 29/3lun: p.1 et 2, 31/3mer: p.1 et 2, 4/4dim: p.1 et 2, 5/4lun: p.1 et 2, 8/4jeu: p.1 et 2, 9/4-10/4ven-sam: p.1 et 2, 11/4-12/4-13/4dim-lun-mar: p.1 et 2, 15/4jeu: p.1, 2 et 3, 16/4ven: p.1 et 2, 18/4dim: p.1, 2 et 3, 19/4lun: p.1, 2 et 3, 20/4mar: p.1, 2 et 3, 21/4mer: p.1 et 2, 22/4jeu: p.1, 2 et 3.

Paulina Butler

Alex de Lavergne [Alexandre Lavergne] – CR. Lafont

24/4sam: p.1 et 2, 25/4dim: p.1, 2 et 3, 26/4lun: p.1 et 2, 27/4mar: p.1 et 2, 29/4jeu: p.1 et 2, 2/5dim: p.1 et 2, 3/5lun: p.1, 2 et 3.

Íntimas recordações do Império, Três visitas aos Inválidos (1705-1806-1840)

E. Marco de Saint-Hillaire

30/5, 31/5 et 1/6dim-lun-mar: p.1, 2/6mer: p.1 et 2, 3/6jeu: p.1 et 2, 5/6sam: p.1 et 2.

Um Cego de nascença

Elie Berthet

18/6ven: p.1, 2 et 3, 19/6sam: p.1, 20/6dim: p.1, 2 et 3, 21/6lun: p.1, 2 et 3, 27/6dim: p.1, 2 et 3, 28/6lun: p.1 et 2, 4/7sam: p.1, 2 et 3, 5/7dim: p.1 et 2, 10/7sam: p.1 et 2, 11/7dim: p. 1, 2 et 3, 12/7lun: p. 1 et 2, 22/7jeu: p.1 et 2.

O Genro

Charles de Bernard

29/7jeu: p.1, 2 et 3, 1/8dim: p.1, 2 et 3, 8/8dim: p.1, 2 et 3, 9/8lun: p. 1, 2 et 3, 11/8mer: p.1 et 2, 12/8jeu: p.1 et 2, 14/8sam: p.1 et 2, 22/8dim: p.1 et 2.

Os Últimos bretões

Pitre Chevalier

29/9mer: p.1 et 2, 30/9jeu: p.1 et 2, 1/10ven: p.1, 2/10sam: p.1 et 2, 30/10dim: p.1, 2 et 3, 4/10lun: p.1 et 2, 5/10mar: p.1 et 2, 9/10sam: p.1 et 2, 10/10dim: p. 1, 2 et 3, 16/10sam: p.1, 2 et 3.

Um Segredo

Augusto Arnaud

9/11mar: p.1, 2 et 3, 10/11mer: p.1, 2 et 3, 14/11dim: p.1, 2 et 3, 16/11mer: p. 1, 2 et 3, 19/11ven: p.1, 2 et 3, 21/11dim: p. 1 et 2.

A Herança de meu tio

Alexandre de Lavergne

23/11mar: p.1, 2 et 3, 25/11jeu: p.1 et 2, 26/11ven: p.1 et 2, 27/11sam: p.1, 2 et 3, 28/11dim: p. 1 et 2, 2/12-3/12jeu-ven: p. 1 et 2, 4/12sam: p.1, 2 et 3, 5/12dim: p.1, 2 et 3, 7/12mar: p. 1 et 2, 8/12-9/12mer-jeu: p.1 et 2, 11/12sam: p.1 et 2, 12/12dim: p.1 et 2, 14/12mar: p.1 et 2, 17/12ven: p.1 et 2.

Os Cinquenta anos

Carlos Bernard [Charles Bernard]

29/12mer: p.1, 2 et 3, 30/12jeu: p.1 et 2, 31/12ven: p.1 et 2.

- 1842 -

Os Cinquenta anos

Carlos Bernard [Charles Bernard]

1/1-2/1sam-dim: p.1 et 2, 3/1lun: p.1 et 2, 4/1mar: p. 1 et 2, 5/1mer: p.2, 6/1jeu: p. 2, 7/1ven: p.1, 2 et 3, 9/1dim: p. 2, 10/1lun: p.1 et 2, 12/1mer: p.1, 2 et 3, 14/1ven: p.1 et 2.

Paulo Duvert

Elie Berthet

15/1sam: p. 1, 2 et 3, 16/1dim: p.1, 2 et 3, 19/1mer: p. 1, 2 et 3, 21/1ven: p.1, 2 et 3, 23/1dim: p.1, 2 et 3, 24/1lun: p.1, 2 et 3, 27/1jeu: p.1, 2 et 3.

Cardeal Walsey, novela histórica

Clémence Robert

30/11dim: p. 1 et 2, 2/2mer: p.1, 2 et 3, 6/2dim: p. 1 et 2, 9/2mer: p.1 et 2, 10/2jeu: p.1, 2 et 3, 13/2dim: p. 1, 2 et 3, 14/2lun: p. 1, 2 et 3.

A Pele do leão

C. de Bernard [Charles Bernard]

19/2sam: p. 1 et 2, 20/2dim: p. 1 et 2, 21/2lun: p. 1 et 2, 26/2sam: p. 1 et 2, 27/2dim: p. 1 et 2, 28/2lun: p. 1 et 2, 6/3dim: p. 1 et 2, 7/3lun: p. 1, 2 et 3, 13/3dim: p. 1 et 2, 16/3mer: p. 1 et 2, 17/3jeu: p. 1 et 2, 18/3ven: p. 1 et 2.

O Procurador do rei

Jules A. David

16/4sam: p. 1, 2 et 3, 17/4dim: p.1, 2 et 3, 18/4lun: p.1 et 2, 21/4jeu: p.1, 2 et 3, 22/4ven: p. 1 et 2, 24/4dim: p. 1 et 2, 25/4lun: p. 1 et 2, 1/5dim: p. 1 et 2, 2/5lun: p. 1 et 2, 4/5mer: p. 1, 2 et 3, 5/5jeu: p.1, 2 et 3, 6/5ven: p. 1 et 2, 8/5dim: p. 1, 9/5lun: p. 1, 2 et 3, 12/5mer: p.1 et 2, 15/5dim: p. 1 et 2.

João

Paul de Kock

16/5-17/5-18/5lun-mar-mer: p. 1, 2 et 3, 19/5jeu: p. 1 et 2, 20/5ven: p. 1 et 2, 21/5sam: p. 1, 2 et 3, 22/5dim: p. 1 et 2, 23/5lun: p. 1, 2 et 3, 24/5mar: p. 1 et 2, 25/5mer: p. 1 et 2, 26/5-27/5jeu-ven: p. 1 et 2, 28/5sam: p. 1 et 2, 29/5dim: p. 1 et 2, 30/5lun: p. 1 et 2, 31/5mar: p. 1 et 2, 1/6mer: p. 1 et 2, 3/6ven: p. 1 et 2, 4/6sam: p. 1 et 2, 5/6dim: p. 1 et 2, 6/6lun: p. 1, 2 et 3, 7/6mar: p. 1 et 2, 8/6mer: p. 1 et 2, 10/6ven: p. 1 et 2, 11/6sam: p. 1 et 2, 12/6dim: p. 1 et 2, 13/6-14/6lun-mar: p. 1 et 2, 16/6mer: p. 1, 2 et 3, 17/6ven: p. 1, 2 et 3, 18/6sam: p. 1, 2 et 3, 19/6dim: p. 1 et 2.

Pedro, romance original

2/7sam: p. 1 et 2, 3/7dim: p. 1 et 2, 4/7lun: p. 1 et 2.

O Noivo além-túmulo

6/7mer: p. 1, 9/7sam: p. 1 et 2, 10/7dim: p. 1 et 2.

Dois erros

A. Droz Desvoyes

19/7mar: p. 1 et 2, 20/7mer: p. 1 et 2, 21/7jeu: p. 1, 2 et 3, 23/7-24/7sam-dim: p. 1, 2 et 3.

O Artista e o soldado

V. Ducange

29/7ven: p. 1 et 2, 30/7sam: p. 1, 31/7dim: p. 1 et 2, 1/8lun: p. 1, 2/8mar: p. 1 et 2, 3/8mer: p. 1, 4/8jeu: p. 1, 5/8ven: p. 1, 7/8dim: p. 1 et 2, 8/8lun: p. 1, 2 et 3, 9/8mar: p. 1 et 2, 10/8mer: p. 1 et 2, 11/8jeu: p. 1 et 2, 12/8ven: p. 1 et 2m 13/8sam: p. 1, 14/8dim: p. 1, 15/8-16/8lun-mar: p. 1, 18/5jeu: p. 1 et 2, 20/9sam: p. 1 et 2, 21/8dim: p. 1 et 2, 22/8lun: p. 1 et 2, 26/8ven: p. 1, 28/8dim: p. 1, 2 et 3, 29/6lun: p. 1, 2 et 3.

Os Tenebrosos mistérios da Torre de Londres

Comendador Léo Lespes

4/9dim: p. 1 et 2, 5/9lun: p. 1, 2 et 3, 7/9mer: p. 1 et 2, 8/9-9/9jeu-ven: p. 1 et 2, 10/9sam: p. 1, 2 et 3, 11/9dim: p. et 2, 12/9lun: p. 1 et 2, 13/9mar: p. 1 et 2, 14/9mer: p. 1 et 2, 15/9jeu: p. 1 et 2.

A Caçada dos amantes

Charles de Bernard

18/9dim: p. 1, 2 et 3, 19/9lun: p. 1, 2 et 3, 22/9jeu: p. 1, 2 et 3, 23/9ven: p. 1 et 2, 25/9dim: p. 1 et 2, 26/9lun: p. 1 et 2, 29/9jeu: p. 1 et 2, 3/10lun: p. 1, 2 et 3.

O Galo e a pérola

B. Tilleul

8/10sam: p. 1, 9/10dim: p. 1 et 2, 10/10lun: p. 1, 2 et 3, 12/10mer: p. 1, 2 et 3, 14/10ven: p. 1, 2 et 3, 15/10sam: p. 1, 2 et 3.

Carlota de Leymon

18/10mar: p. 1 et 2, 19/10mer: p. 1, 20/10jeu: p. 1, 2 et 3, 22/10sam: p. 1 et 2, 23/10dim: p. 1 et 2.

Quinta para vender

24/10lun: p. 1 et 2, 26/10mer: p. 1 et 2, 29/10sam: p. 1 et 2, 30/10dim: p. 1 et 2, 5/11sam: p. 1, 2 et 3, 6/11dim: p. 1 et 2, 7/11lun: p. 1 et 2.

Para não serem treze

Eugênio Milbert

15/11mar: p. 1 et 2, 16/11mer: p. 1 et 2, 17/11jeu: p. 1, 18/11ven: p. 1 et 2, 20/11dim: p. 1, 21/11lun: p. 1 et 2.

Amélia de Sennville

Barão de Bazancourt

23/11mer: p. 1, 2 et 3, 24/11jeu: p. 1 et 2, 25/11ven: p. 1, 2 et 3, 26/11sam: p. 1, 2 et 3, 27/11dim: p. 1 et 2, 28/11lun: p. 1 et 2, 29/11mar: p. 1, 2 et 3, 2/12-3/12ven-sam: p. 1, 2 et 3, 4/12dim: p. 1 et 2, 6/12mar: p. 1 et 2, 7/12mer: p. 1, 2 et 3, 9/12jeu: p. 1 et 2.

Roda da fortuna

Augusto Arnould

11/12dim: p. 1 et 2, 12/12lun: p. 1, 2 et 3, 14/12mer: p. 1, 2 et 3, 15/12jeu: p. 1 et 2, 18/12dim: p. 1, 2 et 3, 19/12lun: p. 1, 2 et 3, 22/12jeu: p. 1, 2 et 3, 23/12ven: p. 1, 2 et 3.

Nápoles em 1841

Leonce de Lavergne

29/12jeu: p. 1 et 2, 30/12ven: p. 1 et 2.

- 1843 -

Nápoles em 1841 (Suite)

Leonce de Lavergne

3/1mar: p. 1 et 2, 4/1mer: p. 1 et 2, 8/1dim: p. 1 et 2, 10/1mar: p. 1 et 2.

Luíza de Lorena, novela histórica

Mme. Clemence Robert

16/4-17/4-18/4dim-lun-mar: p. 1 et 2, 19/4mer: p. 1, 2 et 3, 23/4dim: p. 1, 2 et 3, 25/4mar: p. 1 et 2, 26/4mer: p. 1, 30/4dim: p. 1 et 2, 1/5lun: p. 1 et 2, 5/5ven: p. 1, 2 et 3, 6/5sam: p. 1 et 2, 7/5dim: p. 1, 9/5mar: p. 1 et 2, 13/5sam: p. 1 et 2.

Uma Duquesa de Florença 1578-1579, romance original

28/7ven: p. 1, 12/8sam: p. 1 et 2, 13/8dim: p. 1 et 2.

A Mina de ouro

Elias Berthet

23/10lun: p. 1, 2 et 3, 27/10ven: p. 1, 2 et 3, 29/10dim: p. 1, 2 et 3, 30/10lun: p. 1 et 2, 3/11ven: p. 1 et 2, 4/11sam: p. 1, 5/11dim: p. 1 et 2, 6/11lun: p. 1 et 2, 7/11mar: p. 1 et 2, 8/11mer: p. 1, 9/11jeu: p. 1 et 2, 10/11ven: p. 1, 11/11sam: p. 1, 12/11dim: p. 1 et 2, 13/11lun: p. 1, 14/11mar: p. 1, 17/11ven: p. 1, 18/11sam: p. 1 et 2, 19/11dim: p. 1 et 2, 20/11lun: p. 1 et 2, 21/11mar: p. 1 et 2, 22/11mer: p. 1 et 2, 23/11jeu: p. 1 et 2, 24/11ven: p. 1 et 2, 25/11sam: p. 1 et 2, 26/11dim: p. 1 et 2, 27/11lun: p. 1 et 2, 28/11mar: p. 1, 30/11jeu: p. 1 et 2, 1/12ven: p. 1 et 2, 2/12sam: p. 1, 2 et 3.

Branca Lorzy

E. Souvestre [Émile Souvestre]

6/12mer: p. 1 et 2, 8/12-9/12ven-sam: p. 1 et 2, 10/12dim: p. 1 et 2.

Bianca Capello

E. Souvestre [Émile Souvestre]

11/12lun: p. 1, 14/12jeu: p. 1, 15/12ven: p. 1, 17/12dim: p. 1 et 2, 18/12lun: p. 1 et 2.

A Incógnita

Alexandre de Lavergne

19/12mar: p. 1, 20/12mer: p. 1, 22/12ven: p. 1, 24/12dim: p. 1. et 2, 25/12-26/12-27/12lun-mar-mer: p. 1, 28/12jeu: p. 1 et 2, 29/12ven: p. 1 et 2, 30/12sam: p. 1, 31/12dim: p. 1 et 2.

- 1844 -

A Incógnita (Suite)

Alexandre de Lavergne

1/1-2/1lun-mar: p. 1 et 2, 3/1mer: p. 1 et 2, 4/1jeu: p. 1, 5/1ven: p. 1, 6/1sam: p. 1 et 2, 7/1dim: p. 1, 2 et 3, 8/1lun: p. 1, 2 et 3, 9/1mar: p. 1, 10/1mer: p. 1 et 2, 12/1ven: p. 1, 13/1sam: p. 1, 15/1lun: p. 1, 2 et 3, 17/1mer: p. 1 et 2, 19/1ven: p.1 et 2, 21/1-22/1dim-lun p. 1 et 2, 24/1mer: p. 1 et 2, 25/1jeu: p. 1, 2 et 3, 26/1ven: p. 1 et 2, 27/1sam: p. 1 et 2.

A Capela gótica

Alexandre Dumas

1/2jeu: p. 1 et 2, 2/2-3/2ven-sam: p.1 et 2, 4/2dim: p. 1 et 2, 5/2lun: p. 1 et 2, 6/2mar: p.1 et 2, 8/2jeu: p.1 et 2, 9/2ven: p.1 et 2, 10/2sam: p. 1 et 2, 11/2dim: p.1 et 2, 12/2lun: p. 1 et 2.

Gaetano Sferra

Alexandre Dumas

14/2jeu: p. 1 et 2, 15/1jeu: p. 1 et 2, 16/2ven: p. 1 et 2, 17/2sam: p. 1 et 2, 18/2dim: p.1 et 2.

O Conde de Mansfeldt

Alex Dumas [Alexandre Dumas]

19/2lun: p. 1 et 2, 20/2mar: p. 1 et 2, 21/2mer: p. 1 et 2, 22/2jeu: p. 1 et 2, 23/2ven: p.1 et 2, 24/2sam: p. 1, 28/2mer: p.1 et 2, 29/2jeu: p. 1 et 2, 1/3ven: p. 1 et 2, 4/3lun: p. 1, 2 et 3, 7/3jeu: p. 1, 2 et 3, 8/3ven: p. 1, 2 et 3.

O Leão apaixonado

Frederico Soulié [Frédéric Soulié]

9/3sam: p. 1 et 2, 10/3dim: p. 1 et 2, 11/3lun: p. 1, 2 et 3, 12/3mar: p. 1 et 2, 13/3mer: p. 1 et 2.

A Vingança dos finados

18/3lun: p. 1 et 2, 22/3ven: p. 1 et 2, 23/3sam: p. 1 et 2, 24/3dim: p. 1, 25/3-26/3dim-lun: p. 1, 28/3jeu: p. 1, 29/3ven: p.1 et 2, 30/3sam: p. 1, 31/3dim: p. 1 et 2, 1/4lun: p. 1, 2 et 3.

A Linda mercadora de panos

Elie Berthet

13/4sam: p. 1 et 2, 23/4mar: p. 1, 2 et 3, 24/4mer: p. 1, 2 et 3, 25/4jeu: p. 1 et 2, 26/4ven: p. 1 et 2, 27/4sam: p. 1, 2 et 3, 28/4dim: p. 1, 2 et 3, 29/4lun: p. 1 et 2, 1/5mer: p. 1, 3/5ven: p. 1, 2 et 3, 14/5mar: p. 1 et 2, 22/5mer: p. 1 et 2, 23/5jeu: p. 1 et 2.

Teresa

10/6lun: p.1 et 2, 11/6mar: p. 1 et 2, 13/6jeu: p. 1 et 2, 14/6-15/6ven-sam: p. 1, 2 et 3, 16/6dim: p. 1 et 2, 17/6lun: p. 1 et 2, 18/6mar: p. 1 et 2, 22/6sam: p. 1 et 2.

A Irmã de Rembrandt, história flamenga

Henry Berthoud

26/6mer: p. 1 et 2, 30/6-1/7dim-lun: p. 1, 2 et 3, 2/7mar: p. 1, 2 et 3, 5/7ven: p. 1 et 2, 6/7sam: p. 1 et 2, 7/7dim: p. 1 et 2.

Um Homem sisudo

Charles de Bernard

8/7lun: p.1 et 2, 9/7mar: p. 1 et 2, 10/7mer: p. 1 et 2, 11/7jeu: p.1 et 2, 12/7ven: p. 1 et 2, 14/7dim: p. 1 et 2m 15/7lun: p. 1 et 2, 16/7mar: p. 1 et 2, 18/7jeu: p. 1 et 2, 19/7ven: p. 1 et 2, 20/7sam: p. 1 et 2, 21/7dim: p. 1 et 2, 22/7lun: p. 1 et 2, 25/7jeu: p. 1 et 2, 26/7ven: p. 1 et 2, 29/7lun: p. 1 et 2, 31/7mer: p. 1 et 2, 2/8ven: p. 1 et 2, 3/8sam: p.1 et 2, 4/8dim: p. 1 et 2, 6/8lun: p. 1, 2 et 3, 7/8mar: p.1 et 2, 8/8mer: p.1 et 2, 9/8ven: p.1 et 2, 10/8sam: p. 1, 11/8dim: p. 1 et 2, 12/8lun: p.1 et 2, 13/8mar: p.1 et 2, 14/8mer: p. 1 et 2, 18/8dim: p. 1 et 2, 19/8lun: p. 1 et 2.

Valente

Julio Sandeau [Jules Sandeau]

20/8mar: p.1, 2 et 3, 21/8mer: p. 1, 22/8jeu: p.1 et 2, 23/8ven: p.1 et 2, 24/8sam: p. 1 et 2, 25/8dim: p. 1, 2 et 3, 26/8lun: p. 1, 2 et 3, 27/8mar: p. 1, 2 et 3, 29/8jeu: p. 1 et 2, 30/8ven: p. 1.

Os Mistérios de Paris

E. Sue [Eugène Sue]

[Traduction de L.] Justiniano José da Rocha?

1/9dim: p. 1 et 2, 2/9lun: p. 1, 2 et 3, 3/9mar: p. 1, 2 et 3, 4/9mer: p. 1, 2 et 3, 5/9jeu: p. 1 et 2, 6/9ven: p. 1, 7/9sam: p. 1, 8/9-9/9dim-lun: p. 1 et 2, 10/9mar: p.1 et 2, 11/9mer: p. 1, 12/9jeu: p.1 et 2, 13/9ven: p. 1 et 2, 14/9sam: p. 2 et 3, 15/9dim: p. 1, 2 et 3, 16/9lun: p. 1 et 2, 18/9mer: p. 1 et 2, 19/9jeu: p. 1 et 2, 20/9ven: p. 1 et 2, 21/9ven: p. 1 et 2, 22/9dim: p. 1 et 2, 23/9lun: p. 1, 2 et 3, 25/9mer: p. 1, 27/9ven: p. 1, 2 et 3, 28/9sam: p. 1 et 2, 29/9dim: p. 1 et 2, 30/9lun: p. 1 et 2, 1/10mar: p. 1 et 2, 2/10mer: p. 1, 2 et 3, 3/10jeu: p. 1 et 2, 4/10ven: p. 1 et 2, 5/10sam: p. 1 et 2, 6/10dim: p. 1 et 2, 7/10lun: p. 1, 2 et 3, 8/10mar: p. 1 et 2, 9/10mer: p. 1 et 2, 10/10jeu: p. 1 et 2, 11/10ven: p.1 et 2, 12/10sam: p. 1, 2 et 3, 13/10dim: p. 1 et 2, 15/10mar: p. 1 et 2, 16/10mer: p. 1 et 2, 17/10jeu: p.1 et 2, 18/10ven: p. 1 et 2, 19/10sam: p. 1 et 2, 20/10dim: p.1 et 2, 21/10lun: p. 1, 2 et 3, 23/10mer: p. 1 et 2, 24/10jeu: p. 1 et 2, 25/10ven: p. 1, 26/10sam: p. 1 et 2, 28/10lun: p. 1, 2 et 3, 29/10mar: p. 1 et 2, 31/10jeu: p. 2 et 2, 1/11-2/11ven-sam: p. 1 et 2, 3/11dim: p. 1 et 2, 4/11lun: p. 1 et 2, 5/11mar: p. 1 et 2, 6/11mer: p. 1 et 2, 7/11jeu: p. 1, 8/11ven: p. 1 et 2, 9/11sam: p. 1, 11/11lun: p. 1, 2 et 3, 12/11mar: p. 1, 13/11mer: p. 1, 14/11jeu: p. 1, 15/11ven: p. 1 et 2, 17/11dim: p. 1 et 2, 18/11lun: p. 1 et 2, 19/11mar: p. 1 et 2, 20/11mer: p. 1 et 2, 22/11ven: p. 1 et 2, 23/11sam: p. 1, 2 et 3, 24/11dim: p. 1, 25/11lun: p. 1, 26/11mar: p. 1 et 2, 27/11mer: p. 1, 2 et 3, 28/11jeu: p. 1 et 2, 29/11ven: p. 1 et 2, 30/11sam: p.1 et 2, 1/12dim: p.1 et 2, 2/12-3/12lun-mar: p. 1 et 2, 4/12mer: p. 1 et 2, 6/12ven: p. 1 et 2, 7/12sam: p. 1, 2 et 3, 9/12lun: p. 1, 2 et 3, 11/12mer: p.1, 2 et 3, 12/12jeu: p. 1, 2 et 3, 13/12ven: p. 1, 2 et 3, 15/12dim: p. 1 et 2, 16/12lun: p. 1 et 2, 18/12mer: p.1,2 et 3, 19/12jeu: p. 1 et 2, 20/12ven: p. 1 et 2, 21/12sam: p. 1 et 2, 22/12dim: p.1, 2 et 3, 23/12lun: p. 1, 2, 3 et 4, 25/12mer: p. 1, 2 et 3, 26/12jeu: p. 1, 2 et 3, 27/12ven: p. 1, 2 et 3, 28/12sam: p. 1, 2, 3 et 4, 29/12dim: p. 1, 2 et 3, 30/12lun: p. 1, 2 et 3.

- 1845 -

Os Mistérios de Paris (Suite)

E. Sue [Eugène Sue]

1/1-2/1mer-jeu: p. 1, 2, 3 et 4, 3/1ven: p. 1, 2, 3 et 4, 4/1sam: p. 1, 2, 3 et 4, 5/1dim: p. 1, 2 et 3, 7/1mar: p. 1 et 2, 8/1mer: p. 1 et 2, 11/11sam: p. 1, 2, 3 et 4, 12/1dim: p. 1, 13/1lun: p. 1, 2 et 3, 19/1dim: p. 1, 2 et 3, 20/1lun: p. 1 et 2.

O Filho do tabelião

6/2jeu: p.1 et 2, 7/2ven: p. 1 et 2, 8/2sam: p. 1 et 2, 9/2dim: p. 1 et 2, 10/2lun: p. 1 et 2, 12/2mer: p. 1 et 2, 13/2jeu: p. 1 et 2, 14/2ven: p. 1 et 2, 15/2sam: p. 1 et 2, 16/2dim: p. 1 et 2.

O Padrasto

Charles Bernard

23/2dim: p. 1, 2 et 3, 24/2lun: p. 1 et 2, 25/2mar: p. 1 et 2, 27/2jeu: p. 1 et 2, 1/3sam: p. 1 et 2, 2/3dim: p. 1, 2 et 3, 3/3lun: p. 1, 2 et 3, 4/3mar: p. 1, 2 et 3, 5/3mer: p. 1, 2 et 3, 6/3jeu: p. 1 et 2, 7/3ven: p. 1 et 2, 10/3lun: p. 1 et 2, 11/3mar: p. 1 et 2, 12/3mer: p. 1 et 2, 14/3ven: p. 1, 2 et 3, 15/3sam: p. 1 et 2, 16/3dim: p. 1 et 2, 17/3lun: p. 1 et 2, 19/3mer: p. 1 et 2, 20/3jeu: p. 1 et 2, 21/3-22/3ven-sam: p. 1 et 2, 25/3-26/3mar-mer: p. 1 et 2, 27/3jeu: p. 1 et 2, 29/3sam: p. 1, 2 et 3, 30/3dim: p. 1 et 2, 7/4lun: p. 1 et 2, 8/4mar: p. 1 et 2, 11/4ven: p. 1 et 2, 12/4sam: p. 1 et 2, 12/4sam: p. 1 et 2, 13/4dim: p. 1 et 2, 14/4lun: p. 1 et 2, 15/4mar: p. 1 et 2, 16/4mer: p. 1 et 2, 17/4jeu: p. 1 et 2, 18/4ven: p. 1 et 2, 19/4sam: p. 1 et 2, 20/4dim: p. 1 et 2, 21/4lun: p. 1 et 2, 23/4mer: p. 1 et 2, 24/4jeu: p. 1 et 2, 25/4ven: p. 1 et 2, 26/4sam: p. 1 et 2, 28/4lun: p. 1 et 2, 1/5jeu: p. 1 et 2, 2/5ven: p. 1 et 2, 3/5sam: p. 1 et 2, 4/5dim: p. 1 et 2, 5/5lun: p. 1 et 2, 6/5mar: p. 1 et 2.

Maurício, história contemporânea

Eugène Scribe

19/5lun: p. 1 et 2, 21/5mer: p. 1 et 2, 23/5ven: p. 1 et 2, 26/5lun: p. 1 et 2, 28/5mer: p. 1 et 2, 29/5jeu: p. 1 et 2, 30/5ven: p. 1 et 2, 31/5sam: p. 1 et 2, 2/6lun: p. 1 et 2, 4/6mer: p. 1 et 2, 5/6jeu: p. 1 et 2, 7/6sam: p. 1 et 2, 9/6lun: p. 1.

O Conde de Monte Cristo

Alexandre Dumas

15/6dim: p. 1, 2 et 3, 16/6lun: p. 1, 2 et 3, 17/6mar: p. 1 et 2, 18/6mer: p. 1 et 2, 19/6jeu: p. 1 et 2, 20/6ven: p. 1, 2 et 3, 21/6sam: p. 1, 2 et 3, 22/6dim: p. 1, 2 et 3, 23/6lun: p. 1 et 2, 24/6mar: p. 1 et 2, 25/6mer: p. 1 et 2, 26/6jeu: p. 1 et 2, 27/6ven: p. 1 et 2, 28/6sam: p. 1 et 2, 29/6dim: p. 1, 2 et 3, 30/6lun: p. 1 et 2, 1/7mar: p. 1 et 2, 2/7mer: p. 1 et 2, 3/7jeu: p. 1 et 2, 4/7ven: p. 1 et 2, 5/7sam: p. 1 et 2, 6/7dim: p. 1, 7/7lun: p. 1, 2 et 3, 8/7mar: p. 1 et 2, 10/7jeu: p. 1 et 2, 11/7ven: p. 1 et 2, 12/7sam: p. 1 et 2, 13/7dim: p. 1, 2 et 3, 14/7lun: p. 1, 2 et 3, 15/7mar: p. 1 et 2, 16/7mer: p. 1, 2 et 3, 17/7jeu: p. 1 et 2, 18/7ven: p. 1 et 2, 21/7lun: p. 1, 2 et 3, 23/7mer: p. 1 et 2, 24/7jeu: p. 1 et 2, 25/7ven: p. 1, 2 et 3, 26/7sam: p. 1, 2 et 3, 27/7dim: p. 1, 2 et 3, 28/7lun: p. 1 et 2, 30/7mer: p. 1 et 2, 31/7jeu: p. 1 et 2, 1/8 ven: p. 1 et 2, 2/8sam: p. 1 et 2, 4/8lun: p. 1, 2 et 3, 5/8mar: p. 1 et 2, 7/8jeu: p. 1 et 2, 11/8lun: p. 1 et 2, 12/8mar: p. 1 et 2.²

A Alameda das viúvas

Charles Rabou

13/8mer: p. 1, 2 et 3, 15/8ven: p. 1 et 2, 16/8sam: p. 1 et 2, 17/8dim: p. 1 et 2, 18/8lun: p. 1, 2 et 3, 20/8mer: p. 1, 2 et 3, 21/8jeu: p. 1, 22/8ven: p. 1, 2 et 3, 23/8sam: p. 1, 24/8dim: p. 1 et 2, 25/8lun: p. 1 et 2, 26/8mar: p. 1 et 2, 27/8mer: p. 1, 29/8ven: p. 1, 2 et 3, 30/8sam: p. 1 et 2, 1/9lun: p. 1, 2 et 3, 7/9dim: p. 1 et 2, 8/9lun: p. 1 et 2, 9/9mar: p. 1 et 2, 10/9mer: p. 1 et 2, 13/9sam: p. 1, 2 et 3, 14/9dim: p. 1 et 2, 15/9lun: p. 1 et 2, 16/9mar: p. 1 et 2, 18/9jeu: p. 1 et 2, 19/9ven: p. 1 et 2, 20/9sam: p. 1 et 2, 22/9lun: p. 1 et 2, 23/9mar: p. 1 et 2, 24/9mer: p. 1, 2 et 3.

O Conde de Monte-Cristo (Suite)

Alexandre Dumas

28/9dim: p. 1 et 2, 29/9lun: p. 1, 2 et 3, 30/9mar: p. 1, 2 et 3, 1/10mer: p. 1, 2 et 3, 2/10jeu: p. 1, 2 et 3, 3/10ven: p. 1 et 2, 5/10dim: p. 1 et 2, 6/10lun: p. 1 et 2, 7/10mar: p. 1 et 2, 8/10mer: p. 1 et 2, 9/10jeu: p. 1 et 2, 10/10ven: p. 1 et 2, 12/10dim: p. 1 et 2, 13/10lun: p. 1 et 2, 14/10mar: p. 1 et 2, 16/10jeu: p. 1 et 2, 18/10sam: p. 1 et 2, 19/10dim: p. 1 et 2, 21/10mar: p. 1 et 2, 22/10mer: p. 1 et 2,

² Le *Jornal do commercio* publie la note suivante pour prévenir ses lecteurs de l'interruption de la publication du *Comte de Monte-Cristo* : « Somos obrigados a suspender hoje a publicação do *Conde de Montecristo* por não ter chegado ainda de Paris a continuação deste folhetim. Durante esta forçada interrupção, publicaremos a *Alameda das Viúvas*, folhetim de gênero diferente do *Conde de Montecristo*, mas que em nada lhe cede em interesse e movimento. », *Jornal do commercio*, 13/8/1845, p. 1.

23/10jeu: p. 1 et 2, 24/10ven: p. 1, 2 et 3, 25/10sam: p. 1 et 2, 26/10dim: p. 1, 2 et 3, 27/10lun: p. 1 et 2, 28/10mar: p. 1 et 2, 31/10ven: p. 1, 2 et 3, 1/11sam: p. 1, 2 et 3, 2/11-3/11dim-lun: p. 1, 2 et 3, 4/11mar: p. 1 et 2, 5/11mer: p. 1, 2 et 3, 6/11jeu: p. 1 et 2, 7/11ven: p. 1, 2 et 3, 8/11sam: p. 1, 2 et 3, 9/11dim: p. 1, 2 et 3, 11/11mar: p. 1, 2 et 3, 12/11mer: p. 1 et 2, 13/11jeu: p. 1, 2 et 3, 14/11ven: p. 1, 2 et 3, 15/11sam: p. 1 et 2, 16/11dim: p. 1, 2 et 3, 17/11lun: p. 1 et 2, 18/11mar: p. 1, 2 et 3, 20/11jeu: p. 1, 2 et 3, 21/11ven: p. 1, 2 et 3, 23/11dim: p. 1, 2 et 3, 24/11lun: p. 1, 2 et 3, 25/11mar: p. 1, 2 et 3, 26/11mer: p. 1 et 2, 27/11jeu: p. 1, 2 et 3, 30/11dim: p. 1, 2 et 3, 1/12lun: p. 1 et 2, 2/12mar: p. 1, 2 et 3, 3/12mer: p. 1 et 2, 4/12jeu: p. 1 et 2, 7/12dim: p. 1 et 2, 8/12lun: p. 1 et 2, 9/12mar: p. 1 et 2, 10/12mer: p. 1 et 2, 11/12jeu: p. 1 et 2, 12/12ven: p. 1 et 2, 13/12sam: p. 1 et 2, 14/12dim: p. 1 et 2, 15/12lun: p. 1, 2 et 3, 16/12mar: p. 1, 17/12mer: p. 1 et 2, 19/12ven: p. 1 et 2, 20/12sam: p. 1 et 2, 21/12dim: p. 1, 2 et 3, 23/12mar: p. 1 et 2, 24/12mer: p. 1, 2 et 3, 25/12jeu: p. 1 et 2, 26/12-27/12ven-sam: p. 1 et 2, 28/12dim: p. 1.³

A Rainha Margaridita

Alexandre Dumas

29/12lun: p. 1, 2, 3 et 4, 30/12mar: p. 1, 2 et 3, 31/12mer: p. 1, 2 et 3.

- 1846 -

A Rainha Margaridita (Suite)

Alexandre Dumas

1/1jeu: p. 1, 2 et 3, 2/1ven: p. 1, 2, 3 et 4, 3/1sam: p. 1 et 2, 4/1dim: p. 1, 2, 3 et 4, 5/1lun: p. 1, 2 et 3, 6/1mar: p. 1, 2 et 3, 7/1mer: p. 1, 2 et 3, 8/1jeu: p. 1 et 2, 10/1sam: p. 1, 2 et 3, 11/1dim: p. 1 et 2, 12/1lun: p. 1 et 2, 13/1mar: p. 1 et 2, 15/1jeu: p. 1, 2 et 3, 16/1ven: p. 1 et 2, 17/1sam: p. 1, 2 et 3, 18/1dim: p. 1, 2 et 3, 19/1lun: p. 1, 2, 3 et 4, 20/1mar: p. 1, 2 et 3, 21/1mer: p. 1, 2 et 3, 22/1jeu: p. 1, 2, 3 et 4, 23/1ven: p. 1 et 2, 24/1sam: p. 1 et 2, 25/1dim: p. 1 et 2, 26/1lun: p. 1 et 2, 28/1mer: p. 1 et 2, 29/1jeu: p. 1 et 2, 30/1ven: p. 1 et 2, 31/1sam: p. 1 et 2, 1/2dim: p. 1, 2 et 3, 2/2lun: p. 1 et 2, 5/2jeu: p. 1 et 2, 6/2ven: p. 1 et 2, 8/2dim: p. 1 et 2, 9/2lun: p. 1 et 2, 10/2mar: p. 1 et 2, 13/2ven: p. 1, 2 et 3, 14/2sam: p. 1 et 2, 15/2dim: p. 1, 2 et 3, 16/2lun: p. 1, 2 et 3, 17/2mar: p. 1 et 2, 18/2mer: p. 1 et 2, 19/2jeu: p. 1, 2 et 3, 21/2sam: p. 1 et 2, 22/2dim: p. 1, 2 et 3, 23/2lun: p. 1 et 2, 24/2mar: p. 1, 2 et 3, 25/2mer: p. 1, 2, 3 et 4, 26/2jeu: p. 1 et 2, 27/2ven: p. 1 et 2, 28/2sam: p. 1, 2 et 3, 1/3dim: p. 1 et 2, 2/3lun: p. 1 et 2, 4/3mer: p. 1 et 2, 6/3ven: p. 1, 8/3dim: p. 1 et 2, 9/3lun: p. 1 et 2, 12/3jeu: p. 1 et 2, 13/3ven: p. 1 et 2, 15/3dim: p. 1 et 2, 16/3lun: p. 1 et 2.

O Conde de Monte-Cristo (Suite)

Alexandre Dumas

19/3jeu: p. 1 et 2, 20/3ven: p. 1 et 2, 21/3sam: p. 1 et 2, 22/3dim: p. 1, 2 et 3, 23/3lun: p. 1 et 2, 25/3mer: p. 1 et 2, 26/3jeu: p. 1 et 2, 28/3sam: p. 1 et 2, 30/3lun: p. 1 et 2, 31/3mar: p. 1, 1/4mer: p. 1 et 2, 4/4sam: p. 1 et 2, 5/4dim: p. 1 et 2, 6/4lun: p. 1 et 2, 7/4mar: p. 1 et 2, 8/4mer: p. 1, 2 et 3, 9/4jeu: p. 1 et 2, 10/4ven: p. 1 et 2, 13/4lun: p. 1 et 2, 14/4mar: p. 1 et 2, 15/4mer: p. 1, 17/4ven: p. 1 et 2, 21/4mar: p. 1, 2 et 3, 23/4jeu: p. 1 et 2, 24/4ven: p. 1, 2 et 3, 23/4jeu: p. 1 et 2, 24/4ven: p. 1, 2 et 3, 25/4sam: p. 1 et 2, 26/4dim: p. 1 et 2, 27/4lun: p. 1 et 2.

Marido, mulher e amante

Paulo de Kock [Paul de Kock]

8/5ven: p. 1 et 2, 11/5lun: p. 1 et 2, 12/5mar: p. 1 et 2, 13/5mer: p. 1 et 2, 15/5ven: p. 1 et 2, 17/5dim: p. 1, 2 et 3, 20/5mer: p. 1 et 2, 24/5dim: p. 1 et 2, 31/5dim: p. 1 et 2, 4/6jeu: p. 1 et 2, 5/6ven: p. 1 et 2, 7/6dim: p. 1 et 2, 8/6lun: p. 1 et 2, 9/6mar: p. 1 et 2, 15/6lun: p. 1, 2 et 3, 16/6mar:

³ Le *Jornal do commercio* est encore une fois contraint de suspendre la publication du roman: « Somos obrigados a suspender novamente a publicação do *Conde de Montecristo* por termos dado ontem o último folhetim que há no Rio de Janeiro. Enquanto não chega a conclusão desta novela, oferecemos aos leitores a *Rainha Margaridita*, do mesmo autor, que reúne ao interesse do romance o merecimento da história. É a pintura do reinado de Carlos IX da França, apresentado com todas as cenas dramáticas em que Alexandre Dumas mostra tanta superioridade. », *Jornal do commercio*, 29/12/1845, p. 1.

p. 1 et 2, 17/6mer: p. 1 et 2, 24/6mer: p. 1 et 2, 28/6dim: p. 1 et 2, 29/6lun: p. 1 et 2, 1/7mer: p. 1 et 2 Supplemento, 3/7ven: p. 1 et 2 Supplemento, 5/7dim: p. 1 et 2, 7/7mar: p. 1 et 2 Supplemento, 10/7ven: p. 1 et 2 Supplemento, 11/7sam: p. 1 et 2 Supplemento, 13/7lun: p. 1, 2 et 3.

A Dama de Monsoreau

[Alexandre Dumas]

21/7mar: p. 1 et 2 Supplemento, 22/7mer: p. 1 et 2 Supplemento, 23/7jeu: p. 1 et 2, 26/7dim: p. 1 et 2 Supplemento, 27/7lun: p. 1 et 2 Supplemento, 29/7mer: p. 1 et 2 Supplemento, 30/7jeu: p. 1 et 2, 31/7ven: p. 1 et 2, 1/8sam: p. 1 et 2, 2/8dim: p. 1 et 2, 3/8lun: p. 1 et 2, 6/8jeu: p. 1 et 2, 7/8ven: p. 1 et 2 Supplemento, 9/8dim: p. 1 et 2, 10/8lun: p. 1, 2 et 3, 11/8mar: p. 1 et 2, 12/8mer: p. 1 et 2, 15/8sam: p. 1 et 2, 16/8dim: p. 1 et 2, 19/8mer: p. 1 et 2 Supplemento, 25/8mar: p. 1 et 2 Supplemento, 26/8mer: p. 1 et 2 Supplemento, 27/8jeu: p. 1 et 2 Supplemento, 28/8ven: p. 1 et 2 Supplemento, 29/8sam: p. 1 et 2, 30/8dim: p. 1 et 2, 31/8lun: p. 1 et 2, 3/9jeu: p. 1 et 2 Supplemento, 5/9sam: p. 1 et 2 Supplemento, 6/9dim: p. 1 et 2, 7/9lun: p. 1, 2 et 3, 9/9mer: p. 1 et 2, 11/9ven: p. 1 et 2, 12/9sam: p. 1 et 2, 17/9jeu: p. 1 et 2, 19/9sam: p. 1 et 2, 20/9dim: p. 1 et 2, 21/9lun: p. 1 et 2, 22/9mar: p. 1 et 2, 23/9mer: p. 1 et 2, 27/9dim: p. 1 et 2, 28/9lun: p. 1 et 2, 29/9mar: p. 1 et 2, 1/10jeu: p. 1 et 2, 2/10ven: p. 1 et 2, 4/10dim: p. 1 et 2, 5/10lun: p. 1 et 2, 6/10mar: p. 1 et 2, 8/10jeu: p. 1 et 2, 9/10ven: p. 1 et 2, 10/10sam: p. 1 et 2, 11/10dim: p. 1 et 2, 12/10lun: p. 1 et 2, 13/10mar: p. 1 et 2, 15/10jeu: p. 1 et 2, 16/10ven: p. 1 et 2, 17/10sam: p. 1 et 2, 18/10dim: p. 1 et 2, 19/10lun: p. 1 et 2, 20/10mar: p. 1 et 2, 22/10jeu: p. 1 et 2, 23/10ven: p. 1, 2 et 3, 25/10dim: p. 1 et 2, 26/10lun: p. 1 et 2, 29/10jeu: p. 1 et 2, 30/10ven: p. 1 et 2, 31/10sam: p. 1 et 2, 2/11lun: p. 1, 2 et 3, 3/11mar: p. 1 et 2, 4/11mer: p. 1 et 2, 5/11jeu: p. 1 et 2, 6/11ven: p. 1 et 2, 7/11sam: p. 1 et 2, 8/11dim: p. 1 et 2, 9/11lun: p. 1 et 2, 10/11mar: p. 1 et 2, 13/11ven: p. 1 et 2, 15/11dim: p. 1 et 2, 16/11lun: p. 1 et 2, 17/11mar: p. 1 et 2, 19/11jeu: p. 1 et 2, 20/11ven: p. 1 et 2, 21/11sam: p. 1 et 2, 25/11mer: p. 1 et 2, 27/11jeuven: p. 1 et 2, 28/11sam: p. 1 et 2, 29/11dim: p. 1 et 2, 30/11lun: p. 1 et 2, 1/12mar: p. 1 et 2, 2/12mer: p. 1 et 2, 3/12jeu: p. 1 et 2, 4/12ven: p. 1 et 2, 7/12lun: p. 1 et 2, 8/12mar: p. 1 et 2, 10/12jeu: p. 1 et 2, 11/12ven: p. 1 et 2, 12/12sam: p. 1 et 2, 14/12lun: p. 1 et 2, 15/12mar: p. 1 et 2 Supplemento, 18/12ven: p. 1 et 2, 20/12dim: p. 1 et 2.

O Cavalheiro de Maison-Rouge

Alexandre Dumas

21/12lun: p. 1 et 2, 24/12jeu: p. 1 et 2 Supplemento, 25/12-26/12ven-sam: p. 1 et 2, 27/12dim: p. 1, 2 et 3, 28/12lun: p. 2, 30/12mer: p. 1 et 2, 31/12jeu: p. 1 et 2.

- 1847 -

O Cavalheiro de Maison-Rouge (Suite)

Alexandre Dumas

1/1ven: p. 1 et 2, 2/1sam: p. 1 et 2, 3/1dim: p. 1 et 2, 4/1lun: p. 1 et 2, 5/1mar: p. 1 et 2, 6/1mer: p. 1 et 2, 7/1jeu: p. 1 et 2, 8/1ven: p. 1 et 2, 10/1dim: p. 1 et 2, 11/1lun: p. 1 et 2, 12/1mar: p. 1, 2 et 3, 13/1mer: p. 1 et 2, 16/1sam: p. 1 et 2, 18/1sam: p. 1 et 2, 19/1dim: p. 1 et 2, 21/1mar: p. 1 et 2, 22/1mer: p. 1 et 2, 23/1jeu: p. 1 et 2, 24/1ven: p. 1 et 2, 25/1lun: p. 1 et 2, 27/1mer: p. 1 et 2, 28/1jeu: p. 1 et 2, 29/1ven: p. 1 et 2, 30/1sam: p. 1 et 2, 31/1dom: p. 1 et 2, 1/2lun: p. 1 et 2, 3/2mer: p. 1 et 2, 4/2jeu: p. 1 et 2, 5/2ven: p. 1 et 2, 6/2sam: p. 1 et 2, 7/2dim: p. 1 et 2, 8/2lun: p. 1 et 2, 9/2mar: p. 1 et 2, 11/2jeu: p. 1 et 2, 14/2dim: p. 1 et 2, 17/2mer: p. 1 et 2, 18/2jeu: p. 1 et 2, 19/2ven: p. 1 et 2, 21/2dim: p. 1 et 2, 22/2lun: p. 1 et 2, 23/2mar: p. 1 et 2, 25/2jeu: p. 1 et 2, 26/2ven: p. 1 et 2, 27/2sam: p. 1 et 2.

O Filho do diabo

28/2dim: p. 1 et 2, 1/3lun: p. 1 et 2, 5/3ven: p. 1 et 2, 7/3dim: p. 1 et 2, 8/3lun: p. 1 et 2, 9/3mar: p. 1 et 2, 12/3ven: p. 1 et 2, 13/3sam: p. 1 et 2, 14/3dim: p. 1 et 2, 15/3lun: p. 1 et 2, 18/3jeu: p. 1 et 2, 19/3ven: p. 1 et 2, 20/3sam: p. 1 et 2, 22/3lun: p. 1 et 2, 24/3mer: p. 1 et 2, 25/3jeu: p. 1 et 2, 26/3ven: p. 1 et 2, 28/3dim: p. 1 et 2, 29/3lun: p. 1 et 2, 1/4jeu: p. 1 et 2, 2/4-3/4ven-sam: p. 1 et 2, 4/4dim: p. 1 et 2, 5/4lun: p. 1 et 2, 6/4mar: p. 1 et 2, 7/4mer: p. 1 et 2, 9/4ven: p. 1 et 2, 10/4sam: p. 1 et 2, 13/4mar: p. 1 et 2, 17/4sam: p. 1 et 2, 18/4dim: p. 1 et 2, 19/4lun: p. 1 et 2, 22/4jeu: p. 1 et 2, 23/4ven: p. 1 et 2, 25/4dim: p. 1 et 2, 26/4lun: p. 1 et 2, 28/4mer: p. 1 et 2, 29/4jeu: p. 1 et 2, 1/5sam: p. 1 et 2, 2/5dim: p. 1 et 2, 4/5mar: p. 1 et 2, 5/5mer: p. 1 et 2, 6/5jeu: p. 1 et 2, 8/5sam: p.

1 et 2, 9/5dim: p. 1 et 2, 15/5sam: p. 1 et 2, 16/5dim: p. 1 et 2, 19/5mer: p. 1 et 2, 20/5jeu: p. 1 et 2, 23/5dim: p. 1 et 2, 24/5-25/5lun-mar: p. 1 et 2, 27/5jeu: p. 1 et 2, 1/6mar: p. 1 et 2, 2/6mer: p. 1 et 2 Supplemento, 3/6jeu: p. 1 et 2, 4/6ven: p. 1 et 2, 6/6dim: p. 1 et 2, 9/6mer: p. 1 et 2, 10/6jeu: p. 1 et 2, 12/6sam: p. 1 et 2, 14/6lun: p. 1 et 2, 15/6mar: p. 1 et 2, 16/6mer: p. 1 et 2, 17/6jeu: p. 1 et 2, 18/6ven: p. 1 et 2, 20/6dim: p. 1 et 2, 25/6ven: p. 1 et 2 Supplemento, 26/6sam: p. 1 et 2, 27/6dim: p. 1 et 2, 1/7jeu: p. 1 et 2, 3/7sam: p. 1 et 2, 4/7dim: p. 1 et 2, 5/7lun: p. 1 et 2, 7/7mer: p. 1 et 2, 8/7jeu: p. 1 et 2 Supplemento, 9/7ven: p. 1, 11/7dim: p. 1 et 2, 13/7mar: p. 1 et 2 Supplemento, 14/7mer: p. 1 et 2, 17/7sam: p. 1 et 2, 18/7dim: p. 1 et 2, 21/7mer: p. 1 et 2, 23/7ven: p. 1 et 2, 25/7dim: p. 1 et 2, 26/7lun: p. 1, 2 et 3, 29/7jeu: p. 1 et 2, 1/8dim: p. 1 et 2, 6/8ven: p. 1 et 2, 7/8sam: p. 1 et 2, 9/8lun: p. 1 et 2, 12/8jeu: p. 1 et 2 Supplemento, 13/8ven: p. 1 et 2 Supplemento, 16/8lun: p. 1 et 2 Supplemento, 17/8mar: p. 1 et 2, 20/8ven: p. 1 et 2, 22/8dim: p. 1 et 2, 23/8lun: p. 1 et 2, 27/8ven: p. 1 et 2 Supplemento, 29/8dim: p. 1 et 2, 2/9jeu: p. 1 et 2 do Supplemento, 4/9sam: p. 1 et 2, 9/9jeu: p. 1 et 2, 10/9ven: p. 1 et 2, 11/9sam: p. 1 et 2, 12/9dim: p. 1 et 2, 13/9lun: p. 1 et 2, 18/9sam: p. 1 et 2, 19/9dim: p. 1 et 2, 20/9lun: p. 1 et 2, 22/9mer: p. 1 et 2, 23/9jeu: p. 1 et 2, 24/9ven: p. 1 et 2, 28/9mar: p. 1 et 2, 29/9mer: p. 1 et 2, 1/10ven: p. 1 et 2, 2/10sam: p. 1 et 2, 4/10lun: p. 1 et 2, 8/10ven: p. 1 et 2, 9/10sam: p. 1 et 2, 10/10dim: p. 1 et 2, 11/10lun: p. 1 et 2, 12/10mar: p. 1 et 2, 13/10mer: p. 1 et 2, 14/10jeu: p. 1 et 2, 15/10ven: p. 1 et 2, 16/10sam: p. 1 et 2, 17/10dim: p. 1 et 2, 18/10lun: p. 1 et 2, 19/10mar: p. 1 et 2, 25/10lun: p. 1 et 2, 27/10mer: p. 1 et 2 Supplemento, 28/10jeu: p. 1 et 2, 29/10ven: p. 1 et 2, 1/11-2/11lun-mar: p. 1 et 2, 5/11ven: p. 1 et 2, 6/11sam: p. 1 et 2, 7/11dim: p. 1 et 2, 8/11lun: p. 1 et 2, 9/11mer: p. 1 et 2, 10/11mer: p. 1 et 2, 11/11jeu: p. 1 et 2, 13/11sam: p. 1 et 2.

O Médico da aldeia

14/11dim: p. 1 et 2, 15/11lun: p. 1 et 2, 16/11mar: p. 1 et 2, 17/11mer: p. 1 et 2, 18/11jeu: p. 1 et 2, 19/11ven: p. 1 et 2, 22/11lun: p. 1 et 2.

A Gorgone, novela marítima

G. de la Landelle

28/11dim: p. 1 et 2, 30/11mar: p. 1 et 2, 2/12jeu: p. 1 et 2, 3/12ven: p. 1 et 2, 4/12sam: p. 1 et 2, 6/12lun: p. 1 et 2, 9/12jeu: p. 1, 2 et 3, 11/12sam: p. 1 et 2, 13/12lun: p. 1 et 2, 14/12mar: p. 1 et 2, 15/12mer: p. 1 et 2, 16/12jeu: p. 1 et 2, 17/12ven: p. 1 et 2, 18/12sam: p. 1 et 2, 19/12dim: p. 1 et 2, 20/12lun: p. 1 et 2, 21/12mar: p. 1 et 2, 22/12mer: p. 1 et 2, 25/12sam: p. 1 et 2, 26/12-27/12dim-lun: p. 1 et 2, 28/12mar: p. 1 et 2, 31/12ven: p. 1 et 2.

- 1848 -

A Gorgone, novela marítima (Suite)

G. de la Landelle

1/1sam: p. 1 et 2, 2/1dim: p. 1, 2 et 3, 3/1lun: p. 1, 2 et 3, 4/1mar: p. 1 et 2, 5/1mer: p. 1 et 2, 6/1jeu: p. 1 et 2, 7/1ven: p. 1 et 2, 8/1sam: p. 1 et 2, 9/1dim: p. 1 et 2, 10/1lun: p. 1 et 2, 11/1mar: p. 1 et 2, 12/1mer: p. 1, 17/1lun: p. 1 et 2, 19/1mer: p. 1 et 2, 21/1ven: p. 1, 22/1sam: p. 1 et 2, 23/1dm: p. 1 et 2, 24/1lun: p. 1, 2 et 3, 25/1mar: p. 1 et 2, 26/1mer: p. 1 et 2, 2/2mer: p. 1 et 2, 4/2ven: p. 1 et 2, 7/2lun: p. 1 et 2, 10/2jeu: p. 1 et 2, 11/2ven: p. 1 et 2, 12/2sam: p. 1 et 2, 14/2lun: p. 1 et 2, 15/2mar: p. 1 et 2, 18/2ven: p. 1 et 2., 19/2sam: p. 1 et 2, 21/2lun: p. 1 et 2, 24/1jeu: p. 1 et 2, 25/2ven: p. 1 et 2, 27/2dim: p. 1 et 2, 1/3mer: p. 1 et 2, 3/3ven: p. 1 et 2, 5/3dim: p. 1 et 2, 6/3lun: p. 1 et 2, 6/3lun: p. 1 et 2, 8/3mer: p. 1, 2 et 3, 9/3jeu: p. 1 et 2, 16/3jeu: p. 1 et 2, 17/3ven: p. 1 et 2.

Os Quarenta e cinco

Alex Dumas [Alexandre Dumas]

19/3dim: p. 1 et 2, 22/3mer: p. 1 et 2 Supplemento, 24/3ven: p. 1 et 2, 25/3sam: p. 1 et 2, 26/3dim: p. 1 et 2, 29/3mer: p. 1 et 2 Supplemento, 30/3jeu: p. 1 et 2, 31/3ven: p. 1 et 2, 1/4sam: p. 1 et 2, 2/4dim: p. 1 et 2, 3/4lun: p. 1, 2 et 3, 4/4mar: p. 1 et 2, 8/4sam: p. 1 et 2, 9/4dim: p. 1 et 2, 10/4lun: p. 1 et 2, 11/4mar: p. 1 et 2, 14/4ven: p. 1 et 2, 15/4sam: p. 1 et 2, 16/4dim: p. 1 et 2, 17/4lun: p. 1 et 2, 18/4mar: p. 1 et 2, 19/4mer: p. 1 et 2, 20/4jeu: p. 1 et 2, 22/4sam: p. 1 et 2, 23/4dim: p. 1 et 2, 24/4-25/4lun-mar: p. 1 et 2, 27/4jeu: p. 1 30/4dim: p. 1 et 2, 1/5lun: p. 1 et 2, 8/5lun: p. 1 et 2, 10/5mer: p. 1 et 2, 11/5jeu: p. 1 et 2, 19/5ven: p. 1 et 2, 21/5dim: p. 1, 22/5lun:

p. 1 et 2, 25/5jeu : p. 1 et 2 Supplemento, 26/5ven : p. 1 et 2 Supplemento, 29/5lun : p. 1 et 2, 30/5mar : p. 1 et 2, 31/5mer : p. 1 et 2, 4/6dim : p. 1 et 2, 7/6mer : p. 1 et 2, 11/6dim : p. 1 et 2, 12/6-13/6lun-mar : p. 1 et 2, 14/6mer : p. 1, 2 et 3, 16/6ven : p. 1 et 2, 18/6dim : p. 1 et 2, 20/6mar : p. 1 et 2, 23/6ven : p. 1 et 2, 24/6sam : p. 1 et 2, 25/6dim : p. 2, 3 et 4, 26/6lun : p. 1 et 2, 27/6mar : p. 1 et 2, 28/6mer : p. 1 et 2, 29/6jeu : p. 1 et 2, 30/6ven : p. 1 et 2, 1/7sam : p. 1 et 2, 2/7dim : p. 1 et 2, 6/7jeu : p. 1 et 2, 13/7jeu : p. 1 et 2, 14/7ven : p. 1 et 2, 16/6ven : p. 1 et 2, 18/6dim : p. 1 et 2, 20/6mar : p. 1 et 2, 23/6ven : p. 1 et 2, 24/6sam : p. 1 et 2, 25/6dim : p. 2, 3 et 4, 26/6lun : p. 1 et 2, 27/6mar : p. 1 et 2, 28/6mer : p. 1 et 2, 29/6jeu : p. 1 et 2, 30/6ven : p. 1 et 2, 1/7sam : p. 2, 2/7dim : p. 1 et 2, 6/7jeu : p. 1 et 2, 13/7jeu : p. 1 et 2, 14/7ven : p. 1 et 2, 17/7lun : p. 1 et 2, 14/7ven : p. 1 et 2, 17/7lun : p. 1 et 2, 18/7mar : p. 1 et 2, 20/7jeu : p. 1 et 2, 24/7lun : p. 1 et 2, 25/7mar : p. 1, 2 et 3, 26/7mer : p. 1 et 2, 28/7ven : p. 1 et 2, 31/7lun : p. 1 et 2, 3/8jeu : p. 1, 2 et 3, 6/8dim : p. 1 et 2, 15/8mar : p. 1 et 2, 16/8mer : p. 1 et 2, 17/8jeu : p. 1 et 2, 24/8jeu : p. 1 et 2 Supplemento, 25/8ven : p. 1 et 2, 26/8sam : p. 1, 27/8dim : p. 1 et 2, 29/8mar : p. 1 et 2, 2/9sam : p. 1 et 2, 3/9dim : p. 1 et 2, 4/9lun : p. 1, 10/9dim : p. 1 et 2, 11/9lun : p. 1 et 2, 15/9ven : p. 1 et 2 Supplemento, 16/9sam : p. 1 et 2, 17/9dim : p. 1 et 2, 19/9mar : p. 1 et 2, 20/9mer : p. 1 et 2.

Os Sete pecados mortais

Eugène Sue

21/9jeu : p. 1 et 2, 23/9sam : p. 1 et 2, 24/9dim : p. 1 et 2, 25/9lun : p. 1 et 2, 26/9mar : p. 1 et 2, 27/9mer : p. 1 et 2, 28/9jeu : p. 1 et 2, 29/9ven : p. 1 et 2, 30/9sam : p. 1, 1/10dim : p. 1 et 2, 2/10lun : p. 1 et 2, 4/10mer : p. 1 et 2, 7/10sam : p. 1 et 2, 8/10dim : p. 1 et 2, 9/10lun : p. 1, 2 et 3, 10/10mar : p. 1, 2 et 3, 11/10mer : p. 1 et 2, 12/10jeu : p. 1 et 2, 13/10ven : p. 1 et 2, 15/10dim : p. 1 et 2, 16/10lun : p. 1 et 2, 17/10mar : p. 1 et 2, 19/10jeu : p. 1 et 2, 21/10sam : p. 1 et 2, 22/10dim : p. 1 et 2, 23/10lun : p. 1 et 2, 24/10mar : p. 1 et 2, 26/10jeu : p. 1 et 2, 27/10ven : p. 1 et 2, 28/10sam : p. 1, 2 et 3, 29/10dim : p. 1, 1/11mer : p. 1 et 2, 5/11dim : p. 1 et 2, 6/11lun : p. 1 et 2, 7/11mar : p. 1 et 2, 8/11mer : p. 1 et 2, 9/11jeu : p. 1 et 2, 10/11ven : p. 1 et 2, 11/11sam : p. 1 et 2, 12/11dim : p. 1 et 2, 13/11lun : p. 1 et 2, 14/11mar : p. 1 et 2, 15/11mer : p. 1 et 2, 17/11ven : p. 1 et 2, 18/11sam : p. 1 et 2, 19/11dim : p. 1 et 2, 20/11lun : p. 1 et 2, 22/11mer : p. 1 et 2, 23/11jeu : p. 1 et 2, 24/11ven : p. 1 et 2, 25/11sam : p. 1 et 2, 26/11dim : p. 1 et 2, 27/11lun : p. 1 et 2, 29/11mer : p. 1 et 2, 1/12ven : p. 1 et 2, 2/12sam : p. 1 et 2, 3/12dim : p. 1, 2 et 3, 4/12lun : p. 1 et 2, 5/12mar : p. 1 et 2, 6/12mer : p. 1 et 2, 7/12jeu : p. 1 et 2, 8/12ven : p. 1 et 2, 9/12sam : p. 1 et 2.

Puylaurens

Paulo Musset [Paul Musset]

16/12sam : p. 1, 2 et 3, 17/12dim : p. 1, 2 et 3, 18/12lun : p. 1 et 2, 20/12mer : p. 1 et 2 Supplemento, 21/12jeu : p. 1 et 2, 24/12dim : p. 1 et 2 Supplemento, 25/12-26/12lun-mar : p. 1, 2, 3 et 4, 27/12mer : p. 1, 2 et 3, 29/12ven : p. 1, 30/12sam : p. 1 et 2, 31/12dim : p. 1 et 2.

- 1849 -

Puylaurens (Suite)

Paulo Musset [Paul Musset]

1/1lun : p. 1, 2, 3 et 4, 2/1mar : p. 1, 2, 3 et 4, 3/1mer : p. 1, 2, 3 et 4, 5/1ven : p. 1, 2 et 3, 6/1sam : p. 1, 2 et 3, 7/1dim : p. 1, 2, 3 et 4, 8/1lun : p. 1, 2, 3 et 4, 9/1mar : p. 1 et 2, 13/1sam : p. 1 et 2.

A Casa branca

Paulo de Kock [Paul de Kock]

15/1lun : p. 1 et 2, 17/1mer : p. 1 et 2, 18/1jeu : p. 1 et 2, 21/1dim : p. 1 et 2, 22/1lun : p. 1, 2 et 3, 23/1mar : p. 1 et 2, 24/1mer : p. 1 et 2, 26/1ven : p. 1 et 2, 29/1lun : p. 1 et 2, 30/1mar : p. 1 et 2, 2/2ven : p. 1 et 2, 3/2sam : p. 1 et 2, 4/2dim : p. 1 et 2, 6/2mar : p. 1, 2 et 3, 7/2mer : p. 1, 2, 3 et 4, 9/2ven : p. 1, 2 et 3, 10/2sam : p. 1 et 2, 12/2lun : p. 1 et 2, 13/2mar : p. 1 et 2, 14/2mer : p. 1 et 2, 15/2jeu : p. 1 et 2, 16/2ven : p. 1, 2 et 3, 17/2sam : p. 1, 2 et 3, 19/2lun : p. 1 et 2, 20/2mar : p. 1, 2 et 3, 22/2jeu : p. 1 et 2, 24/2sam : p. 1 et 2, 25/2dim : p. 1 et 2, 26/2lun : p. 1 et 2, 27/2mar : p. 1, 2 et 3, 1/3jeu : p. 1 et 2, 2/3ven : p. 1 et 2, 3/3sam : p. 1 et 2, 4/3dim : p. 1 et 2, 5/3lun : p. 1 et 2, 8/3jeu : p. 1, 11/3dim : p. 1 et 2, 12/3lun : p. 1 et 2, 14/3mer : p. 1.

Valcreuse

Julio Sandeau

18/3dim : p. 1 et 2, 19/3lun : p. 1 et 2, 20/3mar : p. 1 et 2, 21/3mer : p. 1 et 2, 23/3ven : p. 1, 2 et 3, 24/3sam : p. 1 et 2, 25/3dim : p. 1, 2 et 3, 26/3lun : p. 1 et 2, 27/3mar : p. 1 et 2, 29/3jeu : p. 1, 31/3sam : p. 1 et 2, 1/4dim : p. 1 et 2, 2/4lun : p. 1 et 2, 3/4mar : p. 1 et 2, 5/4jeu : p. 1 et 2, 6/4ven : p. 1 et 2, 7/4sam : p. 1, 2 et 3, 9/4-10/4lun-mar : p. 1 et 2, 11/4mer : p. 1 et 2, 13/4ven : p. 1 et 2, 14/4sam : p. 1 et 2, 15/4dim : p. 1 et 2, 16/4lun : p. 1, 2 et 3, 17/4mar : p. 1 et 2, 20/4ven : p. 1 et 2, 21/4sam : p. 1 et 2, 24/4mar : p. 1 et 2, 25/4mer : p. 1 et 2, 28/4sam : p. 1 et 2, 29/4dim : p. 1, 1/5mar : p. 1 et 2.

Uma Casa em Paris

Elie Berthet

10/5jeu : p. 1 et 2, 12/5sam : p. 1 et 2, 12/5sam : p. 1 et 2, 13/5dim : p. 1 et 2, 14/5lun : p. 1 et 2, 17/5jeu : p. 1 et 2, 18/5ven : p. 1 et 2, 19/5sam : p. 1 et 2, 21/5lun : p. 1 et 2, 22/5mar : p. 1 et 2, 23/5mer : p. 1 et 2, 25/5ven : p. 1 et 2, 27/5dim : p. 1 et 2, 28/5-29/5lun-mar : p. 1, 2 et 3, 30/5mer : p. 1 et 2, 31/5jeu : p. 1 et 2, 1/6ven : p. 1, 2/6sam : p. 1 et 2, 4/6lun : p. 1 et 2, 5/6mar : p. 1 et 2, 7/6jeu : p. 1 et 2, 8/6-9/6ven-sam : p. 1 et 2, 11/6lun : p. 1 et 2, 18/6lun : p. 1 et 2, 21/6jeu : p. 1 et 2, 25/6lun : p. 1 et 2, 27/6mer : p. 1 et 2, 29/6ven : p. 1 et 2, 30/6sam : p. 1 et 2, 1/7dim : p. 1 et 2, 2/7lun : p. 1 et 2, 3/7mar : p. 1, 2 et 3.

Os Posseiros, Memórias de um emigrado

Gabriel Ferry

4/7mer : p. 1 et 2, 5/7jeu : p. 1, 6/7ven : p. 1 et 2, 9/7lun : p. 1 et 2, 11/7mer : p. 1 et 2, 12/7jeu : p. 1, 13/7ven : p. 1, 14/7sam : p. 1 et 2, 15/7dim : p. 1 et 2, 16/7lun : p. 1 et 2, 18/7mer : p. 1 et 2.

David, O Trampão

20/7ven : p. 1 et 2, 21/7sam : p. 1 et 2, 22/7dim : p. 1 et 2.

Lena

Carlos Reybaud [Charles Reybaud]

25/7mer : p. 1 et 2, 26/7jeu : p. 1 et 2, 27/7ven : p. 1 et 2, 28/7sam : p. 1, 29/7dim : p. 1, 30/7lun : p. 1 et 2, 31/7mar : p. 1 et 2, 2/8jeu : p. 1.

A Cabra amarela

Paulo Musset [Paul Musset]

6/8lun : p. 1 et 2, 7/8mar : p. 1 et 2, 8/8mer : p. 1 et 2, 11/8sam : p. 1 et 2, 12/8dim : p. 1 et 2, 14/8mar : p. 1 et 2, 15/8mer : p. 1 et 2, 18/8sam : p. 1 et 2, 19/8dim : p. 1 et 2, 20/8lun : p. 1 et 2, 21/8mar : p. 1 et 2, 24/8ven : p. 3 et 4, 25/8sam : p. 1, 2 et 3.

A Pombinha

Henrique Berthoud

26/8dim : p. 1, 2 et 3, 27/8lun : p. 1 et 2, 31/8ven : p. 1 et 2, 3/9lun : p. 1 et 2, 4/9mar : p. 1 et 2, 5/9mer : p. 1 et 2, 6/9jeu : p. 1 et 2, 7/9ven : p. 1 et 2.

Um casamento para o outro mundo

Miguel Masson et Frédéric Thomaz

11/9mar : p. 1 et 2, 12/9mer : p. 1 et 2, 13/9jeu : p. 1 et 2, 14/9ven : p. 1 et 2, 15/9sam : p. 1, 16/9dim : p. 1, 17/9lun : p. 1 et 2, 18/9mar : p. 1 et 2, 19/9mer : p. 1 et 2, 21/9ven : p. 1 et 2, 22/9sam : p. 1 et 2, 23/9dim : p. 1 et 2, 24/9lun : p. 1 et 2, 25/9mar : p. 1 et 2, 27/9jeu : p. 1 et 2, 29/9sam : p. 1 et 2, 30/9dim : p. 1 et 2, 1/10lun : p. 1 et 2, 2/10mar : p. 1 et 2, 4/10jeu : p. 1, 6/10sam : p. 1 et 2, 7/10dim : p. 1 et 2, 8/10lun : p. 1 et 2, 9/10mar : p. 1 et 2, 11/10jeu : p. 1 et 2, 12/10ven : p. 1, 14/10dim : p. 1 et 2.

Sem dote

Carlos Reybaud

19/10ven : p. 1 et 2, 20/10sam : p. 1 et 2, 22/10lun : p. 1 et 2, 23/10mar : p. 1 et 2, 24/10mer : p. 1 et 2, 25/10jeu : p. 1, 26/10ven : p. 1 et 2, 27/10sam : p. 1 et 2, 29/10dim : p. 1 et 2, 30/10lun : p. 1, 1/11mer : p. 1 et 2, 5/11lun : p. 1 et 2, 8/11jeu : p. 1 et 2, 9/11ven : p. 1 et 2, 10/11sam : p. 1 et 2, 11/11dim : p. 1 et 2, 12/11lun : p. 1 et 2, 13/11mar : p. 1 et 2, 14/11mer : p. 1 et 2, 15/11jeu : p. 1, 16/11ven : p. 1 et 2, 17/11sam : p. 1 et 2, 18/11dim : p. 1, 19/11lun : p. 1 et 2, 23/11ven : p. 1 et 2, 24/11sam : p. 1 et 2, 26/11lun : p. 1 et 2, 29/11jeu : p. 1 et 2, 1/12lun : p. 1 et 2, 3/12lun : p. 1 et 2.

Carmem

Proper Mérimée

6/12jeu : p. 1 et 2, 9/12dim : p. 1 et 2, 11/12mar : p. 1, 12/12mer : p. 1 et 2, 13/12jeu : p. 1 et 2, 17/12lun : p. 1 et 2.

O Dr. Servas

Alexandre Dumas Filho

24/12lun : p. 1 et 2, 25/12mar : p. 1, 28/12ven : p. 1 et 2.

- 1850 -

As Noites do cemitério

Leon Gozlan

1/1mar : p. 1 et 2, 2/2mer : p. 1 et 2, 3/1jeu : p. 1 et 2, 4/1ven : p. 1 et 2, 5/1sam : p. 1 et 2, 6/1dim : p. 1 et 2, 7/1lun : p. 1 et 2, 8/1mar : p. 1 et 2, 12/1sam : p. 1 et 2, 13/1dim : p. 1 et 2, 14/1lun : p. 1 et 2, 15/1mar : p. 1 et 2, 20/1dim : p. 1 et 2, 22/1mar : p. 1 et 2, 23/1mer : p. 1 et 2, 25/1ven : p. 1 et 2, 8/2ven : p. 1 et 2, 9/2sam : p. 1 et 2 Supplemento, 12/2mar : p. 1 et 2, 13/2mer : p. 1 et 2, 22/2ven : p. 1 et 2, 25/2lun : p. 1 et 2, 28/2jeu : p. 1 et 2, 1/3ven : p. 1 et 2, 2/3sam : p. 1 et 2 Supplemento, 10/3dim : p. 1 et 2, 11/3lun : p. 1 et 2, 16/3sam : p. 1, 2 et 3, 17/3dim : p. 1 et 2, 18/3lun : p. 1 et 2, 19/3mar : p. 1 et 2, 20/3mer : p. 1 et 2, 21/3jeu : p. 1.

Dschellaeddin, novelas russas

22/3ven : p. 1 et 2, 23/3sam : p. 1 et 2, 24/3dim : p. 1 et 2, 25/3-25/3lun-mar : p. 1 et 2, 27/3mer : p. 1, 2 et 3.

Três homens esforçados

Alex Dumas Filho [Alexandre Dumas Filho]

28/3mer : p. 1 et 2, 29/3ven : p. 1 et 2, 30/3sam : p. 1 et 2, 31/3dim : p. 1 et 2, 1/4-2/4lun-mar : p. 1 et 2, 3/4mer : p. 1 et 2, 4/4jeu : p. 1 et 2, 5/4ven : p. 1 et 2m 6/4sam : p. 1 et 2, 7/4dim : p. 1 et 2, 8/4lun : p. 1, 2 et 3, 9/4mar : p. 1, 12/4ven : p. 1 et 2, 16/4mar : p. 1 et 2, 17/4mer : p. 1 et 2, 19/4ven : p. 1 et 2, 23/4mar : p. 1 et 2, 24/4mer : p. 1 et 2, 28/4dim : p. 1, 29/4lun : p. 1 et 2, 1/5mer : p. 1, 2/5jeu : p. 1 et 2, 3/5ven : p. 1, 5/5dim : p. 1 et 2.

Heitor de Cout-Kérieux

Marquês Foudras et Xavier de Montepin

7/5mar : p. 1 et 2, 9/5jeu : p. 1 et 2, 10/5-11/5ven-sam : p. 1 et 2, 12/5dim : p. 1 et 2, 13/5lun : p. 1, 14/5mar : p. 1 et 2, 16/5jeu : p. 1 et 2, 17/5ven : p. 1 et 2, 19/5dim : p. 1 et 2, 22/5mer : p. 1 et 2, 23/5jeu : p. 1, 24/5ven : p. 1, 26/5dim : p. 1 et 2, 27/5lun : p. 1, 28/5mar : p. 1, 31/5ven : p. 1 et 2, 1/6sam : p. 1 et 2, 2/6dim : p. 1 et 2, 4/6mar : p. 1 et 2, 7/6ven : p. 1 et 2, 9/6dim : p. 1, 11/6mar : p. 1 et 2, 14/6ven : p. 1, 15/6sam : p. 1 et 2, 16/6dim : p. 1, 17/6lun : p. 1 et 2, 24/6lun : p. 1 et 2, 25/6mar : p. 1 et 2, 26/6mer : p. 1, 2 et 3, 26/6mer : p. 1, 2 et 3, 27/6jeu : p. 1.

O Dr. Servans

Alex Dumas Filho [Alexandre Dumas Filho]

12/7ven : p. 1 et 2, 13/7sam : p. 1 et 2, 14/7dim : p. 1 et 2, 15/7lun : p. 1 et 2, 18/7jeu : p. 1 et 2, 20/7sam : p. 1 et 2, 21/7dim : p. 1 et 2 Supplemento, 22/7lun : p. 1, 23/7mar : p. 1 et 2, 25/7jeu : p. 1, 26/7ven : p. 1, 28/7dim : p. 1, 29/7lun : p. 1 et 2, 30/7mar : p. 1, 31/7mer : p. 1, 1/8jeu : p. 1 et 2.

A Saloinha

Paulo Musset [Paul Musset]

18/8dim : p. 1 et 2, 23/8ven : p. 1, 24/8sam : p. 1 et 2, 25/8dim : p. 1 et 2, 27/8mar : p. 1 et 2, 28/8mer : p. 1 et 2, 1/9dim : p. 1, 8/9dim : p. 1 et 2 Supplemento, 9/9lun : p. 1 Supplemento, 11/9mer : p. 1.

A Rocha oscilante

Elie Berthet

13/9ven : p. 1 et 2, 14/9sam : p. 1 et 2, 15/9dim : p. 1 et 2, 16/9lun : p. 1 et 2, 17/9mar : p. 1 et 2, 18/9mer : p. 1 et 2, 20/9ven : p. 1 et 2, 21/9sam : p. 1 et 2, 22/9dim : p. 1, 23/9lun : p. 1 et 2, 24/9mar : p. 1, 25/9mer : p. 1 et 2, 26/9jeu : p. 1 et 2, 28/9san : p. 1, 29/9dim : p. 1 et 2, 30/9mer : p. 1 et 2,

O Couteiro (História do tempo de Ricardo III)

James

4/10ven : p. 1 et 2, 5/10sam : p. 1 et 2, 6/10dim : p. 1 et 2, 7/10lun : p. 1 et 2, 8/10mar : p. 1 et 2, 9/10mer : p. 1, 10/10jeu : p. 1 et 2, 11/10ven : p. 1 et 2, 12/10sam : p. 1 et 2, 14/10lun : p. 1 et 2, 15/10mar : p. 1, 16/10mer : p. 1, 17/10jeu : p. 1, 17/10jeu : p. 1 et 2, 18/10ven : p. 1 et 2, 20/10dim : p. 1, 21/10lun : p. 1 et 2, 23/10mer : p. 1, 24/10jeu : p. 1 et 2, 25/10ven : p. 1, 26/10sam : p. 1 et 2, 27/10dim : p. 1, 28/10lun : p. 1 et 2, 30/10mer : p. 1 et 2, 31/10jeu : p. 1 et 2, 2/11sam-3/11dim : p. 1, 4/11lun : p. 1, 5/11mar : p. 1, 8/11ven : p. 1, 9/11sam : p. 1, 10/11dim : p. 1, 11/11lun : p. 1 et 2, 12/11mar : p. 1.

A Sobrinha do cônego

J. J. Teixeira

13/1mer : p. 1, 14/11jeu : p. 1, 15/11ven : p. 1, 16/11sam : p. 1, 18/11lun : p. 1 et 2, 19/11mar : p. 1, 20/11mer : p. 1 et 2, 21/11jeu : p. 1, 23/11sam : p. 1, 25/11lun : p. 1 et 2, 26/11mar : p. 1, 27/11mer : p. 1.

Uma História holandesa

28/11jeu : p. 1 et 2, 30/11sam : p. 1, 1/12dim : p. 1 et 2, 2/12lun : p. 1 et 2, 3/12mer : p. 1 et 2, 4/12mer : p. 1 et 2, 5/12jeu : p. 1 et 2, 6/12ven : p. 1 et 2, 7/12sam : p. 1 et 2, 8/12dim : p. 1 et 2, 9/12lun : p. 1 et 2, 10/12mar : p. 1, 11/12mer : p. 1 et 2.

Os Filhos do amor

Eugène Sue

12/12jeu : p. 1 et 2, 13/12ven : p. 1 et 2, 14/12sam : p. 1 et 2, 15/12dim : p. 1 et 2, 16/12lun : p. 1 et 2, 17/12mar : p. 1 et 2, 18/2p. 1, 21/12sam : p. 1 et 2, 22/12dim : p. 1 et 2, 23/12lun : p. 1 et 2, 24/12mar : p. 1, 25/12mer : p. 1 et 2, 26/12-27/12jeu-ven : p. 1 et 2, 28/12sam : p. 1 et 2, 30/12lun : p. 1 et 2, 31/12mar : p. 1.

- 1851 -

Os Filhos do amor (Suite)

Eugène Sue

1/1mer : p. 1 et 2, 2/2jeu : p. 1, 2 et 3, 3/1ven : p. 1, 2 et 3, 4/1sam : p. 1, 5/1dim : p. 1 et 2, 7/1mar : p. 1, 2 et 3, 8/1mer : p. 1, 2 et 3, 10/1ven : p. 1 et 2.

O Chale preto

Alexis de Valon

11/1sam : p. 1 et 2, 12/1dim : p. 1 et 2, 13/1lun : p. 1 et 2, 14/1mar : p. 1 et 2, 19/1dim : p. 1 et 2, 20/1lun : p. 1 et 2, 21/1mar : p. 1 et 2.

As Maravilhas ou os anjos da família

Paulo Féval

7/2ven : p. 1 et 2, 8/2sam : p. 1, 10/2lun : p. 1 et 2, 11/2mar : p. 1 et 2, 13/2jeu : p. 1 et 2, 14/2ven : p. 1 et 2, 15/2sam : p. 1 et 2, 16/2dim : p. 1 et 2, 17/2lun : p. 1, 19/2mer : p. 1, 21/2ven : p. 1 et 2, 22/2sam : p. 1 et 2, 25/2mar : p. 1, 26/2mer : p. 1 et 2, 28/2ven : p. 1 et 2, 1/3sam : p. 1 et 2, 3/3lun : p. 1, 4/3mar : p. 1 et 2, 6/3jeu : p. 1, 8/3sam : p. 1 et 2, 11/3mar : p. 1 et 2, 12/3mer : p. 1, 14/3ven : p. 1, 15/3sam : p. 1 et 2, 17/3lun : p. 1, 19/3mer : p. 1 et 2, 20/3jeu : p. 1, 21/3ven : p. 1, 22/3sam : p. 1, 28/3ven : p. 1, 29/3ven : p. 1, 30/3dim : p. 1, 1/4mar : p. 1, 2/4mer : p. 1, 3/4jeu : p. 1, 4/4ven : p. 1, 6/4dim : p. 1, 9/4mer : p. 1, 11/4ven : p. 1, 12/4sam : p. 1 et 2, 14/4lun : p. 1 et 2, 17/4jeu : p. 1 et 2, 18/4ven : p. 1, 21/2-22/2lun : p. 1, 23/4mer : p. 1 et 2, 25/4ven : p. 1 et 2, 28/4lun : p. 1 et 2, 29/4mar : p. 1, 30/4mer : p. 1, 1/5jeu : p. 1, 2/5ven : p. 1, 3/5sam : p. 1, 5/5lun : p. 1, 6/5mar : p. 1, 8/5jeu : p. 1, 11/5dim : p. 1, 13/5mar : p. 1, 16/5ven : p. 1 et 2 Supplemento, 19/5lun : p. 1 et 2, 20/5mar : p. 1, 23/5ven : p. 1, 24/5sam : p. 1 Supplemento, 25/5dim : p. 1, 26/5lun : p. 1, 29/5jeu : p. 1, 2/6lun : p. 1 et 2, 5/6jeu : p. 1, 6/6ven : p. 1 Supplemento, 8/6dim : p. 1 Supplemento, 12/6jeu : p. 1 Supplemento, 13/6ven : p. 1 et 2, 15/6dim : p. 1 et 2, 22/6dim : p. 1, 27/6ven : p. 1, 30/6lun : p. 1, 5/7sam : p. 1 Supplemento, 7/7lun : p. 1.

A Tulipa preta

Alexandre Dumas

8/7mar : p. 1 et 2, 9/7mer : p. 1 et 2, 12/7sam : p. 1 et 2, 13/7dim : p. 1 et 2, 14/7lun : p. 1 et 2, 15/7mar : p. 1, 16/7mer : p. 1 et 2, 17/7jeu : p. 1, 18/7ven : p. 1 et 2, 20/7dim : p. 1 et 2, 22/7mar : p. 1, 24/7jeu : p. 1, 28/7lun : p. 1, 29/7mar : p. 1 Supplemento, 1/8ven : p. 1, 6/8mer : p. 1, 7/8jeu : p. 1 Supplemento, 9/8sam : p. 1 et 2 Supplemento, 9/8sam : p. 1 et 2 Supplemento, 10/8dim : p. 1 Supplemento, 11/8lun : p. 1, 12/8mar : p. 1 Supplemento, 13/8mer : p. 1, 14/8jeu : p. 1, 15/8ven : p. 1, 19/8mar : p. 1, 21/8jeu : p. 1 Supplemento, 23/8sam : p. 1, 27/8mer : p. 1 et 2 Supplemento, 30/8sam : p. 1 Supplemento, 31/8dim : p. 1 Supplemento, 31/8dim : p. 1 Supplemento.

Deus dispõe

Alexandre Dumas

19/9ven : p. 1 et 2, 20/9sam : p. 1 et 2, 21/9dim : p. 1 et 2, 22/9lun : p. 1 et 2, 23/9mar : p. 1, 24/9mer : p. 1 et 2, 25/9jeu : p. 1 et 2, 26/9ven : p. 1 et 2, 27/9sm : p. 1 et 2, 28/9dim : p. 1, 29/9lun : p. 1, 30/9mar : p. 1, 3/10ven : p. 1, 4/10sam : p. 1, 5/10dim : p. 1, 6/10lun : p. 1, 7/10mar : p. 1 et 2, 9/10jeu : p. 1 et 2, 10/10ven : p. 1, 11/10sam : p. 1 et 2, 12/10dim : p. 1, 13/10lun : p. 1, 14/10mar : p. 1, 15/10mer : p. 1, 16/10jeu : p. 1, 18/10sam : p. 1, 19/10dim : p. 1 et 2, 20/10lun : p. 1 et 2, 21/10mar : p. 1 et 2, 22/10mer : p. 1 et 2, 23/10jeu : p. 1 et 2, 24/10ven : p. 1 et 2, 27/10lun : p. 1 et 2, 28/10mar : p. 1, 29/10mer : p. 1, 30/10jeu : p. 1 et 2, 31/10ven : p. 1 et 2, 1/11sam : p. 1 et 2, 2/11-3/11dim-lun : p. 1 et 2, 4/11mar : p. 1 et 2, 5/11mer : p. 1, 6/11jeu : p. 1, 8/11sam : p. 1 et 2, 9/11dim : p. 1 et 2, 11/11mar : p. 1 et 2, 13/11jeu : p. 1, 14/11ven : p. 1, 15/11sam : p. 1, 16/11dim : p. 1 et 2, 17/11lun : p. 1 et 2, 18/11mar : p. 1 et 2, 19/11mer : p. 1 et 2, 20/11jeu : p. 1 et 2, 21/11ven : p. 1, 22/11sam : p. 1 et 2, 23/11dim : p. 1, 26/11mer : p. 1, 27/11jeu : p. 1 et 2, 28/11ven : p. 1 et 2, 30/11dim : p. 1 et 2, 1/12lun : p. 1 et 2, 2/12mar : p. 1 et 2, 3/12mer : p. 1, 6/12sam : p. 1, 7/12dim : p. 1 et 2, 8/12lun : p. 1 et 2, 9/12mar : p. 1 et 2, 12/12ven : p. 1 et 2, 13/12sam : p. 1 et 2, 14/12dim : p. 1 et 2, 15/12lun : p. 1 et 2, 16/12mar : p. 1, 17/12mer : p. 1, 19/12ven : p. 1, 22/12lun : p. 1 et 2, 23/12mar : p. 1, 24/12mer : p. 1, 25/12jeu : p. 1, 26/12-27/12ven-sam : p. 1 et 2, 28/12dim : p. 1, 29/12lun : p. 1 et 2, 30/12mar : p. 1 et 2, 31/12mer : p. 1 et 2.

- 1852 -

Deus dispõe (Suite)

Alexandre Dumas

1/1jeu : p. 1 et 2, 2/1ven : p. 1 et 2, 3/1sam : p. 1, 4/1dim : p. 1 et 2, 7/1mer : p. 1 et 2, 10/1sam : p. 1 et 2, 16/1ven : p. 1 et 2, 17/1sam : p. 1, 18/1dim : p. 1 et 2, 21/1mer : p. 1 et 2, 23/1ven : p. 1, 25/1dim : p. 1 et 2, 26/1lun : p. 1 et 2, 28/1mer : p. 1, 29/1jeu : p. 1, 30/1ven : p. 1, 31/1sam : p. 1 et 2.

2, 1/2dim : p. 1, 2/2lun : p. 1 et 2, 3/2mar : p. 1 et 2, 5/2jeu : p. 1 et 2, 6/2ven : p. 1, 8/2dim : p. 1, 9/2lun : p. 1 et 2, 10/2mar : p. 1, 14/2sam : p. 1 et 2, 15/2dim : p. 1 et 2, 19/2jeu : p. 1 et 2, 20/2ven : p. 1 et 2, 21/2sam : p. 1 et 2, 22/2dim : p. 1 et 2, 23/2lun : p. 1 et 2, 24/2mar : p. 1 et 2, 25/2mer : p. 1 et 2, 26/2jeu : p. 1 et 2, 29/2dim : p. 1, 1/3lun : p. 1 et 2, 2/3mar : p. 1 et 2, 6/3sam : p. 1 et 2, 9/3mar : p. 1 et 2, 12/3ven : p. 1 et 2, 14/3dim : p. 1, 15/3lun : p. 1 et 2, 16/3mar : p. 1, 19/3ven : p. 1 et 2, 20/3sam : p. 1 et 2, 21/3dim : p. 1, 22/3lun : p. 1 et 2.

Miss Mery ou A mestra

E. Sue [Eugène Sue]

24/3mer : p. 1 et 2, 25/3jeu : p. 1 et 2, 28/3dim : p. 1, 31/3mer : p. 1 et 2, 2/4ven : p. 1 et 2, 3/4sam : p. 1 et 2, 4/4dim : p. 1 et 2, 5/4lun : p. 1 et 2, 9/4ven : p. 1 et 2, 10/4sam : p. 1 et 2, 11/4dim : p. 1 et 2, 14/4mer : p. 1 et 2, 16/4ven : p. 1, 17/4sam : p. 1, 18/4dim : p. 1 et 2, 19/4lun : p. 1 et 2, 21/4mer : p. 1 et 2, 22/4jeu : p. 1, 23/4ven : p. 1 et 2, 25/4dim : p. 1, 26/4lun : p. 1, 28/4mer : p. 1 et 2, 29/4jeu : p. 1 et 2, 30/4ven : p. 1 et 2, 1/5sam : p. 1 et 2, 2/5dim : p. 1 et 2, 3/5lun : p. 1 et 2, 4/5mar : p. 1, 5/5mer : p. 1, 6/5jeu : p. 1 et 2, 7/5ven : p. 1 et 2, 8/5sam : p. 1, 9/5dim : p. 1 et 2, 12/5mer : p. 1 et 2.

Bella Rosa

Amedée Achard

14/5ven : p. 1 et 2, 15/5sam : p. 1 et 2, 17/5lun : p. 1 et 2, 18/5mar : p. 1, 20/5jeu : p. 1, 21/5ven : p. 1 et 2, 23/5dim : p. 1 et 2, 24/5lun : p. 1 et 2, 25/5mar : p. 1 et 2, 27/5 p. 1 et 2 + p. 1 et 2 Supplémento, 28/5 p. 1 et 2 Supplémento, 29/5sam : p. 1 et 2 Supplémento, 3/6jeu : p. 1 et 2 Supplémento, 5/6sam : p. 1 et 2 + p. 1 et 2 Supplémento, 7/6lun : p. 1 et 2 Supplémento, 8/6mar : p. 1 et 2 Supplémento, 11/6ven : p. 1 et 2, 12/6sam : p. 1 et 2, 16/6mer : p. 1 et 2 Supplémento, 19/6sam : p. 1 et 2, 20/6dim : p. 1 et 2, 23/6mer : p. 1 et 2, 25/5ven : p. 1 et 2, 27/5dim : p. 1 et 2, 30/6mer : p. 1 et 2, 1/7jeu : p. 1 et 2, 2/7ven : p. 1 et 2, 4/7dim : p. 1, 6/7mar : p. 1 et 2 Supplémento, 7/7mer : p. 1 et 2 Supplémento, 8/7jeu : p. 1 et 2 Supplémento, 9/7ven : p. 1 et 2 Supplémento, 12/7lun : p. 1, 13/7mar : p. 1, 16/7ven : p. 1 et 2 Supplémento, 19/7lun : p. 1 et 2 Supplémento, 20/7mar : p. 1 et 2, 25/7dim : p. 1 et 2, 26/7lun : p. 1, 28/7mer : p. 1, 29/7mer : p. 1 et 2 Supplémento, 5/8jeu : p. 1 Supplémento, 7/8sam : p. 1 Supplémento, 9/8lun : p. 1 et 2 Supplémento, 12/8jeu : p. 1 Supplémento, 15/8dim : p. 1, 19/8jeu : p. 1 et 2 Supplémento, 20/8ven : p. 1 et 2 Supplémento, 21/8sam : p. 1 Supplémento, 29/8lun : p. 1, 30/8mar : p. 1 Supplémento, 2/9jeu : p. 1 et 2 Supplémento, 4/9sam : p. 1 et 2, 5/9dim : p. 1 et 2, 6/9lun : p. 1 et 2, 7/9mar : p. 1, 8/9-9/9mer-jeu : p. 1 et 2, 10/9ven : p. 1 et 2, 11/9sam : p. 1 et 2, 12/9dim : p. 1 et 2, 13/9lun : p. 1, 15/9mer : p. 1, 16/9jeu : p. 1.

Deus e diabo

Alexandre Dumas

18/9sam : p. 1, 19/9dim : p. 1 et 2, 20/9lun : p. 1 et 2, 21/9mar : p. 1 et 2, 22/9mer : p. 1 et 2, 23/9jeu : p. 1 et 2 Supplémento, 25/9sam : p. 1 et 2, 26/9dim : p. 1, 27/9lun : p. 1, 29/9mer : p. 1 et 2, 30/9jeu : p. 1, 2/10sam : p. 1, 3/10dim : p. 1, 4/10lun : p. 1, 5/10mar : p. 1 et 2, 7/10jeu : p. 1 et 2, 10/10dim : p. 1, 11/10lun : p. 1, 12/10mar : p. 1 et 2, 16/10sam : p. 1 et 2, 17/10dim : p. 1, 18/10lun : p. 1 et 2, 20/10mer : p. 1, 25/10lun : p. 1 et 2, 28/10jeu : p. 1 et 2, 29/10ven : p. 1 et 2, 30/10sam : p. 1 et 2, 31/10dim : p. 1, 1/11lun : p. 1 et 2, 10/11mer : p. 1 et 2, 17/11mer : p. 1 et 2 Supplémento, 19/11ven : p. 1 et 2, 21/11dim : p. 1 et 2, 22/11lun : p. 1 et 2, 26/11ven : p. 1, 3/12sven : p. 1, 5/12dim : p. 1, 6/12lun : p. 1, 8/12mer : p. 1 et 2, 9/12jeu : p. 1 et 2, 10/12ven : p. 1 et 2, 11/12sam : p. 1 et 2 Supplémento, 13/12lun : p. 1, 15/12mer : p. 1 Supplémento, 19/12dim : p. 1 et 2 Supplémento.

- 1853 -

O Cavaleiro de Estagnol

Marquês de Foudras

1/6mer : p. 1 Supplémento, 2/6jeu : p. 1 Supplémento, 3/6ven : p. 1 Supplémento, 4/6sam : p. 1 Supplémento, 6/6lun : p. 1 Supplémento, 7/6mar : p. 1 Supplémento, 8/6mer : p. 1 Supplémento, 9/6jeu : p. 2 Supplémento, 10/6ven : p. 1 Supplémento, 11/6sam : p. 1 Supplémento, 12/6dim : p. 1 Supplémento, 13/6lun : p. 1 Supplémento, 14/6mar : p. 1 Supplémento, 15/6mer : p. 1 Supplémento, 16/6jeu : p. 1 Supplémento, 17/6ven : p. 1 Supplémento, 18/6sam : p. 1 Supplémento, 20/6lun : p. 1

Supplemento, 21/6mar : p. 1 Supplemento, 22/6mer : p. 1 et 2 Supplemento, 23/6jeu : p. 1 et 2 Supplemento, 25/6sam : p. 1 Supplemento, 27/6lun : p. 1 et 2 Supplemento, 28/6mar : p. 1 Supplemento, 30/6jeu : p. 1 Supplemento, 1/7ven : p. 1 Supplemento, 2/7sam : p. 1 Supplemento, 4/7lun : p. 1 Supplemento, 5/7mar : p. 1 Supplemento, 6/7mer : p. 1 Supplemento, 7/7jeu : p. 1 Supplemento, 8/7ven : p. 1 Supplemento, 9/7sam : p. 1 Supplemento, 11/7lun : p. 1 Supplemento, 13/7mer : p. 1 Supplemento, 16/7sam : p. 1 Supplemento, 18/7lun : p. 1 Supplemento, 19/7mar : p. 1 Supplemento, 20/7mer : p. 1 Supplemento, 21/7jeu : p. 1 Supplemento, 23/7sam : p. 1 Supplemento, 25/7lun : p. 1 Supplemento, 26/7mar : p. 1 Supplemento, 27/7mer : p. 1 Supplemento, 28/7jeu : p. 1 Supplemento, 1/8lun : p. 1 Supplemento, 2/8mar : p. 1 Supplemento, 3/8mer : p. 1 et 2 Supplemento, 4/8jeu : p. 1 Supplemento, 5/8ven : p. 1 Supplemento, 6/8sam : p. 1 Supplemento, 8/8lun : p. 1 Supplemento, 9/8mar : p. 1 Supplemento, 10/8mer : p. 1 Supplemento, 12/8ven : p. 1 Supplemento, 13/8sam : p. 1 Supplemento, 15/8lun : p. 1 Supplemento, 16/8-17/8mar-mer : p. 1 Supplemento, 18/8jeu : p. 1 Supplemento, 19/8ven : p. 1 Supplemento, 20/8sam : p. 1 Supplemento, 22/8lun : p. 1 Supplemento, 23/8mar : p. 1 Supplemento, 24/8mer : p. 1 Supplemento, 25/8jeu : p. 1 Supplemento, 26/8ven : p. 1 Supplemento, 27/8sam : p. 1 Supplemento, 29/8lun : p. 1 et 2 Supplemento, 30/8mar : p. 1 Supplemento, 31/8mer : p. 1 Supplemento, 1/9jeu : p. 1 Supplemento, 2/9ven : p. 1 Supplemento, 3/9sam : p. 1 Supplemento, 5/9lun : p. 1, 6/9mar : p. 1, 8/9jeu : p. 1 et 2, 9/9ven : p. 1 Supplemento, 10/9sam : p. 1 Supplemento, 12/9lun : p. 1, 13/9mar : p. 1 Supplemento, 14/9mer : p. 1 Supplemento, 15/9jeu : p. 1, 16/9ven : p. 1, 17/9sam : p. 1, 19/9lun : p. 1, 20/9mar : p. 1, 21/9mer : p. 1, 22/9jeu : p. 1.

O Bezerro de ouro

Frederico Soulié [Frédéric Soulié]

23/9ven : p. 1, 26/9lun : p. 1, 27/9mar : p. 1, 28/9mer : p. 1, 29/9jeu : p. 1, 30/9ven : p. 1, 1/10sam : p. 1, 3/10lun : p. 1, 4/10mar : p. 1, 5/10mer : p. 1, 6/10jeu : p. 1, 7/10ven : p. 1 Supplemento, 10/10lun : p. 1, 11/10mar : p. 1, 12/10mer : p. 1, 13/10jeu : p. 1, 14/10ven : p. 1, 15/10sam : p. 1, 17/10lun : p. 1, 18/10mar : p. 1, 19/10mer : p. 1, 20/10jeu : p. 1, 21/10ven : p. 1, 22/10sam : p. 1, 24/10lun : p. 1, 25/10mar : p. 1, 27/10jeu : p. 1, 28/10ven : p. 1, 28/10ven : p. 1, 29/10sam : p. 1, 31/10lun : p. 1, 1/11mar : p. 1, 2/11-3/11mer-jeu : p. 1, 5/11sam : p. 1, 7/11lun : p. 1, 8/11mar : p. 1, 9/11mer : p. 1, 10/11jeu : p. 1, 11/11ven : p. 1, 12/11sam : p. 1, 14/11lun : p. 1, 15/11mer : p. 1, 16/11mer : p. 1, 17/11jeu : p. 1, 18/11ven : p. 1, 19/11sam : p. 1, 21/11lun : p. 1, 22/11mar : p. 1, 23/11mer : p. 1, 24/11jeu : p. 1, 25/11ven : p. 1, 26/11sam : p. 1, 28/11lun : p. 1, 29/11mar : p. 1 et 2, 30/11mer : p. 1, 1/12jeu : p. 1 et 2, 2/12ven : p. 1, 3/12sam : p. 1 et 2, 5/12lun : p. 1 et 2, 6/12mar : p. 1, 7/12mer : p. 1, 8/12jeu : p. 1, 9/12ven : p. 1 et 2, 9/12ven : p. 1 Supplemento, 12/12lun : p. 1, 13/12mar : p. 1, 14/12mer : p. 1, 15/12jeu : p. 1, 16/12ven : p. 1, 17/12sam : p. 1, 18/12dim : p. 1, 19/12lun : p. 1 et 2, 20/12mar : p. 1, 21/12mer : p. 1 et 2, 22/12jeu : p. 1 et 2, 23/12ven : p. 1 et 2, 24/12sam : p. 1 et 2, 25/12dim : p. 1 et 2, 26/12-27/12lun-mar : p. 1, 28/12mer : p. 1 et 2, 29/12jeu : p. 1 et 2, 30/12ven : p. 1 et 2.

- 1854 -

O Bezerro de ouro (Suite)

Frederico Soulié [Frédéric Soulié]

2/1lun : p. 1 et 2, 3/1mar : p. 1 et 2, 4/1mer : p. 1, 5/1jeu : p. 1 et 2, 6/1ven : p. 1, 2 et 3, 7/1sam : p. 1, 9/1lun : p. 1, 10/1mar : p. 1 et 2, 11/1mer : p. 1 et 2, 12/1jeu : p. 1, 13/12ven : p. 1, 16/1lun : p. 1 et 2, 17/1mar : p. 1, 19/1jeu : p. 1, 20/1ven : p. 1.

Os calções de Richelieu

Carlos Expilly

21/1sam : p. 1 et 2, 23/1lun : p. 1 et 2, 25/1mer : p. 1, 26/1jeu : p. 1.

O Couteiro

Elie Berthet

27/1ven : p. 1, 28/1sam : p. 1, 30/1lun : p. 1, 31/1mar : p. 1, 1/2mer : p. 1, 2/2jeu : p. 1, 3/2ven : p. 1, 4/2sam : p. 1, 6/2lun : p. 1, 7/2mar : p. 1, 8/2mer : p. 1, 9/2jeu : p. 1, 10/2ven : p. 1, 11/2sam : p. 1, 13/2lun : p. 1, 14/2mar : p. 1, 16/2jeu : p. 1, 18/2sam : p. 1 et 2, 20/2lun : p. 1 et 2, 21/2mar : p. 1, 23/2jeu : p. 1, 24/2ven : p. 1, 25/2sam : p. 1, 27/2lun : p. 1 et 2.

Os Pretendentes de Catarina

A. de Gondrecourt

28/2mar : p. 1 et 2, 1/3mer : p. 1, 2/3jeu : p. 1 et 2, 3/3ven : p. 1 et 2, 4/3sam : p. 1, 6/3lun : p. 1, 7/3mar : p. 1, 8/3mer : p. 1, 9/3jeu : p. 1, 13/3lun : p. 1, 14/3mar : p. 1, 15/3mer : p. 1 et 2, 16/3jeu : p. 1, 17/3ven : p. 1, 18/3sam : p. 1 et 2, 20/3lun : p. 1, 21/3mar : p. 1, 22/3mer : p. 1, 23/3jeu : p. 1, 24/3ven : p. 1, 28/3mar : p. 1, 29/3mer : p. 1, 1/4sam : p. 1, 3/4lun : p. 1, 4/4mar : p. 1, 5/4mer : p. 1, 6/4jeu : p. 1, 7/4ven : p. 1, 8/4sam : p. 1, 10/4lun : p. 1 et 2, 12/4mer : p. 1, 14/4ven : p. 1, 15/4sam : p. 1, 19/4mer : p. 1, 21/4ven : p. 1, 22/4sam : p. 1 et 2, 25/4mar : p. 1, 26/4mer : p. 1, 27/4jeu : p. 1, 28/4ven : p. 1, 29/4sam : p. 1, 2/5mar : p. 1, 4/5jeu : p. 1, 5/5ven : p. 1, 6/5sam : p. 1, 10/5mer : p. 1, 11/5jeu : p. 1, 13/5sam : p. 1, 15/5lun : p. 1, 17/5mar : p. 1 et 2, 18/5jeu : p. 1, 19/5ven : p. 1, 20/5sam : p. 1 Suplemento, 22/5lun : p. 1, 23/5mar : p. 1, 24/5mer : p. 1 Suplemento, 25/5jeu : p. 1, 26/5ven : p. 1 et 2, 27/5sam : p. 1, 29/5lun : p. 1 Suplemento, 30/5mar : p. 1, 31/5mer : p. 1 et 2, 1/6jeu : p. 1 Suplemento, 2/6ven : p. 1 Suplemento, 3/6sam : p. 1 et 2.

O Cavaleiro de Pamplone

A. de Gondrecourt

6/6mar : p. 1, 7/6mer : p. 1 Suplemento, 9/6ven : p. 1, 12/6lun : p. 1, 13/6mar : p. 1 et 2, 15/6jeu : p. 1 et 2, 16/6ven : p. 1 et 2, 19/6lun : p. 1 et 2, 20/6mar : p. 1 et 2, 21/6mer : p. 1 Suplemento, 23/6ven : p. 1, 24/6sam : p. 1, 26/6lun : p. 1 Suplemento, 28/6mer : p. 1, 1/7sam : p. 1 Suplemento, 3/7lun : p. 1, 4/7mar : p. 1 et 2, 5/7mer : p. 1 et 2 Suplemento, 7/7ven : p. 1 Suplemento, 10/7lun : p. 1 Suplemento, 11/7mar : p. 1 Suplemento, 13/7jeu : p. 1 Suplemento, 14/7ven : p. 1 Suplemento, 15/7sam : p. 1 Suplemento, 17/7lun : p. 1, 18/7mar : p. 1, 22/7sam : p. 1 Suplemento, 24/7lun : p. 1, 26/7mer : p. 1 Suplemento, 27/7jeu : p. 1 Suplemento, 28/7ven : p. 1 Suplemento, 29/7sam : p. 1 Suplemento, 31/7lun : p. 1, 1/8mar : p. 1 + p. 1 Suplemento, 4/8ven : p. 1 Suplemento, 5/8sam : p. 1, 8/8mar : p. 1, 12/8sam : p. 1 Suplemento, 16/8mer : p. 1, 18/8ven : p. 1 Suplemento, 19/8sam : p. 1 Suplemento, 22/8mar : p. 1, 23/8mer : p. 1 Suplemento, 24/8jeu : p. 1 et 2 Suplemento, 25/8ven : p. 1 Suplemento, 26/8sam : p. 1, 28/8lun : p. 1 Suplemento, 29/8mar : p. 1 Suplemento, 30/8mer : p. 1 Suplemento, 1/9ven : p. 1 Suplemento, 2/9sam : p. 1 Suplemento, 4/9lun : p. 1 Suplemento, 6/9mer : p. 1, 12/9mar : p. 1, 15/9ven : p. 1, 18/9lun : p. 1 et 2, 20/9mer : p. 1 et 2, 21/9jeu : p. 1.

A Cruz de cedro, Novela original

Antonio Joaquim da Rosa

22/9ven : p. 1, 23/9sam : p. 1 et 2, 24/9dim : p. 2, 25/9lun : p. 1 et 2, 26/9mar : p. 1, 27/9mer : p. 1 et 2, 28/9jeu : p. 1.

***O Barão La Gazette* (em continuação do *Cavaleiro de Pamplone*)**

A. de Gondrecourt

29/9ven : p. 1, 30/9sam : p. 1, 2/10lun : p. 1 et 2, 3/10mar : p. 1, 5/10jeu : p. 1 et 2, 6/10ven : p. 1, 7/10sam : p. 1, 9/10lun : p. 1 et 2, 10/10mar : p. 1, 11/10mer : p. 1, 12/10jeu : p. 1, 13/10ven : p. 1, 14/10sam : p. 1, 16/10lun : p. 1 et 2, 17/10mar : p. 1, 20/10ven : p. 1, 21/10sam : p. 1, 23/10lun : p. 1, 24/10mar : p. 1, 25/10mer : p. 1, 26/10jeu : p. 1, 27/10ven : p. 1 et 2, 28/10sam : p. 1 et 2, 30/10lun : p. 1, 31/10mar : p. 1, 1/11mer : p. 1 et 2, 2/11-3/11jeu-ven : p. 1, 6/11lun : p. 1, 7/11mar : p. 1 et 2, 8/11mer : p. 1, 9/11jeu : p. 1 et 2, 10/11ven : p. 1, 14/11mar : p. 1, 15/11mer : p. 1, 16/11jeu : p. 1, 17/11ven : p. 1, 18/11sam : p. 1, 20/11lun : p. 1, 21/11mar : p. 1, 24/11ven : p. 1, 25/11sam : p. 1 et 2, 27/11lun : p. 1 et 2, 28/11mar : p. 1 et 2, 29/11mer : p. 1, 30/11jeu : p. 1 et 2 Suplemento, 1/12ven : p. 1 et 2, 4/12lun : p. 1 et 2, 5/12mar : p. 1, 6/12mer : p. 1 et 2.

O Pajem do duque de sabóia

Alexandre Dumas

8/12ven : p. 1, 9/12sam : p. 1, 11/12lun : p. 1, 12/12mar : p. 1 et 2, 13/12mer : p. 1 et 2, 14/12jeu : p. 1 et 2 Suplemento, 15/12ven : p. 1, 16/12sam : p. 1, 18/12lun : p. 1, 19/12mar : p. 1, 20/12mer : p. 1, 21/12jeu : p. 1, 22/12ven : p. 1, 25/12lun : p. 1, 26/12-27/12mar-mer : p. 1, 28/12jeu : p. 1 et 2, 29/12ven : p. 1.

- 1855 -

O Pajem do duque de sabóia (Suite)

Alexandre Dumas

1/1lun : p. 1 et 2, 2/1mar : p. 1, 3/1mer : p. 1 et 2, 4/1jeu : p. 1 et 2, 5/1ven : p. 1 et 2, 6/1sam : p. 1, 8/1lun : p. 1 et 2, 9/1mar : p. 1 et 2, 10/1mer : p. 1 et 2, 11/1jeu : p. 1, 12/1ven : p. 1 et 2, 13/1sam : p. 1, 15/1lun : p. 1, 16/1mar : p. 1, 19/1ven : p. 1, 20/1sam : p. 1, 22/1lun : p. 1 et 2, 23/1mar : p. 1, 24/1mer : p. 1, 25/1jeu : p. 1, 26/1ven : p. 1, 27/1sam : p. 1, 29/1lun : p. 1, 31/1mer : p. 1, 1/2jeu : p. 1, 2/2ven : p. 1 et 2.

O Vagabundo

Etienne et Louis Judicis

5/2lun : p. 1, 6/2mar : p. 1, 7/2mer : p. 1 et 2, 10/2sam : p. 1, 12/2lun : p. 1 et 2, 13/2mar : p. 1, 14/2mer : p. 1, 15/2jeu : p. 1, 16/2ven : p. 1, 17/2sam : p. 1, 19/2lun : p. 1, 20/2mar : p. 1, 21/2mer : p. 1, 22/2jeu : p. 1, 23/2ven : p. 1, 24/2sam : p. 1 et 2, 26/2lun : p. 1 et 2, 27/2mar : p. 1, 28/2mer : p. 1, 1/3jeu : p. 1, 2/3ven : p. 1, 7/3mer : p. 1, 8/3jeu : p. 1, 9/3ven : p. 1, 12/3lun : p. 1, 13/3mar : p. 1, 14/3mer : p. 1, 17/3sam : p. 1, 19/3lun : p. 1, 21/3mer : p. 1, 24/3sam : p. 1, 28/3mer : p. 1.

Reinato Paulo e Paulo Reinato

Emílio Deschamps [Émile Deschamps]

2/4lun : p. 1, 3/4mar : p. 1, 4/4mer : p. 1 et 2.

O Pajem do duque de sabóia (Suite)

Alexandre Dumas

5/4jeu : p. 1, 6/4ven : p. 1, 7/4sam : p. 1, 9/4-10/4lun-mar : p. 1, 12/4jeu : p. 2, 13/4ven : p. 1, 14/4sam : p. 1, 16/4lun : p. 1, 20/4ven : p. 2, 23/4lun : p. 1, 24/4mar : p. 1, 25/4mer : p. 1, 28/4sam : p. 1, 30/4lun : p. 1, 1/5mar : p. 1, 2/5mer : p. 1, 3/5jeu : p. 1, 7/5lun : p. 1, 9/5mer : p. 1.

A Bela Gabriela

Augusto Maquet

10/5jeu : p. 1, 11/5ven : p. 1, 12/5sam : p. 1, 15/5mar : p. 1, 17/5jeu : p. 1, 28/5ven : p. 2, 19/5sam : p. 1, 23/5mer : p. 1, 24/5jeu : p. 1, 25/5ven : p. 1 Supplémento, 29/5mar : p. 1, 30/5mer : p. 1, 31/5jeu : p. 1, 2/6sam : p. 1, 4/6lun : p. 1, 7/6jeu : p. 1, 9/6sam : p. 1, 11/6lun : p. 1, 13/6mer : p. 1, Supplémento, 16/6sam : p. 1, 18/6lun : p. 1, 22/6ven : p. 1, 23/6sam : p. 1 Supplémento, 26/6mar : p. 1, 27/6mer : p. 1, 4/7mer : p. 1, 5/7jeu : p. 1 Supplémento, 9/7lun : p. 1, 10/7mar : p. 1 et 2, 12/7jeu : p. 1 Supplémento, 13/7ven : p. 1, 14/7sam : p. 1 Supplémento, 16/7lun : p. 1, 17/7mar : p. 1, 18/7mer : p. 1, 21/7sam : p. 1 Supplémento, 23/7lun : p. 1 Supplémento, 25/7mer : p. 1, 26/7jeu : p. 1 Supplémento.

Um Conto de fada (« a propósito de Thalberg »)

27/7ven : p. 1, 30/7lun : p. 1 Supplémento, 1/8mer : p. 1 Supplémento, 7/8mar : p. 1.

Os Bocaneiros

Paulo Duplessis

16/11ven : p. 1, 17/11sam : p. 1, 19/11lun : p. 1, 20/11mer : p. 1, 21/11mer : p. 1, 22/11jeu : p. 1, 23/11ven : p. 1, 24/11sam : p. 1, 26/11lun : p. 1, 27/11mar : p. 1, 29/11jeu : p. 1, 30/11ven : p. 1, 3/12lun : p. 1, 4/12mar : p. 1, 6/12jeu : p. 1, 7/12ven : p. 1, 8/12sam : p. 1, 11/12mar : p. 1 et 2, 12/12mer : p. 1, 13/12jeu : p. 1, 14/12ven : p. 1, 15/12sam : p. 1, 17/12lun : p. 1, 18/12mar : p. 1, 19/12mer : p. 1, 20/12jeu : p. 1, 21/12ven : p. 1, 24/12lun : p. 1, 25/12mar : p. 1, 28/12ven : p. 1, 29/12sam : p. 1.

- 1856 -

Os Bocaneiros (Suite)

Paulo Duplessis

1/1mar : p. 1, 4/1ven : p. 1, 5/1sam : p. 1, 6/1dim : p. 1, 7/1lun : p. 1, 10/1jeu : p. 1, 11/1ven : p. 1, 12/1sam : p. 1, 14/1lun : p. 1, 15/1mar : p. 1, 16/1mer : p. 1, 17/1jeu : p. 1, 18/1ven : p. 1, 19/1sam :

p. 1, 21/1lun : p.1 et 2, 22/1mar : p. 1, 23/1mer : p. 1, 24/1jeu : p. 1, 25/1ven : p. 1, 26/1sam : p. 1, 28/1lun : p. 1, 29/1mar : p. 1, 30/1mer : p. 1, 31/1jeu : p. 1, 1/2ven : p. 1, 5/2mar : p. 1, 6/2mer : p. 1, 7/2jeu : p. 1, 8/2ven : p.1, 9/2sam : p. 1, 11/2lun : p. 1, 12/2mar : p. 1, 13/2mer : p. 1, 14/2jeu : p. 1, 15/2ven : p. 1, 16/2sam : p. 1, 18/2lun : p. 1, 22/2ven : p. 1, 23/2sam : p. 1, 25/2lun : p. 1, 26/2mar : p. 1, 27/2mer : p. 1, 28/2jeu : p. 1, 29/2ven : p. 1, 3/3lun : p. 1, 4/3mar : p. 1, 5/3mer : p. 1, 10/3lun : p. 1, 11/3mar : p. 1, 12/3mer : p. 1, 14/3ven : p. 1, 17/3lun : p. 1, 18/3mar : p. 1, 22/3sam : p. 1, 26/3mer : p. 1, 28/3ven : p. 1, 31/3lun : p. 1, 3/4jeu : p. 1, 4/4ven : p. 1, 5/4sam : p. 1, 7/4lun : p. 1, 8/4mar : p. 1, 18/4ven : p. 1, 19/4sam : p. 1, 21/4lun : p. 1, 22/4mar : p. 1, 23/4mer : p. 1, 24/4jeu : p. 1, 25/4ven : p. 1.

O Comendador

Francisco Pinheiro Guimarães

29/4mar : p. 1, 30/4mer : p. 1, 1/5jeu : p. 1, 3/5sam : p. 1, 5/5lun : p. 1, 6/5mar : p. 1, 8/5jeu : p. 1, 9/5ven : p. 1, 10/5sam : p. 1, 17/5sam : p. 1, 18/5dim : p. 1, 23/5ven : p. 1, 24/5sam : p. 1, 27/5mar : p. 1, 28/5mer : p. 1.

O Artigo 75

14/6sajeu : p. 1, 17/6mar : p. 1, 21/6sam : p. 1, 21/6sam : p. 1.

Alexandrina du Rosier

23/6lun : p. 1, 24/6mar : p. 1, 25/6mer : p. 1, 26/6jeu : p. 1, 28/6sam : p. 1, 30/6lun : p. 1, 1/7mar : p. 1.

A Boceta de prata, Conto sentimental

Alexandre Dumas Filho

29/7mar : p. 1, 30/7mer : p. 1, 31/7jeu : p. 1, 4/8lun : p. 1.

O Afilhado de Amadis ou Os amores de uma fada, Novela de cavalaria

E. Scribe [Eugène Scribe]

8/9-9/9lun-mar : p. 1, 10/9mer : p. 1, 11/9jeu : p. 1, 12/9ven : p. 1, 16/9mar : p. 1, 18/9jeu : p. 1, 19/9ven : p. 1, 20/9sam : p. 1, 22/9lun : p. 1m 23/9mar : p. 1, 24/9mer : p. 1, 25/9jeu : p. 1, 26/9ven : p. 1, 27/9sam : p. 1

A Loba

Paulo Féval [Paul Féval]

29/9lun : p. 1, 30/9mar : p. 1, 1/10mer : p. 1, 2/10jeu : p. 1, 6/10lun : p. 1, 7/10mar : p. 1, 8/1-mer : p. 1, 11/10sam : p. 1, 20/10lun : p. 1, 21/10mar : p. 1, 22/10mer : p. 1, 23/10jeu : p. 1, 24/10ven : p. 1, 25/10sam : p. 1, 27/10lun : p. 1, 28/10mar : p. 1, 29/10mer : p. 1, 30/10jeu : p. 1, 31/10ven : p. 1, 4/11mar : p. 1, 5/11mer : p. 1, 6/11jeu : p. 1, 7/11ven : p. 1, 8/11sam : p. 1, 11/11mar : p. 1, 15/11sam : p. 1, 17/11lun : p. 1, 18/11mar : p. 1, 19/11mer : p. 1, 20/11jeu : p. 1, 22/11sam : p. 1, 24/11lun : p. 1, 25/11mar : p. 1, 26/11mer : p. 1, 27/11jeu : p. 1, 28/11ven : p. 1, 29/11sam : p. 1, 1/12lun : p. 1 et 2, 3/12mer : p. 1, 4/12jeu : p. 1, 5/12ven : p. 1, 6/12sam : p. 1, 10/12mer : p.1, 11/12jeu : p. 1, 12/12ven : p. 1, 16/12mar : p. 1, 17/12mer : p. 1.

A Rainha de Sabá (Os ciganos da regência)

X. de Montepin [Xavier de Montépin]

18/12jeu : p. 1, 19/12ven : p. 1, 20/12sam : p. 1, 22/12lun : p. 1, 24/12mer : p. 1, 25/12jeu : p. 1, 28/12dim : p. 1, 29/12lun : p. 1, 30/12mar : p. 1 et 2.

- 1857 -

A Rainha de Sabá (Os Ciganos da regência)

X. de Montepin [Xavier de Montépin]

1/1jeu : p. 1 et 2, 2/1ven : p. 1, 3/1sam : p. 1, 4/1dim : p. 1, 5/1lun : p. 1, 6/1mar : p. 1, 7/1mer : p. 1, 8/1jeu : p. 1, 9/1ven : p. 1, 12/1lun : p : 1.

Esmeralda e Companhia (Os Ciganos da regência)

X. de Montepin [Xavier de Montépin]

14/1mer : p. 1, 15/1jeu : p. 1, 16/1ven : p. 1, 17/1sam : p. 1, 19/1lun : p. 1, 20/1mar : p. 1, 22/1jeu : p. 1, 23/1ven : p. 1, 24/1sam : p. 1, 26/1lun : p. 1, 27/1mar : p. 1, 28/1mer : p. 1, 29/1jeu : p. 1, 31/2sam : p. 1, 2/2lun : p. 1.

Mademoiselle Lucifer (Os Ciganos da regência)

X. de Montepin [Xavier de Montépin]

3/2-4/2mar-mer : p. 1, 5/2jeu : p. 1, 7/2sam : p. 1, 9/2lun : p. 1, 10/2mar : p. 1, 12/2jeu : p. 1, 13/2ven : p. 1, 14/2am : p. 1, 15/2dim : p. 1, 16/2lun : p. 1 et 2, 17/2mar : p. 1, 18/2mer : p. 1, 19/2jeu : p. 1 et 2, 20/2ven : p. 1, 24/2mar : p. 1, 25/2mer : p. 1, 26/2jeu : p. 1, 28/2sam : p. 1.

As primeiras núpcias (Os Ciganos da regência)

X. de Montepin [Xavier de Montépin]

2/3lun : p. 1, 3/3mar : p. 1, 6/3ven : p. 1, 7/3sam : p. 1, 10/3mar : p. 1, 11/3mer : p. 1, 12/3jeu : p. 1, 16/3lun : p. 1, 18/3mer : p. 1, 20/3ven : p. 1, 21/3sam : p. 1, 22/3lun : p. 1, 23/3lun : p. 1, 24/3mar : p. 1, 26/3-27/3jeu-ven : p. 1, 30/3lun : p. 1, 1/4mer : p. 1, 2/4jeu : p. 1.

O Castelo dos espectros (Os Ciganos da regência)

X. de Montepin [Xavier de Montépin]

4/4sam : p. 1, 6/4lun : p. 1, 7/4mar : p. 1, 11/4sam : p. 1, 17/4ven : p. 1, 18/4sam : p. 1, 20/4lun : p. 1, 11/5lun : p. 1 Suplemento, 13/5mer : p. 1, 15/5ven : p. 1, 16/5sam : p. 1, 18/5lun : p. 1, 23/5sam : p. 1, 2/6mar : p. 1, 3/6mer : p. 1, 9/6mar : p. 1 Suplemento, 16/6mar : p. 1 Suplemento.

A Celibatária

Gondrecourt

29/6lun : p. 1, 30/6mar : p. 1, 1/7mer : p. 1, 2/7jeu : p. 1, 3/7ven : p. 1, 4/7sam : p. 1, 7/7mar : p. 1, 8/7mer : p. 1, 9/7jeu : p. 1 Suplemento, 11/7sam : p. 1, 14/7mar : p. 1, 15/7mer : p. 1, 28/7mar : p. 1, 30/7jeu : p. 1, 1/8sam : p. 1 Suplemento, 5/8mer : p. 1 Suplemento, 8/8sam : p. 1, 12/8mer : p. 1 Suplemento, 15/8sam : p. 1 Suplemento, 16/8dim : p. 1, 21/8ven : p. 1 Suplemento, 25/8mar : p. 1 Suplemento, 28/8ven : p. 1, 29/8sam : p. 1 Suplemento, 5/9sam : p. 1 Suplemento, 12/9sam : p. 1, 16/9mer : p. 1, 17/9jeu : p. 1, 19/9sam : p. 1, 20/9dim : p. 1, 24/9jeu : p. 1, 25/9ven : p. 1, 28/9lun : p. 1, 29/9mar : p. 1, 30/9mer : p. 1, 1/10jeu : p. 1, 6/10mar : p. 1, 7/10mer : p. 1, 15/10jeu : p. 1, 16/10ven : p. 1, 17/10sam : p. 1, 22/10jeu : p. 1, 23/10ven : p. 1 Suplemento, 25/10dim : p. 1, 30/10ven : p. 1, 31/10sam : p. 1, 2/11-3/11lun-mar : p. 1, 4/11mer : p. 1, 5/11jeu : p. 1, 6/11ven : p. 1 et 2, 12/11jeu : p. 1, 15/11dim : p. 1, 17/11mar : p. 1, 18/11mer : p. 1, 20/11ven : p. 1, 22/10dim : p. 1 et 2.

Joanna de la Tremblaye (Os ciganos da regência)

X. de Montepin [Xavier de Montépin]

24/11mar : p. 1, 25/11mer : p. 1, 29/11dim : p. 1, 5/12sam : p. 1, 8/12mar : p. 1, 9/12mer : p. 1, 11/12ven : p. 1, 17/11jeu : p. 1, 18/12ven : p. 1, 22/12mar : p. 1, 26/12-27/12sam-dim : p. 1, 29/12mar : p. 1, 31/12jeu : p. 1,

- 1858 -

Joanna de la Tremblaye (Os ciganos da regência) (Suite)

X. de Montepin [Xavier de Montépin]

4/1lun : p. 1, 13/1mer : p. 1, 14/1jeu : p. 1 Suplemento, 15/1ven : p. 1, 16/1sam : p. 1, 19/1mar : p. 1, 21/1jeu : p. 1, 22/1ven : p. 1, 28/1jeu : p. 1, 30/1sam : p. 1, 2/2mar : p. 1, 3/2mer : p. 1, 5/2ven : p. 1.

Os Bocaneiros (Suite)

Paulo Dupleissis

8/2lun : p. 1.

Língua de prata

Camillo Dulac

19/2ven : p. 1, 20/2sam : p. 1, 23/2mar : p. 1, 26/2ven : p. 1, 1/3lun : p. 1, 2/3mar : p. 1, 3/3mer : p. 1, 5/3ven : p. 1, 6/3sam : p. 1, 8/3lun : p. 1 et 2, 20/3sam : p. 1, 23/3mar : p. 1, 24/3mer : p. 1.

O Caçador de Selvagina

A. Dumas [Alexandre Dumas]

28/3dim : p. 1, 31/3mer : p. 1, 1/4jeu : p. 1, 3/4sam : p. 1, 10/4sam : p. 1 Suplemento, 16/4ven : p. 1, 17/4sam : p. 1, 20/4mar : p. 1, 22/4jeu : p. 1, 25/4dim : p. 1, 30/4ven : p. 1, 4/5mar : p. 1 et 2, 5/5mer : p. 1 Suplemento, 7/5ven : p. 1 Suplemento, 8/5sam : p. 1.

As Catacumbas de Paris

Elie Berthet

14/5ven : p. 1, 17/5lun : p. 1, 20/5jeu : p. 1 Suplemento, 22/5sam : p. 1 Suplemento, 26/5mer : p. 1, 31/5lun : p. 1, 11/6ven : p. 1 Suplemento, 13/6dim : p. 1, 15/6mar : p. 1 Suplemento, 17/6jeu : p. 1 Suplemento, 20/6dim : p. 1, 25/6ven : p. 1, 28/6lun : p. 1, 2/7ven : p. 1, 3/7sam : p. 1, 4/7dim : p. 1 Suplemento, 5/7lun : p. 1 Suplemento, 10/7sam : p. 1 Suplemento, 14/7mer : p. 1, 16/7ven : p. 1 Suplemento, 19/7lun : p. 1, 21/7mer : p. 1, 24/7sam : p. 1 Suplemento, 26/7lun : p. 1, 28/7mer : p. 1, 31/7sam : p. 1 Suplemento, 4/8mer : p. 1 Suplemento, 6/8ven : p. 1, 11/8mer : p. 1 Suplemento, 16/8lun : p. 1, 17/8mar : p. 1 Suplemento, 19/8jeu : p. 1 Suplemento, 24/8mar : p. 1, 29/8dim : p. 1, 6/9lun : p. 1 Suplemento, 16/9jeu : p. 1, 17/9ven : p. 1, 18/9sam : p. 1, 19/9dim : p. 1, 20/9lun : p. 1 et 2 Suplemento.

O Homem de gelo

Jorge Sand [George Sand]

22/9mer : p. 1, 23/9jeu : p. 1, 24/9ven : p. 1, 25/9sam : p. 1, 26/9dim : p. 1, 27/9lun : p. 1, 29/9mer : p. 1, 30/9jeu : p. 1, 1/10ven : p. 1, 2/10sam : p. 1, 5/10mar : p. 1, 6/10mer : p. 1, 10/10dim : p. 1, 12/10mar : p. 1, 16/10sam : p. 1, 17/10dim : p. 1, 19/10mar : p. 1, 20/10mer : p. 1, 21/10jeu : p. 1, 22/10ven : p. 1, 26/10mar : p. 1, 28/10jeu : p. 1, 29/10ven : p. 1, 30/10sam : p. 1, 7/11dim : p. 1, 9/11mar : p. 1, 10/11mer : p. 1, 11/11jeu : p. 1, 13/11sam : p. 1, 14/11dim : p. 1, 16/11mar : p. 1, 17/11mer : p. 1.

A Celibatária, Segunda parte : A Condessa de Maximi (Suite)

Gondrecourt

20/11sam : p. 1, 22/11lun : p. 1 et 2

O Homem de gelo (Suite)

Jorge Sand [George Sand]

24/11mer : p. 1, 25/11jeu : p. 1, 27/11sam : p. 1 Suplemento, 1/12mer : p. 1 Suplemento, 2/12jeu : p. 1, 3/12ven : p. 1, 4/12sam : p. 1, 6/12lun : p. 1 Suplemento, 9/12jeu : p. 1 Suplemento, 11/11sam : p. 1 Suplemento, 14/11mar : p. 1, 16/12jeu : p. 1 Suplemento, 17/12ven : p. 1, 22/12mer : p. 1 Supplmento, 24/12ven : p. 1 Suplemento, 25/12sam : p. 1 et 2, 26/12dim : p. 1 et 2, 29/12mer : p. 1.

O Horóscopo

Alexandre Dumas

30/12jeu : p. 1, 31/12ven : p. 1.

- 1859 -

O Horóscopo (Suite)

Alexandre Dumas

1/1sam : p. 1, 2/1dim : p. 1, 6/1jeu : p. 1 Suplemento, 11/1mar : p. 1 Suplemento, 14/1ven : p. 1, 16/1dim : p. 1 Suplemento, 21/1ven : p. 1, 22/1sam : p. 1, 24/1lun : p. 1, 27/1jeu : p. 1 Suplemento, 28/1ven : p. 1, 5/2sam : p. 1 Suplemento, 10/2jeu : p. 1, 14/2lun : p. 1, 15/2mar : p.

1, 16/2mer : p. 1 Suplemento, 18/2ven : p. 1, 25/2ven : p. 1 Suplemento, 27/2dim : p.1 Suplemento⁴.

Uma Loja de floristas

17/3jeu : p. 1, 18/3ven : p. 1, 19/3sam : p. 1.

Suzana Daunon

1/4ven : p. 1, 2/4sam : p. 1, 7/4jeu : p. 1 Suplemento.

O Pacto de Sangue

Visconde Ponson du Terrail

25/5mer : p. 1 Suplemento, 28/5sam : p. 1 Suplemento, 30/5lun : p. 1 et 2 Suplemento, 8/6mer : p. 1 Suplemento, 11/6sam : p. 1 Suplemento, 21/6mar : p. 1 Suplemento, 25/6sam : p. 1 Suplemento, 7/7jeu : p. 1 Suplemento, 13/7mer : p. 1 Suplemento, 16/7samm : p. 1 Suplemento, 27/7mer : p. 1 Suplemento, 29/7ven : p. 1 Suplemento, 3/8mer : p. 1, 4/8jeu : p. 1 Suplemento, 12/8ven : p. 1, 15/8lun : p. 1, 18/8jeu : p. 1 Suplemento, 24/8mer : p. 1 Suplemento, 27/8sam : p. 1 Suplemento, 13/9mar : p. 1 Suplemento, 17/9sam : p. 1 Suplemento, 23/9ven : p. 1 Suplemento, 28/9mer : p. 1 Suplemento, 12/10mer : p. 1 Suplemento, 15/10sam : p. 1 Suplemento, 18/10mar : p. 1, 19/10mer : p. 1, 21/10ven : p. 1, 22/10sam : p. 1, 23/10dim : p. 1, 25/10mar : p. 1, 26/10mer : p. 1, 28/10ven : p. 1, 1/11mar : p. 1, 7/11lun : p. 1.

A Dama da luva preta (Suite de O Pacto de Sangue)

15/11mar : p. 1 Suplemento, 18/11ven : p. 1, 19/11sam : p. 1, 21/11lun : p. 1, 22/11mar : p. 1, 23/11mer : p. 1, 24/11jeu : p. 1, 25/11ven : p. 1, 28/11lun : p. 1, 1/12jeu : p. 1, 2/12ven : p.1, 3/12sam : p. 1, 4/12dim : p. 1, 5/12lun : p. 1, 7/12mer : p. 1 Suplemento, 10/12sam : p. 1, 11/12dim : p. 1, 12/12lun : p. 1, 17/12sam : p. 1, 19/12lun : p. 1, 20/12mar : p. 1, 22/12jeu : p. , 28/12mer : p. 1, 30/12ven : p. 1, 31/12sam : p. 1.

- 1860 -

A Dama da luva preta (Suite de O Pacto de Sangue)

Visconde Ponson du Terrail

2/1lun : p. 1, 3/1mar : p. 1, 4/1mer : p. 1, 7/1sam : p. 1, 8/1dim : p. 1, 9/1lun : p. 1, 10/1mar : p. 1, 12/1jeu : p. 1, 13/1ven : p. 1, 14/1sam : p. 1, 17/1mar : p. 1, 19/1jeu : p. 1, 20/1ven : p. 1, 21/1sam : p. 1, 22/1dim : p. 1, 23/1lun : p. 1.

Santa Maria

12/2dim : p. 1, 13/2lun : p. 1, 14/2mar : p. 1, 15/2mer : p. 1, 16/2jeu : p. 1.

Abdallah ou O Trifólio de quatro folhas

Eduardo Laboulaye

19/2dim : p. 1, 20/2lun : p. 1, 7/3mer : p. 1 Suplemento, 9/3ven : p. 1, 10/3sam : p. 1, 11/3dim : p. 1, 13/3mar : p. 1, 14/3mer : p. 1, 18/3dim : p. 1, 19/3lun : p. 1, 20/3mar : p. 1, 21/3mer : p. 1, 23/3ven : p. 1.

A Mocidade de Henrique IV, Novela histórica

Visconde Ponson du Terrail

26/3lun : p. 1, 2/4lun : p. 1, 4/4mer : p. 1, 5/4jeu : p. 1, 6/4ven : p. 1, 7/4sam : p. 1, 11/4mer : p. 1, 12/4jeu : p. 1, , 13/4ven : p. 1, 14/4sam : p. 1, 15/4dim : p. 1, 16/4lun : p. 1, 17/4mar : p. 1, 19/4jeu : p. 1, 20/4ven : p. 1, 21/4sam : p. 1, 23/4lun : p. 1, 24/4mar : p. 1, 27/4ven : p. 1, 28/4sam : p. 1, 4/5ven : p. 1, 5/5sam : p. 1, 6/5dim : p. 1, 7/5lun : p. 1, 8/5mar : p. 1, 10/5jeu : p. 1, 11/5ven : p. 1, 12/5sam : p. 1, 14/5lun : p. 1, 16/5mer : p. 1, 19/5sam : p. 1, 21/5lun : p. 1, 22/5mar : p. 1,

⁴ Interruption du roman avec l'explication suivante: "Somos obrigados a suspender a publicação do romance de Alexandre Dumas, *O Horoscópo*, por não ter aparecido a continuação", *Jornal do commercio*, 17/03/1859, p. 1.

29/5mar : p. 1, 2/6sam : p. 1, 5/6mar : p. 1 Supplemento, 26/6mar : p. 1 Supplemento, 3/7mar : p. 1 Supplemento, 10/9lun : p. 1, 11/9mar : p. 1, 12/9mer : p. 1, 13/9jeu : p. 1, 14/9ven : p. 1, 15/9sam : p. 1, 17/9lun : p. 1, 21/9ven : p. 1, 22/9sam : p. 1, 23/9dim : p. 1, 25/9mar : p. 1, 26/9mer : p. 1, 27/9jeu : p. 1, 28/9ven : p. 1, 29/9sam : p. 1, 1/10lun : p. 1, 2/10mar : p. 1⁵.

Romance de uma velha

In feuilleton-chronique *O Labyrintho* [Joaquim Manuel de Macedo]

30/9dim : p. 1, 8/10lun : p. 1, 15/10lun : p. 1, 22/10lun : p. 1, 29/10lun : p. 1, 5/11lun : p. 1.

Um Laço de fita

11/10jeu : p. 1, 12/10ven : p. 1, 13/10sam : p. 1, 19/10ven : p. 1, 23/10mar : p. 1, 27/10sam : p. 1, 30/10mar : p. 1, 31/10mer : p. 1.

Perlino, Conto napolitano

E. Labouly

10/11sam : p. 1, 11/11dim : p. 1, 13/11mar : p. 1.

A Morte de Orlando

Alfredo Assolany

16/11ven : p. 1, 21/11mer : p. 1, 22/11jeu : p. 1, 23/11ven : p. 1, 24/11sam : p. 1, 25/11dim : p. 1, 28/11mer : p. 1, 29/11jeu : p. 1, 30/11ven : p. 1, 1/12sam : p. 1, 2/12dim : p. 1, 10/12lun : p. 1 et 2, 11/12mar : p. 1, 13/12jeu : p. 1, 14/12ven : p. 1, 15/12sam : p. 1, 16/12dim : p. 1 et 2.

A Mocidade de Henrique IV, Novela histórica (Suite)

Visconde Ponson du Terrail

22/12sam : p. 1, 23/12dim : p. 1, 24/12lun : p. 1, 25/12mar : p. 1, 26/12-27/12mer-jeu : p. 1, 28/12ven : p. 1, 30/12dim : p. 1, 31/12lun : p. 1.

- 1861 -

A Mocidade de Henrique IV, Novela histórica (Suite)

Visconde Ponson du Terrail

6/1dim : p. 1, 7/1lun : p. 1, 11/1ven : p. 1, 12/1sam : p. 1, 14/1lun : p. 1, 16/1mer : p. 1, 17/1jeu : p. 1, 18/1ven : p. 1, 23/1mer : p. 1, 25/1ven : p. 1, 26/1sam : p. 1, 28/1lun : p. 1, 29/1mar : p. 1, 1/2ven : p. 1, 2/2sam : p. 1, 9/2sam : p. 1, 11/2lun : p. 1, 12/2mar : p. 1, 18/2lun : p. 1, 21/2jeu : p. 1, 22/2ven : p. 1, 23/2sam : p. 1, 25/2lun : p. 1, 27/2mer : p. 1, 1/3ven : p. 1, 2/3sam : p. 1, 4/3lun : p. 1, 11/3lun : p. 1, 12/3mar : p. 1, 13/3mer : p. 1, 16/3sam : p. 1, 18/3lun : p. 1, 23/3sam : p. 1, 25/3lun : p. 1, 26/3mar : p. 1, 28/3jeu : p. 1, 24/4mer : p. 1 Supplemento, 27/4sam : p. 1, 3/5ven : p. 1 Supplemento, 8/5mer : p. 1, 11/5sam : p. 1, 20/5lun : p. 1 Supplemento, 24/5ven : p. 1 Supplemento, 27/5lun : p. 1 Supplemento, 31/5ven : p. 1 Supplemento, 7/6ven : p. 1 Supplemento, 12/6mer : p. 1 Supplemento, 14/6ven : p. 1 + p. 1 Supplemento, 17/6lun : p. 1 Supplemento, 24/6lun : p. 1, 25/6mar : p. 1, 26/6mer : p. 1, 30/6dim : p. 1, 4/7jeu : p. 1 Supplemento, 10/7mer : p. 1 + p. 1 Supplemento, 11/7jeu : p. 1 Supplemento.

Uma Paixão romântica

In feuilleton-chronique *Chronica da Semana* [Joaquim Manuel de Macedo]

21/1lun : p. 1, 27/1dim : p. 1, 3/2dim : p. 1, 10/2dim : p. 1, 17/2dim : p. 1, 24/2dim : p. 1, 3/3dim : p. 1.

Innocencio

In feuilleton-chronique *Chronica da Semana* [Joaquim Manuel de Macedo]

10/3dim : p. 1, 17/3dim : p. 1, 24/3dim : p. 1, 31/3dim : p. 1, 7/4dim : p. 1.

⁵ Une fois encore, la Rédaction annonce une nouvelle interruption du roman-feuilleton : « Somos obrigados a suspender a publicação deste folhetim por não termos a continuação do original. Esperamo-lo porém a cada momento. », *Jornal do commercio*, 3/101860, p. 1.

O Veneno das flores

In feuilleton-chronique *Chronica da Semana* [Joaquim Manuel de Macedo]

22/4lun : p. 1, 29/4lun : p. 1, 6/5lun : p. 1, 13/5lun : p. 1, 20/5lun : p. 1, 10/6lun : p. 1, 17/6lun : p. 1, 23/6dim : p. 1.

Um Dote em papel

30/7mar : p. 1, 2/8ven : p. 1, 3/8sam : p. 1 + p. 1 Suplemento.

A Boneca do diabo

Eugênio Guinot

21/9sam : p. 1, 22/9dim : p. 1, 24/9mar : p. 1, 25/9mer : p. 1, 26/9jeu : p. 1, 27/9ven : p. 1, 28/9sam : p. 1, 29/9dim : p. 1, 1/10mar : p. 1, 4/10ven : p. 1, 7/10lun : p. 1 Suplemento, 10/10jeu : p. 1, 11/10ven : p. 1, 16/10mer : p. 1 Suplemento, 18/10ven : p. 1, 24/10jeu : p. 1 Suplemento, 28/10lun : p. 1 Suplemento, 30/10mer : p. 1, 4/11lun : p. 1, 6/11mer : p. 1 Suplemento, 7/11jeu : p. 1 Suplemento, 9/11sam : p. 1, 15/11ven : p. 1, 19/11mar : p. 1, 21/11jeu : p. 1, 23/11sam : p. 1 + p. 1 Suplemento, 27/11mer : p. 1 Suplemento, 5/12jeu : p. 1 Suplemento, 7/12sam : p. 1 et 2 Suplemento, 10/12mar : p. 1 et 2, 12/12jeu : p. 1 et 2 Suplemento, 14/12sam : p. 1.

A Velhice de Camões, Novela histórica

Gandella Landelle

21/12sam : p. 1, 22/12dim : p. 1, 24/12mar : p. 1, 26/12-27/12jeu-ven : p. 1, 29/12dim : p. 1, 30/12lun p. 1 + p. 1 Suplemento.

- 1862 -

A Velhice de Camões, Novela histórica (Suite)

Gandella Landelle

7/1mar : p. 1, 9/1jeu : p. 1, 13/1lun : p. 1 Suplemento, 16/1jeu : p. 1 Suplemento, 21/1mar : p. 1 Suplemento, 24/1ven : p. 1 Suplemento, 27/1lun : p. 1 et 2 Suplemento.

O Zuavo

Charles Deslys

10/2lun : p. 1, 13/2jeu : p. 1 Suplemento, 17/2lun : p. 1, 20/2jeu : p. 1, 22/2sam : p. 1, 24/2lun : p. 1 Suplemento, 27/2jeu : p. 1, 1/3sam : p. 1.

Os Miseráveis

Victor Hugo

10/3lun : p. 1, 11/3mar : p. 1, 12/3mer : p. 1, 14/3ven : p. 1, 15/3sam : p. 1, 16/3dim : p. 1, 18/3mar : p. 1, 19/3mer : p. 1, 23/3dim : p. 1, 26/3mer : p. 1, 1/4mar : p. 1 Suplemento, 6/4dim : p. 1, 12/4sam : p. 1, 15/4mar : p. 1, 16/4mer : p. 1, 26/4sam : p. 1, 29/4mar : p. 1, 4/5dim : p. 1, 5/5lun : p. 1, 6/5mar : p. 1, 7/5mer : p. 1, 8/5jeu : p. 1, 9/5ven : p. 1, 10/5sam : p. 1, 11/5dim : p. 1, 12/5lun : p. 1, 13/5mar : p. 1, 14/5mer : p. 1, 15/5jeu : p. 1, 16/5ven : p. 1, 17/5sam : p. 1, 18/5dim : p. 1, 20/5mar : p. 1, 21/5mer : p. 1, 22/5jeu : p. 1, 23/5ven : p. 1 et 2, 25/5dim : p. 1, 26/5lun : p. 1, 27/5mar : p. 1 et 2, 28/5mer : p. 1, 30/5ven : p. 1 et 2, 31/5sam : p. 1, 1/6dim : p. 1 et 2, 2/6lun : p. 1, 3/6mar : p. 1, 5/6jeu : p. 1, 6/6ven : p. 1, 7/6sam : p. 1 et 2, 8/6dim : p. 1, 9/6lun : p. 1 et 2, 10/6mar : p. 1, 11/6mer : p. 1, 12/6jeu : p. 1, 14/6sam : p. 1, 15/6dim : p. 1, 16/6lun : p. 1, 17/6mar : p. 1, 18/6mer : p. 1, 20/6ven : p. 1, 21/6sam : p. 1, 22/6dim : p. 1, 23/6lun : p. 1, 25/6mer : p. 1, 27/6ven : p. 1, 28/6sam : p. 1, 29/6dim : p. 1, 30/6lun : p. 1, 2/7mer : p. 1, 4/7ven : p. 1, 5/7sam : p. 1, 6/7dim : p. 1, 7/7lun : p. 1, 9/7mer : p. 1, 10/7ven : p. 1, 11/7ven : p. 1, 12/7sam : p. 1, 14/7lun : p. 1, 15/7mar : p. 1, 16/7mer : p. 1, 17/7jeu : p. 1, 19/7sam : p. 1, 20/7dim : p. 1, 23/7mer : p. 1, 24/7jeu : p. 1, 25/7ven : p. 1, 26/7sam : p. 1, 28/7lun : p. 1, 29/7mar : p. 1, 31/7jeu : p. 1, 1/8ven : p. 1, 5/8mar : p. 1 + p. 1 Suplemento, 7/8jeu : p. 1, 9/8sam : p. 1, 10/8dim : p. 1, 12/8mar : p. 1, 13/8mer : p. 1, 15/8ven : p. 1, 18/8lun : p. 1 Suplemento, 20/8mer : p. 1, 25/8lun : p. 1, 26/8mar : p. 1, 27/8mer : p. 1, 28/8jeu : p. 1, 30/8sam : p. 1, 31/8dim : p. 1, 1/9lun : p. 1, 2/9mar : p. 1, 5/9ven : p. 1, 6/9sam : p. 1 Suplemento, 10/9mer : p. 1, 11/9jeu : p. 1, 12/9ven : p. 1, 13/9sam : p. 1, 14/9dim : p. 1, 15/9lun : p. 1, 17/9mer : p. 1, 20/9sam : p. 1, 21/9dim : p. 1, 22/9lun : p. 1, 23/9mar : p. 1, 24/9mer : p. 1, 25/9jeu : p. 1, 27/9sam : p. 1,

28/9dim : p. 1, 29/9lun : p. 1, 30/9mar : p. 1, 2/10jeu : p. 1, 4/10sam : p. 1, 7/10mar : p. 1, 10/10ven : p. 1 et 2, 11/10sam : p. 1, 12/10dim : p. 1, 13/10lun : p. 1, 14/10mar : p. 1, 15/10mer : p. 1 et 2, 16/10jeu : p. 1 et 2.

O Vampiro de Val de Grace

Leão Gozlan

23/10jeu : p. 1, 24/10ven : p. 1, 25/10sam : p. 1, 29/10mer : p. 1, 1/11sam : p. 1, 2/11-3/11dim-lun : p. 1, 4/11mar : p. 1 et 2, 11/11mar : p. 1, 17/11lun : p. 1, 21/11ven : p. 1, 24/11lun : p. 1, 29/11sam : p. 1, 30/11dim : p. 1.

Aventuras de um cão de caça

Marquês de Cherville

2/12mar : p. 1 + p. 1 Suplemento, 9/12mar : p. 1 et 2, 12/12ven : p. 1 et 2, 13/12sam : p. 1, 14/12dim : p. 1, 15/12lun : p. 1, 16/12mar : p. 1, 17/12mer : p. 1, 18/12jeu : p. 1.

O Condetestável de Bourbon

E. Gonzáles

21/12dim : p. 1, 22/12lun : p. 1, 23/12mar : p. 1, 24/12mer : p. 1, 25/12jeu : p. 1, 26/12-27/12ven-sam : p. 1, 28/12dim : p. 1, 29/12lun : p. 1, 30/12mar : p. 1 et 2.

- 1863 -

O Condetestável de Bourbon

E. Gonzáles

2/1ven : p. 1, 3/1sam : p. 1, 5/1lun : p. 1, 9/1ven : p. 1, 10/1sam : p. 1, 12/1lun : p. 1 et 2, 13/1mar : p. 1, 14/1mer : p. 1, 16/1ven : p. 1, 19/1lun : p. 1, 21/1mer : p. 1, 24/1sam : p. 1 et 2 Suplemento, 26/1lun : p. 1, 28/1mer : p. 1, 31/1sam : p. 1, 3/2mar : p. 1, 5/2jeu : p. 1 et 2.

Os Títeres do diabo

Xavier de Montépin

9/2lun : p. 1, 10/2mar : p. 1, 11/2mer : p. 1, 13/2ven : p. 1, 16/2lun : p. 1 et 2, 21/2sam : p. 1, 22/2dim : p. 1, 2/3lun : p. 1 et 2, 7/3sam : p. 1 et 2 Suplemento, 13/3ven : p. 1 et 2 Suplemento, 16/3lun : p. 1, 18/3mer : p. 1, 19/3jeu : p. 1 et 2 Suplemento, 26/3jeu : p. 1 et 2, 27/3ven : p. 1, 28/3sam : p. 1, 31/3mar : p. 1, 1/4mer : p. 1, 2/4jeu : p. 1, 4/4sam : p. 1, 5/4dim : p. 1, 11/4sam : p. 1, 16/4jeu : p. 1 et 2, 17/4ven : p. 1, 18/4sam : p. 1 et 2, 21/4mar : p. 1 et 2, 22/4mer : p. 1, 29/4mer : p. 1, 2/5sam : p. 1, 9/5sam : p. 1, 11/5lun : p. 1, 15/5ven : p. 1, 16/5sam : p. 1 et 2, 18/5lun : p. 1 et 2, 21/5jeu : p. 1, 25/5lun : p. 1 et 2, 27/5mer : p. 1, 29/5ven : p. 1, 30/5sam : p. 1, 2/6mar : p. 1, 3/6mer : p. 1, 11/6jeu : p. 1, 12/6ven : p. 1 Suplemento, 22/6lun : p. 1, 23/6mar : p. 1, 25/6jeu : p. 1, 26/6ven : p. 1, 27/6sam : p. 1, 29/6lun : p. 1 et 2, 1/7mer : p. 1, 2/7jeu : p. 1, 3/7ven : p. 1, 4/7sam : p. 1, 5/7dim : p. 1, 6/7lun : p. 1, 8/7mer : p. 1 Suplemento, 13/7lun : p. 1, 14/7mar : p. 1, 18/7sam : p. 1, 19/7dim : p. 1 Suplemento, 21/7mar : p. 1, 27/7lun : p. 1, 28/7mar : p. 1, 29/7mer : p. 1, 1/8sam : p. 1, 3/8lun : p. 1, 4/8mar : p. 1, 10/8lun : p. 1 et 2, 11/8mar : p. 1, 12/8mer : p. 1 et 2.

O Segredo do cemitério

Ernesto Dupleiss

24/8lun : p. 1 et 2, 25/8mar : p. 1, 29/8sam : p. 1, 31/8lun : p. 1 et 2, 1/9mar : p. 1.

Um Amor Maldito

Xavier de Montepin

26/9sam : p. 1, 27/9dim : p. 1, 28/9lun : p. 1, 30/9mer : p. 1, 1/10jeu : p. 1, 2/10ven : p. 1, 3/10sam : p. 1, 4/10dim : p. 1, 5/10lun : p. 1 et 2, 7/10mer : p. 1, 10/10sam : p. 1, 12/10lun : p. 1, 13/10mar : p. 1, 15/10jeu : p. 1 et 2 Suplemento.

O que tem de ser tem muita força

Julio de Saint-Felix

31/10sam : p. 1, 2/11lun : p. 1, 5/11jeu : p. 1, 6/11ven : p. 1, 8/11dim : p. 1.

O Burel e a espada

A. Maurage

9/11lun : p. 1, 10/11mar : p. 1, 11/11mer : p. 1, 12/11jeu : p. 1 et 2 Supplemento, 15/11dim : p. 1, 16/11lun : p. 1, 18/11mer : p. 1, 20/11ven : p. 1, 24mar : p. 1, 28/11sam : p. 1 Supplemento, 30/11lun : p. 1, 1/12mar : p. 1.

A San Felice

A. Dumas [Alexandre Dumas]

15/12mar : p. 1, 16/12mer : p. 1, 17/12jeu : p. 1, 18/12ven : p. 1, 23/12mer : p. 1, 24/12jeu : p. 1, 25/12ven : p. 1, 27/12dim : p. 1, 29/12mar : p. 1, 30/12mer : p. 1.

- 1864 -

A San Felice (Suite)

A. Dumas [Alexandre Dumas]

3/1dim : p. 1, 10/1dim : p. 1, 11/1lun : p. 1 Supplemento, 14/1jeu : p. 1 Supplemento, 23/1sam : p. 1 Supplemento, 27/1mer : p. 1, 29/1ven : p. 1, 30/1sam : p. 1 Supplemento, 2/2mar : p. 1, 4/2jeu : p. 1 Supplemento, 8/2lun : p. 1 Supplemento, 11/2jeu : p. 1 Supplemento, 14/2dim : p. 1, 15/2lun : p. 1, 18/2jeu : p. 1 Supplemento, 27/2sam : p. 1, 29/2lun : p. 1 Supplemento, 3/3jeu : p. 1 Supplemento, 8/3mar : p. 1 Supplemento, 11/3ven : p. 1, 12/3sam : p. 1, 15/3mar : p. 1, 18/3ven : p. 1, 23/3mer : p. 1, 26/3sam : p. 1, 30/3mer : p. 1, 4/4lun : p. 1, 8/4ven : p. 1, 13/4mer : p. 1, 16/4sam : p. 1, 22/4ven : p. 1, 25/4lun : p. 1, 26/4mar : p. 1, 28/4mer : p. 1 Supplemento, 29/4ven : p. 1, 1/5dim : p. 1, 2/5lun : p. 1, 20/5ven : p. 1, 21/5sam : p. 1, 24/5mar : p. 1 Supplemento, 25/5mer : p. 1 Supplemento, 28/5sam : p. 1, 29/5dim : p. 1, 30/5lun : p. 1, 6/6lun : p. 1 Supplemento, 9/6jeu : p. 1 Supplemento, 11/6sam : p. 1, 13/6lun : p. 1, 15/6mer : p. 1 Supplemento, 16/6jeu : p. 1 Supplemento, 22/6mer : p. 1 Supplemento, 25/6sam : p. 1, 3/7dom : p. 1, 8/7ven : p. 1 Supplemento, 18/7lun : p. 1, 20/7mer : p. 1 Supplemento, 22/7ven : p. 1 Supplemento, 24/7dim : p. 1, 27/7mer : p. 1, 30/7sam : p. 1 Supplemento, 1/8lun : p. 1, 2/8mar : p. 1, 6/8sam : p. 1, 8/8lun : p. 1 Supplemento, 10/8mer : p. 1, 18/8jeu : p. 1, 19/8ven : p. 1 et 2, 23/8mar : p. 1 Supplemento, 25/8jeu : p. 1 Supplemento, 28/8dim : p. 1, 29/8lun : p. 1, 30/8mar : p. 1, 6/9mar : p. 1, 7/9mer : p. 1, 14/9mer : p. 1, 15/9jeu : p. 1, 19/9lun : p. 1, 21/9mer : p. 1, 23/9ven : p. 1, 26/9lun : p. 1, 28/9mer : p. 1, 29/9jeu : p. 1, 30/9ven : p. 1, 1/10sam : p. 1, 3/10lun : p. 1, 4/10mar : p. 1, 10/10lun : p. 1, 12/10mer : p. 1, 13/10jeu : p. 1, 17/10lun : p. 1, 26/10mer : p. 1 Supplemento, 31/10lun : p. 1, 5/11sam : p. 1, 9/11mer : p. 1 et 2 Supplemento, 13/11dim : p. 1, 14/11lun : p. 1 Supplemento, 17/11jeu : p. 1 Supplemento, 19/11sam : p. 1 Supplemento, 21/11lun : p. 1, 22/11mar : p. 1, 23/11mer : p. 1 Supplemento, 24/11jeu : p. 1 Supplemento, 26/11sam : p. 1, 27/11dim : p. 1, 28/11lun : p. 1, 29/11mar : p. 1, 30/11mer : p. 1 Supplemento, 2/12ven : p. 1, 5/12lun : p. 1, 7/12mer : p. 1, 9/12ven : p. 1, 9/12ven : p. 1 Supplemento, 12/12lun : p. 1, 21/12mer : p. 1, 22/12jeu : p. 1, 23/12ven : p. 1, 24/12sam : p. 1, 26/12lun : p. 1 et 2.

A Rainha das tranqueiras

Visconde Ponson du Terrail

27/12mar : p. 1, 28/12mer : p. 1, 29/12jeu : p. 1, 30/12ven : p. 1, 31/12sam : p. 1 et 2.

- 1865 -

A Rainha das tranqueiras (Suite)

Visconde Ponson du Terrail

2/1lun : p. 1, 8/1dim : p. 1, 11/1mer : p. 1, 12/1jeu : p. 1 Supplemento, 14/1sam : p. 1, 19/1jeu : p. 1, 20/1ven : p. 1, 21/1sam : p. 1, 24/1mar : p. 1, 25/1mer : p. 1, 27/1ven : p. 1, 30/1lun : p. 1, 4/2sam : p. 1, 9/2jeu : p. 1, 12/2dim : p. 1 Supplemento, 14/2mar : p. 1, 19/2dim : p. 1 Supplemento, 21/2mar : p. 1 Supplemento, 1/3mer : p. 1, 3/3ven : p. 1, 7/3mar : p. 1, 9/3jeu : p. 1, 9/3jeu : p. 1 Supplemento, 11/3sam : p. 1 Supplemento, 14/3mar : p. 1 Supplemento, 16/3jeu : p. 1, 21/3mar : p. 1 Supplemento, 26/3dim : p. 1, 28/3mar : p. 1, 29/3mer : p. 1, 30/3jeu : p. 1, 2/4dim : p. 1, 6/4jeu : p. 1, 10/4lun : p. 1, 11/4mar : p. 1, 12/4mer : p. 1, 13/4jeu : p. 1, 14/4ven : p. 1, 18/4mar : p. 1, 30/4dim : p. 1 et 2.

A San Felice (Suite)

A. Dumas [Alexandre Dumas]

1/5lun : p. 1, 11/5jeu : p. 1, 13/5sam : p. 1, 15/5lun : p. 1, 17/5mer : p. 1, 18/5jeu : p. 1
Supplemento, 20/5sam : p. 1 Supplemento, 26/5ven : p. 1, 28/5dim : p. 1, 29/5lun : p. 1, 4/6dim : p. 1
1 Supplemento, 9/6ven : p. 1 Supplemento, 14/6mer : p. 1 Supplemento, 23/6ven : p. 1
Supplemento, 25/6dim : p. 1.

O Assassino de Albertina Renouf

Henrique Rivière

8/7sam : p. 1 Supplemento, 10/7lun : p. 1, 12/7mer : p. 1, 14/7ven : p. 1.

O Capitão La Chesnaye

Ernesto Capendu

25/7mar : p. 1, 26/7mer : p. 1, 30/7dim : p. 1, 31/7lun : p. 1, 2/8mer : p. 1, 4/8ven : p. 1, 7/8lun : p. 1,
10/8jeu : p. 1, 12/8sam : p. 1, 14/8lun : p. 1, 16/8mer : p. 1, 18/8ven : p.1, 19/8sam : p. 1,
23/8mer : p. 1 et 2 Supplemento, 26/8sam : p. 1, 31/8jeu : p. 1, 2/9sam : p. 1, 6/9mer : p. 1,
11/9lun : p. 1, 12/9mar : p. 1, 13/9mer : p. 1, 14/9jeu : p. 1, 15/9ven : p. 1, 16/9sam : p. 1, 22/9ven :
p. 1, 25/9lun : p. 1, 26/9mar : p. 1, 28/9jeu : p. 1, 30/9sam : p. 1, 2/10lun : p. 1 et 2, 4/10mer : p. 1.

O Culto do dever

Joaquim Manuel de Macedo

10/10mar : p. 1, 11/10mer : p. 1 et 2, 13/10ven : p. 1, 16/10lun : p. 1, 17/10mar : p. 1, 23/10lun : p. 1,
24/10 : p. 1.

O Capitão La Chesnaye (Suite)

Ernesto Capendu

28/10sam : p. 1 Supplemento, 30/10lun : p. 1, 31/10mar : p. 1, 2/11jeu : p. 1, 3/11ven : p. 1,
4/11sam : p. 1, 11/11sam : p. 1, 13/11lun : p. 1, 14/11mar : p. 1, 18/11sam : p. 1, 20/11lun : p. 1,
25/11sam : p. 1 Supplemento, 28/11mar : p. 1 Supplemento, 1/12ven : p. 1, 6/12mer : p. 1,
8/12ven : p. 1, 11/12lun : p. 1, 14/12jeu : p. 1, 16/12sam : p. 1, 20/12mer : p. 1 Supplemento,
25/12lun : p. 1 Supplemento.

- 1866 -

O Capitão La Chesnaye (Suite)

Ernesto Capendu

2/1mar : p. 1, 4/1jeu : p. 1 Supplemento, 8/1lun : p. 1 et 2, 15/1lun : p. 1, 19/1ven : p. 1
Supplemento, 24/1mer : p. 1 et 2, 26/1ven : p. 1, 1/2jeu : p. 1 Supplemento, 6/2mar : p. 1 et 2,
12/2lun : p. 1, 13/2sam : p. 1, 19/2lun : p.1, 21/2mer : p. 1, 23/2ven : p. 1 et 2 Supplemento,
25/2dim : p. 1, 1/3jeu : p. 1 et 2.

Os Salteadores da Regência

Carlos Babou

23/3ven : p. 1, 25/3dim : p. 1, 28/3mer : p. 1, 29/3jeu : p. 1, 31/3sam : p. 1, ⁶23/4lun : p. 1,
25/4mer : p. 1, 28/4sam : p. 1, 30/4lun : p. 1, 1/5mar : p. 1 Supplemento, 7/5lun : p. 1, 11/5ven : p. 1,
13/5dim : p. 1, 16/5mer : p. 1 Supplemento, 21/5lun : p. 1 Supplemento, 25/5ven : p. 1
Supplemento, 29/5mar : p. 1, 2/6sam : p. 1 Supplemento, 11/6lun : p. 1 Supplemento, 13/6mer : p. 1,
16/6sam : p. 1, 20/6mer : p. 1 Supplemento, 23/6sam : p. 1 + p. 1 Supplemento, 27/6mer : p. 1 +
p. 1 Supplemento, 30/6sam : p. 1, 2/7lun : p. 1 Supplemento, 4/7mer : p. 1 Supplemento, 7/7sam :
p. 1 Supplemento, 10/7mar : p. 1, 11/7mer : p. 1 Supplemento, 14/7sam : p. 1, 16/7lun : p. 1,
18/7mer : p. 1 Supplemento, 20/7ven : p. 1 Supplemento, 23/7lun : p. 1, 26/7jeu : p.1 Supplemento,
28/7sam : p. 1, 30/7lun : p. 1 Supplemento, 4/8sam : p. 1, 6/8lun : p. 1, 8/8mer : p. Supplemento,
11/8sam : p. 1 + p. 1 Supplemento, 13/8lun : p. 1, 14/8mar : p. 1, 16/8-17/8jeu-ven : p. 1
Supplemento, 18/8sam : p. 1 Supplemento, 20/8lun : p. 1 Supplemento, 22/8mer : p. 1

⁶ Le secteur des périodiques de la Bibliothèque Nationale ne possède pas d'exemplaires du *Jornal do commercio* entre le 1/4/1866 et le 21/4/1866.

Supplemento, 26/8dim : p. 1, 27/8lun : p. 1 Supplemento, 30/8jeu : p. 1 Supplemento, 1/9sam : p. 1 Supplemento, 3/9lun : p. 1 Supplemento, 4/9mar : p. 1 Supplemento, 9/9dim : p. 1, 10/9lun : p. 1, 11/9mar : p. 1, 12/9mer : p. 1 Supplemento, 15/9sam : p. 1 Supplemento, 19/9mar : p. 1 Supplemento, 24/9lun : p. 1, 26/9mer : p. 1, 29/9sam : p. 1, 3/10mer : p. 1, 6/10sam : p. 1 Supplemento, 8/10lun : p. 1, 13/10sam : p. 1, 18/10jeu : p. 1 Supplemento, 22/10lun : p. 1.

Mistérios do Rio de Janeiro ou Os Ladrões de casa

Antonio Jeronymo Machado Braga

31/10mer : p. 1 Supplemento, 3/11sam : p. 1 et 2 Supplemento, 5/11lun : p. 1 et 2, 6/11mar : p. 1 et 2.

A Ressurreição de Rocambole

Visconde Ponson du Terrail

9/12dim : p. 1, 10/12lun : p. 1 + p. 1 Supplemento, 12/12mer : p. 1 Supplemento, 14/12ven : p. 1, 15/12sam : p. 1 Supplemento, 18/12mar : p. 1 + p. 1 Supplemento, 22/12sam : p. 1, 23/12sam : p. 1 Supplemento, 25/12mar : p. 1, 26/12mer : p. 1, 27/12jeu : p. 1 + p. 1 Supplemento, 29/12sam : p. 1 + p. 1 Supplemento, 31/12lun : p. 1 et 2.

- 1867 -

A Ressurreição de Rocambole (Suite)

Visconde Ponson du Terrail

2/1mer : p. 1, 4/1ven : p. 1, 5/1sam : p. 1, 7/1lun : p. 1, 9/1mer : p. 1, 11/11ven : p. 1, 14/11lun : p. 1 Supplemento, 17/1jeu : p. 1, 18/1ven : p. 1, 22/1mar : p. 1 Supplemento, 24/1jeu : p. 1 + p. 1 Supplemento, 28/1lun : p. 1 Supplemento, 31/1jeu : p. 1 Supplemento, 1/2ven : p. 1 Supplemento, 4/2lun : p. 1 Supplemento, 7/2jeu : p. 1 Supplemento, 10/2dim : p. 1 et 2, 12/2mar : p. 1, 13/2mer : p. 1 Supplemento, 16/2sam : p. 1 Supplemento, 18/2lun : p. 1 Supplemento, 16/2sam : p. 1 Supplemento, 18/2lun : p. 1 Supplemento, 25/2lun : p. 1, 27/2mer : p. 1, 2/3sam : p. 1, 4/3lun : p. 1, 5/3mar : p. 1, 7/3jeu : p. 1 Supplemento, 9/3sam : p. 1, 11/3lun : p. 1 + p. 1 Supplemento, 18/3lun : p. 1, 19/3mar : p. 1 Supplemento, 20/3mer : p. 1 Supplemento, 23/3sam : p. 1 Supplemento, 25/3lun : p. 1, 26/3mar : p. 1, 27/3mer : p. 1, 28/3jeu : p. 1 Supplemento, 30/3sam : p. 1 Supplemento, 1/4lun : p. 1, 2/4mar : p. 1, 4/4jeu : p. 1, 5/4ven : p. 1 Supplemento, 6/4sam : p. 1, 8/4lun : p. 1, 10/4mer : p. 1 + p. 1 Supplemento, 13/4sam : p. 1 + p. 1 Supplemento, 15/4lun : p. 1, 17/4mer : p. 1, 19/4ven : p. 1, 20/4sam : p. 1 et 2, 23/4mar : p. 1 Supplemento, 24/4mer : p. 1 Supplemento, 27/4sam : p. 1 Supplemento, 2/5jeu : p. 1 Supplemento, 3/5ven : p. 1, 4/5sam : p. 1 Supplemento, 7/5mar : p. 1 Supplemento, 10/5ven : p. 1 Supplemento, 11/5sam : p. 1, 14/5mar : p. 1 Supplemento, 18/5sam : p. 1 Supplemento, 20/5lun : p. 1 Supplemento, 22/5mer : p. 1 Supplemento, 23/5jeu : p. 1.

As Últimas proezas de Rocambole

[Vicomte Alexis Ponson du Terrail]

27/5lun : p. 1, 28/5mar : p. 1 Supplemento, 29/5mer : p. 1 Supplemento, 31/5ven : p. 1 + p. 1 Supplemento, 3/6lun : p. 1 Supplemento, 4/6mar : p. 1 Supplemento, 5/6mer : p. 1, 6/6jeu : p. 1 Supplemento, 7/6ven : p. 1 Supplemento, 8/6sam : p. 1 Supplemento, 10/6lun : p. 1 Supplemento, 11/6mar : p. 1 Supplemento, 14/6ven : p. 1 Supplemento, 15/6sam : p. 1 Supplemento, 17/6lun : p. 1, 18/6mar : p. 1 Supplemento, 20/6jeu : p. 1 Supplemento, 22/6sam : p. 1 Supplemento, 24/6lun : p. 1, 25/6mar : p. 1 + p. 1 Supplemento, 28/6ven : p. 1, 1/7lun : p. 1, 2/7mar : p. 1, 3/7mer : p. 1 Supplemento, 5/7ven : p. 1, 6/7sam : p. 1 Supplemento, 7/7dim : p. 1 Supplemento, 9/7mar : p. 1 Supplemento, 10/7mer : p. 1 Supplemento, 13/7sam : p. 1 + p. 1 Supplemento, 15/7lun : p. 1 Supplemento, 18/7jeu : p. 1 Supplemento, 19/7ven : p. 1 Supplemento, 21/7dim : p. 1, 22/7lun : p. 1 + p. 1 Supplemento, 23/7mar : p. 1 Supplemento, 25/7jeu : p. 1 Supplemento, 27/7sam : p. 1, 29/7lun : p. 1, 29/7lun : p. 1 Supplemento, 30/7mar : p. 1 Supplemento, 31/7mer : p. 1 Supplemento, 1/8jeu : p. 1, 2/8ven : p. 1 Supplemento, 4/8dim : p. 1 Supplemento, 5/8lun : p. 1 Supplemento, 7/8mer : p. 1, 8/8jeu : p. 1 Supplemento, 10/8sam : p. 1 Supplemento, 11/8dim : p. 1 Supplemento, 13/8mar : p. 1 Supplemento, 14/8mer : p. 1 Supplemento, 16/8ven : p. 1, 17/8sam : p. 1 Supplemento, 18/8dim : p. 1 Supplemento, 20/8mar : p. 1 Supplemento, 21/8mer : p. 1 Supplemento, 22/8jeu : p. 1 Supplemento, 23/8ven : p. 1 Supplemento, 26/8lun : p. 1 + p. 1

Supplemento, 28/8mer : p. 1, 29/8jeu : p. 1, 1/9dim : p. 1 Supplemento, 2/9lun : p. 1 Supplemento, 4/9mer : p. 1 Supplemento, 5/9jeu : p. 1 Supplemento, 7/9sam : p. 1 Supplemento, 9/9lun : p. 1, 10/9mar : p. 1 Supplemento, 12/9jeu : p. 1, 13/9ven : p. 1 Supplemento, 14/9sam : p. 1 Supplemento, 17/9mar : p. 1 Supplemento, 18/9mer : p. 1 Supplemento, 20/9ven : p. 1 Supplemento, 21/9sam : p. 1 Supplemento, 24/9mar : p. 1 Supplemento , 25/9mer : p. 1 Supplemento.

A Desaparição de Rocambole

[Vicomte Alexis Ponson du Terrail]

27/9ven : p. 1, 29/9dim : p. 1, 30/9lun : p. 1, 1/10mar : p. 1, 2/10mer : p. 1, 3/10mer : p. 1 Supplemento, 4/10ven : p. 1, 5/10sam : p. 1 Supplemento, 7/10lun : p. 1 Supplemento, 10/10jeu : p. 1, 13/10dim : p. 1, 15/10mar : p. 1, 16/10mer : p. 1 Supplemento, 19/10sam : p. 1, 20/10dim : p. 1, 22/10mar : p. 1, 25/10ven : p. 1 + p. 1 Supplemento, 29/10mar : p. 1, 30/10mer : p. 1 Supplemento, 1/11ven : p. 1, 4/11lun : p. 1, 5/11mar : p. 1 Supplemento, 9/11sam : p. 1, 12/11mar : p. 1 Supplemento, 14/11jeu : p. 1 Supplemento, 16/11sam : p. 1 Supplemento, 19/11mar : p. 1, 21/11jeu : p. 1 Supplemento, 24/11dim : p. 1, 25/11lun : p. 1, 26/11mar : p. 1, 29/11ven : p. 1, 30/11sam : p. 1 Supplemento.

O Regresso de Rocambole

[Vicomte Alexis Ponson du Terrail]

2/12lun : p. 1 Supplemento, 4/12mer : p. 1 Supplemento, 8/12dim : p. 1, 9/12lun : p. 1, 10/12mar : p. 1 Supplemento, 12/12jeu : p. 1 Supplemento, 17/12mar : p. 1, 19/2jeu : p. 1 + p. 1 Supplemento, 22/12dim : p. 1, 23/12lun : p. 1 Supplemento, 25/12mer : p. 1, 27/12ven : p. 1 Supplemento, 28/12sam : p. 1.

- 1868 -

O Regresso de Rocambole (Suite)

[Vicomte Alexis Ponson du Terrail]

1/1mer : p. 1 Supplemento, 2/1jeu : p. 1 Supplemento, 3/1ven : p. 1 Supplemento, 5/1dim : p. 1, 7/1mar : p. 1, 9/1jeu : p. 1, 10/1ven : p. 1 Supplemento, 13/1lun : p. 1, 19/1dim : p. 1 Supplemento, 23/1jeu : p. 1, 28/1mar : p. 1 Supplemento, 30/1jeu : p. 1 Supplemento, 3/2lun : p. 1 Supplemento.

Misérias de Londres, Ainda Rocambole

[Vicomte Alexis Ponson du Terrail]

7/2ven : p. 1, 8/2sam : p. 1, 11/2mar : p. 1, 3/2jeu : p. 1 Supplemento, 15/2sam : p. 1 Supplemento, 18/2mar : p. 1, 19/2mer : p. 1, 25/2mar : p. 1, 26/2mer : p. 1, 27/2jeu : p. 1, 29/2sam : p. 1 Supplemento, 5/3jeu : p. 1 Supplemento, 7/3sam : p. 1, 9/3lun : p. 1, 10/3mar : p. 1 Supplemento, 19/3jeu : p. 1 Supplemento, 21/3sam : p. 1 Supplemento, 23/3lun : p. 1, 24/3mar : p. 1 Supplemento, 26/3jeu : p. 1, 27/3ven : p. 1, 28/3sam : p. 1, 30/3lun : p. 1, 31/3mar : p. 1, 1/4mer : p. 1 + p. 1 Supplemento, 4/4sam : p. 1 + p. 1 Supplemento, 6/4lun : p. 1, 8/4mer : p. 1, 11/4sam : p. 1, 15/4mer : p. 1, 18/4sam : p. 1, 20/4lun : p. 1, 21/4mar : p. 1, 22/4mer : p. 1, 24/4ven : p. 1, 26/4dim : p. 1, 27/4lun : p. 1 Supplemento, 2/5sam : p. 1, 4/5lun : p. 1 Supplemento, 7/5jeu : p. 1 Supplemento, 9/5sam : p. 1 Supplemento, 11/5lun : p. 1, 14/5jeu : p. 1 Supplemento, 16/5sam : p. 1 Supplemento, 20/5mer : p. 1 Supplemento, 24/5dim : p. 1, 25/5lun : p. 1, 27/5mer : p. 1, 28/5jeu : p. 1 Supplemento, 30/5sam : p. 1 Supplemento, 2/6mar : p. 1 Supplemento, 3/6mer : p. 1 Supplemento, 7/6dim : p. 1, 11/6jeu : p. 1, 13/6sam : p. 1, 16/6mar : p. 1, 17/6mer : p. 1, 19/6ven : p. 1, 21/6dim : p. 1, 23/6mar : p. 1, 25/6jeu : p. 1, 26/6ven : p. 1, 28/6dim : p. 1 Segunda Folha, 30/6mar : p. 1, 3/7ven : p. 1, 5/7dim : p. 1, 9/7jeu : p. 1 Supplemento, 11/7sam : p. 1 Supplemento, 15/7mer : p. 1, 19/7dim : p. 1, 22/7mer : p. 1, 29/7mer : p. 1, 1/8sam : p. 1 Supplemento, 5/8mer : p. 1 Supplemento, 9/8dim : p. 1 Supplemento, 11/8mar : p. 1, 15/8sam : p. 1, 17/8lun : p. 1 Supplemento, 19/8mer : p. 1, 20/8jeu : p. 1 Supplemento, 26/8mer : p. 1, 2/9mer : p. 1, 4/9ven : p. 1, 9/9mer : p. 1, 12/9sam : p. 1, 14/9lun : p. 1 Supplemento, 4/10dim : p. 1 Primeira Folha, + p. 1 Segunda Folha, 5/10lun : p. 1 Supplemento, 8/10jeu : p. 1, 12/10lun : p. 1, 13/10mar : p. 1, 14/10mer : p. 1, 15/10jeu : p. 1, 19/10lun : p. 1, 21/10mer : p. 1, 25/10dim : p. 1, 28/10mer : p. 1 Supplemento, 1/11dim : p. 1 Primeira Folha, 4/11mer : p. 1, 11/11mer : p. 1.

A Mulher Imortal

[Visconde Alexis Ponson du Terrail]

14/11sam : p. 1, 18/11mer : p. 1 Suplemento, 21/11sam : p. 1, 26/11jeu : p. 1, 27/11ven : p. 1 Suplemento, 30/11lun : p. 1, 4/12ven : p. 1, 9/12mer : p. 1, 13/12dim : p. 1, 14/12lun : p. 1 Suplemento, 18/12ven : p. 1, 20/12dim : p. 1 Suplemento, 23/12mer : p. 1, 25/12ven : p. 1, 28/12lun : p. 1, 30/12mer : p. 1 et 2.

- 1869 -

A Mulher Imortal (Suite)

[Visconde Alexis Ponson du Terrail]

1/1ven : p. 1, 2/1sam : p. 1 Suplemento, 10/1dim : p. 1, 12/1mar : p. 1, 14/1jeu : p. 1 Suplemento, 18/1lun : p. 1 Suplemento, 21/1jeu : p. 1, 23/1sam : p. 1, 1/2lun : p. 1 Suplemento, 3/2mer : p. 1, 7/2dim : p. 1, 8/2lun : p. 1, 16/2mar : p. 1 Suplemento, 19/2ven : p. 1 Suplemento.

A Segunda mocidade de Henrique IV

Visconde Ponson du Terrail [Visconde Alexis Ponson du Terrail]

21/2dim : p. 1, 22/2lun : p. 1, 1/3lun : p. 1 Suplemento, 7/3dim : p. 1, 11/3jeu : p. 1, 12/3ven : p. 1, 13/3sam : p. 1 Suplemento, 15/3lun : p. 1, 17/3mer : p. 1, 31/3mer : p. 1, 2/4ven : p. 1, 4/4dim : p. 1, 6/4mar : p. 1, 7/4mer : p. 1 Suplemento, 10/4sam : p. 1 Suplemento, 14/4mer : p. 1 Suplemento, 17/4sam : p. 1, 21/4mer : p. 1 Primeira Folha, 24/4sam : p. 1 Primeira Folha, 29/4jeu : p. 1, 30/4ven : p. 1, 4/5mar : p. 1 Primeira Folha, 7/5ven : p. 1 Primeira Folha, 11/5mar : p. 1, 15/5sam : p. 1 Suplemento, 26/5mer : p. 1, 30/5dim : p. 1, 31/5lun : p. 1, 3/6jeu : p. 1, 6/6dim : p. 1.

As Demolições de Paris, Ainda Rocambole

[Visconde Alexis Ponson du Terrail]

15/6mar : p. 1 Segunda Folha, 18/6ven : p. 1, 20/6dim : p. 1 Primeira Folha, 22/6mar : p. 1 Primeira Folha, 1/7jeu : p. 1 + p. 1 Suplemento, 3/7sam : p. 1, 4/7dim : p. 1, 6/7mar : p. 1 Primeira Folha, 8/7jeu : p. 1 Suplemento, 11/7dim : p. 1, 14/7mer : p. 1 Primeira Folha, 16/7ven : p. 1 Primeira Folha, 22/7jeu : p. 1 Primeira Folha, 24/7sam : p. 1 Suplemento, 29/7jeu : p. 1 Primeira Folha, 1/8dim : p. 1 Primeira Folha, 6/8ven : p. 1 Primeira Folha, 10/8mar : p. 1 Primeira Folha, 13/8ven : p. 1, 16/8-17/8lun-mar : p. 1 Primeira Folha, 24/8mar : p. 1 Primeira Folha, 2/9jeu : p. 1, 4/9sam : p. 1 Suplemento, 14/9mar : p. 1, 21/9mar : p. 1, 27/9lun : p. 1, 2/10sam : p. 1, 5/10mar : p. 1, 10/10dim : p. 1 Primeira Folha, 15/10ven : p. 1 Primeira Folha, 19/10mar : p. 1 Primeira Folha, 24/10dim : p. 1, 27/10mer : p. 1 Suplemento, 5/11ven : p. 1, 11/11jeu : p. 1, 17/11mer : p. 1 Primeira Folha, 21/11dim : p. 1, 26/11ven : p. 1 Primeira Folha, 28/11dim : p. 1 Primeira Folha, 11/12sam : p. 1 Suplemento, 17/12ven : p. 1 Primeira Folha, 19/12sam : p. 1 Primeira Folha, 24/12ven : p. 1 Suplemento, 29/12mer : p. 1 Primeira Folha.

- 1870 -

As Demolições de Paris, Ainda Rocambole (Suite)

[Visconde Alexis Ponson du Terrail]

1/1sam : p. 1, 2/1dim : p. 1, 4/1mar : p. 1, 9/1dim : p. 1 Primeira Folha, 12/1mer : p. 1 Primeira Folha, 16/1dim : p. 1 Primeira Folha.

O Tesouro Fatal

Ernesto Daudet

17/1lun : p. 1, 18/1mar : p. 1, 19/1mer : p. 1, 20/1jeu : p. 1 Primeira Folha, 21/1ven : p. 1, 22/1sam : p. 1, 23/1dim : p. 1, 25/1mar : p. 1, 27/1jeu : p. 1, 28/ven : p. 1 Primeira Folha, 31/1lun : p. 1, 5/2sam : p. 1 Primeira Folha, 10/2jeu : p. 1 Primeira Folha, 15/2mar : p. 1 Primeira Folha, 19/2sam : p. 1 Primeira Folha, 9/3mer : p. 1 Primeira Folha, 16/3mer : p. 1, 23/3mer : p. 1 Primeira Folha, 28/3lun : p. 1, 31/3jeu : p. 1 Primeira Folha, 8/4ven : p. 1 Primeira Folha, 14/4jeu : p. 1 Primeira Folha, 20/4mer : p. 1 Primeira Folha, 6/5ven : p. 1 Primeira Folha, 12/5jeu : p. 1, 15/5dim : p. 1, 28/5sam : p. 1 Suplemento, 2/6jeu : p. 1, 5/6dim : p. 1 Primeira Folha, 8/6mer : p. 1, 10/6ven : p. 1, 12/6dim : p. 1 Primeira Folha, 15/6mer : p. 1 Primeira Folha.

Rocambole, Novo episódio

[Vicomte Alexis Ponson du Terrail]

19/6dim : p. 1, 22/6mer : p. 1 Primeira Folha, 24/6ven : p. 1 Primeira Folha, 25/6sam : p. 1, 28/6mar : p. 1, 2/7sam : p. 1 Primeira Folha, 5/7mar : p. 1 Primeira Folha, 10/7dim : p. 1 Primeira Folha, 14/7jeu : p. 1 Primeira Folha, 17/7dim : p. 1, 21/7jeu : p. 1 Primeira Folha, 23/7sam : p. 1 Primeira Folha, 27/7mer : p. 1 Primeira Folha, 31/7dim : p. 1 Primeira Folha, 2/8mar : p. 1 Primeira Folha, 6/8sam : p. 1, 9/8mar : p. 1, 11/8jeu : p. 1, 17/8mer : p. 1, 23/8mar : p. 1, 25/8jeu : p. 1, 28/8dim : p. 1, 30/8mar : p. 1, 1/9jeu : p. 1, 2/9ven : p. 1, 3/9sam : p. 1 Suplemento, 8/9jeu : p. 1, 14/9mer : p. 1, 18/9dim : p. 1, 24/9sam : p. 1, 29/9jeu : p. 1, 30/9ven : p. 1, 7/10ven : p. 1, 9/10dim : p. 1, 15/10sam : p. 1, 18/10mar : p. 1, 22/10sam : p. 1, 23/10dim : p. 1, 27/10jeu : p. 1, 30/10dim : p. 1, 3/11jeu : p. 1 Suplemento, 6/11dim : p. 1, 10/11jeu : p. 1, 12/11sam : p. 1, 15/11mar : p. 1, 16/11mer : p. 1 Suplemento, 19/11sam : p. 1, 20/11dim : p. 1, 24/11jeu : p. 1, 29/11mar : p. 1, 2/12ven : p. 1, 4/12dim : p. 1, 7/12mer : p. 1.

INDEX II : DIÁRIO DO RIO DE JANEIRO

- 1839 -

Margarida
Julis A. David
Variedades

Miss Kreimer

S. Henry Berthoud
A Caçada do chastre
Alex Dumas [Alexandre Dumas]

- 1840 -

O Mosteiro D'Otrotch
Cordellier Delanoie
Appendice
Um Sonho de amor
Frederico Sovisk (?)
Appendice
Carlo Broschi, novela histórica
Eugênio Scribe [Eugène Scribe]
A Abadessa de Castro
F. de Lugenevais
Appendice

- 1843 -

Dois meses de separação
Paulo Musset [Paul de Musset]
O Último dia de Frascati
Mery
A Flor dos Favos
Withem Tenit
O Tio sem tutela
B. Tilleul
Margarida
Hyppolyte Castille
Diana de Chivni
Frédéric Soulié
O Lazzarone e o padre Rocco
Alex Dumas [Alexandre Dumas]
O Comandante
Eug. Guinot [Eugène Guinot]
A Condessa Hortensia
Méry

- 1841 -

A Abadessa de Castro (Suite)
F. de Lugenevais
Appendice
O Bom filho G.
[J.J.T.]
Uma Revolução turca
Alexandre Delile [?]
Amor e vingança
Mme. Charles Reybaud – Auguste Arnauld
Uma Revolta no tempo do Império
Eugène Sue
O Monge de Sister, romance histórico
extrait de Alexandre Herculano

- 1844 -

- 1842 -

Ines de las Sierras
C.H. Nodier
Albertina
Michel Masson – C.L. de S.
O Dom de agradar
Eug. Sue [Eugène Sue]

Margarida

Fred. Soulié [Frédéric Soulié]
Adaga do rei Pelágio
Paulo Féval [Paul Féval]
Heva
Méry
A Hora aziaga
Cordellier Delanoue
O Hotel Lambert
Eugène Sue
Aventuras de um milionário (Restaurado)
Mery
O Judeu errante
E. Sue [Eugène Sue]

- 1845 -

O Judeu errante (Suite)
E. Sue [Eugène Sue]
A Florida
Mery

- 1846 -

A História inverossímil
Alphonse Karr
O Assassino de Joana D'Arc
Paul Foucher
A Guerra do Nizann
Mery
A Condessa de Monrion
Fred. Soulié [Frédéric Soulié]

*Memórias de um médico*⁷
Alexandre Dumas

- 1847 -

Memórias de um médico (Suite)
Alexandre Dumas
O Filho do denunciante – episódio de restauração de Carlos II
Molé Gentilhome
*Os Peggados favoritos*⁸
O Pirata negro
Charles Expilly
As Três irmãs
Arsenio Houssaye
Memórias de um médico (Suite)
Alex Dumas [Alexandre Dumas]

- 1848 -

Memórias de um médico (Suite)
Alex Dumas [Alexandre Dumas]
Um Mistério
H. de Saint-Georges
Um Amor no Futuro
Mery

⁷ Ce roman-feuilleton commence à sortir en 1846 et continue en 1847. Au 1/03/1847, la note suivante annonce son interruption : “Temos publicado tudo quanto até hoje tem chegado ao Rio de Janeiro das *Memórias de um médico*, somos forçados a interromper a publicação do folhetim, que continuaremos logo que teremos o original. Amanhã começaremos *O filho do denunciante*.”

⁸ La mise en page de ce roman se détache du reste, car les feuillets sont numérotés comme les pages d'un livre, certainement dans le but de permettre au public de le découper et le transformer ensuite en livre.

- 1849 -

Um Amor no Futuro (Suite)
Mery
Mulher e tigre
J.
As Duas estrelas
Theóphilo Gautier [Théophile Gautier]
O Gentil Hussard
S. Arnauld
Os Invisíveis
Auguste Lafontaine
Memórias de um médico (Suite)
[Alexandre Dumas]

- 1850 -

Memórias de um médico (Suite)
[sans mention de l'auteur]

- 1851 -

O Fidalgo espião
H. de Saint Georges
A Judia no Vaticano ou Amor e Roma, novela contemporânea
Mery

- 1852 -

A Judia no Vaticano ou Amor e Roma, novela contemporânea (Suite)
Mery
A Ponta da orelha
A. de Gondrecourt
A Marquesa ensagüentada, legenda da Alta Sociedade
Condessa Dash

- 1853 -

A Marquesa ensagüentada (suite)
Condessa Dash
A noite dos vingadores, história contemporânea
Marquês de Foudras
*A Mão do finado*⁹, romance continuado do *Conde Monte Christo* de Alexandre Dumas [Alfredo Possolo Hogan, ?]
Mont Reveche
George Sand¹⁰

⁹ Il s'agit d'une suite non autorisée par Alexandre Dumas. Celui-ci nie la paternité de *A Mão do finado* dans une lettre envoyée au *Jornal do commercio* le 20/10/1853 et publié le 31/01/1854

¹⁰ Publié aussi avec la numérotation et la mise en page d'un livre.

- 1854 -

Mont Reveche (Suite)
George Sand
O conde de Laverna
Auguste Moquet
A família Jouffroy
Eugène Sue

- 1855 -

A família Jouffroy (Suite)
Eugène Sue
Nelson
Alphonse de Lamartine
A Mulher
Adadus Colpe
Ingênuia
Alexandre Dumas
Suzana
Xavier de Montepin [Xavier de Montépin]

- 1856 -

O castelo dos fantasmas
Xavier de Montepin [Xavier de Montépin]

As primeiras núpcias
Xavier de Montepin [Xavier de Montépin]

O acendedor de lampiões

Cinco minutos, romance¹¹

[José de Alencar]

22/12lun: p. 1, 23/12mar: p. 1, 24/12mer: p. 1, 25/12jeu: p. 1, 28/12dim: p. 1, 29/12lun: p. 1, 30/12mar: p. 1.

- 1857 -

O Guarany, romance brasileiro

[José de Alencar]

1/1jeu: p.1, 2/1ven: p.1, 4/1dim: p.2, 5/1lun: p.1, 6/1mar: p.1, 7/1mer: p. 1, 8/1jeu: p. 1, 11/1dim: p.1, 12/1lun: p.1, 13/1mar: p.1, 14/1mer: p. 1, 15/1jeu: p. 1, 16/1ven: p. 1, 17/1sam: p. 1, 18/1dim: p. 2, 22/1jeu: p. 1, 23/1ven: p. 1, 25/1dim: p. 1, 26/1lun: p. 2, 27/1mar: p. 1, 28/1mer: p. 1, 29/11jeu: p. 1, 30/1ven: p. 1, 31/1sam: p. 1, 2/2lun: p. 1, 6/2ven: p. 1, 7/2sam: p. 1, 8/2dim: p. 2, 10/2mar: p. 1, 12/2jeu: p. 1, 13/2ven: p. 1, 14/2sam: p. 1, 15/2dim: p. 1, 16/2lun: p. 1, 17/2mar: p. 1, 20/2sam: p. 1, 23/2lun: p. 1, 24/2mar: p. 1, 1/3dim: p. 1, 3/3mar: p. 1,

¹¹ Le journal publie la réclame suivante :

“CINCO MINUTOS

Este lindo romance acha-se à venda nesta tipografia.

Preço 1\$000” (DRJ, 11/08/1857)

4/1mer: p. 1, 5/3jeu: p. 1, 8/3dim: p. 1, 9/3lun: p. 1, 10/3mar: p. 1, 12/3jeu: p. 1, 15/3dim: p. 2, 18/3mer: p. 1, 22/3dim: p. 2, 24/3mar: p. 1, 3/4ven: p. 1, 6/4lun: p. 1, 7/4mar: p. 1, 9/4jeu: p. 1, 12/4dim: p. 2, 16/4jeu: p. 1, 17/4ven: p. 1, 18/4sam: p. 1, 20/4lun: p. 1.

A Viuvinha, romance original¹²

[José de Alencar]

¹² José de Alencar explique, dans son autobiographie, pourquoi il a interrompu *A Viuvinha*: “Havia eu em época anterior começado este romancete, invertendo a ordem cronológica dos acontecimentos. Deliberei, porém, mudar de plano, e abrir a cena com o princípio da ação. Tinha eu escrito toda a primeira parte, que era logo publicada em folhetins, e contava aproveitar na segunda o primitivo fragmento; mas quando o procuro, dou pela falta./ Sabida as contas, Leonel que era então o encarregado da revista semanal *Livro de Domingo*, como ele a intitulou, achando-se um sábado em branco, pediu-me alguma coisa com que encher o rodapé da folha. Ocupado com outros assuntos, deixei que buscasse entre os meus borrões. No dia seguinte lograva ele aos leitores dando-lhes em vez da habitual palestra, um conto. Era este o meu princípio de romance, ao qual ele tinha posto com uma linha de reticências e duas de prosa, um desses súbitos desenlaces que fazem o efeito de uma guilhotina literária./ [...] Nesse domingo não li a revista, cujo teor já me era conhecido pois saíram-me da pasta./ Imagine o leitor como fiquei, em meio de um romance, cuja continuação o leitor já conhecia oito dias antes. Que fazer? Arrancar do *Livro de Domingo* as páginas já publicadas? Podia-o fazer, pois o folhetinista não as dera como suas e deixara entrever o autor; mas fora matar a ilusão./ Daí veio o abandono desse romancete, apesar dos pedidos que surgiram a espaços, instando pela concluso. Só três anos depois, quando meu amigo e hoje meu cunhado, Dr. Joaquim Bento de Sousa Andrade, quis publicar uma segunda edição de *Cinco minutos*, escrevi eu o final de *A Viuvinha*, que faz parte do mesmo volume.”, José de ALENCAR, “Como e porque sou romancista”, in *Obras Completas*, vol. I., Rio de Janeiro, Nova Aguilar, 1958, p. 146-147.

21/4mar: p. 1, 22/4mer: p. 1, 23/4jeu: p. 1,
26/4dim: p. 1, 18/5lun: p. 1, 29/6lun: p. 1.

O Último fantasma

Mery
Martha
Max Valrey
Sophia Printemps
Alexandre Dumas Filho

- 1858 -

Sophia Printemps (Suite)
Alexandre Dumas Filho
Dívidas do coração
A. Marguet
Os Condendados da Índia
Mery

- 1859 -

Les fonds de la Bibliothèque Nationale ne possèdent pas les microfilmes ni d'exemplaires du *Diário do Rio de Janeiro* de cette année.

- 1860 -

La Bibliothèque National possède des microfilmes du DRJ de cette année à partir du mois de mars.

Quitação meia-noite
Paulo Féval [Paul Féval]
Os Cabelos da rainha
Condessa Dash
A Albergaria de Gaubert
Mme. Charles Reybaud
A Fragata esperança
Alexandre Dumas
Moullah-Nour
Alexandre Dumas

- 1861 -

Moullah-Nour (Suite)
Alexandre Dumas
Um Processo criminal
Xavier Montepin [Xavier de Montépin]
O Moinho de Dorlcote, Cenas da vida inglesa
E.D. Forgues
Os Amores de um louco
Xavier de Montepin [Xavier de Montépin]
As Misérias de um milionário
Amedée Achard
Uma Noite em Florença
Alexandre Dumas
As Filhas de Eva, romance
Arsenio Houssaye
Uma Família parisiense do século XIX
Mme. Ancelot

- 1862 -

Uma Família parisiense do século XIX
(Suite)
Mme. Ancelot
A Herdeira escocesa
Mackenzie Daniels
O perdão
C. Deslys [Charles Deslys]
A Família do conde de Marsal
Alexandre Lavergne
O João diabo
Paul Feval

- 1863 -

O João diabo (Suite)
Paul Feval
Fior D'Aliza
Lamartine

As Noites de Maison D'Orée
Visconde Ponson du Terrail
Os Companheiros da morte – Revolta de Marsaniello em 1647
Carlos Ribeyrolles
O Jugo da honra
Gabriel Dantranges
Dez mil guinéus de renda
André de Goy

- 1864 -

Dez mil guinéus de renda (Suite)
André de Goy
Thereza, história de ontem
Ernesto Daudet
A Condessa Diana
Mario Uchard
O Rei dos boêmios
P. du F.
O Lago da saudade
A.R.
Amor de mártir
Alexandre Dumas

- 1865 -

Amor de mártir (Suite)
Alexandre Dumas
Madame de Chamblay
Alexandre Dumas

- 1866 -

Os Caminhos da vida
Alfredo de Bréhat

Os Trabalhadores do mar

Victor Hugo

A Rainda das espadas

Paulo Feval [Paul Féval]

O Cirurgião da armada

Emilio Silvestre

A irmã Collaça

A. de Gondrecourt

Jenny, a ramalheteira

Julio Janin

Os Novos mistérios de Paris

Aureliano Scholl

O Carneiro de Montfaucon

Leon Gozlan

- 1867 -

Os Novos mistérios de Paris (Suite)

Aureliano Scholl

Um Sábio de quatro pés

Oscar Comp?tant [nom en partie illisible]

Os Cárceres do velho Louvre, romance histórico

Henrique Augu

Os Brâmanes, romance original

Francisco Luiz Gomes (ver quem é Francisco Luiz Gomes em Inocência)

O judeu, romance histórico

Camillo Castello Branco

Mandarin, romance

C. Robert

Memórias de uma viúva

Ponson du Terrail

- 1868 -

Memórias de uma viúva (Suite)

Ponson du Terrail

Muller, o cocheiro

C. de Sor

O Luto do amor

Jorge Maillard

O Conde de Camors¹³

Octave Feuillet

Arthur Gaudinet

Ernesto Capendu

Musa latina

J.J. de França Júnior

Mademoiselle Marquem

George Sand

Jogo da águia

Capendu

- 1869 -

Jogo da águia (Suite)

Capendu

A rainha da Vindima

Charles Deslys

O Homem que ri

Victor Hugo

Adelaide Ristori

Antônio Feliciano de Castilho

- 1870 -

O homem que ri (Suite)

Victor Hugo

A herança de um cômico

Ponson du Terrail

Histórias para gente alegre: A família

Agulha

L. Guimarães Júnior [Luís Guimarães

Júnior]

21/1ven: p. 1, 22/1sam: p. 1, 24/1lun: p. 1,

25/1mar: p. 1, 26/1mer: p. 1, 27/1jeu: p.1,

29/1sam: p. 1, 31/1lun: p. 1, 3/2jeu: p. 1,

8/2mar: p. 1, 9/2mer: p. 1, 11/2ven: p. 1,

14/2lun: p. 1, 16/2mer: p. 1, 18/2ven: p. 1,

21/2lun: p. 1, 23/2mer: p. 1, 26/2sam: p. 1,

3/3jeu: p. 1, 5/3sam: p. 1, 9/3mer: p. 1,

11/3ven: p. 1, 15/3mar: p. 1, 16/3mer: p. 1,

17/3jeu: p. 1, 26/3sam: p. 1, 28/3lun: p. 1,

30/3mer: p. 1, 5/4mar: p. 1, 7/4lun: p. 1,

9/4sam: p. 1, 12/4mar: p. 1, 18/4-19/4lun-

mar: p. 1, 20/4mer: p. 1, 22/4ven: p. 1,

23/4sam: p. 1, 25/4lun: p. 1, 26/4mar: p. 1 et

2.

O médico das mulheres

Jules Rouquette et Eugène Moret

¹³ Numéroté pour être monté comme un livre.

INDEX III : CORREIO MERCANTIL

- 1848 -

A Vingança do homem branco

Variedades

O Médico castaing

Variedades

Madri, 10 de outubro de 1846

A Órfã de Waterloo

A Batalha de Torres Vedras: episódio da última guerra em Portugal

Os Dois amores

J. M. Macedo [Joaquim Manuel de Macedo]

4/3sam : p. 1 et 2, 8/3mer : p. 1 et 2,
10/3ven : p. 1, 11/3sam : p. 1, 16/3jeu : p. 1,
17/3ven : p. 1, 18/3sam : p. 1 et 2, 19/3dim :
p. 1 et 2, 20/3lun : p. 1 et 2, 21/3mar : p. 1 et
2, 24/3ven : p. 1, 2 et 3, 25/3sam : p. 1,
26/3dim : p. 1 et 2, 27/3jeu : p. 1 et 2,
28/3ven : p. 1 et 2, 29/3sam : p. 1 et 2,
30/3dim : p. 1, 2 et 3, 1/4sam : p. 1 et 2,
2/4dim : p. 1 et 2, 9/4dim : p. 1 et 2,
10/4lun : p. 1 et 2, 14/4ven : p. 1 et 2,
15/4sam : p. 1, 16/4dim : p. 1 et 2, 19/4mer :
p. 1 et 2, 20/4jeu : p. 1 et 2, 22/4sam : p. 1 et
2, 25/4mar : p. 1 et 2, 26/4mer : p. 1 et 2,
27/4jeu : p. 1 et 2, 28/4ven : p. 1 et 2,
29/4sam : p. 1 et 2, 30/4dim : p. 1, 2 et 3,
8/5lun : p. 1 et 2, 9/5mar : p. 1 et 2,
10/5mer : p. 1 et 2, 14/5dim : p. 1 et 2,
16/5mar : p. 1 et 2, 17/5mer : p. 1 et 2,
29/6jeu : jeu : p. 1 et 2, 1/7sam : p. 1 et 2,
4/7mar : p. 1 et 2, 27/9mer : p. 1 et 2,
28/9jeu : p. 1 et 2, 29/9ven : p. 1, 2 et 3,
30/9sam : p. 1, 2 et 3, 1/10dim : p. 1, 2 et 3,
2/10lun : p. 1, 2 et 3, 3/10mar : p. 1,
4/10mer : p. 1 et 2, 5/10jeu : p. 1, 2 et 3,
6/10ven : p. 1 et 2, 7/10sam : p. 1 et 2,
8/10dim : p. 1 et 2, 13/10ven : p. 1, 2 et 3,
15/10dim : p. 1 et 2, 17/10mar : p. 1, 2 et 3,
18/10mer : p. 1, 19/10jeu : p. 1, 20/10ven : p.
1 et 2, 23/10lun : p. 1 et 2, 24/10mar : p. 1, 2

et 3, 26/10jeu : p. 1, 27/10ven : p. 1 et 2,
30/10lun : p. 1, 31/10mar : p. 1 et 2,
3/11ven : p. 1 et 2, 6/11lun : p. 1 et 2,
8/11mer : p. 1 et 2, 9/11jeu : p. 1 et 2,
10/11ven : p. 1 et 2, 12/11dim : p. 1, 2 et 3.

- 1849 -

Stello ou Os diabos azuis

Conde Alfred de Vigny

Sarrasine

Balsac [Honoré de Balzac]

Os Sete pecados mortais

Eugênio Sue [Eugène Sue]

A Ira

Os Três malfeitores, legenda oriental

A Espia

Frederico Soulié [Frédéric Soulié]

O Ninho de cegonhas

Elie Bethet

Nelly

Ann Achard

Gowrie ou A conspiração do rei

Cavalheiro G. P. R James

A Dama das espadas

As Duas Amazonas

Mery

- 1850 -

As Chinelas do Brâmane

O Licenciado D. Tadeo Christoval

Gabriel Ferry

Ouro e nobreza

Os Mistérios do Povo ou História de uma família de proletários através dos séculos

Eugène Sue

- 1851 -

Os Mistérios do Povo ou História de uma família de proletários através dos séculos
(Suite)

Eugène Sue

La Grand famille de ce bom M. Tartuffe

- 1852 -

Os Mistérios do Povo ou História de uma família de proletários através dos séculos
(Suite)

Eugène Sue

- 1853 -

Um Drama no mar

X. de Marmier

Amor depois da morte (tradução norueguense)

X. de Marmier

Miliona

Teophilo Gautier [Téophile Gautier]

A Derradeira Adini

Jorge Sand [George Sand]

(Tradução do Dr. Cardoso de Menezes)

Memórias de um sargento de milícias

Um Brasileiro [Manuel Antonio de Almeida]

Rubrique « Pacotilha »

Memórias de um caixeiro

Braz Fogacho

Folhetim de la rubrique « Pacotilha »

- 1854 -

A Derradeira Adini (Suite)

Jorge Sand [George Sand]

Traduit par Dr. Cardoso de Menezes

Memórias de um sargento de milícias

Um Brasileiro [Manuel Antonio de Almeida]

Rubrique « Pacotilha »

Memórias de um caixeiro (Suite)

Braz Fogacho

Folhetim de la rubrique « Pacotilha »

A Providência, Recordações dos tempos coloniais

Antonio Gonçalves Teixeira e Sousa

26/1jeu : p. 1, 27/1ven : p.1, 29/1dim : p. 1,

1/2mer : p. 1, 2/2jeu : p. 1, 3/2ven : p. 1,

4/2sam : p. 1, 7/2mar : p. 1, 8/2mer : p. 1,

9/2jeu : p. 1, 14/2mar : p. 1, 17/2ven : p. 1,

21/2mar : p. 1, 22/2mer : p. 1, 24/2ven : p. 1,

25/2sam : p. 1, 2/3jeu : p. 1, 4/3sam : p. 1,

5/3dim : p. 1, 8/3mer : p. 1, 12/3dim : p. 1,

14/3mar : p. 1, 15/3mer : p. 1, 17/3ven : p. 1,

18/3sam : p. 1, 21/3mar : p. 1, 22/3mer : p. 1,

24/3ven : p. 1, 29/3mer : p. 1, 2/4lun : p. 1,

3/4lun : p. 1, 5/4mer : p. 1, 6/4jeu : p. 1,

11/4mar : p. 1, 15/4sam : p. 1, 19/4mer : p. 1,

22/4sam : p. 1, 25/4mar : p. 1, 26/4mer : p. 1,

27/4jeu : p. 1, 29/4sam : p. 1 et 2, 1/5lun : p.

1, 2/5mar : p. 1 et 2, 3/5mer : p.1 et 2,

5/5ven : p. 1, 6/5sam : p. 1, 10/5mer : p. 1,

16/5mar : p. 1, 17/5mer : p. 1, 22/5lun : p. 1,

23/5mar : p. 1, 26/5ven : p. 1 et 2, 29/5lun :

p. 1 et 2, 30/5mar : p. 1, 31/5mer : p. 1,

2/6ven : p. 1, 3/6sam : p. 1, 6/6mar : p. 1 et

2, 7/6mer : p. 1 et 2, 17/6sam : p. 1 et 2.

El Salteador

A. Dumas [Alexandre Dumas]

A Dama das pérolas

A. Dumas Filho

*Os Moicanos em Paris*¹⁴

Alexandre Dumas

- 1855 -

Os Moicanos em Paris (Suite)

Alexandre Dumas

- 1856 -

Os Moicanos em Paris (Suite)

Alexandre Dumas

A Senhora não está em casa

Mme. M de Grandfort

*Cecília*¹⁵

Um Casamento na província

Stella e danai

Felix Deriege

¹⁴ Traduit par Augusto Emilio Zaluar. Etant donné que la traduction était faite au fur et à mesure de la publication du roman par Alexandre Dumas dans la presse française et que celle-ci a été suspendue jusqu'en 1860, le *Correio mercantil* n'a pas pu finir la publication. Persuadé que Dumas ne continuerait pas son roman, le traducteur portugais naturalisé brésilien a tout simplement inventé à ses risques et périls la fin du roman. Quand la fin de Dumas a été publiée, Zaluar la traduit, comme si la partie inventée par lui n'avait jamais existé. Cf. Sacramento BLAKE, *Diccionario bibliographico brasileiro*, vol. I, p. 351.

¹⁵ La note suivante accompagne le texte dans le premier jour de sa publication:

“Este romance mereceu pela sua moralidade e mérito literário o primeiro prêmio da sociedade *Geas [sic] de Lettres* em Paris.” (CM, 4/09/1856)

Alternativas de um casamento
El Brasero, crônica espanhola de 1463
Emmanuel Gonzáles
Um D. João na decadência
Pobre Matheus
A. de Bernard
A Ilha dos fantasmas, conto de Alhambra
Washington Irving
[Traduit par Henrique Velloso de Oliveira]
Pimpona e mimosa
Ed Coppin

- 1857¹⁶ -

Pimpona e mimosa (Suite)
Ed Coppin
Os Ovos de Páscoa
Roger de Beauvoir
O Filho do tabelião
Conde de Legurat
Uma segunda mãe
Os [Guerrilhas]
O Último coronel
A Vingança dos finados
Madame Le Blanc
Germana
Três contra uma
Carlos Hugo
O Corcunda
[Paul Féval]

- 1858¹⁷ -

O Corcunda (Suite)
Paulo [?]
Esboços de costumes ingleses: Memórias de um policeman¹⁸
Alexandre Dumas
O Tráfico de mulheres brancas
[Moleri]
Amália, romance baseado sobre fatos históricos da ditadura de Rosas em Buenos Aires
J. Marmol

¹⁶ Le microfilmage de cette année étant très mauvais, il est possible que nous ayons laissé passer des titres de romans-feuilletons.

¹⁷ Voir note ci-dessus.

¹⁸ Le roman-feuilleton est introduit par la note suivante: “Julgamos comprazer aos leitores, oferecendo-lhes num pequeno número de folhetins os capítulos mais interessantes extraídos de um livro que há alguns anos obteve um grande sucesso em Inglaterra. [...]”

- 1859 -

Amália, romance baseado sobre fatos históricos da ditadura de Rosas em Buenos Aires (Suite)
J. Marmol
Estevão Giraud
Moleri
A Terra da promessa
A Ponte nova, romance em três partes
Clemence Robert

- 1860 -

A Ponte nova, romance em três partes (Suite)
Clemence Robert
O Rei dos mendigos, romance histórico
Paul Féval
O Tio César
Madame. Charles Reybaud
A Dívida de família
André Gouet
Leonor de Montefeltro
Joanna
Alexandre Dumas

- 1861 -

Joanna (Suite)
Alexandre Dumas
As Aventuras de um emigrado
Xavier de Montépin
De Paris a Madri
A. A. Teixeira de Vasconcellos
O Ouro é uma quimera

- 1862 -

O Ouro é uma quimera (Suite)
As Três irmãs rivais
O Marquês de Villemer
George Sand
O Porto de arroz doce
A. A. Teixeira de Vasconcellos
Estrelas propícias
Camillo Castello Branco

- 1863 -

Estrelas propícias (Suite)
Camillo Castello Branco
Calabar, História brasileira do século XVII¹⁹

¹⁹ Le journal annonce en même temps la vente de ce roman: “CALABAR/ História brasileira do século XVII/ por José da Silva Mendes Leal Júnior/ em quatro volumes/ Este lindo romance, escrito por um dos mais distintos literatos portugueses, que pelo seu

José da Silva Mendes Leal Júnior
Tamoios desta vida, conto moral
O Bem e o mal, romance
Camillo Castello Branco

- 1864 -

O Bem e o mal, romance (Suite)
Camillo Castello Branco
A Pérola de Roma
As Aparições
Como as coisas se tecem
[da Gazeta de Portugal]
A Filha do doutor negro, romance original
Camillo Castello Branco
A Órfã de Solferino
A Mulher honrada
Paulo Bocage

- 1865 -

Mulheres e flores
O Pecado de Madalena
Aventuras de caça
Os Filhos das trevas
A Cruz vermelha
E. Capendu

- 1866 -

A Cruz vermelha (Suite)
E. Capendu
O Tenente das guardas reais
História de uma faca de mato
Visconde Ponson du Terrali
As Figuras de cera

talento conquistou a alta posição em que está colocado, notável pela fidelidade histórica, beleza e descrição e louçania de linguagem, narrando um heróico episódio da história pátria, como seja [a] invasão holandesa em Pernambuco, se recomenda ao leitor braisleiro, e com especialidade na época atual, como patriótico exemplo dos nossos maiores, digno de ser imitado defendendo o solo natal.

Assina-se por [?] pagos na entrega do 1º volume.

Acham-se à venda nesta tipografia por 1\$500 cada um o 1º e 2º volumes.” (CM, 4/7/1863)

- 1867²⁰ -

As Figuras de cera (Suite)
O Cavaleiro do galinheiro
Ernesto Capendu
As Misérias de Paris
Alfredo de Brécht et Octavio Féré

- 1868²¹ -

As Misérias de Paris (Suite)
Alfredo de Brécht et Octavio Féré
Pé de ferro
Paul Robert continué par Luiz de Vallières

Dernier numéro de *Correio mercantil*, le 15/11/1868²²

²⁰ Cette année marque un changement de propriétaire:

“Aos nossos leitores

A empresa do *Correio mercantil* é hoje propriedade dos abaixo-assinados em virtude de um acordo celebrado com os ex-proprietários em 9 de novembro do ano próximo findo.

Por esse acordo tomaram os abaixo-assinados a seu cargo o ativo e passivo da empresa, reconhecidos e verificados naquela data ficando exonerados de toda a responsabilidade os ex-proprietários.

Durante o mês, que hoje começa, esperamos as reclamações que tenha de fazer qualquer pessoa interessada nesta empresa.

J.A. dos Santos Cardoso e Comp.

Rio, 1º de janeiro 1867”, CM, 1/1/1867

²¹ Nouveau propriétaire: Raphael José da Costa Júnior e Comp., signalé dans le haut de la une.

²² “Os proprietários do *Correio mercantil* resolveram de acordo com seus amigos políticos, cessar a publicação dessa folha entrando desde já em liquidação.”, CM, 15/11/1868.

INDEX IV : INDEX GENERAL PAR AUTEUR

Auteurs, nom sous lequel ils figuraient sur les feuillets [entre crochets], titre, journal, années.

DRJ – *Diário do Rio de Janeiro*

CM – *Correio mercantil*

JC – *Jornal do commercio*

Amedée ACHARD

Bella Rosa, JC, 1852.

As Misérias de um milionário, O João diabo, DRJ, 1861.

Ann ACHARD

Nelly, CM, 1849.

José de ALENCAR

Cinco minutos, romance, DRJ, 1856.

O Guarany, romance brasileiro, DRJ, 1857.

A Viuvinha, romance original, DRJ, 1857.

Manuel Antonio de ALMEIDA

[Um Brasileiro], *Memórias de um sargento de milícias*, CM, 1854/1855. Rubrique « Pacotilha »

Mme. ANCELOT

Uma Família parisiense do século XIX, DRJ, 1861/1862.

Augusto ARNAUD (voir aussi Mme. Charles REYBAUD)

Uma Carta anônima, JC, 1839.

Roda da fortuna, JC, 1842.

Um Segredo, JC, 1841.

S. ARNAULD

O Gentil Hussard, DRJ, 1849.

Alfredo ASSOLANY

A Morte de Orlando, JC, 1860.

Henrique AUGU

Os Cárceres do velho Louvre, romance histórico, DRJ, 1867.

Carlos BABOU

Os Salteadores da Regência, JC, 1866.

Honoré DE BALZAC

[Balzac], *Os Dois carrascos*, *História sentimental do século XIX*, JC, 1840.

[Balsac], *Sarrasine*, CM, 1849.

Barão DE BAZANCOURT

Amélia de Sennville, JC, 1842.

Roger DE BEAUVOIR

Os Ovos de Páscoa, CM, 1857.

Charles BERNARD

[Charles de Bernard], *A Caçada dos amantes*, JC, 1842.

[Carlos Bernard], *Os Cinquenta anos*, JC, 1841/1842.

[Charles de Bernard], *O Genro*, JC, 1841.

[Charles de Bernard], *Um Homem sisudo*, JC, 1844.

[C. de Bernard], *A Pele do leão*, JC, 1842.

O Padrasto, JC, 1845.

Rosa amarela, JC, 1839.

A. DE BERNARD

Pobre Matheus, CM, 1856.

Élie BERTHET

A Casa emparedada, JC, 1840.

Uma Casa em Paris, JC, 1849.

As Catacumbas de Paris, JC, 1858.

Um Cego de nascença, JC, 1841.

O Couteiro, JC, 1854.

A Linda mercadora de panos, JC, 1844.

[Elias Berthet], *A Mina de ouro*, JC, 1843.

Os Moços de cobrança, JC, 1840.

O Ninho de cegonhas, CM, 1849.

O Pacto da fome, JC, 1839.

Paulo Duvert, JC, 1842.

A Rocha oscilante, JC, 1850.

S. Henry BERTHOUD

A Irmã de Rembrandt, *história flamenga*, JC, 1844.

Miss Kreimer, DRJ, 1842.

[Henrique Berthoud], *A Pombinha*, JC, 1849.

Paulo BOCAGE

A Mulher honrada, CM, 1864.

Antonio Jeronymo Machado BRAGA

Mistérios do Rio de Janeiro ou Os Ladrões de casa, JC, 1866.

Camillo Castello BRANCO

O Bem e o mal, *romance*, CM, 1863/1864.

Estrelas propícias, CM, 1862/1863.

A Filha do doutor negro, romance original, CM, 1864.
O judeu, romance histórico, DRJ, 1867.

Alfredo DE BRÉHAT

Os Caminhos da vida, DRJ, 1866.

Alfred DE BREHAT et Octavio FERE

[Alfredo de Bréhat et Octavio Féré], *As Misérias de Paris*, CM, 1867/1868.

Paula BRITO

[P.B], *O Pontífice e os carbonários*, JC, 1839.

Ernesto CAPENDU

Arthur Gaudinet, DRJ, 1868.
A Cruz vermelha, CM, 1865/1866.
O Capitão La Chesnaye, JC, 1865/1866.
O Cavaleiro do galinheiro, CM, 1867
[Capendu], *Jogo da águia*, DRJ, 1868/1869.

Antônio Feliciano de CASTILHO

Adelaide Ristori, DRJ, 1869.

Hyppolyte CASTILLE

Margarida, DRJ, 1843.

Marquês DE CHERVILLE

Aventuras de um cão de caça, JC, 1862.

Pitre CHEVALIER

João sem medo, A justiça dos maridos, JC, 1839.
Os Últimos bretões, JC, 1841.

Adadus COLPE

A Mulher, DRJ, 1855.

Oscar COMP?TTANT [nom en partie illisible]

Um Sábio de quatro pés, DRJ, 1867.

Ed COPPIN

Pimpona e mimosa, CM, 1856/1857.

Mackenzie DANIELS

A Herdeira escocesa, DRJ, 1862.

Gabriel DANTRANGUES

O Jugo da honra, DRJ, 1863.

Condessa DASH

Os Cabelos da rainha, DRJ, 1860.
A Marquesa ensagüentada, legenda da Alta Sociedade, DRJ, 1852/1853.

Ernesto DAUDET

O Tesouro Fatal, JC, 1870.

Thereza, história de ontem, DRJ, 1864.

DAVID

O Trampão, JC, 1849.

Jules A. DAVID

[J. A. David], *Emília*, JC, 1840.

Madame Talon, JC, 1840.

Margarida, DRJ, 1839.

O Procurador do rei, JC, 1842.

Alexandre DELILE [?]

Uma Revolução turca, DRJ, 1841.

Cordelier DELANOVE

[Cordelier Delanove], *A Casa das duas portas*, JC, 1839.

[Cordelier Delanoue], *A Hora aziaga*, DRJ, 1844.

[Cordellier Delanoie], *O Mosteiro D'Otrotch*, DRJ, 1840.

Felix DERIEGE

Stella e danai, CM, 1856.

Émile DESCHAMPS

[Emílio Deschamps], *Reinato Paulo e Paulo Reinato*, JC, 1855.

Charles DESLYS

[C. Deslys], *O perdão*, DRJ, 1862.

A. Droz DESVOYES

Dois erros, JC, 1842.

V. DUCANGE

O Artista e o soldado, JC, 1842.

Camillo DULAC

Língua de prata, JC, 1858.

Alexandre DUMAS

Amor de mártir, DRJ, 1864/1865.

[A. Dumas], *O Caçador de Selvagina*, JC, 1858.

[Alex Dumas], *A Caçada do chastre*, DRJ, 1842.

A Capela gótica, JC, 1844.

O Capitão Paulo, JC, 1838.

O Cavalheiro de Maison-Rouge, JC, 1846/1847.

[Alex Dumas], *O Conde de Mansfeldt*, JC, 1844.

O Conde de Monte Cristo, JC, 1845/1846.

A Dama de Monsoreau, JC, 1846.

[A. Dumas], *A San Felice*, JC, 1863/1864/1865.

Deus dispõe, JC, 1851/1852.

Deus e diabo, JC, 1852.

Esboços de costumes ingleses: Memórias de um policeman, CM, 1858.

A Fragata esperança, DRJ, 1860.
Gaetano Sferra, JC, 1844.
O Horóscopo, JC, 1859/1859.
*Ingênu*a, DRJ, 1855.
Joanna, CM, 1860/1861.
[Alex Dumas], *O Lazzarone e o padre Rocco*, DRJ, 1843.
Lenda de Pedro, o cruel, JC, 1839.
Madame de Chamblay, DRJ, 1865.
[Alexandre Dumas], *D. Martim de Freitas*, JC, 1840.
[Alexandre Dumas], *Memórias de um médico*, DRJ, 1846/1847/1848/1849/1850.
Mestre Adam, o calabrês, JC, 1839.
Os Moicanos em Paris, CM, 1854/1855/1856.
Moullah-Nour, O João diabo, DRJ, 1860/1861.
Uma Noite em Florença, O João diabo, DRJ, 1861.
Othon, o arqueiro – Crônica das margens do Reno, JC, 1839.
O Pajem do duque de Sabóia, JC, 1854/1855.
Pascoal Bruno, JC, 1840.
Paulina, JC, 1839.
[Alex Dumas], *Os Quarenta e cinco*, JC, 1848.
A Rainha Margaridita, JC, 1845/1846.
[A. Dumas], *El Salteador*, CM, 1854.
A Tulipa preta, JC, 1851.

Alexandre DUMAS FILS

A Boceta de prata, Conto sentimental, JC, 1856.
A Dama das pérolas, CM, 1854.
[Alex Dumas Filho], *O Dr. Servans*, JC, 1849/1850.
Sophia Printemps, DRJ, 1857/1858.
[Alex Dumas Filho], *Três homens esforçados*, JC, 1850.

Paulo DUPLEISSIS

Os Bocaneiros, JC, 1855/1856/1858.

Ernesto DUPLESSIS

O Segredo do cemitério, JC, 1863.

Charles EXPILLY

[Carlos Expilly], *Os calções de Richelieu*, JC, 1854.
O Pirata negro, DRJ, 1847.

Octavio FERE (voir Alfred DE BREHAT)

Gabriel FERRY

O Licenciado D. Tadeo Christoval, CM, 1850.
Os Posseiros, Memórias de um emigrado, JC, 1849.

Octave FEUILLET

O Conde de Camors, DRJ, 1868.

Paul FÉVAL

[Paulo Féval], *Adaga do rei Pelágio*, DRJ, 1844.
O Corcunda, CM, 1857/1858.
O Filho do diabo, JC, 1847.
[Paul Féval], *O João diabo*, DRJ, 1862/1863.
[Paulo Féval], *A Loba*, JC, 1856.

[Paulo Féval], *As Maravilhas ou os anjos da família*, JC, 1851.

[Paulo Féval], *Quitação meia-noite*, DRJ, 1860.

[Paulo Féval], *A Rainda das espadas*, DRJ, 1866.

O Rei dos mendigos, romance histórico, CM, 1860.

Braz FOGACHO

Memórias de um caixeiro, Folhetim de la rubrique « Pacotilha », CM, 1853/1854.

E.D. FORGUES

O Moinho de Dorlcote, Cenas da vida inglesa, *O João diabo*, DRJ, 1861.

Paul FOUCHER

O Assassino de Joana D’Arc, DRJ, 1846.

Marquês DE FOUDRAS

O Cavaleiro de Estagnol, JC, 1853.

[Marquês Foudras et Xavier de Montepin], *Heitor de Cout-Kérieux*, JC, 1850.

A noite dos vingadores, história contemporânea, DRJ, 1853.

J.J. de FRANÇA JÚNIOR

Musa latina, DRJ, 1868.

Théophile GAUTIER

[Théophilo Gautier], *As Duas estrelas*, DRJ, 1849.

[Teophilo Gautier], *Miltona*, CM, 1853.

Justino GEUSOUL

O Mendigo, JC, 1841.

Francisco Luiz GOMES

Os Brâmanes, romance original, DRJ, 1867.

A. DE GONDRECOURT

O Barão La Gazette (em continuação do *Cavaleiro de Pamplone*), JC, 1854.

O Cavaleiro de Pamplone, JC, 1854.

[Gondrecourt], *A Celibatária*, JC, 1857.

[Gondrecourt], *A Celibatária, Segunda parte : A Condessa de Maximi* (Suite), JC, 1858.

A irmã Collaça, DRJ, 1866.

A Ponta da orelha, DRJ, 1852.

Os Pretendentes de Catarina, JC, 1854.

Emmanuel GONZALEZ

[Emmanuel Gonzáles], *El Brasero, crônica espanhola de 1463*, CM, 1856.

O Condestável de Bourbon, JC, 1862/1863.

Dedicação e egoísmo, JC, 1840.

[Emanuel Gonzales], *O Quebrador de imagens*, JC, 1839/1840.

André GOUET

A Dívida de família, CM, 1860.

André DE GOY

Dez mil guinéus de renda, DRJ, 1863/1864.

Leon GOZLAN

O Carneiro de Montfaucon, DRJ, 1866.
As Noites do cemitério, JC, 1850.
[Leão Gozlan], *O Vampiro de Val de Grace*, JC, 1862.

Mme. M. DE GRANDFORT

A Senhora não está em casa, CM, 1856.

Francisco Pinheiro GUIMARÃES

O Comendador, JC, 1856.

Luís GUIMARÃES JÚNIOR

Histórias para gente alegre: A família Agulha, DRJ, 1870.

Eugène GUINOT

[Eugênio Guinot], *A Boneca do diabo*, JC, 1861.
[Eug. Guinot], *O Comandante*, DRJ, 1843.

Alexandre HERCULANO

extrait de *O Monge de Sister, romance histórico*, DRJ, 1841

[Alfredo Possolo HOGAN ?]

A Mão do finado, romance continuado do *Conde Monte Christo* de Alexandre Dumas, DRJ, 1853.

Arsène HOUSSAYE

[Arsenio Houssaye], *As Filhas de Eva*, romance, *O João diabo*, DRJ, 1861.
[Arsenio Houssaye], *As Três irmãs*, DRJ, 1847.

Carlos HUGO

Três contra uma, CM, 1857.

Victor HUGO

O homem que ri (Suite), DRJ, 1869/1870.
Os Miseráveis, JC, 1862.
Os Trabalhadores do mar, DRJ, 1866.

Washington IRVING

A Ilha dos fantasmas, conto de Alhambra, CM, 1856. [Traduit par Henrique Velloso de Oliveira]

J.

Mulher e tigre, DRJ, 1849.

Cavalheiro G. P. R. JAMES

[James], *O Couteiro (História do tempo de Ricardo III)*, JC, 1850.
Gowrie ou A conspiração do rei, CM, 1849.

Jules JANIN

[Julio Janin], *Jenny, a ramalheteira*, DRJ, 1866.

Etienne et Louis JUDICIS

O Vagabundo, JC, 1855.

Alphonse KARR

A História inverossímil, DRJ, 1846.

Paul DE KOCK

[Paulo de Kock], *A Casa branca*, JC, 1849.

[P. de Kock], *Edmundo e sua prima*, JC, 1839.

João, JC, 1842.

[Paulo de Kock], *Marido, mulher e amante*, JC, 1846.

E. LABOULVY

Perlino, Conto napolitano, JC, 1860.

Édouard DE LABOULAYE

[Eduardo Laboulaye], *Abdallah ou O Trifólio de quatro folhas*, JC, 1860.

Auguste LAFONTAINE

Os Invisíveis, DRJ, 1849.

Gandella LANDELLE (G. DE LA LANDELLE ?)

A Gorgone, novela marítima, JC, 1847/1848.

[Gandella Landelle], *A Velhice de Camões, Novela histórica*, JC, 1861/1862.

Alphonse DE LAMARTINE

Fior D'Aliza, DRJ, 1863.

Nelson, DRJ, 1855.

Alexandre DE LAVERGNE

Anna D'Argonna, JC, 1839.

As Armas e as letras, JC, 1840.

[Alexandre Lavergne], *A Família do conde de Marsal*, DRJ, 1862.

A Herança de meu tio, JC, 1841.

A Incógnita, JC, 1843/1844.

[Alex de Lavergne] – CR. Lafont, *Paulina Butler*, JC, 1841. *O Segredo da confissão*, JC, 1840.

Leonce DE LAVERGNE

Nápoles em 1841, JC, 1842/1843.

José da Silva Mendes LEAL JÚNIOR

Calabar, História brasileira do século XVII, CM, 1863.

Conde DE LEGURAT

O Filho do tabelião, CM, 1857.

Comendador Léo LESPES

Os Tenebrosos mistérios da Torre de Londres, JC, 1842.

F. DE LUGENEVAIS

A Abadessa de Castro, DRJ, 1840/1841.

J. C. M.

Memórias inéditas do conde Beugnot, Recordações de 1793, JC, 1839.

F.G.M. [Non identificado]

Um Pseudônimo, Romance contemporâneo, JC, 1839.

Joaquim Manuel de MACEDO

[J. M. Macedo], *Os Dois amores*, CM, 1848.

Romance de uma velha, JC, 1860. In feuilleton-chronique *O Labyrintho*

Innocencio, JC, 1861. In feuilleton-chronique *Chronica da Semana*.

Uma Paixão romântica, JC, 1861. In feuilleton-chronique *Chronica da Semana*.

O Veneno das flores, JC, 1861. In feuilleton-chronique *Chronica da Semana*.

O Culto do dever, JC, 1865.

Jorge MAILLARD

O Luto do amor, DRJ, 1868.

A. MARGUET

Dívidas do coração, DRJ, 1858.

M. MARIGNY

Três dias da vida, JC, 1840.

X. DE MARMIER

Amor depois da morte (tradição norueguesa), CM, 1853.

Um Drama no mar, CM, 1853.

J. MARMOL

Amália, romance baseado sobre fatos históricos da ditadura de Rosas em Buenos Aires, CM, 1858/1859.

Michel MASSON – C. L. de S.

Albertina, DRJ, 1842.

Michel MASSON et Frédéric THOMAZ

[Miguel Masson et Frédéric Thomaz], *Um casamento para o outro mundo*, JC, 1849.

Uma Família parisiense do século XIX, O João diabo, DRJ, 1861.

A. MAURAGE

O Burel e a espada, JC, 1863.

Proper MERIMEE

Carmem, JC, 1849.

[PR. Merimée], *Colomba*, JC, 1840.

MÉRY

Um Amor no Futuro, DRJ, 1848/1849.

Aventuras de um milionário (Restaurado), DRJ, 1844.

Os Condendados da Índia, DRJ, 1858.

A Condessa Hortensia, DRJ, 1843.

As Duas Amazonas, CM, 1849.

A Florida, DRJ, 1845.

A Guerra do Nizann, DRJ, 1846.

Heva, DRJ, 1844.

A Judia no Vaticano ou Amor e Roma, novela contemporânea, DRJ, 1851/1852.

O Último dia de Frascati, DRJ, 1843.

O Último fantasma, DRJ, 1857.

Eugênio MILBERT

Para não serem treze, JC, 1842.

MOLÉ-GENTILHOME

Os Dois marqueses, JC, 1841.

O Filho do denunciante – episódio de restauração de Carlos II, DRJ, 1847.

MOLERI

Estevão Giraud, CM, 1859.

[Moleri], *O Tráfico de mulheres brancas*, CM, 1858.

Xavier DE MONTÉPIN

Um Amor Maldito, JC, 1863.

[Xavier de Montepin], *Os Amores de um louco, O João diabo*, DRJ, 1861.

As Aventuras de um emigrado, CM, 1861.

[X. de Montepin], *O Castelo dos espectros (Os Ciganos da regência)*, JC, 1857.

[Xavier de Montepin], *O castelo dos fantasmas*, DRJ, 1856.

[X. de Montepin], *Esmeralda e Companhia (Os Ciganos da regência)*, JC, 1857.

[X. de Montepin], *Joanna de la Tremblaye (Os ciganos da regência)*, JC, 1857/1858.

[X. de Montepin], *Mademoiselle Lucifer (Os Ciganos da regência)*, JC, 1857.

[Xavier de Montepin], *As primeiras núpcias*, DRJ, 1856.

[X. de Montepin], *As primeiras núpcias (Os Ciganos da regência)*, JC, 1857.

[Xavier de Montepin], *Um Processo criminal, O João diabo*, DRJ, 1861.

[X. de Montepin], *A Rainha de Sabá (Os ciganos da regência)*, JC, 1856/1857.

[Xavier de Montepin], *Suzana*, DRJ, 1855.

Os Títeres do diabo, JC, 1860.

Auguste MOQUET

O conde de Laverna, DRJ, 1854.

[Augusto Maquet], *A Bela Gabriela* JC, 1855.

Eugène MORET (voir Jules ROUQUETTE)

Paul MUSSET

[Paulo Musset], *A Cabra amarela*, JC, 1849.

[Paulo Musset], *Dois meses de separação*, DRJ, 1843.

[Paulo Musset], *Puylaurens*, JC, 1848/1849.

[Paulo Musset], *A Saloinha*, JC, 1850.

Charles NODIER

[C.H. Nodier], *Ines de las Sierras*, DRJ, 1842.

PONSON DU TERRAIL

[Visconde Ponson du Terrail], *A Dama da luva preta* (Suite de *O Pacto de Sangue*), JC, 1859/1860.

As Demolições de Paris, Aínda Rocambole, JC, 1869/1870.

[Visconde Ponson du Terrail], *A Desaparição de Rocambole*, JC, 1867.

A herança de um cômico, DRJ, 1842.

[Visconde Ponson du Terrail], *História de uma faca de mato*, CM, 1866.

Memórias de uma viúva, DRJ, 1867/1868.

[Visconde Ponson du Terrail], *Misérias de Londres, Aínda Rocambole*, JC, 1868.

[Visconde Ponson du Terrail], *A Mocidade de Henrique IV, Novela histórica*, JC, 1860/1861.

[Visconde Ponson du Terrail], *A Mulher Imortal*, JC, 1868/1869.
[Visconde Ponson du Terrail], *As Noites de Maison D'Orée*, DRJ, 1863.
[Visconde Ponson du Terrail], *O Pacto de Sangue*, JC, 1859.
[Visconde Ponson du Terrail], *A Rainha das tranqueiras*, JC, 1864/1865.
[Visconde Ponson du Terrail], *O Regresso de Rocambole*, JC, 1867/1868.
[P. du T.], *O Rei dos boêmios*, DRJ, 1866.
[Visconde Ponson du Terrail], *A Ressurreição de Rocambole*, JC, 1866/1867.
Rocambole, Novo episódio, JC, 1870.
[Visconde Ponson du Terrail], *A Segunda mocidade de Henrique IV*, JC, 1869.
[Visconde Ponson du Terrail], *As Últimas proezas de Rocambole*, JC, 1867.

A.R.

O Lago da saudade, DRJ, 1864.

Charles RABOU

A Alameda das viúvas, JC, 1845.

Charles REYBAUD

Os Amores de um ladrão, JC, 1840.

Os Corvos, JC, 1839.

[C. Reybaud], *Fabiana*, JC, 1840.

Jorge, JC, 1841.

[Carlos Reybaud], *Lena*, JC, 1849.

[Carlos Reybaud], *Sem dote*, JC, 1849.

Mme. Charles REYBAUD – Auguste ARNAULD

Amor e vingança, DRJ, 1841.

Mme. Charles REYBAUD

A Albergaria de Gaubert, DRJ, 1860.

O Tio César, CM, 1860.

Charles RIBEYROLLES

[Carlos Ribeyrolles], *Os Companheiros da morte – Revolta de Marsaniello em 1647*, DRJ, 1863.

Henrique RIVIÈRE

O Assassino de Albertina Renouf, JC, 1865.

Clémence ROBERT

Clémence Robert, *Cardeal Walsey*, **novela histórica**, JC, 1842.

[Mme. Clemence Robert], *Luiza de Lorena*, **novela histórica**, JC, 1843.

[C. Robert], *Mandarin*, **romance**, DRJ, 1867.

A Ponte nova, **romance em três partes**, CM, 1859/1860.

Paul ROBERT

Paul Robert continué par Luiz DE VALLIERES, *Pé de ferro*, CM, 1868.

Justiniano José da ROCHA

[J.J.R.], *A Paixão dos diamantes* [Os assassinos misteriosos], JC, 1839.

Antonio Joaquim da ROSA

A Cruz de cedro, **Novela original**, JC, 1854.

Jules ROUQUETTE et Eugène MORET

O médico das mulheres, DRJ, 1870.

C. L. de S. (voir **Michel MASSON**)

Julio DE SAINT-FELIX

O que tem de ser tem muita força, JC, 1863.

H. DE SAINT GEORGES

O Fidalgo espião, DRJ, 1851.

Um Mistério, DRJ, 1848.

E. Marco DE SAINT-HILLAIRE

Íntimas recordações do Império, Três visitas aos Inválidos (1705-1806-1840), JC, 1841.

[E.M. Marco de Saint-Hilaire], *Íntimas recordações do tempo do Império, A espada de pão doce*, JC, 1840.

George SAND

[Jorge Sand], *A Derradeira Adini* (Suite), CM, 1853/1854. Traduit par le Dr. Cardoso de Menezes

[Jorge Sand], *O Homem de gelo*, JC, 1858.

Mademoiselle Marquem, DRJ, 1868.

O Marquês de Villemer, CM, 1862.

Mont Reveche, DRJ, 1853/1854.

[G. Sand], *O Pirata*, JC, 1841.

Jules SANDEAU

[Julio Sandeau], *Valente*, JC, 1844.

[Julio Sandeau], *Valcreuse*, JC, 1849.

Aureliano SCHOLL

Os Novos mistérios de Paris, DRJ, 1866/1867.

Eugène SCRIBE

[E. Scribe], *O Afilhado de Amadis ou Os amores de uma fada*, *Novela de cavalaria*, JC, 1856.

[Scribe], *A Amada anônima*, JC, 1839.

[Eugênio Scribe], *Carlo Broschi*, *novela histórica*, DRJ, 1840.

Maurício, *história contemporânea*, JC, 1845.

J. M. P. da SILVA [João Manuel Pereira da SILVA]

[P. da S.], *O Aniversário de D. Miguel em 1828*, *Romance Histórico*, JC, 1839.

Jerônimo Corte-Real, *Crônica portuguesa do século XVI*, JC, 1840.

[P.S.] *Religião, amor e pátria*, *Romance histórico*, JC, 1839.

C. DE SOR

Muller, o cocheiro, DRJ, 1868

Frédéric SOULIÉ

[Frederico Soulié], *O Bezerro de ouro*, JC, 1853/1854.

[Fred. Soulié], *A Condessa de Monrion*, DRJ, 1846.

Uma Desgraça completa, JC, 1840.

Diana de Chivni, DRJ, 1843.

Os Dois tirados do pó, JC, 1839.

[Frederico Soulié], *A Espia*, CM, 1849.

A Espiã, ou o segredo dos carbonários, JC, 1839.

O Filho da doida, JC, 1840.

[Frederico Soulié], *O Leão apaixonado*, JC, 1844.
[Fred. Soulié], *Margarida*, DRJ, 1844.
[Frederico Soilie], *Um Sonho de amor*, DRJ, 1840.

Émile SOUVESTRE

[E. Souvestre], *Bianca Capello*, JC, 1843.
[E. Souvestre], *Branca Lorzy*, JC, 1843.
O Cirurgião da armada, JC, 1839.
[Emilio Silvestre], *O Cirurgião da armada*, DRJ, 1866.

Eugène SUE

[Eug. Sue], *O Dom de agradar*, DRJ, 1842.
A família Jouffroy. DRJ, 1854/55.
Os Filhos do amor, JC, 1850/1851.
O Hotel Lambert, DRJ, 1844.
[E. Sue], *O Judeu errante*, DRJ, 1844/1845.
[E. Sue], *Miss Mery ou A mestra*, JC, 1852.
[E. Sue], *Os Mistérios de Paris*, JC, 1844/1945. [Traduction de L.] Justiniano José da Rocha?
Os Mistérios do Povo ou História de uma família de proletários através dos séculos, CM, 1850/1851/1852.
Uma Revolta no tempo do Império, DRJ, 1841.
[Eugênio Sue], *Os Sete pecados mortais*, CM, 1848/1849.

[J. J. T.]

O Bom filho G., DRJ, 1841.

[Hipolite TAUNAY]

O Filho do pedreiro, JC, 1840.

J. J. TEIXEIRA

A Sobrinha do cônego, JC, 1850.

Antonio Gonçalves TEIXEIRA E SOUSA

A Providência, Recordações dos tempos coloniais, CM, 1854.

Withem TENIT

A Flor dos Favos, DRJ, 1843.

Frédéric THOMAZ (voir Michel MASSON)

B. TILLEUL

O Galo e a pérola, JC, 1842.
O Tio sem tutela, DRJ, 1843.

Mario UCHARD

A Condessa Diana, DRJ, 1864.

Alexis DE VALON

O Chale preto, JC, 1851.

Luiz DE VALLIERES (voir Paul ROBERT)

Max VALREY

Martha, DRJ, 1857.

A. A. Teixeira de VASCONCELLOS

De Paris a Madri, CM, 1861.

O Porto de arroz doce, CM, 1862.

Alfred DE VIGNY

[Conde Alfred de Vigny], *Stello ou Os diabos azuis*, CM, 1849.

ROMANS-FEUILLETONS SANS NOM D'AUTEUR

A Abóbada, Crônica monástica portuguesa, JC, 1839.

A Batalha de Torres Vedras: episódio da última guerra em Portugal, CM, 1848.

A Constância do amor, JC, 1841.

A Dama das espadas, CM, 1849.

A Filha do negociante, JC, 1839.

A Ira, CM, 1849.

A Órfã de Solferino

A Órfã de Waterloo, CM, 1848.

A Pérola de Roma, CM, 1864.

A rainha da Vindima, DRJ, 1869.

A Ressurreição de amor, Crônica rio-grandense, JC, 1839.

A Terra da promessa, CM, 1859.

A Vingança do homem branco, CM, 1848.

A Vingança dos finados, JC, 1844.

Alexandrina du Rosier, JC, 1856.

Alternativas de um casamento

As Aparições, CM, 1860.

As Chinelas do Brâmane, CM, 1850.

As Figuras de cera, CM, 1866/1867.

As Três irmãs rivais, CM, 1862.

Aventuras de caça, CM, 1865.

Berta, JC, 1841.

Carlota de Leymon, JC, 1842.

Cecília

Como as coisas se tecem [da Gazeta de Portugal], CM, 1864.

Dschellaledin, novelas russas, JC, 1850.

Germana, CM, 1857.

La Grand famille de ce bom M. Tartuffe, CM, 1851.

Leonor de Montefeltro, CM, 1860.

Madame Le Blanc, CM, 1857.

Madri, 10 de outubro de 1846, CM, 1848.

Manuel el chato, ou O Contrabandista espanhol, JC, 1840.

Mestre Gil, Crônica do século XV, JC, 1839.

Mulheres e flores, CM, 1865.

O acendedor de lampiões, DRJ, 1856.

O Artigo 75, JC, 1856.

O Diário de um médico, JC, 1840.

O Diário de um médico, O homem político, JC, 1840.

O Filho do tabelião, JC, 1845.

O Médico castaing, CM, 1848.

O Médico da aldeia, JC, 1847.

O Mestre assassino, Crônica dos Templários, JC, 1839.

O Noivo além-túmulo, JC, 1842.

O Ouro é uma químera, CM, 1861/1862.
O Pecado de Madalena, CM, 1865.
O Tenente das guardas reais, CM, 1866.
O Último coronel, CM, 1857.
Os [Guerrilhas], CM, 1857.
Os Assassinos do rei, JC, 1839.
Os Filhos das trevas, CM, 1865.
Os Peggados favoritos, DRJ, 1847.
Os Três malfeitores, legenda oriental, CM, 1849.
Ouro e nobreza, CM, 1850.
O Zuavo, JC, 1862.
Pedro, romance original, JC, 1842.
Quinta para vender, JC, 1842.
Santa Maria, JC, 1860.
Suzana Daunon, JC, 1859.
Tamoios desta vida, conto moral, CM, 1863.
Teresa, JC, 1844.
Um Casamento na província
Um Conto de fada (« a propósito de Thalberg »), JC, 1855.
Um D. João na decadência
Um Dote em papel, JC, 1861.
Um Laço de fita, JC, 1860.
Uma Duquesa de Florença 1578-1579, romance original, JC, 1843.
Uma História holandesa, JC, 1850.
Uma Loja de floristas, JC, 1859.
Uma segunda mãe, CM, 1857.

DEUXIÈME PARTIE :

**LA TRANSCRIPTION
DES ROMANS-FEUILLETONS**

AVERTISSEMENT SUR LE RETABLISSEMENT DES TEXTES

Les cinq romans-feuilletons ici transcrits font l'objet de notre analyse dans le volume I. Ils ont été choisis parmi les dix ouvrages de notre *corpus* principal selon un critère de rareté, favorisant ainsi la lecture du travail, la compréhension de nos points de vue et contribuant en même temps à faire connaître ces textes aux spécialistes de la littérature brésilienne du XIX^e siècle.

Nous adoptons une transcription des textes²³ (au lieu d'une simple reproduction par photocopie), même s'il s'agit d'une tâche plus laborieuse, à cause du mauvais état de conservation des journaux, certaines pages étant peu ou pas lisibles. En outre, les proportions grands formats des journaux de l'époque nous auraient obligée de toute façon à les couper pour pouvoir les cadrer dans ce volume.

Néanmoins, nous faisons en sorte de conserver au maximum la forme du feuilleton et les choix de l'auteur ou de l'éditeur du journal pour donner à notre lecteur une idée précise de ce qu'étaient les romans de bas des pages. Pour ce faire, nous conservons le découpage des romans en épisodes, indiquant en haut de page entre parenthèses la date de sortie du feuilleton concerné. Toutes les notes de bas pages appartiennent au rédacteur du journal ou à l'auteur, sauf indication contraire.

²³ Roger Laufer soutient que plusieurs éditeurs optent pour la reproduction fac-similée qui offre une fidélité majeure au texte original, même si cette fidélité n'est jamais optimale. Cf. Roger LAUFER, *Introduction à la textologie : Vérification, établissement, édition des textes*, Paris, Larousse, 1972.

Nous avons rétabli l'orthographe d'usage, appliquant les règles prescrites par la grammaire brésilienne contemporaine. En revanche, nous respectons l'orthographe des toponymes et des patronymes.

Nous avons respecté aussi les choix des minuscules après les points d'exclamation et d'interrogation. Quant aux fautes de ponctuation (surtout la collocation de la virgule entre le sujet et le verbe), et d'accord verbal et nominal, nous n'avons procédé à aucune retouche estimant par là conserver des signes d'une écriture hâtive, due à des contraintes journalistiques. Mais, quand ces erreurs risquaient d'entraîner des problèmes de compréhension pour le lecteur contemporain, nous avons indiqué par un [sic] qu'il s'agissait d'une citation textuelle, si étranges que puissent en paraître les termes. Nous avons maintenu l'emploi de la « crase » effectué par l'auteur, sauf quand elle est mise après une préposition ; dans ce cas, nous avons supprimé l'accent.

Nous avons effectué ces transcriptions à partir de copies électrostatiques des microfilms, fournies par la Bibliothèque Nationale. Plusieurs extraits ne sont pas lisibles à cause de la mauvaise conservation des matériaux. Pour dissiper nos doutes et réduire le plus possible les erreurs de transcription des textes des feuillets, nous avons pu consulter les journaux originaux, grâce à une autorisation spéciale de la Bibliothèque. Malgré cela, les mots ou phrases demeurés peu clairs ont été mis entre crochets et les illisibles remplacés par un point d'interrogation entre crochets.

Nous signalons ci-dessous quelques exemples ou procédures spécifiques :

- Actualisation orthographique des mots comme : « coussa » → « coisa », « dous » → « dois », « ahi » → « aí » ;
- Corrections automatiques de l'orthographe des « porquês », selon la grammaire brésilienne contemporaine ;

- Uniformisation de l'emploi de majuscule pour le mot Église (« Igreja ») quand il se rapporte à l'institution et de minuscule (« igreja ») quand il s'agit de l'édifice ;
- Quand les points d'interrogation et d'exclamation, ainsi que les deux points et le point-virgule, ne sont pas distinguables, nous avons procédé à la ponctuation suivant le sens de la phrase et selon la règle grammaticale ;
- Les mots illisibles sont indiqués par [?] ;
- En cas de doute, le(s) mot(s) concerné(s) se trouve(nt) entre crochets.

I. A RESSURREIÇÃO DE AMOR

(Samedi, 23/2/1839)

FOLHETIM.

A RESSURREIÇÃO DE AMOR.

(Crônica Rio-Grandense)

Introdução

Na margem oriental da lagoa de Viamão, debaixo da latitude meridional 30° 2', e longitude ocidental 54°, se acha uma península rodeada de habitações encantadoras, que se liga com a terra firme por uma colina aurífera que sustenta, no ponto mais elevado, o hospital da Caridade, e perde-se no interior do país. Duas praias, em forma de anfiteatro, formam a continuação das margens da península, uma a do caminho novo e a outra a do caminho de Belas; bordadas de quintas majestosas e outros prédios menos nobres, cujas chácaras recordam os climas mais suaves e férteis da bela Europa, pela profusão e riqueza de suas hortas e pomares.

A cidade de Porto Alegre, capital da província de S. Pedro[,] se acha assentada naquela península: Parthenope do Brasil, ela contempla a majestade de cinco rios transparentes, que beijam a base de seu trono e a refletem em suas águas, formando uma nova cidade, cidade encantada que parece flutuar no azul do espaço.

O paralelo dos edifícios naturais e refletidos, a variedade dos contornos, a alvura de suas habitações, se assemelha a um candelabro de mármore, do século de Péricles, deitado sobre a relva do Acrópolis, ou nas margens do Ilisso, debaixo do céu de Atenas.

Se há um ponto no mundo que apresente a fusão a mais perfeita da zona tórrida e temperada, quer no clima, quer nos produtos, é aquele lugar: a Europa e a América ali se acham representadas pelos seus vegetais.

Se há um clima saudável, lavado por contínuos ventos, onde o frio e o calor são moderados, onde a pêra, a uva, o ananás e a banana ornam o banquete do filho do homem, onde as faces são coloridas pelo toque frio da brisa matutina, onde o corpo tem o vigor do atleta e a destreza do gladiador, onde o belo sexo é encantador, onde a hospitalidade é um dever e a bizzarria um hábito, onde o valor parece ser inato e o espírito belicoso um instinto, é certamente o da província do Rio Grande do Sul. Terra bem-aventurada, terra que a natureza preparou para grandes anais, mas que hoje mãos fratricidas regam com o próprio sangue, arrendando para longe sua glória e seu futuro!

Vastas Campinas, onde outrora pastavam milhares de manadas que fertilizavam o país e o resto do império, hoje são habitadas por corvos que pairam sobre glebas funerais, isoladas aqui e ali: corvos que partem com a velocidade do raio para onde a voz do canhão os chama, para onde cheira a sangue, para onde cheira a morte.

Essas Campinas eram matizadas de ricas habitações; debaixo de seus tetos soavam os cânticos de Rossini e de Cimarosa (ninguém o diria), e hoje se acham taladas, seus pomares incendiados, seus jardins reduzidos a pó, e seus pastos à cor de ferrugem. Dir-se-ia que um cometa infernal por ali passara, levando a devastação em sua órbita, e deixando o cunho funesto, não do vandalismo, mas da guerra civil, dessa política média que devora os próprios filhos, que salpica o túmulo dos passados e o berço dos vindouros com o sangue de uma geração, que abafa com sua toga infernal todos os sentimentos mais nobres do coração humano, e que transmuta as produções da indústria e das belas artes nessas ruínas que esconderam a pátria de Homero e dos Faraós!

Leitor! eu nasci naqueles lugares, mas hoje não pertenço a eles. Troquei de bom grado o salso do Guayba pelo aderno do Paraíba; troquei essas verdes campinas, esses rios cristalinos, essas montanhas de pórfiro e de mármore, hoje um vasto cemitério, pelo Pão de Açúcar, pela Gávea, pela Tijuca, pelo Corcovado e pela Serra dos Órgãos, por todos esses colossos de granitos que fendem orgulhosamente as nuvens, e que parecem, coloridos através da atmosfera, templos de ultramar, colunas de púrpura sustentando a cúpula risonha de um céu sem igual.

Troquei os meus rios e suas águas cristalinas por esta majestosa baía onde o cruzeiro se balança, refletido em suas vagas: por esta terra pitoresca onde o manancial da Carioca, costeando as montanhas e atravessando os ares, como uma serpente de alvenaria, todo perfumado pela floresta das Paineiras, pela baunilha do Corcovado e pelas flores da montanha de Santa Tereza, vem saciar minha sede.

Troquei a minha vida de nulidade por uma vida de poesia, por uma vida de voluptuosidade espiritual: os muros da minha pequena cidade pelos muros desta capital, onde o fraco som da minha voz acha um eco, e não se perde como o suspiro do deserto; onde minha alma acha uma fonte remoçadora: não essa fonte ilusória que Poncio de Leão, o companheiro de Colombo, o descobridor da Flórida, procurara na ilha de Bimini, quando, em vez do rumor de suas águas, achou somente o eco e o silêncio dos desertos.

O Rio de Janeiro, hoje, é a maior torrente de emoções no Brasil: a sua alfândega, os seus mercados, as suas paisagens e os seus jornais, as fornecem ao negociante, ao economista, ao artista, ao estudante e ao homem da política!...Terra que me é grata, pátria da minha esposa, e que será talvez dos meus filhos e meu sepulcro!... Voltemos a Porto Alegre.

Das crônicas dessa cidade é que eu vou arrancar uma página de amor, de delírios, de desgraças, de desesperação e de felicidade. Nova Ferrara, viu em seu seio reproduzir-se uma quase igual cena à que pintara o gênio Shakespeare, uma nova Julieta que, sem o narcótico do alquimista, baixara ao túmulo, e um novo Romeu, que não fora arrancado dos braços de amor pela eternidade.

O palácio da residência dos governadores, em Porto Alegre, é próximo à igreja matriz, o ponto mais elevado, no meio da península; o seu quintal desce para a parte chamada do riacho, até a Rua do Arvoredo, e une-se com o cemitério da igreja.

O cemitério divide-se em duas partes, a superior e a inferior: na primeira estão as catacumbas de todas as irmandades, e na segunda, que é um campo, enterram-se os que não têm irmandade, ou meios de pagarem uma sepultura mais distinta.

A parte superior comunica-se com a inferior por meio de duas arcadas, sem portas, e esta última era separada, naquele tempo, por um mau muro de tijolo, e da parte do palácio, por uma vala baixa entupida de gravatas, e bordada de algumas árvores e arbustos. Todo o território da cidade naqueles lugares era quase um deserto, porque apenas se contavam três casas de sapé, duas à esquerda por trás da casa do padre [Sanhudo], e uma à direita, onde morou um preto centenário por nome José Cabello.

O terreno para a parte do riacho era uma vasta restinga salpicada de arbustos. Hoje tudo é cidade, e onde há 18 anos, os caçadores achavam aves em abundância, existem hoje palácios, templos e jardins.

O gigante parecia invulnerável: nem a espada do inimigo da fronteira por tantos anos lhe impedia o crescimento! Foi necessário que ele delirasse, que se armasse de ferro, que combatesse consigo mesmo, para emprazar por largos anos o seu colossal desenvolvimento.

Possa a mão da Providência, essa mão ali retratada naqueles rios (donde vem o nome do *Vi a mão*), unir de novo em um amplexo fraternal os filhos dos Bandeiras, dos Manecos, dos Abreus e dos Hypolitos.

* * *

(Continuar-se-á)

(Dimanche-Lundi, 24/2/1839-25/2/1839)

FOLHETIM.

A RESSURREIÇÃO DE AMOR. (*)

(Crônica Rio-Grandense)

I.

O galo tinha cantado, e o sino da torre do Santíssimo respondera com doze badaladas. Meia-noite, hora propícia e hora aziaga. Ali, palpitante de amor, o jovem namorado, fiel ao prazo dado, aguarda o seu bem, o seu bem que lhe abre a porta logo que o sono fecha as pálpebras paternas! Infelizes! sonhos do erro, delírio das paixões, cilício infernal de amor, que prende as almas no mágico estádio das ilusões, onde com uma mão se colhem as flores do paraíso, e com a outra se toca as cadeias do remorso!...

Meia-noite! o sábio e o sicário vigiam, ambos com os olhos fitos no homem, um para sua felicidade, e o outro para sua desgraça!

Cada bago de areia que cai da ampulheta do tempo rola sobre a terra, e nela desenha mil cenas.

Enquanto o leito nupcial é profanado de um lado, do outro a virtuosa esposa seca, entre os seus braços, o suor do afadigado marido; tempera-lhe a calidez da vida, mostra-lhe o amor e a amizade em toda a sua pureza, como que para contrastar o egoísmo, essa paixão terrível que decompõe a virtude em interesse e o heroísmo em ouro.

Na hora em que dorme a inocência, vela a ambição, dançam os indiferentes, inspira-se o poeta, e o astrônomo penetra com a vista nesse trono iluminado que repousa aos pés de Deus, e que esmalta a cúpula que cobre as cenas do universo...

Mas, quem é que vivendo em acerbos agitações se não enamora da lua e dos astros, não ouve o rufo que o zéfiro produz entre as folhas da bananeira e do palmito, não respira as nuvens de aroma que se espalham no ar, despreza a pintura que a lua grava sobre o lago, rendas de astros, adereços de diamantes, labirintos efêmeros como a idéia do alucinado pelo ciúme, onde a suspeita e [a] realidade se arrojam em contínuo conflito?!...

Meia-noite! canta o galo segunda vez, canta terceira vez, e só se ouvem os passos do viandante, o gemido do mocho, as gargalhadas longínquas de uma orgia, o som de uma flauta melancólica, e no centro do palácio contínuos suspiros!...

Eram os suspiros do governador, ansioso por seu irmão, que há três dias não aparecia, e do qual pedira notícias por toda parte.

De repente, ouve-se um movimento em um quarto imediato, e uma voz rouca que grita com desesperação:

– Deixa-me! deixa-me.

Corre ao quarto o governador, quer abraçar seu irmão, mas recua de horror, vendo-o imóvel, no meio da casa, como uma estátua, os cabelos emaranhados e ensopados em suor, os olhos esbugalhados, e rodando em torno de um ponto fixo sobre o pavimento, a cólera nas sobrancelhas e a desesperação nos lábios, coberto de andrajos... era um espectro!!!

– Meu irmão, diz-lhe o governador, meu irmão, o que tendes?... o que tendes?

– Brilhou para os meus olhos como uma aurora boreal: desapareceu para sempre como um meteoro! Maldita fatalidade!

Assim exclamou Francisco, e imóvel ficou, e tão assombrado como o cavalheiro da idade média que vira o seu cimo e espada caírem em cruz sobre a terra... sinal de morte!

Francisco sorriu-se, mas com um sorriso satânico, com uma daquelas risadas que envenenam o íntimo do coração. Titubeando como ébrio, dirige-se a um gavetão, abre-o, tira uma pistola, aponta-a para boca... O governador a afasta, segurando-lhe o braço: dispara o tiro....

(*) *Vide Jornal do commercio de 23 de fevereiro;*

Francisco olha para aquela mão que o arrancara à morte: percorre a vista pelo braço, dá com a face de seu irmão mais velho, de seu pai, e cai, como fulminado, a seus pés, dizendo:

– Meu íntimo amigo, meu caro irmão, deixa-me morrer!...

– Estás louco; cometeste algum crime?...

– Ela já não existe, e que serei eu na terra?!

– Percebo!... A tua vida é do teu rei, do teu pai, do nosso velho pai... e da tua esposa futura, uma esposa nobre....

– Mais nobre do que ela ninguém, respondeu-lhe Francisco numa cólera violenta.

– Oh lá... retirem estas armas daqui, fechem aquela janela de grades... Meu irmão, amanhã deves partir para a campanha, como engenheiro, para tirar a planta dos Sete Povos das Missões.

– Não posso, meu irmão, estou muito doente.

– Da parte d’el-rei vo-lo ordeno, é o governador quem manda.

– Obedeço, senhor governador, mas desejava a graça de um dia de mais.

– Tenho ordenado, senhor capitão, em nome d’el-rei.

– Eu partirei.

– Darei as ordens para que tudo se apronte. Boa noite, até amanhã.

– Boa noite, senhor governador.

E Francisco caiu sobre o leito com a força de uma abóbada que desmorona.

Quem viu o oceano agitado depois de uma tempestade rolar suas vagas contra o sopro de um novo vento, quem viu a cratera de um vulcão fumegando dar arrancos que abalam os terrenos circunvizinhos, pode ter uma idéia de sua agitação. Sua alma vagava com a esperança em torno do astro da sua vida, da sua Amalia.... mas a vida lhe parecia um caos, caos que tinha servido a luz do sol, a fertilidade da terra, e a raça humana.... Oh! quanto é horroroso o momento em que o futuro nos diz: – basta!

Francisco media o seu leito com o corpo em todos os sentidos: ora soluçava, ora gemia; ora queria vociferar contra a Providência, mas uma voz interna lhe dizia: Não. Rolou, rolou tantas vezes no leito, até que entorpecido parou, e com a frescura da manhã principiou a dormir, mas com um sono agitado que era entrecortado por contínuos pesadelos, por contrações nervosas; sono de infeliz!

II

Às 8 horas da manhã acorda de sobressalto, assenta-se na cama, pára, e ouve a voz dos sinos que, em uma desordem monótona, anunciava à cidade que ela perdera um habitante!

Parecia-lhe um sonho tudo quanto se passava. Forma o projeto de sair, a título de despedir-se de alguns amigos pede o seu fato, mas tudo o governador tinha proibido que se lhe desse; quer sair, acha-se a porta fechada; quer arrombá-la, eis que chega o governador, e ele se abranda.... Quanto pode a força moral, mesmo no momento da desordem humana!!

– Não podeis sair senão à noite.

– E por que, senhor governador?

– Porque tais são as minhas ordens. Tranquilizai-vos.

– Eu quisera vê-la, ao menos pela última vez.

– Sois militar?

– Honro-me de o ser, e disso tenho dado provas.

– Obedecei.

– Obedeço.

O governador tinha impedido o consórcio de Francisco, seu irmão, com Amalia, com todo o peso da sua autoridade, porque ela não convinha aos seus sentimentos.

Filha de uma família abastada, mas sem título de nobreza ou foro algum, pois esbarrava na vara e côvado, cumprimento geral de quase toda a aristocracia brasileira.... e naquele tempo onde cada passo do homem devia convergir para o centro das grandezas, como consentiria um governador em semelhante aliança?!...

Francisco encostou-se à cabeceira do seu leito e aí passou toda a manhã, recusando a comida e falar ao próprio irmão.

A monotonia dos sinos lhe exauriu a sensibilidade, e pouco a pouco foi adormecendo, mas foi logo despertado pelo lúgubre *Subvenite*²⁴!... esse cântico de lágrimas...

Quis forçar a janela, quis forçar a porta, e tudo lhe foi impossível. Resignou-se à sua sorte; orou por ela, de joelhos, durante o tempo de encomendação, e logo que não ouviu mais o canto fúnebre dos sacerdotes, exclamou: “Amalia, na eternidade nos veremos.” E caiu de novo sobre o leito.

Francisco achava-se tão abatido, que se lhe viessem dar uma notícia venturosa ou infortunada, ele receberia com a expressão da indiferença.

Enquanto temos esperanças, os desgostos são como um malho que destrói a incude do coração, mas logo que elas desaparecem, desaparecem as sensações.

* * *

(Continuar-se-á)

²⁴ Il s’agit du répons chanté lorsque le corps du défunt était amené à l’église: « Subvenite Sancti Dei, occurrere Angeli Domini; suscipientes animam ejus: offerentes eam in conspectu Altissimi, etc. »

(Mardi, 26/2/1839)

FOLHETIM.

A RESSURREIÇÃO DE AMOR. (*) (Crônica Rio-Grandense)

III.

Reinava o crepúsculo: os sinos das torres marcavam o termo do dia com o toque da Ave Maria; a guarda do palácio tinha dado o rufo que comanda à oração o soldado, e dentro do pátio se ouviam as patadas, os rinchos dos cavalos, e o tinar dos arreios de prata. Era a hora da partida.

O governador entra e entrega a seu irmão diversos ofícios achados, um para abrir no Triunpho, outro em Rio Pardo; e mais dois, que entregaria na Cachoeira e Santa Maria da Boca do Monte. Quanto ao mais, sabia ele o que tinha que fazer.

– A barca da passagem está pronta, os cavalos também: podeis partir para o outro lado do rio, e amanhã pela alvorada segui viagem. Meu irmão, um abraço.... Boa viagem.

– Estimarei que fique gozando em paz do seu governo.

– A planta dos Sete Povos das Missões deve vir o mais breve possível, que a ela se ajuntará uma memória sobre os domínios dos Jesuítas, suas conquistas e riquezas.

– Eu fornecerei algumas notas e alguns desenhos, tanto de paisagens como do interior dos ediffícios.

– Muito bem, meu irmão. Adeus: o Anjo da Guarda o acompanhe.

– Amém.

Francisco deu ordem para levarem a cavallhada e mais trem para a barca; vestiu-se e pediu, chamou Gregorio, que era um peão que o estimava muito, pediu-lhe que o acompanhe na qualidade de vaqueano ou guia.

Arrancou de dentro de um livro uma meia folha de papel, beijou-a e a regou de lágrimas: era o retrato de Amalia, que ele mesmo debuxara nos momentos de sua saudosa inspiração, e ajuntou a isto um lenço bordado de cabelos pretos, que ela lhe dera com consentimento de sua inconsolável mãe.

Despediu-se de todos, e antes de montar a cavalo, foi atrás da igreja que domina o cemitério, olhou para todos os lados, procurou com a vista turva a catacumba da sua Amalia; mas todas elas estavam iguais, o véu da noite as tinha tingido da mesma cor... suspirou e veio se arrastando encostado à parede da sacristia que abre-se para o lado do palácio... olhou para o lago.... para o céu.... e disse consigo mesmo:

– Para que me afligir tanto? Se a não gozei nesta vida, se não vivi a seu lado, como um anjo de ventura, a eternidade não nos pertence toda?... Este mundo é um filtro onde coamos nossas misérias, é o pórtico sombrio de uma majestosa catedral, é a introdução de trabalhos e gemidos que precede a paz e a melodia dos anjos.

Montou a cavalo, foi à ponta do arsenal, passou para o outro lado na barca e aí pousou em um rancho, invejando a sorte e a alegria de uns pedreiros que dançavam e cantavam ao som de uma viola o *Chico* e a *Tyranna*.

Sentados ao pé de um coqueiro, estavam dois homens conversando sobre um acontecimento que houvera em Santo Amaro, e Francisco ouviu estas palavras:

– O homem chamou o mestre e mandou arrombar o muro; eu fiquei espantado quando ele principiou a tirar papéis, umas garrafas, e depois encontrou três sacos de dinheiro; abriu um e deu duas onças ao mestre e uma a cada um de nós. Que bom tempo! Já não aparece disso.

O outro perguntou-lhe:

– E você como fez para que o vizinho não ouvisse arrombar a parede?....

(*) Vide Jornal do commercio de 23 e 25 de fevereiro.

– Oh! essa é boa, mestre; pois, um bom oficial de pedreiro não conhece os segredos o ofício? A parede foi aberta com tal sutileza, que um hóspede da casa, que dormia em um quarto ao pé, não ouviu nada, e continuou a dormir como se tivesse quatro garrafas de aguardente no bucho.

Aquela conversação não foi perdida para Francisco. A idéia de nunca mais ver a face de sua Amalia o atormentava como um remorso; ele sentia em seus lábios a secura da dor, e lhe parecia que um ósculo somente, um ósculo na face fria de um cadáver o consolaria; a ele parecia que a vista do rosto daquela que morrera, faria parar de alguma maneira a roda do infortúnio, pois sabia que ela o amava, que por ele sofrera tantos ataques nervosos, tantas palpitações, tantas síncope, e por fim a morte.

Algumas vezes queria odiar seu irmão e fugir dele para sempre, mas estas idéias iam esbarrar de encontro a tantas provas de amizade, a tanto amor, e aos prejuízos de uma família, militar por excelência, e que só formava alianças dignas de seus feitos.

Levantou-se, foi ao homem que falava, há pouco, e que já conversava em outra matéria, e disse-lhe:

– Faça o favor de me dar uma palavra.

– Vossa senhoria me faz muita honra.

– Quer você ganhar quatro onças espanholas esta noite?

E ao reflexo da luz da fogueira relampejou-lhe pela vista com um papo de avestruz, onde se achava grande quantidade de dinheiro. O mestre, ouvindo a harmonia do tinido daquele metal, que é causa dos três quartos dos males que sofre a terra, sentiu palpitar-lhe o coração, e com tal abalo, que parecia uma repercussão do movimento que fizera a bolsa no ar!... e disse-lhe:

– Sim, senhor.

– Pois é necessário que embarque já e já para a cidade, e lá você fará o mesmo que fez em Santo Amaro!...

– Senhor capitão, V. S.^a sabe que, ainda que pobre, sou homem honrado, e prefiro viver do meu trabalho, aquecer-me ao sol, sem temer a espada da justiça.

– Não se trata disso, o caso é outro. Jurai-me segredo!

– Sou homem de bem, ainda que pobre.

– A vossa missão é de ir comigo arrombar uma catacumba....

– Deus me livre, anjo bento!... com defuntos?! disse-lhe o pedreiro tremendo como varas verdes, e como assombrado de semelhante proposição.

– Dou-vos oito onças?...

– Senhor, eu tenho muito medo de almas de outro mundo!... se ao menos um padre nos acompanhasse?...

– Dou-vos esta bolsa toda, mas iremos sós ao lugar... Gregorio ficará em distância, e ao menor perigo ele será [conosco]. Vós sereis um anjo para mim (cai-lhe aos pés de joelhos), sereis o meu maior amigo sobre a terra... socorrei um infeliz....

– Mas, senhor, se vos prenderem.... o que será de minha alma cometendo tão grande pecado?!... o caso do outro homem era diverso, e eu não sou responsável a Deus por nada.

– Dou-vos esta outra bolsa.... resolvi por bem... Eu sou o irmão do governador, nada vos pode acontecer.

– Senhor, no caso que aconteça algum desastre, o pequeno é quem paga, eu passarei por um... E V. S.^a será inocente... Eu tenho ouvido contar tantas coisas... e este mundo não é como deveria ser!... A paga é boa, de certo não acharei melhor fortuna, mas, eu tenho muito medo de defuntos e da justiça.

– Os mortos só hão de ressuscitar no dia do juízo, e a justiça os homens a fazem e desfazem....

– Pois, senhor, deixe-me pensar um pouco.... a paga é boa!...

– Não há tempo a perder.... Vós sois senhor de metade do meu segredo, vamos embarcar já e já, é no cemitério que eu vos entregarei as duas bolsas.

– Pois, senhor, ainda mais alguma coisa do que arrombar a catacumba... eu estremeço do seu projeto!

– Vós não tendes mais que escolher, ou ir ou esperar minha vingança.... é necessário que me ajudeis ou.... então!... Vamos! o que é preciso?... Aqui está a paga.

O pedreiro, depois de olhar por algum tempo para as bolsas mediu-as em todos os sentidos, arrobou com os olhos o peso do metal, calculou o seu valor; lutou entre a realidade do ouro e a

quimera de um fantasma; e pôr na balança de sua consciência, de um lado os espíritos do outro mundo, e do outro quarenta dobras, pouco mais ou menos, e sentiu que a concha da matéria lhe pesava mais no coração...

– Vamos, mestre. Quem morre não volta...

– Senhor, V. S.^a me causa tanta pena, que eu não posso deixar de o servir.... Tem um lençol e outro homem, tudo está feito; mas, senhor, o que tem V. S.^a que ver, o que quer fazer? por que eu, como sabe, também entro neste negócio...

– Gregorio, abre as minhas canastras, tira dois lençóis e traz-mos; o furriel João de Deus que parta com as minhas bagagens, que eu o encontrarei na freguesia do Triumpho, onde ele me esperará. Esqueceu-me uma coisa na cidade, é necessário que eu volte, e tu vem comigo embarcar.

Tudo foi feito; o pedreiro muniu-se de um martelo, colher e cal para um novo reboque, quis dirigir uma palavra a um companheiro, mas Francisco lhe impediu: aprontaram a barca e partiram para a cidade. Eram dez horas.

* * *

(Continuar-se-á)

(Mercredi, 27/2/1839)

FOLHETIM.

A RESSURREIÇÃO DE AMOR. (*)

(Crônica Rio-Grandense)

IV.

O céu estava semi-obumbrado por algumas nuvens que pareciam massas de algodão, através das quais a lua se enfiava, como as feições mimosas de uma casta virgem transparecem através de um véu finíssimo. O vento que movia aquelas raras nuvens parecia soprar no firmamento e fazer voar a lua escoltada de milhões de estrelas: semelhante à cena do céu, a terra igual espetáculo oferece ao viajante quando ele, por mar ou por terra, avista uma cidade iluminada, e vê aquela procissão de luzes avançar e retroceder!... engano que a ciência nos demonstra.... Verdadeira imagem do mundo interno do homem, que desfigura através do seu prisma os fenômenos da natureza e as suas próprias ações!

A barca, compelida por quatro vogas em uma hora, depois de ter cortado mil vezes o reflexo da lua sobre as vagas, aportou à praia fronteira ao beco de João Ignácio; e os homens, silenciosos como saíram, silenciosos desembarcaram.

Francisco, durante o trajeto, tinha meditado mais de uma vez o perigo de sua empresa; algumas vezes revoltou-se contra si mesmo, quis mandar voltar a barca, tentou precipitar-se no lago.... mas, as idéias, os projetos e as reflexões se sucediam uns aos outros, e no entanto a barca prosseguia o seu caminho tão serena e veloz, que parecia um mergulhão colossal, ou um cisne escuro sobre as águas do Eurotas.

Armados, Francisco com a sua espada, e Gregorio com a inseparável faca, subiram pela ladeira do Ouvidor, passaram a praça d'armas, que era então um vasto precipício e não tinha as belezas que lhe deu o conde da Figueira, por mão dos prisioneiros da guerra de Artigas.

Chegados ao alto, tomaram à esquerda e desceram, por uma rua, entre o Império do Espírito Santo e a casa que habitara o apóstolo D. José Caetano, à rua do Cemitério, e antes de tocarem à do Arvoredo, acharam um lugar propício para passarem-se ao cemitério.

Francisco foi o primeiro que saltou, depois dele Gregorio, e o pedreiro, querendo fazer o mesmo, faltaram-lhe as pernas e ficou por algum tempo estendido no chão, e quase sem sentidos; mas, sustido pelos dois companheiros, pôde arrastar-se e entrar, e logo que subiu, principiou a rezar em voz alta, mas o [céu] e os estalos de uma coruja o distraíram, o amedrontaram e o forçaram ao silêncio.

O capitão não sofria menos que ele, mas a sua agitação era de outra espécie.... ele ainda quis recuar no seu projeto, mas uma força externa o impelia, e uma voz interna lhe dizia: – Marcha!

O pedreiro parecia caminhar sobre pontas de ferro, suas pernas tremiam como juncos, a respiração faltava-lhe, parava freqüentes vezes: mas, logo que esbarrou no arco que dá ingresso às catacumbas, teve um abalo tão grande, que se sentou no chão.

O capitão, conhecendo que ainda restava uma mola no coração do homem, pela qual a coragem poderia ressurgir, deu-lhe as duas bolsas e disse-lhe:

– Aqui estão cinqüenta onças espanholas e mais alguma coisa. Vamos, estamos perto.

– Creio que se não deve *bater a bota no más*, quando um homem sente a cinta gorda desse *churrasco!*

– Senhor, eu já tenho coragem, mas temo ir-me ferir em algum osso de defunto; dizem que a ferida é mortal, e.....

– Não tenha medo, disse Gregorio, que, saindo daqui, vamos ali à venda tomar um trago para animar o perdido; que eu, apesar de ter acompanhado meu amo na campanha do Uruguai, e ter visto de perto a de Catalã e Carumbé, não estou muito senhor de mim. Vamos indo, meu amo; irra, que este barro pega muito!..... se ao menos, na volta, meu amo me desse um daqueles borrachões de..... Parati?....

(*) Vide Jornal do commercio de 23, 25 e 26 de fevereiro.

– Silêncio..... nada de tumulto aqui.... serás satisfeito.
– O que diz voçumcê, meu amo, aguardência de Parati! Quantos defuntos quer que eu carregue? O seu Gregorio não é um *panga*..... *que puxa a minha madrinha*..... *Caramba!*

– Silêncio.....

Encaminhando-se para a parte superior, penetraram pela arcada, e Francisco pôs-se a olhar para todos os lados, sem saber onde estava a catacumba da sua Amalia.

O pedreiro sentiu logo o cheiro do barro e da cal, e disse-lhe:

– Meu amo, aqui há corpo fresco.

Examinaram se havia mais alguma catacumba tapada de fresco: nenhuma encontraram. Demais, aquela nem emboçada estava, e tinha encostado dois cavaletes cobertos de duas pranchas.

– É aqui, mestre, dentro de uma hora acabareis a vossa tarefa; coragem.

– Sim, senhor; queira V. S.^a segurar num lado do lençol e o Sr. Gregorio no outro, para que o barro que cair não faça bulha nas tábuas: a guarda do palácio está tão perto!

Principiou a sua tarefa; mas a primeira martelada foi dada com tanto medo, que o instrumento lhe saltou da mão e caiu.

Francisco sentiu um involuntário estremecimento em todo o corpo, mas, levado de uma espécie de tresvario arremessa uma mão à sepultura e arranca um tijolo: manda o pedreiro e Gregorio segurarem no lençol, e ele mesmo vai continuando a operação, desfazendo o muro, tijolo por tijolo, com tal habilidade como se dera anos ao ofício.

– Desçam, deixem-me só um momento, Gregorio, tens isqueiro?

– Sim, senhor meu amo.

– Fere fogo, e aqui tens mecha e vela.

Ao primeiro lampejo que fizera o fuzil sobre a pedra, o pedreiro saltou abaixo do andaime e caiu em terra com um gemido tão surdo e tão horrível, que parecia escapado das entranhas da terra, e arrastou consigo isqueiro, vela e mecha.

Depois de algum silêncio, Francisco deu com a mão de leve em Gregorio, como pedindo-lhe que o deixasse, o que ele fez, vindo sentar-se ao pé do pedreiro, o qual logo lhe agarrou na mão para que o não deixasse.

Francisco ia penetrar a mão dentro da catacumba, mas recuou de horror, lembrando-se que ia profanar as cinzas de uma virgem, o corpo daquela que ele tanto amara, e que ela nunca consentira em vida que ele tocasse..... Parecia-lhe que sua alma o ameaçava, e que ela lhe repetia aquela última frase dos sacerdotes: – *Requiescat in pace*. – De um lado, estas idéias o atormentavam, e de outro, uma força invisível o impelia e o arrastava para o cadáver de sua bela!.....

Ajoelhou-se, e como querendo consagrar o seu crime, orou, pediu que lhe fosse perdoado aquele excesso de amor; pediu Àquele, para cujos olhos as trevas são luz e o caos a criação, Àquele que lê em todos os corações e em todas as mentes os mais ligeiros e fugitivos pensamentos como num padrão de mármore ou bronze, que lhe perdoasse, que lhe perdoasse mil vezes, e com uma mão trêmula no ar, e a outra no peito, penetrou dentro da catacumba, a qual ficou suspensa logo que ele tocou a mortalha de Amalia.

Levantou-se um pouco depois, olhou para dentro e nada viu mais que um volume branco!...

Puxou o caixão para a borda da catacumba, e principiou por descobrir a face do cadáver, que estava coberta com um lenço branco e alguma cal, e, logo que avistou as feições de Amalia, soluçando encostou seus lábios ardentes aos lábios frios dela, e ali ficou perto de um quarto de hora, como quem não respira e não se move. Levantou um pouco a cabeça para tomar ar, para respirar, pois se achava sufocado por tantos soluços e suspiros.

O céu, que até então se tinha mostrado nublado, apresentava um brilho extraordinário, e as feições de Amalia, ao clarão da lua, tinham uma suavidade de contornos, uma doçura de modelado, como a Madalena de Canova ou a Psyche de Herculano: era um mármore antigo desenterrado.

Francisco, depois de a contemplar por algum tempo, beijou-a de novo, magnetizou-a com a força de seu amor. Transportou-se aos tempos de sua vida, e na sua imaginação pintou-a no centro da sua família, no meio de seu jardim, colhendo uma rosa, dançando e sorrindo-se para ele.

De repente, ouve um gemido!..... cuida ser algum dos seus homens, olha para eles, pára..... outro gemido mais forte se levanta da sepultura; olha para o cadáver, como um homem petrificado; ouve um [anhelito] acompanhado de um ligeiro movimento da cabeça..... e grita:

– Céus! será possível que Amalia viva?

Gregorio e o pedreiro se assustaram.... Francisco apalpa-lhe o rosto e o sente banhado de um suor frio!.... Tudo lhe parece um encanto, um sonho, uma visão.... mas outro suspiro e um movimento mais forte o certificam....

– Gregorio! mestre!.... Ela ainda está viva!.... venham acima ajudar-me acima ajudar-me a pôr este caixão em baixo.

– Senhor meu amo, isso é sonho.... isso não pode ser.

– Venham..... venham, pelo amor de Deus.

E eles também ouvem um gemido.... saltam ao andaime, depositam o caixão sobre as tábuas, e daí o trazem para terra, e todos os braços tremiam tanto, que o caixão parecia uma folha de bananeira agitada pelo vento.

O pedreiro cuidava morrer de susto a cada instante, e Gregorio não sabia aonde estava.

Francisco, com a faca de Gregorio, cortou uma fita branca que ligava os braços de Amalia; levantou-a do caixão e deu-lhe um abalo para que a cal toda caísse; sentou no chão, pôs Amalia nos seus braços, e ali sorveu um a um dos seus lábios quanto suspiros exalava. Com aquele mesmo lenço que ela lhe dera, bordado dos seus cabelos, enxugava-lhe o suor, e ali mesmo, pouco a pouco a foi despojando de suas vestes mortais.

Oh! nunca a natureza se mostrou mais risonha e mais bela, depois de um eclipse do sol, do que a alma de Francisco: o seu coração batia com pulsações tão fortes como o malho do filho do Indostan sobre o *tam tam*, no momento em que ele crê que o sol vai ser devorado por esse monstro marinho que habita os mares da sua pátria. Francisco sentia a emoção do esposo que abraça a sua consorte depois do naufrágio; do pai que aperta o filho depois da vitória; do Cristão que vê a abóbada do templo desmoronar-se, e, sabe que não morrerá um homem.

Todas as suas forças se reanimavam, e, sem mais pensar, carrega Amalia nos ombros e voa com o seu troféu sagrado, com a sua conquista.... com aquela conquista que ele fizera à eternidade, para a casa do cirurgião J. A., homem velho, caritativo e seu compadre, e disse a Gregorio:

– Arranjem isso bem, passem para o outro lado, que eu lá irei....

O pedreiro, logo que viu desaparecer Francisco, fez um esforço e principiou por seguir seus passos, mas Gregorio o segurou pela gola da jaqueta, e disse-lhe:

– Caramba, como ia na desfilada, nem o meu malacara o ganha! Venha cá, senhor mestre, que o seu serviço está por fazer... senão, há de ir para o buraco em lugar da moça de meu amo.

– Senhor Gregorio, pelo amor de Deus largue-me, que eu morro de susto... ah!... que não posso mais. E caiu no chão com o choque que lhe deu o Caboclo.

– Agora está tudo acabado.... se não me ajudar a levantar este caixão e o mais, a pôr dentro do buraco, que Vm. mesmo há de tapar hoje mesmo, eu o *estripo* com esta faca e o faço rodar como um *terneiro mamão*....

O pedreiro vendo-se entre Scylla e Caribdes, e conhecendo as entranhas do tal Dionísio, ficou quase sem respiração: principiou pouco a pouco a se mover, e foi pegando no caixão e mais restos, e ajudado por Gregorio, os foi levando para a catacumba.

O Caboclo, com muito sangue frio, o ajudava como podia, mas logo que passava a mão e via um tijolo mal apumado, mostrava-lhe um relâmpago com a sua faca, e de vez em quando suspirava pela gota de Parati.

Tapada que foi a sepultura, o dia principiava a aparecer, e com ele a coragem no pedreiro.

Foram-se para a praia: aí acharam a barca no mesmo lugar, partiram para o outro lado, aonde não encontraram o sargento João de Deus, e deram graças à providência, contentes de terem acabado semelhante campanha de medo e susto, mas ambos muito vexados: o Caboclo, por não beber a aguardente senão na freguesia do Triumpho, e o pedreiro, por ter perdido uma bolsa de dinheiro: e enquanto revistava as costuras da jaqueta para ver se achava, disse-lhe Gregorio:

– Aqui tens, *só panga*, que com o medo deixou cair no chão; guarde esse dinheiro, que é abençoado.

Abraçaram-se, beberam. O pedreiro foi dormir, e Gregorio ficou sentado na margem do rio, fazendo um cigarro de palha, e esperando pela volta de seu amo.

V.

Francisco bateu à porta do velho, disse que lhe queria falar, e ele levantou-se do barrete branco, murmurando:

– Estes d... andam por aí fazendo extravagâncias, e vêm incomodar depois o pobre cirurgião que está dormindo, e no fim pregam-lhe o calote. Maldita profissão, ora são os vadios e capoeiras, ora são as casas do partido, que por uma cólica na criada, ou por ter o mosquito mordido a face da senhora, vêm incomodar o facultativo em alta noite. – Quem é que está aí?

– Francisco G.V.C. Chegue à janela.

– Meu compadre, algum incomodo do Sr. Governador?...

– Não, senhor meu amigo, D. Amalia não morreu, eu aqui a tenho meia morta; acabe de lhe dar a vida.

– Como, meu compadre! se eu fui quem tratou dela?

– E que isto ninguém saiba.... entende....

– De certo, senão estou perdido.

Foi o bom velho dentro buscar a chave da botica que ele possuía, mas, com nome alheio, para iludir a lei, visto que entre nós não há o uso inglês... o que ensinaria bastante matéria médica aos facultativos...

Depois de prestados todos os socorros, Amalia acordou tão espantada como uma sonâmbula que adormecera em uma casa e acordara em outra. Ela disse, contudo, que ouvia, que sentia, que estava ao fato de tudo; mas que, depois da abertura da sepultura, as suas idéias se tinham baralhado um tanto! Que martírio, que terrível moléstia, viver para si e morrer para o mundo, sentir, ter vontade e não poder operar!... A natureza é um mistério que se subdivide em mil outros mistérios; nós não fazemos mais que circular sobre a crosta desta esfera que habitamos, como uma formiga sobre um globo geográfico, sem saber o que somos, donde viemos e para onde iremos... Apenas o farol da religião nos indica um ponto, enquanto que a filosofia se debate nos caos dos sistemas, gera ódios por uma palavra... por uma idéia que colora uma velha idéia e a torna nova, e que não faz mais que revolver em cinzas, ou arrancar fragmentos mutilados, polidos, ajuntá-los e compor um novo monumento, a que dão o nome de verdade.

Eu quisera que esses homens orgulhosos que decompõem a matéria e a analisam, que têm a natureza debaixo do escarpelo, que esses economistas, raça de Helvetius, que na retoria [*sic*, retórica] do interesse decompõem o heroísmo e o gênio, me dissessem o que é a vida, por que meio nos veio, e por que meios desaparece, quando não há lesão orgânica?!

Francisco pediu ao bom facultativo para que mandasse falar a um célebre patrão, chamado Ratuba, para os levar ao Rio Pardo, assim como uma cadeirinha que os transportasse à praia: o que fizeram à boca da noite, deixando mil agradecimentos ao velho, e criando alma nova logo que os quatro nervosos braços dos Africanos, que manejavam as vogas, os puseram no meio do lago de Viamão.

D. Amalia, segundo o retrato que vimos, era pequena, bem feita, melancólica e dócil no trato. Descrever a formosura de uma pessoa é quase impossível, ao pincel e à escultura pertencem os dons da fisionomia; uns olhos belos, uma face bem talhada, uns lábios de rosa, um mento gracioso, um nariz à grega, um colo de alabastro [longo] e palpitante, nunca será o verdadeiro, porque a pena desenha para a imaginação, e o artista para os sentidos: os dotes da alma são do domínio do poeta, e aí, nem a palheta nem o escopro podem penetrar.

Mas eu sempre direi alguma coisa fora dos contornos fisionômicos, do modelado das formas.

D. Amalia era de temperamento nervoso, de uma fisionomia amável, destas fisionomias que trazem estampado o acento de uma mágoa interna o da bondade; a sua graça não era a da sociedade ilustrada, onde o cunho do artifício predomina, a sua graça era a da simplicidade, era a de um baixo relevo de Phydias, ou de uma Madona de Raphael.

Francisco apresentava em toda a sua figura o caráter de homem de gabinete e o do soldado: ele era feio quando pensava ou quando estava indiferente, tinha a fisionomia marcada dos traços que o pensamento e os trabalhos deixam: em contornos mais severos aparecia aquela certeza nos olhos e a coragem nos lábios, que Winkelman [*sic*] situou no Apolo do Belvedere. Logo que alguém tocava-lhe em uma das cordas sensíveis de sua alma, a fisionomia tomava um aspecto diferente; então ela era sublime, ela fascinava, persuadia, e homem ou mulher que o escutasse não podia deixar de o amar.

O Mirabeau das ruas não era o da tribuna: na calçada, era o homem que marcha entre os outros homens; na tribuna, era o um semideus manejando a lira de Apolo e os raios de Júpiter.

Francisco tinha uma destas fisionomias que se podem chamar o teatro da alma, porque reproduzem vivamente as cenas do pensamento no externo, com um vigor de expressão e uma energia caracterizada.

Quantas modulações de parte a parte, logo que ele [*sic*, eles] se acharam sós!... no meio do lago, sem prisão de uma família e a idéia do governador!

A canoa atracou no outro lado do rio para receber Gregorio, o qual, desesperado, pedira um cavalo e partira para o Triumpho.

VI.

Todas as pessoas estranhas e nacionais que percorreram as margens do Jacuy, desde Porto Alegre até a Cachoeira, não deixaram de tributar-lhe os maiores encômios.

Ali não se encontram as belezas do Meusa, desde Verdun até Liège, nem as belezas do Reno, de Coblenz até Bale. Ali não se encontram castelos da idade média, cidades pitorescas, pontes, estradas bordadas de olmos, catedrais de gosto gótico e borromínico, ruínas que a cada momento ressuscitam um passo da história, enfim, as maravilhas da arte e da indústria. Ali aparecem as belezas da natureza, morros cortados em formas de revelins, pedras que se estendem como contrescarpas de fortalezas, pontes naturais, cascatas pitorescas, lagos formados pelo espraiair das águas, uma variedade infinita de aves, feras e vegetais..... aqui e ali uma cruz, sinal de morto, raras habitações e poucas povoações para um espaço de quarenta e três léguas.

Francisco continuou a sua viagem. No Triumpho, ordenou que o sargento e Gregorio levassem as suas bagagens para o Rio Pardo, executou as ordens de seu irmão, e, feliz como o homem escapado de um precipício ou das garras dos sicários, ele viveu com sua Amalia, ambos contentes, ambos felizes como a Fênix que renasce das suas mesmas cinzas.

A saúde de Amalia foi-se fortificando; de vez em quando chorava por sua mãe, queria escrever-lhe, mas, a idéia de que ela a cria perdida para sempre, e da desonra que ia lançar na sua pequena família, a faziam recuar.

Em Rio Pardo, demorou-se alguns dias, tomou remédios do cirurgião Vicente, assistiu à festa do Espírito Santo, viu o bando de mascarados anunciando o programa das festas, assistiu aos encamisados, às facécias do Palhares, que era o arrematador do Império do Divino: viu pela primeira vez uma máquina aerostática subir aos ares e confundir-se com as estrelas, obra do cirurgião Vicente para todos os anos, e partiu para a Cachoeira com Francisco, e de lá para S. Borja.

Recebida em uma casa, na qualidade de mulher do capitão Francisco, ela aí esteve durante todo o tempo da sua comissão, e ria-se muito quando lia as cartas do governador, e encontrava frases que tocavam respeito a ela e a Francisco.

“Estimarei que já estejas curado da tua paixão. Foi uma inspiração do céu a lembrança da tua viagem: eu quisera o teu regresso, mas a ordem que dei deve ser cumprida: não faltam mulheres no mundo, e tu, de certo, não te acharás em branco, logo que queiras casar com pessoa digna da tua hierarquia.”

Francisco considerava Amalia como sua esposa, como uma esposa que o céu lhe mandara, e ela o considerava como o seu anjo da guarda, aquele que a salvou das garras da morte.

Circunstâncias providas de suas viagens aos diferentes pontos, e da família com quem moravam, impediam a unção do Sacramento, e tinham assentado reciprocamente de diferir por algum tempo aquele ato religioso que aos olhos dos homens, da Igreja e das leis confirma o casamento.

Desta união nasceu um filho chamado Manoel, de quem foi padrinho o governador, por procuração: era o mimo de seus pais, ele era o ponto de convergência daquelas duas almas amantes, e o laço perpétuo de seus corações.

Um dia, pela tarde, apareceu Francisco pálido e tristonho: tinha trabalhado todo dia ao sol, passado um rio a nado duas vezes, e vinha mais morto do que vivo.

Uma febre violenta o ataca, e em quarenta e oito horas passou à eternidade! Casou-se algumas horas antes de morrer.

Amalia quis suicidar-se; mas, ouvindo o choro do seu filho recuou o projeto: ela fez tudo o que uma esposa inconsolável podia fazer; sofreu uma síncope que durou vinte e quatro horas; mas, como o dono da casa sabia que ela sofria aquela moléstia, evitou depositá-la na mesma terra que Francisco jazia.

Era o quadro mais tocante possível ver o seu pequeno filho, de idade de seis meses, rodando em torno do corpo de sua mãe, brincando com ela, fazendo-lhe mil carícias..... e ela, sem poder corresponder-lhe, estendida como morta, e morta aos olhos do povo.

Este acontecimento causou grande emoção naqueles lugares, e os índios a tiveram por uma santa.

Logo que tornou a si, e recebeu os cuidados de uma família amiga, escreveu ao governador, relatando-lhe o acontecido, e este mandou um próprio buscá-la, como os agasalhos dignos da esposa de seu irmão.

Chegada a Porto Alegre, quis ir ver sua mãe, mas o governador a impediu, por causa das vozes que corriam na cidade, sobre o fato de se ter aberto a sua sepultura e não se achar o cadáver.

A família, por este acontecimento, retirou-se para uma chácara, onde vivia na maior desconsolação e isolamento.

Como chegasse num sábado, no domingo quis ir à missa na igreja matriz, e logo que foi tomar água benta, encontra com uma senhora idosa, que dá um grito e cai para trás!... ela reconhece sua mãe, dá um salto, e também se estende sobre o [pavimento].

Averiguando o fato, e por insinuação do governador, guardaram os dois cadáveres por três dias, mas no fim deles, infelizmente, um mau cheiro e a decomposição total da face tinham mostrado que estavam na eternidade.

Foram ambas sepultadas com muita magnificência, e o governador não poupou nada para a grandeza daquele fúnebre ato.

FIM.

II. O PONTÍFICE E OS CARBONÁRIOS

(Mercredi, 31/7/1839)

FOLHETIM.

O PONTÍFICE E OS CARBONÁRIOS,

Por P.B.

Não compusemos, não traduzimos, nem abreviamos um romance, e todavia compomos, traduzimos e abreviamos um romance: queremos dizer, o fundo da presente composição não é nosso, e muitas de suas páginas são literalmente traduzidas, porém algumas idéias são nossas. Mas que importa ao público quem é o autor da obra? O que ele quer, quando lê um romance, é que o deleitem [*sic*], e se de mistura puder beber alguma instrução, ele estimará em mais a obra do que se soubesse que tinha saído da mais preciosa pena, mas que apesar disso nem o deleitava nem o instruía.

Era alta noite, e pelo vale d'Ardea caminhavam dois homens. O mais profundo silêncio reinava entre eles. Era de certo mister um interesse bem forte e misterioso para os ter lançado a semelhante hora nesses desertos semeados de tantos laços. Sabidos dos bosques de Apolo, e entrados nas vastas planícies de Campo-Selva, os cavalheiros se achavam então por baixo dessa Lavínia dos reis que, menos feliz que Ardea, perdeu seu nome real, e só é conhecida pelo de Pratica. Passado o Rio Torto, se tinham entranhado por um bosque espesso, que de repente lhes fechou o horizonte. E nem ao menos procuravam, falando, diminuir o tédio que naturalmente lhes devia causar um semelhante caminho.

Eram Anselmo e Mario.

Haviam chegado à ponte de Numiço, quando ouviram uma pequena trombeta, e voltando a cabeça para a parte donde lhes parecera que tocara, viram que uma carretilha, puxada por um mau pequirá, caminhava pela estrada de Roma, e Mario não pôde deixar de rir-se, que tão extravagante era o vestido do indivíduo que de dentro a conduzia. Vinha só, com uma casaca encarnada agaloadada de ouro, com uns calções amarelos de camurça com largos galões azuis, com botinas franjadas de muitas cores, e com um chapéu preto de abas mui largas com um grande penacho branco. De sua cintura pendia um pequeno tambor e uma trombeta. Os arreios do pequirá correspondiam ao resto. Na carretilha trazia uma completa botica. Era um desses charlatões que vendem suas drogas pelas feiras.

– Mas é o Catalão, disse Mario.

– Para o vosso serviço, Sr. cavaleiro, respondeu o falso doutor, sou eu mesmo. Se VV. SS. desejam o verdadeiro pó de Bedajoz, tenho-o da primeira qualidade. O Orvietan de Orvieto é nada comparado comigo; e o grande Lupi apenas um envenenador. Mas se VV. SS. preferem antes a famosa e verdadeira história do bandido de Terracina:

Lá na bela cidade Terracina

Nasceu este homem de sutil engenho...

– Basta, lhe gritou Mario interrompendo-o. Guarda as tuas drogas para a praça Navona, e as tuas cantigas para o Capitólio; farão coro admirável com as salmódias dos capuchinhos de Ara Celi.

– Como quiserem VV.SS., respondeu o charlatão, eu não obrigo ninguém.

– Mas dize-me, continuou Mario, aonde vais a estas horas?

– Ah! meus respeitáveis cavaleiros, os tempos em Roma estão duros, e vou procurar fortuna em Netuno e Porto d'Anzo.

- Escolhes mal o teu mercado, e há lá mais cadáveres a enterrar que doentes a curar.
- Com ajuda de Deus e de Santiago de Compostela, procurarei sair-me bem.
- Bom, isso lá te diz respeito. Adeus, continua o teu caminho.

Em breve o Catalão e a sua carretilha desapareceram. Anselmo, que todo este tempo se havia conservado calado, mas que um só instante não deixara de ter os olhos fitos no Catalão, ficou por algum tempo pensativo: porém nada disse a seu companheiro, e ambos em silêncio subiram o caminho que conduz a Ardea. Passaram a única porta da cidade que ainda jazia no silêncio.

Ora, se lhe chamo cidade é por um resto de respeito, que não é ela hoje mais que uma pequenina aldeia.

Dali desceram outro lado da colina, e seguiram para a parte do mar por uma estrada calçada, estreita e branca, por onde hoje não passa ninguém. Chegados à praia, os cavaleiros a seguiram por muito tempo, caminhando sobre a areia úmida: muitas vezes as ondas lhes disputavam a passagem, e vinham lambe-los os pés dos cavalos. Assim passaram por baixo de Torre Materna, e temendo algum mau encontro, deixaram a praia e tomaram por um desfiladeiro estreito e pedregoso, até que chegaram a Porto D'Anzo. A este tempo já o sol brilhava com todo o seu esplendor.

– Será bom que flanqueemos a cidade, e entremos pelo bosque, disse Anselmo; em pouco nos acharemos outra vez na praia.

– Mas que vejo mover-se acolá em baixo? disse Mario; parece o Catalão.

– É ele mesmo, disse Anselmo parando. Parece que este miserável nos espia.

– Espiar-nos! espia-nos! É certo: este miserável é um vil espião, e eu me deixei estupidamente iludir na ponte d'Ardea.

– Não eu, que desde muito me é ele suspeito.

– Pois eu tenho aqui com que pagar aos traidores.

E lançando a mão a um punhal que trazia oculto, virava já o cavalo para o lado em que aparecia o Catalão. Mais senhor de si, Anselmo lhe deitou a mão, e também já o Catalão não aparecia, e a trombeta soou do lado oposto.

– Oh! o maroto zomba de nós, disse Mario.

– Pouco importa, respondeu tranqüilamente Anselmo, contanto que nem nos descubra, nem nos siga. Fiai-vos em mim, que conheço bem estes lugares.

E imediatamente tomaram por entre um bosque tão espesso, que ao meio-dia ali reinava a noite, e que só a muita prática de Anselmo podia fazer com que se não perdessem. Em pouco se acharam na torre de Astur.

Astur foi em outro tempo uma cidade romana, onde Lúculo e Cícero tinham casas de recreio. A meia idade fez dela um castelo, que Frangipani desonrou sabe-se como. Decaída assim de século em século, é apenas hoje um anel dessa longa cadeia de torres elevadas de seis em seis milhas para proteger as marinhas romanas contra os barbarescos, a peste e os contrabandistas. Armada com uma peça, é habitada, como suas irmãs, por quatro artilheiros, um sargento e um deputado da Sanita.

A solidão de Astur, e o carbonarismo experimentado do sargento Oddo, que aí então comandava, a tinha feito lugar de reunião dos conspiradores, e é por isso que Anselmo e Maria aí se dirigiam.

Ali chegados, Anselmo deu um sinal particular, e logo as portas lhe foram abertas, e ele e seu companheiro[,] introduzidos em uma sala, onde um número considerável de pessoas o veio cumprimentar, mostrando todos um ar de consideração e respeito para esse homem que aliás não excedia 28 anos. Anselmo a todos recebeu com afabilidade, e a todos apresentou o seu companheiro como um de seus sócios.

– É Mario, disse ele, descendente dos Marios, digno do nome que lhe coube, e como nós um daqueles que há de libertar a Itália; o fogo do patriotismo arde no seu peito, e ele também jurou guerra aos tiranos.

– Guerra aos tiranos! gritaram todos.

– Guerra aos tiranos! gritou Mario; liberdade à Itália!

– Liberdade à Itália! disseram todos.

E imediatamente as mais fraternais relações se estabeleceram entre o companheiro de Anselmo e os habitantes da torre, que depois dos primeiros cortejos se dividiram em grupos, entretendo-se por diferentes modos; mas um só pensamento os dominava todos, e este pensamento era a liberdade da Itália.

Anselmo teve então ocasião de perguntar por Matheus, o deputado de Sanita, ao que lhe foi respondido por Oddo que sendo aquele dia domingo, tinha ido a Netuno assistir ao santo sacrifício da missa.

– E a sua filha?

– Continua a existir entre nós, respondeu o sargento, cada vez mais bela e fazendo virar a cabeça a mais de um dos nossos conjurados. Mas os nossos juramentos não são palavras vãs, e a filha de Matheus se conservará tão pura entre os carbonários da torre de Astur como os anjos no paraíso. E como por este lado não haja perigo, julgamos dever sempre conservá-la para nos servir de caução ao silêncio de seu pai.

– E o que fazia seu pai entretanto? Conhecia a probidade do velho sargento, com quem vivia desde que este se havia retirado do serviço ativo no tempo em que um vislumbre de república havia surgido em Roma; e por isso dúvida nenhuma tinha em lhe confiar sua filha de 15 anos, com seus olhos azuis e cabelos de ouro pendentes em anéis, com suas faces de leite e rosa, lábios de nácar, dentes de marfim, com sua delicada cintura, seu colo mais branco e airoso que o de uma garça real, seu delicado pé e mão nívea rosada. A devoção imperava fortemente nele, e com quanto fosse ainda mais forte o seu amor paternal, tanta era a sua confiança no velho sargento, que não tinha escrúpulos em lhe entregar a guarda de sua filha. Ora Oddo tinha exigido dele um absoluto silêncio sobre a reunião que se achava na torre, e guardava sua filha em reféns.

Quando os pescadores de Netuno viram Matheus, fizeram segundo o seu costume, um círculo em roda dele, e um lhe perguntava pela vida do santo do dia, outro lhe pedia alguma oração favorável para apanhar muito peixe; e mulher havia que lhe pedia a encomendasse muito em suas rezas; tal era a fama de que ele gozava! Um, porém, lhe perguntou por que razão havia mais de dois meses que não trazia sua filha à missa. Quem visse o que nesse momento se passou no coração do pobre velho teria por certo compaixão dele.

– Oh! Isolina, coitada! ela tem estado bastante doente!

– Doente! quem está doente? Aqui está o magnífico pó de Badajoz, o mais poderoso específico para curar toda a espécie de moléstias: depois desta admirável descoberta só está doente quem quer. Sim, Sr. deputado, admirável é a vossa ignorância em desconhecerdes este valente elemento da salvação do gênero humano, com quanto pouco há que o descobri por efeito de aturado estudo e altas combinações. Roma, Milão... que digo! Badajoz, Salamanca, Madri, Lisboa, Viena, Paris, Londres, todas têm sido testemunhas deste singular remédio. Em breve os covardes darão o ofício a todos os diabos. Desde já vos digo que sereis o mais tirano dos pais, se privardes vossa filha bem amada do único medicamento que em um instante a porá sã como um pêro [sic]. Srs. Fidalgos, para outra vez ficará a muito verdadeira história da derrota de Roldão em Roncesvalhes, da sua morte, e da do seu famoso cavalo *Vegliantino*. Mas urgentes cuidados me chamam, Sr. deputado, partamos.

Este final foi para o deputado uma verdadeira punhalada.

– Obrigado, obrigado, Sr. doutor; ela esteve doente... doente não, mas indisposta, porém hoje está quase restabelecida.

– Doenças mais ou menos graves, moléstias, enfermidades, achaques, incômodos, indisposições, males, dores, para tudo serve o maravilhoso pó de Badajoz, superior a tudo quanto até hoje se tem imaginado. É por isso já e já partamos, Sr. deputado, partamos. Quase restabelecida... palavras insensatas, e só proferidas pelo vulgo sem conhecimentos. Só o pó de Badajoz é que pode extirpar por uma vez os humores mórbidos, que, tendo destruído o equilíbrio entre os sólidos e líquidos, fazem que uns pesem mais que outros, e assim acarretaram ao pobre corpo humano indigestões, constipações, inflamações, obstruções, congestões, bubões, serões, fluxões e defluxões, e uma imensa caterva de males que, como tive a honra de vos dizer, só podem ser destruídos pela magnífica excelência do pó de Badajoz. Vamos, Sr. deputado, vamos.

– Mas é impossível. Os caminhos estão tão maus!... é tão longe!...

– Que caminhos, que longe? O que é que pode embaraçar aquele que se acha abrasado no santo amor da humanidade? A sacrifícios maiores me tem obrigado o zelo pelo bem de meus semelhantes. Tenho subido serras, descido vales, atravessado desertos, a pé, a cavalo, de todo o modo, só para fazer aplicação do meu maravilhoso invento. Já passei quatro horas sem beber uma gota de vinho!... Mas graças ao céu! Sempre com êxito feliz. Sr. deputado, estais sendo responsável pela demora.

– E como irei, se ainda não ouvi a missa?

– Interesse secundário neste caso, Sr. deputado. É certo que a missa é uma excelente coisa; porém quando vossa filha padece, vossas entranhas paternas devem mover-se e abandonar tudo para dela cuidar. Mas à força quereis ficar, ficai, ficai, que eu irei só fazer esta maravilhosa cura. Sobre vós pesará essa grande responsabilidade. Ficai, já que preferis as obrigações religiosas às obrigações da natureza. Não eu, que não se dirá do Catalão, que deixou um minuto sofrer um seu semelhante!

E dizendo isto estala o chicote, e o piquira parte com uma velocidade que não era de esperar de semelhante animal.

Chegado à torre d’Astu, bateu à porta, o que não pouco admirou aos seus habitantes, que então se achavam em grave discussão; e Oddo chegou a uma janela a ver quem era, e vendo a extravagante figura que se lhe apresentava, não pôde deixar de rir. Anselmo sabendo que personagem era o que batia, disse a Oddo que a todo o custo convinha fazer retirar aquele homem.

Bastante trabalho teve o sargento, e bastante insistiu o Catalão; mas a final teve este de retirar-se, não podendo conseguir daquele que o deixasse entrar para restituir a sua perfeita saúde à belíssima Isolina, filha do mais honrado dos deputados, dizia o falso doutor.

Depois de retirado esse homem, que na opinião de Anselmo era um espião, continuou a discussão que ele viera interromper. Já cada qual tinha concorrido com o seu contingente de notícias; já Anselmo tinha comunicado que a grande revolução da Itália teria lugar dentro de um mês.

– Tudo está pronto, disse ele; as vendas de toda a Itália estão prontas. O pontífice está à morte, seus médicos lhe não dão mais de um mês de vida, e logo que o sino do Capitólio gritar à terra que a Sé Apostólica está vaga, a república Ausônia levantará o colo para nunca mais curvar.

– E se tudo está pronto, por que esperar ainda um mês? perguntou um dos conjurados. Por que esperar a morte do pontífice?

– Porque o interregno, respondeu Anselmo, traz consigo todas as oscilações e incertezas do provisório. As ambições do conclave e as intrigas da diplomacia absorvem então todos os pensamentos. Na expectativa comum do novo senhor, nessas instabilidades, nesse vago misterioso de todas as existências, de todas as carreiras, Roma inteira flutua entre o susto e a esperança. Não tendo assim que romper nem hábitos enraizados, nem afeições antigas, nem interesses, a revolta achará o caminho quase aplanado, e marchará à vitória com passo mais seguro.

– E depois acrescentou Mario, acreditai no nosso antigo conhecimento do povo romano. Por mais humilhante que seja esta confissão, não é menos verdadeira; em Roma nunca uma sedição resistirá à presença do papa. A multidão move-se, arrebatada-se, ameaça; mas ele aparece e ela se prostra a seus pés; a vista de um velho desarmado e fraco é mais poderosa sobre esse povo rude e móvel em suas paixões, do que os exércitos da cristandade.

– E tais são, continuou Anselmo, as resoluções da grande venda. Há mais de dezoito séculos que a Itália não conhece liberdade. Despotismo, tirania, orgulhosas aristocracias, guerras civis e conquistas, tudo tem pesado sobre esta desgraçada pátria; divididos e retalhados, temos visto o [Gaulês] e o Germano, que em outros tempos receberam nossas leis, vir a nossos campos pleitear seus pleitos, batalhar suas batalhas. E como é de Roma que deve sair a faísca da independência italiana, abençoemos, em lugar de nos lastimarmos, uma pequena demora que é em nosso proveito. Ainda um mês, e o dia da pátria está chegando; o grande grito soará; a Itália será uma, livre e independente. E quem tem gemido por tantos séculos sofrerá um instante mais para aproveitar o momento vantajoso.

(Continuar-se-á)

FOLHETIM.

O PONTÍFICE E OS CARBONÁRIOS, *

Por P.B.

I.

Um aplauso universal cobriu a voz de Anselmo, que pouco depois, acompanhado por Mario, tendo já dado todas as ordens e instruções que lhe pareceram necessárias, montou a cavalo e tomou o caminho de Roma, enquanto os conjurados de Astu limpavam armas e preparavam munições.

Mario entrou em Roma pela porta de S. João de Latrão, para sair quase logo pela do povo. Missionário político, ia levar a palavra da liberdade à Toscana e a Bolonha, e depois, à Lombardia e ao Piemonte; e passando por todos os cadafalsos da Itália, em risco de ficar em cada um deles, julgava-se que fazia uma viagem de prazer, assim o dizia o seu passaporte. Outro carbonário tinha na véspera partido, encarregado de igual missão para as vendas do Oriente de Nápoles; porque Roma era o foco donde partiam, para aí novamente se reunir, todos os raios dessa vasta conspiração. Este segundo viajava a custa da Santa Sé, a título de seu arqueólogo, porque tal é o carbonarismo da Itália; tem entrado em todas as classes, é um gênio invisível em toda a parte presente, é um verdadeiro Proteu.

Anselmo, chegado a Roma, continuou a dar sua atenção aos grandes negócios que agitava; e noite escura se dirigia ao convento de S. Francisco de Assis por um sinistro labirinto de becos fétidos e tortuosos, mais alumizados pelas lanternas dos oratórios do que por alguns lampiões moribundos.

[Mas] esses lugares, de ordinário tão recolhidos e pacíficos a essa hora, nesta noite estavam cheios de movimento e ruído; e Anselmo pensou distinguir, ao chegar à praça fronteira ao convento, luzes desacostumadas, e um singular túmulo de risadas e vozes confusas. Era com efeito um grupo de transteverinos. Uma trombeta, que reconheceu à primeira nota, lhe descobriu o mistério deste desusado ajuntamento.

– Este homem é o meu mau gênio, pensou ele, segue meus passos como a minha sombra. Em Roma, como no deserto, só ele vejo, ele por toda parte.

E para escapar a seus olhos entranhou-se pela multidão, fazendo dela uma muralha.

– Comprai, gritava o Catalão, pois era o mesmo em sua carretilha alumizada por dois archotes, comprai, senhores e senhoras, os meus pós de Badajoz, que têm feito milagre desde Salamanca a Roma. Cura todas as doenças dos olhos e dos dentes, cura os mancos e os coxos.

E armado com o seu tambor começou o doutor ubiquista a cantar o romance dos Horácios e [Curiácios], tão caro ao povo romano.

Em meio de sua cantarola, um ruído de cavalos mudou de repente a atenção: uma carruagem desembocou da larga rua de S. Francisco, e parou diante do convento. O pajem da traseira se apeou: o irmão porteiro do convento abriu a porta; e um personagem, de casaca bordada e espada à cinta, entrou da carruagem para o claustro.

– Quem é, perguntou um, esta ave de penas douradas que entra para a gaiola?

O Catalão se calou.

– É a excelência do palácio Tarneze, respondeu outro, o embaixador das Duas-Sicílias. Ele só come mais macarrão que dez Lazaroni.

Nova pancada à porta, que se abriu, e outro indivíduo entrou.

– E quem será este?

Nova atenção do Catalão.

– Foi visto hoje no curro, respondeu o outro. É um Piemontês, um certo marquês de Ivree, que, segundo o que ouvi dizer, mora no bairro dos Ingleses.

* Vide Jornal do commercio de 31 de julho.

– Parece que o cardeal de Petralia reúne hoje grande conselho, disse um. Às Ave-Marias vi entrar o príncipe de Jesi, e o abade Saverio.

– Eu vi entrar, acrescentou o outro, um estrangeiro que não conheço, mas que de certo é ultra-montano, segundo mostram seus olhos azuis e cabelos loiros.

O Catalão redobrou sua atenção.

– Bem o conheço, disse uma velha; é o conde de Kaleff, um fidalgo russo, que mora na praça de Espanha. É bem natural esta reunião; é bem natural que todos queiram admirar um tão grande santo, como aquela santa freira que o outro dia foi canonizada.

– Quanto ao cardeal, passe; mas quanto à freira, era tão santa como eu, disse um.

– Língua de víbora! disse a velha: eis-aqui o fruto das doutrinas de Mario. Não bastava dizê-lo o nosso santo papa, para que dúvida nenhuma possa haver de que foi santa aquela boa mulher? Tudo está perdido. E é Mario, teimarei sempre que é Mario, que com sua boa carinha anda seduzindo esta pobre gente, e pregando-lhe estas coisas. Mas lá está o inferno à espera dele...

– Olá, velha do demônio! nem mais uma palavra contra Mario. Mario é o pai dos transteverinos. Se dizes mais alguma coisa... vivam os amigos de Mario!

– Viva! Gritaram todos com o maior entusiasmo.

– Aqui temos um dos mais especiais, disse um transteverino apontando para Anselmo: ontem quando Mario saiu este senhor o acompanhou até bem longe.

– Sim, sim, é amigo de Mario, gritaram muitas vozes: muitas vezes os temos visto juntos.

E pegando em Anselmo ao colo, o levaram como que em triunfo.

E deste modo foi Anselmo visto por aquele a quem se queria ocultar. E o Catalão não perdeu coisa alguma desta cena, e retirou-se quando julgou ter visto bastante.

Anselmo conseguiu escapar aos seus admiradores, e entrou também no convento de S. Francisco. Para que os nossos leitores possam perceber o fio dos fatos, lhes daremos algumas explicações.

II.

A Itália é como o antigo Egito, um país de mistérios e de iniciações. É um terreno vulcânico em tudo: os tronos ali tremem como a terra; e quando sua superfície está tranqüila e juncada de flores, é quando talvez a mina arde e vai saltar. Nessa vasta rede subterrânea de minas e contra-minas, que se cruzam na escuridão, e solapam pelas [bases] as dinastias italianas, acontece muitas vezes que a obra de um é aproveitada por outro, e que os mineiros, encontrando-se, se combatam nas trevas.

Antes que a história leve sua tocha a essas catacumbas políticas, a arte deve lá descer e abrir-lhe o caminho: os ardentes mistérios contemporâneos são tanto do seu domínio, como as frias crônicas dos séculos remotos. Por mais prosaica e mesquinha que digam a nossa idade, nós sustentaremos o contrário. Por toda parte em que há luta, há poesia: e não sabemos que luta maior nem mais decisiva tenha abalado a terra. De um lado o pretérito, sustentando por toda parte os seus altares decrépitos, desenrolando seus estandartes pulverulentos, tocando suas trombetas, evocando do sepulcro dezoito séculos de crenças mortas e tradições extintas, galvanizando todos esses manes e ressuscitando-os, para ainda os fazer aparecer no campo; do outro lado um futuro jovem, forte, resoluto, cheio de fé, cheio de audácia; e por campo de batalha dois mundos. A que idade do globo e do homem será preciso remontar para assistir a semelhantes justas?

E se o passado seduz por seu prestígio, o presente toca por suas desgraças. Poetas inspirados, romancistas sublimes, vós todos, artistas poderosos, que desdenhais de nossos séculos, e cujo gênio aventureiro se fez hóspede das ruínas, vossa voz nos espanta e arrasta, vossa inteligência nos subjuga; admiramos vossos poemas como catedrais, vossos heróis como estátuas; mas nós somos de nosso tempo, e nossas simpatias não são por eles.

Ora dois elementos rivais constituirão em toda a meia idade o corpo italiano: os Guelfos e os Gibelinos; o papa e Roma de um lado; do outro, César e o império. Nascido dessa mesma luta, e pouco e pouco [*sic*, a pouco e pouco], separando-se dela, um terceiro elemento apareceu, que hoje figura por si mesmo: é o elemento popular. Seu chefe a princípio foi o próprio papa, o vigário de Jesus Cristo; mas abandonado e traído depois por ele, figurou em seu nome próprio, e na Alemanha tomou o hábito de Lutero. Depois de três séculos de uma perseguição européia, que não tem exemplo na história, a não ser dos primeiros cristãos, triunfou, e se foi encarnar na pessoa de Napoleão, que, novo papa militar plebeu, o traiu e cingiu com uma coroa de ferro. Expulso então

do trono, como os gigantes vencidos da antiga Sicília, refugiou-se nas entranhas da terra. Desde então o carbonarismo foi chamado a representá-lo na Itália.

Instituição religiosa e política trazida do Egito para a Europa, o carbonarismo atravessou séculos com mil nomes. Propagador do cristianismo enquanto o cristianismo foi civilizador, ocupou-se, quando este se corrompeu e mudou de direção, em fazê-lo voltar à sua primitiva pureza. Reunidos em criptas desconhecidas, os adeptos se olhavam como irmãos, e juravam fidelidade e auxílio mútuo.

Os carbonários da Itália sonharam todo o tempo a independência e a unidade da península. Francisco I os protegeu; e por isso seu nome é tido em grande veneração na ordem. Depois, no começo do século XVIII, parece que foi o carbonarismo napolitano que fez cair a dinastia espanhola. Desde então caiu no esquecimento.

Ressuscitado no princípio deste século, em todo o meio dia da Itália, e desviado de seus verdadeiros princípios, serviu às paixões contra-revolucionárias da rainha Carolina e dos Ingleses, e do fundo das cavernas dos Apeninos organizou a Vendée calabresa.

Assim, duas instituições irmãs, quase idênticas, o Tugend-Bond alemão e o carbonarismo italiano: uma ao meio-dia, debaixo do patronato dos leões de Inglaterra, outra ao norte, sob o manto real da Prússia, solapavam a porta, em nome da liberdade dos povos, o trono popular de Napoleão. Ele caiu desse trono: as masmorras, o desterro e o cadafalso puniram os veneradores.

Esclarecidos por uma tão sanguinolenta experiência, por uma tão estrondosa perfídia, os carbonários italianos não caíram mais no laço. Saídos das trevas para vencer, voltaram a elas para se arrepender e preparar o castigo dos [perjuros]. Doravante, únicos representantes, além dos Alpes, do princípio livre e plebeu, fiéis desta vez às tradições antigas, o que querem primeiro que tudo é a independência e a unidade da Itália. Sua causa é santa, mas seu braço fraco ainda: e posto que o futuro seja deles, o presente os esmaga.

Passemos aos seus inimigos.

Quem são eles? O altar, que os excomunga, o trono, que os decima, porque Roma e César se aliaram contra eles. Para melhor decepar as mil cabeças de hidra popular, que os enlaça na sombra de seus imensos torcicolos, eles pactuaram, sacrificaram no altar do medo, Roma suas pretensões guelfas, César suas inimizades gibelinas. O sacrifício forçado é apenas aparente; e antigos fermentos se ocultam no fundo das almas. Se das duas partes se quer a destruição do inimigo comum, é para obter, mas sem partilha, os seus despojos. O orgulho de nenhum dos dois quer ceder: a ambição de ambas se irrita somente à idéia de divisão.

Viena, que tem a espada na mão, joga mais às claras. Prepara a unidade italiana em seu proveito; e com essa constância infatigável que a caracteriza trabalha em fazer-se necessária por toda a parte. De Palermo a Turim, por toda a parte suscita perturbações e embaraços; arma laços aos príncipes de quem quer herdar; inspira-lhes faltas para os comprometer; leva-os ao rigor, para os fazer odiosos; e hábil usurária, abre-lhes largamente os seus cofres, a fim de hipotecar suas coroas.

Às vezes surge uma revolução por ela mesma incitada, ela corre e abafa, depois, patrona pérfida, aspirando só a tornar mais odiosos os seus clientes pelo contraste da sua fingida moderação, e com uma mão arma seu braço para a vingança, com a outra o retém; em segredo prega a violência, em público finge doçura, e se faz abençoar pelos vencidos.

Onde mais exerce esta política é nos estados temporais do seu antigo êmulo; e enquanto em suas terras subjuga o sacerdote e o encadeia ao altar, arma-se e combate por ele além do Pó. Já tem guarnição em suas cidadelas, seus exércitos passeiam por suas províncias, e pacificam suas cidades até o dia em que suas cidades e províncias, e cidadelas, em que o Vaticano, em que a Itália enfim, tão ardentemente cobiçada, palpitar[á] inteira sob as garras de águia temporal.

Mas o Vaticano não está inerte. O juro de tantos ultrajes é demasiado, e os dias dos Inocências e dos Gregórios ainda não foram esquecidos. Não há guerra aberta, mas nem por isso é menos violenta. Os príncipes italianos espantados como o pontífice por essa águia da Áustria, que ameaça seus domínios, e cujos olhos ardentes devoram seus tronos, se refugiaram em seu susto ao abrigo do cajado do pastor de Roma, e sua aliança é mais íntima do que nunca foi.

Foi neste sentido que uma liga subterrânea se formou com o nome clerical de consistório dos Sanfedistas. Nápoles, que dizem o seu autor; Turim, que é guelfa por interesse e convicção; a austríaca Modena, cuja ambição vence as relações de sangue, eram com alguns príncipes alemães os três adeptos coroados dessa tenebrosa confraria, que só se recrutava nas cortes e no alto clero. O

papa era o seu grão-mestre, os jesuítas os seus mais ardentes apóstolos; quer dizer que o papa do católico e feudal era o ídolo da ordem, e que o ódio do carbonarismo aí contrabalançava o ódio da Áustria.

E, como o carbonarismo, o consistório tinha seus estatutos, seus graus e seus emblemas. Cada iniciado recebia, quando penetrava no santuário, uma medalha de bronze, cujo símbolo místico era destinado a lembrar-lhe, sem cessar, o fim da associação; uma figura da virgem, sustentada por um grupo de anjos, lhes oferece com uma mão um feixe de palmas, e brande com a outra uma espada com que acaba de ferir um espírito das trevas, morto a seus pés. A alegoria é clara, a virgem é a Itália, os anjos os Sanfedistas, e o espírito das trevas a Áustria.

Tal é a seita místico-política que nessa noite se reunia no locutório do cardeal de Petralia, *Alter ego* do soberano pontífice que ali não podia aparecer, este cardeal ali o representava, ocupando por isso o primeiro lugar.

Siciliano de nascimento e franciscano, habitava, havia muitos anos, o convento de S. Francisco de Assis. Posto que príncipe da Igreja e penitenciário geral, grande casuísta e grande confessor da cristandade, fazia vida de monge. Uma cela mobiliada com todo o rigor da ordem, e um locutório não menos modesto, compunham toda a sua habitação. Sua mão espalhava tantas esmolas pelo Transtevere, a santidade de sua vida aí era tão proverbial, que se podia dizer o anjo desse bairro.

Mas sua fama não se continha em tão estreitos limites, Roma não a podia conter. O ruído de suas vastas luzes e de sua piedade tinha voado tão longe que os mais altos personagens, os reis mesmos, o consultavam cada dia sobre as questões mais árduas da moral e da disciplina cristã. Juiz supremo e sem apelação de todos os casos de consciência do catolicismo, suas sentenças tinham força de lei, e eram por toda parte acolhidas como oráculos inspirados por Deus.

Desejosos mesmo de ter um tão grande santo por confessor, muitos monarcas o haviam chamado para a sua corte, mas sempre debalde. Tinha constantemente rejeitado a direção dessas almas reais, dizendo como Jesus, que se devia aos pequenos, tanta humildade o tinha engrandecido. Sua glória raiava do fundo do obscuro convento transteverino como o sol do alto dos céus, e se espalhava pelos dois mundos.

Devem os nossos leitores ter entendido qual era a natureza da reunião a que assistia Anselmo. Não foi como carbonário que ali foi introduzido, que se fora isso sabido, entregue fora ele a todos os rigores da justiça; mas foi como amigo particular do cardeal de Petralia, e Anselmo aceitou o convite para por si mesmo conhecer os planos dos Sanfedistas.

Não entra em nosso plano seguir as operações desta segunda sociedade, e por isso a deixaremos em repouso para continuar a ocupar-nos dos carbonários.

Anselmo recolheu-se do convento de S. Francisco bastante tarde no dia seguinte: tendo acordado bastante abatido saiu mais cedo do que costumava a dar andamento à sua grande obra.

(Continuar-se-á)

(Lundi, 5/8/1839)

FOLHETIM.

O PONTÍFICE E OS CARBONÁRIOS *

Por P.B.

Ao passar pela prisão Marmetina, encontrou um dos sanfedistas com que estivera na véspera, o conde de Kalef, que, reconhecendo-o, lhe fez saber como examinava as antiguidades e ruínas da cidade eterna, servindo-se para este fim de um hábil *cicerone*, que lhe apontou. Anselmo olhou para este: e apesar de ver um sujeito alto, magro, com uns grandes óculos no nariz, não pôde deixar de conhecer que era o Catalão; e por aí, que, assim como os Carbonários, também o consistório era cuidadosamente vigiado pelo palácio de Veneza.

Nessa noite teve de voltar ao convento de S. Francisco, para o que tivera convite do cardeal. Eis o que este lhe disse:

– Sois o homem que mais estimo no mundo: a confiança que vou fazer-vos vo-lo provará melhor que quantos protestos vos fizesse: é o segredo da minha vida, são palavras que nunca saíram da minha boca, nem tornarão a sair.

“Sabeis que sou Siciliano, mas não sabeis que sou bastardo de um laçao. Nascido na escuridão e no opróbrio, lançado à rua ao nascer, recolhido pela compaixão pública, fui criado em uma casa de enjeitados. Não me lembro desses primeiros dias; só me lembro que me acusavam de teimoso, arrebatado, e que me açoitavam. Assim fui criado, como todos os meus companheiros de infortúnio, com desprezo e brutalidade. Aos dezesseis anos fizeram de mim um pajem.

“Servi dois anos em casa de um senhor de Palermo, onde o meu ofício era estar em pé à mesa atrás da cadeira de meu amo, e, quando ele saía, ir na traseira da carruagem. Jogador, rixoso, insubordinado, tive dois anos esta vida de antecâmara e de infâmia. O mordomo tinha em casa uma amada: era uma rapariga da minha idade, bela como um anjo, e já depravada como um demônio. Agradei-lhe. Fomos surpreendidos, tocaram-nos, e eu fui expulso.

“Eis-me aos dezoito anos só no mundo, na rua com dez ducados. Tinha espírito romanesco, falava com facilidade: fiz-me comediante. Primeiro galã de uma companhia ambulante, corri dois anos a Sicília, representando pelas granjas e tabernas. Cansado desta vida, tomei serviço em um regimento, que estava de guarnição em Siracusa. O quartel é um inferno, não pude lá estar mais de três meses, e desertei para escapar a uma correção corporal.

“Fugi para bem longe, e seis meses estive escondido nas ásperas montanhas da Madonia, dormindo sobre árvores e em cavernas, vivendo de frutos selvagens, e de leite furtado de noite aos rebanhos nos currais.

“O isolamento trouxe a reflexão. Minha vida vagabunda se me tornou tanto mais insuportável, que o inverno se aproximava, e com ele as neves, a chuva e a fome. Cansado de vaguear pelas montanhas, cuidei seriamente em um meio de voltar aos povoados, e tomar o meu lugar entre os homens.

“Quantas vezes, vendo brilhar a meus pés do alto da Madonia algum campanário longínquo, eu pensava com azedume se não haveria lugar também para mim nessas cidades brilhantes, e se estava para sempre banido dentre os homens! Sentia fermentar em mim germens desconhecidos, que para rebentar tinham necessidade do sol da sociedade.

“A solidão se me tinha tornado odiosa. Dias inteiros caminhava por entre penedias e florestas, afrontava mil perigos, mil surpresas, para ver, ainda que de longe, um rosto humano. Vozes irresistíveis me arrastavam para o mundo; e quando o susto do castigo que aí me esperava, quando o horror das galés me repelia para o deserto, minhas considerações sobre mim mesmo eram terríveis; tinha melancolias em que amaldiçoava o céu e a terra, desesperações capazes de me fazer atirar aos precipícios.

* Vide Jornal do commercio de 31 de julho e 4 de agosto.

“Se resisti a este pesadelo de suicídio que se me sorria do fundo dos abismos, nem foi por religião nem por filosofia, porque eu não tinha princípios nem Deus. Não sei que ambição surda, que pressentimento vago, obscuro, e todavia onipotente, de glória e fortuna, me encadeava a esta terra, onde era tão desgraçado, e estava tão só. Sonhava um futuro de reparação e justiça; tinha instintos grandiosos, previsões temerárias: minha imaginação povoava minhas solidões; os fantasmas que ela criava no vácuo me compunham uma corte ideal de que eu era rei, e esta realeza dos espíritos dotava minha alma de uma energia de sombria e soberba que me salvou.

“Mas soberano de um mundo invisível, não meteria menos compaixão a quem me visse. Magro, pálido, com barba comprida, em farrapos, meio nu, ter-me-iam tomado antes por um animal selvagem que por um ente humano. Se o tentador me tivesse lançado em meio de uma quadrilha, talvez fosse eu hoje chefe de ladrões; Deus me fez encontrar um monge, e fui cardeal.

“Um dia, que morria de fome, um franciscano passava, tocando adiante um jumento carregado de víveres. Precipitei-me a eles, e os devorei. Assustado de meu aspecto feroz e de minha voracidade, o franciscano deixou-me fazer o que quis. Quando enchi a barriga, contei-lhe a minha fuga do regimento. Teve compaixão de mim, e ofereceu conduzir-me ao mosteiro; aceitei, e esta circunstância decidiu da minha vida.

“Os frades me fizeram bom acolhimento; sua habitação era em Petralia, pequena povoação entre os rochedos, cujo nome tomei, pois não tinha outro.

“Muitos meses fui no claustro objeto da mais tocante hospitalidade; e nesse tempo uma revolução se operou em mim. Minha incurável preguiça se acomodava maravilhosamente com a vida de monge. Eu tinha vinte e um anos, não tinha vida, não tinha um ducado, nada me prendia à terra: fiz-me franciscano. Meu horror para o trabalho era tal, que a ociosidade monacal me decidiu mais que qualquer outra coisa.

“Foi assim que na idade em que as paixões trovejam e começam a reinar eu me liguei com o futuro. Neste grande ato fui sustentado pela exaltação febril que produz toda a forte resolução, toda a mudança de estado, mesmo pelo entusiasmo e ardor que leva a mocidade a toda a idéia generosa; porque, devo dizê-lo, eu me envergonhava da minha vida passada, queria uma reforma, e os discursos do padre guardião me tinham tocado.

“Não sendo sacerdote, só ocupava o lugar mais ínfimo da escada; meu orgulho padecia, resolvi mudar. Disse-o ao superior: este me amava; minha ignorância o não desanimou. Julgou descobrir em mim algum germen de espírito; cultivou-o, e empreendeu a tarefa difícil e radical de minha educação. Eu sabia ler e escrever, e nada mais. É certo que muitos religiosos nada mais sabiam.

“Eu tinha um fim: e meu horror ao trabalho se ligou ao jugo de uma ocupação diária. O sacrifício era voluntário; pesou-me menos. Depois de dois anos de estudo e assiduidade, conferiram-me as ordens. Fiquei igual a todos os religiosos, e superior dos conversos. Esta idéia de superioridade já me lisonjeava. Logo depois me deram o presbiterato.

“Meus estudos se tinham limitado a bem pouco: algum latim, o breviário, práticas e disciplinas eclesiásticas. O casuísta do convento acrescentou a isto um curso de teologia moral; isto é, fez-me passar em revista todos os casos de consciência que podem ser submetidos ao tribunal da confissão. Meus progressos corresponderam tão bem a seus cuidados, excederam mesmo tanto às suas esperanças, que se me obteve uma dispensa episcopal, e pude confessar antes da idade prescrita pelos cânones.

“De lacaio, comediante, vagabundo, eis-me metamorfoseado em confessor: eu, que tanto tinha pecado e escandalizado, confessava pecados e punia escândalos. Encarreguei-me sem susto desta alta responsabilidade; dominei as consciências sem me lembrar da minha, e em pouco por minhas austeridades pessoais, e minha tolerância para com os outros, adquiri notável consideração.

Esta existência era para mim tão nova, que por muito gozei de minha metamorfose. Petralia era para mim o universo. Quando atravessava a povoação, compunha meu rosto, media meus passos, dava minha mão a beijar com uma humildade soberba, e minhas pretensões eram gigantescas. As melhores casas me eram abertas; e como o meu crédito recaía sobre o convento, os religiosos me tratavam com distinção.

“Tinha apenas vinte e cinco anos, e já falava com autoridade; era respeitado por todas as idades. Falava com facilidade, e às vezes com eloquência; o que, junto a uma estatura elevada e a uma figura nobre, fazia que a multidão me seguisse para ouvir os meus sermões. Meu orgulho já não conhecia limites.

“Uma circunstância, que em qualquer outro o teria aumentado, produziu em mim o efeito contrário. Fui chamado a Palermo, para aí pregar a quaresma. Aos mesmos que havia pouco tinha servido, preguei penitência e humildade; e tropejei contra as grandezas, mais por vingança que por piedade. Nunca linguagem tão severa tinha soado aos ouvidos dos poderosos da terra. Meus sermões tiveram um sucesso como nunca se vira. Acabada a quaresma, disse adeus a todas essas pompas, e voltei à [*sic*, a] Petralia.

“Voltei sombrio e descontente. Até então julgava ter importância; a morada de Palermo me fez saber o meu nada, que era apenas um obscuro franciscano. Desde que fizera retinir minha voz nessa soberba catedral em que descansam os reis da Sicília, a igreja de meu convento me metia compaixão; meu humilde auditório me gelava a língua.

“Sobretudo me perseguia a lembrança do arcebispo, de seu fausto e de sua magnificência. Foi de joelhos diante, e beijando o seu vestido episcopal, que tive o primeiro sentimento de meu nada. Esta idéia me tinha rasgado o coração: e quando ele disse: – Meu padre, levantai-vos, – eu respondi com um suspiro – Senhor – e esta palavra (título soberbo) me queimou os lábios ao passar.

“Estava eu neste estado de surdo descontentamento e ambição vaga, quando a vida do papa Sixto V me veio às mãos. Minha ignorância em tudo, e sobretudo em história, era tal, que até então eu tinha ignorado o seu nome. Devorei o volume; cada página me abria um mundo novo; estava embriagado como com uma conquista; foi para mim a luz na noite, o ser no nada, a ordem no caos. Esta leitura produziu em mim emoções fortes e tão imprevistas, levantou em meu seio tão violenta tempestade, que a natureza sucumbiu, e eu desmaiei.

“Já eu tinha o hábito sacerdotal; desse dia em diante revesti-me de espírito. Acabava de ver um ator obscuro cingir a tiara, porque o havia querido. – Também eu, exclamei, saberei querer.

“Minha audácia era devida à minha ignorância, porque me dissimulando os obstáculos, fazia que não contasse com eles, nem os temesse. Julgava-me capaz do que tinha concebido, só porque o tinha concebido. Contudo, via em minha mesma ignorância um obstáculo, e projetei triunfar dele.

“Aqui começa para mim uma vida de recolhimento e concentração. Resolvi-me esquecer o mundo para voltar a ele, não como escravo, e sim como senhor. Encerrei-me em minha cela; apliquei-me sem cessar ao estudo da humanidade. A princípio meu espírito se perdeu nos dédalos da ciência. Faltava-me um fio para me orientar. Vencidas porém as primeiras dificuldades, previ uma vitória completa.

“Depois de ter corrido os diferentes atalhos da ciência, depois de ter estudado toda a história antiga, passei à meia idade. O mundo de joelhos diante de um fraco sacerdote, os reis sujeitando-se a suas leis, humilhando-se a suas censuras, esse triunfo respeitável do espírito sobre a matéria, das idéias sobre a violência, me pareceu o último degrau, o ponto definitivo do progresso humano.

“Sim, o papado é o último termo do espírito humano, a forma social mais pura e mais perfeita. Contém em si todas as outras; basta fecundar os germens contidos em seu poderoso seio; e o futuro, criação maravilhosa do passado, aparecerá belo, jovem, vigoroso, como uma flor aos raios do sol.

“Familiarizado com a história do papado, passei à dos papas, e examinei-os um por um. Mas nem todos me eram igualmente queridos; e os pontífices que nessa galeria secular de glória mereciam mais as minhas simpatias eram todos os que, como eu, tinham saído das classes ínfimas. Era Hildebrando, filho de um carpinteiro; Adriano IV, filho de um lacaio, e mendigo antes de ser papa; Benedito XI, o Lombardo, cujo pai era pastor; Benedito XII, o Francês, cujo pai foi moleiro; João XXII, Urbano IV, Adriano VI, todos filhos de artífices vulgares; Sixto IV, filho de pescador de Savona; Nicolau IV, cabreiro obscuro; e Sixto V. A todos esses destinos ilustres eu pedi os seus segredos, e jurei marchar por suas pisadas.

“A ambição tem prazeres imensos, superiores a todos os prazeres. Frente a frente com meu pensamento, passava em minha cela dias de encanto. Tão triste antes a meus olhos, tão aborrecida, era um lugar de asilo, um santuário de recolhimento e esperança. Meu hábito monacal me era caro; continha um mundo de distrações e vaidades; abria-me uma carreira de grandeza e domínio. Se buscava ainda a sombra das florestas e a solidão das montanhas não era para mergulhar minha alma nos pesares, mas para a fortificar pela contemplação das grandes coisas, para a preparar para o combate.

“Muitos anos se passaram assim. Eu preenchia meus deveres com a exatidão de um longo hábito. Os cuidados do altar e do confessionário se tinham tornado para mim uma rotina monótona;

tudo na Sicília me era indiferente. Porém minha reputação de castidade e saber tinham crescido; e posto que minha ambição tivesse crescido mais, tomei isso como prelúdio de fama mais brilhante. Estava pronto para o torneio: desci a [sic, à] liça.

(Continuar-se-á)

(Dimanche, 11/8/1839)

FOLHETIM.

O PONTÍFICE E OS CARBONÁRIOS *

Por P.B.

III.

“Havia muito que eu tinha anunciado uma romaria a Roma para satisfazer um voto; e com efeito que voto mais terrível prendeu nunca um homem? Era em Roma que eu queria dar a batalha. Pedi e obtive permissão de vir: louvaram minha coragem e piedade; e iludindo a todos, deixei o convento de Petralia, para lá não voltar mais. Tinha então trinta anos; tenho hoje sessenta e cinco. Contai.

“Desembarquei na embocadura do Tibre, e só e a pé caminhei para Roma, pela Campania. Tudo era novo para mim nesta terra enfastiada de glória e homens. Não vos contarei as sensações que experimentei, até que por fim descobri a cúpula do Vaticano. Então me faltou a respiração, meus joelhos se dobraram, fui obrigado a sentar-me à beira do caminho sobre um pedestal de mármore aí deixado pela antiguidade.

“O Vaticano! eis aí a centelha elétrica, que tinha abalado todo o meu ser; eu o tinha diante dos olhos! Essa Roma, rainha da meia idade como do antigo mundo, essa Roma, que dispôs de todos os cetros, que cingiu todas as coroas, estava diante de mim! Um raio do sol no ocidente iluminava a cruz de S. Pedro, cruz que é o farol do mundo. Ela ainda brilhava, e já o deserto inteiro estava submergido nas trevas da noite. Pus-me a caminho, e noite fechada cheguei à porta de S. Paulo.

“Como se sorriam de compaixão os cardeais em sua púrpura, o soberano pontífice sob sua tiara, se pudessem ter no coração do monge obscuro que então passava as portas da cidade santa! Mas os pensamentos do pastor de Montalto os teriam também feito sorrir, e o pastor de Montalto foi Sixto V.

“Entrei em Roma como em uma futura conquista: a febre de ambição que me exaltava a alma, e abrasava a cabeça.

“O convento onde eu devia ir residir era na parte mais deserta do Janículo. Tinha cartas para o superior; ele e seus monges me receberam como um dos seus. – É apenas mais um franciscano em Roma, pensavam eles. – É um pontífice, pensava eu.

“A primeira coisa que vi em Roma é que minha ordem é a mais desprezada de todas, graças à sua pobreza e à obscuridade de seus membros, saídos a maior parte como eu da mais baixa classe da sociedade. Primeiro pois que tudo era preciso ganhar em consideração pessoal o que perdia por estado. Os meus estudos severos e os meus trabalhos na Sicília me serviram maravilhosamente. Fui olhado como um milagre de ciência, e proclamado tal pela ordem mais ignorante de todas as ordens. Minha glória recaía sobre ela; e ela a propagou e defendeu como sua. Tal é o espírito monástico: hábil em conhecer as vantagens, mais hábil em se aproveitar delas. Foi assim que tirei partido de uma falsa posição. Um beneditino sábio a ninguém teria admirado: mas um franciscano era um prodígio. Minha reputação pois se estabeleceu rapidamente, e acabou por me ser tão pouco contestada em Roma, como havia sido em Petralia. Em breve lhe juntei a de eloquência; e foi por esta que me fiz conservar em Roma, onde, como peregrino subalterno, só estava de licença.

“Em S. Carlo Borromeo foi onde primeiro preguei, e preguei a quaresma, como cinco anos antes tinha pregado em Palermo. Palermo me revelou o meu nada, S. Carlos me fez sair dele. Foi a primeira pedra de minha fortuna. Meus sermões fizeram ruído: fui o homem da moda. Mais intrigante ainda do que ignorante, minha ordem moveu os céus e a terra para que eu fosse apresentado ao papa como um dos mais firmes campeões da Igreja.

“Fui acolhido por Sua Santidade com uma distinção singular. Aos pés do arcebispo de Palermo tinha devorado minha cólera e humilhação; aos pés do grande sacerdote da cristandade,

* Vide Jornal do commercio de 31 de julho, 4 e 5 de agosto.

meu coração bateu de um modo indefinível, pensando que para o futuro mais de um joelho se dobraria diante de mim. Os que se humilhavam serão exaltados, pensava eu com Jesus Cristo; e minha cabeça se abaixava mais, e beijava com um fervor de humildade mais profunda o pé do soberano pontífice. E quando ele me disse – levantai-vos, meu padre, – pedi como graça ficar prostrado no pó diante de sua eterna majestade.

“Tanta humildade, onde se esperava o orgulho da eloquência e do saber, fez sensação. O papa me mostrou sua surpresa, e prolongou a audiência mais do que o faria por um príncipe. Eu me tinha ajoelhado simples franciscano; levantei-me bispo, e o oráculo foi cumprido.

“Nesse momento estive quase a desfalecer. Agradei a Deus com uma torrente de lágrimas; e o que só era a febre da ambição que me sufocava foi tomado por humildade. Tinha dado um passo para a tiara.

“Entrava em meu plano não sair de Roma; o papa satisfez meus votos nomeando-me bispo in partibus, e ligando-me a si mesmo como seu pregador. Desde então tive um lugar importante na família pontifical. Assim tudo ia segundo os meus desejos: o caminho se aplanava mui sensivelmente.

“Mas por quantas angústias não passei ainda! quantas vezes me fui sentar sombrio e pensativo à sombra de um pinheiro, que ainda existe no alto do Janículo? Mas não fatigarei com a narração desses quarenta anos dos mais rudes combates, de dúvida e de esperança.

“A revolução de França, e depois a da Itália, vieram romper a monotonia de minha vida. Abalada no século XVI pela reforma, e batida no XVIII pela filosofia, a Igreja, a quem eu havia ligado meus destinos, estava ameaçada de total ruína, e com ela minha fortuna e minha vida. Mas que podia eu fazer? Que pode fazer o passageiro quando o navio se enche de água debaixo de seus pés? Eu que sabia que ele se encheria de água, não acreditei em sua derrota, porque a Igreja é invencível, e as portas do inferno não prevalecerão contra ela.

“Segui o papa para o desterro. Vivi dez anos na servidão, e como Israel, debaixo dos salgueiros da Babilônia, não desesperei por Jerusalém, nem cessei nunca de elevar ao céu um hino de confiança e resignação. Soube, como o poeta, como é amargo o sal estrangeiro, e como são difíceis as escadas alheias. Dez anos coberto de silício, vi fumegar o teto soberbo do vencedor, mas não participei de suas festas, e guardei intacto em minha alma o meu tesouro de tristeza e esperança. Ajoelhado todos os dias ao pé dos altares abandonados, só pedia a Deus o cumprimento de suas palavras, o triunfo da verdade sobre o erro, da Igreja sobre a incredulidade. E quando os *Te-Deum* mundanos do conquistador abalavam os templos; quando os povos se precipitavam de capital em capital adiante de seu carro de triunfo; então, como Pompeo quando estava para morrer, cobria a cabeça com um hábito, curvava-me em silêncio diante do Deus que distribui aflições e prazeres, que fere para salvar. Se minha alma estava de luto, a fé a sustentava, e eu esperava.

“Não esperei debalde. Sabeis a história desse triunfo memorável. Com que saltos de coração via eu, ó S. Pedro, a tua cúpula eterna! Com que santo entusiasmo beijei tuas lajes profanadas! Como tuas pompas me pareceram augustas, respeitáveis tuas solenidades! As cerimônias do culto tomavam a meus olhos não sei que ar de mocidade e novidade que me embriagava; os mármores, quadros, estátuas dos santos e dos mártires falavam a meu coração uma linguagem que nunca tinham falado; a vida parecia renascer por toda parte, a humanidade inteira parecia acordar de um sonho.

“Foi assim que minha carreira se tornou a abrir. Minha marcha foi lenta, porque o fim estava longe. Os mais apressados passaram; eu os vi sem apressar o passo.

“Uma por uma cheguei a todas as dignidades espirituais da igreja; as temporais não as quis. A magistratura da consciência concilia os homens, a dos interesses mundanos os aliena e indigna; é por isso que fechado no círculo estreito das funções eclesiásticas tenho sempre vivido à parte, recusando nunciaturas, delegações, todos os cargos políticos que muitas vezes me foram oferecidos, mas que me afastaram desta Roma, que me não convinha deixar. O capelo veio enfim coroar tantos trabalhos e paciência. O último papa me nomeou cardeal; sou o quadragésimo sexto de minha ordem, que tem dado à Igreja cinco papas, e eu serei o sexto.

“Membro do sacro colégio, aspirei ao último lugar para mais depressa aspirar ao primeiro. Cada vez me escondi mais, bem certo de ser tanto mais lembrado, quanto mais me escondesse nas trevas. Posto que primeiro da Igreja, não deixei o obscuro mosteiro transteverino, onde a minha volta do desterro fixara minha moradia; aqui vivo como um simples religioso, subo ao púlpito como missionário, e se minha boca se abre para pregar a caridade, minha mão não se fecha para a

exercer. Não há em Roma hospício ou masmorra cujos enfermos ou cativos eu não conheça todos por seus nomes; não há um pobre, cujo pão não tenha multiplicado por minhas esmolas, e se o mundo político ignora profundamente o meu nome, não há outro mais popular nem mais venerado na cidade santa. É o que eu quero, um nome político assusta hoje os interesses europeus, é um obstáculo invencível para a tiara, esta só cinge cabeças neutras.

“Ser-me-ia doce, vós o não duvidareis, mostrar-me ao mundo com a cabeça levantada o rosto descoberto; este papel de impostor me tem feito corar mais de uma vez, esta comédia me humilha; mas que lhe posso eu fazer? Sou do meu século, e sobretudo do meu país, e neste teatro de hipocrisia e servidão foi-me preciso pôr uma máscara e anular-me para aparecer.

“Tenho rejeitado todas as honras e dignidades que aqui tem vindo perseguir-me; já sabeis porque só aceitei o cargo de penitenciário geral, porque é todo espiritual. Se eu quisesse, bem o sabeis, seria confessor de reis; mas a ambição, paixão forte e sagrada, há muito que matou em mim qualquer paixão mesquinha; quero reinar sobre os reis do alto do primeiro dos tronos, e não do fundo do confessionário.

“Só resta um passo a dar, mas este passo é difícil e decisivo, e a hora final é chegada. O papa está a morrer, o conclave vai abrir-se, e o papa que dele há de sair hei de ser eu, se vós me auxiliardes.

– Eu! disse Anselmo com um grito de surpresa.

– Vós; mas silêncio! Resta-me explicar o meu papel de sanfedista. Posto que político e em contradição aparente com os meus princípios, eu o tomei voluntariamente, porque é clandestino e serve a minhas vistas.

“Eu vos amo, Anselmo, e vos estimo mais que a ninguém; e penso que vos acabo de dar disso uma grande prova. Tenho-vos ligado à minha fortuna; que digo! pu-la à vossa disposição. Uma só palavra vossa pode perder-me, mas vós a não direis, e estimareis antes fazer-me subir ao trono do que fazer-me descer ao túmulo, porque sois leal e generoso.

“Mancebo! mancebo! continuou ele pondo-se em pé e fitando em Anselmo olhos chamejantes, conheceis vós todo o poder da terrível arma que vos entreguei? Medis bem toda a extensão do poder que vos confio, e não vos assusta ele? Este misterioso edifício tão penosamente elevado pedra por pedra por quarenta anos de paciência e dissimulação, é frágil; por um sopro podeis aniquilá-lo, podeis despedaçar toda a minha vida com uma cana, e calcar aos pés suas ruínas; de um príncipe da Igreja podeis fazer o escárnio de Roma, e precipitar no túmulo por entre os risos do mundo um velho sexagenário que vos confia seu pensamento e sua honra.

“Vós o podeis, mas não o fareis, e dentro de um mês esta rainha milagrosa do deserto terá um novo senhor, novo piloto governará a barca de S. Pedro; o filho do homem terá um novo vigário, e este senhor, este piloto, este vigário, serei eu.

“Ó Roma! acrescentou ele com vós [*sic*, voz] solene: Roma! porto das nações! ó Vaticano estrela do mundo! Religião do Crucificado, meus únicos amores e meu único pensamento! ó lei de inteligência e progresso, lei de caridade; instrumentos magníficos na mão de Deus, que civilizastes e regenerastes a terra, e fundastes a santa igualdade! Igreja eterna e verdadeiramente divina, eu te servirei fiel até a morte. Os povos têm esquecido os teus benefícios, e a sua ingratidão insulta tuas desgraças; mas tu és mais bela e mais sublime pelos golpes que te dão, pelos ultrajes que te fazem, semelhante a esse Jesus, teu chefe e teu senhor, que também bebeu até ao resto o cálice da amargura, que foi açoitado e pregado em uma cruz. O mundo está em delírio, e os séculos são teus; eu te serei fiel até a morte. E se a minha miséria aspira ao lugar supremo, se Deus me escolheu para teu chefe, é para te restituir o teu esplendor primitivo. À minha voz reis e povos se envergonharão de seus erros, banharão os altares com lágrimas de contrição, inundarão, como em outro tempo, os caminhos da cidade sagrada, e as lajes de S. Pedro serão gastas pela multidão dos peregrinos. De novo a espada e o cetro se humilharão diante do cajado do pastor, todos os diademas mundanos diante da tiara, Roma tornará a tomar seu lugar sobre a terra, e remoçada por nós, confundirá nossos dois nomes em um hino eterno de glória e reconhecimento.

– Mas de que meios...

– Agora, mancebo. Sem apoios entre os estrangeiros, todavia me era preciso um partido, eu o adquiri nas cortes da Itália. Talvez o acheis mui pobre, mas sua nulidade faz a sua força. A proteção de uma grande potência assusta todas as outras, e faz mais mal do que bem. Os príncipes italianos ao contrário são tão pouco na Europa, que sua voz nem é ouvida. São muito desprezados por ser [*sic*] tímidos. Ora, este desprezo é para eles e para mim uma égide, para mim encobrindo

meus projetos, para eles suas intrigas. Conto com eles, porque nisto uma mesma política os dirige, e todos ganham em minha eleição.

– Mas quando fordes papa, o que fareis?

– O que farei?... Mas esperai, ainda lá não chegamos; enfraei a vossa impaciência, escutai-me um pouco mais. Além da proteção dos príncipes italianos, tenho também a do Czar. Príncipe cismático, só tem no conclave uma influência indireta: é essa a mais segura e a única que eu quero.

– Que! interrompeu Anselmo com vivacidade; não vedes que o Czar aspira à tirania com que Cezar nos esmaga? Senhor, águia por águia, jugo por jugo, não quero. Deixai, deixai os dois bárbaros combater-se. Para fora da Itália os bárbaros! Enquanto eles disputam entre si o seu cadáver sanguinolento, ressuscitai a vós mesmo esta Itália já no túmulo; arrancai-lhe as roupas da morte, armai suas mãos roxeadas das cadeias, desmenti o poeta; combata ela uma vez com uma espada que seja sua, combata por si, e sombra vingadora levante-se e desça à arena para se vingar. Este papel é belo, senhor, é digno de vós. A voz de um papa que dissesse à Itália: sois livre! essa voz, senhor, retiniria como o trovão, e de cada homem faria um soldado.

– E quem vos disse que essa voz não partiria do Vaticano como o grito da igualdade partiu do Calvário? Quem vos disse que o pacífico bronze dos sinos não tocaria o rebate da independência e as vésperas italianas? Não sois vós sanfedista? Não sabeis dos segredos do consistório?

– O consistório depois das vésperas sicilianas!... Mas vossa eminência sabe se o meu ódio à Áustria é ardente: pois eu quereria antes ver a Itália inteira nas garras da poderosa águia imperial, que despedaçada pelas garras ávidas dos três miseráveis abutres.

– Mas não vedes que os abutres se comerão uns aos outros, e que escapada das garras dessa águia gibelina, que todos aborrecemos, a nossa Itália só achará paz e salvação ao abrigo da pomba romana?

– Então não sois sanfedista, e quereis a unidade da Itália.

– Quero a Itália forte, e toda a força consiste na unidade. Também não acredito no consistório; mas aceito-o como meio. Ele dará os primeiros golpes com seus exércitos; Roma fará o resto à minha voz.

– Senhor, disse Anselmo com tranqüilidade, se tais são vossas idéias, jurai sobre esse crucifixo que, uma vez papa, não tereis outras.

– Eu o juro, disse o cardeal estendendo a mão sobre o corpo do Crucificado.

– Pois que assim é, respondeu Anselmo pondo um joelho em terra, juro de votar-me à vossa fortuna, e fazer-vos, se isso for preciso, com meu corpo um degrau para a tiara.

– Vosso fogo de mancebo me antecipou ao lugar a que eu vos queria conduzir por caminho mais lento e mais tranqüilo. Aceito o vosso oferecimento, mas nada de juramento antes de me ouvir. Escutai-me: podeis servir-me de muito, e por mim à Itália; mas trata-se da vossa cabeça; pensai bem. Eu sou sanfedista, mas não me iludo a respeito do consistório: sei que ele pode, e nada mais lhe peço. Sei também que à Itália não faltam corações ardentes, almas altivas e generosas, que aborrecem o Austríaco, e estão prontos a morrer pela independência itálica. Eis aí os homens de que quero formar a minha falange macedônia. Quereis ajudar-me a procurá-los?

– Descei às masmorras, senhor, lá os achareis.

– Há outros, e posto que as masmorras contêm muitos, não os poderiam conter todos.

– Os que não gemem em ferros estão no desterro, e em tão grande número, que a Europa nunca viu tantos. Mas que quereis deles?

– Formar o meu batalhão sagrado. Porém eu me explico.

– E pegando em um papel de cima da mesa, leu nele:

– “Será punido de morte, como criminoso de alta traição, todo aquele que for apanhado em uma venda carbônica.” Entendeis-me?

– Começo a entender. Mas depois?

– Só tenho uma palavra a dizer-vos. Depois disto quereis ser carbonário? Eis o que vos peço.

– E que pedis deles?

– Auxílio.

– E que lhe prometeis em recompensa?

– A cruzada italiana contra a Áustria.

– E escolhestes-me para vosso embaixador clandestino, e vosso intérprete para com eles?

– Escolhi. Mas pensai bem; atrás o cadafalso.

– Falemos de vós e deles, e não de mim.

– Conheço o seu número e o seu poder; é preciso que me aceitem por seu candidato à tiara, e me auxiliem com seus meios. O povo de Viterbo já forçou por sua energia a eleição de Gregório X. Uma demonstração dos carbonários pode determinar a minha, intimidando o conclave, e ditando-lhe a lei.

– Affonso Petrucci fez eleger Leão X ao grito de – Vivam os mancebos! – e Leão X fez estrangular Affonso Petrucci no castelo de Sant’Angelo. Eis o que me responderiam os carbonários.

– Mas vós, Anselmo, não acreditais em minha palavra e meu juramento?

– Acredito; mas conhecem-vos eles para acreditar? Ouviram e viram jurar sobre o crucifixo?

– Anselmo, convencei-os. Se estais convencido, convencê-los-eis. Acreditai-me: a fé é elétrica e contagiosa: recebe-se pelas palavras.

– Deus então me dê uma boca de ouro para os convencer! Desde já sou carbonário, e vos juro fidelidade.

– Tomo o céu por testemunha que da minha parte não há dolo nem surpresa; e pela terceira vez vos repito que jogais a cabeça.

– Que importa perder a cabeça nesse jogo sanguinolento, se a Itália pode ganhar independência?

– E tereis meios de entrar nas vendas dos carbonários?

– Eu os acharei: isso é comigo.

– Ide, alma generosa, que nesses campos subterrâneos, proscritos e dizimados, encontrareis quanto é preciso para remoçar a Itália.

De repente uma pancada violenta é dada à porta do cardeal e um monge entra na cela.

– Senhor, o Camarlengo faz prevenir à [sic, a] vossa eminência que é morto o papa.

E saiu.

– É morto o papa! disseram os dois.

– Morto! repetiu o cardeal, e caiu sem sentidos.

O sino do capitólio tocou a grande nova, e o chamou à vida.

– É chegada a hora, disse Anselmo. Cada qual tome seu posto.

E saiu.

(Continuar-se-á)

(Lundi, 12/8/1839)

FOLHETIM.

O PONTÍFICE E OS CARBONÁRIOS,*

Por P.B.

IV.

O grande sino do Capitólio, que anuncia ao povo romano e à cristandade a morte do pontífice, toca nove dias e nove noites: a novena fúnebre se passa em orações, salmodias e cabalas; teatros, tribunais, universidade, tudo se fecha; tudo em Roma fica suspenso, porque com o papa expira todo o cargo, todo o negócio, todo o prazer. A soberania teocrática passa para o sacro colégio: mas até a sua inteira reunião o chefe do estado é o cardeal camarlengo. Papa interino, toma posse do palácio pontifical, e cunha moeda em seu nome; e alguns tem havido, dizem, que bem têm aproveitado deste curto interregno.

Na noite seguinte à da sua morte, se transportou o finado do Quirinal para o Vaticano, a fim de o expor à adoração dos fiéis na capela Sextina. Duas trombetas surdas, e dois guardas nobres, de farda escarlate e capa negra, abriam o cortejo fúnebre, seguia a guarda suíça; vinham depois trinta escudeiros a cavalo, com archotes e tochas; e depois o capitão dos Suíços com o resto da sua guarda. Precedido por um mestre de cerimônias a cavalo, de sotaina roxa, e ainda muitos escudeiros, o despojo mortal do vigário de Jesus Cristo era conduzido em uma liteira de veludo carmesim, franjado de ouro, aberta por todos os lados, menos o de trás, flanqueada pelos penitenciários de S. Pedro, que, com velas na mão, rezavam orações fúnebres. Vestido com uma comprida sotaina e murça de arminhos, de barrete e chapéu na cabeça, o corpo embalsamado do pontífice repousava sobre almofadas de veludo: e símbolo extinto de uma idade extinta, essa figura branca e silenciosa respirava na morte uma majestade quase divina. Tal é o poder de uma idéia mesmo degenerada, que todo o povo de joelhos contemplava o cadáver com olhos comovidos.

Em roda da liteira marchavam pesadamente os Suíços cobertos de ferro e alabardas nas mãos, imagem material dessa meia-idade, cujo pensamento é o pontífice eleito. Janízaros pacíficos do príncipe temporal, como os Suíços o são do príncipe espiritual, a companhia dos guardas nobres, de farda escarlate e capa negra, como os primeiros, desfilavam dois e dois em silêncio, com as bandeirolas e estandartes voltados com o debaixo para cima.

Chegado o cadáver à escada de Constantino, quatro penitenciários o tiraram da liteira e conduziram à capela Sextina, onde foi revestido dos hábitos pontificais, com mitra de ouro na cabeça. Na manhã seguinte aí se lhe deu a absolvição, depois do que foi transportado procissionalmente à basílica do Vaticano. Aí lhe foi dada nova absolvição, e depois foi levado à capela do Sacramento, onde esteve três dias. Por mais seis dias aí ficou o corpo; e em todos os nove aí se celebraram as exéquias, cantando missa em cada um deles um cardeal, e assistindo todos os mais sentados nas cadeiras dos cônegos, e com os seus caudatários em baixo, que lhes pegavam nas tochas. Assistiam mais todos os prelados gerais de ordens religiosas, e toda a espécie de beneficiados eclesiásticos.

O cadáver no sétimo dia foi levado para o corpo da igreja, onde mil velas de libra e vinte de quatro libras lhe foram acesas. Ao terceiro dia havia sido metido em uma caixa de cipreste, com três bolsinhos de veludo carmesim, em um dos quais havia vinte medalhas de ouro, em outro vinte de prata, e em outro vinte de bronze, todas com a imagem do falecido. O rosto lhe fora coberto com um lenço de linho branco, e semelhantemente as mãos; o corpo com um pano de tafetá carmesim. Esta caixa depois de fechada foi metida em outra de chumbo, e esta em outra de pau.

Nos últimos três dias o cerimonial foi mais solene. Acabada a missa, o cardeal celebrante subiu ao cadafalso em que se achava o corpo, e os quatro assistentes tomaram assento cada um em seu ângulo, e aí se precedeu à absolvição. No último dia se concluiu a cerimônia com a oração em elogio do falecido.

* Vide Jornal do commercio de 31 de julho 4, 5 e 11 de agosto.

Anselmo viu passar o cortejo para a capela Sextina, de ao pé da estátua de Pasquim. Cheio dos projetos da véspera, e missionário da cela de S. Francisco, encaminhou-se para o Velabro, para onde nessa noite tinha indicado uma reunião dos principais carbonários de Roma.

Chegado em frente do magnífico palácio da Chancelaria, que Bramante construiu com os despojos do Colosseo, julgou ver que era seguido por uma espécie de trapeiro judeu. Lembrou-se do Catalão, e era o mesmo. À espia do sanfedista moscovita, o palácio de Veneza tinha anexado a do carbonário romano; e o espião ganhava o seu dinheiro.

Anselmo fingiu nada perceber. Tinha formado o seu plano. Nasceu ao campo das Flores, e tomou o caminho do Ghetto. Ghetto é o bairro amaldiçoado, o bairro do povo de Israel, cloaca infecta, onde vegetam seiscentas a setecentas famílias, amontoadas no meio de fétidos trapos, único comércio que na cidade papal lhes permite o vingador de Jesus Cristo. Os judeus têm aí a sua sinagoga, e não podem habitar na cidade santa. Guardada por sentinelas, a caverna se fecha todas as noites às Ave Marias; e todo o hebreu que é achado fora depois dessa hora, é punido com muleta e prisão. Anselmo aproveitou-se destas circunstâncias, falou ao ouvido da sentinela; e passando, querendo o falso israelita passar, foi detido e recolhido ao Ghetto.

Livre por esta noite do seu Argos, Anselmo caminhou para o Velabro, onde achou já reunidos os carbonários.

No Velabro se reuniu a venda solene presidida por Anselmo, venerável grão-mestre, grande eleito da ordem. A gruta triangular, mas truncada nos três pontos, estava iluminada pelas três luzes místicas suspensas em cada um dos ângulos, em forma de sol, lua e estrela. O ângulo superior figura o oriente, e é aí que está o tronco do venerável. Em frente, no meio da linha do ocidente, está a entrada da gruta defendida por dois guardas armados com uma espada de ouro em forma de fogo, como a espada do anjo do Éden. A linha que da direita do venerável desce para a base chama-se meio dia, a outra setentrião. No alto da primeira e ao lado do trono está a tribuna do orador, e ambas são terminadas por um vigilante encarregado de manter a ordem em sua fila. O do meio dia se chama primeiro esclarecedor, e o do setentrião segundo esclarecedor. Os assentos estão dispostos em duas linhas, e cobertos de pano escarlate semeado de chamas de ouro. As paredes da gruta, armadas de azul, estão cobertas de pinturas carbônicas.

Vestidos com o vestido sacramental da ordem, os adeptos estavam em silêncio nas duas linhas. Seu turbante vermelho como o dos patriarcas, suas sandálias e sua túnica azul, sua longa capa negra, e seu largo cinto armado com a machadinha e o punhal davam à assembléia oculta uma fisionomia ao mesmo tempo guerreira e monacal.

Sentado no oriente em seu trono, Anselmo só se distinguia dos outros grão-mestres, grandes eleitos, por uma larga fita achamalotada em roda do pescoço. Insígnia misteriosa de sua antiguidade, tinha as três cores da república ausônia, e três jóias simbólicas ali brilhavam suspensas, um sol de ouro, um globo verde e um triângulo azul, imagem de Deus. As mangas de seu vestido eram apertadas no punho com braceletes azul-celeste.

Quando os adeptos se puseram todos de pé em seus lugares, Anselmo deu sinal por uma pancada de malhete, que foi repetida pelos dois esclarecedores, e em alta voz pronunciou a oração seguinte:

– À glória de nosso bom primo o Senhor do universo! Nós vos pedimos que nos protejais em nossos augustos trabalhos, e fazei, grande Deus! que a paz e a união reinem em meio de nós. – Bom primo, primeiro esclarecedor, que horas são?

– Venerável grande eleito, por toda a parte toca a rebate, e o seu som chega até a profundidade de nossa gruta: penso que é o sinal da grande hora em que vai acordar todos os humanos, e que é meia-noite.

– Bom primo, segundo esclarecedor, a que horas se devem abrir os nossos misteriosos trabalhos?

– À meia-noite, venerável grande eleito, quando as massas populares, acordadas pelos bons primos diretores, se levantam contra a tirania.

– Bons primos, guardas de nosso asilo, estais certo de que nenhum profano se introduziu entre nós, e que todos os carbonários reunidos nesta venda são grão-mestres eleitos?

– Sim, venerável grão-mestre. Os intrusos fizeram o seu dever, não existe aqui nem profano, nem carbonário subalterno.

– Pois que tudo está bem disposto, meus bons primos, a que me ajudeis a abrir os nossos trabalhos noturnos, celebrando comigo a sextupla vantagem. A mim, meus bons primos. – Pelo

criador do universo! – Por Cristo, o seu enviado na terra para nela fundar a filosofia, a liberdade e a igualdade! – Por seus apóstolos e pregadores! – Por S. Tibaldo, nosso padroeiro! – Por Francisco I, protetor da ordem! – Pela queda ~~da~~ eterna de todas as tiranias! – Pelo progresso dos povos, e de uma liberdade sem fim!

Estas sete vantagens foram consagradas pelas aclamações da ordem: o venerável declarou a venda aberta, os membros se sentaram e os trabalhos começaram.

Depois da leitura da ata Anselmo disse:

– Estrela de nossas assembleias noturnas, bom primo, nosso orador, tendes a palavra.

O orador fez um discurso análogo ao objeto da sessão; findo o qual, disse o primeiro esclarecedor:

– Venerável grande eleito, proponho em nome de todos os bons primos da minha linha que renovemos o juramento secreto.

A proposta foi adotada.

Todos os assistentes desceram ao meio da gruta, e aí se formaram em triângulo truncado. Cercado dos dignitários, o venerável se colocou no ângulo do oriente, e disse:

– A forma misteriosa e sagrada está perfeita, meus bons primos. Implorai interiormente da onipotência de Deus força para cumprir o juramento terrível que ides pronunciar diante dele, e caí aos pés do sinal de regeneração e da igualdade, emblema sanguinolento das luzes filosóficas. De joelhos, meus bons primos.

A estas palavras todos se puseram de joelhos, e levantaram a mão direita acima da cabeça, estendendo-a para o crucifixo, e puseram a esquerda sobre o coração com o punho fechado, como se tivessem um punhal pronto a ferir-se com ele.

Só Anselmo ficou em pé, e deste modo leu a fórmula seguinte:

– “Eu, cidadão livre de Ausônia, juro em presença do Grande Arquiteto do Universo e do grande eleito bom primo, dedicar minha vida ao triunfo dos princípios sagrados, que são a alma de todas as ações secretas e públicas do respeitável carbonarismo; juro propagar a igualdade em todas as almas, sobre que possa ter ascendente; e se sem combate se não puder restabelecer a liberdade italiana, juro derramar o meu sangue por ela, e ser-lhe fiel até a morte. Se tiver a desgraça de ser perjuro, desde já me entrego para ser sacrificado por meus bons primos os grandes eleitos pela maneira mais dolorosa, ser posto em cruz no seio de uma venda, nu, coroado de espinhos, como foi Jesus, nosso bom primo e nosso modelo, e consinto que meu ventre seja aberto antes da minha morte, meu coração, minhas entranhas arrancadas, meus membros despedaçados e dispersos, e meu corpo privado de sepultura.” – Jurais, meus bons primos, conformar-vos com tudo isso?

– Nós o juramos, responderam todos.

– Deus vos ouve, seu trovão ronca, vossos juramentos são aceitos. O povo está pronto a combater, ele triunfará! Desgraçados de vós se lhe fordes infiéis. Tomai os vossos lugares.

De repente uma grande pancada se ouviu à porta, e uma voz que diz:

– “Os lobos estão na gruta, a entrada é forçada, fugi.”

– Traição! traição! exclamaram os carbonários, que se precipitaram tumultuosamente em roda do trono. Uma mola secreta operou, o soalho se abriu, eles desapareceram, e o soalho voltou por si mesmo ao seu antigo lugar.

O governador de Roma entrou com uma forte escolta, mas não encontrou pessoa alguma.

Os carbonários se dispersaram. Anselmo passou toda a noite oculto; e de manhã, sabendo que se tinha procedido a numerosas prisões, e que uma violenta perseguição ameaçava a ordem inteira, vestiu um vestido de romeiro, e foi buscar um esconderijo que havia muito tinha preparado em uma das subidas do Aventino. Daí saiu algumas vezes, e entrava em alguma igreja onde estava seguro, pois tão ordinária é em Roma a vista dos romeiros.

Um de seus primeiros cuidados foi mandar um aviso à torre Astu; a reunião ali de tantos conjurados era perigosa e podia causar mais graves desgostos. Ele lhes recomendou toda a vigilância e prudência.

Assim uma só noite tinha desmanchado os planos mais bem combinados. As masmorras em breve se atulharam das pessoas distintas de Roma, e conquanto prova nenhuma houvesse de que eram carbonários; todavia, a inquisição os perseguia como tais, e muitos o eram com efeito. Outros mais medrosos ou se haviam ocultado, ou fugido de um novo comprometimento. Toda a empresa séria se tinha tornado impossível por este lado.

Que aflições não custaram a Anselmo estas notícias e estas reflexões! que dores não sentiu aquele coração, que tão sincera e ardentemente se tinha dedicado à liberdade da Itália! Talvez que um suicídio o livrasse de tantos pesares: mas um suicídio era inútil à pátria, e mais generoso do que Catão, aquele sangue só devia correr por ela.

Ainda lhe restava o conclave.

O conclave com efeito abriu-se logo que se concluiu a novena do luto, mas ainda por algum tempo se esperavam os cardeais estrangeiros, e os trabalhos por enquanto eram quase nulos. Os exércitos estavam já em presença, mas observavam-se, contavam-se, mediavam-se, sem ainda vir às mãos. Era do monte Quirinal que devia sair o sumo sacerdote do cristianismo.

Já os cativos estão em número, e o conclave é um pequeno mundo. Médicos, cirurgiões, barbeiros, camaristas, boticários, nada falta; e cada eminência tem mais consigo para servir seu corpo, seu espírito e sua alma, um camareiro, um secretário e um confessor. Uma vez fechados os conclavistas, não podem mais sair, ou se saem não podem voltar mais; só a eleição do papa os restitui ao ar livre e à liberdade. Como os franco-mações e os carbonários, suas bocas estão fechadas por um juramento.

A polícia do lugar é confiada a um oficial-mor leigo, que toma o título de marechal do conclave. Habita no palácio em que este se reúne, e só ele pode abrir e fechar a porta. É assistido nestas funções pelo primeiro conservador do povo romano, e é este o verdadeiro cérebro da casa. É este que folheia ou se julga folhear o ventre das empadas e das aves que figuram sobre a mesa dos eleitores, porque o jantar dos cardeais não se faz ali, vem-lhes feito de suas eminentíssimas cozinhas.

Todos os dias ao meio-dia esses bem-aventurados jantares se põem a caminho, fechados em caixas com as cores do dono, e levados em pompa sobre uma padiola das mesmas cores, por dois lacaios em libré de grande gala. Dois criados a pé abrem a marcha de vara na mão: e, vazia ou cheia, a carruagem da eminência fecha o cortejo. A pesada magnificência desses coches cardinalescos é uma das curiosidades de Roma. Pintados de cor de púrpura – é a cor sacramental – erguendo-se-lhe dos quatro lados quatro maçanetas mássicas da mesma cor, são sobrecarregados mais que ornados de espessos dourados, e cobertos de brasões e de pinturas muitas vezes muito profanas. As mais galantes têm Venas nuas, e amorinhos que dançam nus como sua mãe, tudo enlaçado em grinaldas de rosas. Acompanham também o camareiro e os gentis-homens, o copeiro, o trinchante e muitos outros oficiais da casa do cardeal.

Roma, pois, é cada dia corrida em todos os sentidos por estas góticas conduções : destinadas aos exércitos beligerantes do Espírito Santo, desfilam pacificamente nas ruas, e desembarcam em procissão no vestíbulo do campo da batalha. Tão ávido de espetáculos como seus antepassados, o povo romano tem um gosto decidido por esta cerimônia gastronômica, e raras vezes deixa de ir ao meio dia postar-se às portas do conclave.

Outra cerimônia de que ele não é menos ávido, é do que em Roma se chama a fumada. Eis aqui o que é: os eleitores votam cada dia duas vezes: às onze horas da manhã e às cinco da tarde. Se ninguém reúne os dois terços dos votos, número necessário, são estes queimados em um fogão, e o fumo que ainda sai pela chaminé é prova de que naquele escrutínio não houve quem obtivesse o número legal. Se à hora aprazada não sai fumo, o papa está eleito.

Posto que antigas leis proibiam aos prisioneiros toda a comunicação para fora, recebem contudo visitas ao *sportello* como religiosas à grade; mas sempre em presença de quatro testemunhas, *ascoltatori*, encarregados de inspecionar suas palavras e seus gestos.

Uma entrada particular é destinada só para os embaixadores. Suspensos todos de fato pela morte do papa, vão um por um com grande pompa apresentar ao sacro colégio suas novas credenciais. Introduzidos pelo marechal do conclave à sala de audiência, entregam as cartas ao camarlengo e aos três chefes da ordem encarregados de os receber. As excelências se ajoelham, as eminências ficam em pé e cobertas, por isso que então representam o pontífice. Estes cardeais mudam de três em três dias: é um bispo, um presbítero e um diácono: eles são depositários da soberania temporal e espiritual, assim como na novena o é o camarlengo.

Toda essa máquina gira agora sobre o veto das quatro potências católicas, França, Áustria, Espanha e Portugal, que todas quatro gozam no conclave do direito de exclusão, isto é, cada uma repele o cardeal que julga contrário a seu interesses.

Além disto toda a mais diplomacia estrangeira está em guarda, entretém inteligências no sacro colégio, e aí tem seus cardeais afeiçoados: e o marechal do conclave nunca fecha tão bem a

prisão, o conservador do povo romano nunca sonda tão profundamente as aves apostólicas, que emissários e bilhetes não circulem todos os dias das celas dos principais da igreja para os palácios dos principais da terra. É por isto que a eleição hoje nunca recai em cardeal cujo gênio político e força de caráter seja reconhecido, e somente vai procurar algum velho neutro: é por isto que tem passado em provérbio, que quem entra papa para o conclave sai cardeal, e quem entra cardeal sai papa: nunca o resultado da eleição corresponde às conjeturas anteriormente formadas. Era ainda por isto que o cardeal de Petralia esperava obter a eleição.

Ele não tinha partido algum poderoso, não era cliente de nenhuma corte ultramontana; mas não tendo por isso mesmo que temer o veto de nenhuma, estava mais perto do trono que os protegidos delas todas. E também se não era o candidato dos reis do mundo, era o do povo romano. Seu nome era grande sobre as sete colinas: sua palavra aí era respeitada: sua fama de saber e santidade não tinha igual: e se tinha semeado dez em consolações e esmolas, recolhia mil em amor e veneração, porque o povo não é ingrato. Ora, nestes tempos dificultosos, que bênção não teria para o papado temporal um soberano popular! O Siciliano o tinha sentido: convencido que o patronato do povo romano, fortificado pelas solicitações de toda a família italiana, era onipotente, fez-se cliente deles, e sobre esta profunda base tinha elevado o edifício de sua fortuna.

Quanto ao Czar do império cismático, nem tem veto nem voz oficial no capítulo dos príncipes da igreja: mas sua influência política não é menor no Vaticano; e por isso o cardeal de Petralia contava mais com as insinuações ocultas do herege do norte do que sobre o perigoso apoio dos reis fidelíssimos. Conciliador imparcial na aparência, o Tártaro devia intervir como mediador, e propor aos partidos fatigados um candidato próprio para reunir todas as opiniões e todos os votos: e este candidato era o cardeal de Petralia. O Siciliano tinha recebido a palavra do Moscovita; não que o Moscovita se importe com o papa piloto da barca de S. Pedro, mas importa-se com o papa príncipe italiano: e nisto o Russo era enganado como todos os mais pelo penitenciário geral. Tinha-o também por um anacoreta: e patrono interessado, contava pagar-se do seu trabalho, aproveitando largamente em seu proveito a incapacidade política do seu cliente coroado. Era este todo o segredo da sua proteção: e por isto era ele o mais ativo, o mais intrigante da pia comédia do Quirinal.

Suas minas assim dispostas, o Siciliano não tinha adormecido nos braços da esperança: tinha previsto tudo, mesmo o caso em que seus planos fossem todos burlados. Calculando todos os casos, todas as possibilidades de um revés, especulando sobre o terror do sacro colégio, tinha recorrido como último recurso aos carbonários. Conhecia a fundo homem por homem, todos os membros do conclave: e não ignorava que [tal é a fraqueza] desses velhos caducos, que uma reunião armada sobre o Quirinal, aos gritos de – Viva o cardeal de Petralia! – os atterraria e lhes arrancaria a sua eleição: mas isso era um meio extremo e desesperado. E também esta espada se tinha quebrado antes de sair da bainha: a surpresa do Velabro o deixava às mãos com a diplomacia sobre os pacíficos tapetes do conclave.

Mas ainda não tinha chegado o momento de entrar em liça. Simples espectador, via as justos com olhos ardentes, porém mudos; e fechado sempre silencioso em seu papel tácito e profundo, deixava os justadores impacientes cansar-se em lutas vãs, esperando que chegasse enfim a hora de fazer um degrau de seu cansaço e fadiga.

Assistia com pontualidade monacal às formalidades do escrutínio assim como às cerimônias da capela. Posto que iniciado em todos os tramas e dominando-os todos, retido sempre e paciente, não entrava em algum e dava o seu voto a todos os candidatos extremos, bem certo de nada ter que recusar de seus rivais.

A idéia do papado lhe abrasava a cabeça, o sacro diadema lhe queimava os olhos, a ambição lhe fazia palpitar as fontes: e ao vê-lo arrasado com tanto recolhimento e tranqüilidade o seu hábito monacal sobre o lajedo da capela de Panlina, ao vê-lo fugir de toda a intriga e facção, e dar comprazentemente seu voto a um e depois a outro com tanta abnegação e indiferença, o conclave persistia em só ver nele um santo desprendido do mundo, incapaz dos negócios terrestres, absorvido nos do céu. Uma tão austera indiferença os admirava e edificava; mas repetiam todos com o velho pasquim: – Se e é santo, ore por nós; se é sábio, ensine-nos –; e dos sessenta cardeais do sacro colégio nem um só tinha pensado em dar-lhe o seu voto. E tu, homem forte, vias tudo isto e te alegravas!

E as intrigas seguiam seu curso, e a cada dia se tornavam mais ardentes à proporção que o conclave se enchia de cardeais estrangeiros; mas tudo ainda se passava em escaramuças, e a

augusta assembléia esperava, para dar o grande combate, a chegada do cardeal austríaco, munido do veto imperial.

Por fim chegou. Apeando-se no palácio de Veneza, passou um dia inteiro fechado com o embaixador: concertaram ambos o seu plano de ataque e de defesa, e, no dia seguinte, foi tomar posse da sua cela no Quirinal, e a batalha principiou.

Já muitos candidatos tinham desaparecido da urna, e os votos recaíam sobre dois cardeais célebres, mas ambos muito poderosos para que nunca um pudesse triunfar do outro. Os eleitores eram sessenta: quarenta votos asseguravam a eleição. Os dois rivais reuniram constantemente trinta por oito dias, sem poder adquirir mais um só. E seis meses as coisas assim podiam continuar.

O penitenciário geral não tinha um só voto.

Já os cardeais começavam a cansar. Foi quando o camarlengo, dentro de uma [torta], recebeu do embaixador da Rússia um bilhete em que, depois de lhe fazer ver a impossibilidade de fazer vencer qualquer dos dois candidatos, lhe dava um terceiro, o cardeal de Petralia. E também lhe lembrava que, como a incapacidade deste para o governo era notória, podia ser ele, o cardeal ministro. Esta idéia agradou ao camarlengo, e por isso uma nova cabala foi urdida. Todos os cardeais aprovaram a lembrança: só o próprio de Petralia pareceu recusar, e só aceitou depois de muitas instâncias, e de ter o camarlengo consentido em ser o seu mentor no lugar de ministro.

Às onze horas do dia seguinte se reuniram os cardeais, e os votos foram depostos na urna. Vinte vezes a mão fatal entrou nela, e vinte vezes o nome do cardeal de Petralia foi proferido. Mais dez vezes e ainda o mesmo nome. Todos os cardeais fitaram nele os olhos; mas ele, impassível como sempre, não dava sinal da mais pequena alteração. Ainda cinco vezes: só faltavam outras cinco: e também quatro destes. Uma só era necessária, e já a mão entrava na urna.

– Tenho a honra de informar a vossas eminências que sua majestade apostólica, o imperador meu amo, dá exclusão à sua eminência o cardeal de Petralia.

Estas palavras foram proferidas pelo cardeal da Áustria, que, findas elas, se sentou imóvel.

Que peripécia! Todo o conclave ficou estupefato; mas o astuto velho, levantando-se do seu lugar, foi direto ao cardeal austríaco, e abraçando-o:

– Quanto não devo a vossa eminência, disse, pela feliz intervenção com que acaba de livrar-me do pesado fardo que ia sobrecarregar minha fraqueza!

E retirou-se para a sua cela com o mesmo passo lento e tranqüilo com que tinha vindo: e ninguém pôde ufanar-se de ter podido surpreender em voz, em seu rosto, ou em qualquer outra parte, a menor alteração.

(Continuar-se-á)

(Mardi, 13/8/1839)

FOLHETIM. O PONTÍFICE E OS CARBONÁRIOS* , Por P.B.

V.

No dia seguinte o cardeal primeiro diácono, de capa roxa, chapéu e capelo encarnados, apareceu sobre o balcão, e no meio do mais profundo silêncio pronunciou a fórmula: – Eu vos anuncio uma grande alegria: temos um papa. – E com efeito o conclave tinha eleito outro, e se abria para deixar sair os prisioneiros e entrar os lisonjeiros.

O primeiro espetáculo que chama o povo a S. Pedro depois da eleição é a adoração. Duas vezes o eleito do sacro colégio recebe a homenagem de seus eleitores a portas fechadas: mas a terceira adoração é pública, e se celebra na basílica do Vaticano.

O cortejo pontifical tinha saído do palácio de Monte Cavallo, e se tinha posto em marcha ao som de uma música toda militar. Dragões, caçadores e granadeiros formam alas. Puxado por seis cavalos, e todo carregado de dourados e enfeites, o nobre coche do vigário de Jesus Cristo rolava lentamente sobre as calçadas da cidade eterna: e coberto com a grande capa de púrpura e a mitra de ouro, calçado com a chinela escarlate, com cruz de ouro ao favorito do Espírito Santo, ocupava o fundo do coche; dois colegas cardeais, um da Áustria, outro da França, à frente. Um auditor da Rota marchava na frente, com cruz alçada, e montando em um hagueneia branca coberta com um grande pano preto. Cercado de suíços em grande uniforme do XVº século, e de alabardas na mão, o rei sacerdote era precedido e acompanhado por sua guarda de farda encarnada e plumas brancas.

Nem menos gótica, nem menos maciça que a pesada máquina papal, mas todo negro como um carro de luto, um segundo coche puxado por seis cavalos como o primeiro rolava pesadamente após os guardas seguido por um longo acompanhamento de carruagens. Um esquadrão de caçadores a cavalo fechava a marcha.

Depois de ter passado ao longo das muralhas do castelo de S. Ângelo, passando dias diante da pequena igreja de Santa Maria Traspontina, elevada, dizem, no mesmo lugar em que foi enterrado Rômulo, e diante do belo palácio das Conversões, a pacífica procissão chegou enfim à praça de S. Pedro, que se achava apinhada de povo. E tendo desfilado lentamente por perto do obelisco Heliópolis, passou a soleira da grande porta ao canto do órgão e do coro, que à entrada do pontífice, levado sobre a cadeira gestatória, entoou o hino – *Ecce sacerdos magnus*. – Aos sons dessa música sagrada, à vista desse povo inumerável de quem era o pensamento e fé viva, ao esplendor da basílica, ao aparato dessa festa única no mundo, o sumo pontífice da cristandade deu um profundo suspiro, curvou a cabeça como se sucumbisse à sua fortuna; e, quando a levantou, seus olhos estavam inundados de lágrimas.

Levado à capela do Santíssimo Sacramento, desceu de seu trono aéreo junto ao túmulo de Sixto IV, o filho do pescador de Savone: e aí ajoelhado sobre o faldistório, almofada de veludo carmesim borbada [*sic*, bordada] de ouro, humilhou-se diante de Deus e orou. Daí foi levado à confissão de S. Pedro, onde as cento e doze lâmpadas eternas ardem ante o mausoléu do príncipe dos apóstolos: e, sentado diante do altar-mor, começou a adoração. Este altar está exatamente sobre o túmulo de S. Pedro, elevado sobre sete degraus, e voltado para o oferente, no meio da cruz que forma o templo. Só o sumo pontífice ali oficia. Sua magnificência o faz digno da corte de Deus vivo.

Foi aí que os cardeais beijaram o pé e a mão do novo papa; Deram-lhe depois o abraço e o ósculo fraternais. O coro, entretanto, cantava o *Te Deum*.

Fiel ao seu papel de quarenta anos, o último que veio adorar o escolhido de Deus foi o penitenciário-geral. Coberto com seu hábito de bordel que nunca deixou, chegou-se ao altar com passo firme e este bastardo, cuja chinela devia ser beijada pelos reis do mundo, ele a beijou no seu

* Vide Jornal do commercio de 31 de julho, 4, 5, 11 e 12 de agosto.

rival, no seu vencedor, com humildade tão tranqüila que só o olho de Deus poderia adivinhar a sua desesperação. O único homem que sabia do seu segredo estava oculto no Aventino.

À noite, Roma se iluminou: todas as igrejas cantaram o *Te Deum*; e o pacífico canhão de St. Ângelo abalou o eco das ruínas e foi perturbar o silêncio do deserto. Nesta tarde uma anistia geral havia sido dada a todos os delitos políticos, e com especialidade aos suspeitos de pertencer ao Velabro.

Nessa mesma noite, Anselmo, depois de largar os seus trajes de romeiro, foi ter com o cardeal de Petralia. Depois das primeiras palavras, este lhe contou quanto se passara no conclave e continuou:

– A minha queda foi terrível; sim, foi terrível. Desde os fabulosos Titãs, o mundo não viu outra igual... Levantar-me papa e deitar-me cardeal! E não pareço eu um cadáver? Uma hora me envelheceu mais do que quarenta anos... Se meus cabelos não estivessem já brancos, essa hora os teria embranquecido... Se ao menos me restasse alguma esperança!... Mas não há mais; o lance era decisivo: todo o meu jogo estava nesta carta: perdi... Ah! ter só uma idéia, viver só por ela e para ela; concentrar nela toda a esperança, afeição e pensamento; tê-la visto nascer e crescer; tê-la trazido consigo meio século; tê-la meio século nutrido com o próprio sangue, com a própria vida, no silêncio da alma; tê-la só a ela por companheira numa longa viagem: família, amor, doçuras de pai, prazeres do coração, festas do mundo, nada ter conhecido; ela e só ela... e sobreviver-lhe, ficar só no mundo, não ter mais Deus que pôr sobre o altar, mais asilo em que recolher-se, mais porto em que abrigar-se... que destino!... e é o meu!... e tantos projetos abortados, tantos pensamentos nobres aniquilados, o império do mundo perdido!... Eu a tinha, essa tiara, já me apertava as fontes com amor... e o Austríaco se levantou e me arrancou, e eu me sorri para ele! sorri-me para o Austríaco! Escravo de uma mentira de quarenta anos, vítima de mim mesmo, agradei-lhe, e abracei-o!... Desejava sufocá-lo em meus braços! Oh! o mundo nunca saberá o que se passava na minha alma nesse momento: o mundo o não acreditaria! Agora posso desafiar o inferno e seus tormentos; passei os limites do sofrimento humano: o guelfo deu ao gibelino o ósculo de paz!... Áustria! Áustria! continuou ele estendendo os braços em sinal de anátema: Áustria! flagelo de Deus! Anticristo da Itália e do mundo! eu te amaldiço! Possa a Igreja pagar-te algum dia centuplicados tantos ultrajes e ignomínias e fazer-te beber o cálice da amargura! Maldição sobre ti, gigante fatal, gigante monstruoso, que sobre teu capacete sustentas o negro abutre de duas cabeças, e em tuas mãos a espada de Átila! maldição! Praza a Deus que um dia conheças os salgueiros de Babilônia e a vara dos Faraós! Praza a Deus que chegues a lavrar para um senhor estes campos que hoje calcas com pé insolente! e que preza [*sic*, praiza] à gleba, e com a testa banhada em um suor ignóbil, entregues tuas espáduas nuas ao azorrague da servidão!... E tu, Vaticano, descabido, não tens já curvado bastante a cabeça, e dado tua fraqueza em espetáculo ao mundo? Conclave imbecil monumento de abjeção e dor, são precisos a Igreja, os Ildebrandos, e tu lhe dás Celestinos! Saí, saí de vossos mausoléus, grandes pontífices da igualdade, benfeitores dos povos! vinde ver o papado convertido em pompa vão, [*sic*] os príncipes da Igreja em ilotas, o tríplice diadema entregue ao escárnio das nações! vinde ver a árvore gibelina deitar raízes sobre vossos túmulos, e com a sua espessa sombra cobrir Roma e a Itália! vinde, este espetáculo é digno de que para vê-lo se deixe mesmo a morada dos mortos! Oh Roma! nunca terás raios? Vulcões da Itália! estais extintos?... Mas enfim, Anselmo, estais salvo: bastante sustos me causastes. Não podendo ocupar o trono pelo veto do Germano, o conclave me fez árbitro da eleição: pedi vinte e quatro horas para pensar: e, no fim de vinte e quatro horas, escolhi o papa, depois de o ter feito de noite e em segredo assinar anistia. Agora resta-me uma só comunicação a fazer-vos: o traidor do Velabro foi Brancador. Amante da filha do príncipe de Jesi, da bela Antonia, como a chamam para se livrar de seu ciúme, declarou-lhe para onde ia: Antonia o não quis acreditar, e por isso o seguir de longe. Mas verificando a exatidão de seu amante, foi dali denunciar a reunião ao governador de Roma.

– Brancador!... porém Brancador não foi preso, antes tem continuado o seu serviço de guarda nobre.

– Foi essa a condição da denúncia. Anselmo, vigieí pelos nossos dias: os meus devem findar breve: venha a morte livrar-me do hoje pesado fardo de minha existência! A vida sem esperança é o maior dos tormentos. Anselmo, eu vos levei à gruta dos carbonários! vigiai pelos vossos dias.

Anselmo despediu-se do cardeal. A esta mesma hora foi à casa de Mario, contou-lhe quanto sabia e imediatamente fez ali chamar Brancador, que em breve apareceu. Afearam-lhe o seu proceder: mostraram-lhe as horrorosas conseqüências que tinha tido, e que piores podiam ser.

– Brancador, lhe disse Anselmo, eu, venerável grão-mestre, grande eleito da ordem, em nome da mesma vos ordeno e determino que nunca mais volteis à casa do príncipe de Jesi, nem por qualquer modo entretenhais relações com sua filha. Se o contrário fizerdes, desde já vós declaro sujeito às penas do perjuros.

Mario não ficou satisfeito com essas simples ameaças; mas Anselmo lhe fez ver que, nas circunstâncias em que se achavam, era necessário não reduzir aquela alma à desesperação.

Brancador saiu dali na maior agitação. Não só fora traidor a seus juramentos, mas sua traição fora sabida. Como aparecer agora diante daqueles cuja ruína causara, cujos planos fizera abortar, cujas esperanças destruíra? Como aparecer diante daqueles que fizera jazer nos cárceres subterrâneos, nas úmidas fedidas masmorras de Roma? Se ao menos tivesse sofrido uma grande pena, esta o teria purificado; mas nem esse merecimento tinha. Vergonha e remorso o dilaceravam.

– Só uma ação de estrondo me pode justificar, pensava ele. Se algum serviço relevante... Mas é quarta-feira, o papa deve ser coroado no domingo: o meu serviço me chama para perto dele... é a sua morte... Sim, a sua morte seria um benefício à humanidade: reuniria novamente todos os carbonários e a Itália seria livre... E por que não morrerá? Há de morrer, e eu serei o autor de tão grande obra. No meio do tumulto fácil me será escapar.

Tal foi o plano que havia concebido antes de chegar à casa. Deitou-se, mas não encontrou sossego: seu sono foi agitado por mil sonhos, cada qual mais terrível. Só as almas fortes se tranqüilizam com as fortes resoluções.

Um recado de Antonia o veio achar na cama: ela o fazia chamar. A sua resposta não se fez esperar: protestou um incômodo e não foi, Antonia nem pode acreditar, nem deixar de acreditar na desculpa: e, com uma desconfiança no peito que não podia explicar, quis por si mesma certificar-se do estado de seu amante.

– Vindes novamente espiar-me? disse Brancador vendo-a entrar. Decerto, senhora, que tendes qualidades maravilhosas, e talentos dignos de inveja; dou-vos os parabéns. Ninguém sabe melhor do que vós espreitar as ações alheias e denunciá-las. Quanto vos dá a política por um tão nobre ofício? Saí; envergonhar-vos de abater a esse ponto vosso sexo e vossa jerarquia. Como não li eu a traição naqueles olhos? É o inferno, e não o amor que luz neles: o seu sorriso é falso. Como pude eu amar semelhante mulher?

Antonia ouviu esta tirada muda e tranqüila: conhecia-se culpada; via o seu amante inteirado de tudo: resolveu apaziguá-lo.

– E com que direito me insultai-vos? Tendes razão: uma mulher que se dignou receber o vosso amor e amar, vos é digna de todo o desprezo. Eu me retiro, Brancador, porém lembra-te que se hoje procurei a tua casa, muitas vezes tu procuraste a minha. É certo que cedi às tuas perseguições: porém...

– Nem mais uma palavra, disse Brancador, que não pôde mais conservar a sua fria ironia. Mulher infame! nem uma palavra a mais: aliás esses lábios que só servem para mentir e delatar, essas faces que já não sabem corar, esses olhos que só servem para espiar... oh! tudo, tudo de novo aniquilarei.

– Sim, Brancador: pisa estas faces, pisa esses lábios que os teus tantas vezes procuraram; arranca estes cabelos cujo perfume te embriagava: rasga este peito onde o amor tantas vezes acolheu a tua cabeça: eu te entrego tudo... ei-los...

E ela mesma rasgava o vestido e arrancava os cabelos.

– Faze, faze em pedaços, calca aos pés a tua amada, continuou arrastando-se toda banhada em lágrimas a seus joelhos. Eu sou tua escrava, cumpre em mim a tua vontade... mas não me digas mais essas palavras que me transpassam a alma como um agudo punhal: antes me enterra tua espada no coração, que isso me fará menos mal... Oh! meu Brancador! tu não sabes o que é amor: tu nunca amaste... Sim, quis entregar os teus amigos porque são meus inimigos, porque me disputam os teus dias e as tuas noites. Ainda os entregaria e entregaria todos, para que sejas meu sem partilha. Se é crime não és tu quem tem direito de acusar-me nem de vingar-te. Não; tu não tens amor: és como todos os homens; és um ingrato, um coração de gelo.

Descabelada, inundada em pranto, jazia a seus pés. Suas pálidas faces se tinham reanimado, seu rosto ardia, seu peito saltava, raios apaixonados brilhavam por entre as lágrimas. Assim prostrada e palpitante, sua beleza romana era irresistível. Abaixando sobre ela olhos adoçados, Brancador se sentia enfraquecer.

– Deixai-me, senhora, deixai-me, disse ensaiando um esforço para se livrar do braço dessa Armida. Deixai-me. Não há perdão para semelhantes faltas: nada mais pode haver comum entre vós e eu. Tudo o que vos posso prometer é o esquecimento.

– Esquecimento! respondeu Antonia levantando-se com impetuosidade: mas quem te disse que eu queria o teu esquecimento? O esquecimento é para a minha culpa; mas o que eu quero é o teu amor. Debalde te finges duro e frio: A emoção de tua voz te traiu. Tu me perdoaste; e é agora que me amas mais que nunca.

Mais afagadora à proporção que o via mais fraco, a sedutora lhe pegou na mão com ternura; e, atraindo-o docemente a seu peito, disse-lhe com voz lisonjeira:

– Brancador, basta de lutar, basta de resistir: o amor triunfa, a honra está salva. Eu bem sabia que o meu Brancador não era cruel, que é generoso. Vem, vem ao meu coração: não recuses à tua Antonia o ósculo da paz.

Culpa, cólera, vingança, perigos, amigos fugidos, Brancador esqueceu tudo: vencido e subjugado, sua derrota foi completa. A mágica, mais bela na vitória do que no combate, o embriagou com a mesma ventura de que gozava: o dia foi passado por ambos um nos braços do outro.

Se o braço invisível do destino, perturbando-lhes o curso dessas delícias, lhes levantasse um canto do véu futuro... veriam talvez um punhal ensangüentado. Mas a cortina misteriosa ficou abaixada; e não anteciparemos os acontecimentos.

Anselmo e Mario souberam logo que Antonia passara o dia com Brancador: o perjúrio havia sido cometido; era necessário castigo exemplar, o castigo que a ordem costuma dar aos traidores: o castigo que fosse espantoso e terrível, e que para sempre incutisse medo aos fracos e aos perversos. Não bastava a morte em segredo, era preciso alguma coisa mais, e sobre isso hesitavam ambos.

Era meia-noite de sábado: Mario entrou em casa de Anselmo.

– Ao romper o dia, parto, disse ele, e parto só, para uma empresa que não devo arriscar a outrem. Se a levar avante, sirvo à liberdade: no caso contrário, comprometo-me a mim só; ninguém tem pois o direito de se me opor: cada qual é senhor da sua vida: é a única coisa que nos pertence. Se sucumbir, meus negócios estão em ordem, e meu testamento em lugar seguro. Meus projetos estão nesta carta, que só abrirás amanhã à noite (deu-lhe uma carta fechada). Amigo, continuou com voz mais grave, cada homem tem deveres que lhe são próprios; e se a natureza deu a todos faculdades e paixões diversas, é porque nem todos são chamados para o mesmo fim. Cincinato e Scevola não tiveram a dar as mesmas contas. Pronto a tudo pela liberdade romana, à força de dor e de vergonha pude elevar-me aos maiores sacrifícios; nada me embaraça consumá-los. Minhas faculdades me chamam para as grandes coisas; fui feito para as tempestades da tribuna, para as lutas da liberdade: mas nasci escravo, e escravo de ignóbeis sacerdotes! que ignomínia! Mas a culpa não é minha... Anselmo, eu te recomendo esta querida pátria. Não lhe temo o dia do combate, receio o dia do triunfo: não por ti: a prosperidade só deprava as almas baixas: os grandes corações se enobrecem nela; mas quantos serão fiéis à bandeira depois da vitória? Quantos se conservam até o fim no bom combate? Tu ao menos, não é assim, Anselmo, tu guardarás tua fé à república? Tu não és homem que dê um vil exemplo de apostasia. Bastantes darão o exemplo infame: bastantes adorarão o que queimaram [*sic*, queimavam], e queimarão o que adoravam. Se ao menos, como Sicambro, entregassem às chamas os falsos deuses! mas não, como Juliano apóstata, destronizaram o verdadeiro para pôr ídolos sobre os altares, Vergonha aos renegados! Vergonha aos trânsfugas! Maldição ao filho do povo que se vender ao príncipe e que pretender mudar o foro em antecâmara! *Il popolo! il popolo!* da meia idade só quero este grito de guerra. Seja ele, amigo, o teu grito de vitória: em paz, como na guerra, nunca tenhas outro, e meus frios despojos palpitarão de alegria em meu túmulo sanguinolento! Ó povo romano! ó meu único amor! praza aos céus que eu possa viver bastante para levantar-se o sol da liberdade como neste momento se levanta o da escravidão.

E com efeito o sol nascia.

Anselmo não dirigiu a Mario nem pergunta nem acusação. Conhecia o inflexível em suas resoluções, e por isso sabia que seria inútil qualquer tentativa para o desviar delas. Nem por isso as despedidas foram menos ternas, nem menos tocantes... O duro Mario derramou lágrimas! Envergonhado como se houvera cometido uma fraqueza, partiu e se dirigiu com passo firme para a igreja de S. Pedro, para onde também havia já partido Brancador, com o propósito de assassinar o vigário de Jesus Cristo.

Já Roma inteira ali se achava. A basílica enorme se desenhava sobre o azul transparente do céu com extraordinária magnificência. A severidade das longas linhas era adoçada pelo brilhantismo do ar: e a cúpula, em sua espiral imensa, tem não sei quê de esbelto e aéreo, que admira e encanta. S. Pedro é obra de vinte e quatro pontífices; todos os grandes artistas da Itália ali trabalharam, todas as nações do mundo para ali mandaram seu ouro, e por isso ali reina um luxo inaudito, não real, mas verdadeiramente divino: porque S. Pedro é, como já se disse, corte não de um rei, mas de Deus.

Só a fachada não tem desculpa; mas tal é o prestígio da grandeza, que as faltas e incorreções das partes desaparecem na harmonia do todo.

Antigo circo de Nero e sepultura de S. Pedro, a praça do Vaticano tem as dimensões exatas do coliseu. É digna do templo. É uma riqueza, uma variedade, um movimento de linhas de que nada pode dar idéia. A curva e a reta aí se casam com uma graça cheia de capricho e ardidez.

O dobrado pórtico circular que a enlaça é maravilhoso: tem trezentas e setenta e duas colunas, dispostas em quatro ordens, de grossura proporcionada ao espaço, e de uma riqueza de cor inimitável.

O obelisco egípcio, elevado por Sixto V no meio da praça, é um episódio no meio desse poema de pedra. Este é flanqueado por duas fontes, ou antes duas cascatas que para ali vêm do lago Bracciano por um aqueduto de trinta milhas.

Foi nesse templo e nessa praça que nesse dia se reuniu toda a população de Roma, e ainda muita de muitas milhas em roda.

Um repentino rumor anunciou que o papa descia a escada real que do palácio conduz à basílica do Vaticano.

Descido da sala ducal, onde os dois cardeais, primeiros diáconos, o tinham já vestido, e posto sobre a cabeça a mitra de ouro, que a tiara ainda o não cinge, o soberano pontífice, levado sobre a cadeira gestatória, tinha passado a estátua colossal de Constantino e chegado à porta do templo. Aí se elevava um trono suntuoso, cercado de cadeiras para os cardeais. Entretanto cantaram os músicos da capela a antífona: *Tu es Petrus*. Acabado o hino, o cardeal Arcipreste fez ao pontífice o cortejo e abraços sacramentais. O capítulo de S. Pedro e todo o clero ali reunido foi admitido ao beija-pé: depois do que o pontífice tornou a entrar na gestatória, e fez sua entrada na basílica ao som das trombetas.

Este momento é solene e respeitável. Levado por doze homens vestidos de encarnado, entre os dois leques de pavão branco, cujos olhos mitológicos figuram os olhos da humanidade abertos sobre o seu chefe, ou antes a solicitude que deve este ter em governar a igreja de Deus. E para que o objeto moral de uma adoração quase divina em seu orgulho se não julgue mais que o vigário de Deus e não o mesmo Deus, uma voz da terra se levanta e lhe lembra que é homem. Por três vezes um diácono queima diante de seus olhos uma porção de estopa, e, com voz grave e severa, assim lhe diz: – Santo padre, assim passam as glórias mundanas.

Chegado ao altar do sacramento, o papa desceu da cadeira, e ajoelhado com a cabeça nua sobre o faldistório de veludo e ouro, abismou-se em uma adoração profunda e silenciosa.

Este abaixamento voluntário do chefe da humanidade diante de Deus é sempre para os fiéis de um efeito poderoso. Nunca eles contemplam sem ternura esse espetáculo tocante e sublime.

Brancador, entretanto, estava ao pé do pontífice. Chegado ali com a intenção de o assassinar, e assim reivindicar o seu crédito perdido, chegou a levar a mão à sua espada. Mas esse velho, cujas [?] alvejavam como neve, cujo rosto mostrava a tranqüilidade de uma consciência pura., esse velho desarmado e curvado ante os altares da Divindade, arrefeceu todo o zelo do imprudente, senão criminoso carbonário. E Antonia, a sua querida Antonia, nesse mesmo instante lhe apareceu defronte, e se lhe sorriu tão meigamente, que não pôde ele mais pensar em outra coisa que não fossem as venturas do amor. E como ir arriscá-las, ir perdê-las por uma ação desesperada?

Quando mais elevado estava nestes pensamentos, foi que de repente seus olhos encontraram, sem saber como, os olhos de Mario. Um não sei quê sinistro aparecia nestes que o fez perturbar, que lhe fez sair da idéia Antonia, e todos os seus encantos de amor, e todos os seus prazeres.

Quem seria capaz de descrever as incertezas, ou antes a perturbação em que ficou lançado esse homem? Uma súbita palidez lhe cobriu todo o corpo, um estremecimento involuntário lhe agitou todos os nervos, seus olhos quase se fecharam, seus joelhos quase se dobraram a ponto de o fazer cair.

Mario, entretanto, tinha penetrado por entre a multidão e tinha chegado até perto dele: e quando ele por um pressentimento involuntário voltou o rosto e deu com Mario a seu lado, foi quando este, com voz de trovão, lhe gritou:

– Brancador! assim morreram todos os delatores!

E no meio de toda aquela multidão enterrou um punhal no coração do feliz.

(Continuar-se-á)

(Vendredi, 16/8/1839)

FOLHETIM.

O PONTÍFICE E OS CARBONÁRIOS* ,

Por P.B.

VI.

O espanto foi geral: a música parou no meio de um compasso, os sacerdotes em meio das cerimônias; um torpor se apoderou de todos. Bem podia Mario escapar-se, pois que ninguém se lembrou de o prender: mas tal não era o seu projeto.

Cuidou-se a princípio que fosse o golpe efeito de alguma vasta conspiração: o mesmo Siciliano assim o pensou; mas vendo-se que tudo ficava tranqüilo, conheceu-se que o crime era isolado: Mario foi preso, e a coroação continuou com a sua pompa lenta e solene.

Subido à cadeira papal, o herdeiro dos apóstolos foi receber do alto de seu trono a homenagem do clero superior da cristandade. Só os cardeais lhe beijam a mão, os patriarcas e bispos beijam o pé. Feito isto, o soberano pontífice se levanta, como na adoração, e abençoa o povo: entra depois a *Terça* com sua voz sagrada, os cantores da capela a concluem em coro. Então o primeiro cardeal bispo mete no dedo do papa o anel simbólico que liga e desliga; e então é o supremo pastor revestido dos místicos parâmetros de grande sacerdote oficiante da igreja universal. Estes parâmetros são suntuosíssimos, a cruz peitoral é de safiras brancas, todas cercadas de brilhantes. O anel tem uma grande safira, duas esmeraldas e quatro grandes pérolas orientais.

Do trono desceu o papa do altar para aí celebrar a missa. O altar, nesse dia, estava com extraordinária magnificência. De um lado tinha seis grandes castiçais de prata dourada, e do outro sete; somente dois dos quais, dados pelo cardeal Alexandre Farnese, pesam 210 libras. O feitio de todos é muito superior à matéria. Haviam [sic] mais três credenciais, uma para o serviço do pontífice, outra para o cardeal diácono, e a terceira para várias miudezas. Na primeira havia um grande cálice de prata, um de ouro com sua patena do mesmo, outro de platina. Havia mais outro de ouro de filigrana, e uma píbide do mesmo metal, tudo de riquíssimo lavor. E ainda havia mais dois cálices, um vaso em forma de píbide, uma estrela com dois raios, uma grande salva e uma escatula [sic, espátula?], tudo de prata; uma fístula, um êmbolo, uma colher e duas garrafas de ouro.

Começou a missa. Depois da confissão o cardeal diácono pôs sobre os ombros do pontífice o pálio, símbolo do poder eclesiástico, tecido de lã branca, com seis cruces de seda preta.

Finda a missa, que gastou imenso tempo, e cujo cerimonial não permite nossa tarefa que nós demoremos a descrever, o arcepreste de S. Pedro deu ao pontífice vinte e cinco júljos pela bem cantada missa.

Acabada esta cerimônia, saiu o pontífice para fora do templo, e aí subiu ao trono que lhe estava preparado, todo de veludo e ouro. O príncipe, bispo d'Ostia, cardeal deão da Igreja romana, aí orou pelo papa; e pegando na magnífica tiara mandada fazer por Pio VI, toda de ouro e pedrarias, com nove grandes diamantes, duzentos e trinta e sete mais pequenos, e uma multidão inumerável de safiras, esmeraldas, jacintos, rubis, topázios, granadas e pérolas dos maiores tamanhos, lha pôs sobre a cabeça clamando:

– Recebe a tiara das três coroas, e sabe que és o pai dos príncipes e dos reis, o governador do mundo e o vigário de Jesus Cristo, a quem seja dada toda a honra e glória por todos os séculos dos séculos! Amém.

O velho sagrado se pôs em pé, e, estendendo a mão, lançou a sua bênção a Roma e ao mundo: *urbi et orbi*.

* Vide Jornal do commercio de 31 de julho, 4, 5, 11, 12 e 13 de agosto.

Uma explosão da artilharia do castelo de S. Ângelo, os sinos de todas as igrejas, as músicas militares e as vozes do povo puseram fim a este espetáculo, que à noite foi prolongado em fogos de artifício e iluminações.

Mas um homem havia em Roma que, tendo presenciado tudo isto, não tinha visto uma só destas coisas: era Anselmo. Desde que Mario fora preso e conduzido ao fundo de uma masmorra, tinha ficado como que alienado: tinha bem visto que o projeto daquele fora punir um traidor a seus juramentos; tinha conhecido que a ocasião fora empregada para aterrar todos aqueles que por qualquer motivo pudessem cometer semelhante crime; mas não podia conceber como Mario nem ao menos procurou escapar-se quando tivera tido a ocasião oportuna. Bem sabia que os motivos de semelhante proceder e o fim dele se achavam naquela carta: mas o seu amigo lhe tinha dito que a não abrisse antes do pôr-do-sol, e não era Anselmo capaz de faltar ao que prometia.

Porém o sol tinha chegado ao ocidente; a noite desdobrava já seu manto sobre a terra: Anselmo julgou chegada a hora e rompeu a fatal obreia. Mario aí lhe comunicava todo o seu projeto, e fazia saber como, sendo adorado pelos Trasteverinos, a parte mais ativa da população de Roma, talvez fosse possível embaraçar a sua execução, para o que se necessitaria uma luta com a força que o conduzisse, e dessa luta bem dirigida alguma coisa podia resultar em favor da liberdade. Mario entregava tudo à discrição e prudência de Anselmo. Foi então que este conheceu a grandeza do sacrifício daquele.

No dia seguinte ordens foram expedidas para que o processo de Mario fosse formado com toda a prontidão: era necessário que fosse executado dentro de oito dias. O resultado, pois, do processo ficou desde logo sabido.

Anselmo nesse mesmo dia fez partir emissários para todas as vendas donde lhe podiam vir socorros: narrava-lhes todo o fato e dava-lhes a conhecer os seus projetos, que eram nada menos que sacrificar o pontífice no meio da confusão que devia resultar da luta entre os guardas e os conspiradores. À noite fez reunir um grande número de Trasteverinos em lugar oculto, e tendo-lhes feito distribuir algumas bebidas e dinheiro, lhes apareceu depois. Os Trasteverinos o receberam com as maiores aclamações; depois da prisão de Mario esperavam que quisesse ele ser o seu protetor.

– De certo, amigos, disse Anselmo. A amizade que me liga a Mario me dá idéias inteiramente conformes às dele, e se ele era o vosso protetor, eu o serei agora. Se não nasci no Trastevere, todavia tive sempre muita afeição a seus filhos, e a prova está na minha amizade para Mario.

– Nós bem sabemos: só vós sois capaz de nos fazer o que nos fazia Mario.

– Todavia, é preciso que vos confesse uma coisa: não sei se minha amizade por vós, por maior que seja, será tão ardente, terá o fanatismo da de Mario.

– De certo, ele nos amava muito.

– Vós mesmos o não podeis avaliar: só eu o sei. Era em nossas conversações particulares, nas doces efusões da amizade, que ele descobria aquele coração magnânimo, e se mostrava tal qual era. – Anselmo, me dizia ele, uma só coisa me prende à vida: é o meu amor pelos Trasteverinos. Sem pai e sem mãe, aqueles são os meus únicos filhos. Sou celibatário, celibatário sempre para não ter com quem repartir minhas afeições. Os carinhos que fizesse à minha mulher e a meus filhos me pareceriam outros tantos roubos feitos aos filhos da minha adoção. Anselmo, se por acaso me sobreviveres (oh! parecia que adivinhava a sua sorte), eu tos confio: pela amizade que nos une, promete-me que os não abandonarás. – E eu lhe prometia.

Algumas lágrimas se viam naqueles rostos, que aliás estavam endurecidos pelo trabalho.

– E é este, continuou Anselmo, é Mario que em breve terá de perder a vida. As ordens estão dadas: dentro de oito dias terá lugar a sua execução. Mandaram-lhe formar um processo, mas já lhe proferiram a sentença. De hoje a oito dias Mario será executado, sofrerá uma morte infame...

– Não, não há de sofrer, gritaram todos.

– Uma morte infame será o prêmio e a recompensa de ter amado o povo, de ter sido o pai de seus queridos Trasteverinos, de dar o pago devido a um infame que, com a capa de amizade ao povo, se unia com os capas vermelhas para o pisar...

– Não, não há de morrer. Viva Mario! clamaram todos.

– De certo não era assim que em outro tempo se procedia em Roma: os amigos do povo eram protegidos pelo povo...

– E nós protegeremos a Mario. Corramos à prisão, quebrems-lhe os ferros, venha ainda hoje aos braços dos seus Trasteverinos! Anselmo será o nosso chefe.

– De muito boa vontade o seria, mas vossa empresa por enquanto é inexecutável. A prisão em que ele se acha está com uma forte guarnição: será necessário um plano mais meditado: pensemos antes de obrar. Estou pronto a acompanhar-vos, mas não deveis arriscar as vossas vidas sem esperança alguma.

– Nós nos entregamos a vós: vós sois o amigo de Mario e o dos Trasteverinos: ordenai, nós vos obedeceremos; mas queremos que Mario não morra.

– Não, Mario não há de morrer, eu vo-lo juro, ou eu morrerei com ele...

– Nós todos o juramos.

Anselmo, depois de ter por este modo excitado o entusiasmo dos Trasteverinos ao mais alto ponto, deixou-os. Em toda essa semana seus trabalhos foram imensos, seus esforços inauditos: não só procurou reanimar o ânimo abatido dos carbonários, como entreter as boas disposições dos filhos do Trastevere. Em um dos dias foi ver o cardeal de Petralia; mas como o achou diferente! não era mais esse velho vigoroso, cujos olhos cintilavam fogo; ao contrário era um velho decrepito, pálido, de faces enrugadas e encovadas, de olhos mortos. Debalde lhe quis ainda dar esperanças: foi insensível a tudo.

– A minha vida está acabada, disse ele: hoje só me resta morrer. Depois do golpe que sofri!... depois de quarenta anos de trabalho nunca interrompidos!... quando tudo se me sorria!... Maldito Austríaco! maldito para sempre! Eu morro, Anselmo; não subi ao pontificado, não vi a unidade, a independência da Itália; mas deixo a mina maldição ao bárbaro que se atreveu a privar-me da minha conquista.

Anselmo se despediu triste: o abatimento desse gênio forte lhe parecia de mau presságio.

Os oito dias se passaram, Roma estava cheia de carbonários que de todas as partes tinham corrido ao chamamento de Anselmo: a sentença de Mario tinha sido proferida: a sua cabeça devia primeiramente sofrer uma forte pancada de uma pesada massa: seu pescoço lhe devia ser cortado, e depois também seus braços e suas pernas, e cada parte pendurada depois em seu gancho.

Na véspera Anselmo teve outra entrevista com os Trasteverinos, e lhes fez prometer que no dia seguinte o ajudariam a livrar Mario das mãos dos soldados. Os Trasteverinos eram instrumentos cegos que cuidavam que toda a sua obra ficaria nisso: mas não era a tenção de Anselmo, que da rixa entre eles e os soldados esperava tirar outros resultados.

Na manhã seguinte cada qual tomou seu posto; os carbonários se aproximaram aos corpos de guarda e às casas dos principais empregados de Roma: os Trasteverinos ocuparam o caminho que devia seguir Mario.

O cortejo da morte pôs-se a caminho. Saído do castelo de S. Ângelo, o condenado marchava tranqüilo, a pé, no meio de uma multidão de esbirros, reforçados por uma numerosa escolta de carabineiros. Levava os braços amarrados atrás das costas, mas sua cabeça ia levantada. À sua esquerda marchava o algoz.

– Aí vem o condenado, disse uma voz quando o cortejo se ia aproximando a S. Maria dos Milagres.

Todos correram para ver, de modo que os soldados recearam alguma conspiração. Foi por isso que principiaram a ter de longe e em respeito a gente que se queria aproximar. Mas uma mulher que para mais perto se quis chegar levou com a coronha de espingarda uma tão forte pancada, que caiu no chão deitando sangue pela boca. Não fora este o sinal convencional, todavia serviu como tal: os Trasteverinos caíram sobre os soldados e o combate principiou.

Já o chão estava cheio de cadáveres, tanto de uma como de outra parte: a vitória era dos Trasteverinos; mas o algoz ainda não tinha largado a sua vítima. Foi neste momento que se ouviram trombetas para a parte do monte Pincio, e o povo, olhando, viu o pontífice que descia em seu palanquim, carregado por doze homens. Vê-lo e ajoelharem-se todos foi obra de um momento.

– Santo padre, gritavam, graça! graça! misericórdia! salvai-lhe a vida!

O oficial que comandava a força, chegando-se então para o algoz, disse-lhe que desse o golpe.

– Mas não é aqui o lugar designado.

– Pouco importa, mais longe ou mais perto, sobre ou debaixo do cadafalso. Não se dirá que um carbonário escapou de minhas mãos com vida. Se o santo padre chegar a dar o perdão, será um perdão extorquido. Ou o matai vós, ou eu o mato.

A massa terrível voltou no ar: Mario caiu sem vida.

Os Trasteverinos se atiraram furiosos contra os soldados: Anselmo os animava e incitava; mas em breve, vendo eles que o combate já era inútil, pois que só trabalhavam para libertar Mario, e este já não tinha vida, começaram a retirar-se. Por outras partes acontecia o mesmo com os carbonários, que, não sendo em força suficiente, e tendo achado tudo prevenido, vinham-se retirando para se reunirem aos Trasteverinos. Chegados aí, ainda combateram por muito tempo; mas os soldados foram poderosamente socorridos, e em breve, os conjurados procuraram na fuga a salvação. Anselmo se tinha posto à frente dos de Astu; e aí por muito tempo embaraçou os soldados de dar um só passo avante.

Era então uma verdadeira carniçaria: os soldados atiravam como as feras, e as ruas de Roma se acharam juncadas de cadáveres. Um por um caíam ao lado de Anselmo todos os seus companheiros; mas, fosse acaso, fosse ordem que tivessem os soldados para o apanhar vivo, nenhuma bala o tocava. E entretanto não estava ele inerte; a cada momento de sua mão partia um tiro, e a cada tiro um homem caía. Vendo-se só por fim, encostou-se a uma parede, e, largando a espingarda, com a espada conservava em respeito muitas dezenas de homens; até que um soldado, zangado por tanta demora, com um tiro bem apontado lhe fez saltar os miolos.

Para que se não perdesse todo o efeito que se esperava, seu corpo foi esquartejado, reduzido a cinzas, que foram, com aparatosa solenidade, deitadas ao Tibre.

P.B.

FIM.

III. A CRUZ DE CEDRO

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO De 22 de setembro de 1854

A CRUZ DE CEDRO

Novela original por
ANTONIO JOAQUIM DA ROSA

I.

Um estrangeiro, percorrendo a bela província de S. Paulo, escreveu as impressões da sua viagem, que foram publicadas em um jornal da época.

Em um dos períodos desse escrito nos recordamos de ter lido que o autor se impressionara vivamente por ter encontrado nas nossas estradas algumas cruzes, tomando todas elas como testemunhos dos assassinatos cometidos nesses lugares.

Quem tiver lido esse trecho a que nos referimos pensará que o Brasil é habitado por bárbaros vingativos como os Corsos, sempre com a faca em punho ou com o bacamarte engatilhado; e que este solo abençoado, que serviu de berço ao nobre Amador Bueno da Ribeira, é mais fertilizado pelo sangue precioso de seus filhos, do que pelos rios caudosos [caudalosos] que regam as suas entranhas, e pelas chuvas ora tempestuosas, e as mais das vezes brandas e serenas, que umedecem a sua superfície.

Até certo ponto não condenamos o autor com toda a indignação, com toda a severidade que exige uma difamação tão afrontosa quão imerecida, contra a qual protestam altamente a nossa civilização, a nossa moralidade, os nossos costumes brandos, pacíficos e nobres.

Além do *direito* de adulterar a que se têm arrogado todos os estrangeiros que têm escrito acerca da nossa terra, podia esse autor ser iludido pelas impressões de momento, por fatos isolados, por informações inexatas...

Verdade é que uma ou outra cruz plantada à beira das nossas estradas revela ao viajante que ali tombou uma vítima que seguia seu caminho, talvez a cismar no anjo que deixara entre suspiros e lágrimas.

Verdade é que uma ou outra cruz convida ao viajante cristão a elevar ao céu uma prece por aquele que ali começou a dormir o sono do eterno esquecimento, deixando as torturas do remorso para o celerado que ousou roubar os raios da Divindade.

Mas a maior parte dessas cruzes tem uma origem verdadeiramente cristã, origem ignorada pelo estrangeiro que mal conhece nossos usos, nossos costumes.

Como se constroem faróis para guiar ao navegante, talvez perdido na extensão dos mares e em noite procelosa, assim desde as eras mais remotas os Paulistas plantam cruzes nos caminhos que se destacam das estradas gerais para avisar ao caminhante que, seguindo aquela vereda, encontrará um teto hospitaleiro em pequena distância.

Outras cruzes (às vezes três em um lugar) são colocadas a fim de servirem de ponto de reunião aos vizinhos, que ali se congregam no dia de Santa Cruz para rezar e coroar de flores o símbolo de nossa redenção.

Em outros lugares se encontram grupos de sete cruzes colocadas de distância em distância, onde se reúnem os habitantes do bairro nas sextas-feiras da quaresma para correrem a via-sacra, memorando a paixão da excelsa vítima do Calvário.

Em tempos mais remotos, nesses tempos de fé mais viva, colocava-se um pequeno cofre no tronco principal das cruzes e o cristão que passava introduzia a sua oblata pela abertura praticada na parte superior do cofre.

O ladrão que não hesitava cometer um atentado contra a pessoa ou propriedade para estabelecer o equilíbrio do comunismo conforme as teorias de Fourier e de Proudhon, passava defronte dessas cruzes e não ousava violar o dinheiro sagrado que se encerrava nesses cofres.

Na véspera de finados o zelador da cruz abria o cofrezinho, e levava ao vigário todo o dinheiro que ali achava, para se dizer missas por alma dos mortos.

Deduzidas pois as cruzes que têm uma origem tão nobre, poucas são felizmente aquelas que desonram a humanidade.

II.

O cedro secular das virgens florestas brasileiras toma proporções gigantescas e pouco inferiores à peroba, quer na sua circunferência, quer na sua altura majestosa.

O cedro brasileiro tem a propriedade de brotar facilmente, e por isso é a madeira mais comumente preferida para cruzes.

Os ramos que brotam e crescem do tronco da cruz formam em breve uma umbela silvestre, que a cobre com sua verde folhagem, como que preservando-a dos ardores do sol.

Nem a pitoresca estrada que atravessa como uma longa serpente pequena mas íngreme serra do Rathé, e que atualmente serve de comunicação entre a vila de S. Roque e a freguesia de Araçariguama, nem a anterior, que seguia pela rua de Santa Quitéria, era o caminho trilhado entre esses dois pontos quando essa vila fazia parte daquela freguesia com o nome de Bairro de Carembehy.

Nesse tempo a estrada se deslizava à direita, e algumas braças [*****gada?] da rua de Santa Quitéria, por uma montanha hoje coberta de verde grama, onde ainda hoje se vê [sic, vêem] os vestígios de seu antigo leito.

Pouco adiante do límpido Carembehy, nas fraldas dessa montanha de que falamos, e à beira da antiga estrada abandonada quase há meio século, se erguia colossal e majestosa uma cruz de cedro cujos ramos espessos cobriam os seus braços como um dossel de verdura.

Nos belos dias de nossa infância, que tão rápidos correram, uma secreta atração nos levava para junto da cruz de cedro, e aí nos entretínhamos com nossos irmãos sem nos lembrarmos sequer que a branda relva cobria como um tapete de verdura os mistérios de um fato horrível perdido nas compregas do vestido de um século.

Muitas vezes em nossa adolescência, quando o passado era uma rosa em agrão, quando o presente se adornava com o perfume do jasmim, quando a esperança e o futuro nos sorriam lisonjeiros, quando o nosso coração se abria às primeiras impressões do amor, nossos passos se dirigiam ainda para a cruz de cedro, e aí passávamos horas inteiras engolfado em vago e delicioso cismar.

Assentado sobre a relva nascente, a cabeça recostada sobre o tronco da cruz, e os olhos meio fechados, víamos sumirem-se os últimos raios do astro do dia por trás dessa cadeia de montanhas que circunda a vila, como uma muralha de verdura que ali colocara a mão da natureza.

Ouvíamos como um lânguido suspiro de amor o melancólico sussurro do plácido Carembehy, que serpenteava quase aos nossos pés.

No perfume das flores do prado que a [brisa] nos transmitia, sentíamos o encanto de um beijo ardente colhido a furto nos lábios de rosa de cândida virgem abrasada de amor.

No gorjeio dos lindos pássaros que esvoaçavam de flor em flor ouvíamos os tímidos suspiros da bela amante que entrevíamos em nossos sonhos dourados.

Depois lá sobre as finas áreas do sereno Carembehy se desenhava uma visão de formas vagas e duvidosas.

Pouco e pouco suas formas indecisas se tornavam mais distintas, seus cabelos formados dos argênteos fios de [linfa] cristalina tomavam a cor negra e lustrosa da jabuticaba, e caíam longos e ondulados sobre as elegantes espáduas; seus olhos também negros e penetrantes como os da águia, ora se umedeciam de mágica ternura, ora desferiam relâmpagos de amor; suas faces morenas, de um oval perfeito, radiavam de beleza sedutora; nos lábios de cereja pairava um angélico sorriso; um vestido de nuvens diáfanas e transparentes mal ocultava nas suas dobras voluptuosas os delicados contornos de um corpinho de sílfide... seus pezinhos de criança resvalavam a furto pelo tapete verdejante e de macia relva...

Mais próxima, ela se precipitava em nossos braços, trêmula e ofegante... Sentíamos o palpar veemente de seu coração virginal que batia de encontro ao nosso peito... um beijo trêmulo

e ardente confundia as nossas almas em um doce êxtase, e lá subiam ao céu nas cândidas asas do anjo da inocência...

E hoje... como o cego e melancólico bardo de Selma, vacilando entre as ruínas do passado, nossos pés resvalam de abismo em abismo; e assentado à borda das torrentes que se precipitavam das montanhas envoltas em um turbilhão de argênteos flocos, e que lá vão deslizar-se docemente na planura da campina ornada de flores, com nossa alma oprimida de pesares e de angústias, pranteamos lágrimas de sangue, porque a tristeza do nosso coração secou e exauriu a outra fonte de lágrimas, embora tantas vezes de joelhos e a face em terra as imploramos.

Um céu de bronze não nos concede sequer essa consolação melancólica, e nos faz sentir com o filósofo cristão – a ilustre vítima da fortaleza de Spielberg – que a desgraça de não chorar é a maior nas grandes dores.

III.

Era uma dessas tardes de julho, tão belas, tão melancólicas e tão poéticas como costumam ser nestas plagas abençoadas de Tebyreçá.

Estávamos junto da cruz de cedro imerso em meditações doces e cheias de esperanças, quando uma bulha de passos do lado da vila de S. Roque nos veio distrair.

Voltando os olhos ao longo da estrada, vimos a pequena distância um velho apoiado em um tosco bordão; sob seus passos vacilantes estavam as folhas secas, caídas das árvores que orlavam o leito da estrada.

Era o indígena Juhybá-Ussú, da tribo de Guayanaz, que fora catequizado pelos jesuítas de Piratininga, em cujo colégio foi batizado com o nome de José Xavier, e onde serviu alguns anos, passando-se ao depois para o de Araçariguama, onde residiu até que o braço de ferro do marquês de Pombal – o grande ministro de D. José I – exterminasse a companhia de Jesus; vindo finalmente assentar a sua morada em S. Roque, para morrer, dizia ele, entre as soberbas montanhas que o viram nascer e sobre a relva que lhe serviu de berço.

O velho trazia debaixo do braço o seu chapéu de junco e pelos movimentos dos seus lábios fácil era adivinhar-se que vinha rezando.

Apesar de carregar sobre os ombros o peso de um século, conservava ainda com toda a pureza o esmalte de duas ordens de dentes; sua cabeça ora ornada de bastos cabelos negros e duros, apenas mesclados de raros fios de prata; seus olhos negros brilhavam com luz um tanto esmorecida no fundo de duas cavernas; suas faces bronzeadas e macilentas eram cortadas por largos sulcos abertos pelo férreo buril dos anos; as mãos requemadas pelo sol mortuário da velhice já mirradas e contraídas; as pernas, outrora tão musculosas e flexíveis, estavam arqueadas pelo tempo destruidor. Trajava ceroulas e camisa de algodão da terra, e um jaleco de baetão azul com botões de aço.

Quando o velho fronteu a Cruz de Cedro, fez uma inflexão profunda com a cabeça, e se dispôs a continuar o seu passeio.

– Boa tarde, mestre José, lhe dissemos nós.

O macrobito [*sic*, macróbio], que tinha vindo absorto, ou nas suas orações, ou nos seus pensamentos, não tinha dado fé da nossa presença; por isso, quando lhe dirigimos a palavra, fazendo um gesto que indicava a viva impressão que se achava possuído, virou sobre os calcanhares com a vivacidade de um menino, e então reconhecendo-nos, disse com voz que ainda traía a sua emoção:

– Ah! não tinha visto... também já pouco enxergo... Boa tarde, Sr. moço.

E dando alguns passos para diante, como quem não estava disposto a conversar, parou de repente; e voltando-se de novo para nós, disse:

– Vai se fazendo noite; peço-lhe que se retire.

– Por que, mestre José?

– Porque...

– Fale sem receio.

– Porque de noite um fantasma negro vem gemer ao lado da Cruz de Cedro, derramar lágrimas sobre a terra ensopada de sangue; e aí daquele que a horas mortas se aproxima deste lugar tremendo, e tem a desgraça de ouvir os gemidos do fantasma da Cruz!

– O que sucede aos que ouvem esses gemidos sinistros? perguntamos com interesse.

– Ou morrem no mesmo instante, ou ficam loucos para sempre, respondeu o velho abaixando a voz, como que para não ser ouvida pelo invisível fantasma.

– Estais excitando a minha curiosidade, mestre José. Fazei o favor de dizer-me por que o fantasma negro vem gemer alta noite ao lado desta Cruz? A que se atribui as desgraças que acabais de referir? De quem é o sangue que banhou esta terra tantas vezes calcada pelos meus pés? Quais são os mistérios da Cruz de Cedro?

– Deus me livre de contar essas coisas a estas horas e neste lugar!

– Então marcai outra hora para contar-me essa história.

O velho, depois de hesitar por alguns segundos, disse:

– Amanhã bem cedo, se Sr. moço me prometer de se retirar já.

– Pois bem; eu me retiro; mas não vos esqueçais que amanhã bem cedo nos encontraremos neste lugar.

– Não me esquecerei.

– Boa noite, mestre Xavier.

– Deus Nosso Senhor lhe dê as mesmas.

Voltamos para nossa casa, e o mestre José Xavier seguiu seu caminho em direção [oposta] voltando a cabeça de quando em quando para certificar-se do cumprimento da nossa promessa.

IV.

A febre da curiosidade, que escaldava a nossa imaginação juvenil, afugentou o doce sono para longe do nosso leito; e durante uma longa noite de insônia, fantasiávamos mil vezes e por mil diversas [formas] a história da Cruz de Cedro.

Quando os primeiros arrebóis da manhã rompiam o negro manto da noite com sua luz ainda frouxa e duvidosa, nos levantávamos da cama e dirigíamo-nos para o lugar aprazado.

Logo que passamos a rua Municipal e que ganhamos a estrada, um clarão sinistro que se erguia do lado da Cruz de Cedro atraiu a nossa atenção. Aceleramos o passo, e bem depressa a vimos incendiada!

O sentimento, a indignação de que nos possuímos ao ver destruir-se aquele religioso monumento, que na sua linguagem muda e silenciosa falava das [perdições] do passado, só podem ser comparadas aos que se apoderaram do coração sensível do desditoso Werther quando encontrou derrubadas as frondosas nogueiras a cuja sombra estivera assentado de lado a sua divina Carlota.

Com os braços cruzados e o coração em mágoa contemplamos o incêndio dos restos da Cruz.

A chama que crepitava da madeira subia para o céu como uma nuvem mística.

Então vimos acercar-se de nós o indígena Juhybá-Ussú.

– Fostes vós, lhe dissemos em tom de amarga compreensão, que incendiastes esta cruz?

– Sim, fui eu, respondeu ele com toda a fleuma.

– E por que cometeste tão grande sacrilégio?

– Porque a Cruz de Cedro devia desaparecer antes de ser manchada.

– E quem vai profaná-la?

– Eu.

– Como?

– Arrancando das trevas do passado uma história horrenda, que todo mundo ignora.

– Pois bem, vamos a essa história, dissemos nós vendo que o mal era irremediável, e receando que ficássemos privado dela se irritássemos o velho.

Juhybá-Ussú assentou-se em um barranco da estrada, defronte do braseiro, e aí referiu-nos a história dessa Cruz, de que hoje não resta o menor vestígio senão na memória daqueles que a viram.

Ser-nos-ia difícil mimosear ao leitor com a linguagem do velho Xavier; apoderamo-nos dos fatos e os vamos reproduzir com as frases toscas de que usamos.

(*Continua*)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 23 de setembro de 1854 (*)

A CRUZ DE CEDRO

Novela original por
ANTONIO JOAQUIM DA ROSA

V.

O bispo missionário Dr. Guilherme Pompeo de Almeida, um dos mais belos tipos das nossas glórias passadas, havia baixado ao túmulo a 7 de janeiro de 1713, vítima da ambição dos jesuítas; e nas mãos deles haviam passado as imensas riquezas desse Creso paulistano, de que Pedro Taques faz honrosa menção na sua Biografia dos Paulistas ilustres.

O padre Raphael Machado, reitor da companhia de Jesus no colégio de Piratininga da capitania de S. Paulo, apressou-se a mandar vinte jesuítas para se estabelecerem no suntuoso palácio que o Dr. Guilherme havia fundado na fazenda de Araçariguama, e que foi transformado imediatamente em colégio dessa ordem poderosa.

Em breve a santidade da capela da Conceição, que o devoto Dr. Guilherme edificara ao lado do seu palácio, foi profanada pelos filhos de Santo Inácio de Loyola. A grande varanda desse nobre edifício, em que o Dr. Guilherme se reunia com seus numerosos amigos, foi convertida em sala de refeitório onde a sobriedade era sacrificada cotidianamente ao deus das orgias e dos festins. As cem câmaras destinadas para os hóspedes foram transformadas em celas, teatros nefandos de cenas escandalosas.

Todavia, sem inquirar-se da corrupção dos seus indignos irmãos, vivia em uma dessas celas um jesuíta ilustre, dando os mais edificantes exemplos de virtudes, suportando com heróica resolução as mais austeras penitências no ocaso de uma vida votada ao martírio. Era o Paulista septuagenário, o venerando padre Belchior de Pontes, digno sucessor do apóstolo do novo mundo, o grande Anchieta.

Na manhã de um dos primeiros dias de agosto de 1713 chegou à porta da igreja do colégio de Araçariguama um moço que parecia ter dezoito anos, o qual vendo levantar-se do confessionário uma mulher já idosa, entrou precipitadamente, e foi ajoelhar-se nos pés do padre Gaspar do Santo Sepulcro, que ali se achava.

– Fazei o sinal da cruz, e rezai o ato de contrição, disse o confessor ao penitente que acabava de ajoelhar-se.

– Ah! meu padre, estou tão perturbado que nem mesmo sei fazer o sinal da cruz! respondeu Augusto de Lara com dolorosa emoção.

A estas palavras o padre Gaspar, que, como logo se há de ver, representa um papel assaz importante neste história, fitou no mancebo um olhar coruscante como o raio. Com esse olhar de água, o jesuíta devassou com a inteligência de um Lavater os segredos desse peito em combustão. Nem era de mister o olhar penetrante de um jesuíta acostumado a ler nos arcanos da alma para adivinhar que ardia um Vesúvio no peito do mancebo. Seu vestuário negligente, a desordem dos seus cabelos negros, o brilho vulcânico dos seus olhos também negros, macerados por vigílias e penosos cuidados, o rubor que abrasava suas faces morenas, o tremor dos seus lábios e dos músculos dessa fisionomia expressiva e bela, cujos traços estavam alterados por violenta paixão, tudo isso revelava o tumulto das paixões que se grupavam no peito aflito do mísero mancebo.

O padre Gaspar, depois do seu rápido exame, dirigiu-se ao jovem Lara com voz branda e insinuante:

– Meu filho! disse ele, vejo com pesar que as paixões mundanas vos desvairam; e que no estado de agitação em que vos achais, mal podereis aproveitar os benéficos frutos da confissão.

– Sim, meu padre, tendes razão, porque ajoelhei-me aos vossos pés sem saber mesmo o que fazia: é que o meu coração transborda de afetos, e o desespero me sufoca e perturba.

* Vide Jornal do commercio n. 263.

– Bem triste é a vossa posição, meu filho; mas nos recursos da experiência, na dedicação de um amigo, nos conselhos da sabedoria podeis encontrar porventura um remédio inesperado aos vossos males.

– E quem é que me há de dar esses conselhos, se não tenho sobre a terra nem sequer um amigo?

– Eu, meu filho, que sou o amigo dos desgraçados, se depositares em mim toda a vossa confiança, se me abrires o vosso coração, como um amigo sincero e dedicado.

– Pois bem, meu padre, ouvi-me.

– Não, meu filho, este lugar sagrado não é talvez o mais próprio para as revelações que tendes a fazer-me. Eu vou celebrar o santo sacrifício da missa: ouve-a com toda devoção; implorai o auxílio da virgem santíssima, para que se compadeça das tribulações da vossa alma. Depois disto acompanhai-me à minha cela, e aí conversaremos largamente.

O jesuíta levantou-se sem esperar pela resposta; dirigiu-se à sacristia, paramentou-se, e veio dizer missa no altar-mor.

Augusto de Lara ficou de joelhos no mesmo lugar em que se achava, e aí permaneceu durante a missa, imóvel como uma estátua.

Terminada a missa o padre Gaspar voltou à sacristia, despiu a casula e a alva, e vindo para junto do pobre moço, tocou-lhe no ombro com a ponta dos dedos dizendo-lhe:

– Acompanhai-me.

Augusto estremeceu ao contato, abriu os olhos com espanto, e fitando-os nos olhos do padre, exclamou como que acordando de profundo sono.

– Ah! que me queres [*sic*, quereis]?

– Acompanhai-me, repetiu o jesuíta estendendo-lhe a mão, e ajudando-o a levantar-se.

Ambos saíram pela porta principal da igreja, entraram pela do colégio, subiram uma extensa e larga escada angulosa, atravessaram diversas salas, e chegaram finalmente a uma cela, onde se assentaram em cadeiras de sola preta junto de uma mesa de jacarandá.

O padre Gaspar deu um assobio, e apareceu imediatamente um menino de doze anos, que era um dos catecúmenos do colégio.

– Que ordena vossa reverendíssima? perguntou o inteligente menino inclinando-se com respeito.

– Vai dizer ao reverendo reitor que me acho um pouco indisposto, e que peço licença para almoçar na minha cela.

O menino retirou-se, e voltando daí a pouco disse:

– O reverendo reitor concedeu a licença que vossa reverendíssima mandou pedir-lhe.

– Pois bem: agora vai rogar ao padre despenseiro, que mande um almoço *simpliciter* para dois.

Pouco depois foi servido sobre a mesa um excelente almoço com dois talheres.

O *simpliciter* em artigos culinários era um termo de convenção na gíria dos santos padres da companhia de Jesus: exprimia sempre no sentido mais lato o termo oposto à simplicidade.

Augusto de Lara apenas tomou duas colheres de caldo de frango e um gole desse precioso vinho que o Dr. Guilherme fabricava na sua fazenda de Araçariguama, e do qual ainda restavam algumas garrafas na adega do colégio, que o gorducho e rubicundo padre despenseiro de quando em quando cedia aos amigos íntimos em alguns bons momentos, mas não sem grande sentimento da sua garganta e do seu estômago.

Como uma antítese viva colocada fria e inexoravelmente defronte do moço, cujo estômago não podia suportar os alimentos porque o seu peito estava repleto de mágoas, o padre Gaspar comeu com a voracidade de um lobo. A gula entre os jesuítas era mais uma virtude do que um pecado mortal.

Terminado o almoço, durante o qual profundo silêncio reinou entre os dois convivas, o jesuíta, levando nos finos beiços um guardanapo de linho, disse:

– Agora sou todo ouvidos para escutar-vos, meu pobre amigo.

Augusto de Lara, erguendo a fronte abatida, que tinha apoiada entre as duas mãos, disse com acento doloroso:

– Meu padre! o tropel de angústias que me enche o peito sufoca em meu lábios trêmulos a voz fraca e balbuciante. Desejava encontrar um amigo em cujo peito entornasse a minha alma; mas chegado esse momento o coração hesita, e eu vejo no fundo de um quadro negro a inutilidade dos

vossos conselhos. Há gerações votadas ao infortúnio. O destino do pai é quase sempre o destino do filho. Pesa sobre a minha cabeça a mão de ferro da desgraça e a minha sorte se há de cumprir! Para que pois revelar-vos os mistérios de um segredo que é a minha vida e a minha morte, e que bem depressa tem de baixar comigo à sepultura?

– Tão jovem e tão descrido! exclamou o padre Gaspar; quem vos matou no coração inocente a fé e a esperança, essas duas virtudes teológicas, essas duas filhas mimosas do céu, que sustentam o desgraçado que vai naufragar no mar tempestuoso da vida; que fazem a consolação do velho que vacila entre uma existência já murcha e a campa gelada que se ergue para bradar-lhe: “Peregrino! a tua missão está finda sobre a terra?!” Quem substituiu a noite à manhã de vossos dias? Quem matou as crenças que deviam baixar convosco à sepultura?

– A desgraça, meu padre! respondeu o mancebo, comprimindo entre as mãos convulsas a cabeça afogueada.

– A desgraça! exclamou o jesuíta com acento vibrante; moço inexperto e fraco! a desgraça não vos revela a existência de um Deus? A desgraça é o cadinho em que se depuram as almas que o Filho do Eterno mais ama. *Quis bene amat bene castigat*. Lembrai-vos de que sofreu Job, e na sua santa resignação, no exemplo grandioso das suas virtudes, busca força, a energia que vos falece. Não sabeis que a desesperação é um pecado que brada aos céus, cujas portas se fecham para sempre ao mísero que desespera? Não sabeis que é indigno da felicidade o coração que não tem força para sofrer a desgraça? Não sabeis que Deus é infinitamente bom e misericordioso, ainda mesmo desferindo os raios de sua cólera celeste?

– Ah! meu padre! balbuciou o jovem Lara meio hesitando, mas já meio convicto pela argumentação vigorosa do jesuíta.

– Hesitais ainda? Que! Não pode destruir a causa de vosso sofrimento, tornar-vos feliz aquele que com uma palavra poderosa criou os céus e a terra; que pôs diques à impetuosidade dos mares; que delineou o curso dos astros? Aquele que abriu as águas do Mar Vermelho para dar passagem aos Hebreus, e que por espaço de quarenta anos os sustentou nos desertos de Sin com o maná que chovia do céu? Aquele que deu à vara de Moisés o poder fazer brotar da pedra de Horeb um arroio cristalino para saciar a sede do seu povo? Aquele que à voz de Josué fez parar o sol sobre Gabaon, e a lua sobre o vale de Ayalon? Aquele que mandou os corvos sustentarem ao profeta Elias junto da torrente de Carith? Aquele que livrou ao profeta Daniel do lago dos leões? Aquele que salvou a Jonas do ventre de um peixe; que deu vista ao cego de Jericó, e que na aldeia de Betânia fez ressuscitar a Lázaro?

– Perdoai, meu padre, as minhas hesitações, nascidas da agitação em que se acha a minha alma, não porque de modo algum deixe de acreditar nos milagres da Escritura sagrada. Acedendo, pois, aos vossos desejos, vou abrir-vos o meu coração, traçando o quadro melancólico das minhas desgraças.

– Não receeis importunar-me, por mais longa que seja a narração que tendes de fazer-me; e não omitais quaisquer circunstâncias da vossa vida, por mais indiferente que vos pareçam, e ainda que não tenham a menor relação com os infortúnios que ora pesam sobre vós.

– Então quereis a história de todo o meu passado?

– Sim, meu filho, eu a peço, mesmo a fim de preparar o vosso espírito para chegar mais calmo aos fatos que se prendem à atualidade.

Augusto de Lara fez um gesto de assentimento.

VI.

O moço concentrou-se por alguns instantes, e depois, dando profundo suspiro, disse com voz mais segura e animada, porém algumas vezes trêmula de emoção:

– Neste edifício passei os mais belos dias da minha infância; aqui se deslizaram os inocentes gozos de minha juventude; aqui se desabrochou e se desenvolveu a minha acanhada inteligência; aqui devia eu pois expandir os sofrimentos do meu coração...

– Tanto mais quanto tendes o peito de um amigo para os confiardes, observou o jesuíta.

Augusto continuou depois de breve pausa:

– No pitoresco vale de Carembehy existe uma grande casa térrea, tendo na frente um extenso vestíbulo com uma sala espaçosa em cada extremidade. Nas paredes do vestíbulo estão desenhados a pincel e em grandes caracteres os martírios da mais sublime das epopéias – a Paixão de Cristo. No interior da casa há um vasto salão, do qual se destacam para os lados diversos aposentos. A

mobília que decora o alpendre e as salas consiste em escabelos e mesas de canela preta. A arquitetura dessa casa é baixa, conforme a usança do século passado. Do parapeito do vestíbulo ouve-se o murmúrio do Carembehy, que serpeja na extremidade do terreiro tão lânguido como o gemer da rola, tão suave como o beijo da brisa, tão melancólico como uma endecha de amor e de saudade perdida na amplidão dos desertos. Além de muitos escravos e indígenas moram nessa casa o capitão André de Góes e sua filha... Julia...

Ao pronunciar este nome com voz trêmula, não só as rosas do pudor incendiaram as pálidas faces do mancebo, como também estremeceu imperceptivelmente o padre Gaspar, que imediatamente se rasserenou [*sic*, rasserenou].

– O capitão André de Góes, continuou Augusto; é um velho de quarenta e cinco a cinqüenta anos, alto, magro, moreno, de compleição robusta, de feições nobres, francas e simpáticas.

Augusto calou-se com visível embaraço, e como que não sabendo o que tinha de dizer.

– Agora fazei o retrato da filha, disse o jesuíta, que compreendeu a hesitação do narrador.

– Julia... disse o mancebo com embaraço, Julia com seus dezoito anos; talhe esbelto e elegante, cintura delicada, pés mimosos, alva como neve, olhos azuis e cabelos louros, é uma dessas belezas deslumbrantes que passa veloz como o raio através das sombras fugitivas de um sonho de poeta, deixando a sua alma inebriada dessa ambrosia, desse ar ambiente que se impregna aos vestidos virginais de um anjo de beleza sedutora e misteriosa.

Augusto se interrompeu [pela] segunda vez como [que] exausto de cansaço pelo esforço supremo deste esboço.

– Em verdade é admirável o retrato que acabais de fazer, observou o frade com as náseas entumecidas [*sic*] e os olhos chamejantes.

– Oh meu padre! exclamou o jovem amante com entusiasmo, se a vísseis no crepúsculo de uma linda tarde, vestida de branco e reclinada sobre a mimosa destra, e seus olhos grandes e lânguidos fitos com inexprimível ternura no céu tão azul como eles, contemplando talvez em um êxtase indefinido através das nuvens, essa mãe carinhosa e terna que se desprendera dos elos da vida para ir esperar sua querida filha entre os querubins tão puros como ela... Se então vísseis uma lágrima em seu rosto como uma gota do orvalho da manhã na acetinada folha de casta cecém... Ou se vísseis triste como uma saudade, a mão sobre o peito como para comprimir-lhe as pulsações, e imersa em vago e misterioso cismar!...

– E vós a tendes visto? perguntou o jesuíta com a mesa exaltação com que o mancebo se exprimia, posto não com a mesma ingenuidade.

– Sim, meu padre! tenho contemplado estático essa obra-prima do Eterno, a majestade do seu porte e seus movimentos encantadores; tenho sorvido torrentes de amor nos seus belos olhos; tenho adivinhado as palpitações do seu coração, tenho enfim respirado o ar que ela respira, ouvido a sua voz divina!

– Sois bem feliz, meu filho!

– Bem feliz, e bem desgraçado!

– Como isso?

– Dez meses depois do casamento dos meus progenitores, meu pai morreu subitamente. Minha mãe fulminada por esse golpe terrível, abandonou-se ao excesso do mais doloroso sentimento, e debruçada sobre o corpo ainda tépido do jovem esposo, que ela amava com toda a ternura do seu coração, sentiu os primeiros pruridos do parto, e daí a alguns instantes deu à luz um menino prematuramente. Nesse momento ouviu-se um suspiro e um vagido. O suspiro partira dos lábios arroxeados e convulsos da infeliz viúva que acabara de ser mãe, e anunciava que sua alma pura subira para o céu, onde fora reunir-se à do seu esposo querido. O vagido, que apenas exprimia a vida, saíra dos lábios de um recém-nascido que ia começar a sua peregrinação de dores no vale dos martírios. Essa criança era eu, meu padre, que, ao cair na terra ensopado de lágrimas, não tive um coração de mãe para acalantar-me junto do seu peito, não tive um pai para receber-me nos seus braços! Órfão, abandonado à Providência, eis aí qual foi a aurora da minha vida! A desgraça deve ser a partilha daquele que nasceu entre as agonias e os horrores da morte!

– Pobre órfão! disse o padre Gaspar fingindo enxugar uma lágrima.

– Uma velha indígena, que morava em casa de meu pai, correu dando espantosos gritos, e foi anunciar estes lamentáveis sucessos ao nosso vizinho mais próximo. Esse vizinho veio pressuroso; e cheio de surpresa e de dor, viu diante dos olhos esse quadro negro, essa cena horrorosa: – um menino recém-nascido soluçando, chorando e a tiritar de frio entre dois cadáveres

palpitações! Esse bom homem deu as ordens necessárias para prevenir o tumulto e a confusão próprios de tão deploráveis circunstâncias; tratou do enterro desse par infeliz, e levou-me para a sua casa. Esse homem filantropo e caridoso era o capitão André de Góes.

– Quem se não compadeceria, atalhou o padre?

– Pelo mesmo tempo teve o capitão André uma filhinha, à qual pôs o nome de Julia. Amamentou-nos por muitas vezes o mesmo leite, embalou-nos o mesmo berço, e juntos crescemos como dois arbustos, cujas raízes se tocam, cujos ramos se apóiam e se entrelaçam; que vicejam com o mesmo orvalho, com o mesmo sorriso do sol, com o mesmo amor. Trocávamos o doce nome de irmão; estávamos sempre um ao lado do outro; juntos corríamos pelo vale como dois tenros cordeirinhos; juntos vagávamos pelas margens do rio ameno, às vezes absortos em pensamentos vagos e deliciosos. Depois desses brincos inocentes lá íamos sentar-nos sobre a relva mimosa debaixo do gigantesco e frondoso cedro de Carembehy. Ali muitas vezes eu adormecia com a cabeça reclinada sobre o seu peito. Outras vezes era ela que dormitava no meu colo. Entre o perfume das flores e a candura dos sorrisos da inocência, chegamos à idade de sete anos.

– E queixaste-vos da dureza da sorte! atalhou o padre Gaspar.

– Esperai! disse o mancebo. Em uma bela manhã passeávamos pelo quintal, e chegando a um pé de jasmim, apanhei algumas flores, e coloquei-as entre os cabelos de Julia em forma de grinalda. Satisfeito da minha própria obra, contemplando com entusiasmo o belo efeito que fazia essa grinalda argentina entre os fios de ouro que o brando sopro do zéfiro agitava, exclamei com a vivacidade de uma criança:

“ – Como és linda minha irmã!

“ – Deveras? perguntou ela sorrindo.

“ – Sim: tu és a mais linda de todas as meninas.

“ – Pois fico bem contente de me achares bonita. Dizei-me uma coisa, Augusto.

“ – Qual é?

“ – Os irmãos podem se casar?

“ – Podem.

“ – Então por que não casamos?

“ – Pois casemo-nos.”

Então, as nossas mãos se tocaram, nossos braços se entrelaçaram, nossos peitos se uniram anelantes...

“ – Augusto! Augusto! bradou uma voz um pouco distante.

Ao ouvir essa voz nós estremecemos como esses tenros e débeis caniços que se debruçam gemendo nas margens dos lagos.

“ – É papai que te chama, disse Julia sobressaltada, apertando-me ainda mais contra o seu peito.

– Sinto um encanto inexprimível ouvindo a narração ingênua desse amor de duas crianças, tão puro como a inocência, inspirado pela natureza, e aprovado pelo céu, disse o padre Gaspar procurando insinuar-se cada vez mais no espírito do mancebo.

– Vós me acoroçoais com palavras animadoras. O céu vos escute!

– Ele há de escutar-vos.

VII.

Continuou Augusto a sua narração interrompida.

– Dirigindo-nos para casa encontramos ao capitão André, o qual ordenou que me aprontasse para acompanhá-lo à fazenda de Araçariguama. Julia e eu pedimos com instância, com rogos e com lágrimas que não nos separassem, e que, ou eu deixasse de ir, ou ela fosse comigo. Porém a voz imperiosa do capitão André pôs termo a essa cena dolorosa; agarraram-me, puseram-me à força a cavalo e parti com o capitão André dando gritos de desesperação.

“Julia ficou soluçando, chorando, e estendendo para mim os seus bracinhos como quem protestava contra a violência e tirania de seu pai.

“Chegando à fazenda de Araçariguama fui apresentado a um homem vestido com esmero e elegância, de porte nobre e majestoso, olhos negros, semblante moreno, insinuante e expressivo, no qual todavia ressaltavam alguns traços de uma profunda melancolia, que ele procurava esconder nas dobras dessa distinta palidez que o fazia tão notável, e que desafiou a admiração do reverendo Manoel de Sá, patriarca da Etiópia, que veio da Índia só para visitar e conhecer esse Paulista

ilustre, cujo nome a fama havia levado além dos mares. Esse homem era o Dr. Guilherme Pompeu de Almeida.

“Quando o capitão André teve de retirar-se agarrei-me às suas pernas, e fiz um espalhafato capaz de abrandar as pedras; mas os meus rogos, o meu pranto e os meus soluços não o demoveram do bárbaro propósito de separar-me da minha querida maninha. Ele partiu.

“Com outros muitos meninos que moravam na fazenda de Araçariguama comecei no dia seguinte a aprender as primeiras letras. O padre Hyeronimo de Moura, que estudou e tomou ordens sacras no Rio de Janeiro a expensas do Dr. Guilherme, era o professor da escola, a qual era destinada para os enjeitados, os meninos indigentes, os órfãos desvalidos, os filhos dos indígenas e de alguns amigos do Dr. Guilherme, que fazia à sua custa toda a despesa dos colegiais.

“De quando em quando o capitão André vinha ver-me, e informar-se da minha conduta. Eu corria ao seu encontro e pedia-lhe novas da minha interessante maninha, cuja lembrança me acompanhava por toda a parte.

“Minha constante aplicação ao estudo, minha morigeração atraíram as simpatias do Dr. Guilherme, e concluídos os estudos primários, ele mesmo começou a lecionar-me nos secundários. Ensinou-me as línguas latina, espanhola e francesa, de que ele tinha perfeito conhecimento; abriu à minha inteligência os ricos tesouros da filosofia, e franqueou-me os seus livros, com os quais passei horas inteiras engolfado na leitura dos bons autores que enriqueciam as estantes da melhor biblioteca desta capitania.

“Com o correr dos anos, preocupado com a leitura dos meus estudos, foi pouco a pouco arrefecendo a lembrança da interessante companhia da minha infância, que só de quando em quando me visitava nos meus sonhos com as formas vagas de um passado remoto, que já não tinha grande poder para fazer estremecer meu coração. Demais, as visitas ao capitão André se foram tornando menos freqüentes, e finalmente nessas raras ocasiões que nos encontrávamos já só por costume perguntava eu pela minha irmã.

“Tendo concluído os meus estudos, o Dr. Guilherme resolveu mandar-me com um reforço de gente e armas às ricas minas Cataguás, onde se achava o seu sócio e capitão Paulo de Barros Silva.

– Ah! exclamou o padre Gaspar, e fostes reunir-vos a esse homem ambicioso, que, não contente de haver acumulado grandes riquezas nas minas Cataguás à custa do Dr. Guilherme, ousou querer manchar a reputação ilibada do nosso venerável protetor e amigo, pretendendo arrancar-nos o rico espólio que ele deixou à nossa pobre ordem, com o fútil e inverídico pretexto de ser genro do Ilmo. bispo Dr. Guilherme, quando é geralmente sabido que sua ilustríssima nunca teve filhos, e faleceu com santo perfume de castidade, como atestaram os meus reverendos irmãos, que o visitaram depois de morto?

– Não sei se o capitão Paulo tinha direito a essa herança, mas o que sei é que, apesar da muito respeitável opinião dos reverendos jesuítas, é ele casado com D. Ignez de Lima, que se criou em casa do capitão-mor Rodrigo Bicudo Chassim, e que o próprio Dr. Guilherme reconhecia como filha...

– Calai-vos! nem mais uma palavra a este respeito! interrompeu o jesuíta com vivacidade. Desconhecer os direitos inconcussos que a santa ordem de Jesus tinha e tem sobre a herança do Dr. Guilherme é fazer uma grave injúria ao caráter reto e justiceiro do juiz dos resíduos, o sábio Dr. André Baruil, que nos manteve na posse dessa herança; é cometer um pecado que brada aos céus, e contra o qual somos obrigados a fulminar as mais severas penas de excomunhão. Guardai-vos, pois, de manifestar tão criminosa opinião em presença de qualquer outra pessoa, e reatai o fio da vossa história.

Augusto de Lara abaixou a cabeça, não tanto em sinal de obediência à recomendação do jesuíta, como para disfarçar um sorriso imperceptível que lhe sulcou nos lábios desdenhosos; e alçando a cabeça, depois de um instante continuou:

– Enquanto se faziam os preparativos para a minha viagem às minas Cataguás, chegou a esta fazenda o reverendo padre-mestre Athanasio do Coração de Jesus...

– Um dos mais brilhantes faróis de sabedoria, o Salomão da companhia de Jesus, que contava tantos cabelos brancos, quantas eram as virtudes evangélicas! atalhou o padre Gaspar com entusiasmo.

– Bem o sei! respondeu o mancebo dando à sua voz um acento particular. O padre Athanasio se apresentou com duas cartas, uma do Ilm.º Bispo do Rio de Janeiro, D. Francisco de Sr.

Hyeronimo, e outra do reitor dos jesuítas de S. Paulo, o reverendo Raphael Machado, que elevaram as suas eminentes virtudes à altura da santidade.

“No dia que chegou teve uma larga conferência com Dr. Guilherme, a quem ouviu de confissão no seguinte. Três dias demorou-se ele nesta fazenda, durante os quais o Dr. Guilherme o surpreendeu muitas vezes no seu aposento, de joelhos e rezando com fervorosa devoção.

– Já vedes que ele era a própria virtude, disse o padre Gaspar com desvanecimento.

– Era mais que a própria virtude, respondeu Augusto, era a santidade mesma! Jejuou a pão e água nesses três dias, e entregou-se às mais austeras penitências, como era seu costume, segundo dizia e mostrava. Assentava-se à opulenta mesa do Dr. Guilherme para fazer desejos, mas não os satisfazia.

– Que santo homem, exclamou o jesuíta.

– Verdade é, porém, disse Augusto de Lara com malignidade, que enquanto ele se entretinha nas suas conferências com o Dr. Guilherme, um menino enfeitado que aqui morava, e que tinha o nome do nosso ilustre protetor, teve a curiosidade de ir ao aposento do reverendo padre-mestre, e examinou a sua sacola.

– E o que achou? perguntou o jesuíta franzindo o sobrolho.

– Um pedaço de queijo flamengo, pães, grossas nacas de presunto, alguns paios e uma borracha de vinho.

– Isso era para dar de esmolas aos pobres que encontrasse na sua viagem, e que tivessem fome e sede.

– Assim o creio; mas o malicioso menino ousou ainda firmar que em outra ocasião, espiando pela greta da fechadura, viu o Reverendo padre-mestre devorando uma naca de presunto com pão, e depois levar à boca o gargalo da borracha...

– Está no inferno esse menino caluniador! bradou o jesuíta.

– Pode ser que o menino se enganasse, e que o padre-mestre Athanasio movesse os queixos como quem comia, mas sem comer, e que fingisse beber o vinho, mas sem bebê-lo: tudo para fazer maior penitência.

– Continuai, disse o padre Gaspar mordendo os beiços.

– Ao terceiro dia o padre-mestre recebeu do Dr. Guilherme 500 oitavas de ouro para dizer missas por sua tenção, fez oração na igreja de Nossa Senhora da Conceição, e partiu levando ao ombro a sua sacola menos pesada, menos bojuda.

– É que o menino Guilherme furtou dos pobres o que ela continha para eles, e o padre-mestre Coração de Jesus calou-se para sua modéstia, por sua virtude.

– É provável que assim fosse.

– Desde a partida do venerável padre Athanasio notou-se que Dr. Guilherme se entregou a uma tristeza profunda, e fez uma inversão completa nos seus usos, nos seus hábitos. Mandou soltar ao campo os vinte fogosos ginetes que conservava nas estrebarias; distribuiu por alguns amigos os galgos descendentes do casal que trouxe da Bahia, e que era da raça mais pura do Cabo da Boa Esperança; substituiu a suntuosidade da sua mesa pela frugalidade e simplicidade; não saía nem para passear, nem para caçar; não recebia visitas; substituiu os seus vestidos de seda por uma roupa de grossa calamanha; mandou sobrestar os preparativos para a minha viagem às minas Cataguás; passava dias e noites na biblioteca rezando o seu breviário, ou lendo o *Mestre da vida* ou *Flos Sanctorum*.

– Eis aí, disse padre Gaspar, os benéficos resultados das conferências com o padre-mestre Athanasio. O Dr. Guilherme ouviu as palavras do servo do Senhor, e deixou todas as suas afeições mundanas para se entregar a Deus.

– Assim parece. Oito dias depois da partida de padre-mestre voltou ele com a competente sacola.

– Para dar a comer aos pobres, observou o padre Gaspar, que não podia deixar passar despercebida qualquer insinuação contra a frugalidade do seu virtuoso irmão, que, mais sábio do que Pitágoras, só comia pão e só bebia água.

– Mas de certo não encontrou no seu trajeto os pobres famintos, porque a sacola ainda não tinha sofrido o desfalque da pesada carga que o astuto Esopo carregou sobre os ombros.

O jesuíta mordendo de novo os beiços com despeito disse:

– O que houve depois da chegada do padre-mestre?

– Seguiam-se as conferências com o Dr. Guilherme, a confissão geral deste, as penitências e os jejuns de pão e água do padre-mestre, e finalmente a sua retirada, deixando o pobre Dr. Guilherme mais misantropo ainda e mais acobardado de tristeza.

– Dizei antes, mais longe da terra e mais próximo do céu.

– Na quarta ou quinta visita periódica que o reverendo Coração de Jesus fez ao Dr. Guilherme, deixou-o prostrado de cama; isto é, mais longe da terra e mais próximo do céu, conforme a bela expressão de vossa reverência.

– Vamos adiante, disse o jesuíta picado pela ironia do mancebo.

– Desta vez o padre-mestre não voltou para S. Paulo, mas dirigiu-se a toda a brida para Sorocaba, a fim de trazer o cirurgião-mor João Saraiva para acompanhar o Dr. Guilherme, a quem o padre-mestre havia resolvido a seguir para o colégio dos jesuítas de S. Paulo, a fim de ser ali tratado da grave enfermidade de que se achava acometido.

“Nesse mesmo dia os incômodos do Dr. Guilherme tomaram um caráter assustador; e ele, chamando-me ao seu aposento, ordenou-me que o transportasse imediatamente para S. Paulo. Pouco depois fi-lo entrar em uma [liteira], e acompanhei-o até a Parnahyba, onde fizemos pouso. O Dr. Guilherme sentiu-se tão extenuado de forças que resolveu descansar ali um ou dois dias.

(Continua)

(Dimanche, 24/9/1839)

A CRUZ DE CEDRO (*)

Novela original por
Antonio Joaquim da Rosa

VIII.

“A notícia da enfermidade do Dr. Guilherme se havia espalhado em S. Paulo com rapidez elétrica. No dia seguinte às 9 horas da manhã chegou o reitor dos jesuítas, o padre Raphael Machado, e foi introduzido na câmara do enfermo. Cinco minutos depois chegou também o padre-mestre frei Luiz dos Anjos, guardião de S. Francisco, que com igual sofreguidão se introduziu na câmara do Dr. Guilherme. Às 10 horas chegaram com diferença de minutos o prior do Carmo frei Francisco Paes da Purificação, e o padre-mestre pregador geral e presidente do convento de S. Bento frei Joseph de Jesus, que foram pressurosos reunir-se aos outros dois reverendos.

“Parece que as quatro potências ali reunidas se estorvavam mutuamente, porque nos seus olhares cintilantes se lia com facilidade o desejo que tinha cada um de ficar só, sem dúvida para colocar o ilustre enfermo mais longe da terra e mais próximo do céu.

– Prossegui; mas basta relateis os fatos descarnados e sem comentários, disse padre Gaspar, mordendo de novo os beiços.

– Sim, reverendo.

“Às 10 horas e meia chegaram o padre-mestre Athanasio e o cirurgião-mor Saraiva. O padre-mestre penetrou sem cerimônia e como conhecido velho no aposento do enfermo. O reverendo recém-chegado trocou um olhar significativo com o reitor do jesuítas. O guardião de S. Francisco, o prior do Carmo e o presidente de S. Bento também trocaram um olhar que dizia...

– Que dizia?...

– Vossa reverência já me observou que queria ouvir os fatos descarnados.

– Sim, mas referi sempre o que diziam esses olhares.

– Diziam, tudo está perdido!

– Sois muito malicioso, mancebo!

– Foi vossa reverência que me obrigou a manifestar este pensamento.

– Sim, porque adivinhei-o; mas continuei.

– No mesmo instante o criado particular do Dr. Guilherme veio anunciar que tinha chegado uma carta de Roma.

“De Roma? exclamou o Dr. Guilherme acordando sobressaltado da sua madorna, abrindo os olhos coruscantes e erguendo-se sobre os cotovelos com uma presteza e força que pareciam incompatíveis com a completa prostração em que ele se achava. De Roma? Dai-ma.

“Eu entreguei nas mão trêmulas do Dr. Guilherme a carta que havia passado das mãos do portador para as do criado, e das deste para as minhas. O Dr. Guilherme prosseguiu.

“ – Encosta-me, Augusto, e vós padre-mestre Athanasio, rogai aos nossos reverendos irmãos que nos deixem por alguns instantes.

“As quatro potências da igreja se retiraram, um com a frente erguida, e três cabisbaixos.

“ – Padre-mestre, sente-se aqui bem perto de mim e leia-me esta carta.

“O padre Athanasio sentou-se na borda da cama, quebrou o selo da carta e leu:

“Ilmo. e Revm. Sr. Dr. Guilherme Pompeo de Almeida.

“Roma, 4 de setembro de 1712.

“Reuniu-se hoje o soberano conclave para resolver sobre a petição de vossa ilustríssima.

– Vossa ilustríssima! exclamou Dr. Guilherme. Não tenho esse tratamento, que só é dado aos bispos. Que quer dizer isto? Continuei, continuei.

“O padre-mestre Athanasio continuou a ler:

* Vide Jornal do commercio n. 264.

“O cardeal Capelli com essa admirável eloquência com que tantas vezes tem abalado as abóbadas sagradas do Vaticano, advogou com entusiasmo a causa de vossa ilustríssima; demonstrou que o celibato era contrário à natureza e às leis divinas, e prevalecendo-se do precedente criado pela concessão outorgada ao cardeal D. Henrique, de Portugal, concluiu propondo:

“Que se aceitasse a renúncia que vossa ilustríssima fez de presbítero da ordem de S. Pedro, visto ter jurado que o tomou não por vocação, mas violentado pelo respeito e obediência devidos à sua mãe, hoje falecida.

“Que fosse concedida a licença que vossa ilustríssima impetrava para poder casar-se.

O Dr. Guilherme estremeceu.

O padre Athanasio prosseguiu:

“A maioria dos cardeais aderiu à opinião do cardeal Capelli.

– Muito bem! Lede, lede com toda pressa, disse o Dr. Guilherme.

“O papa Clemente XI, arrastado pela argumentação vigorosa de Capelli, manifestou a sua adesão em enérgicas interrupções.

– Melhor! melhor! exclamou o enfermo.

“No entanto, contra toda a expectativa, o papa mudou de opinião, e o soberano conclave resolveu afinal:

“Que se indeferisse a petição de vossa ilustríssima, visto não haver a mesma razão de estado que se deu para se conceder igual graça ao cardeal D. Henrique.

– Ah! bradou o enfermo com raiva, é porque não tenho uma [coroa]!

O padre-mestre prosseguiu a leitura:

“Que vossa ilustríssima fosse agraciada com o título de bispo missionário.

“O cardeal Capelli é de opinião que com mais um milhão de cruzados se poderá obter ainda a graça que vossa ilustríssima deseja.

“Peço suas ordens a este respeito.

“Sou, etc.

“ROQUE MONTEIRO PAIM”

“ – Vil, estúpido e miserável emissário! exclamou o Dr. Guilherme com voz sonora e vibrante, e endireitando o corpo. Reduzir uma questão de tão alta magnitude, uma questão de vida e de morte, à mesquinhez das cifras! O que é um milhão de cruzados? Não lhe disse uma e mil vezes que me não importava com o preço dessa graça? Além de quinhentos mil cruzados que lhe entreguei em barras de ouro, não o autorizei para gastar as trinta arrobas desse metal que tenho em Roma no poder do padre Manoel Braga e de João Ribeiro? Não lhe dei ordem franca para sacar ilimitadamente sobre as casas de Santos Mendes Maciael, Antonio Corrêa Moução, e Manoel Francisco de Lima, meus correspondentes de Lisboa e do Porto? Imbecil! Que fez Manoel Pires Rebouças, inquisidor da Bahia? Que fez João Nunes Xavier, secretário do santo ofício de Lisboa? Que fizeram tantos outros que me embaíram com promessas pomposas? Traidores! miseráveis!...

“Uma espuma sangrenta borbulhou nas extremidades da boca do enfermo, e ele se interrompeu sufocado pela raiva que lhe minava o peito.

“ – Ah! exclamou o padre-mestre Athanasio, porque vossa ilustríssima me não revelou há mais tempo essa pretensão tão justa e tão legítima? Mas não importa: tudo conseguiremos. Aí está o douto cirurgião-mor Saraiva, que curará a vossa ilustríssima, e imediatamente eu seguirei para Roma, a fim de obter a graça que acaba de lhe ser negada com notória injustiça. O geral da companhia de Jesus tem a cúria romana fechada nas mãos. O próprio pontífice o teme e respeita. Será ele o nosso empenho, e podemos de antemão assegurar-vos que tudo alcançaremos. Um futuro de esperanças abre diante de vós.

“ – Sim! respondeu o enfermo com voz sepulcral. O futuro do além-túmulo. Se em lugar dessas letras pontifícias, que me elevaram ao bispado, viesse a autorização que eu desejava; se eu pudesse dizer ao mundo: eis a mãe de minha filha... se eu pudesse apertá-la uma só vez contra o meu peito, o sangue que se condensa em minhas veias correria com nova força e vitalidade, e este coração que se extingue estremeceria de prazer como outrora... Mas agora é tarde, porque o gelo da morte me invade o coração... Padre! ouvi-me de confissão, e apressai-vos a ministrar-me todos os sacramentos.

“Eu retirei-me para a antecâmara, e ali fiquei para acudir ao primeiro chamado. Daí a meia hora o padre Athanasio, afastando o reposteiro, deu ordem a um criado para ir chamar ao reverendo reitor: porém no mesmo instante apareceu ele. O padre Athanasio disse-lhe duas palavras ao ouvido, voltou para a cabeceira do enfermo, e o reverendo reitor saiu precipitadamente pela rua de S. Bento, voltando alguns instantes depois para casa acompanhado do tabelião Buquerio de Aguiar Mendonça.

“O padre-mestre Athanasio foi ao encontro do tabelião no reposteiro, apertou-lhe a mão e escorregou-lhe um embrulho de moedas de ouro.

– Enganaste-vos, disse o padre Gaspar, não houve senão o aperto de mão.

Augusto de Lara prosseguiu sem dar atenção à observação negativa do jesuíta:

– O tabelião não deu nenhuma resposta, porém meteu a mão no bolso do gibão como para refrescá-la do contato metálico da mão do padre Athanasio.

– Um mero acaso, disse ainda o jesuíta querendo protestar contra a ilação que se podia tirar das palavras do mancebo.

– Talvez. O tabelião depois do mero acaso, segundo afirma vossa reverência, entrou com o padre Athanasio para o aposento do enfermo, e passada meia hora, o reverendo reitor foi advertido que chamasse cinco testemunhas para a aprovação de um testamento.

“Concluída a cerimônia judicial, o padre Athanasio ficou ao lado do enfermo enquanto o reverendo reitor foi à matriz para trazer o sagrado Viático. Toda a vila acompanhou a esta augusta cerimônia.

“Depois disto entrou o cirurgião-mor Saraiva, deitou uns pós brancos em um copo com duas colheres de água, e deu o seu conteúdo ao enfermo, que passados alguns minutos queixou-se que tinha o peito e as regiões abdominais abrasadas como se tivesse engolido ferro em brasas, e que sentia dores horríveis no estômago e nos intestinos.

“No meio dos seus dolorosos gemidos exclamou:

– Maria!... vou esperar-te no céu e lá nos casaremos à face do Eterno!... E finalmente contraíra-se-lhe as feições, anuviaram-se-lhe os olhos, e o meu amigo, suspirando ainda uma vez o doce nome de Maria, entregou a alma ao criador!

IX.

Augusto de Lara, depois de enxugar as lágrimas que lhe rebentaram dos olhos, prosseguiu:

– O dobre lúgubre e compassado dos sinos da matriz e do mosteiro de S. Bento anunciou o passamento infausto do mais ilustre filho da terra abençoada de Tibyriçá. O juiz ordinário, os vereadores da câmara, o procurador do conselho e todo o povo da vila, afluiu em tropel para a casa do egrégio finado. O Dr. André Baruil, síndico das esmolos dos Santos Lugares de Jerusalém, juiz dos resíduos e casamentos, e vigário da vara eclesiástica, também compareceu ali. O tabelião apresentou-lhe respeitosamente o testamento do venerável bispo. O juiz dos resíduos quebrou-lhe o fecho de lacre encarnado ainda tépido, e passou os olhos ligeiramente pelo testamento. Todos os assistentes pendiam dos lábios do Dr. André Baruil, todos faziam mil conjecturas, todos procuravam adivinhar quem seria o feliz herdeiro das imensas riquezas do grande bispo, e o Dr. Baruil tendo concluído a leitura do testamento pôs termo à geral ansiedade, dizendo no meio de profundo silêncio:

“O Ilmo. bispo missionário o Rev. Dr. Guilherme, que Deus haja, nomeou para seu testamenteiro ao reitor o Rev. Padre-mestre Raphael Machado, e instituiu por seu herdeiro universal a companhia de Jesus.” Ouviu-se um murmúrio de quase todos os assistentes.

– Era um murmúrio de aprovação, disse o padre Gaspar do Santo Sepulcro.

– Outros o tomaram em diverso sentido; mas deixando isso de parte, e fazendo justiça à companhia de Jesus, apraz-me de memorar que ela fez ao [?] finado o mais pomposo funeral de que há notícia.

– É assim que testemunhamos a nossa gratidão aos nosso benfeitores, disse o padre Gaspar.

Colocado o cadáver em um caixão coberto de veludo preto, disse continuando o narrador, seguiu para S. Paulo carregado pelos capitães-mores Paulo Dias Paes, Pedro Taques de Almeida, e Paulo Frasão de Brito, pelo sargento-mor Manuel de Moraes e Siqueira, pelo capitães Lourenço Castanho Taques, o moço Manoel Dias Rodrigues, Antonio Castanho da Silva, e outros muitos parentes de sua ilustríssima. Os jesuítas, os frades Bentos, Carmelitas e Franciscanos e imenso povo, acompanharam o saimento com tochas acesas desde a Parnahyba até S. Paulo. Depois de

magníficas exéquias foi sepultado o benemérito Paulista na igreja do Colégio, junto do altar de S. Francisco Xavier, abrindo-se sobre a laje da sepultura esse merecido epitáfio: – *Hoc jacet in tumulo Guilhermus Presbiter auro et genere et magno nomine Pompeus.*

(*Continua*)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 25 de setembro de 1854

A CRUZ DE CEDRO

Novela original por
Antonio Joaquim da Rosa (*)

X.

Augusto de Lara torturado pela dolorosa reminiscência dos fatos que acabava de referir, reclinou a fronte angustiada sobre a mão direita e se entregou por alguns momentos a uma tristeza profunda. O padre Gaspar respeitou essa dor íntima e silenciosa, que era uma sincera homenagem que o coração grato do mancebo rendia à memória do grande Paulista. Enfim o jovem Lara ergueu a cabeça e prosseguiu com voz trêmula de emoção:

– Derramei uma lágrima sentida sobre a fria campa de meu mestre, do meu amigo, do protetor da humanidade desvalida; e não tendo apoio algum neste mundo, dirigi-me para o lugar do meu nascimento, sem desígnio, sem saber mesmo o que faria.

“Ao chegar ao vale de Carembehy, reconhecendo os lugares marcados pelos passos da minha infância, senti uma saudade indefinível desses belos tempos em que se goza dos prazeres mais puros e mais inocentes, porque ainda não conhecemos, nem sondamos o abismo da vida que se abre diante de nós. Sopesei as rédeas do meu cavalo para fruir toda a embriaguez do momento, todas as emoções que se acordavam em meu coração como um eco longínquo, e que pouco a pouco se aproxima de nós. Depois, avistando uma casa em pequena distância, dirigi-me para ela. Apeei-me junto da cancela, e penetrando a pé no terreiro, entrevi ao pálido clarão da lua, reclinado sobre o parapeito do vestíbulo, um vulto que trajava vestido de nuvens brancas e flutuantes, símbolo da candura, e que nas suas formas vaporosas mais parecia um anjo de inocência que baixara do céu em um raio da lua, do que um habitante da terra. A lua, como que desejando duplicar o encanto desta situação embriagante, projetou neste momento os seus mais fúlgidos raios sobre esse vulto misterioso e fascinador. Foi então que eu distingui um rosto de formas sedutoras, reclinado sobre a mão mimosa em atitude contemplativa, e seus belos olhos fitos no céu com a expressão da mais terna melancolia. Seus cabelos louros ondulavam negligentes e graciosos sobre os ombros de alabastro ao capricho da tépida aragem da noite, que sussurrava tão meigo como tímida suspiro da virgem que sonha com seu primeiro amor. Eletrizado pela mágica e poética beleza deste anjo, exclamei involuntariamente com suprema emoção: Julia!... A esta exclamação, despertando do seu aéreo cismar, ela estremeceu como a pluma flexível do chorão; e deslizando-se como uma sombra, desapareceu aos meus olhos, qual uma dessas belas visões dos contos de Mil e Uma Noites, mal entrevista em sonho que se extingue. Acalmada a violenta agitação de meu peito, bradei:

“ – Ó de casa!

“ – Quem é? Perguntou uma voz de acento rude, que partia de um vulto encoberto na parte mais sombria do alpendre.

“ – Sou Augusto de Lara.

“Mal pronunciei este nome, uma velha saltou-me ao pescoço exclamando meia sufocada:

“Meu filho!... há tanto tempo que o não vejo!... Que prazer não terá Julia de abraçar o seu querido irmão!... Vou dar parte ao capitão André...

“E cingindo-me ainda uma vez os braços descarnados em torno ao pescoço, correu para dentro. A boa velha que me tratava com tanto amor e carinho era Isabel Malaia, da tribo Guayanoz [*sic*, Guaianás], que havia sido minha ama-de-leite, e algumas vezes de Julia, que era mais freqüentemente amamentada por sua mãe, que falecera havia três ou quatro anos.

“O capitão André veio receber-me com acolhimento paternal, recolheu-me para a sala, onde conversamos largamente sobre a morte do venerável bispo missionário. Depois da ceia nos separamos para os quartos de dormir, sem que uma só vez reaparecesse ante meus olhos a visão fugitiva do vestíbulo tão avidamente desejada. Porém, ao deitar-me, não podendo explicar a razão

* Vide Jornal do commercio n. 265.

por que Julia nem ao menos veio cumprimentar-me, para mitigar este sentimento, parodiando a minha velha mamãe, disse-lhe: Que prazer não terá Julia de abraçar o seu querido irmão!...

“No dia seguinte o capitão André me disse que, conquanto eu ainda não tivesse atingido a maioridade, todavia confiando na minha aptidão ia entregar-me a minha pequena herança. Efetivamente levando-me para casa em que meus pais habitaram, entregou-me os poucos bens que eles me deixaram, e que consistiam em um pequeno sítio e terras, um casal de escravos já velhos, sete indígenas administrados e algumas cabeças de rezes.

“Passados alguns dias fui a uma caçada de veados com o capitão André, e correndo a galope a fim de ganhar um lugar por onde costumava a passar o veado que já se tinha levantado, o meu cavalo rodou por um desfiladeiro, envolvendo-me na sua queda. Quando dei acordo de mim, achei-me em um quarto desconhecido, e procurei reconhecer as pessoas que me faziam companhia. Junto da cabeceira estava assentado o capitão André de Góes com semblante aflito e pensativo. Aos pés da cama se achava a minha velha mamãe, mostrando no rosto bronzeado o vivo sentimento que se havia apoderado do seu coração quase maternal. Uma jovem enfermeira se inclinava sobre o leito banhando-me a perna esquerda com uma mistura de cânfora alcoólica. Apesar das dores horríveis que sentia na perna esquerda, que se achava fraturada, reconheci na minha enfermeira a bela visão do alpendre; contemplei com deliciosa emoção esse semblante angélico, que exprimia o mais terno interesse, a mais funda melancolia, e vi rolar de seus olhos uma lágrima silenciosa e pura como o orvalho da manhã que treme nas pétalas acetinadas de perfumada flor. No meio dessas dores cruéis que me torturavam, crê-lo-eis, meu padre, que me desvaneci de haver sofrido esse sinistro, e que bendisse à Providência por me haver concedido aquele suplício que me aproximava da terna companheira da minha infância.

– Oh! se o creio! respondeu o padre Gaspar com sorriso de complacente bondade.

– Foi então que eu concordei com aquele filósofo da antiguidade, que dizia no estoicismo o seu coração – que a dor não é o maior dos males.

– Contanto que essa dor seja mitigada pela presença de uma enfermeira moça, bela e amada, disse o jesuíta com sorriso ainda mais doce.

– É verdade que o filósofo não teve razão de esquecer-se dessa circunstância atenuante e indispensável.

“Quando me achei restabelecido, tive profundo pesar de se não ter prolongado por mais tempo o meu incômodo, e tive até desejos de fraturar a outra perna.

– Bem insensato era esse desejo, meu filho! Como é insondável o abismo do coração humano!

– Na véspera de minha volta para casa, Julia e eu renovamos os juramentos da nossa infância, e nos prometemos eterno amor e fidelidade. A boa Isabel, companheira inseparável de Júlia, chorando de prazer como nós, abençoou o nosso amor. Desde então o tempo correu para mim longo e breve, triste e prazenteiro, mesclado de desalento e de doces esperanças; longo e triste quando passava longe dela; breve, prazenteiro e esperançoso quando me achava ao seu lado.

– É fácil de adivinhar-se essas mutações atmosféricas no céu dos amantes, ora sereno e anilado, ora negro e tempestuoso, disse o jesuíta.

– Depois de elaborar, discutir, aprovar e rejeitar mil projetos; depois de milhares de hesitações resolvi-me ir pedir a mão de Julia. Chegando à casa do capitão André, veio ele ao meu encontro e disse-me:

“ – Augusto, estou hoje desatinado por um grande sentimento.

“ – Pois aconteceu-lhe alguma desgraça?

“ – Sim, Augusto, e muito grande. Sabeis o imenso apreço que eu faço daquele famoso galgo que me deu o Dr. Guilherme pouco antes da sua morte. Pois bem, passou hoje por aqui um cão danado e o mordeu. Agora, nem tenho ânimo de o ver danado, nem de mandar matá-lo.

“ – Muito estimo ter vindo nesta ocasião, porque sei um remédio infalível para preservar o seu lindo galgo da hidrofobia.

“ – Deveras? Qual é esse remédio infalível?

“ – É um remédio de que usava o Dr. Guilherme, e que todo mundo devia saber, porque é um preservativo de infalível eficácia, tanto para espécie humana, como para os quadrúpedes.

“ – Então fazei-o depressa.

“ – Preciso de algumas plantas mui simples que se encontram talvez ainda nestes arrabaldes, e que minha irmã também conhece.

“Julia, que ali estava, respondeu que se a guiasse mostrar-me-ia ainda todas as plantas que nos divertíamos em colher na nossa infância. Saímos então, o capitão André, sua filha e eu, e em breve voltamos com ervas que preparei. Mandeí então vir o galgo, que já se achava em uma corrente, com as orelhas caídas, olhos afogueados e mui triste.

“ – Vede como está triste, disse o capitão André. Daqui a pouco aí vem a baba, e aí o temos danado. No entanto, dai o remédio.

“Entornei o remédio pela boca do galgo, e tirei-lhe a corrente contra o voto do capitão André. Passados alguns minutos o galgo começou a rabejar, seus olhos exprimiam algum contentamento, e pouco depois se pôs a festejar seu amo e a mim, como que agradecendo-me o seu curativo.

“Está salvo! exclamou o capitão André abraçando-me com entusiástico prazer, e agradecendo-me também Julia este pequeno serviço com um olhar repassado de ternura e de melancolia.

“Por delicadeza ou por falta de ânimo pareceu-me que a ocasião não era oportuna para fazer a minha proposta, que podia ser considerada como a recompensa desse nada que eu acabava de fazer a quem por duas vezes me salvou a vida. Deixei decorrer alguns dias, e ontem tomei o expediente de escrever-lhe uma carta pedindo a mão de Julia. Uma hora depois recebi a resposta. Hesitei alguns momentos antes de abrir essa carta que encerrava o meu destino, a minha vida, ou a minha morte; que ia transportar-me ao céu, ou abismar-me no inferno, até que afinal quebrando o fecho, li estas palavras horríveis, que me ficaram gravadas no cérebro com caracteres de fogo: “Julia não pode ser, e nunca será a esposa do órfão de Carembehy.” Meu padre! fazeis idéia do rugido do tigre que sente entranhar-se-lhe no coração a ponta da dura flecha despedida pela mão varonil do intrépido Guayanoz [*sic*, Guaianás]? Foi o meu rugido de desespero. Fazeis idéia das dores sobre-humanas que estolergaram [*sic*] a alma do rei das forças, quando trajou a túnica empestada no sangue da hidra Lérania, que lhe fora ofertada por Dejanira? Foram essas as dores mortais que me torturaram, e que me lançaram no mais horrível de todos os desesperos!

– Pobre moço! exclamou o jesuíta compungido.

– Lutando acabrunhado com essa desgraça que acabava de me ser fulminada com tanta crueldade, tomei uma resolução desesperada; tracei algumas linhas em um papel com direção a Julia, recomendei a um dos meus indígenas que o entregasse à minha mamãe dali a uma hora; carreguei uma pistola, fazendo a bucha dessa carta fatal; e proferindo pela última vez o nome de Julia, levei ao ouvido o bronze da morte.

O padre estremeceu.

“ – Desgraçado! bradou a voz de uma mulher, que se precipitou para o meu lado com a rapidez do pensamento. Meu braço febricitamente [*sic*] caiu inerte, o instrumento da morte rolou no chão, e o ribombo de um tiro ecoou pavoroso nas abóbadas da casa da tristeza!

“ – Não estás ferido, meu filho? perguntou a boa mulher examinando-me por todos os lados.

“ – Não, mamãe, respondi eu todo confuso.

“ – Dou mil graças a Deus por chegar ainda a tempo de salvar-te. Ingrato! não te lembravas de Julia? Não te deteve o braço a certeza de que a matavas com tua morte?

“ – Não me acuse, mamãe; era mesmo por ela que eu ia...

“ – Não falemos mais nisso; tende juízo e escutai-me.

“ – Falai, mamãe, que eu vos escuto.

“ – Julia manda dizer-vos que não desesperéis; que ela tem muita fé no amor de seu pai, e que à força de rogos e de lágrimas espera que ele mudará de resolução. À vista disso já vedes, meu filho, que era uma grande loucura essa com que ias transtornando todos os nossos planos.

“ – Pois bem, mamãe, dissei-lhe que... Um dilúvio de lágrimas e soluços embargou-me a voz.

“ – Bem sei o que hei de dizer-lhe. Tranqüilizai-vos e tende esperanças. Sinto não poder demorar-me para consolar-vos. Adeus, meu filho!

“Fiquei mergulhado na mais profunda tristeza. A carta fatal cujos termos tinha gravados na memória tirava-me ainda o mais remoto vislumbre de esperança, e as minhas idéias se voltavam para o suicídio como único porto de salvação e de descanso. Carreguei de novo a arma fatal, e esperei com sofreguidão a última cena deste drama horroroso.

“Hoje ao romper da alva se apresentou em minha casa a minha boa mamãe. Pela expressão de sua fisionomia adivinhei que vinha triste e preocupada.

“ – Já sei, mamãe, que me trazeis más novas.

“ – Mas por um lado, mas muito boas por outro.

“ – Falai.

“ – Prometeis de ser discreto e de ouvir-me com prudência?

“ – Para que esses rodeios, mamãe? Não vedes que, apesar de ler no vosso semblante novas desgraças, estou calmo e impassível como um rochedo, porque toda a ilusão que me dourava a existência já se quebrou de encontro ao meu coração?

“ – Oh! não me faleis assim, meu filho, disse ela derramando copiosas lágrimas.

“ – Tranqüilizai-vos, minha querida mamãe, e dizei-me a que vindes.

“ – Os rogos e o pranto de Julia não comoveram ao capitão André.

“ – Eu o esperava, mamãe, respondi com calma e com tranqüilidade.

“ – E para cúmulo de desgraça o capitão André declarou ontem à noite à sua filha que contratou casá-la...

“ – Com quem? bradei eu levantando-me, e quebrando a tábua de uma mesa com uma violenta punhada.

“ – Tranqüilizai-vos, meu filho!

“ – Com quem? repeti eu quase em delírio. Fala, mensageira do inferno, ou eu te quebro a cabeça como quebrei esta mesa.

“ – Com o capitão Gonçalo Castanho Taques, respondeu ela toda trêmula.

“ – Ah! exclamei com riso nervoso, com esse riso de desespero, com esse sorrir dos demônios. Com o capitão Gonçalo Castanho Taques! é belo, moço e rico... é mais digno dela do que o pobre órfão de Carembehy! Está bem! Agradeço-vos o me haverdes suspendido o braço ontem, para me dardes hoje essa punhalada mais venenosa, mais mortífera! Obrigado, boa mamãe! Retirai-vos: eu vo-lo peço.

“ – Escutai-me ainda por um pouco. Já vos dei as más novas, mas restam ainda as boas novas.

“ – Já não quero ver o reverso da medalha. Retirai-vos.

“ – Haveis de ouvir-me. Julia prefere a morte a esposar a qualquer outro que não seja Augusto de Lara. Nas circunstâncias desesperadas em que ela se acha, incumbiu-me de propor-vos que a espereis hoje à meia-noite junto do cedro de Carembehy, [conquanto] que deis vós mesmo a vossa palavra de honra de a respeitar como a uma irmã, e de conduzi-la ao colégio de Araçariguama, para aí a receberdes à face dos altares, e seguir qualquer destino que vos aprouver.

“ – Sim! Sim! voltaí, correí, ide dizer-lhe que sim, mil vezes sim!

“ – Esperai. Ela não deseja que tomeis precipitadamente uma resolução desta ordem: pelo contrário pede-vos que penseis bem sobre tão melindroso assunto; e se reprovardes a sua proposta, ao pôr do sol levanteis no vosso terreiro uma bandeira negra; mas se aprovardes o plano que tracei-vos, como ela o deseja ardentemente, fica entendido que a espereis à meia-noite junto do cedro de Carembehy.

“ – Pois bem, minha boa, minha querida mamãe! Voltaí para junto desse anjo; dizei-lhe que aprecio no mais alto grau a sua delicadeza de não exigir de mim uma resolução pronta e imediata; mas que infalivelmente a esperarei junto do cedro de Carembehy; dizei-lhe que a respeitarei como irmã, como divindade; dizei-lhe que este coração que definhava começa a palpitar cheio de vida e de esperança; dizei-lhe finalmente que eu lhe envio desta solidão o meu coração e a minha alma repassados de amor e de gratidão!

“Eis aí, meu padre, as dolorosas conjeturas da mais crítica e angustiada situação! Devo eu raptar a filha do capitão André? Devo levar o opróbrio ao seio da família do meu benfeitor, do meu segundo pai, do homem a quem devo a vida duas vezes? Não! nesse caso ao pôr do sol, no momento em que flutuar no meu terreiro a bandeira negra, saudá-la-ei com um medonho estampido, que repercutirá aos ouvidos da trêmula Julia, e um infeliz terminará nesse instante a sua dolorosa peregrinação sobre a terra!

– Meu Deus! removi tamanha desgraça! exclamou o jesuíta erguendo os olhos para o céu.

– Por outro lado, continuou Augusto, merece ele um tal sacrifício? Para que arrancou-me duas vezes das bordas da sepultura para agora assassinar-me milhões de vezes, sacrificando a um capricho vão a felicidade de sua filha, e os mais puros afetos do meu coração? Oh! meu padre! aconselhai-me nesta cruel angústia; guiai a minha vontade que vacila... é com lágrimas que vo-lo peço!... Quê? Meu padre! meu amigo! Também vós chorais?!

– É com lágrimas, respondeu o padre Gaspar esforçando-se por soluçar, é com lágrimas que me associo aos vossos infortúnios; é com lágrimas que vos dou um testemunho irrefragável dos meus sentimentos.

– Obrigado, meu padre! mil vezes obrigado! exclamou Augusto apertando com força a mão do jesuíta.

XI.

A esta cena tocante, seguiu-se um lúgubre silêncio, apenas interrompido pelo pranto e pelos soluços do mancebo e do jesuíta. Depois dessa triste expansão de lágrimas, Augusto de Lara quebrando o silêncio:

– Bem vejo, meu padre, disse ele, que as vossas lágrimas me dizem na sua linguagem eloqüente que vós mesmo não sabeis guiar-me nesse escuro e horroroso labirinto.

– Não, meu filho! choro porque me interesso por vós, choro porque compreendo as cruéis amarguras que vos pungem o coração; mas não tomeis o meu pranto como indício de desânimo. Não; o humilde servo do Senhor, que tem fé viva no poder misterioso e incompreensível do Ente Supremo, não desanima jamais diante de quaisquer dificuldades, quando se trata de fazer o bem. Tranqüilizai-vos, pois, meu pobre amigo, e tende certeza que, com o auxílio de Deus, em breve o sorriso do prazer virá enxugar as lágrimas da tristeza.

Augusto meneou a cabeça com incredulidade.

– Não duvideis, meu filho! Não sabeis que sou o confessor do capitão André? Que exerço grande e ilimitada ascendência sobre o seu espírito? Que muitas vezes tenho feito dobrar a sua vontade de ferro? Que posso fulminá-lo com os raios da excomunhão? Que responsabilizando-o pela vossa morte, pela morte de sua própria filha ameaçá-lo-ei de denunciá-lo, e de levá-lo à barra da inquisição do Santo Ofício da Bahia?

– Ah! meu padre, não nos iludamos! Tudo está perdido. Não sabeis que os verdadeiros Paulistas preferem todas as torturas, preferem que se lhes arranquem os olhos em vida, preferem as fogueiras da inquisição a faltar à sua palavra? Não sabeis que o capitão André de Góes é Paulista, e que deu sua palavra ao capitão Gonçalo Castanho?

– Sei tudo isso, meu filho; mas sei apreciar melhor do que qualquer outro qual o grau da influência que exerço sobre o capitão André. Sois ainda muito jovem e inexperto para poder avaliar devidamente o poder da diplomacia dos jesuítas. Mas concedendo mesmo que o capitão André se conserve inabalável como um rochedo, inacessível como a montanha gigantesca e piramidal do Saboó, e não preste ouvidos à boa razão, mesmo assim persisto na minha opinião.

– Por quê?

– Porque nesse caso, esgotados todos os recursos da persuasão, eu serei o primeiro a dizer-te: Mancebo! à meia-noite acha-te junto do cedro de Carembehy, apodera-te da tua Julia, e conduze-a à capela do colégio, onde encontrarás um padre que abençoará o teu amor.

– E esse padre... exclamou o jovem Lara sufocado de prazer, e sem poder concluir a frase.

– Esse padre serei eu, respondeu o jesuíta compreendendo o pensamento do mancebo.

– Quanto sois bom, meu amigo!

– Achareis dois cavalos à vossa espera; dar-vos-ei a minha bolsa, e pedirei ao céu que guie os vossos passos, e que vos inspire.

O moço beijou a mão do jesuíta, que umedeceu com lágrimas de gratidão, e disse com extrema sensibilidade:

– Obrigado, meu padre! mil vezes obrigado! Não aceitarei senão um cavalo, porque tenho outro; não aceitarei a vossa bolsa porque ainda conservo intacta outra que devo à munificência do Dr. Guilherme. Mas, meu padre... já que sois tão bom, partamos: eu vo-lo peço de joelhos.

– Pois quereis acompanhar-me? Seria isto uma rematada imprudência. Não; ficareis aqui até a minha volta. Eu o quero, e vo-lo [ordeno]

– Pois bem: obedeco.

– E como não seria conveniente que se conservasse na minha cela um secular, que pode desafiar a atenção de importunos curiosos, que viriam incomodar-vos quando haveis mister de sossego e solidão, guardai a vossa calça e jaqueta na gaveta daquela cômoda, para que não sejam vistas, e tomai esta roupeta de estamena, enquanto vou pedir licença ao Rev. Reitor para ir a Carembehy.

O padre Gaspar cerrou sobre seus passos a porta da cela, e dirigiu-se para a do reitor.

Passaram-se alguns instantes. Quando o padre Gaspar voltou e empurrou a porta da sua cela, viu com os braços cruzados um jesuíta, cuja cabeça [pendia] meditativa para uma mesa juncada de livros em desordem.

– Como vos diz bem essa roupeta, meu caro neófito! disse ele entrando.

– Ah! exclamou Augusto de Lara sobressaltado e com extrema vivacidade. Encontrastes o capitão André? Que respondeu ele? Persuadiste-o? Desatendeu-vos? Mas... que riso é esse? Oh! estais alegre porque ele cedeu? Não é assim, meu padre? Falai por compaixão...

– Não vos lembrais, meu jovem companheiro que fui à cela do Rev. Reitor, e que apenas tem decorrido alguns segundos depois que nos separamos?

– Ah! recordo-me agora! Mas parti, que a minha alma e o meu pensamento vos acompanham.

– Sim, meu amigo, eu parto, e em breve serei convosco. Tende fé e esperança.

O padre Gaspar desapareceu, cerrando a porta pela segunda vez sobre suas costas.

O improvisado jesuíta, realizando este antigo adágio – que não é o hábito que faz o monge, – uma só vez não pensou como pensavam os jesuítas: porque, segundo havia prometido, a sua alma e o seu pensamento haviam acompanhado ao padre Gaspar, e dele não havia ficado senão um corpo inerte, sem sensação e quase sem vida ou [?] em frase moderna, um perfeito [?] com a diferença de ser ele mesmo o magnetizado e magnetizador.

(Continua)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 26 de setembro de 1854

A CRUZ DE CEDRO

Novela original por
ANTONIO JOAQUIM DA ROSA (*)

XII.

Às quatro horas da tarde o padre Gaspar do Santo Sepulcro assomou com semblante risonho no lumiar de porta da cela que encerrava o pseudo-neófito. Augusto de Lara acordando do seu magnetismo atirou-se ao encontro do reverendo e o sufocou com um turbilhão de perguntas. O verdadeiro jesuíta assentando-se em uma cadeira, disse com toda a fleuma:

– Se quizerdes saber todos os pormenores da minha missão diplomática, escutai-me sem interromper-me com vossas incessantes e atordoadas questões.

– Eu vos escuto com silêncio e ávido interesse.

O jesuíta molhou a garganta com um copo do generoso vinho que estava sobre a mesa, e tomando a atitude de um duque de Richelieu ou de um Talleyrand, começou o relatório da sua missão diplomática nos termos seguintes:

– Cheguei ao sítio de Carembehy. O capitão André recebeu-me com essa urbanidade que o caracteriza, com o prazer, e, direi mesmo, com o entusiasmo que sói testemunhar-me quando nos encontramos. Depois dos cumprimentos do estilo, e de conversarmos sobre diversas futilidades, perguntei-lhe se Julia estava doente, visto que não me aparecia como era seu costume.

“ – Está um pouco indisposta, respondeu-me o capitão André.

“ – É uma razão de mais para eu vê-la, porque entendo um pouco de medicina.

“ – O capitão André mandou chamá-la. Daí a pouco aparece uma moça bela como um anjo...

– Ah! era ela! exclamou Augusto saltando na cadeira.

– Sim, era ela. Vinha vestida em desalinho; seus lindos cabelos ondulavam descuidados ao sopro da brisa; seus olhos outrora tão belos estavam orlados de negros cílios úmidos de pranto mal enxuto...

Ah! ela chorava, meu padre? disse o jovem amante soluçando, e também enxugando uma lágrima de emoção que lhe rebentara aos olhos.

Sim, ela chorava. Ao vê-la tão abatida, tão melancólica:

“ – Minha filha, lhe disse eu, que é que tendes?

“ – Nada, Sr. padre, respondeu ela com voz trêmula.

“ – Debalde quereis iludir-me. Se o vosso corpo está são, vossa alma está enferma; e eu vos peço que me confieis vossas aflições para que eu as mitigue.

“ – Não é nada, respondeu por ela o capitão André. São tolices de meninas.

“ – Mas saibamos de que gênero são essas tolices.

“ – Eu vou contar-lhe, Sr. padre. Contratei o casamento desta menina com o meu vizinho e amigo o capitão Gonçalo Castanho, que é um dos mais nobres e ricos cavaleiros destes arredores; porém esta tolinha embirrou em querer casar-se com um órfão de nome Augusto, que se criou em minha casa, e que apesar de ter boa educação e bom proceder, todavia é um rapazola sem eira nem beira. Ora, eu já a desenganei dessa tão desigual e louca pretensão, e eis aí porque ela se mostra tão magoada; isto é, porque eu quero fazer a sua felicidade.

“ – A felicidade! balbuciou Julia a meia voz.

“ – Bem vedes, disse eu a André de Góes em tom persuasivo, que Julia protesta com suas lágrimas eloqüentes contra essa felicidade que lhe quereis impor, não como bom pai, mas como bárbaro padrasto. Que! O homem que devia desvelar-se pela felicidade de sua única filha; que devia fazer por ela todos os sacrifícios, constituiu-se padrasto e verdugo, e envenena o presente e o futuro de um anjo que o céu confiou à sua guarda! Desgraçado! não vedes sumirem-se sob a lousa do túmulo a felicidade e o porvir de vossos dois filhos, porque Augusto de Lara também é vosso

* Vide Jornal do commercio n. 226.

filho? Não recuais, não estremeceis ante a idéia horrorosa de serdes duas vezes assassino? Pai degenerado, que sacrificais ao vil interesse do ouro a sorte do ente que vos devia ser mais caro, não vedes o inferno que se abre diante de vossos passos para tragar em suas fauces negras e medonhas o mísero filicida?!

“O capitão André curvou a fronte como que fulminado por esta apóstrofe. Julia agradecia os meus esforços com seus olhos lacrimosos.

“ – Meu padre! respondeu André de Góes com voz grave e erguendo a custo a cabeça abatida, vejo que fiz mal. Ah! se o céu invejoso tão cedo não arrebatasse de meus braços a minha boa e santa mulher, talvez que ela me tivesse aconselhado a tempo...

“ – E mesmo lá do céu, redargüi eu com vivacidade, ela vos amaldiçoa por fazerdes a desgraça da sua filha tão amada!

“ – Bem o mereço, e bem o sinto!

“ – Mas se vós mesmo sentis haver dado um passo inconsiderado, quem vos impede de retrocedê-lo? Por que não remediais um mal que tão fácil é de se remediar?

“ – Porque não posso.

“ – E por que é que não podeis?

“ – Porque dei a minha palavra ao capitão Gonçalo, e porque um Paulista prefere as maldições do céu e da terra, as torturas e as fogueiras da inquisição, as penas eternas do inferno, a faltar a sua palavra.

– Ah! exclamou Augusto com voz desfalecida, bem vo-lo disse, meu padre!

“ – Ah! exclamei eu com horror, continuou o padre Gaspar. Ah! não quereis ouvir a voz de Deus que vos brada por meu órgão: “salvai-vos!” Pois bem! intimo-te para compareceres perante o inexorável tribunal do santo ofício da Bahia; emprazo o teu corpo para as fogueiras da inquisição, e a tua alma negra para compareceres dentro de três meses perante a barra do severo e tremendo juízo de Deus, severo e tremendo para os filicidas!*

“ – Padre! aceito a condenação e tudo arrostarei com a estóica inflexibilidade de um verdadeiro Paulista. Há só um meio de mudar a face desta horrível situação, que eu deploro mais por minha filha do que por mim.

“ – E qual é esse meio[?].

“ – É inútil.

“ – Embora! Eu vo-lo ordeno em nome de Deus.

“ – Esse único meio seria a desistência formal e espontânea do capitão Gonçalo.

“ – E se se der essa eventualidade, prometeis de dar a mão de Julia a de Augusto de Lara?

“O capitão André hesitou. Julia se precipitou aos seus pés, abraçando-os e banhando-os com o orvalho cristalino dos seus belos olhos.

“ – Não podeis recusar, disse eu com autoridade. O céu vo-lo ordena!

“ – Pois bem: consentirei, mas unicamente na hipótese que já estabeleci.

“ – Dais vossa palavra de Paulista?

“ – Eu vo-la dou.

“Neste instante apeou-se no terreiro o sargento-mor Luiz Pedroso de Barros, e o capitão André apresentou-se a ir recebê-lo. Aproveitei-me deste ensejo para dizer a Julia que tinha certeza de obter a renúncia do capitão Gonçalo, e conseguintemente que ela não fosse esta noite ao cedro de Carembehy, porque não vos encontraria. Julia corou e abaixou seus belos olhos repassados de pudor e de gratidão.”

Ah! exclamou Augusto, fizeste mal de lho dizer, porque o capitão Gonçalo não renunciará o céu renunciando a mão do mais puro e dos mais belos dos seus anjos!

– Vê-lo-eis, moço descrido! Logo depois da chegada do sargento-mor Luiz Pedroso levantei-me para ir-me embora.

“ – Que é isso, reverendo padre-mestre? Vai-se embora por eu ter chegado?

“ – Não, meu amigo, vou porque tenho um negócio urgente com o capitão Gonçalo.

“ – Foi bom fazer-me de abelhudo, para poder prestar-lhe um pequeno serviço, prevenindo a Vossa Reverência que guarde para a tarde de amanhã a sua visita a meu primo, porque o encontrei no caminho da Parnahyba.

* Os jesuítas recorriam comumente a estas intimações para o juízo de Deus nos casos extremos.

- Ah! disse Augusto, é verdade que hoje bem cedo o vi de longe a cavalo seguindo essa direção.

- À vista deste inesperado contratempo, para melhor orientar-me entabulei uma conversação para colher as maduras, como se costuma dizer.

“ - Então, Sr. sargento-mor, vistes ao vosso primo?

“ - Sim, Reverendo, vi-o, e por sinal que ia bem triste.

“ - E não será imprudência perguntar-vos a razão dessa tristeza?

“ - De modo algum, e até muito estimo achar aqui a Vossa Reverência, que pode prestar-me auxílio poderoso.

“ - Estou às vossas ordens, respondi pulsando-me o coração de contente.

“ - Eis o caso sem mais preâmbulos. O nosso velho amigo o Sr. capitão André procurou ontem a meu primo Gonçalo, e ofereceu-lhe a mão da Sra. D. Julia.

“ - É verdade, disse o capitão Góes.

“ - Meu primo aceitou imediatamente essa honrosa proposta.

“ - Também é verdade, respondeu o pai de Julia.

“ - Mas hoje muito cedo uma velha informou-o que a Sra. D. Julia se achava em lágrimas, e que preferia casar-se com um moço que se criou com ela. Meu primo, cavalheiro como é, não deseja que a Sra. D. Julia sacrifique a felicidade dele à sua própria felicidade, encarregou-me de pedir uma explicação franca a este respeito, e no caso afirmativo, de renunciar em seu nome com toda a lealdade a mão de vossa bela filha.

- Que nobre e generoso cavalheiro! exclamou Augusto de Lara.

“ - Foi essa a exclamação que partiu de todos os corações que ali se achavam. As ações nobres e generosas acham eco em todas as almas igualmente nobres.

“ - Bem, disse o capitão André, aceito a renúncia nos termos em que me é proposta, mas sem que duvide nem remota e ligeiramente da palavra do honrado Sr. sargento-mor Luiz Pedroso, a quem tributo a mais alta estima e consideração, todavia como se trata de um negócio assaz melindroso, que afeta a minha honra, para ressalvá-la, peço encarecidamente ao Sr. sargento-mor que se digne de trazer à nossa casa o seu nobre primo para fazer a renúncia de viva voz.

“ - Não vejo nisso o menor inconveniente, mas só amanhã de tarde é que poderemos vir, visto que meu primo foi hoje para a Parnahyba, como já disse.

“O capitão André voltando-se para o meu lado:

“ - Peço a Vossa Reverência, disse ele, que também venha amanhã de tarde para tratarmos do casamento de Augusto de Lara, visto ser Vossa Reverência o seu poderoso patrono.

- Oh! meu padre! meu amigo! exclamou o jovem Lara abraçando ao jesuíta com transporte, vós me fazeis enlouquecer de prazer!

(Continua)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 27 de setembro de 1854

A CRUZ DE CEDRO

Novela original por
ANTONIO JOAQUIM DA ROSA (*)

XIII.

Às nove horas da noite reinava profunda escuridão na cela do padre Gaspar. Ouviram-se três pancadas maçônicas na porta, do lado de fora.

– Quem bate? perguntou o jesuíta com mau humor.

– Sou eu, respondeu do lado do corredor uma voz conhecida.

– Ah! sois vós, padre Ignácio? disse o jesuíta levantando-se e abrindo a porta. Vossas visitas a estas horas são sempre pouco agradáveis.

– Bem sabeis que não as faço por minha conta.

– Então que temos?

– Acha-se gravemente enfermo no Japy o capitão Gaspar Leme do Prado, e o reverendo reitor ordena à [sic, a] vossa reverência que vá levar-lhe os socorros espirituais com toda a urgência.

– Sempre eu!

– Lembrai-vos meu irmão, que o descanso dos padres da companhia de Jesus são os trabalhos, as atribuições, os sacrifícios, por mais penosos que eles sejam; lembrai-vos que o tempo que gastais com hesitações estereis devíeis empregá-lo em abrir as portas do céu à alma do cristão que reclama a assistência de um guia e que talvez se perca por vossa causa.

– Tendes razão, padre Ignácio, perdoai este tributo que paguei à fraqueza humana, e ficai certo que andarei com tal rapidez que recupere o tempo perdido.

Enquanto o padre Gaspar se exprimia deste modo, aproximou-se da cômoda, abriu uma gaveta sem fazer o menor ruído e tirou a calça e jaqueta de Augusto de Lara.

– Quereis que eu vos acompanhe? perguntou este.

– Não, porque haveis mister de repouso, e eu de pressa. Antes de amanhecer estarei de volta. Quereis fechar a porta por dentro, ou será melhor que eu leve a chave?

– Será melhor que a leveis.

– Pois então levá-la-ei, disse o jesuíta pondo na cabeça o chapéu de Braga do seu prisioneiro; e dando volta na chave guardou-a na algibeira, e desceu a escada com passos de gato. O seu amigo padre Ignácio o estava esperando na portaria do colégio.

– Tomai esta roupeta, lhe disse o padre Gaspar, enfiando a calça e a jaqueta do pobre prisioneiro, que lhe ficaram bem justas por ter a mesma estatura e o mesmo corpo.

– Agora vamos tirar um cavalo da estrebaria.

– Já está ajaezado e à vossa espera.

– Qual deles?

– O tordilho do nosso amigo Lara, e com os seus próprios arreios.

– Sois impagável, caríssimo padre Ignácio!

– Sou apenas o vosso digno discípulo.

– Obrigado! Agora resta que vos acheis no lugar convencionado desde a meia-noite.

– Serei pontual como um jesuíta; mas cumpre que não esqueçais que me toca o segundo quinhão.

– Não esquecerei, respondeu o padre Gaspar atando um lenço preto no rosto para melhor desfigurá-lo; e ganhando os arreios, seguiu a passo pela estrada de S. Roque.

Chegando a este bairro, apeou-se junto do cedro de Carembehy, atou as rédeas do cavalo ao ramo de uma árvore, inclinou para a frente a aba do chapéu, e começou a passear debaixo da sombra do cedro gigantesco.

* Vide Jornal do commercio n. 267.

Negras e pesadas nuvens interceptavam o brilho das estrelas nessa noite horrorosa, a cuja sombra se ia perpetrar um crime nefando.

Passado algum tempo os ouvidos sempre atentos do jesuíta ouviram um leve rumor de passos que se aproximavam, e a custo distinguiu dois vultos.

O padre Gaspar ficou desapontado, mas bem depressa reassumiu a sua imperturbabilidade, e esperou com audácia.

– Será ele? perguntou a voz trêmula de um dos vultos.

– Sem dúvida que é, porque lá vejo o seu cavalo branco; mas eu vou reconhecê-lo.

O vulto que falou em último lugar, avançando para o jesuíta, perguntou-lhe pela boca pequena:

– Quem sois?

– Augusto de Lara, respondeu o jesuíta no mesmo tom.

– Meu filho!

– Mamãe! respondeu o jesuíta adivinhando que a sua interlocutora era a mãe de Augusto... E Julia...

– Vou buscá-la.

O segundo vulto se aproximou e disse com voz quase extinta:

– Augusto!

– Julia! suspirou a seu turno o jesuíta cingindo-lhe a delgada cintura e levando-a para junto do cavalo.

O padre Gaspar saltou sobre a cela com agilidade, e estendendo a mão para a moça ergueu-a sobre a garupa. O mimoso braço da virgem passou em torno da cintura do jesuíta, que partiu a galope a caminho do colégio de Araçariguama.

Dois fins tinha o jesuíta para adotar esta marcha acelerada. Primeiro porque tinha pressa de chegar. Segundo porque nessa marcha tornava impossível a troca de palavras que podiam comprometê-lo extemporaneamente. O padre Gaspar, sem afrouxar o galope, chegou ao colégio, entrou pelo quintal, e apeou-se perto do edifício. Uma porta falsa se abriu, e o padre Ignácio assomando nela, perguntou:

– Sois Augusto de Lara e D. Julia de Góes?

– Sim, respondeu o padre Gaspar com voz quase imperceptível.

– Então segui-me para o oratório.

O padre Gaspar, segurando na mão convulsa de Julia, penetrou e seguiu por um corredor escuro e úmido que conduzia a um subterrâneo até que a voz do padre Ignácio se fez ouvir.

– Parai que estamos no oratório.

Os noivos pararam.

– Augusto de Lara, continuou o padre Ignácio, quereis casar-vos de vossa livre vontade com Julia de Góes?

– Sim, respondeu o fingido Lara com voz sumida.

– E vós, Julia de Góes, quereis casar-vos com Augusto de Lara sem o menor constrangimento?

– Sim, respondeu ela com voz trêmula; mas porque se fez este casamento nas trevas e sem testemunhas?

– É porque as testemunhas não são necessárias nos casamentos clandestinos; e se estamos em trevas é porque Augusto de Lara me pediu que se fizesse isto com segredo tal que não despertasse suspeitas de pessoa alguma.

A noiva calou-se.

O padre Ignácio, ligando as mãos dos noivos e fazendo-os repetir as palavras do estilo, recitou uma oração em latim e abençoou este casamento sacrílego.

– Agora, disse o padre Ignácio, acompanhai-me a uma câmara, onde passareis o resto da noite, e logo que amanheça irei eu mesmo pedir o vosso perdão ao capitão André.

Os noivos deram algumas voltas no mesmo salão em que se achavam, e o padre Ignácio, dirigindo-se a eles, disse retirando-se:

– É aqui a câmara. A paz do Senhor seja convosco.

– Augusto! balbuciou Julia com voz abatida, por que será que estando ao vosso lado sinto apoderar-se do meu coração um terror que me faz estremecer desde os pés até a cabeça?

O jesuíta não respondeu, e cerrando a mísera noiva em seus braços voluptuosos, a conduziu para o leito que ele mesmo havia mandado colocar naquele lugar, e que mais de uma vez tinha sido o trono dos seus tributos libidinosos.

XIV.

A velha Isabel (pois era ela que acompanhou a Julia até o cedro de Carembehy) voltou para a casa do capitão André, entrou pela porta por que tinha saído, deixando-a meio aberta como estava, e recolheu-se ao seu aposento. Uma hora depois, isto é quando supôs que os seus queridos filhos estariam fora de perigo, estrugiu a casa com espantosos gritos. O capitão André apareceu imediatamente com uma luz na mão esquerda e uma espada desembainhada na direita.

– Que é o que temos? perguntou ele carregando o sobrolho.

– São ladrões que estão arrombando a porta do quintal, respondeu ela descobrindo a cabeça.

– Ladrões! exclamou o capitão André precipitando-se para o lugar que lhe fora indicado; e encontrando a porta forçada, ou antes meia aberta, bramiu como um leão.

No mesmo instante foi rodeado por seus numerosos escravos e indígenas, dos quais destacou uma grande parte no encalço dos ladrões. Feito isto dirigiu-se para o aposento de sua filha com o intuito de tranquilizá-la; e achando deserto o seu leito pensou que ela se tivesse refugiado no seu quarto para se colocar sob a proteção de seu pai. Dirigindo-se apressadamente para o seu aposento, surpreendeu-se de não encontrar ali a sua filha; e procurando-a por todos os cantos da casa, verificou a sua evasão. O capitão André, pálido de raiva, furioso como um tigre, exclamou:

– Foi o infame Augusto de Lara que a raptou. Covarde! hei de mandar açoitá-lo pelos meus escravos, arrancar-lhe os olhos ainda vivo, abrir-lhe o peito com esta espada, beber-lhe o sangue e pisar o seu cadáver! Escravos, acompanhai-me!

O desgraçado pai seguiu para a casa de Augusto de Lara, e mandando tomar todas as entradas, bateu à porta com força. Imediatamente, foi aberta por João Paracy, que reconhecendo ao capitão André, perguntou-lhe o que ordenava.

– Onde está teu amo?

– Saiu a cavalo de manhã, e não voltou até agora.

– Tu mentes.

– Meu senhor pode entrar e verificar a verdade.

– Pois traze-me uma luz.

O indígena obedeceu com prontidão. O capitão André deu uma busca rigorosa em toda a casa, mas felizmente não encontrou a inocente vítima do seu ódio. Voltando para sua casa sentindo no peito as chamas do inferno, mandou escoltas em todas as direções em demanda de sua filha e de Augusto de Lara.

XV.

O padre Gaspar, tendo feito Julia assentar-se na beira da cama, apertou-a contra o peito, e seus lábios, denegridos pela perfídia, roçaram nos lábios puros da virgem noiva. Julia afastando-o por um sentimento instintivo, por um feliz acaso resvalou a cândida mão sobre a cabeça do jesuíta, e encontrando nela a coroa, repeliu-o violentamente, dando um grito de horror. O jesuíta, impellido com a força do desespero, tropeçou em uma cadeira que próxima estava, e tombou com grande estrondo. Ao ruído desta queda surgiu no subterrâneo o respeitável padre Ignacio com uma vela acesa na mão. Julia, reconhecendo os dois jesuítas, que ela tinha visto por vezes, tanto na capela do colégio como em sua própria casa, e vendo que um deles trajava as roupas do seu amante, compreendeu todo o horror de sua negra situação, e que era vítima de uma trama hedionda, sacrificada em holocausto nos negros altares da perfídia e da crueldade monstruosa dos jesuítas.

Como anjo caído do céu ao inferno, a mísera noiva, cobrindo o rosto com ambas as mãos, deu um segundo grito de suprema agonia, que era o resumo incisivo de todas as suas dores. Neste momento ouviu-se o som da sineta que chamava os jesuítas a matinas, e os dois consócios se retiraram levando o padre Gaspar a chave de segredo do subterrâneo para evitar que o seu cúmplice quisesse violar o pacto infernal que entre ambos se havia celebrado.

O padre Gaspar, entrando na sua cela, restituiu à gaveta da cômoda as roupas de que se tinha servido.

A luz simpática da manhã penetrou por uma estreita fenda praticada na parte superior da medonha cripta em que jazia a infeliz Julia, e se foi insinuando misteriosa e melancólica nesse

covil manchado tantas vezes por crimes horrorosos. A essa luz mortuária e duvidosa a mísera prisioneira distinguiu sobre uma mesa alguns pães, carnes frias, uma garrafa de vinho e outra de água, e compreendeu que o seu cativo tinha de se prolongar por tempo indefinido.

Os pensamentos dilacerados que passaram em tropel no seu cérebro como chamas de fogo não tentamos reproduzi-los, porque não daríamos senão um quadro descorado da mais aflitiva e deplorável de todas as situações. Deixemo-la pois entregue a essas torturas morais, e respeitemos essas lágrimas de sangue com que a filha do capitão André ensopa a terra úmida do subterrâneo do colégio.

XVI.

Na tarde desse dia nefasto o padre Gaspar se despediu de Augusto de Lara para ir levar Gonçalo Castanho à casa de André Góes; fazê-lo ratificar a renúncia que fez da mão de Júlia, e contratar o dia do casamento da noiva, repudiada como o pobre Lara, que ficou embalada em doces esperanças, ao mesmo tempo em que a sua adorada Julia naquele mesmo edifício vertia desolada as mais acerbas lágrimas do coração.

Às 7 horas o celerado jesuíta, voltando à sua cela, exclamou tragicamente:

– Meu filho! Que horrível desgraça! tudo está perdido!

– Como? bradou Augusto pálido de susto.

– Ai! não tenho ânimo de vo-lo dizer!

– Dizei-o! exclamou o desgraçado mancebo apertando em suas mãos como em um torno de ferro o braço do jesuíta, dizei-o em duas palavras: eu vo-lo conjuro em nome de céu!

– Gonçalo Castanho raptou a tua Julia, respondeu o jesuíta laconicamente para se ver livre da mão de ferro do mancebo.

– Bem! está bem! vou felicitá-lo por esse triunfo! disse o jovem Lara com calma assustadora, empurrando violentamente o jesuíta de encontro à porta.

Augusto de Lara, rasgando com as unhas a roupeta de estamemha, dirigiu-se para a cômoda, vestiu a sua roupa e desapareceu como um relâmpago. O padre Gaspar deu uma gargalhada infernal, tomou um copo de vinho, meteu na algibeira um vidrinho que tirou de uma gaveta de segredo da cômoda, e se dirigiu ao subterrâneo. Penetrando nessa escura masmorra colocou sobre a mesa uma placa de bronze em que ardia uma vela de cera; e vendo que Julia só se havia servido da água:

– Minha filha! disse ele com voz branda e melancólica, por que não haveis tomado alimento algum?

– Porque me bastam lágrimas, vil carcereiro! respondeu Julia com altivez.

– Fazeis mal, porque estando extenuada de forças mal podereis resistir ao choque de novas desgraças que acabam de pesar sobre os entes que vos são mais caros.

– Matastes o meu coração, desprezível assassino, e já não tendes força para aumentar o meu sofrimento!

– Vosso pai, continuou o jesuíta, atribuindo o vosso rapto a Augusto de Lara, apoderou-se dele, e arrancou-lhe os olhos ainda vivo...

– Ah! exclamou Julia vergando a cabeça sobre o peito com inexprimível angústia.

– Depois amarrou-o em quatro cavalos bravos, para que se não escapasse se fosse atado a um só, mandou soltá-los em direções opostas, e cada um levou uma parte dos membros do infeliz Lara!...

– Meu Deus! exclamou a moça tiritando de horror.

– Seus membros jazem dispersos pelo campo, e são profanados e devorados pelos cães!...

– Basta, Satanás! Basta! exclamou Julia estorcendo-se no desespero da sua dor e arrancando os cabelos.

– Ainda não sabeis tudo. O capitão-mor Bernardo Rodrigues Chassin, apenas teve notícia de tão bárbaro assassinato, mandou prender e carregar de ferros o capitão André. O desgraçado velho quando lhe puseram ao pescoço uma grossa corrente, foi acometido de uma apoplexia fulminante, e caiu exânime!...

– Meu pai! balbuciaram os lábios convulsos da mísera Julia.

– Já vedes pois, minha querida menina, que nenhuma proteção vos resta sobre a terra senão a minha.

– E essa, respondeu Julia com nobre altivez, eu a repilo, e voto ao mais soberano desprezo.

Os olhos da virgem desferiram lampejos de fogo; suas lágrimas estavam estancadas, porque o excesso da dor as refluíu para o coração. A desditosa se ergueu com atitude majestosa e iracunda, e prosseguiu:

– Infame jesuíta! assassinastes meu pai!... assassinastes meu irmão... meu amante... meu esposo!... Pois bem! assassina também a esta desgraçada, e eu te perdorei todos os teus crimes... Eis meu peito... crava nele o teu punhal, tigre sanhudo!... Eu vo-lo peço de joelhos e em nome do céu!

– Pois bem! respondeu o jesuíta tirando um vidro da algibeira e colocando-o sobre a mesa. Já que preferis a morte à vida, o túmulo à felicidade, eis aqui este vidro que contém um veneno sutil e enérgico, que em breve vos fará reunir ao vosso pai e ao vosso amante.

– Obrigado! mil vezes obrigada! disse Julia ainda de joelhos, erguendo ambas as mãos para o céu.

– O sino grande fez ressoar por três vezes de espaço em espaço a sua voz lúgubre e monótona. O padre Gaspar ouvindo esse sinal que chamava todos os jesuítas com urgência à grande sala do capítulo, qualquer que fosse a distância em que se achassem, contando que o ouvissem:

– Diabo! exclamou ele mordendo os beiços com indescritível desafrentamento.

E rodando sobre os calcanhares, fechou a porta, e subiu a passo dobrado para a sala do capítulo.

Quando chegou ali já achou reunidos todos os jesuítas. O reverendo reitor, fazendo um gesto de atenção, disse:

– Ordeno-vos que vos encerreis desde já nas vossas celas, e que delas não vos ardeis um passo sem ordem minha, porque a qualquer hora da noite precisarei de vós para o serviço de Deus.

Todos os jesuítas abaixaram a cabeça em sinal de obediência, e desfilarão como uma tropa bem disciplinada em frente do seu general.

Pouco depois o reitor passando pela cela do padre Gaspar bateu à porta devagarinho. O jesuíta abriu-a com precaução.

– Acompanhai-me sem fazer o menor ruído, lhe disse o reitor ao ouvido.

Os dois jesuítas foram para a cela do reitor e este fechou a porta por dentro.

XVII.

Augusto de Lara chegando a Carembehy dirigiu-se e entrou impetuosamente na casa do capitão Gonçalo, a quem disse com tom insolente e provocador:

– Venho tributar as mais sinceras homenagens ao valor do intrépido capitão que sabe alcançar belos triunfos à sombra da noite!

– Que triunfo é esse? perguntou o capitão Gonçalo com surpresa.

– Outrora, prosseguiu Augusto sem atender à pergunta que lhe fora dirigida, os amantes esforçados proclamavam a beleza das suas amadas nas justas e torneios, e expondo seus dias com denodo nessa arena dos bravos, se mostravam dignos da mão que adoravam. Outras vezes atravessando os tórridos e arenosos desertos da Síria, lá iam à Palestina para medir suas armas com os fortes muçulmanos, e conquistarem coroas de louros imarcescíveis para deporem aos pés das damas do seu pensamento. Hoje os covardes se apoderam das amantes que os desprezam, levando por couraça as sombras da noite, e a perfídia por broque! Não é assim, valente capitão?

– Mancebo tresloucado! vejo nas vossas palavras uma insinuação, ou antes um insulto grosseiro. Exijo peremptoriamente uma explicação formal, disse o capitão Gonçalo rangendo os dentes de raiva.

– Se não és um covarde, eu ta darei daqui a meia hora com a espada em punho junto do cedro de Carembehy, em um combate de morte.

– Aceito! respondeu Gonçalo Castanho aceso em cólera.

– Maldição e vergonha àquele que falar! disse Augusto de Lara.

– E maldição e vergonha ao primeiro que disser basta! respondeu o dono da casa apontando para a porta com gesto solene.

XVIII.

Depois que o padre Gaspar se retirou do subterrâneo, a infeliz Julia como que acordando de um sonho pavoroso começou a andar a passos largos pelo salão como alucinada. Fitando por acaso

os seus olhos chamejantes sobre o vidro que ali se achava, recordou-se que ele continha o tóxico de morte que o jesuíta lhe havia dado, e exclamou:

– Morrer quando me sorria a aurora da primavera! Quando o amor dourava a rósea manhã dos meus dias! Separar-me para sempre de meu velho pai e do meu querido amante! Trocar a grinalda de flor de laranja pela coroa de cipreste! Oh! eu não quero morrer! Não quero trocar as doçuras do tálamo nupcial pelos gelos do túmulo! Não! eu quero viver... viver para ele... Mas oh!... prosseguiu ela estremecendo, ele morreu morte afrontosa, e seus membros jazem abandonados e dispersos pelo campo como se estivessem em terra de Mouros!... e meu pai... expirou em uma corrente, ludibriado, escarnecido! Nada mais me resta neste mundo ingrato, e eu vou reunir-me a eles à face do Eterno!

A desgraçada segurou no vidro com mão febril, mas segura, levou-o à boca, e bebeu de um gole o líquido que ele continha.

– Como é amargo! disse ela desviando do vidro os olhos com horror; e pondo-se de joelhos, ergueu seu pensamento ao trono de Deus, orando não só por ela, mas também por seu pai e seu amante.

De repente viu surgir ante seus olhos o vulto de um jesuíta, e ela, erguendo-se e refugiando-se no fundo do subterrâneo exclamou:

– Retira-se Satanás! Não venhas amargurar ainda mais os últimos momentos de uma moribunda!

– Minha filha! disse uma voz grave e doce, não reconheces o indigno ministro de Deus por entre os cabelos alvejados pelos anos?

– Esta voz!... exclamou Julia sobressaltada.

O jesuíta deu alguns passos para a mesa onde ardia a vela, e colocou-se dentro do círculo mais luminoso para que as suas feições pudessem ser conhecidas.

– O padre Belchior de Pontes! exclamou Julia correndo para ele, e ajoelhando-se aos seus pés. Perdoai! Não sabia que éreis vós, que sois tão bom e cujas virtudes são proclamadas de boca em boca.

– Não falemos de mim, pobre e humilde pecador; falemos de vós, de vossa liberdade...

– É tarde, meu padre! Agora só podeis dar-me a absolvição da morte, e cerrar meus olhos que em breve se fecharão para este mundo.

– Por quê?

– Porque estou envenenada.

– Envenenada! meu Deus! será possível?

– Eis ali o vidro que continha o veneno.

O padre Belchior de Pontes pegou do vidro, aspirou-lhe o cheiro, e tornando a colocá-lo no mesmo lugar:

– Minha filha, disse ele, levanta-te, que não há tempo a perder. É mister que te ponhas a caminho, e que voes na asas da diligência para salvar a vida de Augusto de Lara, que corre iminente perigo.

– É tarde, meu padre, porque ele já foi barbaramente assassinado.

– É falso, respondeu o venerável jesuíta.

– Eu creio em vossas palavras como em Deus, disse a moça afagando com prazer uma doce esperança. Mas então tudo isto é um sonho, não é assim?

– Não é sonho, minha pobre filha, é a realidade do crime e da perfídia. Ouvi-me. O padre Gaspar tendo preso no colégio Augusto de Lara, vestiu a sua roupa para melhor iludir-vos e raptar-vos. Vosso pai atribuiu este rapto ao inocente Lara, que confiando no padre Gaspar o havia iniciado em todos os seus segredos. O padre Gaspar, querendo destruir àqueles que podiam servir de obstáculo aos seus planos criminosos, referiu insidiosamente a Augusto que fostes raptada pelo capitão Gonçalo. O jovem amante, querendo vingar esta afronta, desafiou ao suposto raptor para um duelo de morte junto ao cedro de Carembehy. Desse duelo resultará infalivelmente a morte de um ou talvez de ambos, a perdição de outro que fugirá para escapar da ação da justiça, e a morte de vosso pai que definha de dor e de vergonha, ficando o padre Gaspar livre de todos os obstáculos. Daqui a pouco as espadas dos dois valentes jovens se cruzarão encarniçadas junto ao cedro de Carembehy, e urge que voeis para salvá-los, para evitar que se cometam novos crimes. Um cavalo vos espera à porta deste subterrâneo. Segui-me.

Julia acompanhou ao padre Belchior e montando a cavalo partiu como o raio que fende as nuvens.

XIX.

Ao aproximar-se do cedro de Carembehy, Julia ouviu o tinir de duas espadas que se cruzavam com golpes repetidos. Arrojando-se entre os combatentes, bradou:

– Suspendei!

As duas espadas ficaram suspensas sobre a cabeça da virgem.

– Julia! Exclamaram a um tempo os dois mancebos.

– Ouvi-me, continuou ela com voz enfraquecida, ouvi-me porque poucos são os momentos de vida que me restam.

Os dois rivais, que ainda há pouco afrontavam a morte com valor tão comum entre Paulistas, estremeceram a estas palavras. A moça, cuja voz ia enfraquecendo gradualmente continuou:

– A causa deste duelo é injusta; ambos vós estais inocentes. Quem me raptou foi o celerado padre Gaspar...

– Ele! bradou Augusto de Lara arrancando os cabelos. Ele, que me afirmou que foi o capitão Gonçalo!

– Ele mesmo, vestido com tuas roupas, para melhor iludir-me.

– Ah! cabe tamanha perfídia no coração de um jesuíta! exclamou Augusto espumando de raiva.

– Conduziu-me ao subterrâneo do colégio onde às escuras casou-se comigo...

Augusto de Lara rugiu como o tigre dos desertos que vê matarem-lhe o filhinho muito amado.

– Depois não podendo satisfazer os seus negros projetos pela resistência que lhe opus, induziu-te a desafiar ao capitão Gonçalo, e envenenou-me para acabar com todas as suas vítimas!

– Envenenou-te! exclamaram os dois rivais horrorizados.

– Envenenou-me, sim! E se não fora o virtuoso padre Belchior de Pontes, que me abriu as portas do subterrâneo, que me forneceu um cavalo, e que guiou meus passos para este lugar sinistro, morreréis como eu morro...

– Julia! que tendes? exclamou Augusto com palidez de defunto.

– Meu Deus!... disse ela com voz quase extinta, é o gelo da morte... é o veneno que me mata... Aperta-me contra teu peito, meu irmão... para que ao menos tenha a ventura... de morrer... nos teus... braços!...

A cabeça da virgem pendeu sobre o peito de Augusto de Lara, e exalou o último sopro de vida em um débil suspiro.

– Julia! exclamou o infeliz Augusto soluçando e banhando o rosto da virgem como uma torrente de lágrimas.

Passado este primeiro assomo, o jovem Lara estendeu sobre a relva macia o corpo inanimado da sua adorada Julia, e dirigindo-se ao capitão Gonçalo:

– Senhor! disse ele, fui eu que vos provoquei; fui eu que vos insultei grosseiramente levado por erro a que me induziu o padre Gaspar, o mais vil e o mais pérfido de todos os homens. Por aquela vítima inocente que ali jaz fria e exangue, peço-vos mil perdões, e presto ao vosso valor as devidas homenagens.

– Nada tenho que perdoar-vos [*sic*], nem tenho de vós o menor ressentimento, pois conheço que em tudo isto andou o dedo desse infame e desprezível jesuíta; e tomo a parte que me toca na afronta dirigida a essa infeliz, cuja mão me estava prometida. Acreditai, Augusto, que se eu soubesse quais eram as afeições de Julia, não teria aceitado a proposta do capitão André, e seria o primeiro a interceder pelo vosso casamento. Agora disse-me o que exigis da minha amizade, certo que vos dirigis a uma cavalheiro leal e sincero, disse Gonçalo Castanho apertando a mão de Augusto de Lara.

– Obrigado, meu amigo! Aceito os vossos bons ofícios e vos rogo que passeis pela minha casa e ordeneis ao pequeno Vicente Paracy que me traga com maior urgência um laço, um machado e uma enxada. Ao romper d'alva, peço-vos que vos dirijais à casa do capitão André, e que procureis enxugar as suas lágrimas. Dizei-lhe que eu estou inocente; que foi o padre Gaspar o raptor da sua filha; que a envenenou e cortou esta flor de inocência que ainda há pouco se erguia cheia de vida no jardim das esperanças; disse que o seu corpo angélico dorme o sono da eternidade

debaixo deste cedro, onde outrora o amor puro tantas vezes nos uniu, para que o seu corpo angélico não seja profanado nesse covil imundo; dissei-lhe finalmente que o infeliz Lara não verá levantar-se o sol de amanhã.

– Juro cumprir quanto exigis de minha amizade, respondeu o capitão Gonçalo apertando ainda uma vez a mão do mancebo.

Tinham decorrido apenas dez minutos quando compareceu o indígena Vicente Paracy, que era um rapaz de quatorze anos, muito vivo e inteligente. Augusto, recebendo os instrumentos que ele trouxe, disse-lhe:

– Voa ao pasto do capitão André, e traze-me o primeiro cavalo que encontrares.

O jovem Lara começou a abrir uma cova junto do cedro de Carembehy, e foi tal o ardor com que trabalhou, que, quando voltou o indígena com o cavalo, já estava quase concluída.

Augusto deu-lhe rapidamente algumas instruções. O indígena partiu a galope em direção ao colégio.

Augusto de Lara acabou de abrir, cortou um dos braços do cedro, improvisou uma cruz tosca e imperfeita, e plantou-a na margem da sepultura que havia cavado. Depois ajoelhando-se junto do cadáver de sua amante, depositou respeitosamente um beijo trêmulo nos lábios enregelados da sua Julia, e estendendo o braço para a Cruz de Cedro, disse:

– Por aquela cruz há pouco levantada ao lado de uma sepultura ainda vazia, juro que serás vingada!

O triste mancebo se ergueu banhado de suor frio, depositou o cadáver de sua amada na sepultura, cobriu-a de terra úmida de pranto, e depois procurou a espada, que lhe havia caído da mão quando Julia se interpôs inesperadamente entre ele e o seu adversário, embainhou-a e foi colocar-se debaixo do frondoso cedro com o pescoço erguido como o ganso do Capitólio, e atento ao menor ruído.

XX.

O reitor, tendo fechado a porta da sua cela, convidou ao padre Gaspar para rezar conjuntamente com ele. O jesuíta mordeu os beiços, tomou o breviário com indizível constrangimento, e começou a rezar. Seus lábios se moviam automaticamente, mas seu coração não tinha a menor parte nessa reza, porque o seu pensamento vagava pelo subterrâneo do colégio, e ali com os olhos da alma via a sua desolada vítima; examinava atentamente o efeito que tinha produzido o líquido que lhe deixara em um vidro; depois dirigia-se a Carembehy, assistia ao duelo de Augusto de Lara com o capitão Gonçalo, via-os lançados por terra, banhados em um mar de sangue, e expirando um após do outro entre horribéis angústias. Assistia como testemunha invisível a este medonho espetáculo com o coração transbordando de um prazer satânico. Depois voltava para o subterrâneo, e fruía os gozos mais voluptuosos com a calma do celerado!...

O padre Gaspar tinha pressa de concluir a reza; o reitor pela sua parte desejava procrastiná-la, e o interrompia a cada instante com as mais frívolas questões. Finalmente, concluída a reza, que durou quase duas horas, tão longas como dois séculos para o padre Gaspar, quando ele supôs que ia soar a hora da sua liberdade tão avidamente desejada, o reitor dirigindo-lhe a palavra com gesto misterioso, disse:

– É de supor que os nossos irmãos a estas horas estejam entregues nos braços de pesado sono.

– Sem dúvida, respondeu o padre Gaspar bocejando; e até eu, que estou acostumado a resistir longas noites de insônia, não sei porque me acho assaz fatigado e sinto necessidade de repousar.

– Se alguém veio escutar-nos, continuou o reitor sem atender aos bocejos e às reclamações do seu interlocutor, é provável que já esgotasse a sua curiosidade, ouvindo a nossa longa reza.

– É mais que provável.

– Todavia, como cautela e caldo de galinha não faz mal a ninguém, nada se perde em recorrer à prova real.

O reitor tirou as sandálias, pôs-se nas pontas dos pés e avançando para a porta com passos de lobo, abriu-a de improviso, e tornando a dar volta à chave:

– Não há espiões, disse ele voltando e assentando-se em frente do outro jesuíta. Podemos conversar agora.

– Estou às ordens de vossa reverência, respondeu o padre Gaspar mordendo os beiços até arrebentar sangue.

O reitor tomou a atitude misteriosa de um conspirador, e fitando seus olhos de lince nos olhos cintilantes do seu subordinado disse:

– Trata-se de uma vasta conspiração, que tem sua sede na cidade celeste, nessa *urbis mundi*, e que tem ramificações e poderosas adesões em toda a Itália, nos países banhados pelo Reno, na França, Espanha, nas capitânicas do Brasil e nas províncias espanholas da América. O cabeça desta conspiração é o geral da companhia de Jesus em Roma. Os seus braços são os numerosos jesuítas espalhados por toda parte. Esta magna revolução tem de mudar a face de todo o orbe católico.

“Dois grandes poderes existem sobre a terra: o poder temporal ou civil, o poder espiritual ou da Igreja, ambos são assaz fortes e poderosos, ambos se temem e se detestam, o mais forte deve absorver e aniquilar o mais fraco. A Igreja tem estendido sorratamente o seu poder, criando por toda parte tribunais de consciência com o nome de inquisição do Santo Ofício, à cuja frente se acham o mais sagazes e ardilosos dos seus agentes; os reis da terra estão sujeitos ao poder invisível da inquisição; os calabouços, as torturas e as fogueiras do Santo Ofício têm levado o terror a todos os ângulos da terra: o poder civil começa a recear-se do poder da Igreja, e não ousando combatê-lo de frente, porque teme ser esmagado, vai pouco a pouco cerceando as suas prerrogativas, e solapando entre as trevas da noite o poder desse colosso que o inquieta e que pode esmagá-lo. Cumpre, pois, erguermos a luva que nos atiram timidamente pelas costas, antes que, depois de nos enfraquecerem, ousem arrojá-la sobre a nossa cara. Os reis da terra dispõem dos exércitos, isto é, da força material, automática e bruta; nós dispomos de uma falange assaz numerosa de bravos, forte pelas suas convicções, invencível pela sua inteligência. A força bruta deve ceder à inteligente neste combate de gigantes, porque a inteligência é a rainha do universo.

“O brado dessa grande revolução, que há de regenerar o poder da Igreja, deve partir do novo mundo, e [revoar] nas plagas da velha Europa majestoso como as ondas soberbas do caudaloso Amazonas, o soberano dos rios do mundo, que fertiliza as terras abençoadas do Brasil, e que há de vir a ser uma grande artéria de civilização e de riqueza.

“As autoridades civis serão depostas e substituídas pelos membros mais hábeis e dignos da nossa santa companhia.

“Os mais altos cargos serão dados àqueles que maiores serviços tiverem prestado a esta santa cruzada. No dia em que chegar à Europa esta notícia, o geral da nossa companhia será proclamado rei dos reis; os monarcas baixarão dos seus tronos, e a supremacia dos jesuítas se estenderá por toda a parte. O padre João de Deus, que veio como agente desta conspiração para soprar na América o fogo sagrado da mais santa das revoluções, de volta do Prata, acaba de dar a alma a Deus no colégio de S. Paulo, tendo apenas tempo de revelar ao Rev. Reitor, o santo e venerável padre Raphael Machado, o resultado da sua santa missão.

“É pois de máxima urgência mandar a Roma um enviado extraordinário para noticiar a morte do padre João de Deus; dar conta da franca e leal adesão que encontrou nos domínios espanhóis e nas terras do Brasil, e instar para que seja designado com toda brevidade o dia do rompimento, a fim de se aproveitar da efervescência popular e da grande indisposição em que se acham todos os espíritos, não só pelos donativos forçados, pelas espoliações e monstruosos latrocínios dos governadores em favor e em nome da coroa de Portugal, e ainda pelo profundo ressentimento que deixou em todos os corações as cenas sanguinolentas do Capão das Traições e do rio das Mortes nas Minas Gerais, onde Amador Bueno da Veiga, comandante do exército paulista, Francisco Bueno, o sargento-mor Luiz Pedroso de Barros e alguns outros à frente de um punhado de bravos, e a despeito das ordens do governador Antonio de Albuquerque Coelho, praticaram os mais assombrosos feitos de bravura, que fariam inveja aos Césares, aos Alexandres, aos Cipiões, aos Aníbais, e que ornaram de louros eternos e imorredouros a frente altiva dos invictos Paulistas.

“Mas se esta grande revolução tem de trazer incalculáveis vantagens à nossa santa ordem; dando-nos o governo do mundo, cumpre todavia não esquecer que esse sonho dourado pode ser destruído em um momento se porventura uma indiscrição, uma circunstância qualquer revelar os nossos projetos extemporaneamente. Sendo altamente imprudente confiar ao papel um negócio de tal magnitude, o nosso sábio reitor, fazendo o mais alto apreço de vosso zelo, da vossa ilustração, da audácia e sutileza com que levais ao cabo as mais arrojadas empresas, escolheu-vos para esta perigosa e sublime missão, recomendando-vos destarte a alta proteção do supremo conspirador.

– Estou pronto! respondeu o padre Gaspar com entusiasmo, os olhos cintilantes de ambição, e completamente esquecido da sua vítima do calabouço.

– Ireis amanhã, prosseguiu o reitor, para receberdes as últimas ordens do padre Raphael, e seguides para Lisboa na frota que tem de largar de Santos nestes quatro dias.

(Continua)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 28 de setembro de 1854

A CRUZ DE CEDRO

Novela original por
ANTONIO JOAQUIM DA ROSA (*)

XXI.

Alguém bateu à porta da cela do reitor.

– Quem será? disse ele levantando-se com vivacidade. Oh! continuou ele entreabrindo a porta, sois vós, reverendo porteiro? Que novas temos?

– Um pequeno indígena que pede licença à [sic, a] vossa reverência para um negócio de muita urgência.

– De onde vem?

– De Carembehy.

O padre Gaspar estremeceu.

– Que entre, disse o reitor.

O indígena entrou imediatamente.

– De quem sois? perguntou-lhe o reitor.

– Do Sr. capitão André de Góes.

O padre Gaspar estremeceu pela segunda vez.

– A que vindes?

– Meu senhor, respondeu Vicente Paracy, estava muito doente de desgosto por terem roubado a senhora moça. O Sr. capitão Gonçalo estava no quarto de meu amo agora de noite, quando entrou de repente o Sr. Augusto com uma espada na mão e desafiou-o. O Sr. Capitão Gonçalo pegou da espada de meu amo, que lhe disse que também o vingasse, e saindo para a sala se puseram a brigar.

A testa do padre Gaspar estava inundada de suor frio, e o seu coração batia com violência, como que querendo rasgar-lhe o peito.

– O Sr. Augusto caiu morto, atravessado pela espada, e o Sr. Gonçalo ficou muito ferido, e já está sem fala.

O padre Gaspar respirou.

– Com isto meu amo se assustou muito, e também está para morrer; por isso me ordenou que viesse a galope, e que pedisse à [sic, a] vossa reverência que mande o seu confessor para ajudá-lo a bem morrer.

– O confessor dele sois vós, padre Gaspar? perguntou o reitor.

– Sim... senhor... respondeu ele hesitando.

– Rev. porteiro, mande ajazezar o melhor cavalo que estiver na estribaria. Rapaz, dize a teu amo que já lhe mando seu confessor.

O porteiro e o indígena desapareceram como duas sombras.

– Senhor, disse o padre Gaspar enxugando o suor que lhe caía em bagas pelo rosto, tendo de seguir amanhã para S. Paulo, preciso de algum repouso, e suplico encarecidamente a vossa reverência que me dispense desta comissão.

– Que? Não sabeis que o capitão André de Góes é um dos mais ricos proprietários de Carembehy, e que as suas riquezas nos tocam de direito, visto que sua única filha deve ser deserdada por ter manchado o lar paterno com uma fuga ignominiosa?

– Mas pode ir outro...

– Outro! redargüiu o reitor. Qual outro desses estúpidos é capaz de desempenhar uma tarefa desta ordem? Como hesitas de prestar mais um serviço relevante à nossa Ordem, e de vos apresentar com mais uma valiosa recomendação ao padre Raphael?

– Mas... balbuciou o padre Gaspar.

– Ordeno-vos que sigais para Carembehy sem perda de tempo, disse o reitor com autoridade.

* Vide Jornal do commercio n. 268.

– Obedeço, respondeu o jesuíta levantando-se.
 O padre Gaspar passou pela sua cela, tomou o chapéu, e descendo para o pátio encontrou ali o reitor, que foi para fiscalizar a sua partida.
 – Uma vez que estão mortos, que tenho eu de arreçar-me deles? disse consigo mesmo o padre Gaspar montando a cavalo e partindo a toda a brida para Carembehy.
 Ao passar defronte do cedro de Carembehy, Augusto de Lara atirou-lhe o laço com a mão certa e o desmontou do cavalo.
 – Quem sois? perguntou Augusto de Lara para reconhecer o seu adversário.
 – Oh! é a voz de Augusto, e sou vítima de uma miserável insídia! disse ele desemaranhando-se do laço, levantando-se e disparando um tiro de pistola.
 – Erraste o alvo, miserável assassino! disse Augusto.
 – Nunca ando descalço, respondeu o padre Gaspar.
 A detonação de um segundo tiro ressoou no espaço solitário, quebrando a solidão da noite.
 – Tornaste a errar, beatíssimo padre! Tomai cuidado, que o inferno parece que começa a abandonar-te!
 – Tenho ainda um recurso para opor aos vossos grosseiros motejos, respondeu o jesuíta fazendo brilhar a lâmina de um punhal e arremessando-lhe furioso sobre o seu antagonista.
 Augusto de Lara desviou o corpo, e dando um golpe certo abriu largo talho no braço direito do jesuíta. O punhal saltou da mão do padre Gaspar, que rugiu como o tigre indefeso que vê esgotados todos os recursos da resistência, e [tramando] outra tábua de salvação, voltou sobre os calcanhares para se pôr em fuga. Ao dar esta volta precipitada seus pés tocaram na raiz de um tronco, e, perdendo o equilíbrio, caiu em terra. Augusto de Lara, pisando-lhe sobre o peito com o pé esquerdo, e a ponta da espada erguida para o céu, exclamou:
 – É vivo... vivo que eu te quero, jesuíta do inferno.

XXII.

O padre Gaspar vendo-se em tão críticas conjunturas recorreu ao emprego de meios brandos para arredar o golpe de morte que pendia sobre sua cabeça, e disse:
 – Mancebo! poupa-me os dias que eu te darei mais do que a vida.
 – Satanás! Sabe que recuso a vida, a felicidade e o próprio Céu, se para penetrar nos seus umbrais necessitasse de um só de teus favores.
 – Mas vós ignorais onde se acha a vossa Julia, e eu, somente eu vo-la posso restituir com toda a sua pureza virginal. O golpe que atravessar o meu peito irá ferir o dela, que morrerá sem que ninguém saiba onde se acha, e vós sereis seu assassino!
 – Quereis ganhar tempo para escapar à horrorosa e inaudita vingança que eu vos preparo?! Não, monstro assassino! a infeliz Julia já não está em vosso poder, nesse horroroso calabouço onde se hão sumido tantas vítimas!
 – Onde pois está ela? perguntou o jesuíta com acento desfalecido vendo perdida a última esperança de salvação.
 – Ali... naquela sepultura... vil assassino!
 – Desgraçado! vós a sepultastes viva! bradou o jesuíta com sorriso infernal.
 – Viva! exclamou Augusto sentindo um calafrio universal impossível de descrever-se.
 – Sim, viva!
 – Não! é ainda um ardil a que recorres, porque tu a envenenaste, e a sua morte foi o resultado do veneno que lhe propinaste.
 – Não a envenenei: escutai-me. Vendo que Julia [experimentava] uma resistência cada vez mais heróica aos meus desejos, para triunfar dessa vontade de ferro dei-lhe um narcótico cuja ação devia produzir uma morte aparente, e fostes vós, mísero Lara, que sepultastes viva a desventurada Julia!
 – Ah! meu Deus!... fui eu que a matei! exclamou Augusto quase tresvariado.
 – E eis aqui seu pai para vingá-la! trouxe o capitão André de Góes com a espada em punho, o qual tendo andado em busca do raptor de sua filha, havia voltado à sua casa há poucos instantes, e ali recebera um bilhete escrito pelo padre Gaspar em que lhe denunciava que encontraria Augusto de Lara em casa de Gonçalo Castanho, onde soube que ele havia ficado junto ao cedro de Carembehy.

– E eis aqui o criminoso, disse o infeliz mancebo abaixando a cabeça ante a figura iracunda de seu velho pai adotivo, deixando cair a espada e cruzando os braços com a impassibilidade do idiota.

– Morre Judas! exclamou o capitão André atravessando o peito do nobre mancebo.

Augusto de Lara deu dois passos cambaleantes, e caiu exânime sobre a sepultura de Julia. O sangue que lhe borbulhou do peito foi ensopar a terra da morte já úmida de lágrimas...

Enquanto o capitão André de Góes derramava o sangue inocente do mal-aventurado Augusto, o padre Gaspar esgueirou-se por trás do corpulento cedro, e pôs-se a observar esta cena horrorosa como espectador invisível. O capitão André, afastando com horror o cadáver de Augusto, começou a cavar com as unhas a não pisada terra da sepultura e em breves momentos deu com um corpo, e o puxou para fora com braço febricitante.

A lua rompendo neste momento através de negras sombras, dardejou seus pálidos raios sobre o semblante desfigurado da virgem de Carembehy.

– Minha filha! exclamou o mísero pai abraçando Julia em um desespero que tocava à meta do delírio. Vinguei-me e vinguei-te! Já nada me prende a esta terra maldita!

O desditoso ancião firmando os copos da espada no chão, alagado do sangue inocente de seu filho de adoção, arrojou o peito contra a ponta do ferro assassino, e caiu soluçando entre os cadáveres dos dois amantes.

O padre Gaspar saindo detrás do cedro cruzou os braços sobre o peito, contemplou os três cadáveres por alguns instantes em morno silêncio, e depois com voz sardônica e riso satânico disse:

– Ousaram resistir-me, morreram! e morreram morte violenta! Ele cheio de vida e mocidade, ele que sonhava um porvir de venturas nos braços de sua amante, ele que tinha um coração de fogo e um braço de ferro, ei-lo ali prostrado como o altaneiro jequitibá das majestosas florestas brasileiras, que o rijo sopro dos furacões fez tombar sobre a torrente do deserto que se despenha dos alcantis da montanha, ei-lo ali mudo como a estátua do silêncio, frio e gelado como o pólo norte! Ela que em suspiros de virgem, nos anelos do coração abrasado, nas chamas intensas de amor sem limites, sonhava um éden na terra, ela que era tão meiga como o tépido suspiro da brisa, tão melancólica e terna como o raio da lua, tão bela como o anjo sonhado nos sonhos da imaginação do poeta, ei-la também ali, frio cadáver ao lado daquele por quem o seu coração estremeceu e se abrasava! Ousaram resistir ao poder de um jesuíta, e ei-los aí punidos de sua temeridade, punidos por suas próprias mãos! a mais bela e adorada das amantes sepultada viva pelo amante idolatrado! Misérrimos!...

Um riso infernal sulcou nos lábios denegridos do celerado, e ele prosseguiu com igual sarcasmo:

– E vós também, mísero velho! A vossa morte não entrava nos meus cálculos, porque apenas precisava de vós como instrumento! Porém um homem de mais ou de menos não faz falta neste mundo. E pois que de própria vontade quisestes abreviar a vossa jornada pelas escuras veredas do reino da morte, seria crueldade opor embargos aos vossos projetos; portanto, boa viagem, respeitável ancião!

Depois de pequena pausa prosseguiu:

– O desfecho deste drama não saiu tal como eu o havia previsto. A morte de Julia veio inoportunamente; mas é força confessar que o acaso ou antes o demônio é melhor dramaturgo do que eu, porque apenas delineei um drama imperfeito e burlesco, entrelaçando a comédia com a tragédia, a vida de uma personagem com a morte de outro [*sic*, outra], e o acaso completou uma tragédia sublime, um belo horrível. Vou partir para Roma, e ai do tresloucado que ousar interceptar-me o caminho nessa estrada de glória, de porvir e de grandeza que se abre ante meus passos! Ousaram resistir-me, morreram!...

Depois avançando para os três cadáveres, erguendo a cabeça da virgem, pousou-a sobre a perna do cadáver do pai, e atentando o semblante da donzela ao pálido clarão da lua, exclamou:

– Como é bela, embora desfigurada pela morte!

O jesuíta curvou-se como a serpente maldita de Deus, e imprimiu um beijo impuro nos gélidos lábios da virgem!...

A lua horrorizada ocultou as pálidas faces nas pregas de uma nuvem negra, e o medonho estridor do canhão etéreo, precursor da tempestade e da ira do céu, revooou pavoroso e ameaçador, quebrando a solidão da noite como um brado tremendo do gênio do extermínio!...

FIM

IV. O COMENDADOR

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 29 de abril de 1856

O COMENDADOR.

Por Francisco Pinheiro Guimarães

Capítulo I

Era uma bela noite do ano de 184...

Pela abóbada celeste recamada de estrelas, dentre as quais sobressaía radiante o Cruzeiro do Sul, a lua passeava vagarosa. Seus prateados raios, iluminando nossa boa cidade do Rio de Janeiro, davam-lhe um certo realce, um encanto particular.

Era bem tarde.

Os ruídos confusos, o imenso resfolgar, que mesmo ao longe anunciam ao caminheiro a vizinhança de uma grande cidade, já de há muito haviam cessado. Entre o mar, que lhe lambe os pés, e as montanhas que a apertam em seus longos braços, a jovem cidade americana dormia sossegada. Só num ponto do bairro do Catete, bairro essencialmente folgazão, havia esse movimento que denotava a vida; era o coração pulsando ainda num corpo já semimorto.

Numerosos carros postados à porta de uma casa elegante, cujas janelas abertas deixavam passar ondas de luz e de alegres harmonias, anunciavam que aí se dava um grande baile. Com efeito, o rico capitalista, o Sr. Silveira, festejava o oitavário do casamento de sua filha. Em suas salas ricamente mobiliadas, cheias de flores e de luzes, estava reunido tudo quanto havia de mais distinto, quer por sua beleza, quer por sua posição social.

O baile tocava ao seu auge.

Tinha já completamente desaparecido esse período da frieza com que principiavam sempre as grandes reuniões de senhoras, e que elas empregam em examinarem-se mútua e desapiedosamente, conservando-se em uma quase inatividade, bem como o general hábil que não manobra sem perfeito conhecimento do terreno e das forças inimigas. Seus olhos tinham perdido o olhar friamente perscrutador e ora cintilavam alegres, seus lábios, já não enrugados pelo sarcasmo, se entreabriam risonhos. Dominadas pelo prazer, arrastadas pela música, elas se entregavam ao turbilhão das valsas, sem mesmo se lembrarem que seus vestidos se podiam machucar, e que seus penteados corriam o risco de perder alguma coisa da elegância que lhe havia dado a arte. Respirava-se na atmosfera tépida das salas um não sei quê de festivo a que era impossível resistir, chegando-se mesmo a notar-se que muitos dos nossos figurões, que tudo sacrificam para serem tidos na conta de homens sérios, apresentavam um aspecto menos carrancudo que de ordinário.

Entretanto longe do burburinho da festa, em uma sala afastada, estava um mancebo que não parecia ter mais de vinte e cinco anos. Sua testa alta e inteligente, a regularidade de suas feições, seu porte elevado e esbelto, o tornavam digno de ser considerado como um dos mais belos rapazes. Trajava à última moda e com todo o esmero. Preguiçosamente estendido sobre um divã, fumava, e parecia absorto na contemplação das caprichosas espirais descritas no ar pela fumaça de seu charuto, quando uma voz soando junto dele o veio distrair desta interessante ocupação:

– Que diabo estás fazendo aqui, Alfredo? exclamou um indivíduo que nesta ocasião entrava na saleta.

Era um rapaz rechonchudo, de rosto jovial e agradável; a farda que trazia mostrava que era um tenente da marinha imperial.

– Graças a Deus que te encontro, prosseguiu ele; onde tens estado que desde que entraste, há disto mais ou menos duas horas, não te vi mais?

– Não tenho saído daqui.

– Como? desde o momento em que nos falamos até agora?

– Sim, apenas dei uma volta pelos salões, e logo depois vim para aqui.

– Bem, bem, tudo compreendo, continuou rindo o jovem oficial. Com que então perdeste o direito que tinhas de meter à bulha todos os teus amigos, rindo-te de seus amores, como se acaso fossem coisas ridículas? Chegou a tua hora; estás apaixonado. Tanto melhor.

– Por quê?

– Porque antes de te conhecer eu tinha estabelecido como axioma que todo o rapaz que não amasse era por força mau...

– E como querias passar por excelente, tinhas pelo menos seis amores ao mesmo tempo.

– Isso só prova que a minha sensibilidade é excessiva; mas continuando no que te ia dizendo, tinha esse axioma como infalível; porém conheci-te, e com espanto vi que tendo tu todas as boas qualidades, eras contudo insensível ao amor. Fui obrigado a fazer uma exceção à minha regra, e desde então comecei a dizer: “Todo o rapaz que não ama é mau; exceção primeira e única – menos Alfredo de Aguiar.” Mas a falar a verdade isto me contrariava bastante, e nem me podia consolar o cediço e tolo dito – a exceção confirma a regra, – que sempre considerei como uma escapatória da ciência humana em apertos, constantemente manquejando, mas todavia orgulhosa de sua suposta grandeza. Porém graças a Deus a minha regra está já sem a maldita exceção.

– Crês nisso?

– Sem dúvida, e estou convencido que a tua estada aqui não pode ter senão um desses dois motivos: ou esperastes encontrar nesta reunião a dama de teus pensamentos, e ela não veio, ou então ela aí está e negou-te alguma *quadrille*, preferindo talvez um rival, e tu para te consolares vieste aborrecer-te neste canto o mais sentimentalmente possível.

– Estás completamente enganado, meu Roberto, eu não só não amo, como creio que nunca amarei.

– Como? não amas? Então o que fazes aqui metido há tanto tempo, se não estás pensando na tua bela, cheio de saudades ou ardendo em ciúme?

– Fumo, como vês.

– Esta é demais. Sei que o charuto é um grande presente que a Providência fez ao marinheiro que está de quarto, ao soldado que ronda, ao advogado novel que espera o primeiro cliente, ao desgraçado marido que depois de quinze anos de casado ouve ternas frases de sua cara metade, a todo o homem enfim que tem em sua vida longas horas de aborrecimento, e como estou neste caso aceitei o presente e dele uso freqüentemente. Agora mesmo, aproveitando uma ocasião em que estava sem par, esgueirei-me e vim dar duas ou três fumaças para matar o vício, o que feito voltarei para o salão. Compreenderia que fizesses o mesmo; mas vires de propósito a tão esplendida festa para fumar charutos sobre charutos, é uma excentricidade de primeira força. A menos que... mas não... é impossível... tão moço!

– O que, Roberto?

– Que tenhas dado em glutão, e que viesses somente por causa da ceia.

– Deixa-te de tolas suposições, teus colarinhos já se abaixaram, tuas luvas estão manchadas de suor, e como te conheço, estou certo que tens pulado como um endemoniado. Assim pois sentate, descansa, ouve-me, e então verás se sou tão excêntrico como dizes.

– Pois fala.

– Sabes que sou rico, que perdi minha mãe muito cedo, e que, filho de abastado fazendeiro, fui educado na corte, onde constantemente [tenho vivido], a não ser algumas visitas que de ano em ano [costumo] a fazer ao meu bom pai. Lancei-me muito criança meio dos prazeres; os teatros, os bailes, as festas de toda espécie não tinham mais assíduo freqüentador. Isto encantou-me a princípio, depois menos, e agora, finalmente, tão fútil existência me cansa e aborrece. Todos têm um alvo e procuram alcançar à custa dos maiores esforços, e eu não tenho nenhum. Entretanto sinto em minha alma toda esta energia, todas essas forças que Deus doou ao homem, e que por inúteis são por mim comprimidas. Elas me sufocam. Sou rico, e não quero aumentar minha fortuna. Não posso ser um sábio, e se o pudesse, talvez não o quisera. Passar a vida a examinar com o microscópio os animais infusórios, a procurar a quadratura do círculo, ou a discutir a etimologia de meia dúzia de palavras, é sorte para mim pouco invejável. Não ambiciono a glórias das armas, pois custa rios de sangue. Sou muito inábil para querer [dirigir a nau] do Estado.

– Isto não obsta.

– Obsta sim, porque tenho consciência. Assim, pois, a minha vida é inteiramente inútil, e agora que começo a abrir os olhos vejo quanto é estéril e triste o meu futuro. Já tão cedo estou mortalmente cansado, enfasiado dos prazeres do mundo. Alguma coisa me falta, sinto um vácuo

terrível em minha existência. Hoje aqui vim por hábito; mas esses gozos, que tantos tão ardentemente procuram, já me não interessam. Por toda parte me persegue o aborrecimento. Não me retirei ainda, pois o que iria eu fazer à casa, não tendo planos que formar nem sonhos gostosos que afagar? Oh! que viver desgraçado.

– Se tu te lamentas, o que faremos nós outros?

– Só Deus sabe com que gosto eu trocaria a minha sorte pela tua, pela de todos esses que invejam a minha suposta felicidade!

– Na verdade mostras nisso muito juízo, e sobretudo muito bom gosto. Eu por exemplo, tenho como tu dizes, um alvo, e a bússola que guia a minha vida aponta para um pólo que provavelmente alcançarei, mas só depois de ter passado por longas e cruéis provanças. Terei de lutar com as tempestades, expor-me às balas inimigas, e sobretudo serei obrigado a vergar-me a uma disciplina de ferro, que transforma o homem em uma espécie de autômato; tornando-se assim a mais perfeita obra de Deus igual ao artefato do mecânico. Se for feliz, se escapar dos tubarões, dos chuços inimigos e de algum conselho de guerra por ter depois de muito martirizado falado mais alto ao comandante, serei, ao cabo de trinta ou quarenta anos de serviço, capitão de fragata ou chefe de divisão reformado, com um soldo muito pequeno e uma família muito grande.

Lança os olhos para o futuro, e ver-me-ás de cabelos brancos, cheio de reumatismo, em uma casa pequena e úmida, cercado de crianças que querem comer bem, e trajar tão elegantemente como os filhos do rico negociante vizinho. A mulher zangada porque há um tempo imenso que não vai a um divertimento, a não ser os *grátis*, que para esta boa população são apenas os fogos de artifício, e ela já está cansada de ver arderem barbeiros, e pelejarem castelos e fragatas de papelão. E eu a revolver as algibeiras, a remexer nas gavetas sem achar com que satisfazer a uma pequena parte desses desejos, eu que daria todo o meu sangue para podê-lo fazer!... Então com a cabeça em fogo pôr-me a procurar, a ver se descubro em algum canto escuro um desses bons diabos das lendas alemãs, que aparecem nos momentos críticos, para comprarem as almas aos desprezados, dando-lhes em troca o que eles ambicionam; mas de balde, que com os progressos do mundo até o diabo se tem tornado esperto, e já não compra o que há de ter de graça. Então na falta de outro recurso, ver-me obrigado a ralhar com os filhos, e a brigar com a mulher, quando dentro da alma só sinto desejos de chorar com eles. Não é verdade que é isto encantador, e bem digno da tua inveja?

– Porém, meu Roberto, tu só me mostras o fundo negro do quadro. Dize-me qual não será a tua alegria quando vires o furacão, que ameaçava tragar o teu navio, amainar-se deixando-o incólume, e te reconheceres vencedor em uma luta em que tinhas por adversário os elementos irritados! Dize-me, como não ficará satisfeito o teu orgulho, vendo os inimigos da pátria arrearem humildes as bandeiras, rendendo-se a ti. E mesmo nesse teu futuro, que com tão feias cores pintaste, podem-se ainda encontrar doces alegrias. Imagina-te entrando em casa trazendo alguns cortes de cassa para tuas filhas, um boné para teu filho, um bilhete de camarote para tua mulher. Que júbilo! Como esses entes te agradecerão, e como teu coração de pai e de marido se expandirá de contente recebendo seus afagos tão cheios de gratidão! São essas lutas, essas emoções que eu quero, que me faltam, e faltarão sempre, se acaso não me libertar desta vida frívola que levo, e da qual entretanto não sei fugir.

– Meu Alfredo, vais-te tornando britanicamente tolo, e estás te assemelhando a esse lord inglês que, vendo meia dúzia de pobres esfomeados lançarem-se com gana a uma caldeirada de substâncias imundas, exclamou: “Ah! canalha, como vos invejo!”

E ele tinha razão, porque nem os mais saborosos acepipes lhe desafiavam o apetite, entretanto que era com a maior satisfação que aqueles que ele invejava devoravam a asquerosa caldeirada. Por que é que os miseráveis tinham esse gozo que faltava ao poderoso lord? Por que tinham sofrido a fome, dor que ele não conhecia. Nós não podemos apreciar os prazeres senão pela comparação com as dores, e quando o segundo desses termos não é conhecido o primeiro nada significa. Criatura essencialmente imperfeita, o homem não pode suportar nada que seja completamente bom. Um céu sempre sem nuvens, um mar que nunca se irrita, uma vida sem pesares, são coisas para ele monótonas, e portanto intoleráveis. Isto é tão velho como o mundo; foi por esta razão que Adão comeu o pomo; pois queria mudar de vida, que aquela que tinha no paraíso já lhe pesava muito.

– Enfim, queres também mudar de existência, achar alguma coisa em que te interesses, gastar as forças que tens acumulado na alma? Pois bem, só vejo um meio, faze-te horticultor, e procura obter a rosa verde, ou alguma abóbora monstro.

Alfredo levantou-se com impaciência.

– Olha, continuou Roberto, este plano reúne todas as condições, que segundo o teu modo de pensar podem levar-te à felicidade. Se seguirem a minha idéia terás de empenhar uma luta contra a natureza, para a qual todos os teus esforços serão poucos. Passarás as noites em claro meditando em novos meios de cultura, os dias queimado por um sol ardente, ou alagado pela chuva. Correrás o risco de gastar toda a tua mocidade e fortuna nesta tentativa, e poderá acontecer que na velhice te aches sem meios, e ainda em cima corcunda, à força de te vergares para a terra; mas então talvez mostres ao mundo admirado uma rosa mais ou menos verde, e uma abóbora pesando algumas libras mais do que as vulgares, o que será sem dúvida um grande motivo de júbilo para teu coração de horticultor.

– Ah! tu mofas de mim, tu o meu melhor amigo!!! Mas tens razão, eu fui um louco em falar-te em males que não podes compreender. Não tratemos mais disto. Já se deu o sinal para a *quadrille*. Vai, meu desgraçado tenente, participar dos prazeres da festa, enquanto eu, homem feliz, irei para casa, onde nem sei se encontrarei o sono. Adeus!

Alfredo pronunciou estas palavras com um tom repassado de tristeza. Roberto compadeceu-se dele, e deixando de rir, travou-lhe do braço, dizendo-lhe:

– Oh! não partirás assim, meu Alfredo, hás de me perdoar primeiro. Não julguei que o teu mal fosse tão sério, pensei que era apenas um desses ligeiros enfados que se apossam de nós em certos momentos, porém que depressa se esvaem; mas este tão profundo desgosto da vida que levas me incomoda. Temos porém o remédio perto; vem tomar o teu lugar no baile, porque espero que aí se dissipem as tuas dores, pungentes sim, mas um tanto quiméricas.

– Não, meu Roberto, é inútil; como porém tenho de atravessar as salas onde se dança, para sair, eu te acompanho até lá.

Não tardaram os dois mancebos a entrar no salão principal.

– Como é belo este espetáculo! exclamou Roberto.

– Pode ser, porém já não me diverte. Adeus.

Não querendo ouvir mais, dirigiu-se Alfredo para a porta da saída, e ia já alcançá-la, quando deu de rosto com a dona da casa.

– Sr. Alfredo, não tem par para esta *quadrille*?

– Não, minha senhora, nem...

– Pois bem; vou-lhe arranjar um par muito bom.

E sem dar tempo a Alfredo para responder-lhe, voltou-se para uma moça que estava perto deles.

– D. Emília, disse-lhe ela, o Sr. Alfredo, pessoa muito estimável, lhe pede esta *quadrille*, a senhora concede-lhe?

– Pois não, minha senhora, respondeu D. Emília.

D. Emília era uma bela jovem. Seus olhos grandes e de um azul carregado eram sombreados por longas pestanas negras, e tinham um não sei que de melancólico e de bondoso que a todos cativava. Cabelos pretos e anelados lhe emolduravam o rosto do mais perfeito oval, cuja pele alva e acetinada deixava ver alguns veios azulados. A boca, de infinita perfeição, ornavam dentes iguais e brilhantes como a prata brunida, contrastando pela sua alvura com o nacarado dos lábios. Os ombros largos, o colo elevado como o cisne, a cintura por tal modo delgada que era um milagre como não se quebrava o corpo por aí, os braços roliços e de articulações finas, terminados por umas mãos dignas de uma rainha, faziam desta moça um tipo encantador. Todas a admiravam, mesmo as suas amigas, que debalde se esforçavam para descobrir-lhe um senão. Entretanto Alfredo apenas lançou sobre ela um olhar distraído.

– Muito agradecido a V. Ex., disse ele.

E depois, voltando-se para Roberto, em voz baixa continuou:

– Não há remédio senão aturar esta maçada...

– Decididamente estás louco; teu par é lindíssimo.

– Parece-me que sim, deve ser portanto pouco inteligente. Tu me farás *vis-à-vis*.

Daí a pouco Alfredo com o seu par tomavam lugar na *quadrille*.

.....

Eram 8 horas da manhã quando Alfredo se retirou.

(*Continua*)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 30 de abril de 1856

O COMENDADOR.

Por Francisco Pinheiro Guimarães

Capítulo II

O sol já descambava para o ocidente, e o seu ocaso apresentava essas cenas tão comuns em nossos climas; mas sempre admiráveis por sua poética majestade. Como um grande e voluptuoso rei asiático, o pai do dia recostava-se para dormir em imensos coxins de púrpura; seus raios, já enfraquecidos e sem calor, apenas espancavam as trevas da noite, que não tardaria a vir.

Bela e resplandecente havia sido a sua carreira, e seus afagos ardentes crestando a terra, sua eterna amante, a tinham transformado em imensa fornalha. Os habitantes do Rio de Janeiro desciam à rua, ou procuravam as janelas para gozarem da fresca viração que começava a soprar, e que vinha restituir-lhes as forças exaustas pelo calor que reinara durante o dia.

Nessa hora porém, em que todos procuravam com avidez a reanimadora aragem, uma pequena casa da rua de S. José conservava fechadas as suas janelas e porta. Dir-se-ia que não era habitada; quem entretanto nela penetrasse abandonaria logo uma tal idéia, pois havia de encontrar na sala da frente com dois indivíduos já nossos conhecidos, Alfredo e Roberto.

A sala simples, mas elegantemente mobiliada, só recebia ar e luz pelas janelas do fundo, porque, como já o dissemos, as que olhavam para a rua estavam cerradas. Alfredo, em trajes caseiros, encostava-se a uma destas, e de vez em quando applicava o olho a uma larga fresta que ela apresentava, e que lhe permitia devassar a casa fronteira.

Assim, dizia Roberto, oito dias depois do baile do Silveira, há disto um mês, fui procurar-te à tua casa, e com surpresa soube que te havias mudado, mas para onde? Ninguém mo pode dizer. Perguntei por ti a todos os nossos comuns amigos, e nenhum deles me deu notícias tuas. Pensei então que te tinhas retirado para a fazenda sem dizer adeus a ninguém, e já me admirava que me não tivesses escrito quando hoje recebi o teu bilhete, em que me ensinavas a tua nova morada, pedindo-me segredo, e com ele a chave da tua porta da rua, pois eu não devia bater, nem perguntar por ti, porém sim metê-la na fechadura e entrar. Fiz tudo como me pediste, e eis-me aqui. Agora, em paga da minha obediência, espero que abras uma dessas janelas, que estou morrendo de calor.

– Não é possível, meu Roberto, tem paciência.

– Oh! estás te tornando misterioso como um conspirador de melodrama. Largaste a tua bela casa para vires habitar neste pardieiro, só digno de um pobre estudante, donde creio que não tens saído, pois que ninguém te encontra, e ainda em cima, em um dia de calma como este, fechas as janelas, como se quisesses tomar um banho de suor. Sinceramente há tempos a esta parte que não posso compreender o teu proceder; ou sou menos atilado que Édipo, ou tu és mais enigmático do que a Esfinge.

– Sossega, curioso, que tudo saberás; quando te mandei pedir que chegasses até cá não foi só com desejos de te ver; mas também porque preciso dos teus conselhos, ou melhor, para confiar-te os meus sentimentos, e pedir o teu ajutório a fim de sair de uma cruel situação em que me acho.

– Meu Alfredo, se vais me repetir a enfiada de extravagâncias, que disseste-me em casa do Silveira, é inútil o teu trabalho; não acredito nas tuas teorias sobre a felicidade. A respeito delas penso que estás como certos filósofos alemães, que nem são entendidos por seus admiradores, nem por si próprios.

– O que eu tenho a dizer-te é bem diverso. Hás de lembrar-te que depois desta conversa a que te referes, indo a retirar-me, fui obrigado a dançar uma *quadrille* com uma moça a quem não conhecia.

– Sem dúvida que me recordo, por sinal que depois disto já não quiseste sair senão no fim do baile, até mesmo depois de mim, que fui um dos últimos.

– Isto é, só depois da partida do par, que bem contra a minha vontade, me arranjou a Sra. Silveira.

– Ah!

– A moça não era culpada do meu aborrecimento e por mais contrariado que estivesse, não quis passar por grosseiro, conservando-me silencioso. Procurei dizer-lhe alguma coisa, porém nada me ocorreu, e em falta de melhor fui forçado a dirigir-lhe um desses elogios banais e exagerados, que andam sempre na boca dos nossos pintalegres, e com que bombardeiam a qualquer moça logo à primeira vista, com ares de quem gaba um excelente prato, no qual deseja ferrar o dente. O meu par cobrou e não respondeu ao cumprimento que lhe dirigi e que era mais do que tolo, quase um insulto. Ora, meu Roberto, eu não tinha deixado de notar que ela era muito elegante e formosa, e aquele súbito rubor anunciou-me uma alma delicada. Não pude pois sujeitar-me a deixá-la fazer de mim um mau juízo. Esforcei-me, mudei de assunto, e comecei a falar-lhe sobre a música, pintura e poesia. Pouco a pouco ela se foi tornando menos reservada, e sem pretensões, e com uma voz cheia de mágica doçura, disse-me frases tão elevadas, tão acertadas, sobre aquelas três grandes manifestações do pensamento, que me surpreenderam e encantaram.

“Inconscientemente, acabada a *quadrille*, continuamos, passeando, a nossa conversação. A princípio era eu quem falava, e ela quem ouvia, ao depois foi o contrário, e eu sentia que seria muito agradável se isto se prolongasse até ao fim da noite. Infelizmente, porém, um importuno nos veio logo interromper, reclamando uma valsa que Emilia lhe havia prometido; tivemos pois de separarmo-nos.

“Ela me havia excitado a curiosidade; desejava saber quem era essa moça tão linda, e cuja inteligência abraçava um horizonte muito mais vasto que o seu toucador.

“Dirigi-me para esse fim a um desses almanaques vivos da sociedade, que sabem da vida de todo mundo. O bom do homem, satisfeito de ter ocasião de mostrar o seu saber, não se fez muito rogado, e disse-me que Emilia tinha perdido seus pais ainda criança, e que desde então vivia em companhia de sua madrinha, que a estimava muito; que não freqüentava os bailes, e que se àquele tinha ido era isto devido a antigas e íntimas relações que ainda existiam entre as duas famílias, e sobretudo aos pedidos da filha de Silveira, que exigira que a sua mais estimada amiga do colégio assistisse ao festejo do seu casamento. A madrinha, que se chama D. Theresa, é aquela velha que ali está, continuou ele mostrando-me uma senhora, que poderia ter de 50 a 60 anos, bastante corpulenta e muito vermelha.

“Apesar das numerosas rugas que lhe sulcavam o rosto, e de uma cabeleira amarelada que lhe ornava o venerável crânio, havia na sua fisionomia uma tão forte expressão de bondade, que despertava a simpatia. Era um gosto ver como ela seguia com os olhos de namorada a sua afilhada no meio da multidão. Bem se via que a adorava em extremo.

– Pobre D. Theresa, exclamou Roberto, se não fossem os belos olhos e as doces falas da afilhada nem nela reparavas, quanto mais descobrir que era ela simpática; mas continua; não imaginas o prazer que me está causando esta tua narração.

– Bem; então não me interrompas mais. Perguntei ao tal almanaque se me podia apresentar a ela. Com muito gosto, respondeu-me ele, e com um sorriso malicioso e piscando-me o olho, continuou: mas tinha-me esquecido de dizer-lhe que D. Emilia não tem vintém...

“Tive ímpetos de atirá-lo pela janela fora, porém precisava dele; contive-me e daí a pouco conversava eu com D. Theresa.

“Emilia não tardou a vir ter com sua madrinha.

“– É tarde, minha mãe, disse-lhe ela; Vm. deve estar fatigada; não acha que são horas de retirarmo-nos?

“– Não, minha filha; em razão da nossa amizade com os donas da casa, devemos ficar até o fim; além disto não estou cansada; pelo contrário, tenho me divertido muito.

“A verdade era que D. Theresa, percebendo a impressão que em todos causava a beleza de sua afilhada, não queria tão cedo privar-se desse gozo, dominada que estava por inocente e maternal orgulho.

“Enfim, pouco a pouco se foi retirando grande número de pessoas, e apenas ficaram aquelas de maior familiaridade.

“Teve-se de dançar uma última *quadrille* e faltava um *vis-à-vis*; nem eu, nem Emilia tínhamos par; a Sra. Silveira veio pois pedir-nos que fôssemos preencher a falta que havia. Eu estava pronto; mas Emilia objetou que já tínhamos dançado juntos, e que portanto não podíamos fazê-lo de novo. Insistiu a Sra. Silveira que a etiqueta já tinha desaparecido, que éramos obrigados por força maior, e que assim isto não seria notado; enfim deu milhares de razões que eu achei todas excelentes.

“Depois de alguma resistência, Emilia cedeu; mas durante esta pequena discussão meu coração batera desusadamente e foi cheio de contentamento que dei de novo o braço a Emilia para irmos tomar o nosso lugar na *quadrille*.

“O que te direi mais, meu amigo? Ao sair do baile eu estava outro, um sentimento, para mim desconhecido, e cuja existência eu chegara a negar, tinha se apossado de minha alma; eu amava a Emilia.

– Vitória! vitória! bradou Roberto. Já não existe a desesperadora exceção da minha regra. Dá cá este braço, meu Alfredo, estou-te mais do que obrigado. Desde o princípio de tua narração vi que ias chegar a este ponto, porém receoso de me enganar ainda uma vez não te quis interromper; agora já não há a menor dúvida, tu mesmo o confessaste, enfim amas!... Também já era crueldade da tua parte criar eu uma máxima esperando que ela passasse às gerações futuras com o mesmo brilho que o famoso *nosce te ipsum*, e tu, o meu melhor amigo, queres logo fazer-lhe uma exceção; era demais. Contudo, como te emendaste, eu te perdôo.

– Entretanto se fosses realmente meu amigo não deverias estimar que esse amor lançasse raízes em meu peito.

– Por quê?

– Porque hei de ser infeliz.

– Como?!

– Creio que nunca serei correspondido.

– É possível!

– Se o é! ouve o resto da minha história e estou certo de que me lamentarás.

– Pois continua.

– Voltando para a casa não pensei senão em Emilia; no dia seguinte tinha dela saudades, como se há muito vivêssemos juntos; ardia em desejos de a tornar a ver, desejos que nos dias seguintes cresceram em vez de diminuir. Por felicidade uma tarde pela rua da Lapa vi-a com sua madrinha à janela de uma casa de pessoas do meu conhecimento. Como bem imaginas entrei nesta casa. Passei uma noite deliciosa; éramos nós as únicas visitas, de maneira que conversamos em doce intimidade. Eu dirigia-me particularmente a ela, e não sei se em minhas palavras ou nos meus olhos, descobriu a minha nascente paixão, o que é fato é que para o fim da noite começou a tratar-me com gelada reserva.

“Ao mesmo tempo em uma conversa que tive com D. Theresa, dei-lhe a entender que desejava visitá-la, e ela, fazendo-se de desentendida, disse-me que depois da morte de seu marido tinha tomado a deliberação de não receber em sua casa senão famílias de muito íntima amizade.

“D. Theresa carregou com afetação sobre a palavra famílias, como para me dizer que não queria visitas de rapazes solteiros. Confesso que ela me pareceu então menos simpática, e não sei como me acudiu à lembrança o dragão, que guardava os jardins da Hesperides. Saí desesperado, porém cada vez mais apaixonado.

“Era entretanto forçoso deixar de a ver ou melhor esperar uma outra, e talvez muito afastada ocasião em que nos reunisse o acaso; esta idéia era insuportável.

“Passei a noite em claro; mas ao amanhecer eu tinha formado o meu plano. Soubera na véspera onde ela residia e logo pela manhã lhe fui passar pela porta; notei então esta casinha, fronteira à dela e donde decerto a poderia ver muitas vezes.

– Ah! o mistério começa a esclarecer-se.

– Morava aqui uma família pobre, e à custa de uma boa quantia, consegui que em poucos dias se mudasse.

“Tratando deste negócio soube de uma particularidade que me deu muito prazer; esta pobre gente vivia quase unicamente das esmolas que lhe faziam Emilia e D. Theresa, e delas me falou com termos da maior gratidão. Logo que daqui saiu, mandei imediatamente limpar e mobiliar a minha nova morada. No dia da minha instalação, preguei-me à janela até que, depois de muito esperar, Emilia apareceu, lançou os olhos para meu lado, como curiosa de conhecer a sua nova vizinhança, porém dando comigo perturbou-se, e correspondendo apenas ao meu cumprimento retirou-se logo. No dia seguinte o seu piano, que estava colocado de modo a me deixar ver o seu rosto quando nele tocasse, foi mudado de lugar. Oito dias se passaram sem que ela tornasse à janela. Sabia que não estava doente, pois ouvia-a tocar e cantar; tinha-me portanto adivinhado e não queria corresponder-me, já que de mim fugia.

“Mas eu não podia deixar de vê-la, antes morrer... O meu desespero suscitou-me uma idéia feliz; no dia seguinte mudei-me com grande espalhafato para que todos o soubessem, porém alta noite tornei-me a instalar aqui, sem que ninguém o pressentisse. O meu criado sai de manhã e à noite a buscar-me os alimentos, e o mais que me é preciso, e aqui tenho passado encerrado, lendo os poetas e fazendo mesmo alguns versos para o que dantes não sentia-me com a menor vocação.

“Por esta fresta, que aqui está, avisto tudo quanto se passa na sala de Emilia. Ela, pensando que com efeito eu me havia mudado, colocou o piano em seu antigo lugar, e muitas vezes vem à janela, olha freqüentemente para este lado, e fica pensativa e triste.

“Nessas ocasiões sinto imensa alegria, pois vem-me a idéia que ela está pensando em mim e talvez arrependendo-se de ter sido tão cruel. Tenho então vontade de abrir a janela, e de mostrar-me a ela; mas, dominado pela razão, tenho sabido vencer-me, pois que de outro modo me arriscaria a perder o único prazer que tenho.

“Esta vida, porém, não pode continuar; o meu amor, em vez de acalmar-se, aumenta todos os dias, e não sei o que hei de fazer.

– Na verdade a tua posição é difícil, contudo não esmoreças, espera pelo acaso, pelo imprevisto, que são, sem dúvida, os melhores auxiliares dos generais e dos amantes. A habilidade toda está em bem aproveitá-los.

Apenas acabava Roberto de proferir estas palavras, quando um grito agudo e doloroso, parecendo sair da casa de Emilia veio ferir os ouvidos dos dois interlocutores.

Alfredo entreabriu um pouco a janela e ouviu que gritavam: “Acudam! acudam!”

Daí a pouco um grupo de escravos saiu correndo da casa de D. Theresa.

Pálido, fora de si, Alfredo vestiu à pressa um *paletot*, tomou um chapéu e atirou-se pela escada, abriu a sua porta, e galgou rapidamente a escada da casa de D. Theresa, e, sempre seguido pelo seu amigo, chegou ao interior da casa fronteira.

Guiados pelo som de uma voz chorosa, não tardaram a entrar em um quarto onde um triste espetáculo os esperava.

D. Theresa estava estendida no chão a fio cumprido, seu rosto mostrava-se vultuoso e arrouxado [*sic*, arroxado], os vasos do pescoço intumescidos batiam com força, suas pálpebras entreabertas deixavam ver os olhos injetados de sangue e parados nas órbitas, bufava com força, e de vez em quando estremecia.

Emilia, de joelhos, segurava-lhe a cabeça, seus olhos estavam cobertos por um véu espesso, formado pelas lágrimas que neles borbulhavam, da mesma maneira que, não reconhecendo os recém-chegados, apenas viu neles um novo meio de socorrer a sua madrinha.

– Senhores, disse ela, se são médicos acudam depressa, se o não são chamem algum pelo amor de Deus, pois ela está morrendo.

Alfredo e Roberto correram imediatamente a satisfazer ao seu pedido.

Emilia ficou só.

Oh! quão dolorosos não são estes momentos, em que estamos juntos de um ente querido de quem a morte nos quer separar!

Emilia sofria mais do que sua madrinha, que entretanto lutava nas vascas da agonia.

Daí a pouco ouviu-se barulho na escada, e uma voz que dizia.

– Senhor, se continua a fazer-me andar deste modo, estou certo que chegarei arrebrandando, e que por tanto a minha presença será inútil. Ápage! como corre!... estou estafadíssimo...

Daí a pouco apareceu Alfredo acompanhado de um velhote, gorducho e baixo, que andava copiosamente.

– Ufa! enfim chegamos! disse este. Onde está a doente?

– Ali, Sr. doutor.

– O médico, [*sic*] puxou logo da lanceta, rompeu uma tira de pano, pediu uma bacia; mas antes que esta tivesse chegado, já D. Theresa estava sangrada no braço.

O sangue jorrou com força, e a par e passo que ele ia correndo, a cor do rosto da doente foi mudando. De roxo passou ao vermelho, e daí a pouco tinha qual a sua cor natural. Já não bufava; mas conservava-se ainda imóvel. Um momento depois fez um quase imperceptível movimento, mexeu-se mais, abriu os olhos, que, a princípio espantados e fixos, [começaram] a mover-se, fixando-se com expressão de admiração nas pessoas que lhe cercavam o leito, para onde já tinha sido carregada e dando por fim com Emilia, exprimiram a mais doce ternura e afeição. Seus lábios moveram-se porém de balde, nada se percebeu: fez então um novo esforço, e

– Emilia! murmurou ela.
– Minha mãe, respondeu esta, lançando-se de joelhos e tomando-lhe as mãos entre as suas.
Pouco a pouco os terríveis fenômenos foram desaparecendo. O médico fez a doente executar diversos movimentos e voltando-se para os dois jovens:
– Está salva, exclamou.
Emilia ao ouvir estas palavras sentiu uma forte, se bem que agradável emoção, e foi obrigada a segurar-se na cama para não cair; lágrimas de alegria se misturaram nos seus olhos com aquelas que ainda há pouco a dor a fizera derramar.
O doutor dirigindo-se a Alfredo perguntou-lhe:
– É filho da doente?
– Não, senhor.
– Ah, pensei, pois fez-me correr desesperadamente. O interesse que mostrou levou-me a crer isso. Mas foi bom, qualquer pequena demora mais podia ser muito fatal; a rapidez da nossa vinda foi talvez o que a salvara.
Ouvindo isto, Emilia lançou sobre Alfredo um olhar em que se lia o sentimento da mais profunda gratidão.
– Obrigada, Sr. Alfredo, mil vezes obrigada, disse ela, e ao Sr. doutor também.
– Não tem de que, respondeu-lhe o médico, mande buscar os remédios que prescrevi naquela receita; nela mesmo explico o modo por que os há de administrar.
– Volte cedo, Sr. doutor.
– Não é preciso recomendar-me.
Alfredo aproximou-se com timidez e perguntou a Emilia:
– Ser-me há porventura permitido vir saber notícias de D. Theresa?
– Sem dúvida que sim, e dar-nos-á muito prazer.
O doutor e Alfredo retiraram-se; ao descer a escada encontraram-se com dois médicos, um que Roberto trazia, entrou, conduzido por uma escrava da casa.
– Então, doutor, o que é? perguntou um deles.
– Uma congestão cerebral que está dissipada; se quer subir...
– Como já viste o doente, nós nos retiramos. Adeus.
– Adeus.
Alfredo despediu-se também do médico, e dando o braço a seu amigo, entrou com ele em sua casa.
– Então, como vão os teus negócios, tiveram algum adiantamento? perguntou Roberto.
– Emilia permitiu que eu freqüentasse a sua casa.
– Bravo, bravo, exclamou Roberto. Quando o inimigo põe o pé dentro da praça é ela sempre tomada. Viva o acaso!

(Continua)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 1 de maio de 1856

O COMENDADOR.

Por Francisco Pinheiro Guimarães

Capítulo III

Algumas semanas tinham decorrido depois dos acontecimentos que acabamos de narrar.

D. Theresa em breve melhorou e rapidamente se restabeleceu. Durante o tempo em que esteve enferma, Alfredo ia todos os dias saber do seu estado; viu-se porém obrigado a espaçar mais as suas visitas logo que ela sarou de todo; contudo ia freqüentemente à sua casa, e era cordialmente recebido.

Ele já não era o mesmo homem, o tédio que outrora dele se havia apossado tinha desaparecido, e uma nobre paixão lhe enchia a alma, até então vazia, – o amor. Não essa coisa insulsa e vulgar, tão comum nos salões, e que com ele só se assemelhava no nome, capa com que se encobrem, o mais das vezes, torpes e bem ridículos sentimentos; mas sim esse amor verdadeiro e sublime, chama do céu vivificante e purificadora, que eleva o homem a quem abraça.

Ainda que nada de positivo lhe desse o direito de contar com a correspondência de Emilia, todavia ela o tratava com tanta bondade, dava tanta atenção às suas palavras, e mesmo dirigia-lhe a furto certos olhares, quando julgava não poder ser apercebida, que não era preciso ter em alto grau essa tal ou qual fatalidade, de que são dotados todos os namorados, para esperar que os seus sentimentos fossem partilhados.

Porém ingênua e cândida se mostrava Emilia, que ele ainda não tinha ousado manifestar-lhe claramente o que lhe ia pelo coração. Todas as vezes que pretendia ir vê-la era com a firme tenção de tudo confessar-lhe; mas apenas a avistava sua coragem desmaiava, e depois de duas ou três horas de uma conversação sobre objetivos indiferentes retirava-se amaldiçoando a sua timidez, e jurando ter mais coragem na primeira ocasião.

Isto porém não podia prolongar-se muito, e devia ter um termo.

Uma noite teve D. Theresa de sair da sala para ir dar certas ordens: Emilia e Alfredo ficaram a sós.

Ela acabava de contar um desses romances franceses que respiram tão ardente paixão; e o fizera com expressão nela desusada.

Terminando-o, tinha-se conservado silenciosa e pensativa, como se estivesse prestando ouvido às palavras e às notas que há pouco soltara e que pareciam ainda ecoar-lhe na alma.

Excitado também por essa música apaixonada, Alfredo chegou-se a ela e disse-lhe:

– D. Emilia, tenho uma coisa a declarar-lhe.

Essa frase é bem simples; mas foi pronunciada com tal acento, e correspondia talvez tanto aos secretos pensamentos da moça, que ela corou até a raiz dos cabelos, e nada respondeu.

Alfredo, animado por esta perturbação e silêncio, quis continuar; porém por mais que fizesse, não lhe foi possível recordar-se dos belos discursos, que em suas vigílias havia preparado para este momento. Seus lábios apenas puderam proferir:

– Eu te amo.

Emilia ergueu-se, tentou fugir. Mas em vão. Alfredo tinha passado o Rubicon e agora sentia-se cheio de ânimo; além disso reconhecia que, perdida esta ocasião, nunca mais teria coragem bastante para renovar a interrompida confissão. Segurou-a pois pela mão, e com uma leve pressão obrigou-a a sentar-se.

– Por compaixão, continuou ele, ouve-me. Meu amor é ardente, porém casto, e em nada pode manchar a tua inocência de anjo. Será talvez uma loucura, pois bem sei que te não mereço, mas que queres? Se eu tentasse reprimi-lo, meu coração estalaria de dor.

“Amo-te com tanto ardor que nem a minha vontade, nem mesmo o teu desprezo o poderiam extinguir; mais fácil fora fazer parar em sua impetuosa carreira o rio caudaloso, que a mão de Deus impele para o mar... Por piedade partilha o meu amor, aceita a minha mão e com ela uma alma dedicada.

Emilia por alguns momentos pareceu profundamente comovida; mas pouco a pouco foi recobrando a sua habitual serenidade; contudo sua voz tremia um pouco ao pronunciar estas palavras:

– Cale-se, Sr. Alfredo, não vê que em proferir essas frases, e eu em ouvi-las, abusamos da confiança que em nós deposita minha madrinha?

– Por que calar-me? O que nas minhas palavras que sua mãe mesma não pudesse ouvir? Estou pronto a repeti-las perante sua madrinha. Se acaso, para patentear-lhe os meus sentimentos escolhi um momento em que estivéssemos sós, foi porque desejava conhecer primeiro o seu modo de pensar a meu respeito; se porém julga que procedi mal, esperarei que D. Theresa chegue e tudo lhe revelarei.

– Oh, não, não...

– Por quê?

– Não posso, nem devo amá-lo.

– Como? não és livre?

– Não, fortes laços me prendem.

– Quais são eles Emilia? perguntou Alfredo como as feições transformadas pela dor.

– Escute. Há 15 anos, em um mísero albergue, estava uma menina à cabeceira de um leito, onde jazia um homem que se finava. Ambos choravam, ele porque ia deixar sua filha, e ela quase sem saber porque; via seu pai chorar, e sentia inexplicável angústia confranger-lhe a alma; mas a causa da sua dor ela ignorava. Essa menina era eu, aquele homem era meu pai.

“– Como tarda... como tarda... dizia ele de instante a instante, com voz sumida e cheia de desespero.

“Afinal a porta para a qual tinha ele sempre os olhos fitos abriu-se, e uma mulher entrou.

“– Louvado seja Deus, exclamou meu pai, e um raio de alegria iluminou seu pálido e emagrecido rosto.

“– Obrigado, minha boa amiga, continuou ele, eu bem sabia que havia de vir, só temia que chegasse tarde.

“– Em que estado o encontro, por que me não mandou prevenir há mais tempo? disse ela.

“– Oh, não se importe comigo, replicou meu pai, não percamos tempo, que a morte não espera. D. Theresa, esta criança já não tem mãe, e em breve não terá pai. Nada tenho a deixar-lhe, senão a minha bênção. Você é sua madrinha, era quase irmã de sua mãe, ampare-a... é o último pedido de um moribundo... promete-me?

“– Sim, sim, respondeu minha madrinha.

“Meu pai beijou-lhe a mão.

“– Não esperava menos de você; agora morro tranqüilo, disse ele, e depois dirigindo-se a mim.

“Pôs então as mãos trêmulas sobre minha cabeça, deu-me um beijo na fronte, quis dar-me outro, porém não teve forças, caiu para trás, e daí a pouco expirou...

Os soluços embargaram a voz de Emilia, e só depois de alguns momentos pôde ela prosseguir.

“Minha madrinha não faltou à sua promessa, educou-me e o que é mais, tratou-me e amou-me sempre como se fosse sua filha.

“Há sete anos, no dia em que para Coimbra partiu seu filho, meu companheiro de infância, ela chamou-nos e dirigindo-se a ele disse:

“– Quero que me prometas que te hás de casar na tua volta com Emilia, e depois voltando-se para mim:

“– Emilia, aceitas Arthur para ser teu marido?

“Ambos nós respondemos que sim, sem saber o que fazíamos.

“– Estão noivos, disse ela sorrindo, e unindo as nossas mãos.

– Brincadeiras com crianças, interrompeu Alfredo.

“Está enganado, nada há mais sério. A idéia de ver-me unida a seu filho acompanha sempre a minha madrinha. É o seu sonho de felicidade que ela continuamente afaga. Deseja este consórcio com todas as forças de sua alma; quer proteger-me, boa e santa criatura, ainda depois de morta quer legar-me a seu filho como meu pai me legou a ela.

“Agora, diga-me, posso acaso ouvir as suas palavras de amor? Devo partilhá-lo? Hei de, porventura, recusar o único meio que tenho de pagar uma pequena parte da enorme dívida de

gratidão, que tenho contraído para com ela? Contrariá-la, desobedecer-lhe, não será desrespeitar a última vontade de meu pai?

– Oh, Emilia, tem compaixão...

– Tenha coragem, senhor. É moço, o seu amor data de pouco, e estou certa que a sua razão não tardará muito a mostrar-lhe que não mereço tanta dedicação... Além disso, não vê que é impossível a nossa união, e que eu devo, ainda que preciso seja torturar minha alma, cumprir um dever sagrado?

– Oh! minhas douradas esperanças, encantadores sonhos, como e tão depressa vos esvacestes! exclamou Alfredo esmorecido.

Emilia estava muito comovida, e bem se via que suas palavras, tão friamente razoáveis ocultavam violentas sensações dominadas somente pela sua enérgica vontade.

– Sossegue, Deus é grande e bom, e...

– Acreditais em Deus, senhora? disse Alfredo fora de si. Tendes razão... vós nunca sofrestes. Também eu ainda há pouco, quando me sorriéis, quando eu julgava ler em vossos olhos que vos não era indiferente, eu acreditava nele; mas agora... Não tenho em minha vida uma só ação de que me acuse a consciência, entretanto ele atirou-me ao vosso encontro, deixou acender-se em meu peito a mais ardente paixão, permitindo que pudesse apreciar todos os tesouros de vossa alma, e só depois disto é que me mostra uma barreira, que nos deve ser separar para sempre... Ah! acreditais em Deus senhora?

E o desgraçado soltou uma destas gargalhadas nervosas que denotam a mais pungente dor.

– O senhor delira; tão terríveis blasfêmias são indignas de um cristão. Nunca pensei que com tão pouco sua fé e coragem fraquejassem.

– Com tão pouco!!! Sim, na verdade nada é; apenas me esmagais o coração; fazeis murchar todas as minhas esperanças; enlutais minha mocidade e futuro; enfim, para cumprir um quimérico dever quereis passar sobre o meu cadáver. Isto tudo porém o que vale? devo até reputar-me feliz, não é assim?

– Mas, senhor, eu não sou culpada...

– Fraca desculpa. É impossível que não conhecêsseis logo que eu vos amava; era nessa época que me devíeis fugir, desprezar-me mesmo, pois que então o meu amor, ainda em princípio, poderia talvez ser recalçado no fundo da alma. Mas não, deixaste-o robustecer-se e com ele a esperança, para dizer-me agora com toda a frieza: – Eu não posso ser vossa, consolai-vos!

– Não mereço essa arguição. Conheci logo no nosso segundo encontro que não lhe era indiferente. E esta idéia mais se fortaleceu quando soube que à força de ouro tinha vindo ocupar a casa vizinha; por isso fugi-lhe, e nem mesmo ousava chegar à janela. Ao depois concorreu para salvar a vida de minha madrinha, e desde então meu comportamento não podia ser o mesmo. Julguei que seria possível transformar o seu amor em sincera amizade, esforcei-me para isso o mais possível, infelizmente não pude alcançar o meu desejo, e é este todo o meu crime. Mas ainda é tempo, eu me esquecerei de tudo quanto acaba de dizer-me; esqueça-se também de uma tão funesta paixão, troque-a pelo doce sentimento da amizade, e eu lhe tributarei todo o ofício de uma irmã.

– Ser-me-á dado ver-vos?

– Sim.

– Estar sempre junto a vós?

– Sim, sim...

– Então, continuou Alfredo com ironia, apesar de cristã, quereis a repetição do suplício do Tântalo [*sic*, de Tântalo], o mais atroz e pagão? Eu me havia enganado a vosso respeito; sois como as outras mulheres; desejais ter sempre a vossos pés uma vítima desgraçada, cujas dores satisfaçam o vosso amor próprio, e vos sirvam de divertimento nas horas vagas, não é assim?

– O senhor ofende-me, disse Emilia erguendo-se.

– Perdoa, Emilia, perdoa a este louco que não sabe o que diz, que já blasfemou de seu Deus e que agora blasfema de ti. Ah! se soubesses quanto soffro.

A moça não podia dominar mais as suas emoções; duas lágrimas ardentes rolaram-lhe pelas faces abaixo, e vieram cair sobre as mãos de Alfredo que segurava as dela.

– Tu choras, Emilia, compreendes os meus sofrimentos?! Ah! eu bem sabia que o teu coração não era de bronze... Este teu pranto me restitui de novo a esperança, pois mostra que te compadece de mim... Dize-me uma só palavra de amor, ela me dará forças para suportar o martírio de ver-te unida a outrem; será a minha consolação não ma recuses.

Emilia já não podia lutar, e sem querer os seus lábios pronunciaram:

– Não vês que eu te amo, Alfredo?

Mas logo tornando a si, continuou:

– Porém não posso ser tua.

– Cala-te Emilia; por que cedeste ao meu insensato pedido? não vês que o que me acabas de dizer é o mesmo que mostrar ao condenado às chamas eternas um canto do céu, para logo depois despenhá-lo no abismo?

– A minha cruz é tão pesada como a tua; entretanto, fraca mulher, não vacilo.

– Tu não amas como eu, pois tudo sacrificas a sonhados deveres. Crês porventura que eu atenderia a alguma coisa? Decerto que não.

– Deixa, Emilia, essas idéias; Sê minha. Não vês que amando-me como dizes, tu preparas para ti um futuro cheio de cruéis tormentos indo unir-te a outrem?

– Repara que esses sonhados deveres de que falas são: a gratidão que devo à minha madrinha e a obediência que presto aos derradeiros preceitos de meu pai. Conheces acaso alguma coisa mais sagrada? O amar-te já foi um crime, e esses tormentos futuros são o castigo e a expiação dele.

Alfredo que até então se conservava de joelhos, levantou-se; em seu rosto lia-se uma dolorosa, mas imutável resolução.

– Emilia, uma última palavra: queres ser minha? exclamou ele.

– Não posso.

– Então, adeus...

– Aonde vai, Alfredo?

– Que vos importa? adeus e para sempre.

Alfredo saiu apressado, Emilia correu após ele; mas de súbito parou, e deixando-se cair sobre uma cadeira, desabou em pranto.

Entretanto, Alfredo, com a morte no coração, descia a escada, e estava a alcançar o último degrau quando ouviu a voz de D. Theresa que o chamava.

Imersa em profunda dor, Emilia não ouvira este chamado; mas não tardou muito que visse entrar na sala sua madrinha trazendo Alfredo pela mão.

Rapidamente enxugou ela as lágrimas e procurou mostrar o rosto sereno, mas debalde, que bem se via que tempestades iam por aquela alma.

D. Theresa sentou-se junto dela, e fazendo sentar Alfredo do outro lado disse-lhe sorrindo:

– O senhor é uma criança estouvada; escolheu para fazer as suas declarações justamente aquele lugar; apenas separado da alcova por uma porta entreaberta onde eu tudo podia ouvir, como de fato aconteceu; mas foi uma felicidade. Quanto a ti, minha filha, continuou a boa velha enternecendo-se, tens um nobre e excelente coração; cada vez mais disso me convenço. Querias tudo sacrificar para satisfazeres a um desejo meu; o teu proceder é sobre-humano; mas eu não sou tão bárbara que aceite este sacrifício. É verdade que havia projetado o teu casamento com meu filho, a fim de fazer a ambos felizes; mas tu amas ao Sr. Alfredo, e assim a realização do meu plano não poderia trazer senão um resultado diverso daquele que eu esperava. Portanto desde já te desligo de tuas promessas, e em vez de me opor a tua união com o Sr. Alfredo, eu muito a aprovo... Então, não me abraçam?

Os dois jovens lançaram-se nos braços que a velha lhe[s] estendia.

A tristeza rapidamente desapareceu, bem como se desfaz o espesso nevoeiro que se eleva da superfície das águas logo que surge radiante o sol.

– D. Theresa, disse Alfredo meio sério, meio risonho, agora peço-lhe formalmente a mão de sua afilhada, e por este momento de suprema ventura, juro que hei de amá-la sempre com o mesmo ardor de hoje.

– Sr. Alfredo, sei que é um moço honrado, e se assim não fosse, não permitiria que freqüentasse a minha casa, e nunca ouviria da minha boca o que acaba de ouvir. Assim pois, como já lhe disse, concedo-lhe a mão de Emilia, pois espero que a fará ditosa. Quanto ao seu eterno amor, continuou ela sorrindo, isso é bom para dizer a ela porque aqueles que já passaram dos 50, como eu, bem sabem o que isso significa. Só quero que, quando deixar de amá-la, estime-a como a um verdadeiro amigo. Agora, apenas falta o consentimento de seu pai, sem o qual, está bem entendido, nada se fará. Quanto aos parentes de Emilia, ela só tem um tio, para quem tudo o que fizer será bem feito.

– Estou certo que meu pai há de aprovar a minha escolha. Hoje mesmo lhe escreverei.

Passaram a noite em doce e alegre conversação, e tão embebidos estavam os dois noivos que nem reparavam nas horas.

D. Theresa que já cabeceava toscanejando, foi quase obrigada a pôr para fora Alfredo, apesar dos protestos deste e de Emilia que asseguravam que os relógios estavam muito adiantados.

Na manhã seguinte voltou Alfredo triste e abatido; tinha recebido uma carta de seu pai, que o chamava à sua fazenda. Era pois preciso separar-se de Emilia.

Esta e D. Theresa aconselharam-no que partisse imediatamente, tanto mais que era melhor que o pedido, que a seu pai tinha de fazer, fosse feito vocalmente.

Alfredo cedeu, e daí a três dias se punha a caminho para a casa paterna.

(Continua)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 3 de maio de 1856

O COMENDADOR.

Por Francisco Pinheiro Guimarães

Capítulo IV

– Meu filho, dizia o velho Aguiar a Alfredo no dia seguinte ao da chegada deste à fazenda, mandei chamar-te da corte, porque via que a época em que de ordinário costumava a visitar-me ia passando, e que eu tinha a arranjar contigo um desses negócios de família, que não devem ser tratados por escrito. Antes de tudo, porém, dize-me, como achas tua prima Carlota?

– É uma bonita moça, muito agradável e merecedora de toda a estima.

– Bem, a tua resposta agrada-me.

– Mas por que me faz esta pergunta, meu pai?

– Já o vais saber. Há muito que desejo ver esta casa, cujo tamanho e solidão me entristecem, animada pelo vulto gentil de uma senhora. Há tempos que levo a sonhar com um grupo de netos bem traquinas e barulhentos, que vão e pulam em volta de mim; que façam enfim desaparecer este sossego e isolamento em que vivo, e que me dão uma idéa antecipada da paz do túmulo. Ora, o pai de Carlota acha que sua filha está em idade de casar-se, e deu-me a entender que estimaria fosses tu seu genro. Este consórcio oferece todas as conveniências; creio que agrada à tua prima, e quanto a mim não te ocultarei que muito prazer me daria vê-lo efetuado. Resta pois somente saber qual a tua opinião a respeito. Agora vê lá, medita bem antes de dar-me uma resposta, pois trata-se do teu futuro.

– Não me é preciso refletir, minha resposta está pronta.

– Ah, maganão parece que caiu a sopa no mel; com que... aceitas?

– Está enganado, meu pai.

– Como?

– Recuso.

– Por quê?

– Estou comprometido; e vinha justamente pedir o seu consentimento para casar-me com uma moça, cuja mão já pedi...

– Fizeste mal. Devias consultar-me primeiro.

– Conte com sua bondade e ainda estou convencido que fiz bem; pois sei que meu bom pai não há de querer fazer a minha desgraça, separando-me daquela a quem amo.

– E quem é ela?

Alfredo fez de Emilia uma dessas pinturas como só sabem fazer os amantes; felizmente, por uma rara exceção, as cores com que a pintou não foram exageradas.

– Só lhe falta uma coisa, disse ele terminando, são os bens da fortuna, o que aos meus e também aos seus olhos, meu pai, não é decerto um defeito.

– Sem dúvida; graças a Deus, a nossa mesa é bastante grande para admitir mais um conviva, e o teto que nos cobre pode abrigar mais uma cabeça.

– Então consentes?

– Não disse isto.

– Mas há de consentir...

– Veremos.

– Meu bom pai!!!

– Pois seja; mas com uma condição.

– Qual é?

– Conheço que tens sentimentos muito elevados, e portanto não creio que escolheste uma mulher indigna de ti. Contudo, a mocidade é inexperiente, e podes estar iludido. Quero portanto conhecer primeiro a tua preferida, antes de dar o sim definitivo.

– Está dito; aceito com prazer a condição.

– Pois bem, iremos juntos à corte; mas demorar-te-ás aqui alguns dias à minha espera, até o fim da colheita, à qual, tu bem sabes, deve assistir todo o bom lavrador.

Alfredo nem por um momento duvidara da aquiescência de seu pai aos seus desejos; conhecia bem que fonte inexaurível de bondade havia para ele no coração do velho. Sabia mesmo que a condição, que ele lhe impôs, não era mais do que um meio de que tinha lançado mão, para não parecer ceder completamente ao seu pedido, pois satisfazendo sempre aos seus menores caprichos, tinha sido muitas vezes vítima dos conselhos e repreensões de seus parentes e amigos velhos, que o acusavam de ser um pai moleirão, que havia de estragar o filho com seus extremos e complacências.

A colheita já havia começado; Alfredo, para abreviá-la, aumentou a quantia que de ordinário recebiam os escravos por cada arrátel de café que colhiam, e pôs-se à testa dos trabalhos.

Infelizmente, repetidas chuvas o vieram contrariar, e a colheita não pôde deixar de ser feita vagarosamente.

Um dia passava ele inquieto e apressadamente pelo terreiro, lançando de instante a instante os olhos para o caminho, que da fazenda levava à próxima vila.

Via-se que ansiosamente esperava por alguma coisa. Enfim, um cavalheiro assomou na estrada; Alfredo correu ao seu encontro; era um pajem que mandara ao correio, a quem com sofreguidão perguntou:

– Achaste?

– Sim, senhor, respondeu o pajem apeando-se e entregando-lhe uma carta.

Alfredo estremeceu vendo-a fechada com lacre preto, abriu-a, correu assustado à assinatura: era de Emilia; respirou mais livremente, e começou a lê-la:

“Meu Alfredo.

“Um doloroso acontecimento acaba de enlutar meu coração; minha madrinha, ou melhor, minha segunda mãe, morreu repentinamente, terça-feira às 3 horas da tarde. Tu que sabes o quanto ela me era cara, podes bem imaginar o quanto tenho sofrido. Nela tinha eu resumido toda a amizade que se vota aos pais e aos parentes; perdendo-a, perdi uma família inteira. Agora só o nosso amor me prende à terra, que sem ele estaria de todo vazia a meus olhos.

“Fiquei só outra vez como há 15 anos. Felizmente, como outrora, achei uma alma caridosa, que me estendeu a mão; é um irmão de meu pai que por acaso aqui estava, pois reside muito longe da corte. É pobre, mas nem um instante hesitou em oferecer-me sua humilde habitação, seu pão duro e sua família, de que irei fazer parte. Foi uma providência, pois muito me repugnava ir bater a uma porta estranha; aceitei pois a sua generosa oferta, e amanhã parto para o arraial de Santo Antônio, que é onde mora meu tio, o qual, não te esqueças, chama-se Gustavo Martins.

“Dizem-me, pois já o indaguei, que esse lugar é muito distante daquele em que ora estás, vai-nos portanto separar um maior número de léguas; mas estou certa que isto não arrefecerá os teus sentimentos. Espero pois que assim que te for possível, virás ter com a infeliz

“EMILIA”

Esta nova muito penalizou a Alfredo; tinha-se habituado a considerar D. Theresa como mãe de Emilia, e além disto era difícilimo conviver por algum tempo com a excelente senhora, sem estimá-la muito. A idéia também de ver a sua amada partilhando a pobreza de uma família, a quem não podia deixar de ser pesada, ainda mais o entristeceu. Foi logo ter com seu pai, e lhe mostrou a carta.

Quando o velho acabou de lê-la exclamou:

– Pobre D. Theresa! E eu que, pelo que dela me havias dito, já a estimava tanto! E a tua Emilia, coitada! como não sofreu e ainda em cima ter de ir para uma casa que não conhece. É preciso partir, meu filho, ir buscá-la; minha nora não deve permanecer mais em tão triste situação... Sim, minha nora, pois já a considero como tal, digam o que quiserem os meus conselheiros; ela não pode deixar de ser boa, e demais os defeitos, que teu coração não pôde descobrir, não serão decerto vistos pelos meus fracos e cansados olhos. De que serve portanto que eu a examine, e a estude antes de consentir neste consórcio?... Esta nova infelicidade, mais por ela me interessa, e põe um termo às minhas indecisões.

Na verdade, para os corações nobres e elevados, a desgraça santifica as suas vítimas; só as almas mesquinhas as repelem e desprezam. Cumpre porém confessar que estas estão em grande maioria.

Sei onde é Santo Antão, continuou ele, é lá para os confins da província, uma sofrível distância. Levarás o meu cavalo rosilho, que é excelente para viagens. Vai arranjar as malas, escolhe um pajem, e partirás quando quiseres.

– Oh! É Vm. o melhor dos pais, disse Alfredo abraçando-o, cheio de gratidão.

– Sossega; não tens que me agradecer. O meu proceder é o mais natural; porém escuta: muito desejo que o teu casamento se celebre na capela da fazenda, onde se casaram os nossos avós; é possível entretanto que isto se não possa obter, e que te cases mesmo em Santo Antão, portanto vou arranjar os teus papéis, e passando pela cidade obterás as licenças precisas.

No dia seguinte, Alfredo partia para ir ter com Emilia.

.....

Não acompanhemos Alfredo durante toda a sua longa e enfadonha viagem, e o iremos encontrar somente à pequena distância de Santo Antão.

Atravessava o mancebo uma floresta virgem, se tal epíteto merece uma mata cortada por uma estrada; é verdade que esta vereda mais se assemelhava a um tolo capricho da natureza, do que a uma obra de arte.

De um e outro lado conservava porém a floresta todos os seus mistérios primitivos. À esquerda e à direita se levantavam os cedros, os jequitibás, e outros inúmeros gigantes da criação, cujos troncos, quase sempre regularmente cilíndricos e copas proporcionalmente pequenas, os tornam semelhantes a desmedidas colunas cercadas por soberbos capitéis. Por eles subiam grande número de trepadeiras, que, atirando-se de uma a outra árvore, e enredando-se em harmoniosa confusão, formavam imensas cortinas verdes esmaltadas de flores.

Outras vezes, abraçados com eles, se encontrava o cruel *mata-pau*, cujo tronco e elos em princípio tênues, vão pouco a pouco engrossando, e quando seus braços se enrijecem, e abarcam o colosso, começam a apertá-lo em numerosos círculos, até que enfim o sufocam e o fazem baquear, bem como os vícios, que no começo fracos, derrubam afinal no lodo o mais forte varão, que descuidado consentiu que a ele se apegassem.

Ora reinava profundo silêncio; tão profundo que se ouvia ao longe a queda de uma folha; ora grande rumor, formado pela reunião de diversos sons, pelos silvos das cobras, pelos gorjeios dos pássaros, dos urros das feras; imerso e discordante coro, cheio contudo de majestosa poesia!

Por entre o arvoredo se divisava argentino ribeiro; aqui ele corria mansamente, ali se despenhava em catadupa, para ir mais além formar um plácido e transparente lago. Exata imagem da vida: o ribeiro que murmura é a infância, a catadupa, que leva de rojo ante si tudo quanto mais se quer estorvar a sua carreira, é a virilidade, o plácido lago é a velhice tranqüila, passada junto do túmulo dos pais e dos berços dos netos.

Tudo isto concorria para formar uma bela cena; mas Alfredo era namorado, e estes nunca se importam com o que os cerca, atentos somente ao que lhes enche o coração.

Brilhava ainda no céu a estrela da alva quando ele se tinha posto a caminho. Seu pajem, mais mal montado, não o pudera acompanhar; caminhava pois só, e ia engolfado em alegres pensamentos, pois três léguas unicamente o separavam de Emilia.

De repente um estampido produzido pelo disparar de algumas armas de fogo, o veio despertar de suas doces meditações.

O seu cavalo levantou orelhas, e o mancebo sem refletir, prestando apenas ouvidos às vozes de sua alma generosa, nele cravou as esporas e correu a galope em direção ao lugar donde pareciam ter partido os tiros, que lhe anunciavam que um drama sangrento se estava talvez representando ali bem perto.

Não se enganara; ao dobrar um cotovelo que fazia a estrada, viu logo um cavalo estendido por terra, e junto do mesmo um homem que parecia morto, ou pelo menos gravemente ferido; viu mais quatro indivíduos trazendo cada um seu bacamarte, os quais se dirigiam para o que estava por terra; mas este de súbito erguendo-se como insidioso tigre que salta sobre a presa com uma faca fere aquele que lhe vinha mais próximo; os companheiros deste correm em seu socorro, e uma luta se trava, luta heróica de um contra quatro.

Estas diversas peripécias, que tanto tempo levamos a narrar, se sucederam com incrível rapidez.

Alfredo, que a tudo assistira, arranjou-se no meio do combate, sem ter sequer uma arma, porém a sua imprevista chegada, a nobre ousadia que lhe fulgurava no rosto, e a valorosa resistência do agredido, atemorizaram os assassinos, que, atacados assim, quando menos o esperavam, recuaram um pouco, deixando livre o homem a quem agrediam.

Este, aproveitando desse movimento, salta sobre a garupa do cavalo de Alfredo bradando:

– A galope! a galope! que estamos salvos.

O nobre animal partiu como uma seta desferida pelo arco do índio, e num momento os dois fugitivos se acharam fora do alcance de seus inimigos.

– Senhor, disse o desconhecido, desejava saber o nome de quem tão generosa e valentemente me livrou da morte.

– Chamo-me Alfredo de Aguiar.

– Obrigado.

A rápida carreira, que levavam, não permitiu mais longas conversações.

Em breve chegaram ao fim da floresta. A estrada corria aí em diante pelo centro de uma [espessa poeira]; a paisagem pois nem tinha a selvática e pomposa majestade da mata, que acabavam de atravessar, nem o aspecto risonho de um campo cultivado.

O machado e o fogo tinham outrora derrubado a floresta virgem, que aí se alevantava e que nunca mais se poderia erguer, assim como as nossas primeiras ilusões, que, quando uma vez são destruídas, nunca mais reverdecem.

A mão do homem tinha em outro tempo amanhado esse terreno, que agora abandonado apresentava só ervas rasteiras e árvores enfezadas, disseminadas aqui e acolá.

Alfredo seguiu um trilho, que lhe indicou o seu novo companheiro de viagem; e em breve alcançaram um pequeno descampado, no meio do qual se erguia uma humilde choça, coberta de sapé, a cuja porta foi bater o desconhecido.

Só então pôde Alfredo reparar em suas feições. Era de estatura mais que mediana; de ombros largos e carnudos, cintura fina, apertada por uma larga tira de couro, que segurava a faca. Os canos das botas abaixados deixavam ver as pernas musculosas. O rosto trigueiro, sombreado por uma barba preta, tinha traços regulares; seus olhos exprimiam certa vivacidade e intrepidez, e tudo nele revelava agilidade e força.

Uma velhinha veio abrir-lhe a porta. Ele tirou o chapéu e beijou-lhe a mão respeitosamente dizendo:

– Bons dias, minha mãe.

– Deus te abençoe, João.

Depois de ter saudado a sua mãe, João, pois já sabemos o nome desse novo personagem, dirigiu-se a Alfredo:

– Nossa casa é pequena e pobre, mas sempre chega para se descansar um pouco. Apeie-se senhor, e entre.

– Agradecido; tenho pressa.

– Razão demais. O seu cavalo está cansado e, se continua a viagem, não poderá caminhar senão muito devagar, entretanto que deixando-o descansar um pouco, ele recobrará as forças, num instante ganhará o tempo perdido, e afinal chegará o senhor mais depressa ao seu destino.

– O que João dizia era sensato, e Alfredo cedeu. João tomou o cavalo pela rédea:

– Entre, senhor, disse ele; minha mãe vai dar-lhe uma xícara de café, que ela sabe fazer como ninguém, e eu levo seu animal para aquele pasto onde há de regalar-se.

Alfredo entrou, e a velhinha correu à cozinha donde daí a pouco voltou trazendo duas xícaras de café, uma para seu hóspede e outra para o filho, que não tardou a chegar.

– João, não vejo teu cavalo, gritou ela.

– Coitado! nunca mais Vm. o há de ver.

– Por quê?

– Morreu.

– Quando?

– Hoje mesmo.

– De quê?

– De bala.

– Como?
– Foi um presente de chumbo que me dirigiram, e que o coitado recebeu em meu lugar.
– Quiseram matar-te? exclamou a velha assustada só com esta idéia; não estás ferido?
continuou ela correndo para seu filho.

– Não graças àquele senhor, minha mãe.
– Oh! como lhe agradeço, disse a velha apertando com ardente agradecimento as mãos de Alfredo. A Virgem Santíssima lhe pague.

– Não tem motivos para isso, o que lhe salvou a seu filho foi a coragem e o sangue frio de que é dotado.

– Estava arranjado; se não fosse o senhor, estaria, a estas horas, estendido morto ao pé de alguma árvore.

– João, interrompeu a velha, dize-me como e por que foi isto, que quero ralhar contigo.

– Não o há de poder fazer, porque não tenho a menor culpa.

– Pois bem, conta tudo, e nós veremos.

– Então lá vai a história tintim por tintim.

“Há tempos o Joaquim Grande, que anda sempre com fumaças de valentão, encontrou-se comigo na venda do arraial. Sem o menor motivo, começou a inticar com as pessoas que ali estavam. Todos o aturavam pois têm medo dele. Depois dirigindo-se a mim começou a dizer-me chalaças; não lhe respondi.

“Animado com o meu silêncio, passou aos insultos; confesso, minha mãe, que só a muito custo pude conter-me; porém lembrei-me dos seus pedidos, e fiquei na moita; mas sentia zunirem-me os ouvidos, e o corpo me tremia todo de raiva. Até que enfim ele dirigiu um insulto à memória de meu pai, então não havia remédio, levantei-me e sempre calado o sovei deveras, creio mesmo que lhe quebrei alguns dentes.

“Parece que o homem tomou isto ao sério, e hoje, acompanhado de seu irmão e primos foi-me esperar na estrada, naturalmente porque soube que eu tinha ido ontem à vila. Na volta vinha eu muito cansado, quando de repente ouço o estrondo de quatro tiros e sinto duas balas passarem-me junto das orelhas. Finquei as esporas no cavalo; mas ele estava mortalmente ferido, e por mais esforços que fez não pôde correr, arrastou-se um pouco e caiu morto. Ocorreu-me então uma boa idéia, deixei-me também cair, fingindo-me morto.

“Para verem se com efeito eu o estava, ou para me acabarem de uma vez, caso o não estivesse, os tais sujeitos se dirigiram para mim, sem terem porém o cuidado de tornar a carregar as armas; era o que eu queria. Quando os vi bem perto, levantei-me, e atirei-me sobre o Joaquim Grande, que vinha na frente...

– Mataste-o? perguntou a velha empalidecendo.

– Felizmente creio que apenas lhe fiz um arranhão; ainda que o covarde bem o merecia, contudo a morte de um homem deve pesar muito na consciência, e eu estimo muito ter ele escapado dela. Os outros três vieram sobre mim; nisto apareceu o Sr. Alfredo, a sua coragem atemorizou os meus assassinos, que se afastaram; e eu pude saltar sobre a garupa de seu cavalo, e aqui estou são como um pero, e decidido a viver muitos anos ainda, amando sempre a minha boa mãe, e também ao meu salvador.

Agora, senhor, queria pedir-lhe um favor: deixe-me apertar a sua mão, disse João voltando-se para Alfredo.

– Com muito gosto meu amigo.

Os dois mancebos apertaram-se as mãos, e João exclamou:

– Dedicção até a morte.

Daí a pouco Alfredo se despedia da boa velha.

– A Virgem Maria o leve em sua santa guarda, disse-lhe ela, pois o senhor poupou a uma pobre mãe as mais terríveis dores.

João acompanhava Alfredo porque tinha, dizia ele, de ir para os mesmos lados; além disto, devia guiá-lo por um outro caminho, para que se não encontrasse com Joaquim Grande e seu rancho.

João montava um velho e bisonho burro, que há muito tempo tinha sido retirado do serviço ativo, e que ele governava unicamente com uma corda, que lhe amarrava no queixo, pois que os arreios que possuía haviam ficado com o seu cavalo morto.

Daí a duas horas estavam à vista de Santo Antônio.

– Aqui devemos nos separar, disse João, pois não quero entrar no arraial montado deste modo.

– Dize-me primeiro, se me podes ensinar onde mora um certo Sr. Gustavo Martins.

– Nada mais fácil. É seguir a estrada direitinho, atravessar o arraial, e a uns duzentos passos adiante, mesmo à borda da estrada, encontrará uma casa caiada, e com as janelas pintadas de verde, é aí.

– Bem, eu vou para essa casa, e logo que pudeses vem procurar-me.

– Sim, senhor.

– Adeus, João.

– Adeus, Sr. Alfredo.

Os dois separaram-se. Alfredo entrou no arraial, e João tomou por outro caminho.

(Continua)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 5 de maio de 1856

O COMENDADOR.

Por Francisco Pinheiro Guimarães

Capítulo V

O arraial de Santo Antônio está situado sobre a chapada de uma pequena colina, para a qual se sobe por íngremes e tortuosos trilhos.

Dali se descobre um desses panoramas tão comuns na parte montanhosa na província do Rio de Janeiro, que chegam, apesar de sua beleza, a cansar o viajante pela sua monotonia.

Até onde alcançam os olhos não se avistam senão montanhas, que se sucedem rapidamente, deixando entre si estreitíssimos vales; julga-se ver as ondas altaneiras de um mar encapelado de súbito solidificadas.

Alguns montes conservam ainda o seu manto de primitiva verdura; outros apresentam as bem alinhadas fileiras de cafezais; outros enfim já roçados; mas ainda não plantados, nus de toda a vegetação, à exceção dos cumes, onde de ordinário deixam ficar os nossos lavradores um resto da floresta, que se meneia ao vento como o cocar do belicoso índio.

Compõe-se o arraial de umas trinta ou quarenta casas, todas térreas, feitas de pau a pique, e de miserável aspecto.

A única caiada era a de Gustavo Martins, contrastando assim com as outras, cujas paredes mostravam o barro mal-amassado, e alisado pela mão de ignorante obreiro.

Formam elas um círculo irregular, no centro do qual se eleva uma velha igreja, que se sustenta sobre escoras, como um velho paralítico sobre suas muletas.

Era um domingo, e o humilde lugarejo apresentava uma animação, bem diferente do sossego dos outros dias semana.

Numerosas cavalgaduras estavam à porta do pequeno templo, mostrando que muita gente da vizinhança tinha concorrido à missa, que nesta ocasião se celebrava.

Com efeito a igreja estava cheia de povo. Quem visse tão grande afluência talvez supusesse, que o espírito religioso se tem ainda conservado no campo; mas uma observação mais atenta não tardaria a vir desenganá-lo.

Infelizmente, se o roceiro conserva a fé dos feitiços, não tem a da religião; a este respeito difere pouco do rapazola da cidade, que vai à igreja para namorar.

Se as festividades do culto são na roça muito concorridas, é isto devido a serem aí elas consideradas como um único divertimento para o povo, e não como outro objeto de mais elevação e respeito.

Tinha acabado a missa naquele momento, e diversos ranchos de famílias já vinham saindo do templo.

Todos estavam com os vestidos domingueiros, pelo exame dos quais facilmente se podia discriminar a qual dos dois partidos pertenciam os que os trajavam; se ao lado conservador, que quer que permaneçam intactos os hábitos dos nossos antepassados, os primeiros colonos portugueses; se ao lado progressista, que procura promover neles uma completa reforma, obedecendo à influência francesa, que, pelo intermédio da corte, já se faz sentir até aos confins da província.

O Sr. Lourenço e sua família representavam o partido conservador em toda a sua pureza.

Era um homem magro e seco, que parecia ter os seus 60 anos. Os seus cabelos grisalhos, então cobertos por um prodigioso chapéu de Braga, nunca viam pente, e lhe ocultavam parte da testa. Suiçinhas de uma polegada de extensão ornavam-lhe a parte superior e lateral do tostado carão; o resto estava perfeitamente rapado neste dia; mas não nos outros, pois o Sr. Lourenço só fazia a barba aos sábados à noite, para ir aos domingos ver a Deus. Vestia uma jaqueta de lila preta, sob a qual se via um curtinho colete de fustão branco. Um enorme botão de pedras falsas fechava-lhe a abertura da camisa, branca como a neve; seu pescoço, que nunca sofrera a opressão da gravata, estava preso entre dois colarinhos tão engomados e de tais dimensões e rijeza, que quase lhe cortavam as orelhas, e o obrigavam a voltar o corpo todo quando tinha de volver a cabeça. A

calça de metim branco com um imenso alçapão, era direita, apertada e excessivamente curta. Trazia aos pés meias azuis, e uns sapatos de couro cru de bezerro.

Suas duas filhas, as quais compunham toda a sua família, traziam uns vestidinhos brancos de mangas curtas, e decotados, cujas cinturas chegavam-lhe até aos sovacos, e sem nenhuma roda, o que claramente patenteava as suas formas rechonchudas; e como eram também mui curtos, deixavam ver-lhes as pernas até acima dos tornozelos, o que era um trajar muito honesto, segundo a opinião do Sr. Lourenço, pela simples e peremptória razão de ter sido este o modo de vestir das moças de seu tempo.

As duas raparigas andavam com um passo lento, tesas e sem darem a menor ondulação ao corpo; os braços encostados aos lados do peito, as mãos cruzadas adiante sobre a cintura, trazendo em uma delas um lençinho seguro pelo meio.

Com os olhos sempre baixos, não olhavam para as pessoas que encontravam, senão às furtadelas; e aí delas se encarassem com um homem, pois era isso um crime, que seu pai não lhes perdoaria; e a mão do honrado Lourenço nada tinha de leve, elas bem o sabiam, porque freqüentes vezes lhe haviam experimentado o peso.

A educação que este lhes dava era das mais austeras; mas parece que o diabo nada perdia com isto, antes pelo contrário, pois as pessoas bem informadas, ou as más línguas, como as queiram chamar, asseguravam que as tais meninas, tão tímidas na presença do pai, e que não podiam responder sem enrubescerem, ouvindo a mais simples pergunta, que lhes faziam os mais velhos amigos da casa, tinham um desembaraço extraordinário quando iam às horas mortas da noite conversar com os rapazes ao pé das bananeiras do fundo da chácara; o que porém não obstava a que o Sr. Lourenço todos os dias a si mesmo se elogiasse, pela boa educação que dava às suas filhas, à imitação de seus avós; pois era a única, dizia ele, que podia fazer as meninas castas.

– Sou capaz de jurar, exclamava freqüentemente, que as minhas pequenas nem sabem de que cor são os olhos de qualquer dos homens com quem mais vezes se encontraram.

Ao que as tais más línguas respondiam, já se vê que fora da presença dele; que se assim fosse não era de admirar pois que elas só falavam com os rapazes às escuras, e que se ignoravam isso, sabiam decerto coisas muito mais importantes.

O partido progressista era, entre as damas, representado pela Sra. Marianna e sua filha Catharina.

A primeira, viúva ainda frescalhona e bem disposta, trajava um vestido de cor amarela, talhado à antepenúltima moda, sobre o qual se destacava uma manta de seda encarnada, aqui e ali mofada.

Trazia presos às orelhas grandes pingentes, e uma *ferroniere* [*sic, ferronière*], que lhe cingia a testa tudo de ouro falso. Uma touca preta, único sinal de viuvez, completava seu brilhante vestuário.

Sua filha tinha um vestido de chita do mais sarapantado padrão, decotado e de mangas cumpridas. Uma grinalda de flores artificiais, que da corte lhe trouxera um primo, caía-lhe, o mais desengaçadamente possível sobre a testa.

Com um desgarro admirável ambas elas apertavam a mão a todos, e com todos falavam e riam alto, sem o menor motivo, a não ser o de quererem chamar sobre si a atenção dos circunstantes.

Era porém entre os homens que se encontrava o mais perfeito tipo desse partido. Esse tipo chamava-se Leonardo, tinha 26 anos de idade, e era muito alto, muito magro, bastante feio e até vesgo. Calçava sapatinhos envernizados de entrada baixa, que deixavam ver umas meias cor-de-rosa, sobre as quais passavam as correias, que prendiam as esporas; trazia uma calça de casimira, de chão azul claro, semeado de flores roxas, e não usava de colete, de maneira que a casaca preta, já muito safada, deixava ver o peito da camisa, onde se ostentavam três botões diversos na forma, no tamanho e na matéria de que eram feitos. Uma gravata branca se enrolava em torno de seu pescoço comprido, e tinha na cabeça um chapéu de pele de lebre.

Os quatro dedos da mão esquerda sumiam-se em uma imensa luva de lã verde, ficando o polegar nu; entre este e a palma da mão segurava a outra luva, e com a mão direita descalça brandia uma bengalhinha de barbatana, com que constantemente açoitava o ar.

Ajunta-se a isto uma juba, untada por tal modo de sebo de Holanda, que parecia ter sofrido uma imersão; um par de bigodes, escândalo da gente séria do lugar, e uma luneta que, acusado de grandes esforços e de muita careta, procurava fixar no olho direito, e ter-se-á sem mais nem menos

o Adonis, com quem sonhavam e por quem suspiravam todas as beldades do arraial; que era invejado pelos seus companheiros, e que excitava as iras de todos os velhos, com o seu luxo e desperdícios; enfim, aquele que empunhava com mão firme e despótica o cetro da moda e do bom gosto. Esta alta posição tinha ele granjeado depois da sua volta da corte, onde residira alguns meses.

Antes disto não tinha a menor importância, porém dali viera tão completamente metamorfoseado, que os seus amigos mais íntimos o não reconheceram pois até nem falava como outrora.

Tendo lido meia dúzia de romances, escolheu algumas palavras e frases, que não entendia; decorou-as e as encaixava a torto e a direito em qualquer conversação, com grande admiração de seus ouvintes, que não cessavam de admirar a sua sábia.

Dentre esta coleção de figuras mais ou menos ridículas, sobressaía como o lírio isolado no meio de agrestes plantas, uma personagem muito nossa conhecida.

Era Emilia.

Estava de luto pela morte de sua madrinha; um vestido de lã preta afogado de mangas compridas lhe cobria o corpo, que, livre do espartilho, que as defeituosas tornaram artigo sem o qual não é decente aparecer na sociedade, se mostrava ainda de mais admirável perfeição.

Um chapelinho de palha de abas largas, à camponesa, resguardava do sol o seu mimoso rosto, deixando escapar duas compridas e bem fornidas tranças de cabelo, que se prolongam pelas costas abaixo. Tinha pela mão duas meninas.

Junto dela estava um homem de idade madura, baixo e repleto. Sua testa larga apresentava duas fundas rugas, que denotavam habitual concentração de espírito e uma firmeza de caráter não vulgar; seus olhos, porém, tinham a expressão da mais decidida bondade.

Era o Sr. Gustavo Martins, o qual dava o braço à sua mulher a Sra. Theodora dotada de uma dessas fisionomias, que revelam a maior tranquilidade de espírito.

As meninas que Emilia conduzia pela mão, eram filhas deste casal, e portanto primas dela.

Apenas avistou a família de Gustavo, Leonardo correu ao seu encontro, fazendo três profundas cortesias, como ninguém era capaz de fazer por todos aqueles contornos, fruto de algumas lições de dança que tivera na cidade.

– Bons dias, meu rapaz, como vais de saúde, disse lhe Gustavo.

– Um atrevido malefício me vai corroborando a existência, respondeu Leonardo com seu costumado desprate.

– O que diabo quer isso dizer?

– Pelos lábios do mancebo deslizou-se um sorriso, que bem mostrava a compaixão que tinha ele da ignorância de Gustavo, e com ar de grande satisfação de si mesmo, perguntou:

– Então, o senhor não me compeetra?

– Não, por certo.

– Pois isto quer dizer que tenho as fontes da vida conspurcadas pelos mais doces sentimentos, que me vão minando o meu todo sensível com horrídas dores...

Isto foi dito com ar sentimental e voltando-se para Emilia.

– Ta-ta-ta, interrompeu Gustavo.

– Como?! Ainda não me entende? Pois eu não sei orar senão com termos esmerilhados e não posso usar das frases chulas da gente baixa, que *fragosas* amenizam os órgãos da *ouvição* das belas. Que o digam essas senhoras, representantes do amável sexo, se não tenho razão.

Gustavo e sua família não puderam conter o riso ao ouvir este último rasgo da eloquência enfática de Leonardo.

Este, porém, sem perturbar-se dirigiu-se a Emilia, e apresentou-lhe o braço dizendo:

– Bela Rosa vespertina, digne-se de aceitar o meu braço.

– Obrigada, senhor. Vou aqui com essas pequenas.

Neste momento desembocava no largo uma grande cavalgata.

Na frente vinham dois homens como batedores; após eles seguia-se a principal personagem do bando:

O Sr. comendador Gonçalves de Amarante.

Era um homem alto e ossudo, tendo suas feições fortemente pronunciadas: o nariz adunco como o bico de uma ave de rapina, o lábio inferior grosso, vermelho e pendente, denunciavam nele um caráter duro e voluptuoso. Seus olhos pequenos e vivos estavam em constante mobilidade, ora

olhando para adiante, ora para trás, e ora para os lados, como se ele pressentisse sempre um perigo, sem saber porém de que lado viria.

Espessas sobrancelhas arruivadas davam à sua fisionomia, sempre carregada, um ar de incrível maldade. Umas suíças bem fornidas, e cor de fogo, não podiam ocultar uma larga cicatriz, que lhe sulcava o rosto. Trazia à cinta uma faca de prata de esmerado labor, e pela abertura dos coldres viam-se os cabos de um par de pistolas. Vinha montado em soberbo cavalo que com destreza dirigia, e cercado por oito ou dez indivíduos...

Estes nem eram seus criados nem seus iguais; pertenciam a esta classe de homens tão semelhante aos antigos *bravi* da Veneza, e a quem nós chamamos *capangas*.

Todos tinham aspecto repugnante e feroz; uns estavam de jaqueta, outros em mangas de camisa, cujas aberturas deixavam ver os peludos peitos, sobre os quais pendiam [*sic*, pendia] uma multidão de bentinhos, feitiços, dentes de porco, figas, etc.

Vinham armados como o comendador, trazendo de mais grandes bacarmates de boca de sino.

Aqueles por quem passava este grupo tiravam humildemente os seus chapéus; mas essas saudações eram apenas correspondidas.

O comendador, ao encontrar-se com a família de Gustavo, parou e dirigindo-se a Leonardo, que estava junto de Emilia, mas cravando os olhos nesta:

– Leonardo, como vai seu pai? perguntou.

– Excelentíssimo, o estado moral...

– Já vejo que queres começar algum tolo discurso, e impingir-me os teus costumados palavrões.

– A palavra é que distingue o homem do bruto, respondeu Leonardo; portanto, ergo, por conseqüência, quanto mais dulcificada é ela maior é a diferença.

– Parece que de propósito queres impacientar-me, replicou o comendador bruscamente... és um tolo... Ah! bons dias, Sr. Gustavo.

– Deus o salve, Sr. Comendador.

– Fez muito bem em não ter prendido para soldado aquele rapaz, que lhe indiquei; depois soube que era filho de viúva e bem comportado.

– Eu o tinha V. S.^a

– Não sei porque não diz excelência.

– Não me consta que a tenham os comendadores.

O comendador mordeu os lábios com raiva, mas disfarçando continuou:

– Está bem. Tinham-me prevenido contra o rapaz; intrigas... más informações, o que quer... todos erram.

– É verdade.

– Ah! quem é esta mocinha que vejo pela primeira vez, disse o comendador apontando para Emilia, que estava vermelha como um rubi, pois desde o princípio deste colóquio ele não havia despregado os olhos de cima dela, e seu olhar era mais que insultante, cheio que estava de brutal lascívia.

– É minha sobrinha.

– Por Deus que me não enganaram!!! Havemos, minha pequenota, de fazer conhecimento mais íntimo, pois sou apreciador de bons bocados; e debruçando-se do cavalo deu com seus dedos curtos, grossos e cabeludos uma pancadinha na face de Emilia.

Ela fez-se pálida como a morte; o sangue fugira-lhe do rosto; mas logo voltando, cobriu-a do mais belo carmesim, e com a voz embargada e trêmula exclamou:

– Sois um insolente.

Essas palavras foram ouvidas por aqueles que mais próximos se achavam, os quais, curiosos, chegaram-se ainda para mais perto.

Reinou um grande silêncio. Os olhos do comendador faiscaram; mas logo soltando uma risada irônica:

– Como é zangadinha!!! disse, que mau coração que tem!!!

Depois, dirigindo-se aos espectadores desta cena, continuou:

– São denguices das moças da cidade, cheias de afetação, e que se mostram encolerizadas daquilo de que mais gostam. Aposto que esta sonsinha tem por lá tido mais namorados do que eu

tenho cabelos na cabeça, aos quais tem dado tantos beijos, que nem tem conta... Se acaso, o que eu duvido, tem ficado só nisso.

Esta saída contra as moças da cidade produziu grande hilaridade nos circunstantes, cumprindo notar, porém, que foram as mulheres que mais alto riram-se.

– O senhor, disse Gustavo exasperado chegando-se para ele, insulta infamemente a minha sobrinha.

– Não se enraiveça também, Sr. Gustavo. Apre, pelo que vejo toda a família tem mau gênio; mas isto há de logo acalmar-se, eu o espero... É verdade, com a conversa, já ia me esquecendo de preveni-lo que comprei a dívida, que o senhor tinha contraído com o Silva, ouviu, Sr. Gustavo?

– Fico ciente.

– Estimo muito. Até mais ver. Adeus, menina cruel...

E esporeando o cavalo, partiu seguido pela sua comitiva.

Apenas desapareceu levantou-se logo no largo um imenso zunzum.

Todos os que haviam assistido a esta cena foram logo narrá-la àqueles que a não tinham presenciado, fazendo vários comentários, e acrescentando alguma coisa, de maneira que em breve ela adquiriu grandes proporções.

A família de Gustavo tinha-se entretanto encaminhado para casa.

Na fisionomia de seus membros estava impressa a preocupação e a tristeza; e até o próprio elegante e bem falante Leonardo, não achando mais nenhuma de suas eloqüentes expressões, nem querendo mais acompanhá-los, separou-se logo, e desapareceu.

(Continua)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 6 de maio de 1856

O COMENDADOR.

Por Francisco Pinheiro Guimarães

Capítulo VI

Aos domingos, depois da missa, reunia-se em casa de D. Marianna numerosa companhia. Aí sabiam-se todas as novidades; palrava-se e discutia-se sobre todos os objetos, e especialmente, diziam os inimigos desta senhora, sobre a vida alheia, o que era uma injustiça, pois só se falava neste assunto, quando não havia outro, o que porém, cumpre confessar, freqüentemente acontecia.

A sala, em que D. Marianna recebia as suas visitas, era bastante grande, assoalhada, mas não forrada. Das paredes, apenas rebocadas e enegrecidas, pendiam quatro quadrozinhos enfumaçados e que traziam um letreiro, anunciando que representavam as aventuras de *René e Atla* [sic].

Encostadas às paredes havia uma meia dúzia de cadeiras cujos assentos, outrora de palhinha, eram agora de tábuas de pinho, pregadas com grossos pregos. Além disto algumas não tinham os pés de igual comprimento, e outras nem tinham o número requerido deles; de maneira que as visitas, à exceção somente de algum equilibrista desejoso de mostrar as suas habilidades, as deixavam em seu lugar como para somente servirem de ornato, e se sentavam em duros bancos de pau.

Nesse dia havia bastante gente.

D. Catharina jogava a bisca com três rapazes, servindo-se de um baralho de cartas portuguesas, a quem o tempo e o uso tinham dado dobrado volume, cobrindo as cartas com uma espessa crosta.

D. Marianna servia o café, conversando ao mesmo tempo com outros indivíduos, que perto deles se achavam.

Em um canto estava uma tia dela, a Sra. Euphrasia. Era uma velha de cabelos brancos, alta e seca como uma múmia; sua pele fortemente enrugada tinha essa cor amarela-terrena, própria das mulheres de avançada idade, que têm passado a sua vida no campo; seus olhos porém haviam conservado certo brilho e uma vivacidade particular. A boca era desguarnecida de dentes; os lábios delgados e brancos tinham os ângulos repuxados para cima, de maneira que davam-lhe um ar de sarcástica maldade. Era por todos aborrecida, e tida em conta de má mulher.

Com efeito, a ninguém poupava, nem mesmo à sua sobrinha, a cujas sopas vivia. Nunca se compadecia, nem lamentava desgraça alguma; antes parecia comprazer-se com os males, que sobrevinham a qualquer pessoa.

Em moça fora bela, e tinha vivido na abundância; estava agora velha e pobre, por isso votava ódio e guerra à humanidade.

Conservava-se Euphrasia silenciosa a fazer renda, no que era muito perita; não perdia porém uma só palavra do que se dizia em torno dela, e se porventura falava-se em algum triste acontecimento, ouvia-se de repente a sua risadinha estridente. Muita gente a tinha ouvido rir assim; mas chorar nunca.

A conversação estava bem animada, quando olhando por acaso pela janela, viu D. Marianna o Sr. Lourenço, que a cumprimentava.

- Bons dias, meu vizinho, não quer descansar?
- Não, obrigado, senhora vizinha, respondeu Lourenço chegando-se.
- Venha tomar uma xícara de café.
- Não é possível, tenho de ir adiante.
- Ora, isto não há de ser coisa de pressa, entre um instantinho.

Lourenço não tinha presenciado a alteração que tinha havido antes entre o comendador Gustavo e a sobrinha deste. O bom do velho era curioso; e como não sê-lo, residindo-se em um lugar, onde tão raro são os acontecimentos, e a vida tão monótona?

Tinha pescado algumas coisas aqui e acolá; mas bem sabia que só ouviria a história desta alteração, com todos os seus acontecimentos e momentos, em casa de D. Marianna, e por isso para lá se dirigiu. Porém não ousava entrar nessa casa, pois que a ele, austero conservador dos bons

costumes antigos, repugnava fazer parte de uma companhia onde as senhoras conversavam familiarmente, e até jogavam com os homens que as iam visitar, o que na sua opinião era o cúmulo do descaramento.

Estas idéias, que parecem tão singulares a nós habitantes das cidades, são as de quase todos os pequenos agricultores, de maneira que o viajante, que percorre o nosso interior, seria levado a crer que nele não existem mulheres, se acaso não avistasse, de vez em quando, por alguma porta entreaberta, a ponta traiçoeira de um vestido, ou um par de olhos bem negros espreitando curiosos por alguma fresta.

Por isso o comportamento de D. Marianna e de sua filha era um escândalo para certa gente do arraial, que se tinha em conta de rígida, honrada, e entusiasta das velhas tradições.

O Sr. Lourenço, que pertencia a esta parte da população, nunca ia portanto à casa daquelas senhoras.

Estava pois perplexo entre a sua curiosidade e a antipatia que tinha aos hábitos de D. Marianna; afinal venceu a curiosidade, e ele entrou; mas só depois de muito rogado, pois queria desculpar-se perante seus amigos e perante a sua consciência, com os instantes pedidos de D. Marianna, os quais, sem muita grosseria, não poderiam ser desprezados.

Ela de seu lado não poupara instâncias; não porque o estimasse muito, mas porque a sua visita era para ela um triunfo.

Apenas Lourenço sentou-se, a conversação interrompida pela sua chegada, não tardou a reatar-se. O assunto dela não podia ser alegre, pois a velha Euphrasia tinha um ar muito risonho.

– O pobre do Gustavo não está em bons lençóis, disse um sujeito.

– O que é verdade é que eu não lhe queria estar na pele, disse outro.

– Tanto mais que o senhor comendador já lhe tinha birra.

– Então por quê?

– Ora... que sei eu?... parece-me que o Sr. comendador pediu-lhe uma coisa muito insignificante, e ele por teima não quis servir... tontices de velho...

Um dos rapazes que jogava a bisca, interrompeu-o:

– Deixe-se disso, Sr. Manduca, o senhor sabe perfeitamente porque é.

– Não sei tal. Isto a que você refere, se [*sic*, só] são histórias e calúnias, que levantam os inimigos do Sr. comendador.

– Como está mudado, Sr. Manduca; antes dele lhe ter mandado matar os bois, com o falso pretexto de que iam às terras dele fazer estragos, o senhor falava dele a bandeiras despregadas; mas depois disso parece que o acha uma excelente pessoa...

Todos sabiam que isso era verdade; e o Manduca não tendo pois que responder contentou-se em levantar os ombros em ar de desdém.

– Então qual é o motivo? perguntou um outro indivíduo; já que você sabe-o diga.

– Não sou eu só que o sei, continuou o rapaz, sabe-o a maior parte das pessoas presentes; mas têm medo de falar nessas coisas; porém eu, como não tenho papas na língua, vou contar-lhes tudo; ouçam:

“O Antonico da Serra estava para se casar com uma rapariga bonita, como vocês todos sabem, por infelicidade deu ela nos olhos do comendador; a rapariga gostava de seu noivo, e o comendador, para ver-se livre dele, imaginou que o que havia de melhor era fazê-lo recrutar, e disse ao Sr. Gustavo, que era inspetor do quartelão, que o prendesse. Ora, o Antonico é um bom trabalhador, bem comportado, e filho de viúva. O Sr. Gustavo, apesar das ordens e mesmo das ameaças do comendador, não fez o que este queria, e não contente com isto, avisou a Antonico do que havia, o qual se pôs logo a panos com a sua noiva e mais família, e como não achasse comprador para um pedaço de terra que tinha, o Sr. Gustavo teve a bondade de ficar com elas, comprando-as para o que, segundo dizem, teve de pedir dinheiro emprestado. Eis aqui o que o Sr. Manduca chama tontices de velho. Quanto ao comendador, não lhe faltam histórias como esta, com a diferença de terem quase todas êxito mais feliz para ele; eu sei de uma...

Marianna, que estava em brasas desde que o rapaz começara a falar, chegou-se a ele e disse-lhe baixinho:

– Por quem é, não me comprometa mais; cale-se para seu bem.

– Marianna, deixa-o falar, disse a velha Euphrasia, que ouvira o que ela pedira ao rapaz, e que ria-se com o seu riso maldoso.

– Sr. Juca, não lhe dê ouvidos. Não vê que assim faz mal a si mesmo e a mim...

– Pois bem, já que em sua casa não pode a gente dizer o que sente, eu me retiro. Adeus, meus senhores e senhoras, passem muito bem.

– Este rapaz tem a cabeça muito esquentada, disse Manduca, apenas ele saiu. Queira Deus que não lhe suceda alguma... ainda que uma liçãozinha não lhe faria mal.

– Mas o que aconteceu hoje entre o Sr. comendador e Gustavo, perguntou Lourenço, que até então estivera calado.

– Um sujeito que ali estava contou-lhe tudo por miúdo, procurando porém atenuar o que houvera de repreensível no proceder do comendador, e afeiar o de Gustavo e o de Emilia.

Contudo, Lourenço, que, apesar de prudente, era homem reto, não pôde deixar de dizer:

– Eu por mim acho que o comendador comportou-se muito mal; e que Gustavo e sua sobrinha fizeram o que deviam.

– Não diga tal, Sr. Lourenço, exclamou D. Marianna assustada por ver que pela segunda vez naquele dia ousava-se levantar a voz em sua casa contra o procedimento do comendador. – Não diga tal, continuou ela, o que o Sr. comendador disse foi apenas filho de seu caráter jovial, e não era motivo para que a tal sirigaita, que não tem aonde de cair morta, se pusesse logo nas pontinhas dos pés, chegando até a descompô-lo.

– Admira-me muito que o Sr. Lourenço pense deste modo, disse o Manduca, e que queira desculpar a Gustavo, que por um dito insignificante até teve o trevimento [*sic*, atrevimento] de ameaçar o Sr. comendador.

Lourenço não queria questões, sobretudo questões que o poderiam comprometer inutilmente; além disto, já a sua curiosidade estava satisfeita, e começava a ouvir as vozes de seus prejuízos que lhe bradavam que havia feito mal em ter ido ali. Assim pois pretextou o muito que tinha que fazer, e retirou-se para não continuar numa conversação, que começava a acender-lhe a ira.

D. Marianna não instou desta vez para que ele se demorasse.

Com a saída de Lourenço desapareceu todo e qualquer vislumbre de reprovação a respeito do comendador. As recriminações começaram a chover sobre o pobre Gustavo, e especialmente sobre Emilia, contra a qual já havia [fortes antipatias].

Ela entretanto era para todos afável e boa, melancólica[,] a ninguém procurava, mas a todos acolhia com afeição e tratava com carinho; era porém formosa, e por suas maneiras achava-se colocada muito acima dos habitantes do lugarejo em que vivia. A sua mesma superioridade, que não podia ser posta em dúvida, tornou-se para ela causa de dolorosos dissabores.

Guerra de morte tinha sido declarada pelo belo sexo de Santo Antão à pobre menina, que a ninguém ofendera. Os homens sempre deixam-se levar pelas mulheres e filhas, e além disto muitos rapazes a tinham requestado, e nenhum havia sido atendido.

Na roça, bem como nas cidades, as feridas feitas ao amor próprio são aquelas que menos facilmente se perdoam.

Porém para ser molestada nem tanto era preciso, bastava merecer o ódio do comendador, não que este fosse estimado, não; pelo contrário, todos o odiavam, porém temiam-o [*sic*] e ninguém ignora, para a vergonha da espécie humana que o temor faz servir com muito mais humildade e restrita obediência do que o amor ou a amizade.

Agora me perguntará o leitor, quem é este comendador, que tanto terror causava aos habitantes de Santo Antão? É, responderemos nós, um Senhor feudal.

Como?! um Senhor feudal em nossa terra no tempo das câmaras alta e baixa, do júri e da imprensa!!! Decididamente está louco o pobre romancista.

Isto é o que talvez dirá o habitante das nossas grandes cidades; mas não decerto aquele que delas vive arredado.

O governo em nossa terra é um pigmeu, cujos braços, muito curtos, apenas abarcam um pequeno círculo em torno dos grandes centros de população; para mais longe sua ação é nula, é um fantasma, de que zombam os criminosos. Se os crimes não são ainda mais comuns depende isto somente da boa índole do povo brasileiro.

Numerosos são nas entreprovincias os senhores feudais, raros porém já no Rio de Janeiro, onde apesar de maiores serem os progressos da civilização, contudo estamos certo, que ainda agora, procurando com algum cuidado, nela mesmo encontramos mais um desses poderosos fazendeiros que pesam como um flagelo sobre seus infelizes vizinhos.

Os antigos senhores feudais da velha Europa fundavam o seu poder numa ascendência ilustre pelos serviços feitos à pátria, nas leis, e nas idéias do tempo; e se era horrível e estúpida essa organização social, era contudo legal naquelas épocas; mas os nossos só estabelecem o seu domínio pelo dinheiro, pela força e pelo crime; e contra eles bradam todas as nossas leis e todas as idéias do século. Entretanto eles existem por uma atroz anomalia e para desonra do nosso país.

O Sr. Comendador Gonçalves de Amarante era Mineiro e filho de pais pobres; começara por tropeiro, passou depois a negociante de burros, no que, à força de barganhas e de criminosas espertezas, ganhou algum dinheiro; dotado de ambição, deixou essa profissão, por conta de outrem, a princípio, e depois pela sua, a levar escravos à serra acima, para vendê-los ali.

Muitas vezes, à força de maus tratos, arruinou alguma de suas *mercadorias*; mas era tão sagaz, que, apesar disso, soube arranjar uma boa fortuna neste infame negócio.

Um fazendeiro de Santo Antão devia-lhe dinheiro pelos negros, que lhe havia comprado; estes morreram; os juros acumularam-se com espantosa rapidez, e o pobre devedor viu-se obrigado a entregar-lhe em paga a sua fazenda.

Gonçalves pois tornou-se fazendeiro, galgando assim uma posição, em que podia dar largas ao seu gênio malfeitor e despótico.

Repellido, em razão de seu caráter, pelos homens sisudos, começou a chamar a si todos os mal comportados de freguesia; emprestou dinheiro a uns; deu a outros; e foi, assim formando rapidamente uma numerosa clientela. Pouco tempo depois houve uma eleição; o governo estava em riscos mui sérios de a perder. Gonçalves arregimentou os seus *capangas*, disputou a eleição a bacamarte deu ao governo completa vitória.

Em recompensa de tão assinalado serviço fizeram-o [*sic, forme usuelle au XIX^e siècle*] Comendador da ordem de Cristo!

Desde então a sua influência foi sempre crescendo. Tinha constantemente à roda de si um bando de criminosos, que, com sua alta proteção subtraía à justiça do país; homens sempre prontos a cometer as maiores atrocidades, que ele lhes ordenasse.

Sem opiniões políticas, era sempre do partido do governo contanto que este conservasse nos públicos, criaturas suas, deixando assim intacta a sua nociva influência.

Nenhum queria perder o seu valioso, mas infame apoio, e por isso todos se dobravam à sua exigência.

Em pouco tornou-se o terror da vizinhança; aumentava as suas terras roubando as dos vizinhos; era enfim o senhor absoluto de um raio de quatro léguas.

É verdade que a princípio nem tudo foram rosas. Alguns indivíduos por ele esbulhados de seus direitos tiveram a coragem de queixar-se aos juízes; mas debalde, pois estes ou eram criaturas suas, ou o temiam.

Um jovem juiz municipal que tinha caráter independente foi assassinado no dia seguinte ao em que lavrou uma sentença contra ele. A voz pública o denunciou como mandante de tão horrível crime; havia mesmo provas irrefragáveis, mas a polícia teve medo de proceder na forma da lei, e o atentado ficou impune.

Um outro juiz já tinha sido removido, a pedido dele, para os confins do império.

Vendo portanto os ofendidos, que a justiça pública os não protegia, apelaram para as armas; levou ele alguns tiros, um dos quais o feriu no rosto, mas escapou da morte.

Alguns daqueles que, desesperados de outro recurso, tinham lançado mão do crime para punirem o crime, foram condenados à força: eram dois irmãos, que intentaram vingar a morte de seu pai, barbaramente assassinado por ordem do Comendador.

Dessa época em diante, ao sair de casa, não dizia mais para onde pretendia ir, e andava sempre metido no meio dos seus *capangas*, que formavam entre ele e a bala vingadora uma muralha de carne.

De há muito ninguém ousava contrariá-lo. Imagine-se pois, como não deviam admirar-se todos ao verem Gustavo, que fora nomeado inspetor de quartirão por supor-se que, como os outros, vergar-se-ia aos caprichos do comendador, resistir-lhe abertamente na questão do Antonico, de que acima falamos.

Essa resistência a todos espantou, como se fosse um rasgo de tresloucada coragem. A inspetoria foi-lhe imediatamente tirada; e a colheita apareceu da noite para o dia reduzida a cinzas; mas todos tinham a certeza de que sobre ele estava iminente um castigo ainda mais severo.

A cena passada à porta da igreja tinha vindo aumentar os receios dos amigos de Gustavo.

- Pobre Gustavo! diziam alguns consigo mesmo.
- Gustavo e sua sobrinha são dois atrevidos, gritava o maior número, para que suas palavras fossem bem ouvidas.

(Continua)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 8 de maio de 1856

O COMENDADOR.

Por Francisco Pinheiro Guimarães

Capítulo VII

A casa em que Gustavo residia estava situada à margem da estrada, a uma distância de 200 passos do arraial, e isolada de toda e qualquer vizinhança. Em sua construção nada differia das mais casas de Santo Antão; porém suas janelas envidraçadas, as portas pintadas de verde, e as paredes exteriores caiadas de fresco, davam-lhe um aspecto mui diverso das outras, e mesmo certo ar de elegância.

O interior correspondia ao exterior; nada de luxo; mas havia um escrupuloso asseio; o assoalho sempre bem lavado, as paredes mui alvas, os trastes, ainda que velhos, eram tão cuidadosamente esfregados e estavam tão lustrosos que pareciam novos.

Gustavo era um desses homens para quem a apurada limpeza é uma necessidade da vida. Pouco se importava que a sua camisa fosse de grosseiro algodão, mas queria-a bem branca. Não tendo meios para viver em uma melhor habitação, contentava-se com a que possuía, procurando somente, à força de cuidados, torná-la o mais cômoda possível.

Como sabia um pouco de todos os officios, ele mesmo a pintava todos os anos, punha-lhe os vidros, e consertava os seus trastes, quando estes se deterioravam, de maneira que, com uma insignificante despesa, alcançava que ela fosse por todos considerada a mais bela das casas do arraial, dentre as quais distinguia-se como uma moça bonita, bem tocada e bem vestida distingue-se quando perdida em um grupo de velhas mal alinhadas e tabaquistas.

Junto da sala havia um quarto, o único que tinha forro no teto. Aí dormiam, antes da chegada de Emilia, o Sr. Gustavo e sua mulher. Assim, porém, que ela chegou, cederam-lhe imediatamente, apesar da resistência que a moça a isto opôs.

Era um pequeno aposento muito claro e alegre, com duas largas janelas, que deitavam para uma horta, e sobre cujos peitoris descansavam alguns vasos de barro cheios de terra, em que estavam plantadas várias flores.

O leito era de singelo pinho; as roupas da cama, bem que não fossem preciosas cambraias orladas de rendas, eram alvas como a neve, e isto bastava, e satisfazia a Emilia. Do lado da cabeceira do leito, e suspensos à parede viam-se dois quadros: um era a imagem de Nossa Senhora das Dores, o outro um retrato de D. Theresa em daguerreótipo.

Um espelho de vidro esverdeado, de moldura de jacarandá, cheio de antiquados [*sic*, antiquados] relevos, um lavatório, uma cadeira e dois imensos baús, completavam toda a mobília desse quarto.

Emilia, chegando da missa, dirigiu-se logo para ali, e deixando-se cair sobre a cadeira, ficou pensativa. Seus olhos fitaram-se no retrato de sua madrinha, e duas lágrimas, que por um momento ficaram suspensas das pálpebras, como gotas de orvalho que pendem das pétalas da rosa, rolaram-lhe, pérolas líquidas, pelas faces acetinadas.

Pensava Emilia naquela que fora sua mãe, senão no sangue, ao menos na criação e no amor, e que tão cedo a morte lhe roubara: pensava também na sua existência de outrora, tão cercada de carinho, tão sossegada e feliz.

Não eram porém, as saudades da vida da cidade, a falta de divertimento e festas, a ausência dos objetos de luxo, de que por tanto tempo fora rodeada, que motivavam seu pranto. Não, tudo isso pouco para ela valia. Julgava-se tão feliz na sua situação presente, quanto o podia ser depois de haver perdido D. Theresa, estando demais separada de Alfredo.

A pobreza não a assustava; conhecia-se com forças para suportar todas as privações; mas hoje se lhe havia revelado uma coisa, contra a qual não estava prevenida, e temia não ter a necessária robustez de ânimo para poder lutar com ela: era o desprezo com que o rico trata ao pobre, o forte ao fraco, o feliz ao desgraçado. Ela nunca antes o havia conhecido, nem experimentado, e na ingenuidade de sua alma julgava que não existia. Bem à sua custa acabava ela de perder esta ilusão.

Naquele mesmo dia tinha sido insultada na praça pública por um desses poderosos da terra; e débil mulher apenas pudera repelir o insulto. O covarde que a ofendera havia-se retirado rindo-se às gargalhadas, com o escárnio nos lábios e a ameaça nos olhos.

Seu tio e único protetor quis desafrontá-la; mas o que valia o pobre velho contra aquele, que, como a um verme podia esmagá-lo com o tacão de sua bota?

Deixemos Emilia embebida em suas tristes reflexões, e vamos assistir ao que se passa na sala entre Gustavo e o vigário da freguesia, que naquele momento entrava.

Era este um homem de seus setenta anos, com a cabeça toda branca, tendo o corpo ligeiramente curvado para o chão. Resplandecia, de ordinário, em sua frente esse ar de bondade e de contentamento, que só provém de uma consciência satisfeita; máscara com que nunca o vício pôde jamais encobrir-se; porém nessa ocasião, como em todas aquelas, em que uma calamidade pesava sobre alguém, seu rosto estava triste. O Reverendo vigário era uma exceção no nosso clero, em geral corrompido. Amado pelos bons, respeitado pelos maus, representava naqueles lugares o papel de Anjo da Guarda, como o Comendador o de Satanás. Este fazia as feridas, aquele as curava.

Os habitantes de Santo Antão estavam certos de vê-lo sempre junto a si amparando-os, e aconselhando-os, quando a desgraça lhes vinha bater à porta com a sua mão de ferro. Se temiam o Comendador, adoravam o seu pároco. Este pôde logo reconhecer quanta maldade havia no coração daquele, e imediatamente se afastou de sua companhia.

Mas o Comendador, que bem sabia quão grande era a influência do venerando pastor naquela povoação, com refalsada dobrez procurou angariá-lo.

Tentou a princípio os meios de brandura; tratava-o com respeito e amizade, e até, tão fértil é o gênio do mal, lançou mão de um meio que por pouco não lhe surtiu o melhor efeito. Mandou-lhe uma boa quantia, pedindo-lhe que a distribuisse pelos pobres, recomendando-lhe, porém, que não dissesse a ninguém que esse ato de beneficência dele havia partido. Isso abalou as convicções do pároco, levando-o quase a acreditar, que havia-se enganado, tomando por um perverso um homem de excelente coração, e estava prestes a pedir perdão a Deus, pelo crime que havia cometido, formando maus e falsos juízos do próximo, quando um acontecimento, que teve lugar daí a poucos dias, veio provar-lhe que a sua velha experiência não tinha errado; o Comendador distendera as garras, e bem mostrava ser tigre e não cordeiro.

Desde então o velho vigário tornou-se ainda mais reservado para com ele, que, vendo o mau resultado de seus *diplomáticos* afagos começou a tratá-lo com toda a aspereza; mas de balde, pois era impossível vergar ao mal aquela alma evangélica.

Não ousava o Comendador pedir ao crime os meios de livrar-se de tão forte antagonista; primeiro, porque malgrado seu respeitava-o, tão forte é o poder da virtude; em segundo lugar, porque temia exasperar contra si toda a freguesia. Não lhe poupava, contudo, dores e alfinetadas, que todas, porém, embotavam-se na resignação do vigário, o qual, para as evitar, não discrepava uma linha do seu costumado modo de proceder.

Apenas acabara de dizer a missa, soube logo da alteração que tinha havido entre o Comendador, Gustavo e Emilia.

Conforme o seu costume dirigiu-se logo para a morada da vítima. Não bateu à porta, para ele estavam abertas todas as portas, empurrou-a e entrou. Viu então Gustavo sentado, tendo a cabeça entre as mãos; e havia tanto desespero em sua fisionomia, que causava profunda compaixão.

– Deus esteja nesta casa, disse o vigário.

– Amém, respondeu Gustavo sem levantar a cabeça, e com modo um tanto seco.

– O que tens, Gustavo, que tão aflito te vejo, e que com tanta frieza me recebes?

– Perdão, Sr. padre, disse ele levantando-se; estava distraído.

– Senta-te, e dize-me o que te faz sofrer. Serão porventura tão grandes as tuas mágoas, que as consolações de um amigo tornem-se importunas?

– As suas nunca o podem ser; mas creio que não serão bastante para mitigar as minhas dores. Sua vinda me anuncia que já sabe do que hoje ocorreu; porém o que de certo ignora é que eu devia amanhã pagar uma dívida de um conto de réis, que contraí para comprar as terras de Antonico, esperando podê-lo fazer com o produto da colheita deste ano; mas vossa reverendíssima sabe que o malvado Comendador a mandou incendiar para vingar-se de mim. Entendi-me com Silva, meu credor, e este, conhecendo a minha posição, prometeu-me, à custa de um aumento de

juros, esperar até ao ano que vem. Estava pois descansado, quando hoje o Comendador participa-me que havia comprado essa dívida, e que por tanto era ele agora o meu credor.

– É uma desgraça; mas cumpre ter paciência...

– Ter paciência, meu padre!!! Não vê que o meu inimigo há de vir reclamar amanhã a paga dessa dívida, que comprou somente por saber que eu a não podia satisfazer? Não vê que à sua exigência seguir-se-á imediatamente uma penhora, e que então, velho como estou, serei enxotado desta casa, que eu mesmo construí, onde nasceram meus filhos, e onde esperava morrer? Não vê que as minhas terras só têm o valor que meu braço lhes dá, e que portanto sujeitando-se os meus bens a uma avaliação, e deles deduzindo-se a dívida, e os juros, pouco ou nada me ficará? Sem teto que me abrigue, e aos meus, terei de recorrer à caridade pública, e perseguido, como sou, pelo Comendador, quem sabe quantas repulsas não terei de sofrer? Poderei acaso ver com ânimo tranquilo minha mulher, meus filhos e minha sobrinha pedindo de porta em porta o chorado e negro pão da esmola, para matarem a fome? Ah! meu padre, não há paciência que tanto suporte!

Ao pronunciar estas palavras ergue-se de repente, tendo os olhos acesos de raiva, e com voz vibrante de raiva exclama:

– Sr. Comendador! não se ficará rindo das minhas lágrimas, há de pagá-las com sangue...

– Filho, filho, o que estás dizendo?

– Sabe em que meditava quando entrou, Sr. padre? Estava pensando que a minha espingarda não se acha tão enferrujada que não possa dar um tiro, e os meus olhos tão cegos que me façam errar um alvo tão grande como é o meu inimigo...

– Lembra-te, filho, que Cristo morreu na cruz implorando de seu Pai o perdão de seus assassinos.

– Cristo não era homem, era Deus... e demais, se tinha mãe, não tinha filhos. Não fale de resignação a quem, sem o menor motivo, um malvado persegue tão cruelmente. Julga que neste mundo há alguém que no meu lugar não procuraria vingar-se? Diga-me, se uma onça raivosa arremettesse contra o senhor, o que faria? Matava-a, não é assim? Pois bem, o Comendador é uma fera mais bravia que a onça; esta só dilacera as carnes; ele despedaça a alma e o corpo. Para que serve a paciência? Há muito que esse demônio pesa sobre nós todos. A cada nova atrocidade sua, tornamo-nos mais humildes, rojamo-nos no pó, metemo-nos mais debaixo de seus pés, e ele cada vez nos pisa e calca com mais força; despreza-nos como infames covardes que somos; e em parte tem razão. É preciso, pois, mostrar-lhe que no peito de algum de nós ainda os brios se não apagaram de todo.

– Bem, prossegue no teu intento, disse o vigário, vinga-te, mata o Comendador, imita-o enfim, e depois de quarenta anos de uma vida honrada, transforma-te em um perverso. Ninguém dirá mais: Gustavo o homem de bem, mas sim Gustavo o assassino! Tua família se envergonhará de ti, teus filhos te renegarão...

– Ah! perdão, meu padre, perdão! Esse homem faz-me desvairar...

– Sossega, filho, esquece as idéias sinistras, que por um pouco obscureceram a tua razão. Deus sempre protege os bons, cobra ânimo, que hás de sair puro de tão cruel provança.

Nisto a porta do quarto de Emilia entreabriu-se e a moça apareceu.

– Bons dias, Sr. vigário, disse ela. Meu tio faz-me o favor de dar uma palavra?

– Estou agora tratando de coisas importantes, espera um pouco, menina.

– Não menos importante é o que tenho a dizer-lhe. Peço-lhe encarecidamente um momento de atenção.

– O que quererá ela? pensou Gustavo; e voltando-se para o vigário:

– Dá licença?

– Pois não; vai falar-lhe, que eu já achei um plano que te há de salvar.

– Diga-mo antes de tudo, mas em voz baixa, que Emilia não ouça, pois não quero que a minha família saiba qual a minha posição; seria afligi-la antes do tempo.

– Escuta: no arraial ninguém, nem eu mesmo, pode emprestar-te a quantia de que precisas; quanto aos fazendeiros não tens garantias a oferecer-lhes, seria portanto inútil ir ter com eles; mas eu irei pedir-lhes esse empréstimo, como se para mim fosse; espero que não me negarão; tu me pagarás quando puderes, e então eu os reembolsarei.

– Oh! sois o pai dos infelizes, disse Gustavo cheio de reconhecimento.

– O pai dos infelizes é Deus, não te esqueças disto, filho. Manda-me arrear o teu cavalo, que emprestei o meu ao Isidoro, pobre velho, que, se assim não fosse, teria de fazer uma longa

caminhada a pé. Enquanto isto, fico pensando a que portas irei bater. Agora vai ter com tua sobrinha, que parece ansiosa por falar-te.

Gustavo deu as ordens necessárias, e foi ter com Emilia.

Esta tomando-o pela mão, conduziu-o para junto do leito, sobre o qual estavam espalhadas algumas jóias.

– Quanto julga, meu tio, que isto possa valer? perguntou-lhe ela com voz trêmula.

– Muito dinheiro, sem dúvida.

– Porém quanto?...

– Eu pouco entendo destas coisas; mas creio que tudo isto pode valer um a dois contos de réis.

– Graças, graças, meu Deus! exclamou ela radiante de alegria.

– Emilia, disse Gustavo com rosto severo, não te supunha tão interesseira, nem compreendo a tua leviandade em interromperes uma conversação séria, para vires [*sic*, veres] o quanto valem os teus enfeites.

– Meu tio, ouvi felizmente tudo quanto Vm. disse ao Sr. vigário, e lembrei-me que com o preço destas jóias, poderia Vm. comprar o seu descanso, e evitar a ir pedir um agasalho a estranhos. Determinei-me pois a oferecer-lhas temia que elas não tivessem bastante valor; mas a avaliação que Vm. lhes deu sossegou-me a esse respeito, foi daí que proveio a minha alegria. Aceito pois este pequeno presente, vá já para a vila, vende-as, e amanhã poderá pagar a sua dívida.

Gustavo apertou-a em seus braços, exclamando:

– Obrigado, minha filha, obrigado. Tua alma é nobre e generosa, perdoa-me o que há pouco te disse.

– Nem disso me lembro. Aceite, meu tio, a minha oferta, que é o que mais desejo.

– Isso não.

– Como não?

– Escuta, Emilia, seria abusar da tua bondade. São esses presentes de tua madrinha o teu único dote; não devo esbulhar-te deles, aproveitando-me de um generoso movimento do teu coração. Além disto, o nosso bom vigário já descobriu um outro meio, que nos há de livrar de todos os embaraços.

– Ah! meu tio, como é mau! Não vê que assim me priva de um grande prazer? disse a moça com tristeza.

– Sossega, Emilia; reflete que depois da minha morte será este o teu único recurso.

– Não me mortifique por este modo; aceite, eu lhe peço, meu tio...

– Não devo.

– Oh, por quem é não persista nesta intenção. Acaso me lembrei eu de recusar, quando me ofereceu a sua casa? Pus-me eu porventura a refletir que vinha aumentar a sua família já tão numerosa, e portanto fazer crescer sua penúria? De certo que não; aceitei com a mesma franqueza com que Vm. me ofereceu-a. Faça o mesmo agora...

– Mas, Emilia...

– Não há mas, nem para mas; aceite...

– Debalde insistes.

– Pois então não quero saber mais destas jóias, que nem para isto servem. Vou reparti-las por todas as moças da freguesia.

– Não farás isso.

– Fique Vm. certo que o farei. Hei de mostrar-lhe que sou da família, e tão teimosa quanto o meu tio... mas, condescenda um pouco, receba esta oferta; assim dar-me-á o maior prazer, do contrário muito me magoará, e eu amá-lo-ei menos.

– Pois bem, pediremos o conselho do Sr. vigário. Tu sabes que ele sempre decide com acerto.

– Sim, chame-o, estou convencida que ele há de pensar como eu.

Chamado por Gustavo, o vigário não tardou a aparecer no quarto.

– Então o que há de novo? perguntou ele.

Gustavo referiu-lhe a proposta da sobrinha, estendendo-se sobretudo a respeito dos inconvenientes que nela descobria. Emilia nada dizia; mas olhava para o padre com um ar suplicante, em que se lia o desejo que tinha ela, de que a questão fosse decidida a seu favor.

Quando Gustavo concluiu a sua exposição, o rosto do bom pároco expandia-se de alegria, e voltando-se para o seu amigo disse-lhe:

– Bem dizia eu há pouco, Deus nunca abandona os bons.

– Então, o que devo fazer?

– Aceitar. Não vês que seria um crime recusar o dom que Deus te envia pelo intermédio deste anjo? E tu, minha filha, continuou ele enternecido, voltando-se para Emilia, fizeste uma ação nobre e digna.

Emilia ajoelhou-se e beijou a mão do santo sacerdote, e este abençoando-a:

– Deus te recompensará, exclamou.

Nisto bateram rijamente à porta, e uma voz perguntou:

– É aqui que mora o Sr. Gustavo Martins?

Emilia, como que tocada pela faísca elétrica, ergueu-se rapidamente e atenta escutou... Seu coração pulava com tanta força que via-se o corpinho de seu vestido [levantar-se] e abaixar-se sobre seu seio.

A mesma voz repetiu a pergunta.

Imensa alegria brilhou no rosto de Emilia, e voltando-se ela para Gustavo e para o vigário, disse:

– Já estou mais que recompensada!

E com ligeireza do corpo correu ela à porta, e abrindo-a deu um grito:

– Alfredo!

– Emilia! respondeu o recém-chegado.

(Continua)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 9 de maio de 1856

O COMENDADOR.

Por Francisco Pinheiro Guimarães

Capítulo VIII

Emilia, ao descerrar a porta, dera de rosto com Alfredo.

Reconhecendo-se, os dois jovens lançaram-se, por um impulso irresistível, nos braços um do outro, e seus lábios, trêmulos pela emoção, apenas puderam proferir aquelas palavras:

– Alfredo!

– Emilia!

Porém esses gritos, partidos do íntimo da alma, esse movimento involuntário e transbordando de amor, exprimiu melhor do que todas as frases as dores da passada ausência o prazer de tornarem a ver-se.

Grande e belas sensações, gratos sentimentos, que não conhece aquele que nunca amou, verdadeiro *fungus*, que vegeta tristemente na escuridão, acreditando que vive; sensações e sentimentos cuja recordação é eterna para quem uma vez os experimentou.

Apesar do gelo dos anos, mesmo na desgraça, ou na ventura, ela persiste sempre vivaz, imorredoura, e nas horas de meditação o velho, quase cadáver, revendo os encantadores fantasmas de sua mocidade, respirando o longínquo perfume das flores da primavera da vida, recorda-se de seus passados amores, se sente o já frio coração pulsar com força; um sangue mais vívido circular-lhe as veias, e julga reviver; mas, ai! a ilusão depressa se esvaece, e ele, olhando para a trêmula e encarquilhada mão, abana tristemente a cabeça, como para expelir esse incômodo hóspede – a lembrança – e suspirando exclama: – ditosa juventude!

Sim, mil vezes ditosa, pois o amor é só desta quadra da vida; e é unicamente debaixo do fluxo desse astro brilhante e abrasador que brotam na alma os sublimes gozos, de que não podem dar uma idéia os prazeres da satisfeita ambição do ouro, do poder, e da glória... Oh! Deus, por que fizestes a noite suceder ao dia, o inverno ao verão, a velhice à mocidade?

Enlevados em delicioso êxtase, Emilia e Alfredo estiveram um momento abraçados. A razão porém, esta fria conselheira que tudo acalma, as dores bem como a alegria, os veio logo despertar.

Emilia, confusa desatou-se dos braços de Alfredo, e dando com Gustavo e com o vigário, que a tinham seguido, e que admirados e carrancudos assistiam a esta cena sem compreenderem-na, enrubescou de pejo e fitando os olhos no chão, como se culpada fosse, disse timidamente:

– É o Sr. Alfredo, meu tio, de quem minha madrinha lhe falou.

Gustavo estivera com D. Theresa nas vésperas da morte desta senhora e ela lhe falara sobre o projetado casamento de Alfredo com Emilia, como de uma coisa decidida, e que esperava ver em breve realizada.

– Ah! sim, agora me recordo, disse Gustavo, e, dirigindo-se a Alfredo, apertou-lhe afetuosamente a mão, dizendo-lhe: Seja bem-vindo. É preciso que saiba desde já que, em castigo de nos vir roubar o mais precioso tesouro, não consinto que se hospede em outra parte.

– Se é assim que castiga ficarei um criminoso incorrigível.

– Para que esteja mais a seu gosto, é preciso que conheça as pessoas da família, continuou Gustavo, e voltando-se para dentro, chamou por sua mulher, e esta apareceu logo.

– Theodora, prosseguiu Gustavo, aqui temos um novo hóspede, é quase nosso sobrinho, manda já aprontar-lhe um quarto, que ele há de querer descansar, pois vem de longe. É a minha mulher, continuou ele. Agora aqui está o Sr. vigário, o coração mais puro e benfazejo, a quem todos os habitantes de Santo Antão consideram como fazendo parte de suas famílias, e eu mais do que todos.

– Gustavo, queres me vexar, diz o bom padre.

– Ainda há uma súcia de crianças, primos de Emilia; mas andam por aí a brincar, do que o felicito, pois assim o livram de uma insupportável matinada. Agora sente-se, que está em sua casa.

– Como foi a viagem, Sr. Alfredo? perguntou Emilia.

– Muito bem, sem novidades até bem perto daqui; mas há duas léguas pouco mais ou menos, em um lugar que depois soube chamar-se Águas-Mortas, tive uma aventura bem interessante.

– O que foi?

Alfredo narrou o que lhe acontecera na floresta e o como conhecera João; modestamente porém diminuindo o mais possível o papel que ele próprio em toda aquela cena havia representado. Apesar disso, quando terminou, disse-lhe Emilia entusiasmada:

– Que bela ação!

– Comportou-se como um bravo, disse Gustavo.

– Como um cristão, replicou o vigário.

– Mas, meu padre, nós devemos conhecer o sujeito que tão milagrosamente escapou, disse Gustavo.

– Decerto, respondeu o velho padre; o senhor disse que o fato teve lugar nas Águas-Mortas, não é assim? perguntou o vigário a Alfredo.

– Sim, senhor.

– Foi daí a uma casinha, situada à esquerda ou à direita de quem vem?

– À esquerda.

– A casa é de porta e janela?

– Isto mesmo.

– Portanto, a velha, com quem esteve, não pode ser senão a tia Brigida, e como o sujeito que salvou era filho dela, não pode ele ser senão João, que é o único filho que ela tem.

– É esse o seu nome.

– Pobre rapaz! continuou o vigário, já começa a sentir os espinhos do caminho de perdição que leva.

– Será, perguntou Alfredo, algum malvado; se o é, não parece.

– Ainda não creio que o seja; mas temo muito pelo seu futuro.

Nisto Gustavo retirou-se da sala.

Alfredo, que se interessava por João, perguntou:

– Sr. vigário, por que vos assusta o futuro desse rapaz? Ele mostra não ter má índole.

– Com efeito não a tem; mas as circunstâncias têm às vezes força bastante para mudar o caráter de um indivíduo.

– Como assim?

– Escute-me: João era um bom rapaz, sustentava com o seu trabalho a sua velha mãe; apenas lhe conhecia eu um defeito, tinha um gênio um pouco assomado. Há tempos ousou falar mal de uma autoridade, que cometera uma injustiça. Esta soube disso, quis recrutá-lo, o que é por aqui o meio mais usado para descartarem-se de qualquer homem e castigá-lo. João estava isento pela lei, porém do que vale a lei, onde reina o mais atroz arbítrio? Creio que ele estimaria ir servir a pátria, mas não o podia fazer, seria abandonar sua mãe à mais cruel miséria.

“Para fugir de tão cruel situação só um meio lhe restava, lançou mão dele. Foi procurar o Comendador Gonçalves, para pôr-se debaixo de sua onipotente proteção; este concedeu-lha, pois conhecia como um homem destemido. As perseguições cessaram logo, e João ficou completamente dessombrado de todo o perigo; mas este favor do Comendador tem ele de pagar bem caro.

“A primeira vez que este precisar de um braço forte, para levar a efeito alguma de suas malvadezas, talvez o escolha, e o pobre rapaz ver-se-á na triste alternativa de deixar sua mãe na indigência, ou de perder sua alma cometendo um crime.

– Desgraçado! exclamou Alfredo.

– Por isso disse eu há pouco, que era de esperar que se torne um malvado.

Gustavo tornou a entrar na sala em trajes de viagem:

– Sr. Alfredo, disse ele, negócio imperioso chama-me à vila. Tenho pois, com muito pesar meu, de deixar tão boa companhia. Esta casa, torno a repetir-lhe, é sua, disponha dela como lhe parecer. Sr. vigário, peço-lhe que passe hoje o dia aqui.

– Pois não, meu amigo!

– Adeus, Sr. Alfredo; Sr. vigário, até logo; e dirigindo-se a Emilia disse-lhe baixinho abraçando-a:

– Como estou satisfeito por ver-te assim tão satisfeita!

E depois de despedir-se de Gustavo montou a cavalo e partiu.

Alfredo, com a sua natural bondade e maneiras amáveis, soube no correr do dia [cativar] o coração do vigário e da D. Theodora, de maneira que à noite achava-se no meio deles, como se fossem seus [amigos] velhos. Desde a sua chegada apenas pudera trocar com Emilia algumas palavras sobre assuntos de geral conversação. Somente seus olhos exprimiam os seus sentimentos; e quantas coisas não diziam eles? Contudo, isto não lhes bastava.

O vigário havia-se, sem cerimônia, recostado num sofá, a Sra. Theodora tratava dos arranjos da casa, e fazia deitar os pequenos. Gustavo ainda não tinha chegado, de maneira que os nossos dois namorados, assentados junto de uma janela, gozavam de toda a liberdade para conversarem.

Era noite, e noite bem escura. A estrada estava deserta; do arraial, cujas casas já [tinham] as portas fechadas, via-se uma ou outra réstia de luz, que passava através de alguma fresta.

Reinava profundo silêncio perturbado somente pelo latido dos cães e pelo sussurrar da aragem no arvoredo vizinho.

– Não há nada mais tristonho, disse Alfredo, olhando para essa melancólica paisagem. São apenas oito horas e dir-se-ia que a noite vai em mais de meio. Pobre Emilia, tu, nascida e criada em uma cidade cheia rumor e bulício como deves ter sofrido neste recanto do mundo!...

– Oh! muito! respondeu ela.

– Além disto as privações que terás sentido, este estado tão vizinho da pobreza, deve ter sido bem penoso para ti, que sempre tiveste todos cômodos da vida.

– Não, Alfredo, não foram nem a tristeza deste lugar, nem as privações, que me têm feito sofrer. Oh! não; fui educada no luxo, mas nasci na pobreza, e disso nunca me esqueci; nem por um só instante pensei que me pertencessem as riquezas que outrora me cercavam, de maneira que delas me desapeguei sem custo. Além de que, eu compreendo bem que se pode ser tão feliz debaixo do teto de colmo de uma cabana, como em palácios dourados. O que me faltava era a tua presença somente. Sentada aqui no canto desta janela, desde a alvorada até à noite, eu te esperava todos os dias, de instante a instante, alongando os olhos por esta estrada. O sol nascia, chegava ao seu [zênite] e por fim escondia-se por detrás daqueles montes; e tu não chegavas. Poderiam tomar-me por uma louca e namorada do sol, pois, quando ele surgia, ficava eu alegre, e quando se sumia, eu chorava sempre; mas era porque a manhã me trazia a esperança de ver-te naquele dia, entretanto que a noite vinha tirar-ma.

– Porém suponho que nunca pensaste que eu de ti me tivesse esquecido?

– Nunca; pois tenho tanta confiança em ti como em mim própria. Olha, quando minha madrinha uniu as nossas mãos, eu senti que desde aquele instante nossas almas não formavam mais do que uma só. O que eu temia era que surgisse alguma desgraça que nos viesse separar.

– Ainda bem que agora podes repelir tão tristes pensamentos. A felicidade começa a sorrir-nos; não nos separaremos mais.

– Que os anjos te ouçam! pois conheço que o meu coração é por demais fraco, e que se resistiu ao primeiro choque, quebrar-se-á no segundo; eu não poderia suportar uma nova separação...

– Oh! meu anjo! como minha alma se enche de alegria ouvindo de teus lábios estas frases tão tenras, tão amantes. Ensoberbeço-me, apesar de pensar às vezes que não sou digno de ti. Sim, amo-te, amo-te muito; mas será isso bastante para merecer-te?

– Alfredo...

– Acho-te tão sublime, que me pergunto a mim mesmo muitas vezes, se não é uma ousadia minha pedir-te amor em troca de amor, se não deveria contentar-me somente em adorar-te prosternado a teus pés como um homem pequeno e fraco adora a grandeza de Deus.

– Meu bom Alfredo, como o amor te cega! mas dize-me: não achas bem falso o velho adágio que diz que: “a ausência é a morte do amor?” eu por mim sinto que te amo mais do que outrora.

– Tens razão; o mesmo me acontece; mas isto em mim facilmente se explica. Um viajor que, partindo de um fresco oásis, tem depois de atravessar por desertos arenosos, abrasado pelo sol, torturado pela sede e a açoitado pelo *simoun*, se torna outra vez a alcançá-lo, mais o aprecia então.

– Querido Alfredo...

– Tenho uma pergunta a fazer-te! Meu pai quer que o nosso consórcio se efetue o mais breve possível; mas deseja que seja celebrado na capela de nossa fazenda. Tenho muita vontade de satisfazê-lo; porém para isso é necessário que teu tio te queira acompanhar até lá. Crês tu que possamos esperar dele tão grande favor?

– De certo podes contar com ele.

Alfredo sentiu que lhe puxavam com força pelo braço, e voltando-se admirado, viu do lado de fora, e encostado à janela um vulto alto envolto em um grande ponche, cuja a gola estava de modo a esconder-lhe o rosto, no que era ajudado por um chapéu de Chile desabado, e enterrado até os olhos.

– Preciso muito falar-lhe, disse o desconhecido.

Emilia estremeceu de susto com a repentina chegada desse indivíduo, e ouvindo o seu pedido, fez-se mui pálida. Alfredo levantara-se; mas ela, fitando os olhos cheios de terror no desconhecido, e vendo que este procurava não deixar adivinhar quem fosse, segurou a Alfredo pela mão, como para não deixá-lo sair. O desconhecido, adivinhando o que nela se passava, disse respeitosa-

– Minha senhora, não se assuste, o Sr. Alfredo não corre o menor perigo.

E depois chegando-se a este, acrescentou em voz baixa:

– Sou João.

– Emilia, não te assustes, disse Alfredo, é um amigo.

E saindo, foi ter com João.

Este o levou para fora do espaço iluminado pela claridade que saía das janelas da casa.

– Bem; aqui ninguém nos pode conhecer, disse ele colocando-se em um escuro recanto.

– O que me queres, João?

– Responda-me primeiro, Sr. Alfredo. Interessa-se muito pelo Sr. Gustavo, e pela sua família?

– Muitíssimo.

– Não quer portanto que sofram?...

– Está claro.

– Pois então é preciso que a ninguém diga que tem relações comigo.

– Por quê?

– Porque estou certo que ameaça a todos um grande perigo, o qual eu talvez possa afastar, contanto que sejam ignorados os laços de amizade que nos unem.

– Que perigo será esse?

– Ainda não sei qual seja, somente posso dizer-lhe que está iminente.

– Porém donde virá ele?

– Do comendador Gonçalves.

– Do teu protetor?

– Como! já sabe disso! Então já falou em mim...

– Não pensava que devesse guardar segredo, e por isso contei ao vigário, a Gustavo e à família deste o que na floresta nos havia acontecido.

– Só a essas pessoas?

– Só elas.

– E julga que eles não o tenham dito a mais ninguém?

– Estou disto convencido.

– Então não faz mal, porém peça-lhes que o não digam a pessoa alguma.

– Eu lhes pedirei.

– Agora diga-me, senhor Alfredo, com franqueza, falaram-lhe mal de mim, não é assim? Pode dizer, eu lhe asseguro que isto não me demoverá do propósito em que estou de lhes fazer todo o bem que puder.

– Não; o vigário foi só quem disse que receava que te perdesse, pois que, apesar de seres um bom rapaz, estavas colocado, por uma triste fatalidade, entre o crime e a mais terrível desgraça.

– Oh! diga-lhe, eu lhe peço, que não sucumbirei ao mal; pois ainda me não esqueci de suas santas lições.

– Estimo muito ouvir-te falar assim e vou fazer-te uma proposta, que muito prazer me dará ao a aceitares.

– Qual é ela?

– Olha, eu devo partir em breve, levando comigo a sobrinha de Gustavo, com quem vou casar-me; queres tu ir em nossa companhia? Irás para a minha fazenda e aí espero que viverás descansado.

– Poderei levar minha mãe?

– Sem dúvida.

– Oh! Sr. Alfredo, mais lhe agradeço a sua oferta do que o ter-me salvado da morte.

– Eu é que tenho de agradecer-te, por velares sobre a sorte de uma família que estimo tanto como se minha fosse; ou melhor não falemos em agradecimentos; entre amigos isso nada significa, cada um faz ao outro o que pode em seu benefício, e fazendo isso não faz mais do que o seu dever. Prepara tudo para partirmos logo que for possível. Adeus, vou ter com Emilia, que deve estar inquieta com a minha demora. Adeus...

– Adeus, Sr. Alfredo.

Alfredo cumpriu a promessa que a João fizera. Pediu a todos segredo sobre as suas relações com ele, e deu ao vigário o recado de João, com o que ele muito se alegrou. Contudo, para não assustá-los, não falou no perigo que os ameaçava.

Daí a pouco chegou Gustavo. Vinha pálido e abatido. Sua mulher apenas o viu naquele estado, correu para ele assustada:

– O que tens, Gustavo?

– Nada; estou muito cansado da viagem; dez léguas! não é brincadeira; além disto creio que me constipei...

Emilia foi apressada buscar-lhe uma cadeira, e todos solícitos e inquietos o rodearam.

– Obrigado, continuou ele sentando-se, obrigado minha filha.

E com um riso forçado prosseguiu:

– Aposto que hoje não tivestes saudades minhas. Meu padre, Sr. Alfredo, como vos tratou a minha boa Theodora?

– Perfeitamente, respondeu Alfredo.

– Os rapazes da cidade são lisonjeiros; mas eu estou certo de que ela fez o que pôde; o que infelizmente não é muito.

– Meu amigo, disse-lhe o vigário, já que estás incomodado, acho melhor que te vás deitar.

– Sim, creio que farei bem; Sr. Alfredo, desculpe...

– Por certo, e até insto para que o faça já.

– Neste caso cumpre obedecer-lhe disse Gustavo retirando-se.

O médico residia daí a duas léguas, Alfredo ofereceu-se para ir chamá-lo; não o consentiu Gustavo, querendo que o tratasse o vigário, que sabia muitos remédios caseiros, nos quais os habitantes de Santo Antão tinham tanta confiança.

(Continua)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 10 de maio de 1856

O COMENDADOR.

Por Francisco Pinheiro Guimarães

CAPÍTULO IX

A doença do Sr. Gustavo não parecia ser mais do que uma ligeira indisposição; seus sofrimentos tinham-se mesmo acalmado com algumas horas de descanso, Emilia pois conservava inalterada a alegria, que lhe causava a certeza de em breve ver-se unida àquele que tanto amava.

Depois de uma noite mal dormida, apenas raiava o dia, ela ergueu-se da cama, risonha e bem disposta, pois que, se os grandes prazeres, bem como as dores, espancam [*sic*, espantam] o sono, nem por isso, como aqueles, acabrunham o corpo e o espírito, antes dão-lhe mais viço e mais vigor.

Apenas acabou de vestir-se, entreabriu a janela que dava para horta como sempre fazia, e ajoelhou-se para recitar sua oração. Nesse dia porém às frases habituais acrescentou outras cheia de ardente gratidão para com o Criador, que lhe suscitava sua alma reconhecida às novas graças, que ele em sua infinita bondade que sobre ela esparzia.

Quem a visse então assim prosternada, o corpo envolto em roupas alvas de neve, com os olhos dirigidos para o céu, as mãos cruzadas sobre o peito; quem sobretudo notasse a candura impressa em seu rosto, e o fervor com que ela orava, decerto julgaria estar contemplando um anjo descido da mansão celeste, peregrinando na terra. O sol tinha-se ido pouco a pouco levantando, os seus raios penetrando pela entreaberta janela cercavam a Emilia de resplandecente auréola.

Terminado este dever religioso, foi ela tratar da suas flores prediletas, que estavam, como já dissemos, plantadas em vasos sobre os peitoris das janelas. Ao mesmo tempo que lhes endireitava as hastes inclinadas e tirava-lhes as folhas secas, conversava com elas, como se acaso a pudessem compreender, cedendo assim a esse secreto impulso que nos obriga a desabafar em falas, quando um grande sentimento nos possui.

– Minhas amigas, dizia ela, sapei que sou feliz, minha lágrimas não vos regarão mais... Alfredo já chegou; mas nunca me esquecerei de que fostes minhas companheiras na dor; sê-lo-eis também na ventura.

Encostou-se depois à janela. O panorama que seus olhos avistavam pareceu-lhe de admirável beleza; o sol nunca se lhe mostrara tão brilhante e formoso. Os campos tão verdes, as árvores tão frondosas, a aragem tão carregada de perfume, e o canto dos pássaros tão repassado de doçura.

Entretanto o sol era o mesmo de sempre; os campos e as árvores estavam, como na véspera; a aragem não tinha mais aroma que de ordinário, nem os pássaros mais maviosos gorjeios; porém a felicidade é uma fada poderosa, que com seu mágico condão dá o mais vivo colorido e novos encantos aos objetos que nos cercam.

Pouco a pouco, porém, seus olhos foram deixando de ver aqueles mesmos objetos; reclinou a face na mão e entregou-se à doce meditação...

Assim ficou por muito tempo, até que o som de uma voz, que por ela chamava, veio despertá-la; voltou-se e viu encostada à cerca a velha Euphrasia, que procurava com acenos repetidos chamar-lhe a atenção.

Dirigiu-se para a janela da frente, e abriu-a; Euphrasia chegou-se logo.

– O que me quer a senhora? perguntou-lhe Emilia.

– Entregar-lhe esta carta.

– De quem é ela?

– Do Sr. Comendador.

– Sem dúvida está enganada, há de ser para meu tio.

– Não, é mesmo para a senhora.

Emilia deixou o seu ar afável e respondeu-lhe secamente:

– Já lhe disse que está enganada; esta carta não pode ser para mim; pois não tenho negócios com o Sr. Comendador.

– E eu lhe afirmo que ela lhe é dirigida.
– Pois então saiba que a não recebo.
– Fará mal nisto, pois que assim chama sobre a cabeça alguma desgraça, que poderia evitar se a lesse.

– Como! disse Emilia assustada.
– Leia-a e verá, replicou a velha insinuante.
Emilia hesitou; a idéia, porém, de que seu tio corria algum perigo, do qual poderia salvá-lo, lendo esta carta, deu-lhe forças para vencer os seus escrúpulos e repugnância.

– Dai-ma, disse ela.
– Ei-la.

Emilia abriu a carta e, a par e passo que prosseguia em sua leitura, ia se fazendo de mil cores.

Eis o que dizia o Sr. comendador Gonçalves do Amarante:

“Menina – gosto de ti. Não ignoras que tenho meios de fazer-te feliz, se acaso corresponderes aos meus desejos e os satisfizeres; de outro lado posso, se a menina não quiser aceder a isso, reduzi-la, e aos seus, à miséria. Escolhe pois entre o meu amor, que te trará venturas, e o um bom dote, com o qual arranjarás um marido, e lindos vestidos, e o meu ódio, que te desgraçará. Espero pela resposta, e conto que ela me será favorável; pois é de crer que tolos preconceitos não te obscurecerão a razão.”

– Um novo insulto! exclamou Emilia com voz trêmula. Que homem vil!!!
– Que resposta devo levar? perguntou a velha Euphrasia como se a não tivesse ouvido.
– Senhora, quando uma mulher velha arrasta os seus cabelos brancos pelo lodaçal da infâmia não pode esperar que a respeitem. A minha resposta é esta, disse Emilia, rasgando a carta em pedaços; e atirou-os à cara da mensageira, retirando-se da janela.

Euphrasia soltou uma de suas infernais risadinhas, e partiu esfregando as mãos de contente.

Pobre Emilia! Os seus tão curtos momentos de felicidade tinha logo vindo interromper aquele ultraje, que a arrancava do mundo imaginário, em que estivera engolfada, para trazê-la à realidade da vida, que a fazia descer do céu e atirava-a sobre a terra. Seu primeiro movimento foi ir ter com o seu tio e com Alfredo para tudo referir-lhes; mas refletiu que ia talvez irritá-los muito e que então eles poderiam praticar algum ato menos bem pensado.

Hesitando no que deveria fazer, decidiu-se por fim a consultar com o vigário, que não deveria tardar, e a fazer o que este lhe dissesse.

Não se temia muito das ameaças do Comendador; pois bem sabia que, graças à sua generosidade, Gustavo podia pagar a sua dívida, e o julgava por isso livre das garras daquele abutre. Contudo deliberou-se a apressar o mais possível a sua partida.

Tomadas essas resoluções, saiu do seu quarto, e a primeira pessoa que encontrou foi Alfredo, risonho e alegre, como ela ainda há pouco estivera.

Depois de terem trocado algumas palavras, Emilia perguntou:

– Quando partiremos, Alfredo?
– Logo que teu tio possa acompanhar-te; eu, hoje mesmo, pretendo falar-lhe nisso; mas o que tens que pareces preocupada e mesmo triste?

– Não é nada, não te assustes... Tive maus sonhos.

A ingênua menina custava muito a mentir, e com medo de trair-se deixou a Alfredo, pretextando ter de ir saber como tinha passado seu tio.

Gustavo estava melhor, tanto que daí a pouco se levantou da cama e sentou-se em uma cadeira, sem sair porém de seu quarto.

Seriam nove horas da manhã, a família estava toda reunida em roda do doente, quando bateram à porta.

– Há de ser o Comendador, disse Gustavo, Theodora, vai abrir-lhe a porta, e conduze-o para aqui mesmo. Meus filhos, tenho negócios a tratar, e por isso peço-lhes que se retirem por um pouco.

Todos obedeceram.

Era com efeito o Comendador, que deixando sua comitiva à porta, não tardou a entrar no quarto do doente.

– Bons dias, Sr. Gustavo, disse ele com ar prazenteiro. Como está pálido! Será minha presença que assim o faz mudar de cor? Sossegue, não sou tão mau, como se diz, e sobretudo como o pensa. Trago-lhe proposições, que lhe darão paz e felicidade.

– O senhor engana-se, não é a sua presença que me faz empalidecer; tenho estado adoentado, e é por isso que...

– Ah! isto é outra coisa; mas se o que me diz de um lado me alegra, por conhecer que não lhe sou tão odioso, também por outro lado penaliza-me saber que a sua saúde sofre.

– O que desejará de mim este homem? Quererá, como o tigre, brincar com a sua presa antes de devorá-la? Em todo caso, cumpre ser prudente; prometi-o ao vigário, e não lhe faltarei.

Assim pensava Gustavo, e continuou em voz alta:

– O meu mal é passageiro, espero que em breve se desvanecerá de todo.

– Assim seja, assim seja.

– Eu lhe agradeço os seus bons desejos.

– Acredite, que são sinceros. Eu sempre o estimei; temos tido as nossas turras, mas isso tem sido devido a intrigas, além de que eu mesmo reconheço que tenho obrado mal; meu gênio é arrebatado, o senhor também não é muito manso; mas de hoje em diante, havemos de acabar com as nossas pequenas mal-querenças; há de conhecer, que, afinal de contas, sou um bom diabo, e, com um pouco de boa vontade da sua parte, viveremos sempre em boa harmonia, esquecendo-nos de tudo quanto entre nós tem havido.

– É muita bondade...

– Já falei ao subdelegado para que lhe entregue a inspetoria que lhe foi tirada.

– Eu lhe agradeço; mas não posso aceitá-la, os meus trabalhos de lavoura tiram-me todo o tempo.

– Por falar nisso; parece-me que gasta inutilmente o seu suor, querendo tirar alguma coisa de suas terras, que julgo bem más. O que me diz dos terrenos que há pouco comprei?

– Os da Sapucaia?

– Sim.

– São excelentes.

– Pois talvez pudéssemos entender-nos a esse respeito. Comprei-os muito barato, e poderia vender-lhos ainda mais em conta, e com o produto deles mos pagaria.

– Obrigado, gosto das minhas terras, que não são tão ruins como supõe; se a colheita deste ano não fosse incendiada teria sido magnífica!...

– Isso é uma indireta, pois bem sei que os meus inimigos atribuíram-me esse crime, e que o senhor lhes deu crédito.

– Não sei porque toma assim o meu dito.

– Tem razão; os homens de bem estão acima de tais calúnias. Mas vamos ao que aqui me trouxe. Como ontem lhe disse, comprei a sua dívida, da qual era credor o Silva. Ora, é hoje que ma deve pagar; sei porém que não tem meios de fazer honra à sua firma e que se eu exigisse o pagamento, pô-lo-ia em fortes apertos. Pois bem; para mostrar-lhe a minha estima, procurei um meio que nos há de contentar a ambos.

Gustavo quis interrompê-lo para dizer-lhe que tinha o dinheiro pronto para pagar-lhe; mas conteve-se, esperando descobrir o que lhe ia dizer o Comendador, o motivo deste seu extraordinário modo de proceder, que o surpreendia, mas não o enganava; pois o conhecia há muito, e estava convencido que as suas palavras afáveis ocultavam alguma trama apesar de não poder atinar qual ela fosse.

O Comendador continuou:

– Como lhe ia dizendo, tive uma excelente idéia. Sua sobrinha é encantadora; suas graças fortemente me impressionaram; porém julgo-a muito indisposta contra mim. Talvez seja isso devido às nossas desavenças. Ora, se o senhor me promettesse ir lhe falando em meu favor, eu demoraria a exigência do pagamento, e se acaso obtivesse com a sua influência que ela se tornasse menos rigorosa... o senhor bem me entende... eu não só lhe perdoaria a dívida, como até estaria pronto a fazer algumas transaçõezinhas sobre as terras de Sapucaia, de que há pouco falei-lhe.

– E se eu não quiser aceitar este pacto ignominioso, que ousa propor-me? bradou Gustavo, levantando-se da cadeira convulso de raiva, já não podendo por mais tempo reprimir a sua indignação?

– Principiarei por exigir já e já o pagamento de que me deve, e depois pensarei em outro expediente melhor, respondeu tranqüilamente o Comendador.

– Pois trata já disso, porque o seu primeiro plano de vingança não pode dar-lhe o desejado resultado. Aqui tem o seu dinheiro, continuou Gustavo, contando em voz alta um maço de notas que tirava debaixo do travesseiro. Ali está tudo quanto é preciso para escrever, passe-me já o recibo.

– Onde lhe veio esta soma? perguntou o Comendador admirado.

– Que lhe importa! dê-me o recibo...

Cheio de raiva, o Comendador deu-lhe a quitação, e recebendo o dinheiro contou-o cuidadosamente; não faltava um real, pegou no chapéu, e quis retirar-se.

– Ainda não; disse-lhe Gustavo, quero primeiro dizer-lhe que é um vil, um monstro, um ente abjeto...

– Sr. Gustavo, tome sentido no que diz, bradou o Comendador, espumando de raiva.

– Não lhe tenho medo, nojo sim...

– Sr. Gustavo!

– Torno a repetir-lhe, nunca um coração mais perverso do que o teu bateu no peito de um homem; vieste, poderoso ricoço, oferecer-me o teu ouro, em troca de minha consciência; venderias o pudor de tua filha e por isso julgas que seria a coisa mais natural do mundo negociar eu com os encantos de minha sobrinha; não é assim?

“Na verdade é um excelente meio para que o rico e o pobre se entendam; eu não tenho senão a minha honra, eu ta venderia, tu que apenas tens dinheiro, e tu mo darias... Seria uma simples transação mercantil, uma interessante permuta; cada um dava o que tinha, recebendo em troca o que lhe faltava... Comendador! em vez desta chapa que te pregaram ao peito, como para desvirtuá-la, deviam imprimir-te na fronte com ferro em brasa uma dessas três palavras: infame, assassino ou ladrão, porque com justiça só merece qualquer destes títulos...

– Eu me vingarei...

– Agora, miserável, saí desta casa cujas paredes nunca esperei que fossem testemunha de tão torpe proposta como aquela, que me acabas de fazer. Vai, fera sanguinária e covarde, vai meditar a tua vingança...

Isto dizendo, Gustavo travou de braço do Comendador com uma força de que se não julgaria capaz um homem de sua idade e doente, como ele se achava, puxou-o para a porta da rua, abrindo-a empurrou-o para fora, fechando-a logo depois.

A sua família, que sem compreender as palavras, tinha ouvido os gritos de Gustavo, correu imediatamente a ter com ele; acharam-no mais pálido ainda que antes estivera, e apegando-se às paredes para não cair.

– Que tens, Gustavo?

– O que foi, meu tio?

Perguntaram Theodora e Emilia.

– Não é nada, sosseguem... sinto-me mais incomodado; mas é pouca coisa. Theodora, dá-me o teu braço, quero ir deitar-me.

Com efeito, a tempestuosa conferência que acabava de ter, esgotara-lhe as forças, a ira, que lhe dera tanta robustez de ânimo e de corpo; acalmando-se, o deixara mais debilitado e enfermo. Sentia-se pior do que mesmo na véspera, e a custo alcançou a cama.

(Continua)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 17 de maio de 1856

O COMENDADOR.

Por Francisco Pinheiro Guimarães

CAPÍTULO X

Gustavo tinha piorado muito; sentia grande prostração de forças, muitas dores de cabeça, vertigens e intensos arrepios de frio, apesar de ter o corpo muito quente.

O vigário veio, daí a pouco, visitar o seu amigo; e Emilia, que o esperava, dirigiu-se logo para ele, dizendo-lhe em voz baixa:

– Sr. vigário, tenho que pedir-lhe um conselho.

– Sobre algum caso de consciência, filha?

– Sim, Sr. padre.

– Pois então vamos para aquele canto, ninguém nos ouvirá, disse o vigário.

Emilia contou-lhe tudo quanto entre ela e Euphrasia se havia passado, naquela manhã, e terminou pedindo-lhe que dissesse o que o vigário julgava melhor que ela fizesse, se devia referir a seu tio e a seu noivo o conteúdo da insolente carta, que o Comendador lhe havia dirigido, ou se devia calar-se. Que ela tinha seguido este último alvitre, mas não sabia se o tinha feito bem, e que esperava pela decisão dele, vigário.

– Obrou, filha, com muito juízo, ocultando-lhes o que me acaba de dizer, e deve ainda conservar-se silenciosa a este respeito; quando eu julgar necessário tudo revelarei.

– Então aprova o meu silêncio?... Ainda bem; pois tinha receios de haver feito mal. Pensava que era quase um crime guardar para com eles um segredo desta natureza; e já estava com remorsos.

– Em outra ocasião seriam esses temores mui justos; mas na presente não. Estamos em difícil posição, da qual, porém, espero que nos sairemos bem, com a ajuda de Deus; contudo, toda a prudência é pouca.

– Agora vou ter com seu tio; até logo.

– Bons dias, Gustavo, disse o vigário, entrando no quarto do velho; então é verdade que não vamos bem?... Com efeito o pulso está agitado...

– Como não hei de estar pior? Acaba de sair daqui o Comendador, e bem sabe que por onde aquele homem passa deixa atrás de si o sofrimento. Ah! meu padre, que malvado!

– Então o que há de novo?

– Ele deseja possuir minha sobrinha...

– Já o sabia.

– Como?

– Logo te direi; conta-me primeiro o que se passou entre ti e ele.

Gustavo disse-lhe tudo, e estava a terminar a sua narração, quando ouviu-se um rumor, como de uma luta, e daí a pouco a voz de Alfredo, que bradava irado:

– João, deixa-me passar.

– Não sairá senão depois de me ter morto, respondia-lhe outra vez.

A luta continuou de novo, e a mesma voz começou a chamar:

– Sr. Gustavo!... Sr. vigário!... Sra. D. Emilia!

Mas já Emilia e o vigário entravam no quarto de Alfredo, que era donde partiam os gritos.

João estava do lado de fora, e apertava Alfredo em seus braços musculosos; este lutava com ele com todo o esforço do desespero e da raiva; facilmente via-se que, apesar de sua robustez, João ficaria vencido, se a chegada de Emilia e do vigário não viesse suspender a luta.

– Alfredo! exclamou ela.

– Senhores, disse o vigário, o que significa tudo isto? João, o que fazes aqui?

– Sr. vigário, vim prestar um serviço.

– No seu comportamento há alguma coisa, que deve ser esclarecida; mas isto compete ao dono da casa; João, segue-me.

– Com todo o gosto; mas não deixe sair o Sr. Alfredo.

– Senhor, disse o vigário, dirigindo-se a este, peço-lhe que tenha a bondade de acompanhar-nos.

– Não é possível agora; tenho que sair; daqui a pouco estarei de volta.

– Olhem que ele corre à sua perdição, disse João.

– Cala-te, bradou Alfredo, aproximando-se de João com ar ameaçador.

– Alfredo, murmurou Emilia em voz baixa, por nosso amor vem em nossa companhia...

Alfredo não resistiu mais; como um leão manietado, encaminhou-se, bem como as outras personagens desta cena, para o quarto de Gustavo, que ansioso por saber o que tinha acontecido já se tinha erguido do leito, em que a doença o lançara.

– O que foi isso, o que foi? perguntou Gustavo apenas os viu entrar.

– [Ainda nada seja], respondeu o vigário. Encontrei o Sr. Alfredo e João atacadados um com o outro; o primeiro queria sair, o segundo a isto se opunha: trouxe-os comigo, para que se explicassem em tua presença... Mas, meu amigo, torna-te a deitar... Estes repetidos abalos hão de por força fazer-te mal.

Gustavo acedeu ao conselho do vigário, e, dirigindo-se a João, pediu-lhe a explicação do que se acabava de passar.

João contou-lhe então, que estando naquela manhã no terreiro da fazenda do Comendador, tinha visto chegar a velha Euphrasia, e que, como há tempos desconfiasse que essa mulher era espiã, e algumas vezes *agente* do Comendador, e além disto surpreendesse a sua ida ali, deixou-se ficar por detrás de uma pilha de madeira, junto da qual estava o Comendador, em posição tal que não podia vê-lo, entretanto que era fácil a ele João ouvir tudo quanto ao Comendador a velha Euphrasia dissesse. Com efeito a sua idéia teve feliz resultado, pois fez-lhe saber, que o comendador tinha por ela mandado uma carta amorosa a Emilia; que esta a princípio não quisera recebê-la, decidindo-se depois a lê-la por lhe haver dito Euphrasia que disso dependia a salvação de seu tio; mas que indignada com a leitura tinha ela feito em pedaços a carta, e atirado com eles à cara da mensageira. Tinha ele, além disso, visto a raiva que a narração de Euphrasia produzira no Comendador, o qual, excitado por alguns ditos malévolos daquela mulher, que lhe assegurava ter Emilia proferido contra ele grande número de impropérios, disse que, se acaso lhe falhasse um plano, que acabava de imaginar, lançaria mão dos meios extremos, jurando que por fás ou por nefas havia de apoderar-se de Emilia. João contou ainda que, depois dessa conversação, o Comendador mandara aprontar os cavalos, e que partira para a casa de Gustavo, vindo ele João em sua companhia; que aí tendo chegado, apeara-se entrando só na casa, e que ele que isto narrava ficara à porta da parte de fora, tendo porém o bacamarte em punho, por temer que o Comendador fizesse alguma violência; estando, se assim fosse preciso, preparado para correr em auxílio de Gustavo; que seus receios porém tinham-se acalmado, vendo o silêncio que reinava e por lembrar-se que o Comendador tinha penetrado na casa só, e que portanto, à vista de sua reconhecida covardia, nada ousaria fazer; esperando pois ele que essa conferência terminasse sem grande novidade; que de repente vira abrir-se a porta da rua e Gustavo empurrar para fora o Comendador, em cuja fisionomia lia-se claramente impressa a cólera a mais feroz, e que este vendo-o armado, ordenou-lhe que pela janela procurasse fazer fogo sobre Gustavo, ordem que lhe fingira querer executar chegando-se à janela com o bacamarte armado, voltando porém logo a dizer ao Comendador que não pudera executar a sua ordem, por já ter-se Gustavo retirado, o que era falso, mas no que o Comendador acreditou, de maneira que, tendo-se posto a caminho, o chamara para junto de si, e depois de perguntar-lhe se conhecia a Alfredo, recomendou-lhe que acabasse com ele, e que por essa morte ele havia de recompensá-lo muito generosamente.

À vista disto João tinha vindo, logo que pôde, à casa de Gustavo, entrando pelos fundos da casa, para que ninguém o visse, e fora ter com Alfredo, a quem tudo contou; mas este sem querer ouvir a razão, tinha teimado em querer ir pedir ao comendador uma satisfação, pelo insulto que fizera à Emilia, escrevendo-lhe, ao que ele, João, vira-se obrigado a opor-se, retendo-o à força; que enfim isso tudo havia dado lugar à luta, e a todo aquele barulho que tinha havido.

Estas notícias de João eram excessivamente graves, e por isso todas as pessoas presentes formavam como um conselho, para deliberar sobre o meio com que poder-se-ia melhor amparar Emilia, Alfredo e Gustavo, da sanha, e dos danados desígnios do Comendador. Por mais meios que excogitassem nenhum acharam que os satisfizesse, até que enfim João exclamou:

– Há um único recurso; é partirem todos para a corte.

– Mas Gustavo, assim tão doente, não pode seguir viagem, disse o vigário.

– Isto não deve obstar; o senhor Alfredo e Emilia podem partir, e eu ficarei, disse Gustavo.
– Não pode ser assim; nós não havemos de abandoná-lo enfermo, como está, exclamaram Emilia e Alfredo.

– Deixe-se de crianças, disse Gustavo, a sua estada aqui de nada me serviria, apenas poderia agravar a minha posição, pois só mais facilmente saberei desvencilhar-me dos perigos possam sobrevir-me, e dado que o não consiga não será melhor que haja uma só vítima do que três? Além disto, com menos temor de castigo se violenta uma moça, do que se mata um velho. Ainda que, quanto a mim, são esses crimes pelo menos iguais. Assim, pois, a única objeção que acho com a idéia de João, e que infelizmente é bastante para que ela não possa ser levada a efeito, é o não poder uma donzela viajar só com um rapaz, que não é seu marido, nem sequer seu parente.

– Se é unicamente isto, bastará aperfeiçoar-se o meu plano para que ele se torne excelente, respondeu João.

– Como assim?

– A única coisa que ele tem contra si, é o não poder D. Emilia viajar a sós com o Sr. Alfredo, por não ser este seu parente nem marido; mas isto facilmente se remedeia, fazendo-se já o que se pretendia fazer mais tarde; isto é, casando-se os dois.

– Muito bem, João, exclamou o vigário; mas falta saber se o Sr. Alfredo tem os papéis necessários.

– Quanto a isso, está tudo arranjado, respondeu Alfredo, graças à providência de meu pai.

– Visto isso, disse Gustavo, creio que deve-se seguir o conselho de João; e o que dizes Emilia?

A moça enrubescou e nada respondeu.

– Está bem; quem cala consente; e o Sr. Alfredo?

– Sou completamente de sua opinião.

Com efeito, Alfredo, apesar de desejar satisfazer o pedido de seu pai, reconhecia que era este o melhor alvitre em tão apertada conjuntura; além disto, ardia em desejos de ver-se unido à Emilia, e se sujeitara-se a demorar à realização do seu consórcio, era só em atenção a seu pai, o qual porém, à vista das circunstâncias que se davam, não podia enfadar-se com ele, por não terem sido em tudo satisfeitos os seus desejos.

O vigário saiu a buscar os objetos necessários para a celebração do casamento que deveria ter lugar mesmo em casa; e entre esses objetos alguma pessoa que o ajudasse na cerimônia.

Daí a pouco voltou ele trazendo consigo o Sr. Lourenço que, esquecemo-nos dizer quando esboçamos o seu retrato físico e moral, era muito forte em liturgia.

Já tudo estava pronto: D. Theodora tinha forrado uma cômoda com uma toalha alva e de babados; e sobre ela colocara um oratório de jacarandá de gosto antigo, que de certo pertencera à avó dessa boa senhora. Tinha quatro palmos de alto e três de largo, e era ornado e alfaiado com simplicidade, não lhe faltando porém grande número de imagens de santos, as quais, como eram bentas, o casamento, celebrado perante este singelo oratório, tinha tanto valor religioso, como se fosse em um esplêndido templo.

Antes de começar a cerimônia, o vigário explicou a Lourenço o que dele se queria, recomendando-lhe o maior segredo a respeito deste consórcio. O bom do velho, apesar de recear que disso lhe poderia vir algum risco, não se negou ao que lhe pedia o vigário, a quem muito respeitava e estimava.

Gustavo e Theodora tinham sido escolhidos para padrinhos, e João servia de mais uma testemunha.

Emilia não deixava pai nem mãe, não saía do centro de uma família, onde tivesse sido educada, passava de uma posição quase miserável à riqueza e ao luxo; enfim, ia unir-se ao homem que amava, entretanto quando o vigário pronunciou o *conjugio vos*, lágrimas abundantes correram pelas suas mimosas faces. É que há, sobretudo para as mulheres, um não sei que de grande, de majestoso, e ao mesmo tempo de amedrontador nesses laços, que se vinculam perante Deus que só a morte pode desatar, que faz haver na alma uma inexplicável angústia, que obriga os olhos a chorarem e o peito a soluçar.

Para a mulher é este o ato mais importante de sua vida. Com efeito desde esse instante ela deve deixar os seus brincos de menina, sua candura virginal, seu descuido da vida, para tomar os pesados, porém, belos encargos de mãe da família; até não viverá mais uma vida própria, mas sim a vida de seu marido.

Nessa ocasião nem a mais leviana se esquece de lançar um rápido, e mais ou menos profundo, olhar para o futuro, perguntando a si mesma: eu de fato amo este homem? e amá-lo-ei sempre? Ele me adora, mas acaso se conservará assim? Dúvidas pungentes, cuja solução só se obtém no correr dos anos, e quantas vezes bem triste!!!

Porém no rosto de Alfredo se lia tanta bondade e nobreza de alma, e Emilia sentia em seu coração tanto amor por ele, que se acaso essas idéias se apresentavam no seu espírito, para logo se desvaneceram; suas lágrimas secaram, e risonha recebeu os parabéns e os abraços das pessoas presentes.

Concluídas as formalidades, o Sr. Lourenço logo retirou-se, e no mesmo instante principiou-se a tratar dos preparativos para a viagem.

Daí a duas horas estava arranjado tudo quanto deviam levar os noivos.

– É preciso partir imediatamente, disse o vigário, tem de andar umas boas cinco léguas para chegar à Vila, e, por mais depressa que andem não poderão chegar lá antes da noite; vamos, façam as suas despedidas, e a caminho...

– Emilia, acompanhada de Alfredo, foi ter ao quarto antes de Gustavo, e ajoelhando-se junto do leito deste:

– Meu tio, a sua bênção, disse ela comovida.

– Deus te dê, minha filha, uma sorte tão feliz, como mereces, exclamou Gustavo, estendendo sobre a cabeça de Emilia suas mãos trêmulas pela febre, e mais ainda pela grande emoção...

– Sr. Alfredo, continuou ele, eu lhe confio uma jóia, que não tem preço, tão subido é o seu valor; é a felicidade, que comigo leva, nunca lhe dê as costas; ame-a sempre muito, faça-a venturosa.

– Eu lho juro, Sr. Gustavo...

– Não é só ao seu amor que eu entrego a sua sorte, pois que este pode cessar; é à sua honra, que nunca deve acabar. Quase sem parentes, sem protetores, ninguém lhe pedirá contas, se o senhor não for o que deve ser para ela; mas lembre-se que ela o tem em Deus, aquele que na verdade é o único e poderoso pai dos infelizes. Agora, Emilia, adeus, dá-me um abraço... sê feliz, minha filha... ama sempre a teu esposo... e alguma vez lembra-te de teu tio, que sente não poder mostrar-te a sua amizade... e a sua gratidão...

Gustavo chorava, como uma criança; todas essas palavras foram cortadas de soluços.

O resto da família o imitava; até o rústico João enxugou uma lágrima que de si mesmo admirada rolou-lhe pelas faces abaixo.

– Sr. Gustavo, tenho que fazer-lhe uns pedidos; promete aceder a ele? disse Alfredo.

– Qual é?

– Promete?

– Sim; prometo.

– Bem; então ouça: o que eu e Emília desejamos que faça é o seguinte: que abandone este maldito lugar, onde a vida e o sossego do homem estão sempre ameaçados: que venha habitar conosco em nossa fazenda, aonde espero que ao menos poderá gozar de tranqüilidade de espírito.

– Mas...

– Não há mas nem para mas. Prometeu-me, e não há de faltar-me logo, deixando de satisfazer a sua sobrinha e a mim.

– Pois está dito, aceito, Sr. Alfredo...

– Obrigado meu tio, atalhou logo Emilia, bem entendido que há de ser com toda a sua família, não é assim, Alfredo?

– Certamente, respondeu este. Adeus, Sr. Gustavo, até breve, pois espero que não estaremos muito tempo separados. Sra. D. Theodora, adeus.

Entre abraços e lágrimas, saíram os dois noivos a cavalo. Em vez porém de tomarem pela estrada, atravessando assim o arraial, seguiram por um caminho que corria pelo interior das terras de Gustavo, e que só mais longe ia-se encontrar; deste modo esperavam que a sua partida fosse ignorada. João e o vigário os acompanharam até uma pequena distância.

– Eu bem quisera partir com o senhor, disse João no momento de despedir-se de Alfredo; mas creio que o sirvo melhor, ficando para velar sobre a sorte do Sr. Gustavo.

– Obrigado, João; porém não te esqueças de ir ter comigo em companhia dele e de tua mãe.

E voltando-se para o vigário, Alfredo continuou:

– Sr. padre, tanto lhe devemos que nem sabemos como agradecer-lhe.
– Nem é preciso; dêem-me ambos um abraço, que eu fico por demais pago, disse o bom vigário.

Emília e Alfredo apertaram-no em seus braços, com ardente amizade, depois do que, Alfredo, puxando de uma carteira bem recheada, entregou-lhe dizendo:

– É para os vossos pobres.

Os dois noivos apertaram mais uma vez as mãos do venerando velho e de João, a quem Alfredo abraçou, metendo-lhe na algibeira uma quantia e dando de esporas aos cavalos, partiram bradando: “Adeus, adeus!”...

(Continua)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 18 de maio de 1856

O COMENDADOR.

Por Francisco Pinheiro Guimarães

CAPÍTULO XI

Já havia mais de três horas que os nossos dois viajantes tinham-se posto a caminho, entretanto teriam andado apenas duas léguas. Suas cavalgadas, apesar de excelentes para viagem, caminhavam vagarosamente, pois que eles, distraídos, deixavam frouxas as rédeas, e nem se lembravam de apressar-lhes o passo. Descuidosos dos perigos que os ameaçavam, iam engolfados em doce colóquio, com as almas presas ao encanto de ouvirem e de repetirem um ao outro mil frases repassadas da mais pura e ardente paixão.

Suas imaginações corriam livremente pelo vasto campo do futuro, achando nele somente sítios de aspecto o mais risonho. Formavam mil castelos no ar, arranjavam numerosas e variadas molduras para servirem de quadros ao painel de sua felicidade e amor.

Quem nesta ocasião fosse falar em dores e desgraças, de certo não seria compreendido. Dores e desgraças tinham existido para eles outrora, em tempo que já lhes parecia remoto, quando estavam separados; mas agora, que viam-se reunidos e ligados por tão fortes laços, essas palavras para eles não tinham significado.

Com os olhos fitos um no outro, não prestavam a menor atenção aos objetos que os cercavam, e certamente transviar-se-iam ao acaso a estrada não fosse uma só.

Entretanto uma terrível tempestade se formava.

Das bandas do Oriente tinha se levantado uma nuvenzinha negra, que, a princípio pouco perceptível, foi rapidamente crescendo, e num momento toldou o céu, ainda há pouco do mais puro azul. Os raios do sol, próximo ao seu ocaso, mal atravessavam esses negrumes, e tinham a cor vermelha de sangue, que anunciam o temporal; e os dois noivos nada viam.

Uma rajada de vento, quanto como se saísse da boca de uma imensa fornalha, varreu a superfície da terra, levantando um redemoinho de pó e de folhas secas: eles não a sentiram.

Caíram algumas gotas de grossa chuva tropical; nem disso deram fé.

Enfim um relâmpago descreveu no ar o seu ziguezague de fogo, e o trovão retumbou; só esse brado tremendo de Deus é que pôde despertá-los.

– Ai! exclamou Emilia assustada, o que é isto?

– É uma terrível borrasca que não tarda a cair, respondeu Alfredo, e olhando em torno de si, continuou, e estamos ainda no meio da floresta: como temos andado devagar!

– Já chove bastante; abriguemo-nos debaixo daquele cedro.

Com efeito dirigiam-se à árvores protetora, e apeando-se, encostaram-se a ela.

Daí a instantes o sol tinha desaparecido de todo, e a floresta ficara sepultada em profundas trevas. O furacão, desencadeando-se, rolava pelas encostas das montanhas vizinhas, e precipitava-se nos estreitos vales, sibilando com terrível fragor. À sua irresistível força tudo cedia, as plantinhas humildes e rasteiras dobravam-se até ao chão, e ele desdenhoso de tanta fraqueza, passava-lhes por cima sem fazer-lhes mal. A topar [*sic*, Ao topar] porém com a floresta, seu ímpeto redobrou; as árvores colossais e altaneiras não queriam vergar a cabeça como as débeis gramíneas. Seu esforço cresceu, e em breve toda a floresta achou-se envolta de um imenso turbilhão. As soberbas e gigantescas filhas da terra, sacudidas pela sua mão poderosa, tremiam das raízes até a copa, estalavam, gemiam, formando um temeroso coro de lamentos, acompanhado ao longe pelo ronco do trovão. Nuvens de folhas, grossos ramos de árvores, às quais vinham pegados ninhos de implumes passarinhos, em cujo seguimento esvoaçavam os aflitos e aterrorizados pais, tudo passava carregado nas asas do temporal.

O horizonte do lado do Oriente estava literalmente abrasado, e representava como uma erupção de desmedido vulcão, lançando pela larga cratera repuxos de fogo, tão repetidos eram os relâmpagos, cuja luz era a única que alumia essa cena de desolação.

De vez em quando tudo se calava, havia instantes de profunda calma; era o furacão que descansava, como para recobrar as forças, a fim de arremeter de novo e com mais fúria.

Pálida e trêmula, Emilia se ajoelhara; mas nem ânimo tinha para orar.

De repente ouviram os noivos um grande estalo, seguido de outros mais aproximados; logo após uma árvore vizinha baqueou por terra com terrível estrondo, e por um pouco os não esmagou debaixo do peso enorme de seu corpulento tronco. As pontas mais delgadas de seus ramos chegaram mesmo a roçar pelos ombros de Emilia, que, impelida pelo terror, atirou-se nos braços de seu marido.

Os dois jovens estreitaram-se tão intimamente, que Alfredo sentiu queimar-lhe o rosto o bafo da ardente Emilia, cujo seio arfando de susto batia contra o dele. Na alma do apaixonado mancebo ateou-se amoroso incêndio; suas fontes começaram a bater descompassadas, seu cérebro como que estava em fogo, e em vez de sangue parecia-lhe correr pelas veias um metal incandescido. Esta vertigem voluptuosa era tanto mais intensa, quanto ele, atemorizado pelo perigo a que acabavam de escapar, e por aqueles que estavam sobre eles iminentes, julgava ser esse o último momento em que teria entre seus braços a sua encantadora esposa. Via a morte bem perto, e não queria partir-se deste mundo sem ter fruído o mais inefável gozo. Por isso, voltando-se para Emilia, exclamou:

– Dá-me um beijo; é o primeiro, e talvez que o derradeiro seja.

Os dois noivos uniram seus lábios com a mais fervorosa paixão, transvasando na alma um do outro tudo quanto há de afeto no coração humano.

O ligeiro ruído produzido por esse beijo perdeu-se no meio dos hórridos e confusos rumores da tormenta; mas a lembrança do seu encanto e doçura ficou para sempre gravada na memória de ambos.

De súbito porém o formoso laço que os níveos braços de Emilia formavam em torno do colo de Alfredo foi pouco a pouco afrouxando; os joelhos da moça vergaram sob o peso de seu corpo; sua cabeça dobrou-se para trás como o lírio mal sustido pela sua haste; e ela cairia por terra, se Alfredo a não sustivesse. Assustado, fora de si, este perguntava-lhe:

– Que tens, Emilia!

A noiva nada lhe respondia, e, à luz azulada dos relâmpagos, viu ele que ela tinha os olhos cerrados; uma idéia terrível passou-lhe pela mente.

– Morta, morta! Oh! meu Deus! O que vos fiz eu?

Com o mais profundo desespero levou ele a mão ao coração de sua esposa; o coração batia com força; um raio de esperança veio iluminar-lhe as trevas dolorosas de sua alma. Assentou-se no chão, e pondo no colo o corpo imóvel de Emilia, começou a chamar por ela com os nomes os mais ternos... À sua voz angustiada só respondia o som choroso do vento passando por entre os ramos das árvores.

Isto durou um quarto de hora... um quarto de hora que a Alfredo parecera um século, pois que foi um quarto de hora de cruel martírio.

Enfim, Emilia estremeceu, abriu os olhos e sorriu-se; o pobre rapaz estivera a enlouquecer de dor, e agora corria o risco de morrer de alegria.

Tinha sido um ligeiro desmaio; a delicada organização de Emilia não tinha podido suportar, sem muito abalo, as diversas e grandes emoções pelas quais havia passado.

A tempestade tinha amainado; era porém impossível seguir viagem; um ribeiro que pouco adiante cortava a estrada estava cheio, e não dava passagem; além disto Emilia necessitava de descanso, e o abrigo mais próximo e mais cômodo era a casa de Gustavo. Para ali pois resolveram regressar; Emilia, alquebrada pela fadiga, e Alfredo magoado por vê-la tanto sofrer.

Eram dez horas quando batiam à porta do bom Gustavo; um filho deste veio assustado abri-la, e reconhecendo os noivos correu para dentro gritando:

– Mamãe! não chore mais, papai sossegue. Emilia e o Sr. Alfredo estão aí.

Estes o seguiam de perto. A sua chegada causou a maior alegria; pois toda a família estava receosa de que a tempestade, apanhando-os em caminho, lhes houvesse acontecido alguma desgraça.

– Então nada sofreram, perguntou Gustavo apenas entraram eles no seu quarto.

– Só o susto, respondeu Emilia.

– Ainda bem; vão já mudar de roupa que estão molhados que faz dó; mas antes disso peço-lhe, Sr. Alfredo, que vá dizer no nosso vigário que estão de volta, pois ele saiu daqui dizendo que não seria talvez mal ir alguém a ver se os alcançava; e eu, que o conheço, temo que faça a imprudência de sair ele mesmo por aí fora.

Alfredo cumpriu imediatamente este pedido. O seu cavalo ainda estava à porta, montou-o e dirigiu-se para a casa do vigário; apenas porém deu alguns passos ouviu o tropel de um cavalo que vinha correndo a toda brida atrás dele; não tardou a conhecer que trazia um cavalheiro, e bradou:

– Quem vem lá?

Ao som de sua voz o cavalo, que parecia vir desenfreado, estacou de repente no meio de sua carreira; o choque foi tão forte que o animal arrastou a anca no chão.

– Como! é o Sr. Alfredo?!

– João?

– E a Sra. D. Emilia?

– Está em casa de Sr. Gustavo.

– Pior... mas cumpre não perder tempo. O Comendador vem à casa do Sr. Gustavo, e traz, além de mim, quinze homens em sua companhia, tem pois seu tio tudo a temer. Fingi que o meu cavalo havia disparado, e vim a toda a pressa prevenir disso o Sr. vigário, que é quem pode valer-lhe; mas já que o encontro é aqui, vá o senhor mesmo participar-lhe isto, enquanto eu parto a tomar o meu lugar junto do Comendador.

– Não seria melhor que eu fosse para perto de Emilia e de Gustavo? Tirar-me-ão a vida antes de tocar-lhes em um só fio de cabelo.

– Isto pouco custaria ao Comendador. Já lhe disse que ele traz consigo quinze homens; ou melhor, quinze malfeitores, o Sr. vigário é o nosso único recurso; não se demore, corra, vá ter com ele.

Alfredo seguiu os conselhos de João, e daí a pouco chegava à casa do vigário.

Pouco tempo havia decorrido depois da saída de Alfredo, quando um troço de cavaleiros parou junto da morada de Gustavo.

– Agora atenção, dizia o Comendador, pois era ele e a sua gente; vocês dois irão postar-se na porta dos fundos, vocês guardarão os lados da casa, cuidado, não deixem sair ninguém; Joaquim tu baterás à porta, e taparás logo a boca a quem vier abri-la; assim poderemos chegar até o tal Sr. Gustavo sem que ele nada desconfie... Todos a seus postos... Bate, Joaquim... tu, João, te conservarás a meu lado.

Emilia tinha já mudado de vestidos, e começava a narrar as peripécias de sua viagem, quando ouviu-se bater à porta.

– É Alfredo que está de volta; vai abrir.

Um dos filhos de Gustavo correu a obedecê-lo. Passaram então alguns momentos; sentiram-se passos, mas em vez de Alfredo, entraram de súbito os satélites do Comendador. Gustavo quis erguer-se, mas antes que levasse a efeito o seu intento, tinha sido derrubado pelos agressores sobre sua cama, sem poder fazer o menor movimento.

– Pode entrar, Sr. Comendador, gritou um deles.

O Comendador espiou primeiro para ver se as suas ordens tinham sido fielmente cumpridas; e vendo que o menor vislumbre de resistência era impossível, entrou com o passo seguro e majestoso do conquistador.

Com um relance de olhos viu as pessoas presentes, e chegando-se para perto dos seus *capangas*, deu-lhes algumas ordens em voz baixa; eles dirigiam-se para o interior da casa, e o Comendador conservou-se impassível, de braços cruzados no meio da sala.

Toda a família de Gustavo tinha ficado como que assombrada com este repentino ataque; mas em breve, reconhecendo todos quão fatal e perigosa era a sua situação, lançaram-se aos pés do Comendador:

– Senhor, por piedade não faça mal a meu marido, dizia D. Theodora lavada em lágrimas.

– Pelo amor de Deus não mate a papai, gritavam os pequenos, abraçando os seus joelhos.

– Senhor, tenha compaixão de meu tio.

– Ah, também já me pede misericórdia... disse o Comendador com ironia, quando tudo isto acontece por sua causa? Não se lembra mais de me ter chamado insolente? Pois eu ainda me recordo; e vem agora pôr-se de joelhos, como um cãozinho mau, que morde a mão que o afaga, e lambe aquele que o castiga. Ande, levante-se; não se esqueça de seu orgulho.

Emilia ergueu-se, e lançando-lhe um olhar esmagador exclamou:

– Este homem não tem coração.

Nisto entraram os *capangas* que tinham ido dentro em procura de Alfredo, e a eles o Comendador perguntou:

– Então que é do hóspede?
 – Não nos foi possível encontrá-lo.
 – Bem, acabemos com isto, disse o Comendador, que já estou farto de lamúrias. Matem aquele velho animal, continuou ele, apontando para Gustavo, e carreguem-me para casa esta pequena, disse ele indicando-lhes Emília, e prosseguiu com ironia.
 – Quero, minha senhora, ser o seu depositário, até que o seu noivo, que a não sabe proteger, venha reclamá-la. Vamos, fuzilem já este velho.
 D. Theodora se interpôs entre seu marido e os assassinos, bradando:
 – Não de matar-me primeiro... Sr. Comendador, tenha compaixão destas crianças.
 – Não mate o papai, continuavam a gritar as pobres inocentes.
 – Em nome de sua mãe, perdão... perdão!...
 O Comendador sorria-se.
 – Cala-te mulher, disse Gustavo, achando-se livre da mordaza, que a princípio haviam-lhe posto. Não fales a este homem sem compaixão, ele não sabe o que isso é. Não lhe peças perdão; perdão de que crime? Deixa-o assassinar-me, fartar-se do meu sangue; mas não te humilhes perante esta fera.
 – Matem-o, gritou o Comendador aos seus *capangas*, os quais, apesar de perversos que eram, hesitavam em cometer tão a sangue frio esta atrocidade.
 – Ainda não... senhores... dizia Theodora, abraçando-lhes os pés; não faça caso do que ele diz, ouçam só a mim...
 – Arredem esta velha tonta, levem daqui estas crianças, e façam fogo.
 Theodora atirou-se sobre o corpo de seu marido, cobrindo-o com o seu.
 – Tigres, disse ela, matar-nos-ão juntos.
 – Pois seja feita a sua vontade. Atirem, fogo!...
 Os assassinos iam já levando à cara os seus bacamartes, pois não podiam hesitar por mais tempo em cumprir as ordens do Comendador, quando João, que ninguém da família de Gustavo tinha ainda visto, pois até então conservava-se atrás de todos, postou-se de repente adiante do Comendador, e desembainhando a sua larga faca, disse-lhe com voz firme:
 – Estendo-o aqui morto, se acaso fizer-se o menor mal a qualquer pessoa desta família:
 A estupefação foi geral!!!
 Por um momento todos julgaram Gustavo escapo do perigo; dois *capangas*, porém, tirando os cobertores da cama de Gustavo, lançaram-se repentinamente sobre João, envolveram-se com ele, de maneira que, apesar de sua robustez, João foi logo subjugado.
 Emília e Theodora, vendo-o cair, soltaram um grito doloroso, a que o Comendador respondeu com uma gargalhada.
 – Bem executado, meus rapazes, não de ter por esta ação uma boa recompensa, disse ele, agora acabem a ambos.
 Mal tinha proferido estas palavras, quando a porta da sala abriu-se com estrondo; todos voltaram-se, e deram com o vigário, vestido com seus hábitos talaes, de sobrepelez e carregando um crucifixo.
 A seu lado vinham Alfredo, Lourenço e mais três vizinhos trazendo opas encarnadas do Santíssimo, e tendo nas mãos tochas acesas.
 À vista inesperada deste grupo, todas as pessoas presentes ajoelharam-se, à exceção do Comendador, o qual conservando o chapéu na cabeça, avançou furioso para o vigário bradando:
 – Maldito padre!
 Um murmúrio de indignação correu pelas fileiras de seus próprios satélites; e então, conhecendo que nessa ocasião não podia contar com eles, tirou o chapéu, vergou o joelho, mordendo porém os beiços de raiva.
 O vigário naquele momento não tinha o seu ar de bondade e doçura; sua fisionomia era severa e carregada; e dirigindo-se ao Comendador, disse-lhe com um tom de voz repreensivo:
 – [Hipócrita! para que te prostras diante desta cruz] quando tens a blasfêmia nos lábios, e a sede de vingança no coração?
 – Padre, gritou o Comendador, olhe o que diz... depois não se...
 – Para que servem as tuas ameaças? Não sabes que há muito que delas zombo? Que poder tens sobre mim? Podes, é verdade, mandar assassinar-me por qualquer destes; mas que importa isso?... a morte só assusta aos malvados, que, como tu, sabem que o inferno os espera. Vieste tirar a

vida a um velho e roubar uma pobre menina para desonrá-la... Que monstro que és!... Insensato, deixa esta vida de crimes que até hoje tens vivido... arrepende-te, que é esta a única tábua de salvação que te resta.

– Padre, interrompeu o Comendador levantando-se, o momento é muito impróprio para um sermão; mas há de confessar lá consigo que, em falta de outras virtudes, tenho ao menos a da paciência, pois que o estou aturando.

– Sim, tens razão, sou um louco em falar em arrependimento a um homem cuja alma, calejada e empedernida não pode ser abalada.

– Olhe que me esgota a paciência, bradou o Comendador.

– Ainda ameaças!!!... sai... retira-te... a tua presença repugna... Nunca vi o crime erguer tão audaciosamente a cabeça...

O Comendador não pôde por mais tempo dominar a sua cólera. Com efeito era uma mui grande humilhação para ele, de quem todos se temiam, ver-se assim tão asperamente repreendido perante tanta gente.

Se até então se refreara era porque tinha conhecido quão falsa havia-se tornado a sua posição, pois não só tinha que lutar contra Alfredo, João, e os vizinhos que tinham vindo com o vigário, como também via que não seria naquele momento coadjuvado pelos seus capangas. Porém agora, fora de si pelo que lhe dissera o vigário, a nada mais atendendo, puxou a faca e com ela investiu contra ele.

Este não arredou um só passo, imóvel, sem mesmo pestanejar, encostou o crucifixo ao peito; e seria trespassado de um lado a outro se Alfredo não tivesse sustido o braço do assassino. Apesar porém dessa intervenção, o golpe fora desfechado, e havia partido ao meio a imagem de Cristo, suspenso na cruz.

Todos soltaram um grito de horror, até os *capangas*, os quais, atirando-se sobre o Comendador, agarraram-no e levaram-no para fora.

Apenas haviam-se eles retirado, Emilia e Theodora, chorando de prazer, abraçaram cheias de reconhecimento o seu libertador, o seu bom vigário, que recebia não menos ardentes agradecimentos da parte de Gustavo, de Alfredo e de João.

Nisto ouviu-se um tropel de cavalos que anunciava a partida do Comendador e da sua gente, e então o vigário, num tom de voz cheia de unção disse:

– A mim nada devem, foi Deus quem nos salvou a todos... Prosterne-nos e rendamos-lhe graças.

(*Continua*)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 23 de maio de 1856

O COMENDADOR.

Por Francisco Pinheiro Guimarães

CAPÍTULO XII

Como é fácil de supor-se, o Comendador chegou à sua casa num estado de cólera indizível. Ele percorrerá a galope toda a distância que separava a sua habitação da de Gustavo, e durante este trajeto não deu uma só palavra: de quando em quando porém soltava um rugido abafado e feroz, e enterrando as esporas no cavalo, apressava a sua já tão rápida carreira, sendo a custo nela acompanhado pelos seus capangas. Apenas apeou-se, dirigiu-se logo para seu quarto de dormir, fechou-se por dentro, e, ainda vestido, atirou-se sobre seu leito, junto à cabeceira do qual havia um grande bacamarte e um par de pistolas.

Torturado não só pelo malogro de sua criminoso tentativa, mas sobretudo pela humilhação que sofrera, debalde procurou conciliar o sono. Levantava-se da cama a cada instante, e com passo febril e agitado ia de um a outro lado do quarto, como um animal feroz preso em sua gaiola de ferro.

Seu cérebro escandescido formava a cada instante novos planos para castigar a Gustavo, Alfredo, ao vigário e a João, e ao mesmo tempo apoderar-se de Emilia, a quem agora amava loucamente, se acaso se pode chamar amor esses desejos furiosos de que estava possuído, e que se tinham sobretudo ateado em razão da resistência que a encantadora moça opusera às suas pretensões.

Afinal, acabrunhado pela fadiga, caiu em profundo sono, perturbado porém pelos mesmos sentimentos que o dominavam quando acordado, pois quem estivesse perto dele o ouviria muitas vezes pronunciar estas palavras: “Emilia, vingança!”

Aproveitar-nos-emos destes momentos em que ele dorme para descrevermos com ligeiros traços a sua fazenda, que distava pouco mais de uma légua do arraial.

Antes de pertencer-lhe era ela de medíocre extensão; mas depois de ter-lhe caído entre as mãos, ela crescerá todos os dias, invadindo e apropriando-se das terras vizinhas, como o cancro que acomete e assimila a si todos os tecidos próximos do ponto em que se desenvolve.

Apesar dos muitos braços que o comendador tinha a seu serviço, ele não podia cultivar nem a sexta parte de sua imensa propriedade, de maneira que os crimes, de que se servia para aumentá-la, não traziam-lhe lucro algum direto, a não ser o prazer de fazer mal, e a satisfação de dizer-se senhor de um território vastíssimo, maior sem dúvida do que o de muitos Estados alemães, mas apenas produtivo em um pequeno espaço.

Para ir ter-se à fazenda era necessário galgar primeiro uma montanha muito elevada e alcantilada, seguindo-se por um trilho extraordinariamente íngreme, pois vinha em linha reta e quase perpendicularmente do cume à raiz do monte, costeando grandes barrancos e horríveis precipícios.

Esse caminho era difícil mesmo para um homem a pé, e parecia só próprio para cabras, entretanto por ele transitavam constantemente tropas de bestas muars carregadas cada uma com oito arrobas de café.

Causa dó, ao mesmo tempo que admiração, ver esses pobres animais efetuando, sobretudo, a descida. Quando chegam ao alto, e têm de descer por essa empenada ladeira, hesitam sempre, apesar de já terem por ela passado muitas vezes, até que afinal, depois de muito excitados pelos gritos, exortações, e pancadas dos *tocadores*, que atrás os seguem, com os pés descalços, e as calças arregaçadas até aos joelhos, mostrando as musculosas e bronzeadas pernas, acompanham eles a madrinha, animal escolhido entre os melhores que como guia vai marchando na frente da tropa, trazendo uma cabeçada chapeada de prata, ornada de campainhas do mesmo ou de outro metal, e de penachos encarnados, no centro da qual se ostenta a firma do dono a quem pertence, e assim garbosamente toma ela pela escabrosa vereda, vindo logo em seguida o resto da tropa.

Põem então as bestas os corpos tão atravessados quando lhes é possível, e fazendo finca-pé com as patas de diante deixam escorregar um pouco as traseiras, de maneira que estas vêm muitas

vezes quase encostar-se às dianteiras. Com estas fazem um pequeno passo, deixando-se logo escorregar de novo, e assim de escorregão em escorregão, chegam até abaixo, à custa de espantosos esforços, e da sagacidade e firmeza de que são elas dotadas.

Muitas vezes, porém, as coisa não corriam tão bem; pois mais de um desses animais tinha rolado até ao fundo dos despenhadeiros com suas cargas e arreios, e a repetição destes fatos, que era assaz freqüente, fazia o Comendador perder bem sofríveis quantias. Ele, porém, preso, abraçado ao poste da imobilidade e do atraso, nunca se lembrara de mandar fazer, em lugar daquele trilho em linha reta, um caminho em zig-zague, que nada ou quase nada lhe custaria, e que havia de poupar-lhe grandes incômodos, e mesmo muito dinheiro.

Chegando-se ao píncaro da montanha, e olhando-se para baixo, avistava-se lá no fundo de uma colossal e sombria cisterna, formada por um círculo de morros não interrompido, a casa do Comendador, e os outros edifícios da fazenda.

A par e passo que se descia por um caminho igual àquele que há pouco descrevemos, tudo o que se encontrava revelava a maior ignorância dos mais simples preceitos da agricultura.

Os pés de café estavam plantados tão juntos uns dos outros que faziam-se sombra mutuamente, de maneira que só os seus raminhos superiores recebiam os raios do sol, e eram portanto os únicos que cobriam-se de frutos.

A plantação de milho apresentava o mais triste aspecto. As hastes as mais elevadas apenas alcançavam a altura de três a quatro palmos, e tão finas eram que ao menor sopro se quebravam. As espigas, raras e enfezadas, quase que só de palha se formavam.

Entretanto esse terreno fora fertilíssimo; mas cansado por uma contínua produção de plantas da mesma espécie, não tendo sido uma única vez adubado, sempre dando, e nunca recebendo os princípios imediatos necessários à vida vegetativa, ele havia se exaurido afinal, e de excelente que fora, tornara-se de pior qualidade.

Além disso, a *samambaia*, essa praga dos lavradores, ali crescia com toda a liberdade, sem que ninguém cuidasse em arrancá-la, e ocupava muito mais espaço do que o milho, esterilizando completamente o terreno.

Em toda essa imensa superfície não havia nem sequer uma horta, e muito menos um jardim. Não se encontrava uma só árvore frutífera; o Comendador julgava que os seus quinhentos escravos eram poucos para colherem as suas vinte mil arrobas de café, e por nada distrairia um só deles desse serviço; entretanto eram eles em número suficiente para fazerem um trabalho dobradamente produtivo, contanto que uma inteligência um pouco mais esclarecida os dirigisse, e neste caso ainda ficaria gente bastante para tratar de um bom pomar de flores.

Mas, em lugar de uma razão culta, reinava ali somente a mais estúpida rotina.

Não havia um só caminho de carro de maneira que toda a colheita era trazida para os paióis, ou a braço de escravos, ou às costas de burros.

Em lugar do engenho de despolpar café, usava o Comendador de cinco ou seis *monjolos*, isto é, da máquina mais rudimentar, somente própria do homem selvagem.

Em tudo, enfim, divisava-se claramente o mais espantoso atraso; parecia que, de propósito, queria o Comendador contrariar a fertilidade de suas terras, procurando os meios de empecer-lhe o desenvolvimento.

Em baixo, numa pequena bacia que ficava entre as montanhas levantavam-se, como já dissemos, os diversos edifícios da fazenda.

À esquerda estavam as senzalas, em número de cinco, três para escravos do sexo masculino, duas para as escravas e seus filhos, colocadas uma em frente da outra, e tendo cada uma apenas duas portas e nenhuma janela.

No interior delas, ao longo das paredes, corriam as tarimbas, sobre as quais dormia toda essa escravatura sem travesseiro e sem a menor cobertura, tanto de inverno como de verão.

Entre aquelas tarimbas mediava um espaço de terra mal batida, sobre a qual amontoavam-se cascas de frutas silvestres, matérias orgânicas em putrefação, o que dava a esse lugar antes o aspecto de um chiqueiro de porcos, do que de uma habitação humana.

Em cada uma dessas senzalas aglomeravam-se perto de cem indivíduos para dormirem, quando as tarimbas não podiam admitir mais de vinte e cinco. Apenas os miseráveis escravos a elas se recolhiam, as duas portas eram imediatamente fechadas por fora a chaves e ferrolhos, deixando de entrar nelas a menor ventilação.

A atmosfera que então reinava dentro era horrível, pois não tardava a corromper-se, em razão da respiração de tão grande número de gente em tão circunscrito local, das suas exalações e da fumaça que provinha de uma pequena fogueira, que os desgraçados, descobertos, quase nus, viam-se obrigados a acender para aquecerem-se.

Se eles não sucumbiam a uma asfixia, era isso devido a alguns buracos que haviam [*sic*] nas paredes e no teto de sapê, que, se bem dessem entrada à chuva, davam-na também um pouco ao ar exterior, o que só evitava uma morte súbita, porém corrompido como logo se tornava ia lentamente envenenando os desgraçados que o respiravam.

A alimentação a que estavam sujeitos os escravos constava unicamente de feijão cozido sem gordura, e de *angu* de farinha de milho. Isto era invariavelmente o mesmo em todos os dias do ano.

Quanto à roupa, apenas recebiam por tamina de seis em seis meses, os escravos uma ceroula e uma camisa de algodão grosso de Minas, e as escravas uma saia e camisa do mesmo. Tudo isso reunido concorria para que a mortandade fosse horrorosa, não só nos adultos como nas crianças.

Com efeito, apesar de ter tido sempre mais de duzentos escravos, o Comendador nunca pôde ver vingar uma cria sua. Ele atribuíra isto a feitiços, entretanto que a verdadeira razão era bem clara.

Além das causas que acabamos de apontar, causas as mais próprias para debilitarem a organização a mais robusta, a escrava que acabava de ter um filho ia logo, ao cabo de três ou quatro dias, quando muito, para o serviço da enxada, e, debaixo do azorrague de desalmados feitores, trabalhava desde antes de amanhecer até depois do sol posto.

Elas nem sempre tinham a felicidade de encontrar nos monturos alguns farrapos de panos, que emendando uns aos outros, durante as poucas horas de seu descanso, formassem com eles uma coberta para nela envolverem as míseras criancinhas, que de ordinário ficavam nuas e expostas a todas as intempéries, e assim se criavam até morrerem.

Além disso, era somente quando vinham para as suas infectas senzalas que essas mães, quase sempre transformadas em espectros animados, e exaustas por um trabalho além de humanas forças, entregavam aos sequiosos filhinhos seus seios murchos, mirrados, que apenas davam algumas gostas de um leite aquoso, que era antes um veneno do que um alimento.

Debalde a pobre criancinha, chorando de fome, os apertava com lábios sôfregos; debalde a pobre mãe, misturando com as dele as suas lágrimas, comprimia os peitos com seus descarnados dedos, o leite não corria, e freqüentemente em seu lugar mamava sangue, que o sedento filho com voracidade sorvia. A mãe, então, curtindo agudas dores e desesperada caía junto dele, e no dia seguinte, quando os feitores, ao amanhecer, entravam nas senzalas para correrem para fora a chicote aquelas que se demoravam, encontravam muitas vezes a criancinha segura ainda aos seios maternos; tanto mãe como o filho pareciam dormir a sono solto, sono tão profundo que nem as pancadas daqueles carrascos podiam despertá-los. Ambas tinham morrido, ambas haviam deixado de uma vez essa vida de martírio a que outras menos ditosas ficavam ainda sujeitas.

Ao pé das senzalas estavam as cavalariças, nas quais havia grande número de escolhidos animais de montaria; seguia-se depois a olaria, a forja de Ferreira, e a serraria aonde em vez de aproveitar-se como agente a água que em abundância havia, serrava-se à força de braços.

Final vinham os paióis de café, e antes destes os de milho, que estavam situados sobre uma das faces do largo terreiro em que se secava o café.

Do lado oposto ao das senzalas, e completamente isolada, levantava-se a casa da habitação do Comendador; era pequena térrea e de nenhum modo digna de um tão rico fazendeiro.

Tinha na frente uma varanda, onde havia alguns compridos bancos de pau. À varanda seguia-se a sala de visitas, mobiliada com cadeiras americanas, e tendo no centro uma mesa de pinho redonda. As paredes, apenas caiadas, não tinham o menor ornato, a não ser um pequeno espelho que, por uma extravagância incompreensível, estava pregado quase junto ao teto, de maneira que era necessário uma altura de gigante para poder alguém mirar-se nele. Enfim, num canto estavam arrançados riquíssimos arreios à mineira.

Na frente da casa havia um espaço irregularmente semicircular no centro do qual erguia-se uma coluna de pão, com argolas de ferro; era o pelourinho da fazenda.

Eram apenas três horas e meia da madrugada, quando o sino da fazenda, com seus repetidos repiques, começou a acordar a escravatura, que estivera na véspera até à meia-noite fazendo serão, ocupada em debulhar milho.

Pouco a pouco o pequeno terreiro começou a encher-se de vultos que mal podiam se distinguir nas trevas que então reinavam.

A porta de uma casinhola abriu-se; um homem apareceu; era o primeiro feitor: reinou profundo silêncio; os vultos alinharam-se, e uma voz de baixo profundo, que pelo acento bem se conhecia ser de um negro da Costa, bradou:

– Louvado seja Nosso Senhor Jesus Cristo! A bênção.

E um grande número de vozes com uma cadência especial e em um tom ascendente, repetiram em coro:

– Louvado seja Nosso Senhor Jesus Cristo! A bênção.

Eram os escravos que saudavam ao feitor com a frase para isto usada nas fazendas. O nome de Cristo, que também está nos lábios dos desgraçados, nos daqueles parece uma irrisão, apesar do fervor com que eles o pronunciam. É que nunca nos podemos esquecer de que aqueles que ensinam-lhes a adorar e a venerar o nome do Redentor, o nome daquele que foi o primeiro a combater a escravidão, considerando-a não só como um crime, mas também como um terrível pecado; daquele, enfim, que proclamou sempre a igualdade dos homens, dando só o primeiro lugar no reino do céu, àqueles que mais sofriam na terra, são justamente os senhores, e muitas vezes os algozes desse desventurados.

O feitor principal, cujas feições pudemos observar, graças à luz que alumiaava o seu quarto, era um membrudo ilhéu de formas hercúleas, de fisionomia carregada e dura, trazendo enfiado no punho um relho de grande comprimento, e à cinta uma larga faca.

Em pé, no limiar da porta, recebia ele os bons dos feitores brancos, seus subalternos, e correspondia-lhes.

– Falta alguém? perguntou ele.

– Ninguém, responderam os outros.

– Está bom.

Isto dizendo, chegou-se para os escravos divididos em diversos grupos, os quais tinham cada um o seu feitor, a quem ele explicou o que deviam fazer naquele dia, e logo correram todos em diversas direções.

De toda aquela gente, que então ia já para o trabalho, que seria de quatro ou cinco horas, ninguém tinha, à exceção dos feitores, comido coisa alguma desde a véspera ao meio-dia.

Eram 7 horas da manhã quando soltavam os escravos do serviço; o Comendador estava almoçando. Sobre uma mesa bastante tosca estava estendida uma toalha de algodão toda manchada. Uma posta de lombo de Minas assado, um prato de carne mal cozida e picada muito miudinha, uma cuia cheia de farinha, compunham todo o almoço desse ricaço.

Era de notar que não havia na mesa nem garfo, nem faca, nem colher; o Comendador só usava de talher quando estava com pessoas de cerimônia, e nunca a ele se pudera acostumar, servindo-se portanto sempre da mão e dos dedos para comer.

Bem se via que ele ainda estava dominado pelos mesmos sentimentos da véspera: sua fisionomia exprimia um certo furor concentrado, e mais crueldade que de ordinário.

Estava a terminar a sua refeição quando vieram dizer-lhe que a sua gente já ia chegando do trabalho; levantou-se logo da mesa e dirigiu-se à varanda, para onde ordenou que lhe levassem o seu café.

Com efeito algumas turmas de escravos já estavam enfileiradas, outras porém vinham ainda chegando.

Estes apenas avistavam o Comendador, largavam das enxadas ou das foices, e aproximando-se dele com os olhos baixos, ajoelhavam-se pedindo-lhe a bênção, indo depois tomar lugar na fileira, que em breve ficou completamente formada.

Os homens estavam num extremo e as mulheres no outro, todos com os braços cruzados sobre o peito.

A menos de não ter-se um coração completamente insensível, não se podia ver essa comprida linha de infelizes escravos, sem sentir-se profunda compaixão desses entes, arrancados de seu país, de seus pais e de seus filhos para virem regar uma terra estranha e ingrata, não só com seu suor, mas também com suas lágrimas e com seu sangue!...

Nenhum deles apresentava o aspecto de força de saúde; pelo contrário, dir-se-ia que todos eles tinham saído de um hospital, tal era a debilidade que neles se podia perceber.

Alguns estavam por tal modo magros que pareciam esqueletos, cujos ossos estivessem cobertos unicamente por uma pele negra, que encarquilhava-se toda, e formava pregas, como se estivesse por demais larga; outros, opilados, apresentavam uma obesidade doentia, tão repugnante

de certo como a magreza dos primeiros. Muitos tinham as carnes roídas pelas boubas, outros mal podiam encostar os pés no chão em razão dos vermes que os devoravam; enfim, todos mostravam nos peitos, nas costas ou nos braços cicatrizes mais ou menos recentes, produzidas pelos bárbaros castigos que haviam sofrido. Porém o que mais impressionaria o espectador não habituado a essas cenas, era a profunda tristeza, o grande abatimento moral que se lia nas feições de cada uma dessas criaturas maceradas pela dor.

Bem se via que o sofrimento os ia degradando e transformando por tal modo que em pouco muitos não teriam de homem senão a forma.

Entretanto, se alguém dissesse ao Comendador que lhe seria muito mais vantajoso e econômico gastar mais uma meia dúzia de contos de réis dando a esses desgraçados um melhor e mais abundante alimento, uma habitação mais cômoda, e algumas roupas com que se abrigassem do frio e da chuva, do que tê-los assim transformados em fantasmas, inanidos pela fome e outras privações, e embrutecidos por atrozes castigos, de modo que mal podiam, apesar das pancadas com que eram excitados, levantar a enxada para abrir o fecundo seio da terra, de uma maneira horrorosa, ele soltaria uma estúpida gargalhada e não compreenderia, tão profundamente estavam impressas as idéias rotineiras em seu cérebro estreito e empedernido.

Mais ainda se riria ele se lhe quisesse provar que em vez de escravos, que não podiam deixar de odiá-lo, e que portanto só contra a sua vontade trabalhariam em proveito dele, e que além de sua natural preguiça e estupidez procurariam fazer o serviço mal, e com maior lentidão possível, seria muito mais proveitoso ter, para lavrar as suas terras, um menor número de homens, porém estes livres e inteligentes, que se interessariam e se esforçariam para que ele obtivesse lucros, trabalhadores enfim dos quais cada um valeria por cinco escravos, e com cuja morte ele nada perderia.

Para demonstrar-lhe isto, que tão claro é, seriam inúteis todos os argumentos; ele não queria entender. Felizmente a maior parte dos nossos agricultores, justiça lhes seja feita, já não partilham as idéias erradas do Comendador, e reconhecem que a sua salvação está na colonização; somente por esse hábito de viver, sempre debaixo da tutela do governo, esperam que ele dê andamento à vinda dos colonos, e nada ainda ousam fazer por si sós para obter o que tão ardentemente desejam; apenas falta-lhes ânimo, que a boa vontade existe.

Como cristão, como homem, como Brasileiro, daqui bradamos-lhe: coragem, arriscaí alguma coisa para ganhar muito e muito, acabai com a maldita escravatura, que como a cárie nos corrói os membros, nos desmoraliza, nos amesquinha e rebaixa perante o mundo civilizado, nos enfraquece e mesmo nos empobrece, apesar de suas enganosas aparências em contrário, pois se opõe não só ao progresso moral, mas também ao material. Muito se fez acabando com o tráfico, que ameaçava afogar-nos debaixo de uma onda negra; mas isto ainda não basta; acabai, ainda vos repetimos, com a escravatura; povoai de colonos as vossas grandes fazendas, e em breve sereis ricos, a humanidade folgará, e o Brasil será uma poderosa, moralizada e respeitada nação.

Voltemos porém à nossa história, de que na verdade nos afastamos um pouco; esperamos porém que em razão dos sentimentos que a isto nos levaram o leitor nos perdoará.

Depois de terem os escravos saudado ao Comendador do mesmo meio por que o haviam feito de madrugada ao feitor principal, este com o chapéu na mão, aproximou-se de seu amo para relatar-lhe o que havia ocorrido, e o que tinha feito, bem como para pedir-lhe as suas ordens a respeito do serviço.

– Sr. Comendador, tenho de participar-lhe que duas negras que estão criando, aproveitando-se de ser ainda escuro quando foram para o trabalho deixaram-se ficar atrás, e voltaram para as senzalas. Dando eu por falta delas, mandei logo procurá-las ali, e foram encontradas dando de mamar aos filhos. Desculpam-se elas dizendo que assim tinham procedido porque ontem à noite não haviam tido leite, mas que hoje, tendo este aparecido, quiseram aproveitá-lo, dando-o a seus filhos, que de fome choravam. Indaguei das suas companheiras se isto era verdade, disseram todas que sim. Eu, entretanto, receando que fugissem com medo do castigo, pu-las no tronco, e agora V. Ex.^a há de dizer o que quer que se lhes faça.

– Mande-as surrar, respondeu logo o Comendador.

– Mas olhe, Sr. comendador, que o que elas dizem é verdade... e assim algumas dúzias de bolos talvez fossem suficientes para exemplo.

– O que significa isto? Pois então não terei o direito de castigar os meus negros como e quando me aprouver? Parece-me que Vm. está-se tornando muito moleirão, e isto me não convém; mande-a surrar, já e já, tenho dito.

O feitor retirou-se, sem tugar nem mugir, e foi mandar executar as ordens de seu amo.

Daí a pouco apareciam as duas vítimas. Chegaram junto do Comendador, ajoelharam-se, tomaram-lhe a bênção, e sem pedir-lhe compaixão nem piedade dirigiram-se com passo firme para o terrível pelourinho. Elas bem sabiam por experiência que toda a súplica era inútil, e quando essas mães tinham cometido a ação que como crime era reputada, elas contavam com o castigo infalível, mas não haviam hesitado entre o martírio e a salvação de seus filhos, que corriam o risco de morrer à míngua. Santo amor maternal, que era tão mal compreendido pelo feroz Comendador!

Não tardaram a ser amarradas à fatal coluna; suas roupas lhes foram arrancadas, e elas ficaram nuas; por um sentimento de pudor, que nunca de todo abandona a mulher, seja qual for a sua posição, elas abraçaram-se e uniram-se estreitamente à coluna.

Quatro negros armados de bacalhaus de cinco pernas, cujas pontas eles passavam pela areia quando açoitavam as vítimas, começaram a cortar-lhes o corpo com toda força de seus braços; e quando as suas pancadas eram menos rijas, dois feitores que junto deles estavam, zurziam-nos para executá-las.

As pobres mártires do amor maternal choravam, gritavam, estortegavam-se de dor; as suas peles já estavam completamente dilaceradas, e o sangue que lhes corria do corpo, cujas fibras todas se contraíam de dor, caindo no choro formavam numerosas poças.

Os espectadores destas hórridas cenas já acostumados e calejados nelas, nem pestanejavam; estavam impassíveis; mas os nossos leitores não estão no mesmo caso, e por isso paramos aqui, conhecendo que talvez mesmo abusássemos um pouco de sua sensibilidade, traçando esses quadros, não obstante havemos procurado fazê-lo com cores não muito carregadas. Deixemos pois o Comendador regozijar-se com estas atrocidades, e passemos a narrar outros acontecimentos.

(Continua)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 24 de maio de 1856

O COMENDADOR

Por Francisco Pinheiro Guimarães

CAPÍTULO XIII

Os sucessos da noite passada, que tão fatais poderiam ter sido, bem mostravam quão intenso era o ódio que a Gustavo votava o Comendador, o qual não trepidaria de certo em lançar mão dos meios mais violentos e infernais pelas feridas feitas em seu orgulho.

Reconhecia isto mesmo Gustavo, assim como que a única esperança de salvação, que lhe restava, estava na fuga, e viu-se portanto ele, tão fraco e doente, obrigado a deixar a sua casa, para ir correr pelas estradas, com grande risco de vida, ou pelo menos com muito incômodo. Mas, já o dissemos, era esta a única tábua de salvação; não havia pois que hesitar, cumpria agarrar-se a ela.

Durante o resto da noite fizeram-se todos os aprestos da viagem, e, graças ao zelo e à atividade do bom vigário, e de João, assim como à bolsa de Alfredo, pela manhã bem cedo, a essa hora, em que a noite ainda disputa ao sol o domínio da terra, já tudo estava pronto para a partida.

Não descrevemos aqui as dolorosas despedidas de Gustavo a seu [parceiro].

Quando tiveram de separar-se, os dois velhos e dignos amigos sofreram muito; cumpre porém dizer que a dor e o pesar do vigário neste apartamento foram menores que as de Gustavo. E assim deveria ser, pois o vigário consolava-se, lembrando-se de que seu amigo ia ter uma vida muito mais tranqüila e feliz do que aquela de que até então gozara; entretanto que Gustavo não se esquecia de que sérios perigos, ou pelo menos, grandes dissabores, estavam iminentes sobre a venerável cabeça do seu santo pastor. Mas o bom vigário considerava o seu lugar como um posto de honra, e por nada o abandonaria.

Com efeito, quem havia de enxugar as lágrimas, que o Comendador fizesse derramar? Quem, enfim, serviria de escudo aos pobres habitantes de Santo Antão contra as fúrias de um tal malvado? Ninguém... Era portanto necessário que ele aí ficasse; e quanto mais riscos tivesse de correr, tanto mais meritória e santa seria a sua missão; ao menos tal era o seu modo de pensar.

Todos conheciam as suas idéias a esse respeito, e por isso não o convidaram para que com eles partisse. Estavam convencidos de que nem o aspecto de uma morte certa, precedida das mais cruéis torturas, faria com que o evangélico pastor abandonasse as suas ovelhas às garras afiadas e raivosas do Comendador. Não, ele não recuaria um só passo. Lutaria até ao último alento; morreria sim, mas como um cristão, como um mártir, defendendo a humanidade, e abraçado com a cruz.

Apenas começava a clarear o dia quando os viajantes puseram-se a caminho.

Gustavo ia deitado em uma rede carregada por dois possantes negros; outros quatro seguiam atrás para tomarem o lugar dos primeiros quando estes cansassem; Emilia e Alfredo iam a um lado da rede; do outro iam D. Theodora e João, todos a cavalo, cada um carregando ao colo um dos filhos de Gustavo; pobres crianças, que nesta fuga só viam um divertimento, e que de instante a instante soltavam alegres risadinhas, que contrastavam com o ar de inquietação, de tristeza e de temor impressos nas fisionomias dos outros membros da comitiva.

Na verdade a sua situação era bem melindrosa; posto esperassem, em razão da hora tão matinal, poder partir, sem serem pressentidos, contando, quando o fossem, pelo menos com duas horas de avanço, pois que de certo um espião não iria do arraial à fazenda do Comendador prevenido dessa fugida, e o Comendador não viria de sua casa ao arraial, sem que em todas essas idas e vindas gastassem esse tempo.

Contudo, como levavam um homem doente, que não podia levantar-se da rede, o que os obrigava a caminhar muito devagar, era possível que o seu inimigo, a tempo prevenido, e fazendo a diligência que era de supor fizesse, conseguisse finalmente alcançá-los, e então ai deles!...

Tomaram os viajantes pelo interior das terras de Gustavo, esperando assim escapar a todas as visitas; mas apenas tinham dado alguns passos quando viram encostada à cerca a velha Euphrasia, que já àquelas horas por ali rondava. Ela seguira o vigário, quando este, na noite antecedente, se dirigira à casa de Gustavo para salvá-lo da morte, arrancando-o das mãos do Comendador, e assistira, sem ser notada, ao final da cena que então tivera lugar. Depois da partida do Comendador tinha-se conservado à espreita junto da morada de Gustavo, ouvira grande

movimento durante toda a noite; vira as repetidas saídas e entradas do vigário e de João; percebeu enfim que alguma coisa se urdia em benefício da família de Gustavo; mas não tinha podido adivinhar o que realmente fosse; porém como suspeitasse que se tomavam medidas de cautela contra alguma nova agressão, a sua curiosidade e maldade tinham-se posto alerta, e a levaram tão cedo para junto da cerca, onde foi vista, a fim de melhor verificar se as suas suspeitas eram fundadas.

– Boa viagem! gritou ela assim que avistou a comitiva.

Ninguém respondeu à sua saudação; só João disse a meia voz:

– O diabo te torça o pescoço, maldita velha... ave de mau agouro...

E continuaram a andar. Euphrasia porém tinha perfeitamente ouvido o que dissera João, e ficara cheia de rancor, por ter sido esta a única resposta dada aos seus cumprimentos [*sic*, cumprimentos].

– Ah! não me responderam... não fazem caso da pobreza; pois bem, hão pagar-me bem caro... e o tal João!... chamar-me de velha maldita... ave agoureira... que atrevido!... há de arrepender-se...

E dizendo isto dirigiu-se a toda a pressa para a fazenda do Comendador.

Era admirável ver como aquela velha de tão franzina aparência despejava caminho. Quando ia se sentindo fatigada começava a murmurar:

– Já pensam que são fidalgos, que podem maltratar a todo mundo; hão de ver que se enganam... Nem ao menos me abaixaram a cabeça, foi o mesmo que me não ouvissem... E o tal João... é o pior deles... Hei de mostrar-lhes que presto ainda para alguma coisa.

– Estas palavras davam-lhe novo ardor. Caminhava, caminhava, que fazia espantar. Seus cabelos, mal seguros desataram-se; para não perder tempo deixou-os soltos; seus tamancos retardavam-lhe os passos; largou-os na estrada, caminhando descalça. Quem àquelas horas a encontrasse, e reparasse em seu corpo de esqueleto, em seus olhos negros e cheios de fogo, em suas faces enrugadas, vendo-a assim, com as melenas brancas açoutadas pelo vento, correndo com pé ligeiro por montes e por vales, de certo julgaria ter topado com alguma feiticeira, que surpreendida pelo dia em suas bruxarias, assustada fugia, e ia rapidamente, recolhendo-se ao misterioso esconderijo.

Apesar porém da celeridade de seu andar, gastou ela mais de uma hora para chegar ao seu destino. Vinha pondo a alma pela boca; mas esperava fazer mal, e isto a alentava.

O Comendador apenas avistou a Euphrasia, que entrou no terreiro, mandou desatar da coluna as duas escravas que estava vendo surrar, como antes dissemos, e que como mortas caíram por terra logo que as desprenderam; ele porém, sem dar a menor atenção a isto, correu logo para a sua mensageira, perguntou-lhe ansioso:

– O que há de novo?

– Partiram todos, respondeu a velha.

– Quem?

– Emilia, Gustavo e toda a família deste.

– Inferno!... escapam à minha vingança!...

– Talvez não.

– Como?

– Gustavo está muito doente, não pode montar a cavalo, vai em uma rede, e isto deve demorá-los, de maneira que pondo-se V. Ex. já, se quiser, em seu seguimento, será bem fácil alcançá-los, e então...

– Bem, bem exclamou o Comendador, mais tranqüilizado, e já alegre, e logo mandou arrear os cavalos para ele e para os seus *capangas*.

– Escute ainda, continuou Euphrasia, sabe quem lhes serve de guarda-costas? É um seu protegido, João, o qual o tem sempre traído.

– Já o sei, e estimo isto, porque o colherei às mãos, e dar-lhe-ei uma lição mestra, um castigo exemplar, para que outros não o imitem.

Daí a pouco todos deixavam a fazenda do Comendador; este a toda a brida, acompanhado dos seus sequazes; Euphrasia, vagarosa e pensativa, soltando de vez em quando a sua terrível risadinha.

Entretanto Gustavo e sua família continuavam a sua penosa jornada por estradas alagadas, cheias de atoleiros e de precipícios.

À custa de grandes fadigas, alcançaram a floresta, onde Emília e Alfredo reconheceram e saudaram o cedro protetor que na véspera lhes servira de saudoso abrigo; bem como admiraram, com um secreto sentimento de horror, o tronco enorme da árvore que, caindo junto a ambos, por um pouco os não esmagara. Outras árvores como aquela, derrubadas pelo temporal, juncavam a estrada e dificultavam o trânsito. Havia porém um outro obstáculo, que muito temiam encontrar, e que, se existisse, tudo estava transtornado, era achar-se ainda fora de seu leito o ribeiro, que havia engrossado muito na noite antecedente; pois se ele ainda não fosse vadeável, estavam todos perdidos, porque seria necessário, ou esperar que ele desse passagem, ou regressar, o que seria cair, em ambos os casos, nas mãos do Comendador, que devia já ter sido informado da fuga.

Nenhum dos fugitivos tinha o ânimo tranqüilo ao aproximar-se do ribeiro; felizmente porém, como a chuva de já muito havia cessado, tinha ele decrescido, e foi sem grande perigo atravessado pelos viajantes, que, tendo assim vencido a este obstáculo com tanta facilidade, criaram alma nova, enchendo-se de mais coragem e esperanças.

Fora da floresta prosseguiram em sua viagem mais desimpedidamente, se bem que ainda com alguma dificuldade.

Ao cabo de algumas horas chegaram ao alto de uma montanha, donde puderam avistar a vila a que se dirigiam, pequena e feia aglomeração de casas.

Nunca porém a vista de Babilônia, de Palmira, de Atenas, de Roma, de Damasco ou de Constantinopla, alegrou tanto aos olhos do cansado viajante, sedento de contemplar as suas grandes maravilhas. É que ali iam acabar os sustos e os perigos, é que ali estava a certeza de salvação.

Todos os peitos se dilataram, respirando livres do peso que os oprimia; o temor desapareceu, e não eram já somente as crianças que contentes sorriam.

Essa alegria foi, porém, de curta duração porque olhando para trás, como o naufrago, que chegando ao porto dá o último adeus às ondas que estiveram quase a tragá-lo, Emilia avistou um grupo de cavaleiros correndo à rédea solta em seu seguimento; chamou para o grupo a atenção de seus companheiros, e João, com sua vista exercitada, pôde logo reconhecer quem eram.

– É o Comendador e a sua gente, disse ele; estamos no alto da montanha, que eles ainda têm de subir, seus cavalos vêm cobertos de espuma, cumpre porém apressar o passo se quisermos escapar.

– Os negros, que carregavam a rede, estavam cansadíssimos, porém, excitados por novas promessas de Alfredo, começavam a correr pela encosta abaixo.

Os perseguidores contudo ganhavam terreno a olhos vistos. A angústia era extrema, com efeito naufragar tão perto do porto era bem horrível.

Os carregadores bufavam; suas costas negras, nuas e musculosas, cobertas de suor, reluziam ao sol, como se fossem de jacarandá envernizado; mas o Comendador e a sua gente estavam cada vez mais próximos...

Gustavo, levantando a cortina que o abrigava do sol, avistou-os já no alto da montanha.

– É impossível escapar, andando tão devagar, disse ele, e estes pobres pretos estão fazendo muito mais do que podem. Assim seria um loucura continuar a exporem-se todos por minha causa, quando me não podem valer. Partam, deixem-me entregue à minha sorte; só lhe peço Sr. Alfredo, que vele sobre minha mulher e filhos.

– Não o abandonaremos mais, exclamou Alfredo; se uma vez nisto consenti foi porque nunca supus que o Comendador atentasse contra a sua vida, e por julgar mais ameaçada a honra de Emilia. Agora, porém, que sei do que é ele capaz, não o deixarei mais exposto à sanha desse monstro, sem ao menos tentar defendê-lo. Eles são mais numerosos, mas nós temos em nosso favor a justiça divina, e havemos de salvá-lo.

– Bem dito, Sr. Alfredo, interrompeu João.

– Loucura! Disse Gustavo, não me podem valer em coisa alguma... sacrificar-se-ão inutilmente.

– Já lhe disse, Sr. Gustavo, não o abandonaremos.

E tranqüilamente começou Alfredo a escorvar as pistolas, que tirara dos coldres.

– Esperem, ainda há um recurso; se ele falhar então se mandem as senhoras e os pequenos para a vila, e mostremos ao Comendador que duas onças não se deixam impunemente estafegar por uma matilha de cães; mas o melhor é tentar primeiro escapar-lhes, o que seria fácil se o Sr. Gustavo pudesse, com algum esforço, montar no meu cavalo.

– E tu, como irias, João?

– Ora! a pé, que dúvida há nisso?
– Posso montar, pois a distância é pequena; mas não aceito a tua oferta.
– Por quê?
– Seria entregar-te a uma morte certa.
– Não lhe dê cuidado, corro como um veado, e caso fosse perseguido de perto, meter-me-ia pelo mato a dentro, aonde me não poderiam seguir a cavalo.
– Não, disse Gustavo, já são muitos os sacrifícios que tens feito.
João olhou para trás.
– Mais um minuto de hesitação, estamos todos perdidos.
Isto dizendo, apeou-se, chegou-se à rede, e carregando Gustavo nos braços, como se este fosse uma criança, sentou-o sobre o cavalo e entregando-lhe as rédeas, partiu adiante, correndo a pé e gritando:

– Vamos, que ainda é tempo.
Todos o seguiram.

Quando a rede parou, já o Comendador e a sua gente estavam tão perto, que os fugitivos ouviram distintamente uma exclamação de alegria que aquele soltou, a qual porém transformou-se em um rugido de raiva, assim que viu a mudança, que se operara no andar daqueles que já supunha caídos em seu poder.

– Fogo! Bradou ele.

Uma terrível detonação seguiu-se a esta ordem; as balas porém não alcançaram o alvo, e apenas atiraram um pouco de pó sobre o cavalo de Alfredo, que vinha na retaguarda da comitiva.

A esta chegada respondeu João com uma estrondosa gargalhada, que levada pelo vento foi ferir profundamente o amor-próprio do Comendador.

– Se ele, dizia João a Alfredo, continua a puxar pelos cabelos, como agora está fazendo, chega ao arraial completamente calvo.

Daí a pouco os fugitivos entravam na vila são e salvos de todo o perigo. O seu perseguidor, reconhecendo que os seus cavalos estafados os não podiam alcançar, mandara fazer alto à sua tropa. Cheio de desespero, reconheceu que a vingança lhe havia escapado, pois bem previa que Gustavo ir-se-ia pôr debaixo da proteção das autoridades, as quais, se bem que deixassem impune o crime se ele tivesse sido cometido, não ousariam contudo deixar de procurar preveni-lo. Além disso, sabia que Gustavo tinha muitas amizades na vila, e que nada lhe seria mais fácil do que arranjar um bando de camaradas, para servirem-lhe de escolta e à sua família. Contudo mandou sempre à vila um dos seus capangas para tomar informações. Este em breve regressou, e o que lhe referiu mais o confirmou em suas suposições.

Com efeito, o espia tinha visto Alfredo sair da casa do juiz municipal, que os acompanhou até à porta da rua, e tinha ouvido o juiz dizer nesta ocasião: “Vá sossegado; estou certo que o Sr. Comendador nada tentará contra a sua família; mas para tranquilizar as senhoras, mandar-lhe-ei uma escolta de dois soldados, já que assim o exige.”

O capanga contou-lhe ainda que avistara a João no meio de alguns homens, com os quais parecia tratar para que eles fizessem parte da comitiva de Gustavo.

Estavam pois destruídas as últimas esperanças do Comendador, que, abrasado em ira, montou a cavalo para voltar à sua fazenda.

Dolorosos pensamentos torturavam a este homem soberbo e cruel. Justamente na época em que mais onipotente se julgava, tinha tentado seduzir a Emilia e molestar a Gustavo, e estas coisas, que tão fáceis supunha, ele não pudera levar a efeito, e de suas repetidas e malogradas tentativas só lhe resultara ver-se insultado e vilipendiado por aqueles mesmos, que pensara esmagar, sem que fosse necessário grande esforço de sua parte, e que entretanto, apesar de não ter ele recusado ante meio algum, lá se iam livres de todo o mal. Já supunha que ia servir de alvo aos motejos dos abastados vizinhos, e ao riso do povo miúdo, e portanto temia que o seu poder se aluisse, poder que tinha por base o terror, que até então a todos soubera inspirar, por isso que o exemplo do feliz resultado da insubordinação de Gustavo poderia acoroçoar, e servir de incentivo para outros, que quisessem sacudir a canga, que tanto lhes pesava.

– É preciso, se acaso eu quiser conservar a minha posição, dar um grande golpe, dizia ele consigo mesmo; mas sobre quem desfecharei meu braço?... não sei ainda... pouco importa, acharei sempre alguém, que por este ou aquele modo tenha intervindo neste malfadado negócio. O que é necessário é que o castigo seja terrível, para que a lembrança dele faça morrer o riso de mofa,

quando ele quiser despontar nos lábios de alguém, do contrário lá se vai o meu prestígio e força... Ah! maldito João, foste tu que destruístes todos os meus planos!... daria de bom grado metade da minha fortuna para ter-te aqui entre as minhas mãos. O que eu te fazia sofrer nem podes mesmo imaginar... traidor... riste-te de mim, e hás de ficar impune... Oh! isto não pode ser...

Era com efeito contra João que mais acesa estava a ira do Comendador, que para castigá-lo revolvía em sua mente escaldada diferentes projetos esforçando-se por achar um meio, ainda que indireto fosse, de ferir e magoar ao generoso e devotado mancebo.

Possuído desses pensamentos, irritado ao último ponto, e ao mesmo tempo humilhado, como um leão a quem arrancassem os dentes e as garras, e o entregassem depois a um bando de débeis crianças para servir-lhes de brinquedo, regressava o Comendador para sua fazenda: deixemo-lo entretanto caminhar e demos um pulo até a vila.

(Continuar)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 27 de maio de 1856

O COMENDADOR

Por Francisco Pinheiro Guimarães

CAPÍTULO XIV

Gustavo e seus companheiros de viagem tinham-se albergado na estalagem do Cavallo Branco, que era a melhor da vila. É verdade que não havia outra, o que tornava muito fácil a sua superioridade.

Aí encontrou Alfredo os cargueiros que traziam as suas canastras e malas, os quais, apesar de terem com ele saído da fazenda de seu pai, com o demorado passo de costume, só naquele dia tinham chegado à vila. Seu pajem também aí achava-se, pois que para ali ele o havia mandado na véspera pela manhã, quando supunham que teria ainda de demorar-se em Santo Antão, a fim de apressar a marcha dos cargueiros e de guiá-los até a casa de Gustavo no arraial.

Em um pequeno quarto da estalagem estavam Alfredo e João.

– Sr. Alfredo, dizia João, fiz um passeio até a estrada, e estou certo que o Comendador e a sua gente já se foram. Arranjei dez bons camaradas, que lhe servirão de escolta; agora peço-lhe licença para ir buscar minha mãe.

– Pois não, João, não precisavas pedir licença, vai quando quiseres, e traze-a depressa, que queremos abraçá-la o mais breve possível.

– Ainda tinha que dizer-lhe uma coisa... mas não sei como hei de fazê-lo... disse João com embaraço, e metendo a mão na algibeira...

– Então o que é? anda fala, precisas de alguma coisa? dize... não te vexes.

– Pelo contrário, Sr. Alfredo, é que... enfim é preciso que eu desembuxe... é que eu não posso aceitar este dinheiro, que, sem que eu sentisse, o senhor meteu-me ontem na algibeira, replicou João tirando do bolso um maço de notas.

– Como! pois recusas o presente de um amigo?

– Não, senhor, tanto que aceitei o cavallo que me deu, porque isso era um presente, e além disto era necessário que eu estivesse montado, para poder fazer-lhe algum serviço; mas dinheiro, oh! Sr. Alfredo!... isso nunca.

– Está bom; não te enfades por tão pouco. Agora dize-me, como é que pretendes que tua boa mãe faça a viagem a pé?

– Não, senhor, respondeu João, a cavallo.

– Mas em que cavallo?

– No meu.

– E tu?

– Eu posso ir a pé, tenho boas pernas, como já hoje viram.

– Eu, porém, é que não consinto nisso. Já aceitaste um presente meu, não podes recusar um que eu queira fazer a tua mãe. Assim, com este dinheiro compra para ela uma cavalgadura e os arreios necessários, e leva-lhe tudo em meu nome.

– Mas...

– Qual mas; anda faze o que te digo, bem sabes que eu não exigiria de ti uma ação baixa.

– Lá isto é verdade.

– Pois então vai, não te demores; adeus, até logo.

– Até logo, Sr. Alfredo...

Daí a uma hora tinha João já comprado um bom animal de viagem; tendo todo o cuidado de escolhê-lo bem manso e sem manhas, e com ele a destra partiu a buscar a boa velha Brígida. Embalado por gostosos pensamentos, que nele fazia nascer a esperança de um futuro, se não muito feliz, ao menos livre das aflições que até então o haviam oprimido, percorreu alegre e risonho, quase sem o sentir, o caminho que da vila o levava ao seu destino.

Quando porém ia entrar no trilho que à sua casa ia dar, ficou admirado de ver uma grande labareda, que parecia provir de alguma fogueira acesa nas imediações dela; e logo uma inexplicável angústia se apossou de sua alma.

Deu mais alguns passos, e imediatamente reconheceu, oh! dor! que era a sua própria habitação que assim ardia.

Assustado, fora de si, cravou as esporas no seu cavalo, e num momento achou-se junto de sua morada incendiada, justamente no instante em que abateram-se as suas paredes. Então, como um louco, começou a bradar em altas vozes:

– Minha mãe, minha mãe, onde está?...

E corria a lançar-se na voragem do incêndio, quando uma voz sumida, partindo de um pequeno bosque que perto havia, respondeu-lhe:

– Aqui.... aqui, meu filho...

– Louvado seja Deus; não está morta, exclamou João levantando os olhos de cheios de reconhecimento para o céu; e com o rosto iluminado pelo prazer, correu para o lugar donde vinha a voz. Aí porém um terrível espetáculo o esperava.

A pobre velha, encostada em uma árvore, com os vestidos queimados, tinha no peito e na cabeça duas largas feridas, donde manava abundante sangue, que ela com um lenço debalde procurava estancar.

– Minha mãe... em que estado!... vou buscar-lhe socorro, disse João tomando-lhe as mãos entre as suas, e ajoelhando-se junto dela.

– Não me desampares, meu filho... qualquer socorro chegaria tarde, pois sinto que daqui a pouco não serei mais deste mundo. Graças, meu Deus! continuou a desgraçada, por me concederes ao menos morrer junto dele. Dá-me, João, a tua mão, olha para mim... ai que dor!... ai!...

– Minha mãe, como sucederam estes desastres?

– Escuta, disse a velha com voz enfraquecida e entrecortada de gemidos, eu estava lidando nas minhas ocupações de sempre quando senti uma grande fumaça, que me sufocava; reconheci logo que tinha pegado fogo em casa; assustada, quis fugir, abri a porta para sair; dois homens ali estavam que me embargaram a passagem; vi nesta ocasião o Sr. Comendador, atirando ervas secas acesas ao teto da nossa casinha.

“– Empurrem-na para dentro, gritou ele assim que me avistou. Há de pagar-me a dívida do filho, e todos saberão que não deixo impune as ofensas que se me fazem, e que de um ou outro modo o castigo é sempre certo.

“– Entretanto, continuou ela, o desespero dava-me forças extraordinárias, e os dois homens não conseguiram atirar-me para dentro.

“– Dêem-lhe meia dúzia de coronhadas, bradou o Comendador.

“– Os homens hesitaram em obedecer-lhe; então, cheio de fúria, pegou ele em sua clavina com duas mãos, e desfêchou uma pancada tão terrível sobre a minha cabeça que me atirou por terra.

Isto dizendo, a pobre velha levantou os cabelos, e mostrou a seu filho uma larga e extensa brecha.

“– Oh! que monstro! exclamou João.

“– Caí, continuou a infeliz, e ele com o pé empurrou-me para dentro e fechou a porta. Louca, desvairada, levantei-me, corri à janela chamando por ti e atirei-me por ela afora; o Comendador disparou a sua arma; quando toquei em terra estava ferida.

“– Anda, chama por teu filho, esse vil traidor, a ver se ele te acode, gritava o meu assassino.

“Eu entretanto rojava-me a seus pés, molhando-os com o meu sangue e com minhas lágrimas, pedindo-lhe compaixão: tudo foi inútil. Ordenou a um de seus capangas que me segurasse pelas pernas, e ele agarrando-me pelos cabelos, fizeram balanço com meu corpo e atiraram-me, pela janela, para dentro da casa.

“– Ainda tive forças para erguer-me um pouco, quis saltar outra vez para fora; mas desfalecida caí ouvindo ainda o Comendador dizer:

“– Apre, bem diz o ditado, as mulheres têm fôlego de gato.

“Este dito deu lugar a grandes gargalhadas dos capangas. Não sei mais o que se passou, pois perdi os sentidos, até que, enfim, o fogo mordendo-me as carnes, veio despertar-me. Agarrando-me à parede consegui levantar-me, alcancei a janela, olhei, ninguém já aí estava, reinava profundo silêncio; naturalmente haviam partido supondo-me morta; saltei para o terreno, e com custo vim arrastando-me até aqui...

– Oh! minha mãe, quanto sofreu!...

– O que me deu tantas forças foi o desejo que eu tinha de ver-te antes de expirar. Deus ouviu os meus rogos. Deus seja bendito!

– Minha mãe, sossegue... não há de morrer ainda.

– Debalde queres enganar-me, pois sinto a morte bem perto, e estou resignada porque tu me cerrarás os olhos.

Durante algum tempo a moribunda conservou-se tranqüila e silenciosa, depois começou a mostrar-se muito desassossegada e aflita, e com os olhos espantados e as feições transtornadas, com grande esforço pôs-se a chamar por seu filho.

– João, João, onde estás?... não saias de ao pé de mim... João, João!...

– Estou aqui, minha mãe, a sua cabeça descansa sobre o meu peito, suas mãos estão entre as minhas; respondia-lhe o filho, mas ela já não o ouvia.

– Foge, foge, continuou ela, aí vem o Comendador, cercado de demônios... não vês como eles estão rindo?... Foge, João, ele vai agarrar-te com suas mãos de ferro, e lançar-te na fogueira... Olha, está apontando a sua espingarda para teu peito... Sr. Comendador, poupe meu filho, ele é tão bom, nunca fez mal a ninguém. V. S.^a tem fazendas, riquezas, uma comenda ao peito, para que quer a vida deste rapaz, que é o único bem que possuo?

– Minha mãe tranqüilize-se... repila estas tristes visões... o Comendador não está aqui... ninguém me ameaça, dizia João soluçando, e beijando a testa de sua mãe, já coberta de frio suor.

– Quem me chama de mãe, disse ela como que despertando de profundo sono.

– Sou eu... João... seu filho, que tanto bem lhe quer.

– Ah!... agora... me recordo... não te mataram... não é assim?... Obrigada, Sr. Comendador, foi a mim que assassinou em lugar dele; obrigada, eu lhe agradeço e lhe perdôo; mas se fosse a ele, ah! eu nunca o havia de perdoar... Ai! ai...

– Minha mãe!

– João... ai!... eu morro!... dá-me o último abraço... Adeus! Meu filho!

E logo expirou.

.....

Passaram-se algumas horas; horas de cruel tortura para o pobre João, que tendo no colo o corpo inanimado de sua mãe, ali ficou imóvel e estático.

Quem visse o grupo que formavam a mãe e o filho, tomá-lo-ia de certo por uma criação da estatuária pois tão sem vida parecia o vivo como a morta.

Só Deus sabe que idéias assaltavam o abalado cérebro de João. Com a fisionomia decomposta pela dor, encarando fixamente o cadáver de sua mãe com olhos enxutos, rubros, parados nas órbitas, e de vez e quando lampejando sinistros, fazia horror!...

Era alta noite quando ele despertou dessa espécie de letargo, e tendo envolvido em seu ponche o cadáver, como se este ainda fosse sensível ao frio da noite, levantou-se, e com ele nos braços, montou a cavalo e partiu.

Pouco faltava para que rompesse o dia, quando ele bateu à porta do vigário de Santo Antão.

O santo sacerdote veio, trazendo uma vela, abriu-lhe porta, e dando com João ficou surpreendido e assustado.

– O que há de novo? Onde deixaste a Gustavo e sua família?

– Estão salvos todos...

– Graças a Deus!... mas a que vens a esta hora, João? O que é que aí trazes?... estás tão pálido! Disse o vigário vendo João colocar a sua carga sobre a marquesa da sala.

– O que aqui trago?... É o corpo de minha mãe barbaramente assassinado pelo Comendador!... A que venho? Pedir-lhe para ela uma sepultura cristã.

– Jesus! Então o que aconteceu?

– João contou-lhe em poucas palavras tudo o que sabia.

– Esse Comendador não é homem!... disse o bom do vigário horrorizado de uma tão grande ferocidade. Em vez de coração tem ele uma lâmina de aço tão polida, que sobre ela resvalam, sem fazer mossa, todos os sentimentos de humanidade! Só Deus poderá achar em sua infinita misericórdia forças bastantes para o perdoar.

– Diz bem, Sr. vigário, sim, Deus o poderá perdoar... disse João com voz cavernosa e ameaçadora...

– O que queres dizer, meu filho?

– Nada, meu padre.

– O vigário aproximou-se do cadáver, exclamando:

– Pobre e inofensiva criatura! que morte tão cruel que teve! mas está descansando no céu das fadigas deste mundo...

E depois, voltando-se para João, travou-lhe do braço, e com as lágrimas nos olhos continuou:

– Filho, a prova que acabas de passar foi grande, foi terrível; por isso mesmo é muito mais louvável e meritório sair dela limpo, sem manchas. Teu ar, tuas falas, tudo me anuncia que meditas planos de vingança. Oh! eu te suplico, varre da tua mente essas idéias sinistras, entrega o castigo do malvado ao braço onipotente daquele que tudo sabe, tudo vê; daquele que assim como remunera o inocente, pune severamente o criminoso.

João não respondeu-lhe, levou-o para perto do cadáver, abriu o ponche que o envolvia; patenteando ao vigário horrorizado o rosto e a parte superior do corpo de sua mãe, apontou para a ferida da cabeça, e depois para a do peito, tornou a cobrir o corpo, e, sem proferir uma única palavra, voltou para o seu lugar.

Durante todo o resto do dia o vigário exortou-o, suplicando-lhe com as frases as mais evangélicas, e até de joelhos implorou-lhe perdão para o Comendador, e o abandono de toda a idéia de vingança. Nada obteve!

Às suas falas, às suas preces, às suas lágrimas, João não respondia, abanava a cabeça, e de vez em quando sorria; mais que sorriso era o seu! O vigário mais se assustava com ele do que com as mais fortes ameaças, e quando o via deslizar-se pelos lábios do mancebo, perdia toda a esperança, sentindo ao mesmo tempo como que um calafrio por todo corpo, e a medula enregelarse-lhe; é que naquele sorriso lia ele uma sentença de morte irrevogável, e a perdição de uma alma, que até então fora pura.

Cansado dessa luta em que empregara todos os seus esforços, aos quais João opusera a resistência da inércia, a mais invencível de todas as resistências, desesperado do bom êxito de suas exortações, o vigário pôs-se de novo de joelhos, e então dirigindo os olhos para o céu exclamou:

– Meu Deus, ilumina a razão perturbada deste desgraçado com um raio de vossa divina luz!... Só em vós espero, pois só a vossa mão poderosa poderá arrancá-lo do medonho abismo, em que se quer precipitar... Ouvi-me, Senhor, ouvi estas preces que vos dirige o vosso mais humilde servo...

Levantou-se, e sem dizer mais uma palavra a João, saiu para ir tratar do enterro da mãe deste.

O assassinato da velha Brigida era já sabido no arraial, e produzira em todos grande impressão e terror.

O Comendador tinha pois conseguido o seu fim; os habitantes de Santo Antão, não só não zombavam dele, mas pelo contrário, estavam mais dispostos que nunca a aceder a todos os seus caprichos e vontades, ainda que criminosas fossem; as cadeias que os prendiam, soldadas pelas mãos do terror, tornaram-se mais pesadas e seguras do que jamais tinham sido.

O vigário, vendo que todos supunham que João estava em viagem, e bem distante dali, a ninguém revelou a sua presença no arraial, dizendo que o corpo da pobre velha havia sido encontrado por viandante, que o trouxera à sua morada para que se lhe desse sepultura. Preenchidas todas as formalidades para o enterramento, que bem poucas são para aqueles lugares, foi convidar o vigário a alguns antigos conhecimentos da falecida, para que a ele assistissem, e voltou imediatamente para casa.

Achou a João no mesmo estado em que o deixara, frio e taciturno. Nenhum suspiro soltava seu peito, nenhuma lágrima lhe umedecia os olhos, rubros, ardentes e cercados de um grande círculo negro. Havia vinte e quatro horas que o desgraçado não dormia, nem comia, parecendo sustentar-se só da sua dor; o vigário ofereceu-lhe a sua cama; instou com ele para que tomasse algum alimento; nada quis João aceitar.

Daí a pouco trouxeram as andas que o vigário havia encomendado, e chegou uma negra velha, que, a pedido dele, vinha amortilhar o corpo.

João e o vigário retiraram-se para um quarto vizinho, aonde se demoraram até que, vestida a defunta, retirou-se a negra, que apenas falou com o vigário, pois que João por ninguém queria ser visto.

Quando voltaram para a sala, João conservou-se no mesmo lugar que antes ocupara, enquanto que o vigário rezava fervorosamente.

As horas foram-se passando, era já bem noite, e não aparecia um só daqueles, a quem o vigário pedira para que viessem acompanhar, e carregar a finada Brigida, até o seu último jazigo.

– Sr. vigário, disse João, é inútil esperar, ninguém virá... todos têm medo de comprometerem-se... teria eu de esconder-me; entretanto, que deste modo eu posso acompanhar até à sepultura o corpo de minha mãe, e levá-la-ei em meus próprios braços. Sr. vigário, reze-lhe o último ofício.

O santo sacerdote vestiu os hábitos usados nessas tristes cerimônias, e começou o ofício dos mortos, que João ouvia cada vez mais sombrio.

Chegou enfim o momento de partirem para o cemitério, que era pouco distante, e não havendo quem carregasse as andas, João tomou em seus braços o cadáver de sua mãe, e acompanhado do vigário, que levava uma lanterna, para lá se dirigiu com passo firme.

O triste aspecto desse pobre saimento bem mostrava quão poderoso era o Comendador no arraial. A não ser o sano sacerdote e o filho da sua vítima, pessoa alguma ousara prestar os últimos deveres da religião à malfadada Brígida.

Estamos porém certo que se ela tivesse de escolher um préstito, seria este o que ela preferiria.

Com efeito, não era melhor ir assim ao colo de seu filho, acompanhada por um único homem, é verdade, mas este profundamente triste e magoado, do que se tivesse em torno de si uma multidão indiferente?

Chegaram em breve ao seu destino; João deitou cuidadosamente o cadáver de sua querida mãe no chão, ao pé da sepultura, que o bom pároco com antecedência mandara abrir, e só alumiado pela luz baça e amortecida da lanterna, o vigário lançou chorando a última bênção sobre a falecida Brigida; João beijou-lhe a fria mão, e ambos desceram de vagar o corpo ao fundo de sua eterna morada, que depois o vigário cobriu de terra.

– Sr. vigário, disse João, agora peço-lhe que mande levar por alguém ao Sr. Alfredo um cavalo, que eu trouxe, e que lhe pertence, e escreva-lhe também dizendo que me não espere mais, pois não partirei daqui.

– Mas João...

– Sr. vigário, a minha resolução está tomada, e é inabalável. Agora só pertença a uma idéia...

E voltando para o túmulo a cabeça, na qual a dor disputava a primazia à ferocidade, exclamou estendendo os braços:

– Por teu sagrado corpo, minha mãe, juro vingar-te!...

– Com mão trêmula procurou lançar uma pouca de terra sobre o cadáver da mãe; porém apenas alguns torrões caíram sobre o mesmo, que ele, a princípio convulso, com a boca aberta, os olhos espantados e depois sufocado, soltou afinal um profundo e dilacerado gemido, e fugiu dali correndo, soluçando, e chorando como um louco.

(Continua)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 28 de maio de 1856

O COMENDADOR

Por Francisco Pinheiro Guimarães

EPÍLOGO

Era em uma bela tarde de inverno, se assim se pode chamar essa época do ano em que, depois dos grandes calores, reina na nossa província do Rio de Janeiro a mais doce temperatura.

Com efeito, em outras regiões, menos bem fadadas, a palavra inverno desperta sempre tristes idéias; ela faz lembrar os campos crestados pela geada, os montes coroados de neve, as árvores despidas de suas folhas e os bosques viúvos de seus alados cantores. Ali quando o pobre sente aproximar-se esta estação empalidece de susto, pois que ele sabe que ela lhe vem trazer o sofrimento, a miséria, a fome e mesmo a morte.

Não acontece assim entre nós, neste torrão abençoado, criado por Deus entre dois sorrisos, e onde o sol, esse astro vivificado, nunca esconde a sua face de fogo debaixo de espesso véu formado por escuro nevoeiro. Não, em nossos climas o inverno quer dizer uma estação deliciosa, e que é sem dúvida igual àquela que sempre devia durar no paraíso.

Era, dizíamos nós, em uma bela tarde. Um mês havia decorrido depois dos acontecimentos que acabamos de referir. Estamos na fazenda do pai de Alfredo, em cuja casa vamos encontrar a maior parte das personagens que figuram nesta singela, porém verídica história.

Dando um braço ao velho Aguiar, e outro a Alfredo, Emília passeia entre os dois pela varanda. D. Theodora, sentada junto à porta, procura acalmar com admoestações, que solta de vez em quando, as ruidosas e um tanto perigosas travessuras de seus filhos, que no terreiro correm, saltam, gritam e se atiram mutuamente no chão, sem fazerem caso do que lhes diz sua mãe.

Em um extremo da varanda, Gustavo, já completamente restabelecido, joga o gamão, com o nosso antigo conhecido, o segundo tenente de marinha Roberto. A partida parece animada, pois os dois contendores mostram a maior atenção. Gustavo está com ares de vencedor; sorri-se, e contente diz ao seu parceiro:

- Desta vez veremos como se safa. Agora hei de me desferrar.
- Não cante vitória tão cedo, respondia Roberto.
- Ora, essa é boa, está completamente batido, e ainda tem esperança?...
- De certo.
- Presunção e água benta cada um toma a que quer.
- Senas, respondeu Roberto vendo os dados que lançara.
- Ás e dois, replicou Gustavo, mão.
- Quadras.
- Ás e dois, pior.
- Quinas, disse Roberto.
- Ás e dois... e esta. Ah! Sr. 2º tenente, você tem pacto com o diabo?
- Sem dúvida. O meu comandante é primo dele, se acaso não é ele em pessoa o que muito desconfio... Quadras.
- Ás e dois, disse Gustavo abatido.
- Senas, exclamou Roberto soltando uma forte gargalhada.
- Isto é intolerável, disse Gustavo batendo com o copo dos dados sobre o tabuleiro.
- O que é? perguntaram os passeantes.
- O que há de ser, respondeu zangado Gustavo, deste pixote que me acaba de pregar três gamões a fio. Não jogo mais semelhante jogo... sobretudo com ele. É de uma felicidade espantosa... insuportável.
- Qual felicidade! respondeu Roberto rindo-se da ira de seu parceiro, é bem jogado.
- Então tem a pretensão de saber melhor este jogo do que eu?
- O senhor joga-o bem, confesso; mas joga pela antiga; é seguro demais; eu cá, pelo contrário, jogo à moderna, arrisco tudo para ganhar muito. De maneira que o senhor está para mim na mesma proporção que o velho negociante pé de boi está para os príncipes da finanças modernas, que têm seu trono de ações levantado na praça, e portanto há de perder sempre que jogar comigo.

– Veremos.
– Como veremos? O senhor não disse que não jogava mais comigo?
– É esta só, para acabar-lhe com as fanfarronadas. Vamos lá, jogue, que tirou o maior ponto. Iam principiar uma nova partida quando entrou um escravo trazendo um maço de jornais e de cartas, que fora buscar à agência do correio, e que entregou ao pai de Alfredo.
– Esta é para o senhor, disse o velho Aguiar dando a Gustavo uma carta.
Este, apenas o viu o subscrito, exclamou logo:
– É do nosso bom vigário.
Todos, que estavam ansiosos por notícias do vigário e de João, aproximaram-se logo de Gustavo, pedindo-lhe que lesse em voz alta.
Gustavo leu:

“Meu bom amigo:

“Santo Antão, 20 de julho de 184...

“Muita alegria me causou a tua carta, na qual me participaste a tua feliz chegada no teu destino, bem como as tuas rápidas melhoras de saúde. Assim, tivesse tudo corrido tão bem; mas tal não foi a vontade divina, e cumpre portanto sujeitarmo-nos a ela sem murmurar.

“Na carta que, a pedido de João, eu escrevi-te no dia seguinte ao da tua partida do arraial, para prevenir-te que o não esperassem, nem por sua mãe, pois que ela havendo sido assassinada pelo Comendador, ele não queria mais partir, rejeitando assim a proposta que lhe fizera o excelente Sr. Alfredo, eu te disse que estava muito receoso de que esta decisão de João fosse filha do desejo de vingar sua mãe. Os meus temores não eram vãos.

“Apesar de todos os meus esforços para dissuadi-lo desta idéia, ele, que estava meio louco, não persistiu menos nela.

“Desapareceu do arraial, ninguém mais o viu, e eu debalde procurei encontrá-lo. Contudo eu tinha toda a certeza de que ele não estava muito longe, e que apenas esperava por uma ocasião favorável para atacar o Comendador.

“Este, prevenido por mim de que perigo oculto o ameaçava, não saiu durante alguns dias de casa; mas não sabendo da volta de João, supôs que a advertência, que eu lhe fizera, era devida ao desejo que eu segundo a opinião dele, tinha de me reconciliar com ele, e que era uma simples fábula que eu inventara para merecer-lhe as boas graças. Certo disto, teve o descoco de me dizê-lo em face, não poupando-me nesta ocasião nem zombarias, nem insultos.

“Voltando depois disto para a sua fazenda, o Comendador viu João surgir de repente de um recanto da estrada, e precipitar-se para ele a todo galope; tomado assim de supetão, apenas teve tempo de gritar para seus capangas: fogo! Porém ainda não tinha acabado de proferir esta palavra, quando João lhe enterrava no peito a sua longa faca até ao cabo, ao mesmo tempo que recebia oito tiros de bacamarte, quase à queima-roupa. Os dois inimigos caíram mortos um sobre o outro, e o sangue de um se misturou com o do outro.

“A morte do Comendador causou uma imensa e feroz alegria no arraial, e todos louvavam e encareciam o mais possível a horrora ação de João. Eu rezei por ambos, pedindo a Deus perdão para esses dois criminosos.

“O triste fim de João tem-me profundamente entristecido, pois acabou como um malvado, quando entretanto tinha as melhores qualidades. Coitado, estava fora do seu juízo no momento em que cometeu tal crime. Deus há de ter misericórdia da sua alma.

“Adeus, meu amigo, não posso ser mais longo, que a lembrança desse triste acontecimento me comove e aflige muito. Pobre Comendador, nem tempo teve de se arrepender.

“Ora, por ele, meu amigo, perdoa e esquece os males que te causou. Ainda uma vez adeus. Recomenda-me a todas as pessoas de tua família, e recebe um abraço de

“Teu velho e verdadeiro amigo,

O VIGÁRIO DE SANTO ANTÃO”

O infeliz filho da velha Brigida, o desventurado João, não era unicamente estimado por aqueles, dentre as personagens presentes à leitura desta carta que o conheciam de perto; o Sr. Aguiar e Roberto, que bem sabiam quanto ele concorrera para a salvação de Alfredo e da família de Gustavo, tinham-lhe votado a mais decidida afeição. A notícia pois de sua morte muito e muito penalizou a todos. A alegria, que ainda há pouco entre eles reinava, desapareceu, e em seu lugar

surgiu a esqualida tristeza; lágrimas sentidas correram, doce e preciosa oferta feita aos manes do afetuoso mancebo.

Depois de algum tempo, em que houve um doloroso silêncio, interrompido somente por alguma exclamação do pesar, Roberto começou a passar pelos olhos alguns periódicos que da corte tinham vindo. De repente parou, e voltando-se para as outras pessoas que ali estavam:

– Ouçam o que diz esta folha, exclamou ele com sorriso irônico.

Todos ficaram atentos, e Roberto leu pausadamente o seguinte artigo:

“Foi barbaramente assassinado, nas vizinhanças de sua fazenda, o Sr. Comendador Gustavo de Amarante. Possuía uma grande fortuna, toda fruto de laborioso e honrado trabalho.

“O Sr. Comendador não tinha um só inimigo particular, pois nunca a ninguém havia feito mal, e a todos procurava beneficiar o mais possível. Em razão de sua alta inteligência, e das excelentes qualidades que o adornavam, era estimadíssimo por seus vizinhos, e adorado pela pobreza, de quem era a providência.

“Supõe-se pois, e esta suposição tem todos os visos de verdadeira, que o crime foi devido a paixões políticas. Com efeito, o Sr. Comendador Gonçalves como bom cidadão que era, não podia ser indiferente às lutas intestinas que infelizmente nos dividem; ele apoiava o governo, e a sua influência era por tal modo grande, que apesar de toda a moderação com que em todas as ocasiões procedia, ele contrariava sempre e destruía todos os planos formados pelos maus Brasileiros, que querem levar a sua pátria ao abismo, o que nunca, porém, conseguirão, pois o país tem já os olhos abertos, e bem os conhece.

“A mão que cortou o fio da preciosa existência do Sr. Comendador Gonçalves foi a de um facinoroso há muito conhecido por suas atrocidades. O malvado não pode escapar à vingança popular. O povo, irritado e fora de si por tão feroz ação, deu cabo dele no mesmo lugar e hora em que cometeu o crime.

“Com a morte do Sr. Comendador Gonçalves perdeu o país um honrado e ilustrado cidadão, e a humanidade um grande filantropo. O que era o Sr. Comendador Gonçalves, só o podem dizer o pesar e o desespero que o seu feroz assassinato tem causado em Santo Antão e outras terras vizinhas.

“Por uma triste coincidência, depois de escrito este artigo, informou-nos pessoa fidedigna de que em breve ia ser nomeado barão de Santo Antão o ilustre varão de cujo falecimento acabamos de dar conta aos nossos leitores.

“Isto mostra, mais uma vez, que o governo sabe descobrir o verdadeiro mérito e remunerá-lo.”

– Eis aqui como se escreve a história, disse Roberto terminando a sua leitura; e note-se, acrescentou ele, que ainda faltam as necrologias officiosas, pois esta que acabo de ler é oficial, e portanto não tão recheada de louvores exagerados como as outras o serão.

Entretanto o velho Aguiar, cheio de indignação, fazia em pedaços a gazeta, e lançando-os ao vento, voltou-se para as pessoas presentes dizendo:

– Amanhã assistiremos todos a uma missa por alma do pobre João e de sua mãe.

FIM.

V. MISTÉRIOS DO RIO DE JANEIRO

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 31 de outubro de 1866

MISTÉRIOS DO RIO DE JANEIRO OU

OS LADRÕES DE CASACA

Romance por Antonio Jeronymo Machado Braga

PRÓLOGO.

Antes de dar princípio ao romance *Mistérios do Rio de Janeiro*, torna-se necessário conduzir o leitor a Portugal, à bem conhecida cidade do Porto, para lhe explicarmos cenas com referência à nossa obra, e para melhor podermos encaminhar este nosso pensamento.

Fazer uma exata descrição dessa memorável cidade torna-se desnecessária, pois essa há muito é conhecida tanto por aqueles que a têm freqüentado, como por aqueles que têm lido suas descrições, escritas por penas mais habilitadas do que a nossa. Estamos no ano de 1834, nesse malfadado mês de setembro, que tantas lágrimas arrancou à nação portuguesa, com especialidade à cidade do Porto, que revestida de passado luto lamentava a irreparável perda do Sr. D. Pedro IV, de tão saudosas recordações! O triste dobrar dos sinos, o estrondo do canhão de quarto em quarto de hora, as embarcações com bandeiras em funeral e as lágrimas correndo pelas faces de toda população em quadro doloroso, [era] a cena que se representava na desventurada cidade do Porto, pelo chorado falecimento do imortal duque de Bragança.

Conduzamos o leitor, em um dos dias desse malfadado mês, ao largo das Virtudes. Esta localidade é uma das mais pitorescas da nossa poética cidade pelo lindo panorama que aos olhos se apresenta.

Acha-se esta localidade sobranceira ao Rio Douro, que guarnecido de embarcações de várias nacionalidades se torna majestoso ainda mais pela concorrência de pequenos [barcos] que guarnecidos de famílias se dirigem neste mês aos banhos da foz. Dessa localidade avista-se parte de Gaia, e sobretudo esta freqüentada estrada que nessa estação conduz ao mar o rico e o pobre, que vão procurar nas refrescantes águas o remédio para suas enfermidades. Em frente a esse largo encontram-se, além de outras curiosidades, um respeitável muro de pedra de uma altura tal, que horroriza olhar-se para sua profundidade!

Desse muro têm-se lançado abaixo certos desgraçados, a quem o amor é ingrato ou a sorte pouco favorável, julgando por esta forma pagarem suas dívidas ou castigar os ciúmes pondo termo à existência.

Não julgue o leitor que lhe vou neste prólogo apresentar algum quadro, filho da loucura humana, algum namorado desprezado ou algum negociante quebrado atirando-se ao abismo, não... vou apresentar-lhe um quadro, filho de outro gosto, originado pela loucura, mas dessas loucuras guarnecidas de repugnantes seduções, que infelizmente em todas as partes se encontram.

Em uma das propriedades do largo das Virtudes morava José Maria de Assis Mascarenhas, moço de vinte e poucos anos, negociante muito acreditado nas praças do Porto e Londres, e filho de uma respeitável família. Mascarenhas era casado há pouco mais de um ano com uma formosa senhora, filha de um rico proprietário da cidade de Lisboa. Chamava-se esta senhora Ernestina, senhora de qualidades muito nobres, gozando este casal de todas as simpatias, pelas delicadas

maneiras com que tratavam a todos. Mascarenhas se julgava feliz nos braços de sua consorte, sentindo amargamente a falta de um filho, para sua completa felicidade.

Todos os anos fazia Mascarenhas uma ou duas viagens à Inglaterra, onde era sócio de uma casa comercial.

Um negócio de urgente necessidade obrigou Mascarenhas a ir ao Rio de Janeiro, onde tomou relações de íntima amizade com um jovem por nome Eduardo de Mendonça, moço este de alguma posição de fortuna por ter ultimamente herdado de um parente uma porção de contos de réis. Era tal a amizade de Mascarenhas e Mendonça, que mais pareciam irmãos que amigos de poucos dias. Em poucas semanas eles se tornaram inseparáveis, depositando um no outro a mais íntima confiança. Mascarenhas tendo realizado todos os seus negócios no Rio de Janeiro, dispunha-se a voltar a Portugal, saudoso de um país onde recebeu as mais francas de todas as hospitalidades.

Amigos e afeições via-se obrigado a deixar, sendo a que mais penalizava o separar-se de Mendonça, a quem realmente idolatrava como um carinhoso irmão.

Mendonça acompanhou Mascarenhas ao bota-fora, e ao dar-lhe as últimas despedidas lhe afiançou que muito breve lhe causaria numa surpresa, indo à cidade do Porto abraçar o seu amigo. Mascarenhas abraçou de novamente [sic] Mendonça, e embarcando-se este no escaler seguiu para terra. Mascarenhas limpou as lágrimas que lhe inundavam as faces, e dizendo o último adeus aos morros brasileiros encerrou-se em seu [camarote].

.....
O contentamento de Ernestina ao abraçar seu esposo é inexplicável!

Ele lhe contou os pormenores de sua viagem... ele lhe desenhava os poéticos jardins brasileiros... ele lhe fez ver as mil variedades de suas flores... o chilrar de suas aves... e com muita especialidade as nobres qualidades desse amigo que deixou com ele saudosas recordações.

Eram passados três meses depois de sua chegada, e ainda Mascarenhas repetia a sua mulher as belezas do lindo panorama que orna esse abençoado país!

Algumas cartas chegadas da Inglaterra obrigavam Mascarenhas a ir à praça de Londres e ele se via de novamente [sic] forçado a deixar sua esposa, terno objeto de seus únicos pensamentos.

Na ocasião da partida recomendou Mascarenhas a Ernestina todas as atenções para com Mendonça, caso em sua ausência ele chegasse, e que urgentemente lhe participasse para Londres, para ele vir abraçar esse homem a quem devia tantas considerações.

Era passado um mês depois da partida de Mascarenhas, quando vieram anunciar à D. Ernestina que havia chegado à cidade do Porto o amigo de seu esposo, Eduardo de Mendonça.

Ernestina tratou logo de fazer aprontar um dos melhores aposentos em sua casa, para nele ser hospedado esse amigo dedicado a quem Mascarenhas dedicava tantas considerações.

No dia seguinte apresentou-se Mendonça em casa de seu amigo ausente. A recepção que recebeu foi digna do ilustre hóspede, mostrando-se ele penhoradíssimo de tão grato acolhimento.

Ernestina ofereceu-lhe a sua casa, desculpando-se Mendonça em não poder aceitar tão honrada hospitalidade. Algumas horas durou esta entrevista, retirando-se Mendonça à hospedaria do Leão de Ouro, situada na Praça dos Ferradores.

Todos os dias ia ele ou almoçar ou jantar com Ernestina e sempre recebido com novas demonstrações de prazer. As discussões eram variadas entre os dois, [ficando] quase sempre por elevados elogios feitos por Mendonça [ao] amor das simpáticas Portuguesas.

Mendonça, loucamente apaixonado por Ernestina, e esta ferida no coração pelas suas ternas palavras, já não podiam ocultar um ao outro o amor de que eram dominados.

Mendonça, querendo reconhecer, até que ponto havia tocado as cordas sensíveis do coração de Ernestina passou dois dias sem ir à sua casa. Ernestina sentindo dolorosamente sua falta, ordenou a seu criado Thiago fosse indagar na hospedaria o estado de Mendonça.

Na volta de Thiago Ernestina foi informada que Mendonça se achava doente, mandando ela de pronto vir sua carruagem para ir pessoalmente à hospedaria do Leão de Ouro.

Mendonça achava-se deitado quando Ernestina foi anunciada.

– Senhora! oh! Desculpai!

E Ernestina apertando-lhe a mão, lhe rogou vivamente se mudasse para sua casa, onde seria tratado como um carinhoso irmão.

Mendonça agradecendo-lhe tantas provas de consideração, lhe pegou na mão com ternura, e, chegando-a aos lábios lhe deu um beijo.

Ernestina, às portas de um medonho abismo... desgraçadamente, neste se precipitou:

Logo que Ernestina chegou à [sua casa], a cegueira do amor lhe vedava os olhos, e [desvairada da] loucura se esqueceu completamente daquele que tanto a idolatrava!

Infinitas ordens de pronto foram dadas, para de novo se aprontar o aposento para nele se receber Eduardo de Mendonça.

No dia seguinte achava-se mudada a [residência] de Mendonça para a casa do esposo de Ernestina, o honrado negociante José Maria de Assis Mascarenhas. Dois meses fez Mendonça ali sua morada, ignorando o esposo ausente a chegada de seu hóspede!

Mascarenhas escrevia repetidas cartas à sua esposa fazendo-lhe nelas ver a causa de sua demora, demora esta filha da complicação de seus negócios. Ernestina, engolfada nos atrativos de seu amante, não respondia às cartas de seu esposo, cartas que misteriosamente ocultava aos olhos de Eduardo. O comportamento da esposa de Mascarenhas já não era duvidoso aos olhos de seus fâmulos, pois Thiago, antigo e honrado criado da casa, há muito era conhecedor que a desonra pesava sobre a fronte de seu amo. Assim se passaram mais três meses quando uma carta chegada da Inglaterra veio noticiar que dentro em [14] dias deveria chegar José Maria de Assis Mascarenhas.

Ernestina, não podendo ocultar os receios que lhe causava a chegada de seu esposo, viu-se desta vez obrigada a apresentar a Mendonça a carta recebida.

Mendonça, depois de a ler, fez mil conjeturas e ficou meditando.

– Em que meditas, Eduardo?

– Eu! Meditava na chegada de teu esposo.

– Oh! meu querido Eduardo, eu quisera nunca te haver conhecido.

– O que dizes, Ernestina! por piedade... não chores...

– E poderei eu... viver sem ti!

– Ernestina.

– Eduardo... ouvistes? sim, partiremos juntos.

– Tudo, Ernestina, oh! tudo menos isso!

– Ingrato! e queres por essa forma expor-me a cruel desesperação? e é dessa maneira que vós honrados Brasileiros pagai o amor daqueles que, como eu, por vós se sacrificam?

– Ernestina, esquece-te que és uma mulher casada?

– Oh! sim.. sim... eu sou uma mulher casada, logo... não te devo acompanhar, não é verdade?

– Ernestina, tu desvairas...

– Não, não te devo acompanhar, porque eu... sou a esposa de José Maria de Assis Mascarenhas!

– Ernestina, tuas lágrimas me escaldam o coração, pois bem, ouvistes... tu partirás comigo.

– Sim... sim, partiremos juntos, e dessa forma não serei escarnecida nem ouvirei a maldição de meu esposo, oh! não me abandones!

– Não chores... limpa essas lágrimas que me espinham o coração, é forçoso ausentar-me por dois dias, torna-se necessário arranjar os aprestos da viagem, confia em mim, Ernestina, e dentro de dois dias serei teu para sempre.

– Oh! jura, Eduardo... jura não me abandonares?

– Por Deus... e pela hóstia consagrada, eu o juro, minha querida Ernestina.

– E abraçando os dois, Eduardo partiu.

Thiago achava-se oculto por detrás de uma porta, tendo na mão uma pistola engatilhada. Thiago, pálido, deu um passo, fez pontaria, e ao voltar-se Ernestina, Thiago ficou petrificado.

– Quem te chamou, Thiago: que fazias aí? responde, para que é essa arma: tu choras?

– Pois eu... estou chorando, minha senhora?

– Responde, o que fazias aí?

– Nada, minha senhora... mas eu... não choro!

E Thiago chorava como uma criança.

– Thiago, aconteceu-te alguma desgraça, quem é que te fez assim chorar?

– Choro é verdade... choro, minha senhora, por não poder-me vingar daquele desalmado.

– De quem falas, Thiago, de quem falas?

– De quem falo! e é a Sra. D. Ernestina que me faz semelhante pergunta? de quem falo! falo desse homem! desse falso amigo... desse orgulhoso, que coberto de moedas de ouro veio trazer a desonra... a desonra, minha senhora, onde só morava a virtude!

– Que dizes, Thiago! oh! tens razão... perdão, perdão, Thiago, para uma fraca mulher...

- Que [fazeis], senhora! vós ajoelhada aos pés de um criado de servir?
- Jura, Thiago... jura um segredo inviolável por...
- Erguei-vos, senhora, pois eu não costumo baratear minha consciência.
- Que dizes, Thiago?
- Não digo nada, minha senhora, minha senhora, até logo... eu volto já.
- Aonde vais... quais são tuas tenções?
- Vou mostrar àquele brasileiro... que sou de raça portuguesa!

E saindo [precipitadamente], deixou Ernestina em uma cruel situação.

Eram passados três dias e Thiago não havia voltado. Passados momentos, Thiago, pálido e de braços cruzados, se apresentou em frente de D. Ernestina.

Ernestina tinha tudo pronto para a partida, esperando só a chegada de Mendonça.

- Thiago, ordeno-te que fales, onde fostes tu?
- Desde este momento, minha senhora, não sou mais vosso criado.
- Retirai-vos, saí de minha presença.
- É, desta forma, minha senhora, que se despede um criado que há oito para nove anos serve honradamente a família do senhor Mascarenhas?

– Retirai-vos, saí da minha presença... eu me retiro sim, senhora... do que eu sirvo...

Thiago [desfazia-se] em pranto.

– O que dizes! acabas...
– Digo-lhe, minha senhora, que o maior sentimento que me acompanha é não ter aqui mesmo metido duas balas na cabeça daquele malvado, que a estas horas já vai com mil diabos sobre as águas do mar!

- De quem falas, Thiago! Eu não te compreendo.
- Falo...falo, minha senhora, do honrado Sr. Eduardo de Mendonça!
- Mentas, Thiago... mentas, Eduardo não partiu!
- Um criado, minha senhora, honrado como eu... nunca soube mentir!
- Partiu... oh! minha cabeça!...

E dando Ernestina uma estrepitosa gargalhada, a infeliz havia perdido o uso da razão.

Hábeis médicos de pronto foram chamados, fazendo-se logo de pronto avisos para Londres a Mendonça sobre o estado de sua esposa, ignorando todos a causa de sua loucura, à exceção de Thiago, que por honra da firma aguardava só a chegada do seu amo para minuciosamente de todo o informar.

Infelizmente achava-se Mascarenhas doente em Londres, por causa de uma queda, quando recebeu a fatal notícia da loucura de sua mulher.

Assim se passaram mais três meses, declarando os médicos aos parentes, depois de uma conferência, que além da loucura, a infeliz se achava grávida. Os amigos e parentes de Mascarenhas não desamparavam Ernestina, cuja enfermidade cada vez mais se complicava, sendo as suas únicas palavras: *Partiu, não volta mais*. A tradução que todos faziam desses loucos pensamentos era que Ernestina ficou louca pela ausência do esposo, razão por que eram suas únicas palavras: *Partiu, não volta mais*. No meio de todas essas confusões só Thiago era o único conhecedor deste importante mistério.

Mascarenhas, tendo finalmente chegado, foi pelo seu fiel criado minuciosamente informado de tudo, ouvindo com a maior resignação Mascarenhas os pormenores de sua fatal desgraça. Mascarenhas tomando a Deus por testemunha jurou vingar-se e encostando-se a Thiago derramou sentido pranto. Mascarenhas, ferido no objeto que mais idolatrava, recordava só da sua posição social e dos compromissos que lhe restavam a cumprir.

– Thiago, meu fiel amigo... dá-me tua palavra de guardar segredo sobre as temíveis causas da minha fatal desgraça.

– Apertai, senhor: esta mão, pois ela vos garante o meu juramento.

– Os sofrimentos de Mascarenhas eram horríveis, mas ele os disfarçava aos olhos da sociedade.

Ernestina achava-se em vésperas de ser mãe e o uso de sua razão cada vez mais se complicava. Os médicos eram de opinião que em tais casos, a morte era infalível. Passados cinco dias, fortes ataques e uma febre cruel fez perder todas as esperanças médicas.

A desventurada deu finalmente à luz um galante menino com embaraços cruéis devido ao seu perigoso estado. A instâncias de Thiago, Mascarenhas, coberto de palidez, entrou no quarto de

sua mulher. Todos se retiraram, menos o médico e o padre, e o honrado Thiago, que ao lado de seu amo o animou constantemente. Aproximava-se a hora agonizante, e quis a Providência Divina que o uso da razão voltasse a essa desventurada. Ernestina, apoiada sobre o braço do médico, segurava a mão de seu esposo, tendo os olhos pregados em Thiago, que de braços cruzados, derramava sentido pranto.

– Esposo... chega-te para junto de mim... aquece-me esta mão... olha como ela está fria... é o gelo da morte... não tenhas medo... eu já não estou doida... olha... olha para mim... eu sou muito criminosa, perdoa-me... não é assim! eu já sou um cadáver... tem compaixão já quase te não vejo... esposo... responde, Deus me chama... sinto faltarem-me as forças... oh! que dores horríveis, meu Deus!

E Mascarenhas ajoelhando-se junto ao leito de sua esposa, segurou na mão do médico.

– Já não posso mais... oh! minha querida esposa... Sim, sim... eu te perdôo... doutor... doutor... salvai-lhe a vida.

– Não me perdoas, não é assim? eu não mereço o teu perdão... sou muito criminosa, bem o sei... esse filho... é filho do crime... serve-lhe de pai... e assim como vou implorar a Deus pela sua felicidade, pedir-lhe-ei também o castigo para o causador de todos... os teus desgostos... já quase te não vejo... esposo... esposo... perdão... perdão... para... uma... des... gra...ça... da.

– Sr. Mascarenhas, perdoai-lhe do fundo do coração, enquanto eu oro ao céu pelo descanso de sua alma.

– Sim... sim, meu padre, eu lhe perdôo do fundo do coração.

E Mascarenhas pegando a fria mão de sua esposa, a beijou repetidas vezes. O padre orou e lançou-lhe a bênção, e o médico tomando-lhe o pulso exclamou:

– Está morta!

.....

No dia seguinte fez-se-lhe um magnífico enterro, sendo numerosos os convites.

Passados trinta dias, Mascarenhas fez batizar por seu filho, o filho do crime, pondo-lhe o nome de Ernesto.

Mascarenhas realizou todos os seus negócios na cidade do Porto e desgostoso partiu para Inglaterra, para fixar ali a sua residência.

– Thiago, meu fiel amigo, parto para Inglaterra: iremos juntos, e dou-te sociedade em todos os meus negócios.

– Não posso aceitar, Sr. Mascarenhas, jamais para uma terra que eu detesto de morte!...

– Logo o que tencionas fazer?

– Volto para o Rio de Janeiro, onde nasci e onde tenho um irmão ainda.

– Conheço, Thiago, o teu gênio, e por isso não quero contrariar-te, aqui tens esta carteira, e uma pequena lembrança, e possa essa diminuta quantia servir-te de alguma utilidade. Aceita, Thiago, este anel, ele leva gravada a minha firma, e este penhor te garante o meu eterno reconhecimento; e eu te juro, pelo perdão que dei a minha mulher, nada recusar à pessoa que um dia mo apresentar.

– Aceito, Sr. Mascarenhas, e contai sempre com a minha gratidão, pois o coração me diz que um dia ainda nos haveremos encontrar.

Mascarenhas abraçou Thiago, e este chorando se retirou.

Embarcou com Ernesto para Inglaterra, e Thiago embarcou para o Rio de Janeiro a bordo do bem conhecido barco os *Três Corações*.

.....

São passados 18 anos depois de todos estes acontecimentos, e Mascarenhas envia para o Rio de Janeiro Ernesto ao seu correspondente, para assim o desviar de certas sociedades perigosas que tanto abundam na simpática Inglaterra.

No ano de mil oitocentos e... existia no largo do Paço uma espelunca a que o vulgo chamava botequim, casinha esta freqüentada pela baixa sociedade, compondo-se esta freguesia de marujos de várias nacionalidades, jogadores, e outros aventureiros, cuja biografia a faremos conhecida pelo leitor.

Nesta espelunca encontravam-se constantemente duas estrangeiras uma tocando pandeiro e outra realejo, instrumentos recreativos destes freqüentadores que a troco de algumas patacas,

ouviam dessas mulheres desafinadas cantorias! Sentados em vários lugares, e rodeando pequenas mesas, achavam-se alguns marujos partidistas decididos de Baco, uns bebendo e outros fumando e o resto aplaudindo esses cisnes desarmoniosos que com seus gorjeios desafinados recebiam as palavras de tão ilustre assembléia!

Rodeando outra mesa achavam-se três pessoas, que pela discussão demonstravam que as luzes da inteligência haviam feito neles alguma morada, mas hoje entregues aos espíritos alcoólicos e a uma orgia sem limites, passavam despercebidos aos olhos da sociedade!

Um deles havia sido militar, enquanto que outro, filho de um negociante português entregava de coração nos braços das filhas de amor, sendo essas duas estrangeiras, a caixa econômica de algumas pequenas sobras de uma mensalidade que o correspondente de seu pai lhe fornecia!

O outro, moço de inteligência mais clara, era filho do norte, que depois de haver tomado amores com uma dançarina salva-se com ela, tendo roubado um tio padre, de quem foi por algum tempo empregado!

O militar, falando mais que um papagaio, suscitava repetidas questões acompanhando seus argumentos com repetidos copos de conhaque!

Ernesto, filho do negociante português, aplaudia com furor as asneiras do seu amigo, fazendo grande algazarra, e dando fortes murros sobre a mesa!

Miguel, o filho do norte, achava-se inquieto demonstrando por seu espírito alterado a espera de alguém.

– Traga que beber, reclamou Ernesto.

– Não ouve, seu marmelada, o que se lhe está pedindo?

Isto dizia o militar ao caixeiro, que surdo a tais reclamações fazia ouvidos de mercador.

– Então... vem ou não vem o conhaque?

– Desaforo! patifaria! de novo, exclama o militar dando um forte murro sobre a mesa.

– Acomodem-se meus senhores, o conhaque [acabou-se].

– Nesse caso, traga licores.

– Sinto também dizer-lhes que se acabaram.

– Cachorro! eu te curo já.

E o militar avançou para o caixeiro.

– Que é isso, amigo? observa Miguel, não vêes ali, fora da porta os agentes da polícia?

– E que tenho eu com a polícia? não sou eu um cidadão, no gozo dos meus direitos? traga licor quando não...

– Falem com o patrão, pois eu não tenho mais ordens de fiar.

Isto dizia o caixeiro, reconhecendo que a mesada de Ernesto não chegava mais para despesas mencionadas em seu honrado borrador.

Nesta ocasião, um carro parava à porta do botequim[,] apeando-se dele um desconhecido, que sentando-se perto de uma mesa contemplava silencioso esta discussão.

– Então você está fazendo de nós palito? eu lhe mostro já se tem ou não tem.

– Retire-se, Sr. tenente, não me entre o balcão para dentro.

– Atrevido! não sabes que sou um ex-tenente do exército? não sabes que sou filho de uma baronesa, que, apesar de ser filho natural também tenho os meus brasões!

– Seja V. S.^a filho do diabo, da minha parte não lhe dou nem mais um copo de água!

– Patife! Bradou o militar dando tão forte murro sobre a mesa e atirando-se ao caixeiro que este caiu de encontro sobre as vidraças, quebrando um porção de louças!

Nesta ocasião forma-se tão grande desordem que as mesas e as cadeiras rolam todas no chão.

– Estão presos! estão presos!

Era um pardo policial que de espada na mão entrava no botequim.

– Quais presos, ou qual diabo?

E o tenente avançou para o policial com um estoque na mão.

Neste conflito um marujo inglês agarrando ao realejo deu com ele tão forte pancada na cabeça do policial que este caiu redondamente no chão.

– Está morto! está morto!

Eram os gritos que se ouviam.

Vários policiais entraram por todas as portas, e Miguel ao ver os movimentos da polícia safou-se sorrateiramente!

Ernesto ao ver esta cena, e completamente ébrio, engatilhou uma pistola e a desfechou contra alguém, se seu braço não fosse de pronto seguro por esse desconhecido que do carro se apeou.

– Que faz, senhor? largue essa arma.

– E quem é o senhor para me fazer observações?

– Sou um homem que prezo a honra, e em nome dela lhe ordeno que entre comigo naquele carro!

– Mas quem é o senhor? torno-lhe a perguntar.

– Sou... sou, um amigo do seu pai.

– De meu pai!

E Ernesto deixando-se arrastar qual um cordeiro, entrou com o desconhecido no carro, partindo este em direção ao morro de Paula Mattos.

Em seguida, entrou o inspetor do quartelão junto com mais alguns policiais ao botequim, sendo preso o tenente e alguns marujos e conduzidos à autoridade competente.

Conduzamos o leitor ao Morro Paula Mattos.

.....

Existia nesta localidade, uma majestosa habitação, propriedade do visconde Santa Clara, negociante da praça do Rio de Janeiro, homem de grande reputação social pela fortuna de que dispunha, sendo um destes homens francos e amigos de socorrer algumas vezes os desgraçados. O visconde vivia só, não obstante ter uma filha que se achava no colégio. O seu escritório comercial era na rua Direita, onde o visconde se achava sempre ao meio-dia, retirando-se para sua casa das 4 às 5 da tarde.

Sentado junto a uma mesa achava-se o visconde escrevendo uma carta, e depois de a ter concluído, tocava uma campainha e aparecia um preto.

– Antonio, leva esta carta à casa do Sr. Magalhães e diz-lhe que o fico esperando. Pobre moço! talvez a estas horas estivesse em uma prisão, autor de um crime, se a Providência me não houvesse guiado àquele lugar! Pobre pai... desditoso amigo! e pagando eu por esta forma uma dívida de gratidão, darei ao menos algum alívio aos remorsos que me flagelam o coração.

E tocando de novo o visconde a campainha se apresentou outro preto.

– Vai fazer ciente ao Sr. Ernesto que o estou esperando nesta sala.

– Senhor... acho-me tão acabado que...

– Estais, Sr. Ernesto, em casa de um amigo de vosso pai, logo podeis avaliar que também estais na vossa, sentai-vos. Em uma viagem que há muitos anos fiz à cidade do Porto tive a felicidade de me relacionar com vossa família de que recebi o mais grato acolhimento. Conhecido já de vosso pai desde que veio a esta corte, resolvi ir fazer-lhe uma visita, mas com tanta infelicidade que não o pude encontrar, em razão de se achar nesta ocasião, julgo... na Inglaterra. Hospedado por vossa mãe.

Aqui o visconde fez uma pausa para poder ocultamente aliviar um peso que lhe esmagava o coração.

– Hospedado por vossa mãe ela me tratou qual um extremoso irmão!

– Oh! minha pobre mãe! exclamou Ernesto.

– Negócios obrigaram a retirar-me, sabendo eu passados alguns anos que vossa mãe... havia falecido.

– Sr. visconde, nada posso informar a vossa excelência a tal respeito, porque fiquei órfão de mãe, segundo soube, muito pequenino. Algumas vezes via meu pai chorar respondendo-me sempre

– estas lágrimas as devo a tua mãe!

O visconde escondeu o rosto entre as mãos.

– Desventurado amigo!... Agora, Ernesto, tenho uma dívida a cumprir, presta-me atenção. Há poucos tempos tive conhecimento que no Rio de Janeiro existia um filho do meu amigo, e tratando de sindicá-lo a sua residência, todas as diligências me foram contrárias. Há dias li no *Jornal do commercio* um anúncio em que um vosso credor exigia de vós a quantia de 800\$, tendo ele a pouca consideração em mencionar no anúncio o nome de vosso pai.

Ernesto estremeceu.

– Tranqüilizai-vos, para mim foi uma felicidade. Tomei este anúncio por um aviso da Providência, e procurando de pronto o vosso credor, satisfiz o vosso débito, exigindo dele minuciosas informações a vosso respeito. Tendo-se colhido, dirigi-me ao lugar onde vos encontrei, e tendo evitado talvez um crime, vos conduzi em minha companhia.

– Senhor... como mostrar-vos o meu reconhecimento?

– Eu sou o devedor, senhor Ernesto, pois desejo pagar hoje ao filho a dívida que contraí com o pai. Acabo de mandar chamar o Sr. Magalhães, vosso correspondente, e em breve vos farei objeto ciente quais são as minhas tenções.

Nesta ocasião entra o escravo.

– Meu senhor, o Sr. Magalhães acaba de chegar.

– Ernesto, necessito particularmente falar com esse homem, esta casa fazei de conta é vossa.

– Sr. visconde...

– Dê-me um braço, e possa ele recordar-lhe, Sr. Ernesto, minhas puras aflições.

E Ernesto com os olhos arrasados em lágrimas entrou em seu quarto.

(Continua)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 3 de novembro de 1866

MISTÉRIOS DO RIO DE JANEIRO *OU* *OS LADRÕES DE CASACA* ROMANCE POR ANTONIO JERONYMO MACHADO BRAGA

RUA DA PRAINHA.

Existia nesta rua uma espelunca, onde por altas horas da noite se reuniam certos ratoneiros, que de dia se ocupavam a roubar pela cidade objetos mal guardados, freqüentadores de teatros, e finalmente assaltadores dos templos sagrados, colocando-se às portas das igrejas para roubar. Uma súcia de oito malandros tinha por chefe uma personagem muito nossa conhecida, que de sociedade com mais outros vendiam ou empenhavam os roubos em casa de alguns usurários, que tanto abundam na capital do Império!...

A casinha de [suas] reuniões metia horror! as paredes, denegridas pela fumaça de meia dúzia de panelas, davam um aspecto tristonho ao lugar. As aranhas haviam fabricado ricos cortinados, onde centenaes de moscas mortas repousavam em tranqüillidade. Algumas esteiras espalhadas pelo chão, uma mesa e dois bancos eram os móveis dos honrados moradores.

Sentados em volta de uma mesa sem toalha achava-se esta súcia destrinchando com todo o apetite uma posta de carne. A luz de uma amortecida candeia alumiaava estas repugnantes fisionomias.

- Rapaziada, vamos beber à saúde de nosso chefe.
- Essa saúde é minha, só eu a posso fazer.
- Atenção com mil diabos, viva o Sr. Miguel, viva o nosso chefe!
- Viva! Viva! exclamaram todos.
- Oh! Carrapato, vamos beber à saúde do nosso tenente, que, preso na cadeia talvez não tenha lá...
- Pois sim, à saúde de nosso tenente.
- Viva!
- Esperem, grita outro, à saúde do Ernesto.
- É verdade, viva o Sr. Ernesto.
- Aposto eu que vocês se esquecem hoje do nosso predileto.
- Quarta-feira?
- É verdade, à saúde da Quarta-feira.
- Viva! viva!
- Agora, meus amigos, falta uma saúde especial, vamos, todos a pé, rapazes, viva a sonolência da polícia.
- Viva! viva!
- Outra vez.
- Viva!

Vamos agora expor ao leitor a biografia destes patuscos, alguns deles já muito nossos conhecidos. O chefe destes malandros é Miguel, o filho do Norte, aquele que no botequim do largo do Paço se safou sorrateiramente. O tenente é aquele que no mesmo botequim correu com um estoque sobre um policial, sendo Ernesto, o filho do negociante português, que se acha hoje no morro de Paula Mattos em casa do visconde de Santa Clara.

Ernesto arrastado por suas necessidades, agregou-se a esses malandros, conhecimentos tomados nos botequins e casas de jogo onde se reuniam constantemente. Ernesto sabia do criminoso viver desses homens, mas ordena a justiça que se diga que se bem que muitas vezes recebia algum dinheiro das repartições, não consta nos arquivos da ladroeira que por suas mãos praticasse o latrocínio.

Carrapato, chefe subalterno desses larápios, é um pardo faquista e capoeira, que sendo desertor e contando já cinco mortes, vive há muito longe das vistas da polícia, capitaneando debaixo de superiores instruções essa súcia de miseráveis!

Quarta-feira é uma velha de 60 anos, remelada dos olhos e coxa de uma perna, que envolvida em uma rota mantilha entra em todas as casas do Rio de Janeiro a título de pedir esmolas, servindo-se dessas ocasiões para roubar castiçais de prata e outros objetos, que beaticamente oculta nos esconderijos de sua honrada mantilha!

Nesta ocasião, entrava embuçado em uma comprida capa o nosso conhecido Miguel.

– Eis o nosso chefe!

E todos se ergueram.

– Retirem-se para o palheiro.

E à voz de Carrapato todos se retiraram, ficando este só com o chefe.

– Então, Carrapato, fizeste boa colheita?

– Não foi das melhores, os tempos estão críticos, eis aqui o que podemos arranjar. Um, dois, três, cinco, oito e este rodízio que faz nove, queira examinar.

– São relógios muito ordinários, vamos ao resto.

– Aqui tem mais, oito chapéus de sol, sete caixas de prata e quatro carteiras, três contendo setenta e poucos mil réis, e uma tísica, como o inspetor da alfândega!

– A colheita foi muito pequena! guarda esses miúdos e reparte-os pelos companheiros. Torna-se muito necessário que hoje se apresentem no teatro, o beneficiado espera grande influência [*sic*, afluência], e nós devemos dela tirar um bom partido.

– O que me diz V. S.^a respeito a nosso tenente?

– Espero que será brevemente solto. O comendador Felizardo empenha-se como amigo, e tu bem sabes, Carrapato, para quanto presta a sua proteção.

– Lá isso é verdade! e que notícias tem tido de Ernesto?

– Até hoje nada sei, depois que se meteu no carro com aquela misteriosa personagem, nada tenho sabido a seu respeito.

– Agora vão descansar enquanto eu vou pôr estes objetos em Porto Seguro, ouviram? não falem ao teatro.

– Seremos pontuais.

– Adeus.

E Miguel, saindo, caminhou à rua do Senhor dos Passos.

– Rapazes, podem chegar e tragam o esquife.

E, abrindo-se uma porta, entraram os gatunos, depositando um deles o esquife em cima de uma mesa, que logo se pôs em movimento.

O esquife era um baralho de cartas muito ensebado, com que se ia recorrer essa ilustre assembléia!

Enquanto eles jogam o inocente pacto, será conveniente ir com o leitor ver o que se passa em casa do visconde de Santa Clara.

O MORRO DE PAULA MATTOS.

Em casa do visconde achava-se o Sr. Magalhães, negociante da rua da Candelária, conversando com o visconde, respeito ao seu novo protegido.

– Meu querido Sr. Magalhães, os estabelecimentos que me dá são para mim de suma importância.

– Dou-me por muito feliz em poder ser útil a V.Ex.^a.

– Muito obrigado. Há quanto tempo, Sr. Magalhães, não tendes notícias de José Maria de Assis Mascarenhas?

– Seguramente... há perto de três anos!

– Três anos! e não podeis atribuir qual seja a causa!

– Tenho feito mil juízos, excelentíssimo, mas todos sem fundamento.

– É admirável!

– Depois que lhe participei o projetado casamento de seu filho com a filha de Pedro Gomes, empregado na alfândega, apenas recebi duas cartas repreendendo Ernesto e não dando o seu consentimento. Por quê? então a família de Pedro Gomes não era digna de consideração? será porventura pobre?

– Além de ser muito pobre, o procedimento da mulher de Pedro Gomes é intolerável!

– Basta essa família ser pobre para desde já me compadecer de seu estado. Quereis aceitar, Sr. Magalhães, uma comissão?

– Sendo honrosa, Sr. visconde...

– Oh! eu seria incapaz do contrário! Encarrego-vos de entregar a Pedro Gomes uma quantia e desde já tomo esta família debaixo da minha proteção. Sabeis que Ernesto é meu protegido?

– Como! pois Ernesto é protegido de vossa V. Ex^a?

– Vinde ao meu escritório e aí vos explicarei quais são as minhas tenções.

– Com muito gosto, excelentíssimo.

Ernesto, não tendo podido ouvir bem a conversação entre o visconde e Magalhães, logo que eles saíram dali entrou na sala e caiu pensativo sobre uma cadeira.

– Dai-me uma esmola pelo divino amor de Deus.

Era uma mulher que tendo encontrado a porta aberta subiu e se encostou à porta da sala.

– As portas abertas! muito bem, tudo me favorece.

E pegando em quatro castiçais de prata os escondeu debaixo da mantilha. Esta criatura era a velha Quarta-feira, que, na forma do seu louvável costume, guardava debaixo de sua responsabilidade aquilo que acabava mal guardado.

– Olá! o Sr. Ernesto aqui! o que fará em casa do Sr. visconde esta criança? Aqui há velhacada!

E Ernesto, acordando de suas meditações, deu com os olhos em Quarta-feira.

– Quarta-feira! o que fazes aqui?

– É muita curiosidade! eu já lhe perguntei o que veio aqui fazer?

– Retira-te, mulher infernal, quando não...

– Tem razão, o melhor é pôr-me ao fresco. Adeus, Sr. Ernesto, faça as coisas limpas, e fique-se na graça do Senhor.

E a velha se retirou com os quatro castiçais de prata.

E Ernesto erguendo-se, exclamou:

– Esta velha! estou perdido!...

RUA DO SENHOR DOS PASSOS.

Eram 10 horas da noite, e um vulto batia a uma porta na rua Senhor dos Passos.

– Quem bate?

– Banco do Brasil.

– Compreendo, eu vou abrir.

Banco do Brasil era a senha combinada para esta noite entre o morador e o recém-chegado.

– Podeis entrar, Sr. Miguel.

– Agora deixa-me fechar a porta, pois tenho muito medo da canoa.

Canoa, na língua desses amigos, era a polícia.

– Sr. Cosme, trago-lhe aqui um bom negócio.

– Na forma de costume, não é assim? queira sentar-se.

– O negócio é de pressa, Sr. Cosme.

– O Sr. Miguel é o homem das pressas.

Cosme era um belchior de trastes velhos e comprador de roubos, pessoa muito acreditada nas praças da maroteira pela consciência exemplar de que dispunha!

Cosme era um homem de cinquenta e poucos anos, usava óculos verdes e barrete branco na cabeça, refinadíssimo hipócrita, e língua muito perigosa em seu quarteirão, por ser um difamador de honestas famílias tendo-lhe alguns vizinhos já por vezes quebrado as costelas, paga generosa à sua dedicação social!

– Então, Sr. Miguel, traz-me mais canários? Já estou farto deste gênero, e sem mentir posso jurar-lhe que tenho em casa para mais de oitenta relógios, porém... vamos a examiná-los. Mau! quatro são de plaquê, isto é o diabo... está bom 5\$ cada um. Oh! isto é prata muito safada! com mil diabos são muito ordinários! até lhe[s] faltam os ponteiros! que porcaria!... vá... pago-lhes a 4\$, serve? ora, se serve. Estes... pior, pior! Estes são pinóias legítimos; a falar a verdade nem eu sei o preço que lhes hei de pôr e está bom, por sermos amigos dou-lhe a 3\$500, olhe que são seis, consciência, consciência. Vamos a ver estas caixas, isto será prata, Sr. Miguel? Seja que não seja, são cinco, pago-lhe a 8\$ cada uma.

- O Sr. Cosme faz de mim quanto quer.
- Agora vamos a fazer a conta. Quatro relógios de plaquê, a 5\$ são 20\$. Três de prata dourada, a 4\$ são 12\$. Seis pinóias legítimas, a 3\$5 são 21\$; logo, 20 com 12 e com 21, fazem 53\$ salvo o erro. Confira Sr. Miguel; devo portanto dar ao amigo, em notas correntes dos nossos abençoados bancos a quantia de 53\$000.
- E as caixas, Sr. Cosme?
- Tem razão. E não é que me esqueciam estas malditas caixas! mas eu sou homem honrado, comigo não haveriam dúvidas; logo, são mais... cinco a 8\$, oito vezes cinco são trinta e cinco...
- Que diz, Sr. Cosme! oito vezes cinco são quarenta e três.
- Está muito enganado, Sr. Miguel, em tabuada não me logra; espere... oito vezes cinco... são quarenta.
- Logo, não são trinta e cinco?
- Pois eu disse-lhe trinta e cinco? não faça caso, esta minha cabeça anda como a dos diretores do banco; vem a ser então: 53 com 40 são noventa e três, espere um pouco, vou buscar-lhe o dinheiro.
- E Cosme abrindo uma porta desapareceu, voltando breve trazendo um maço de notas velhas.
- Aqui tem, Sr. Miguel, queira conferir.
- Tem razão, Sr. Cosme, amigos, amigos, negócios à parte. Está certo.
- Não me traga aí mais destas pinóias, Sr. Miguel, pois relógios sem ponteiros são espoletas eleitorais!
- Adeus, Sr. Cosme, até outra ocasião, confio muito na sua amizade.
- Queira antes dizer na minha honradez. Adeus, tome cuidado com a canoa.
- Não lhe dê isto cuidado.
- É verdade, Sr Miguel, tem de mudar de senha?
- Por enquanto é Banco do Brasil.
- Boa noite.
- E Cosme, trancando a porta, ergueu as mãos para o céu e exclamou:
- Deus proteja a santa ladroeira...

MORRO DE PAULA MATTOS.

- Voltemos à casa do visconde de Santa Clara.
- V. Exa. é uma alma nobre, Sr. visconde, e cada vez me congratulo mais de...
- Em V. S.^a Sr. Magalhães é muita modéstia!
- Não, excelentíssimo, é a pura realidade. Diga-me, excelentíssimo, o que tenciona fazer [de] Ernesto?
- Hei de fazer dele um homem honrado, e afianço ao Sr. Magalhães que desde amanhã por diante Ernesto é meu sócio.
- Desde já dou os parabéns a V.Ex.^a. Agora peço ao senhor visconde para me retirar, por ter deveres a cumprir, que reclamam a minha presença.
- Negócios talvez urgentes, não Sr. Magalhães?
- Em primeiro lugar, irei excelentíssimo, procurar a família de Pedro Gomes para desempenhar a comissão de V.Ex.^a, pois, segundo há dias fui informado, esse infeliz tem de sofrer uma penhora pelos aluguéis da casa.
- Em segundo lugar, tenho de ir à casa do comendador Sr. Thiago para em nome de uma desventurada família lhe agradecer os grandes favores que lhe acabou de prestar.
- Dizem-me, Sr. Magalhães, que esse comendador tem uma riqueza espantosa, será verdade?
- Na opinião geral, Sr. visconde, dizem que é fabulosa!
- Contam-se muitos rasgos deste homem; serão reses, Sr. Magalhães?
- São reses, excelentíssimo, e o comendador Sr. Thiago goza uma popularidade como homem nenhum jamais a teve! excelentíssimo, às suas ordens.
- Já, Sr. Magalhães! Então achar-me-á sempre a seu dispor.
- Muito obrigado, muito obrigado, Sr. visconde.

A ESPELUNCA DA PRAINHA.

Os nossos gatunos achavam-se deitados em esteiras, graças à sonolência de nossa polícia! Carrapato vigiava a quadrilha, esperando ansioso a chegada de seu chefe. Nesta ocasião batiam na porta.

– Quem bate?

– Ministro da justiça.

E ao ouvir esta senha, Carrapato abriu a porta.

– Adeus, Carrapato, que novidades temos?

– Pouco ou nada.

– Foram ao teatro?

– Eis o resultado.

– Vejamos.

– Alguns relógios... doze caixas de prata... vinte e quatro lenços de seda... quatro carteiras com cento e poucos mil réis... e este sangue humano na ponta da minha faca!

– Como! pois chegou a este ponto?

– Eu lhe conto o negócio. Apertei a saída do teatro um figurão para lhe tirar relógio, não fiz a coisa muito limpa, e ele agarra-me por um braço, furto-lhe o corpo, e corri...

– O patusco era de coragem, e corre sobre mim pelo largo fora, aninho-me no chão, e ele esbarrando comigo, caiu como um pato, pus um pé na barriga, e antes que ele gritasse pelos bem-aventurados policiais meti-lhe a faca nas goelas, tirei-lhe a salvo o relógio, bem como duas notas de cinco mil réis, resto da maior quantia!

– Ainda bem, julguei que tivesse acontecido outro desastre!

– Ora diga-me, Sr. Miguel, que se tem arranjado respeito ao nosso tenente?

– O comendador Felizardo ainda não decidiu o negócio, e eu já não estou nada satisfeito.

– Ora, Sr. Miguel, quem é que se fia em comendadores! Eu pela minha parte não tenho fé alguma com semelhante gentinha, e quer o senhor saber uma coisa?

– Vamos a saber.

– Arma-se bem a nossa gente caminhamos por horas mortas à cadeia... atacamos a guarda... tiram-se as chaves ao carcereiro, e pomos o nosso tenente na rua.

– Tudo isso, Carrapato, é fácil de dizer.

– E de fazer, Sr. Miguel. Então duvida?

– Esperemos mais alguns dias, é necessário muita moderação, negócios assim não são bem calculados, e se o comendador não cumprir o que tratou comigo então...

– Então, eu tiro-lhe as tripas fora, Sr. Miguel. Se o senhor soubesse a gana que eu tenho em estripar um homem de comenda! e a respeito do Sr. Ernesto?

– Nada por enquanto, até hoje, nem indícios a seu respeito!

– Pobre rapaz! espere... bateram na porta!

– Deram três pancadas! quem diabo será? falta algum companheiro?

– Julgo que não, se for dos nossos deve saber da senha.

– Pelo dia da semana, vejamos. Quem bate?

– Ministro da justiça.

– Deram a senha, podemos abrir.

E Carrapato, arrancando a faca, abriu a porta.

– É Quarta-feira! que te leve o diabo, velha de satanás!

– Coitado! este Carrapato tem [luxos].

E Quarta-feira entrou sem reparar em Miguel.

– Olha, olha, são castiçais de prata!

– De prata! e tem armas de fidalgo!

– Oh! estava aqui, Sr. Miguel? desculpe, eu não o tinha visto.

– Como vais Quarta-feira, que temos de novo?

– Cada vez pior do meu reumatismo; quanto a novidades, eis o que pude arranjar, além de ter encontrado...

– Quem encontraste?

– Ora, encontrei...

– Acaba, com um milhão de demônios.

– Encontrei o Sr. Ernesto.

- Aonde?
- Estava em casa do Sr. visconde de Santa Clara, no morro de Paula Mattos.
- Ernesto em casa do visconde! pois seria o visconde aquele que no botequim do largo do Paço... que mistério será este? hoje mesmo irei à casa do visconde. Venham os castiçais, e tomem sentido nas ordens que vou dar-lhes. Amanhã tem de haver uma missa de sétimo dia na igreja da Cruz, a ocasião é própria para uma boa colheita, escusado são mais recomendações. E tu, Quarta-feira, é necessário seres mais ativa, estás ficando muito madraça!
- Oh! meu senhor, seja tudo pelo divino amor de Deus!
- E tu, Carrapato, descansa enquanto ao teu projeto.
- Senhor Miguel, de duas uma, ou masquei fumo, ou cadeia arrombada, ou as tripas do comendador!
- Amanhã terás a resposta.
- Veja lá, pois eu não sou homem das esperas.
- E Miguel saindo dizia para consigo:
- É necessário arranjar isto, pois o gênio de Carrapato assusta-me um pouco!

RUA DOS ARCOS.

Em uma casa de pouca aparência é a residência de Pedro Gomes, o empregado da alfândega; entremos com o leitor.

Pedro Gomes é aquele de quem Magalhães havia falado ao visconde de Santa Clara. Pedro Gomes era um homem de perto de 65 anos, foi militar, recebendo em paga de seus serviços algumas cicatrizes no corpo e um lugar na alfândega, sendo assim mesmo para isso necessários altos empenhos!

Pedro Gomes era casado com uma mulher de perto de 50 anos, mulher de um gênio infernal, flagelo feminino, em que o luxo e a vaidade faziam grande morada!

Pulcheria era o nome dessa mulher vaidosa, sendo uma velha namorada que só se engraçava de militares, presenteando-os com lenços marcados, tendo por este preço uma súcia de adoradores!

Maria era filha desse casal, menina muito formosa, que apenas contava 17 anos de idade.

Maria era aquela por quem Ernesto se apaixonou, cuja história Magalhães havia contado ao visconde de Santa Clara.

Maria vivia muito desgostosa por ter perdido o amor de Ernesto, e hoje entregue à solidão vivia resignada sofrendo os martírios que sua mãe lhe causava constantemente.

Nesta ocasião achava-se a velha lendo uma carta, enquanto que Maria costurava um vestido.

– Não entendo esta expressão! ta... qui... grafo! eu não conheço ninguém com semelhante nome! ta... qui... grafo! o meu alferes queixa-se de mim injustamente. É verdade que eu tenho muitos namorados, mas nenhum tem o nome de taqui... grafo! oh! Maria o que quer dizer taquígrafo?

– Eu não sei minha mãe.

– Má peste te arrebente, também não sei o que sabes? bem empregado o dinheiro que o asno do teu pai gastou no colégio! vá lá para dentro pois necessito estar só.

E Maria, chorando, retirou-se da sala.

– Ta... qui... grafo. E esta! resmungou a velha sorvendo uma pitada.

– Quem sabe se o meu querido alferes se enganou? quem sabe mesmo se eu é que estarei enganada! não tenho que duvidar, é mesmo, é taquígrafo; que palavra implicante! isto é uma injustiça. Ora, deixa-me ver. Eu namoro o major Gonzaga... o capitão Fonseca... o tenente Tibúrcio... o alferes Rocha... o sargento Ribeiro... o furriel Louzada... quase que tenho o exército no coração! Tá, tá, tá, quem sabe se aquele moço de bigode retorcido que é empregado no *Mercantil* se chamará taquígrafo! Pode ser... eu mesmo não lhe sei o nome. Oh! menina, venha cá fora, hein? já está com os seus arrufos! Ora vamos, queira me pentear.

E Pulcheria sentou-se em frente a um espelho.

– Desastrada! não reparas para o que estás fazendo? julgas tu que a minha cabeça é o morro do Corcovado! Sinto bater palmas, vai ver quem é.

E Pulcheria, mirando-se no espelho, disse: “Pareço uma moça de 20 anos.”

– Quem é que bateu palmas?

– É um homem que pergunta por papai.

– E que lhe respondestes?
– Que não estava em casa.
– Que talento! Que juízo tem esta minha filha! pois disse, não estando teu pai em casa que mais lhe havias de responder? e eu já lhe tenho dito muitas vezes que quando for ver quem bate palmas é chegar... responder... e andar. É demais, homem que procura por meu marido não pode ser senão credor. São horas de passar a guarda, vou para a janela, até me parece que já ouço tocar o tambor. Maria, pode retirar-se.

E Maria retirando-se para o seu quarto sentou-se em uma cadeira, chorando amargas lágrimas.

– Oh! meu Deus! que triste viver o meu! Aturar uma mãe sem piedade... ver os sofrimentos de meu pai... abandonada por Ernesto, o que me resta mais no mundo? pobre pai! desventurada filha!

– Uma esmola pelo divino amor de Deus.
– Deus a favoreça, minha senhora, não tenho nada que lhe dar.
– Seja pelo amor de Deus, minha rica formosura, ao menos dê-me licença de me sentar aqui na escada, que estou muito fatigada.

– Pode subir, e sente-se nesta cadeira.
– Não se incomode, minha rica menina, a modo que a senhora esteve chorando?
– A senhora engana-se, eu não chorei.
– Se chorou... eu sou coxa, mas não sou cega.

O leitor já deverá ter conhecido nesta velha, a Quarta-feira da Prainha.

– Quem sabe se são amores? Seja franca para comigo, minha prata, pois talvez eu lhe possa dar remédio.

– A senhora? oh! não pode não!
– Maria, oh! Maria! esta peste está hoje com os ouvidos no ferreiro! olé! quem é esta velha?
– Seja pelo divino amor de Deus, minha senhora; sou uma desgraçada que peço uma esmola.

– Pois Deus a favoreça, e favoreça-nos com a sua ausência.
– Seja feita a vontade do Senhor. Adeus, minha senhora, até outra ocasião.

E Pulcheria ficando repreendendo asperamente a sua filha, Quarta-feira entrou na sala rapidamente, e roubou um vestido que se achava em cima do sofá.

– Desaforo! consentir em seu quarto uma mulher desconhecida!
– Minha mãe... eu não tive culpa.
– Nem palavra! vamos, deixe-me ver a cartinha que recebeu.
– Minha mãe... por piedade.

E Pulcheria dando uma bofetada em Maria, esta foi cair em um canto do quarto. A mãe, vaidosa como já a conhecemos, tinha ciúmes da filha, razão por que a flagelava constantemente.

– E esta! pois não deixei agora aqui o meu vestido novo?
– Oh! senhora, veja se ficou aí o meu vestido?
– Não, senhora, o seu vestido não está aqui.
– Roubaram-me o meu vestido! e foi aquela maldita velha! mas tu é quem me pagas os desaforos! atrevida! consentir ladras em casa!

E Pulcheria, agarrando pelos cabelos de Maria, a conduziu de rastros até perto da escada, e largando-a entra[ou] raivosa na sala, e, esbarrando em um aparador, lançou por terra duas jarras de porcelana!

Nesta ocasião batiam na escada.

– Então abrem, ou não abrem!
– Quem é que bate?
– Sou eu, mulher, sou o teu marido.
– Eu logo vi que havia de ser o paspalhão do Sr. Pedro Gomes; em má hora me entras em casa!

– Temos histórias; o que aconteceu por cá?
– A bênção, meu... pai.
– Que tens? por que choras, minha filha? estás toda ensangüentada!
– E que tem você com isso, Sr. Pedro Gomes? não poderá uma mãe castigar sua filha?
– Mulher!

– Ora, arreganhe-se! faça favor... veja se me quer experimentar as mãos... apóie sua filha... dêem-lhe asas, sabe o que deve fazer, suma-se com ela, pois eu não necessito de empadas!

– Acomoda-te, mulher... não dê espetáculo à vizinhança.

– E que tenho eu com a vizinhança? olhe lá, Sr. Pedro Gomes, não me faça perder a paciência...

E Pedro Gomes abraçando Maria desatou a chorar.

– Não chore, meu querido pai.

– Isto é demais, minha filha! há perto de 20 anos que sou casado, e vivo sempre neste inferno!

– Pois se não quer viver, o remédio está na sua mão; dê-me os oitocentos mil réis de dote que me comeu, e faça Deus bom tempo.

– Mulher!

– Hein? ora veja lá!

E Pulcheria agarrando-se nos cacos da jarra quebrada os atirou à cara do seu marido, rebentando o sangue por vários lados!

No fundo da escada achava-se alguém oculto que estava presenciando este quadro de misérias!

– Quem bate? perguntou Maria assustada.

– Desejo falar ao Pedro Gomes.

– Menina, veja quem é, e diga-lhe que seu pai não está em casa.

E Pulcheria espiava para ver se reconhecia o recém-chegado.

– Senhor, meu pai não está em casa, porém...

– Menina, o negócio que tenho é com seu pai, e é forçoso esperar por ele.

– Desaforo! que diabo de negócios tem o senhor com meu marido? Se é algum credor, pode retirar-se, pois meu marido não tem dinheiro.

– Conheço muito bem, Sra. Pulcheria, a sua falta de educação, e por isso lhe sei dar o devido desconto.

– Hein? Sra. Pulcheria! E aonde fica o dom? O senhor é muito atrevido.

– Pode dizer o que quiser, hei de esperar o seu marido, e hei de falar com ele.

– Pois eu lhe afianço que hoje não fala com ele. Maria, fecha a porta e deixa esse maldito carne-seca.

Nesta ocasião entrava cantarolando um militar, e dando com os olhos na pessoa que se achava no corredor parou.

– V. S.^a aqui, Sr. Magalhães?

– E recebido bem grosseiramente pela dona da casa!

– Isso é uma injustiça! D. Pulcheria é muito atenciosa e...

– Talvez para o exército, meu alferes.

– Eu vou já saber a causa de um tal procedimento!

E o alferes chamando, Pulcheria veio toda lépida abrir a porta.

– Oh! Sr. alferes, V. S.^a pode subir, esta casa é nossa.

– Muito obrigado, minha senhora; Sr. Magalhães, querendo, julgo que também pode subir.

– Agradecido, Sr. alferes, eu espero aqui mesmo.

E o alferes entrando na sala, Pulcheria fechou a porta dizendo:

– Até que finalmente vou saber o que quer dizer taquígrafo!

E Magalhães cruzando os braços exclamou:

– Oh! miséria de todas as misérias! que exemplo de mãe! que exemplo de esposa!

Em seguida, Pedro Gomes, apoiado ao braço de sua filha, veio falar com Magalhães.

– Desculpe-me, senhor... eu....

– Sr. Pedro Gomes, eu sei dar o devido desconto à triste posição em que o coloca sua mulher; há muito tempo que eu daqui tenho observado tudo.

– Meu Deus! o senhor não é o Sr. Magalhães, o correspondente do pai do Sr. Ernesto?

– Sou eu mesmo, tranquilize o seu espírito. Fiz é verdade barreira ao casamento de Ernesto com sua filha e nisso não faria mais do que cumprir as ordens de um pai de quem eu era correspondente.

Maria chorava.

– Agora, Sr. Pedro Gomes, venho cumprir outra comissão. Um coração benfazejo e conhecedor de sua posição, encarrega-me de lhe entregar esta carteira, ela contém alguns bilhetes de banco, quantia que um amigo vos [?] oferece, podendo com franqueza aceitá-la.

– E deverei eu, Sr. Magalhães, aceitar este dinheiro? nunca, nunca!

– Sr. Pedro Gomes, aceitai, esta quantia breve vos será necessária porque o senhor não ignora a existência de certo mandado.

– Logo, sabeis?

– Sei tudo. Adeus, Sr. Pedro Gomes; às suas ordens, minha senhora.

E Magalhães saiu sem que Maria despegasse os olhos do chão.

– Minha filha, este homem... oh! aqui há mistério! Vejamos, vejamos, minha filha, o que contém esta carteira. Que vejo! um conto de réis!...

– Quem sabe, meu pai, talvez Ernesto...

– Qual... Ernesto partiu para Londres e julgo que acha-se em companhia de seu pai.

– Pois Ernesto partiu, meu pai?

– Tranqüiliza-te minha filha, e confiemos na Providência divina.

Nesta ocasião abriu-se a porta da sala, e caminhando o alferes para a escada, Pedro Gomes e Maria encostaram-se à parede para assim poder passar a vergonha do esposo. O alferes encarando com os dois, pôs o pé em falso e caiu de costa pela escada abaixo.

– Jesus! (exclamou Pulcheria) o que foi isso, machucou-se, meu bem?

– Não, minha senhora... desci mais depressa do que julgava!

– Que diabo faz V.M. aí Sr. Pedro Gomes com sua filha, então? ficam vendendo pasmados? ora, diga o que lhe queria aquele homem; não ouviu?

E Pedro Gomes informou minuciosamente de tudo sua mulher.

– Deveras? um conto de réis dado de gogosa! que bom pai! e é desta forma que te querem comprar a honra de tua filha? que homem de probidade! que exemplo de pai!...

– Mulher! Tu ofendes a Deus! pois eu seria capaz de vender a honra de minha filha?

– Acho-te capaz de tudo.

– Serpente do inferno! mãe desnaturada... oh! minha filha! minha pobre filha!

E Pedro Gomes chorando abraçou sua filha.

– Venha, venha já esse dinheiro.

E Pedro Gomes jogou-lhe com a carteira. E Pulcheria pegando nela exclamou:

– Com este dinheiro hei de pintar o diabo, vou já comprar um fardamento novo para o meu querido alferes.

E Pulcheria saiu!!

O MORRO DE PAULA MATTOS.

O visconde de Santa Clara, tendo entregado a Ernesto a gerência de todos os seus negócios, projetava ir viajar para esquecer os desgostos que martirizavam o seu coração. O visconde achava-se satisfeitíssimo do comportamento de seu protegido, e o andamento de seus negócios florescia com a sua nova gerência. Era meio-dia, um carro parava à porta do visconde, e um pajem veio receber o recém-chegado, que perguntou por Ernesto.

– O Sr. Ernesto acha-se no escritório, se V. S.^a quer falar ao Sr. visconde, eu vou participarlhe!

– Com muito gosto, disse a V. Ex.^a que se acha aqui Christiano da Cunha.

Passados momentos, era o hóspede conduzido à presença do visconde que o esperava na sala.

Christiano da Cunha, ou por outra Miguel, o chefe dos ratoneiros da capital do Império, apresentava-se ao visconde de Santa Clara.

– Exm.^o Sr. visconde, julgo-me hoje muito feliz em ter a honra de conhecer o homem digno por excelência, o nobre visconde de Santa Clara.

– Agradeço a V. S.^a Sr. Christiano da Cunha. Tanta bondade da sua parte, e me congratulo em receber em nossa casa um amigo do meu protegido.

– Desde já dou mil parabéns à V. Ex.^a em ter tomado debaixo de sua valiosa proteção esse moço, digno por suas qualidades da consideração de V. Ex.^a

– Formo dele, Sr. Christiano, o mesmo conceito que V. S.^a, e me acho muito satisfeito em tudo e por tudo. Sinto que V. S.^a não encontre o seu amigo, mas espero que dará hoje a honra de jantarmos juntos, pois sendo quatro horas Ernesto deve chegar.

– Aceito, excelentíssimo, consentindo-me alguns minutos de ausência por ter de ir tratar um negócio urgentíssimo com o comendador Felizardo.

– Sois amigo do comendador?

– Tenho com ele alguns negócios comerciais, e me parece ser homem de algum conceito social. Assim o julgo, e segundo a opinião pública, dizem ser homem de grande fortuna.

– Sim... tem alguma fortuna, pois V. Ex.^a não ignora que o único homem que hoje se aponta consideravelmente rico é o comendador Sr. Thiago.

– Dizem que é um segundo Monte Cristo!

– E também um grande filósofo. A fortuna, Sr. visconde, é completamente cega, persegue a uns e foge dos outros, eu por exemplo, nunca terei de ser um segundo Monte Cristo!

– Quem sabe, Sr. Christiano? V. S.^a é negociante?

– Não, excelentíssimo, algumas patacas que herdei de meus pais descansam em paz nos cofres dos nossos banqueiros. Agora, excelentíssimo, que tive a honra de o conhecer, peço a V. Ex.^a para me retirar, por ter de dar uma chegada à casa do comendador Felizardo.

– O nosso jantar, Sr. Christiano da Cunha, é às 4 horas, esperaremos até às 6.

– Serei pontual.

– E metendo-se no carro mandou seguir.

RUA DOS ARCOS.

Conduzamos de novo o leitor à casa de Pedro Gomes.

Pedro Gomes sepultado no fundo de uma cama, achava-se variado do juízo, tendo só na idéia a desonra de sua filha, terríveis ilusões que o perseguiam, devido às últimas palavras de sua mulher. Pedro Gomes não conseguiu que sua filha dele se separasse um só momento, e Maria velou dia e noite junto ao leito de seu pai!

Pulcheria importando-se-lhe pouco os sofrimentos de seu marido, satisfazia-se em dar conta do conto de réis presenteando seus adoradores com objetos de valor, achando-se fora de casa há três ou quatro dias! Pedro Gomes acabrunhado pelo sofrimento, há dois dias que passava sem comer.

– Maria... minha filha... não toques naquele dinheiro... foge... foge do vil sedutor... esse dinheiro é a tua desonra... oh! faltava-me esta vergonha sobre a terra!

– Meu querido pai, risque da idéia essas ilusões... vossa filha é pura, pura qual os anjos do céu... não chore, meu pai... olhe para mim... sou eu... sou vossa filha.

– Minha filha! eu já não tenho filha!... roubaram-me esta ventura... eu vendi-lhe a honra! oh! guardai segredo, senhora, eu vendi-lhe a honra a troco de um conto de réis!...

– Meu pai!...

– Quem és tu? por que choras? eu não te conheço... largue-me.

– Meu pai... olhe para mim... sou eu... sou Maria... sou vossa filha!

– Minha filha! espera... olha para mim... fala... fala... fala outra vez... chama-me teu pai, sim, a tua voz é semelhante à voz de minha filha... oh! eu te reconheço... minha filha!

– Meu querido pai!

E Maria desfeita em lágrimas abraçou seu pai.

Nesta ocasião fortes pancadas se ouviam na escada.

– Maria!... minha filha, não ouves? foge... foge... é o teu sedutor!

E Pedro Gomes caiu desfalecido!

– Abrem ou não abrem esta maldita porta?

E Maria correu à escada.

– Ora viva, julguei que estavam com os ouvidos no inferno.

– O senhor quer alguma coisa?

– Se não quisesse não estava aqui batendo há meia hora! Há 8 dias que ando correndo para esta endiabrada casa, mas hoje acabaram-se as minhas contemplanções, e em nome da lei de demoras.

– Mas o que quer o senhor? meu pai acha-se moribundo no fundo de uma cama quase a expirar e minha mãe acha-se ausente!

– Se seu pai está para morrer felicidade é do cozeiro e eu com isso não tenho nada, trago aqui um mandado de penhora e necessito fazer a execução.

Este desapietado homem era um oficial de justiça que brutalmente vinha fazer uma penhora em casa do desventurado Pedro Gomes, pelos aluguéis da casa!

– Meus Deus! o que hei de fazer? Senhor, queira por piedade demorar em sua mão esse terrível papel, eu lhe juro pelo sangue de Nosso Senhor Jesus Cristo arranjar-lhe por alguns dias este dinheiro pois tal execução seria o bastante para aliviar os tristes momentos do meu pai!...

– Já lhe disse que não espero nem mais um quarto de hora; com a justiça não se brinca, e eu hei de mostrar à sirigaita de sua mãe para quanto presta a pessoa de Tomé Louzada!

– Senhor... lembre-se que essa de quem fala é minha mãe!

– Seja ela mãe do diabo, e de mais, se tem dinheiro pague-me e se não tem vamos à penhora.

E Maria lançando-se de joelhos aos pés desse homem de pedra implorava de mãos erguidas a sua compaixão.

– Largue-me, e saia! lágrimas não são dinheiro, e homem de minha qualidade não se move com choradeiras.

– Homem sem coração, respeitai o triste estado de meu pai, e se é forçosa a minha vida levai-a, mas tende compaixão de minhas lágrimas...

– Deixe-se de prosas, vamos ao que serve.

E o meirinho queria forçosamente subir a escada.

– Senhor... sou uma desgraçada filha...tende compaixão... se tendes filhos... avaliai a minha dor!

– Felizmente estou livre dessas empadas. Basta, basta; atendendo a esses lindos olhos, dou-vos duas horas de espera, escrevei algumas cartas a vossos namorados e como a quantia não é grande, qualquer deles não se negará a servir-vos.

– Atrevido! Se não fosse o respeito que consagro a meu pai... Perdão eu não sei o que digo nem o que eu faço, tende compaixão de meu pai.

– Mas com uma condição.

– Oh! falai...

– Quero dar-vos um abraço.

E o meirinho subiu dois degraus, e na ocasião que agarrava Maria esta deu-lhe tão forte bofetada que perdendo ele o equilíbrio virou de pernas ao ar pela escada abaixo!

Ao ouvir Pedro Gomes este motim, ergueu-se da cama desvairado e seguiu em procura de Maria. Seus olhos cadavéricos e a palidez de seu rosto transformavam esse infeliz em um medonho espectro!

– Minha filha! minha filha! Repara...eis ali o teu sedutor!

E foi tal o choque que sentiu o desventurado ao ver o oficial de justiça, que perdeu os sentidos, e caiu redondamente no chão, era um cadáver!

Nesta ocasião, um carro parava à porta deste terrível quadro de dor, apeando-se dele uma mulher. A esposa de Pedro Gomes havia chegado e, ao ver muito povo reunido e seu marido estendido no chão, perguntou:

– O que significa isso em minha casa?

– Senhora Pulcheria, seu marido está morto!

– Está morto pois se morreu tirem-me daqui o corpo, pois o cheiro parece que já incomoda.

E Pulcheria subiu a escada.

Nesta ocasião passavam pela porta dois vultos que muito pela curiosidade tudo observavam.

– Isto é horrível, Sr. Pedroso, é necessário remediar este mal.

– Sr. comendador S. Thiago, da grandeza de vosso coração tudo se deve esperar.

E os dois desapareceram.

O LARGO DAS LARANJEIRAS.

Em uma linda chácara no Largo das Laranjeiras fazia a sua residência o comendador Felizardo. Homem de 40 anos, solteiro, alto e magro, e com o nariz alguma coisa achatado, eis os traços da personagem de que vamos nos ocupar. O comendador achava-se no seu gabinete particular, escrevendo cautelosamente sobre alguns papéis tendo ao lado um pequeno fogareiro com brasas vivas, onde lançava os papéis que cautelosamente rasgava.

– Está perfeitamente imitada! O próprio barão difícil será conhecê-la! São 50.000\$, estes estão seguros! e quem não será rico por este preço? E será desonra um comendador ser falsificador de firmas? Quantos barões, viscondes e comendadores eu não conheço que cobertos de crimes são hoje grandes do Império, passando por honestos aos olhos da sociedade! Tem-me dado sério cuidado as últimas notícias vindas de Portugal! Consta que foram descobertas algumas fábricas de moeda-papel, e sem que eu até hoje tenha tido participação alguma! Deus queira que...

Nesta ocasião um pajem bateu à porta do gabinete anunciando haver chegado um carro. O comendador escondeu tudo cautelosamente e ordenou ao pajem fosse ver quem era.

– Desejo falar ao Sr. comendador. Vai anunciar-lhe que se acha aqui o seu amigo Miguel.

E o pajem avisando o comendador Felizardo, este ficou muito incomodado.

– Faze-o entrar para a sala de visita.

– Adeus, comendador como vais de saúde?

– Tenho passado muito incomodado, a [quadra] é terrível e os meus incômodos são horríveis!

– Padeceis do físico ou do moral?

– Ambos os males, meu amigo. A que devo a honra dessa visita?

– Negócios muito nossos conhecidos. Em primeiro lugar, saber como vão os negócios do tenente, pois julgo que se tem descuidado dele completamente. E em segundo lugar necessito hoje de 2:000\$, quantia esta indispensável ao compromisso que pesa sobre mim.

– Miguel, quanto ao primeiro, tenho a dizer-te que os negócios do tenente não têm sido por mim abandonados sendo a causa da soltura demorada por alguns pequenos crimes que se descobriram mais. Tu não ignoras que o atual chefe de polícia é um homem levado de todos os diabos, homem que detesta as proteções, sendo reto da justiça que administra.

– Então o comendador acha dificultosa a soltura do tenente?

– Oh! dificultosíssima, meu amigo!...

– Com efeito! V. S.^a nestes negócios a meu ver ainda está muito escuro! pois será crível que V. S.^a ignore, e não tenha até hoje estudado o teclado da polícia?

– Pois a polícia tem teclas?

– A polícia, Sr. comendador, é um piano aonde qualquer pode tocar com muita facilidade. A dificuldade do instrumento consiste nos andamentos, e logo que se foge do compasso a execução é muito impossível!

– Falas claro, eu não gosto de enigmas!

– Serei franco, Sr. comendador. V. S.^a, homem que põe e dispõe como lhe convém de todas as secretarias... homem que recebe em sua casa ministros, chefe de polícia... deputados e senadores, e finalmente tantas ratazanas, roedores da nação, será crível que encontre embaraços na soltura de um pobre homem, cujo crime foi puxar por um estoque? Ora, Sr. comendador, V. S.^a tem tratado este negócio muito de resto, não se lembrando que...

– Sr. Miguel, encontro em suas palavras o som de uma repreensão, e eu pouco acostumado...

– Tens razão, Sr. comendador Felizardo. V. S.^a na posição em que hoje se acha despreza a linguagem da franqueza para só ouvir a adulações, e por isso não deve descer de sua dignidade para dar proteção a ladrões.

– Veja como fala, Sr. Miguel.

– Falo a linguagem da franqueza, Sr. comendador, e V. S.^a fazendo-se desconhecido de seu passado, mira-se só orgulhoso nas grandezas do presente; faz muito mal, Sr. comendador, porque nós... ainda somos os mesmos homens!

– Veja como fala, torno a repetir-lhe.

– Já lhe disse que falo a linguagem da franqueza, porque V. S.^a quer impor hoje aos olhos da sociedade por uma probidade exemplar, quando ainda existem homens que lhe podem sem receio apontar a sua vergonhosa biografia!

– Lembre-se que está em minha casa... lembre-se que sou um comendador.

– Essa é boa! lembro-me que estou em casa de um passador de notas falsas, de um falsificador de firmas, e finalmente de um homem sem honra, que hoje senhor de uma fortuna quer se fazer desconhecido ante aqueles de quem foi cúmplice!

– Miguel, Miguel, fala mais baixo, oh! se alguém ouvisse!

– Vós sois o culpado.

– Pois bem, dar-te-ei o dinheiro que necessitas, tu sabes que já me és devedor de perto de 15:000\$, dou-te mais este, e acredite que nada me deves.

– E respeito ao negócio do tenente?

– Sim, sim, vou de novo tratar desse negócio.

– Como tem feito, não Sr. comendador?

– E quem te afiança que eu não tenho empregado os meios?

– Ora quem! o procedimento do Sr. comendador.

– Já te fiz ver os embaraços que tenho encontrado e...

– Embaraços!... porventura desconhecerá o Sr. comendador Felizardo o poder que tem a baronesa da Lampadoza sobre os membros do atual ministério! Porventura desconhecerei eu o poder que tem V. S.^a sobre essa mulher, mola fraca e contaminada que se move a todos os caprichos do Sr. comendador!

– Basta, basta meu amigo; tudo se há de arranjar; entra no meu escritório para receber o dinheiro e conta com a minha dedicação.

E entrando os dois no escritório o comendador deu a Miguel a quantia, pedindo-lhe segredo inviolável, e Miguel entrando no carro recomendou ao condutor seguir-se para casa do visconde de Santa Clara. O comendador caiu sobre o sofá e furioso exclamou:

– É necessário desfazer-me deste homem!

EM CASA DO VISCONDE DE SANTA CLARA.

Miguel mandou seguir o carro para o morro de Paula Mattos, e logo que se apeou fez-se anunciar por Christiano da Cunha.

O visconde achava-se com Ernesto e vieram receber o recém-chegado.

Ernesto ao encarar com Miguel ficou confuso.

– Boa tarde, excelentíssimo; dá-me um abraço, Ernesto.

– O prazer de o ver, Sr. Christiano é...

– Como! tratas-me por senhor quando fomos camaradas?

– Camaradas! exclamou Ernesto petrificado.

– Retiro a expressão, quero dizer, amigos dedicados.

– Sois Português, Sr. Christiano?

– Não, excelentíssimo, porém estive em Londres quando Ernesto...

– Meus senhores, concedam-me licença por alguns momentos por ter algumas ordens a dar.

E o visconde se retirou.

– Miguel, o que significa tudo isto? oh! eu tremo com a tua presença nesta casa!

– Ora, o que pode significar! soube por Quarta-feira que te achavas em casa do visconde e por essa razão vim fazer-te uma visita. Ora, aqui para nós que estamos sós, quais são as tuas tenções?

– Não te compreendo, Miguel!

– Respeito ao visconde, ele é rico!...

– Miguel, lembra-te que o visconde é meu protetor!

– Está bom, está bom, tudo se há de arranjar.

Nesta ocasião entrava o visconde.

– Meus amigos, julgo que nos chamam para jantar.

– Estou às ordens de V. Ex.^a

Findo o jantar, Miguel se despediu, e entrando no carro disse ao apertar a mão de Ernesto.

– Até domingo aqui, ou segunda-feira no escritório.

– Este homem faz-me tremer! disse para consigo Ernesto.

O CAMPO DE SANTANA.

Conduzamos o leitor à casa do barão da Lampadoza. O barão acha-se ausente, achando-se a baronesa sentada em sofá, tendo a seu lado o comendador Felizardo.

O luxo nesta casa era deslumbrante, riquíssimos quadros guarneciam as paredes, espelhos magníficos, serpentinhas de prata, mobília rica e um magnífico piano tudo sobressaía admiravelmente.

A baronesa era uma mulher de cinquenta e poucos anos, frescalhona e cheia de requiebrs. Usava uma rica luneta de ouro, enfeitando-lhe os dedos ricas memórias de brilhantes!

O barão contava perto de 70 anos, homem independente na sociedade por seus rendimentos, sendo o seu fraco a política, sendo um desses paspalhões de cortêsias, freqüentador de gabinetes ministeriais, e tido por homem de muita consideração nas grandes carambolas políticas.

– Excelentíssima senhora, ainda me vejo forçado a incomodá-la sobre aquele negócio que V. Ex. se dignou há tempos tomar debaixo de sua proteção.

– Sr. comendador Felizardo, não julgue que me tenho descuidado de seu negócio, já falei ao ministro, e ele me fez ver que tudo está nas mãos do chefe de polícia, e fez-me ver tais coisas que...

– Está bem, excelentíssima, nada de incômodos; se o preso deve, que pague, eu empenhava-me para me ver livre de certos importunos.

– O Sr. comendador sabe... quer dizer, deve saber os bons desejos que sempre tive em lhe poder ser útil.

– Oh! excelentíssima! V.Exa. [é] muito... feiticeira!

– E não teme ser enfeitado?

– Ainda mais excelentíssima?

– Ora, comendador, não gaste cera comigo pois eu reconheço que não sou santa de suas devoções...

– Ingrata!

– Ora, Sr. comendador, há tantas belezas!

– E é V. Exa. que me fala em belezas? o que é a pálida lua junto ao astro brilhante do sol?

– Quer V. S.^a dizer então que?...

– Que essas belezas são astros escurecidos ao lado de V. Ex.^a, que é para mim o único sol majestoso que brilha no firmamento do meu coração!

– Oh! Sr. comendador, que palavras tão poéticas!

– São a pura realidade, excelentíssima.

– Deveras?

– Eu o juro. A primeira vez que tive a felicidade de conhecer V. Ex.^a foi no baile que há dois anos deu o marquês em Botafogo, recorda-se? fiquei por tal forma extasiado pela beleza desses ternos olhos, que me julguei o mais feliz de todos os homens, porém depois...

– Continuai...

– Informaram-me que éreis casada... e julguei-me o mais infeliz de todos os viventes.

– E chamais a isso uma infelicidade?

– Chamo uma desgraça! Desejaria ver-nos livre! Muito livre, para poder ajoelhar-me a vossos pés, e dizer: “Este coração é todo vosso... e ele morre de amores a contemplar o brilho desses lindos olhos!...”

– Sabeis, meu querido comendador, o que usava Napoleão na Rússia por causa do frio?

– Naturalmente, alguma capa, não?

– Pois o casamento, meu amiguinho, nas altas sociedades, chama-se uma capa e mais nada.

– Agora vos compreendo, excelentíssima, e eis-me de joelhos, pretendo-vos meu amor!

Nesta ocasião aparecia o barão à porta da sala, e vendo o comendador naquela posição parou.

– Bravo! bravíssimo! muito bem! eis uma cena bem... bem patética!

E o barão entrou ficando os dois muito embaraçados.

– Isto, Sr. barão, é simplesmente uma explicação do final do primeiro ato de um drama que compus... e que breve hei de fazer representar... em um dos primeiros teatros da Europa.

– Um drama! ora, diga-me Sr. comendador, e qual é o papel que eu deverei representar no seu drama?

– Oh! excelentíssimo, V. Ex.^a deverá ser um ilustre espectador para aplaudir com justiça o obscuro autor deste trabalho.

– Então diz V. S.^a que eu... hei de ser... um mero espectador... para... está bom. Ora diga-me quando levará à cena o seu drama?

– Muito breve, excelentíssimo, muito breve.

Nesta ocasião a baronesa, compreendendo o alcance das palavras do seu esposo, retirou-se raivosa.

– Barão, sabeis a que vim a vossa casa?

– Pois não foi explicar o drama à minha mulher?

– Qual. Em primeiro lugar saber da vossa saúde, como verdadeiro amigo que sou, e em segundo, saber se V. Ex. quer reformar aquelas letras que se venceram, julgo que ontem.

– Como! pois foi ontem o vencimento? Sr. comendador, desta vez não necessito de reformas, o dinheiro está pronto.

– Isso é justamente o que eu não quero, pois tendo alguns de meus fundos na mão de V. Ex. eu me julgo muito feliz. Igualmente recebi ontem perto de cinqüenta contos, e desejo que V. Ex. os aceite.

– Fico-lhe muito agradecido, por enquanto não necessito, o que espero é que queira receber a importância de suas letras porque...

Nesta ocasião entrava um pajem.

– Senhor, o jantar está na mesa.

– Comendador, entrai.

– Aceito com especial agrado.

À mesa achavam-se o barão e a baronesa, fazendo as honras da casa o comendador Felizardo. O comendador servia os dois, lançando olhos de ternura à baronesa, que se mostrava entristecida.

– Exm.^a Sra. baronesa, V. Ex. dá-me a honra de a servir desta asazinha de leitosa?

– Que diz, Sr. comendador, dar-se-á o caso de V. S.^a estar saindo com as cenas do seu drama na imaginação?

Isto dizia o barão rindo-se como um louco. O comendador achava-se desapontado, bem como a baronesa.

– Não o compreendo, Sr. Barão!

– Pois será crível, Sr. comendador, que as leitosa lá na sua província algum dia tivessem asas?

– Tem razão, excelentíssimo, dou as mãos à palmatória.

Seguiram-se outras cenas curiosas durante o jantar, sendo o café servido no jardim. Nesta ocasião vieram participar ao barão que uma pessoa o esperava na sala.

– Concedam-me licença, eu volto já. E o barão saiu.

– Ah! meu querido comendador, fiquei desapontada; quem sabe se o meu marido desconfiaria?

– Risque da idéia, excelentíssima, essas ilusões. O barão deposita em mim muita confiança.

– Bem dizia o comendador, é uma infelicidade o ser casado!

– E a capa que Napoleão usava na Rússia, Sra. baronesa?

– Sim... sim, o meu coração é vosso, e eu arriscaria a vida para satisfazer o menor de vossos caprichos.

– Isso é de coração minha querida baronesa?

– Acaso duvidais?

– Consentí que beije essa mão, como garantia fiel do vosso amor.

– E é só isto quanto desejais?

E a baronesa dando-lhe a mão, o comendador a beijou repetidas vezes.

O barão oculto por detrás de uma palmeira observava esta discussão.

– Comendador, eu desejava muito e muito fazer-vos certas declarações que...

– Está na vossa mão, excelentíssima.

– Pois bem, hoje à noite vos espero. O barão tem de ir a casa do ministro, sendo meia-noite achareis as portas abertas, o guarda-portas, pessoa de minha confiança, vos guiará pela escada que vai dar ao meu quarto, e...

– Serei pontual, Sra. baronesa.

E o barão escarrando anunciou a sua chegada, e o comendador disfarçando examinava as flores.

– Que lindas rosas, excelentíssimo!

– São... napolitanas Sr. comendador.

– Barão, não tendes de sair?

– Tenho, sim, senhor... hoje vou passar a noite em Botafogo com o meu amigo ministro para dar-lhe desforra de certa quantia que ultimamente lhe ganhei no voltarete.

– Então ponho à disposição de V. Ex. o meu carro, iremos juntos até meio caminho.

– Aceito, Sr. comendador, e vou fazer seguir o meu adiante. Adeus, baronesa, até amanhã.

– Como! pois não voltas hoje? Há três noites que pousas fora, isso é muita ingratidão!
O barão mediu a baronesa com um olhar significativo, que não passou despercebido ao nosso comendador Felizardo.

– Tem paciência, meu anjo... hoje é forçosa necessidade.

E o barão com o comendador entraram no carro.

O barão tremiam-lhe as pernas e mal podia encarar o comendador, pois, apesar de seu gênio pacato, era um marido ofendido em sua reputação. O carro parou à porta do comendador e o pajem abriu a portinhola.

Eis-nos em nossa casa, Sr. barão, quereis apear?

– Desculpai, comendador, tenho necessidade em ir à casa do ministro.

E o barão mudou de carro.

– Então adeus; estou sempre às vossas ordens.

E o carro com o barão seguiu caminho de Botafogo.

(Continua)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 5 de novembro de 1866

MISTÉRIOS DO RIO DE JANEIRO *OU* *OS LADRÕES DE CASACA* ROMANCE POR ANTONIO JERONYMO MACHADO BRAGA

EM CASA DO MINISTRO.

O ministro achava-se com alguns amigos quando entrou o barão da Lampadoza.

– Como pois V. Ex.^a veio só?

– Ora, excelentíssimo, por que não veio a baronesa?

– Minha senhora, a culpa foi minha, porém o remédio é fácil se vossa excelência nisso tem prazer.

– Pois queria voltar, excelentíssimo?

– E por que não? o carro está à porta e mesmo esqueceu-me de certo objeto que só eu posso dar com ele.

– Nada, nada, nós mandaremos buscar a baronesa.

– E o objeto? Já vê V. Ex.^a que necessito ir à casa.

– Dou-lhe licença por meia hora, Sr. barão.

– Nem tanto, minha senhora, até já, até já.

O barão premeditava alguma coisa, razão que o obrigou a voltar rapidamente.

Eram 8 horas da noite, e a baronesa achava-se em seu quarto em frente a um espelho.

– Pareço uma moça de 20 anos! quanto tarda a hora desejada! os minutos parecem séculos quando se espera o objeto amado de nossas queridas afeições. Ouço rodar um carro! será já o comendador!

Um pajem entrou e anunciou o barão da Lampadoza.

– Meu marido!...

– Baronesa, voltei; porém!... acaso íeis sair?

O embarço da baronesa era terrível.

– Quase que sois feiticeira. Voltei para te participar que D. Adelaide, a esposa do ministro, reclama a tua companhia, e tu bem sabes que é forçoso obedecer-lhe e...

– E que tenho eu com a mulher do ministro? decididamente hoje não saio de casa.

– E poderá então dizer-me a ilustre baronesa da Lampadoza a razão por que a estas horas se enfeita com tanto esmero.

– Sr. barão...

– Sra. baronesa!... muito bem... tendes razão, desejo ser condescendente também não sairei mais; olá, Lourenço, tira-me estas botinas.

E o pajem descalçou o barão.

A baronesa reconhecendo que sendo horas o comendador Felizardo deveria chegar, e tomaria o seu procedimento por uma traição, disse:

– Pois bem, Sr. barão, eu não quero que por minha causa V. Ex.^a fique mal com a Sra. D. Adelaide; portanto estou ao vosso dispor.

– Ora, para que há de minha mulher incomodar-se?

– O melhor é ficarmos.

– Sr. barão... não se zangue V. Ex., eu sou condescendente; visto isso torno a calçar as botinas e queira V. Ex. acabar de se aprontar, pois eu fico às suas ordens.

E a baronesa retirando-se ia dizendo para consigo:

– Triste coisa é ser casada!

O barão sentou-se em uma cadeira de balanço e contemplando sua mulher dizia:

– Ora fie-se um homem em mulheres! que lábia! Bem dizia o grande poeta português Castilho, tinha razão:

“Pudesse uma só não contê-las todas,
“E o piloto fosse eu, triunfo eterno!”

Ora, quando as velhas são assim, o que não serão as moças! Quantos marqueses, condes, viscondes e mesmo barões que eu conheço não são mais infelizes que eu! fazendo um papel mais ridículo do que este que estou representando! Ei-la que chega, como vem zangada!

– Estou pronta.
– E eu às vossas ordens.

E a baronesa, sem lhe responder, desceu a escada e entrou com seu marido no carro, seguindo para o Botafogo.

Em casa do ministro todos esperavam impacientes os recém-chegados. D. Adelaide veio receber a baronesa e entrou com ela para o seu quarto, e o barão se demorou dando ordens a seu pajem.

– Rapaz, sendo 11 horas, o carro pronto.
E o rapaz entrando, tomou lugar na mesa do jogo.

A baronesa, com o espírito alterado, pediu um chá pretextando achar-se muito incomodada.

– Que é isso, baronesa?
– Estou indisposta, isto não é nada.
– Descansai um pouco, este quarto hoje é vosso, eu volto já.

Davam 11 horas, e o barão, pedindo licença a seus amigos, retirou-se da mesa do jogo, deixando outro em seu lugar, e entrando em seu carro o fez seguir para a sua casa. Logo que se apeou ordenou ao porteiro fizesse abrir todas as portas que pudessem conduzir ao quarto da baronesa, e chamando Lourenço deu ordens particulares. Passados momentos tudo era silêncio e escuridão em casa do barão da Lampadoza. Dava meia-noite e o barão deitado no leito de sua mulher. Um vulto subia misteriosamente a escada e às apalpadelas entrou no quarto.

– Meu bem... senhora... meu anjo, não ouvis? sou eu...

E o barão reprimindo disse:

– Ai... ai... chegai, estou aqui.

E tocando rapidamente uma campainha entraram vários pajens com luzes na mão.

O comendador pulou mais veloz que um macaco e não podendo fugir ficou no meio da casa! e o barão sentando-se na cama disse para o comendador com todo o sangue frio:

– Ora diga-me, Sr. comendador, que figura represento eu ainda, na sua galante comédia?

A ESPELUNCA DA PRAINHA.

Eram 10 horas da noite, a chuva caía sem piedade, os trovões eram medonhos, e o fuzilar dos relâmpagos faziam um quadro horrível!

– Camaradas, chegou o momento de mostrardes para quanto presta o vosso valor, se for necessário sangue, corra sangue, pois hoje hei de pôr em liberdade o nosso tenente, e nomeá-lo nosso chefe em lugar do tal Miguel que há 15 dias não temos a honra de ver.

– Viva Carrapato! exclamaram todos.
– Ai... ai... ai, maldito reumatismo.
– Cala-te, velha de sataná, com o teu maldito reumatismo; só queres beber, pula para cá.
– Tomara eu saúde, ai... ai, o meu reumatismo!
– Camaradas, são horas, é necessário pormos em prática o nosso plano.
– Partamos, disseram todos.

Nesta ocasião ouviam-se três pancadas na porta.

– Quem bate?
– Praça do Comércio.

E a porta se abriu.

Era um homem baixo, barbas compridas, que embuçado em uma capa chegava todo molhado.

– Fostes pontual, mestre André; que novidade temos?
– Tudo na melhor ordem; então sempre tende ser hoje a empresa?
– Infalivelmente.
– E o dinheiro?
– Eis aqui os duzentos mil réis; são boas moedas de ouro.
Mestre André arregalou os olhos.

– Visto isso, podemos seguir.
– Espere um pouco, mestre André, e as chaves?
– As chaves andam sempre comigo, os guardas dormem, só o sentinela vigia. Vocês atacam rapidamente alguns companheiros seguram-me por causa de desconfianças, ameaçam-me, apontam-me uma pistola, e eu, não podendo resistir, entrego-vos as chaves: então não é formidável este plano? Agora venham os duzentos mil réis.

– Então dizeis que as chaves?...

– Andam comigo, ei-las aqui.

Um pensamento horrível ocupou o pensamento de Carrapato.

– Mestre André é um homem de planos! que dizem camaradas?

– É verdade! exclamaram todos.

– Rapazes, vamos beber à saúde de mestre André.

– Sim! sim! viva mestre André!

E Carrapato, empalmando a faca disse para os companheiros:

– Rapazes o diabo nos favorece nesta ocasião, e fazendo-lhe nós um presente lhe mostraremos que somos filhos da gratidão.

E, descarregando rapidamente uma facada em mestre André, este caiu redondamente dando um urro espantoso e os companheiros de Carrapato surpreendidos bradaram:

– Traição! o que significa isso?

– Significa que podíamos ser traídos por este miserável, e assim eu com as chaves, esta capa e este chapéu posso iludir os guardas e sem custo liberar o nosso tenente.

– Bom plano! viva Carrapato.

Carrapato chegou ao cadáver, tirou as chaves, e embuçando-se na capa e enterrando o chapéu na cabeça era exatamente o desventurado mestre André.

– Rapazes, partamos.

– E o cadáver? exclamou um.

– Atirem com ele debaixo da cama de Quarta-feira e amanhã o lançaremos no rio.

E, agarrando dois no cadáver, o levaram de rasto e o meteram debaixo da cama da velha.

– Que diabo estão vocês aí fazendo?

– É o que tens com isso, Quarta-feira? Vamos: ergue-te e vem fechar a porta.

– Ai! o meu reumatismo; manda quem pode...

E Quarta-feira, em fralda de camisa e com a candeia na mão, embrulhada em uma manta muito rota, era um medonho fantasma.

A velha fechou a porta, e os gatunos saíram.

– Deus vos leve em paz e salvamento.

E caminhando para a cama pôs os pés em um[a] poça de sangue.

– Que é isto! sangue! oh!

E seguindo o rasto chegou perto da cama com a candeia na mão.

– Um homem! deixa ver se o conheço... oh! é o mestre André o carcereiro!... dorme na paz do Senhor, e seja tudo em desconto de teus pecados.

A velha deitou-se e acendendo um cumprido pito começou a fumar.

– Que noite! como chove!

Nesta ocasião batiam na porta.

– E esta! Quem bate?

– Abre essa porta.

– Não abro, não, Senhor. Ele que não deu a senha não é dos nossos.

Isto dizia a velha para consigo.

– Abre, Quarta-feira, abre, sou eu, sou Miguel.

– Isso é outro caso, eu vou abrir.

E a velha erguendo-se abriu a porta.

– Adeus, Quarta-feira, onde foi Carrapato?

– Agora mesmo saiu.

– Para onde ele foi?

– Esse é boa! eles não me dão satisfações.

– Que sangue é este?

– Olhe, venha cá, queira examinar!

– O carcereiro! Já compreendo, os homens foram à cadeia, maldito comendador Felizardo!
Quarta-feira, adeus, boa noite.

– Deus Nosso Senhor o acompanhe.

E a velha fechou a porta.

– Andam todos aluados? Deus queira que não incomodem hoje mais. Já que perdi o sono, vamos examinar o que terá pelos boléus este patusco.

E a velha, pegando pelas pernas do cadáver, o arrastou para fora, e acorrendo-se junto a ele começou a dar-lhe busca.

– Um isqueiro! quatro vinténs... cigarros... oh! um rosário! o tratante era beato! que hipócrita! coitado! ai... ai maldito reumatismo! Como chove, que noite!

E a velha arrastando para o seu lugar o cadáver, deitou-se na cama.

Miguel foi de longe ver o que faziam seus companheiros, e receando o gênio arrebatado de Carrapato achou prudente retirar-se, jurando tomar uma vingança contra Felizardo, causador deste procedimento, contra sua autoridade.

A CADEIA.

Carrapato, envolvido na capa e com chapéu enterrado na cabeça, entrou na cadeia sem causar suspeitas aos soldados, e deitando-se em uma esteira começou a roncar como que estivesse dormindo.

Era passada uma hora, e os soldados entregues às santas delícias de Morfeu, roncavam desconformemente.

A sentinela sentou-se em um banquinho, e encostando a espingarda dormitava bem!

Carrapato ergueu-se sorratamente, e sem causar motim meteu a chave na fechadura e abriu a porta.

A luz do candeeiro o favorecia, por se achar a torcida quase nos últimos paroxismos. Carrapato entrou de gatinhas e acordou o tenente.

– O que é isto! perguntou o tenente sobressaltado.

– Sou eu... sou Carrapato... nada de motim.

– Tu aqui! como entraste?

– Falai baixo... em outra ocasião vos explicarei melhor. Quando a luz daquele candeeiro der o último sinal de vida, ou vós estareis na rua... ou eu enfio a baioneta naquele soldado.

– Compreendo.

E o tenente ergueu-se a toda a pressa.

– Vamos... os momentos urgem, aqui tendes esta arma, e em caso de necessidade defenderei-vos.

E Carrapato dando-lhe a arma, armou-se com outra. Nesta ocasião a luz deu o último arranco. Carrapato, qual um arlequim, deu um pulo e apoderou-se da arma da sentinela, e apontando-lhe uma pistola ao peito, bradou ao soldado:

– Se te moves... morre!

E o soldado dormitando o milagroso sono dos exércitos respondeu:

– Passe de largo...

EIS-NOS EM BOTAFOGO EM CASA DO MINISTRO.

O barão da Lampadoza havia já chegado, e de novo ocupava o seu lugar na roda do jogo, não dando demonstrações algumas do seu alterado espírito. Findo o jogo todos se retiraram a seus quartos, e o barão se encaminhou ao aposento de sua mulher.

– Como! ainda estais acordada?

– Que lhe importa? deite-se e não me aborreça.

– Estás muito constipada! coitada, queres algum chá?

– O Sr. barão é muito... muito...

– Muito asco... não é assim, excelentíssima?

– Sr. barão!...

– Meu anjo...

E o barão deitando-se, a excelentíssima prontamente virou-se para a parede.

.....

O leitor deverá estar ansioso por saber notícias da família de Pedro Gomes, depois daquela horrível cena que se deu; passamos a satisfazer-lhe a curiosidade.

Pulcheria pouco apreço deu à morte de seu marido, vinha a autoridade fazer auto de corpo de delito, sendo o cadáver no outro dia sepultado. Maria, tendo por momentos perdido o uso da razão com o golpe inesperado da morte de seu pai, foi por alguns vizinhos recolhida à casa de uma honesta família, compadecendo-se todos do seu estado ao verem o quanto esta filha se esmerava no tratamento de seu pai.

O comendador S. Thiago, que havia sido testemunha desta cena de misérias, encarregou a seu mordomo o Sr. Pedroso a prestar a essa infeliz todos os socorros que lhe fossem necessários.

Pedroso cumpriu as ordens do comendador S. Thiago, fazendo transportar Maria para casa da viscondessa do Bom Jardim com recomendações significativas do comendador, onde iremos encontrar tratada como filha dessa bondosa senhora, graças a seu benemérito protetor.

Pulcheria desapareceu de casa, ignorando-se até hoje qual seja seu fatal destino.

A ESPELUNCA DA PRAINHA.

Uma lauta mesa composta de várias iguarias achava-se pronta para festejar a nomeação do novo chefe desses gatunos. Dava meia-noite, e todos tomam lugar.

– Viva o nosso tenente...

– Obrigado, meus amigos, muito obrigado! Devo-lhes a minha liberdade e a minha gratidão será eterna!

– Viva o nosso chefe!

– Sim, serei o vosso chefe, e juro por todos os demônios do inferno dar por [vós] a última pinga de sangue.

– Tenente, é necessário uma vingança contra Miguel!

– Eu tomo isso a meu cuidado, foi para comigo um ingrato, e eu me saberei vingar.

– Há 15 dias que não nos aparece!...

– Sim, Carrapato, ele há de justificar-se.

– Por força! e nós queremos mais alguma coisa! Bradam todos a um tempo.

– Basta! aqui só falo eu!

E todos se calaram.

– Não se esqueçam de mim... apesar de estar doente de meu reumatismo sempre sou a mesma Quarta-feira.

– Viva Quarta-feira!

– Ó Carrapato, chega-me esta cabeça de leitoa.

– Saia da cama se quiser... era o que faltava! Nesta ocasião bateram na porta.

– Quem bate?

– Abri... sou eu... sou Miguel.

– Miguel! exclamaram todos.

E a porta se abriu, mostrando-se todos muitos carrancudos.

– Sim, sou eu, sou Miguel... o vosso companheiro, o vosso chefe.

– Menos isto!

Bradaram todos.

– Tenente, ele nos insulta.

E Carrapato pegou na faca.

– Aqui já não tendes ação, o vosso comportamento, tanto para comigo na prisão como para com os seus companheiros foi infame. Acabo de ser nomeado chefe destes valentes; agora querem a vossa justificação.

– Pois bem, darei explicações.

– Queremos justificações e não explicações!

– Saia, Sr. Carrapato, ele vai falar.

– Visto isso... nada tenho aqui que fazer. Muito boa noite.

– Alto lá! quem governa aqui é o nosso tenente, nós temos estatutos e é necessário cumpri-los.

Isto dizia Carrapato, querendo avançar sobre Miguel.

– Sim, que temos estatutos, vamos a eles! exclamaram todos pondo-se de pé, e Carrapato virando-se para o tenente acrescentou:

– Conceda-me licença, meu tenente, eu leio os estatutos. Atenção. – Art. 4º Todo e qualquer companheiro que se julgar perjuro deverá cumprir uma pena rigorosa.

Art. 5º O falsário sofrerá a mesma pena etc., etc.

E o tenente erguendo a voz bradou:

– Companheiros, é ou não é perjuro?

– É perjuro!

– Companheiros, é ou não é falsário?

– É falsário!

Muito bem, aplicai-lhe vós o castigo, eu tudo aprovo.

E Miguel olhou com desprezo e raiva para o tenente.

– Se me dai licença, eu dou a sentença.

Isto dizia Quarta-feira erguendo-se da cama.

– Sim... sim, seja Quarta-feira!

– Visto aí o Sr. Miguel ser... como é que lhe chamavam?

– Perjuro! bradou Carrapato.

– Pois visto o Sr. Miguel ser perjuro, deverá carregar às costas o cadáver do carcereiro, e ir lançá-lo no mar quanto antes pois o cheiro já é bem incomodativo.

– Viva a lembrança! Viva Quarta-feira!

Miguel estremeceu.

– E seja já rapazes, venha o defunto!

E segurando-lhe pelas pernas o mostraram, e pondo-o às costas de Miguel ~~lhe~~ ordenaram-lhe o fosse lançar no mar.

– Se dizes uma palavra... faço-te a cabeça em mil pedaços.

– Fora! fora!

E Carrapato lhe escarrou no rosto.

Miguel carregou com o fardo, e temendo o gênio traiçoeiro de Carrapato não disse uma palavra.

– Viva o nosso tenente!

E de novo assentou-se à mesa esta ilustre assembléia!

NO ESCRITÓRIO DO VISCONDE DE SANTA CLARA.

Era meio-dia e Miguel caminhou ao escritório do visconde, fazendo-se anunciar por Christiano da Cunha. Ernesto o fez entrar e Miguel sentou-se.

– Ernesto, um caso inesperado obriga-me a recorrer à tua proteção; é de forçosa necessidade partir amanhã: embarco no vapor para o sul, pois razões muito poderosas a isso me obrigam.

– E em que te posso ser útil?

– Presta-me atenção. Enganado pelo comendador Felizardo sobre a soltura do tenente, deu em resultado sofrer os maiores insultos tanto dele como de Carrapato e os outros companheiros; minha vida corre muito risco, pois Carrapato jurou a minha ruína; ausento-me, Ernesto, e achando-me sem dinheiro, por ter perdido tudo no jogo, venho portanto incomodar-te.

– A minha generosidade contigo, Miguel, pode ser muito limitada, pois...

– Nas minhas circunstâncias, Ernesto, tudo aceito, pois...

E Ernesto, entrando em um pequeno quarto, saiu com um maço de notas e entregou a Miguel.

– Adeus, Ernesto, um dia nos havemos encontrar.

E, tendo Miguel saído, Ernesto sentou-se uma cadeira muito meditativo!

– Oh! eu tenho medo destes homens...

No dia seguinte, saía um vapor para o sul, no tombadilho via-se de braços cruzados Miguel, que olhando para a cidade do Rio de Janeiro dizia:

– Treme, comendador Felizardo, pois um dia ajustaremos nossas contas!...

No dia seguinte, em virtude de uma denúncia de Miguel, a polícia cercou a espelunca da Prainha, sendo presos a maior parte, escapando o tenente, bem como Quarta-feira, por se acharem na rua, bem como Carrapato que, resistindo como um louco, vendo que não se podia escapar, esmigalhou a cabeça com um tiro, depois de haver morto um policial e ferido vários!

Os jornais deram notícias minuciosas desta importante diligência, sendo elas a ordem do dia em todos os pasmatórios.

.....

São passados seis meses depois de todos estes acontecimentos, e vamos chamar as atenções do leitor para coisas que ele estará ansioso por saber.

Na rua da Real Grandeza, em um majestoso palacete, morava uma notabilidade que pelos seus rasgos humanitários e ações honrosas havia criado um nome respeitável e querido tanto pelas altas como pela baixa sociedade. Todos os meses cinquenta viúvas pobres vinham receber de seu mordomo uma mensalidade, além de milhares de benefícios que a generosa mão desse homem prodigalizava há muitos e muitos desvalidos. Era por consequência este homem o comendador S. Thiago, uma das primeiras fortunas do Brasil, adquirida honradamente, como adiante o faremos reconhecer.

Todos os dias apontavam os jornais ações honrosas de uma mão oculta, atribuindo-se logo ser o comendador S. Thiago o autor da admiração pública. O comendador S. Thiago vivia em companhia de seu mordomo o Sr. Pedroso, homem este encarregado para apresentar ao comendador exatas relações de todos os infelizes, por ser a única glória do seu amo o constituir-se protetor dos desgraçados.

A casa do comendador S. Thiago era freqüentada mais pela baixa sociedade que pelo orgulho a [sic] aristocracia, apesar do comendador ser querido e respeitado, e tratar a todos com as mais nobres considerações.

O comendador era um homem de perto de 70 anos, sua fisionomia triste, reconhecendo-se que muitas vezes se contrafazia para se mostrar risonho e prazenteiro.

Sentado em sofá, achava-se o comendador S. Thiago, tendo a seu lado o seu inseparável mordomo.

– Que tendes, Sr. comendador, estais hoje tão triste?

– Sabeis, meu bom Sr. Pedroso que nada vos posso ocultar. Desde ontem acho-me bastante constringido com essas publicações aparecidas nos jornais. Confesso-lhe, Sr. Pedroso, que detesto os elogios, e seria para mim uma única glória ver os benefícios que prodigalizo sepultados nas trevas do esquecimento. Existem homens sobre a terra, Sr. Pedroso, que muitas vezes socorrem os desgraçados com a mira de ver seus feitos estampados nas colunas dos jornais; homens vaidosos, onde a caridade não impera, mas sim o orgulho de misérias desgraçadas. Eu, Sr. Pedroso, a única glória que me leva ao benefício é a recompensa do céu, pois, assim como o Criador me deu bens de sobra para socorrer os infelizes, também terá recompensas para galhardear minha ações.

– Concordo com V. S.^a, Sr. comendador.

– Desejo saber, Sr. Pedroso, o estado com que ficou a família daquele chefe de esquadra morto ultimamente.

– Tomarei informações, Sr. comendador.

– Desejo que se estabeleça uma mesada à família daquele [ator] morto há dias, era um grande gênio!

– Serão satisfeitos os desejos de V. S.^a

– É verdade, Sr. Pedroso, já me ia esquecendo fazer-vos uma recomendação. Amanhã é o vencimento da letra de meu compadre, queira ir entregar-lhe e dizer-lhe que eu faço dádiva da quantia à minha afilhada para ajuda de seus alfinetes; faça isto, Sr. Pedroso, de maneira que ele se não dê por ofendido, pode ir, e queira mandar-me os jornais de hoje.

E Pedroso retirou-se.

– Eis ali um homem honrado; é o tipo da probidade, um coração bem formado, e merece a minha estima.

Um negro entrou com os jornais.

– A lembrança desse amigo que perdi... mortifica-me o coração. O que será feito dele? terá já morrido? minhas diligências têm sido frustradas, mas Deus é grande e dele tudo espero.

E o comendador pegou nos jornais.

– Política... não me interessa. Atenção. “Uma família reduzida à última miséria recorre aos corações bem formados, pedindo uma esmola pelo divino amor de Deus, jamais porque tem em sua companhia um velho cego qual... e Pedroso que nisto não me falou!” Atenção. “Um militar enfermo no fundo de uma cama há perto de dois anos, e sem recursos para viver, recorre à caridade pública, rua da Misericórdia...”

– Ainda mais esta, onde teria o Sr. Pedroso hoje a cabeça? que vejo! Letras falsas no valor de 200:000\$. “Acabam de aparecer na praça letras falsas no valor 200:000\$; uma notabilidade acha-se envolvida neste negócio; a polícia acha-se em diligências, e daremos ao público notícias circunstanciadas.”

Quem será esta notabilidade? Quanto tarda Pedroso, estou ansioso pela sua chegada!

Nesta ocasião entrava Pedroso.

– Sente-se, Sr. Pedroso. Tenho a observar-lhe hoje uma falta, a primeira desde que se ligou à minha companhia.

– Sinto, Sr. comendador que...

– Lestes com atenção os jornais de hoje? naturalmente passou-vos por alto dois anúncios dignos de toda consideração, ei-los aqui[:] à margem encontrareis marcado o benefício que lhe dedico. Dizei-me, sabeis alguma coisa respeito a letras falsas?

– Sobre isso, nada por enquanto posso informar a V. S.^a, por serem negócios confidenciais da polícia. A praça acha-se alterada e por certo zunzum que corre fala-se no barão da Lampadoza.

– No barão? oh! Isso é impossível! tal procedimento é impróprio de seu caráter, vieram as informações que pedi?

– Ei-las aqui, Sr. comendador.

– Agora queira acompanhar-me ao meu escritório e necessito saber com brevidade o que se passa respeito ao barão da Lampadoza.

EIS-NOS EM CASA DO BARÃO.

Um carro achava-se à porta do barão, e muito povo reunido esperava ansioso por ver um resultado. O carro havia conduzido um oficial de polícia que, passados momentos, entrou nele em companhia do barão, que seguiu para a secretaria da polícia, onde o chefe os aguardava. Logo que chegaram foi conduzido o barão à presença do magistrado.

A POLÍCIA.

O chefe de polícia era um destes homens que à primeira vista logo atemorizava qualquer pessoa que se apresentasse em sua presença. O barão entrou e foi convidado a sentar-se.

– Exm.^o Sr. barão, o meu dever como magistrado, e segundo algumas queixas que me foram apresentadas por vários negociantes da praça, razão por que fiz vir V. Ex.^a à minha presença. Acham-se sobre esta mesa algumas letras firmadas com o nome de V. Ex.^a, constando-me que o Sr. barão se recusa ao pagamento, [protestando] serem falsas. Entre elas, encontra-se uma que V. Ex.^a reconhece por verdadeira, e sendo chamados peritos juram que não existe dúvida alguma sobre a realidade de todas elas. Desejo que V. Ex.^a se justifique pois a praça se acha fora de seu estado normal, e eu...

– Afianço a V. Ex.^a Sr. chefe de polícia, que entre elas só se encontra uma que é realmente verdadeira, quanto às outras, são falsas, pois não tenho letra alguma em giro além desta de 50:000\$000.

– Não basta só, excelentíssimo, essa sua declaração, e a declaração dos peritos?

– Quer então V. Ex.^a dizer que...

– Que o comércio já forma a respeito do Sr. barão um juízo pouco favorável!

– Quer V. Ex.^a dizer então que eu as devo pagar, não? Essa era muito boa, Sr. chefe de polícia; sou um homem honrado, e não negaria, mesmo em frente da miséria, a minha firma quando eu não reconhecesse que se quer abusar da minha boa fé.

– Sr. barão, lembre V. Ex.^a que fala com o chefe de polícia, e que posso...

– O que poderá V. Ex.^a ! mandar-me para a cadeia? ora essa!

E o barão refletindo, disse:

– Mas senhor, qual pode ser o resultado?

– Excelentíssimo, a sua declaração quanto à letra de cinquenta contos, e a declaração dos peritos quanto às outras, são para a justiça de uma gravidade muito séria, e eu aconselhava V. Ex.^a que pagando as letras...

– É impossível de pronto, o demais era eu confessar que tive parte em um crime do qual sou realmente inocente.

– Logo... vejo-me obrigado a reter V.Ex; o meu dever...

– Senhor, sou vítima de algum malvado, e eu justificar-me.

– Veremos, excelentíssimo..., eu muito estimarei.
Nesta ocasião entrava um empregado noticiando que vários negociantes pediam licença para entrar.

– Que entrem, respondeu o chefe.
Alguns negociantes entraram, vindo a eles agregado um homem que se deixou ficar um pouco retirado.

– Exm.º Sr. chefe de polícia, vimos [sic] aqui para retirarmos nossas queixas contra o Exm.º Sr. barão da Lampadoza, visto estarmos pagos e satisfeitos por um desconhecido a quem passamos os competentes recibos, bem como...

– Pagos! pagos! e quem autorizou a VV.SS. a ultimar um negócio que se acha afeto à polícia?

O assombro do barão era espantoso!

– Por um desconhecido, dizem VV.SS., a quem passaram recibos! que figura faço eu aqui, sentado nesta cadeira? muito embora os senhores estejam pagos, eu vou continuar com as minhas pesquisas policiais, pois agora mais que nunca acredito que o Sr. barão da Lampadoza é culpado neste negócio.

– Sr. doutor, V. Ex.^a insulta-me!

O barão achava-se confundido, e os negociantes abstratos, e o chefe, lembrando-se que brincando com o comércio lhe poderiam resultar sérios embaraços, abrandou o gênio e disse:

– Muito bem, aqui tem tratantada, parta ela donde partir, e se as letras foram realmente pagas, como afirmais, esse pagador não deixa de ser também outro falsificador.

– Menos isso, Sr. chefe de polícia, o homem que pagou as letras fui eu.
E o desconhecido se apresentou.

– E quem é o senhor? como se chama?

– Sou um homem que vi a honra e a probidade comprometida, podendo afiançar a V. Ex. que o Sr. Barão é inocente.

O barão recuou medindo o desconhecido com atenção.

– Mas quem é o senhor, para assim dispor de uma quantia tão avultada? Sr. barão quem é este homem?

– Não o conheço, Sr. chefe de polícia!

– Não o conhece! cada vez se complica mais o negócio! Em nome da lei, queira dizer o seu nome.

– Chamo-me Pedroso.

– Em que se emprega?

– Sou mordomo...

– Mordomo... mas mordomo de quem?

– Não posso dizer o nome de meu amo.

O barão estava assombradíssimo, e o chefe de polícia furioso.

– Lembre-se que sou o chefe de polícia e que posso...

– Em duas únicas palavras responderei a V. Ex.^a. Sou mordomo de um homem que faz o bem e oculta a mão benfazeja, e por ordem desse protetor é que foram pagas as letras do Sr. barão da Lampadoza. Rogo a V. Ex. não me fazer mais perguntas, pois sinto a tal respeito não poder dizer mais uma só palavra.

– É demais! Eu o obrigarei!

– Já disse a V. Ex. que não responderei.

– Recolham esse homem ao segredo.

– Faça V. Ex. o que quiser, eu cumpro ordens superiores.

– Ordens superiores! O senhor esquece-se que eu sou o chefe de polícia.

– Reconheço a autoridade de V. Ex. mas não posso acrescentar mais.

– Confesse já o nome deste tratante, desse protetor... desse falsificador.

E o chefe de polícia ergueu-se dando um forte murro sobre a mesa, pois a raiva abafava a autoridade.

– Menos isso, Sr. chefe de polícia...

E Pedroso ficou pálido.

– Menos isso, torne a repetir! Eu não consinto, Sr. chefe de polícia, que em minha presença se insulte o homem digno por excelência do respeito da sociedade, pois meu amo não é um tratante

ou um falsificador, como V. Ex. quer que seja. Esse homem, excelentíssimo, é digno de ser respeitado, [e a] quem V. Ex. mesmo irá dar uma satisfação do ultraje que lhe acaba de fazer, porque esse homem é...

– Acabe...

– É o Sr. comendador S. Thiago.

– O comendador S. Thiago!!... exclamaram todos respeitosamente.

O chefe ficou abatido e disse ao auditório:

– Meus senhores, está tudo acabado; podem retirar-se; Exm.º Sr. barão, queira desculpar, pois, o meu dever... Sr. Pedroso, eu peço mil desculpas, pois ignorava que...

E todos se retiraram.

O chefe tocou uma campainha e disse ao empregado:

– Mandê chegar o carro. Torna-se necessário ir à casa do ministro da justiça, o negócio é grave! e com o comendador S. Thiago não se brinca!...

.....

Conduzamos o leitor à casa do comendador S. Thiago.

O comendador achava-se escrevendo algumas cartas e largando a pena ficou em profunda meditação.

– O que se terá passado com o barão da Lampadoza? cumpriria Pedroso as minhas ordens? Este mundo é na verdade um quadro de reais misérias! a honra e a probidade morrem muitas vezes no abandono por falta de um braço forte que as arranque do abismo em que desgraçadamente se afundam! Até que finalmente chega Pedroso.

Nesta ocasião entrava o mordomo.

– Sentai-vos, meu amigo; que novidades temos? cumpriram-se as minhas ordens?

– Exatamente, Sr. comendador.

– Acho-vos triste! acaso aconteceu algum inconveniente?

– Vou relatar a V. S.^a fielmente tudo quanto se passou. Depois de ter pago as letras à praça caminhei à polícia em companhia dos negociantes, onde ainda se achava o barão da Lampadoza.

– Ali eles anunciaram ao chefe que desistiam da queixa em razão de se acharem satisfatoriamente pagos. O chefe viu complicar-se o mistério e ficou furioso e o Sr. barão completamente confundido. O chefe quis forçosamente saber qual a mão oculta que havia pago as letras do Sr. barão, ameaçou os negociantes, tratando de nomes injuriosos àqueles que tão nobremente salvado havia da vergonha o Sr. barão da Lampadoza, chegando o seu arrojo a tratar-se de falsificador e cúmplice e...

– Acabai...

– Não houve remédio senão...

– O quê?

– Declarar o nome V. S.^a

– O meu nome! fizestes mal, pois era isso exatamente o que eu não queria! Que glória posso eu ter do benefício que prestei ao Sr. barão? Acontecesse o que acontecesse, fizestes muito mal, Sr. Pedroso!

– Senhor...

– Já por muitas vezes vos tenho dito que a minha única glória é fazer o bem e esconder a mão e o Sr. Pedroso não sabe cumprir as minhas ordens!

– Senhor...

– Queira Deus, Sr. Pedroso, que seja esta a última vez que me veja obrigado a fazer-vos estas justas observações.

Nesta ocasião era anunciado o barão da Lampadoza.

– Fazei-o entrar. E vós, Sr. Pedroso, concedei-nos alguns momentos.

Pedroso retirou-se entrando o barão.

– Sr. comendador...

– Exm.º Sr. barão, tenho a honra de vos receber com prazer em nossa casa.

– Sr. comendador, o motivo que me traz hoje à casa V. S.^a..

– Não falemos nisso, Sr. barão.

– Como! pois não devo eu agradecer a V. S.^a o grande obséquio que me fez? não devo eu justificar-me perante o homem que...

– São desnecessários os agradecimentos de V. Ex. bem como, Sr. barão, as suas justificações. Sou amigo de V. Ex., e é quanto basta. O que eu fiz por V. Ex. certo estou de que em iguais circunstâncias V. Ex. o faria por mim; senti que se tornasse público o pequeno serviço que lhe prestei, vendo-me por essa razão obrigado a repreender o meu mordomo.

– Desculpe-me o Sr. comendador observar-lhe que o Sr. Pedroso não podia ocultar o nome de V. S.^a, em vista do que se passou com o chefe de polícia.

– Exm.^o Sr. barão, quer me dar a honra de vir contemplar o meu pequeno jardim?

– Com muito gosto, Sr. comendador S. Thiago.

– Aproveitarei a ocasião para lhe mostrar umas saudosas flores que um amigo me enviou de Portugal.

– Como se chamam, Sr. comendador?

– São tulipas, Sr. barão.

E os dois caminharam ao jardim.

– Não se quer sentar um pouco, excelentíssimo?

E os dois sentaram-se.

– Desejo saber, Sr. comendador, como fazer-lhe o pagamento da quantia que lhe sou devedor; espero só uma pequena demora para...

– Espere, Sr. barão, que V. Ex. não me falará mais semelhante coisa, eu não fiz mais que um dever.

– Um dever!...

– Sim, um dever, Sr. barão. Todos os homens que na sociedade praticam uma boa ação são para mim dignos de um meu reconhecimento, e encontrando V. Ex. nestes casos, razão por que...

– Não o compreendo, Sr. comendador.

– Vou fazer-me compreender. Há 7 para 8 anos morreu um honrado negociante na rua da Misericórdia...

– Oh! já sei o que o Sr. comendador me vai contar.

–... Que, deixando três filhinhas na miséria e sua desventurada esposa no fundo de uma cama, viam-se reduzidos à penúria e em risco de ficarem sem um casal de escravos para os servirem, se não fora a caridade de um homem, que finalmente veio em socorro dessa desventurada família, e quando eu lhe quis prestar algum benefício era tarde, porque tudo estava remediado. Essas meninas foram depositadas em um recolhimento, donde me consta duas já se casaram, a pobre mãe morreu, porém o seu protetor ainda vive, e com prazer eu hoje lhe aperto sua mão.

– Sr. comendador, será porventura esse motivo que o obrigou V. S.^a a...

– Não falemos mais nisso, Sr. barão.

– Porém me deveis, Sr. comendador, sou devedor a V. S.^a e...

– Nada me deveis, excelentíssimo. Deus deu-me alguma fortuna, estou quase no último quartel da vida e...

– Que homem!...

Um pajem veio anunciar que o jantar estava na mesa, e entraram para a sala onde os esperava Pedroso. Um lauto jantar foi servido, admirando-se o barão do magnífico luxo da casa do comendador. Findo o jantar Pedroso se retirou, sendo servido o café.

– Exm.^o Sr. barão, não desconfiais de quem fosse o autor desta trama infernal?

– Não posso atinar, Sr. comendador, pois julgara não ter um só inimigo, verdade é que...

– Continuai.

– Vou ser franco com V. Ex.^a : existe um homem a quem eu dedicava uma sincera amizade, este homem quis me atraiçoar no que mais prezo, e talvez...

– Contai-me esta história.

E o barão informou minuciosamente o comendador de todos os pormenores que se haviam dado entre sua mulher e o comendador Felizardo.

– Oh! que logro, Sr. barão!...

– A não partir este infame procedimento do comendador Felizardo, não sei, Sr. comendador, a quem o posso atribuir.

– É rico esse comendador Felizardo?

– Sua vida é misteriosa, e se desse crédito a alguns seus desafeiçoados há muito não o consentiria em minha casa

– Espero, Exm.º Sr. barão, com a minha polícia secreta, descobrir o vosso caluniador, e do resultado informarei a V. Ex.ª

Depois de muitas e variáveis discussões o barão despediu-se, significando ao comendador o seu eterno reconhecimento.

O comendador S. Thiago ao ver retirar[-se] o barão ficou por alguns momentos em profunda meditação.

– Torna-se necessário saber exatas informações desse comendador Felizardo: seria ele porventura o falsificador das letras do barão? pode muito bem ser pois as notícias que há muito tenho desse homem não são muito favoráveis ao conceito que dele formo.

Nesta ocasião entrava Pedroso.

– Sr. Pedroso, mande aprontar minha carruagem, para ir à casa da viscondessa do Bomjardim, e enquanto faço esta visita desejo saber minuciosas informações respeito a um tal comendador Felizardo. Assim como gosto, Sr. Pedroso, de premiar ao homem vitorioso, também folgo, Sr. Pedroso, quando tenho ocasião de castigar aqueles que são inimigos da sociedade.

O comendador entrou no seu quarto, e passados momentos, saiu.

(Continua)

FOLHETIM DO JORNAL DO COMMERCIO

De 3 de novembro de 1866

MISTÉRIOS DO RIO DE JANEIRO *OU* *OS LADRÕES DE CASACA* ROMANCE POR ANTONIO JERONYMO MACHADO BRAGA

A CASA DA VISCONDESSA

A viscondessa do Bomjardim morava na rua Larga de S. Joaquim em uma linda propriedade pertencente ao comendador S. Thiago. Eram 6 horas da tarde; entremos com o leitor. A viscondessa era uma senhora viúva de perto de [sessenta] anos, demonstrando ainda em sua fisionomia o quanto a formosura a favoreceu em sua mocidade. A morte do visconde, seu marido, deixou sua casa empenhadíssima, sendo o comendador S. Thiago o homem que pagou todas as duas dívidas, tomando essa senhora debaixo de sua valiosa proteção. A encantadora Maria, a desventurada filha de Pedro Gomes, o empregado da alfândega, era tratada por essa virtuosa senhora como sua filha, achando-se muito adiantada aos estudos, tanto em música como em desenho bem como em outras prendas mais; Pedroso ia duas vezes por semana fazer-lhe uma visita por ordem do comendador, ignorando Maria ser S. Thiago o protetor a quem devia tantas felicidades. Maria saía do piano quando entrava a viscondessa.

- Então, minha querida filha, acabastes os teus estudos?
- Por hoje, minha boa mãe, estão concluídos.
- Quero dar-te Maria, uma grande novidade!
- Como assim, minha mãe?
- Acabo de receber uma carta de teu protetor em que diz que vem hoje fazer-te uma visita.
- Será possível! terei eu hoje a fortuna de o conhecer?
- Assim o espero, minha filha, e quero que lhe faças conhecer todos os teus adiantamentos.
- É esse o meu dever, minha querida mãe.
- Enquanto vou dar algumas ordens, prepara-te para o receber.

E a viscondessa retirando-se, Maria, com grande júbilo, entrou em seu quarto.

Eram 5 horas da noite, e um carro parava à porta da viscondessa, apeando-se dele o comendador S. Thiago. O prazer com que S. Thiago foi recebido, tanto pela viscondessa como por Maria, é inexplicável. Maria beijou respeitosamente a mão de seu benfeitor, agradecendo-lhe, em nome do céu, todos os benefícios recebidos, vendo-se o comendador obrigado a contemplar esta patética cena e a derramar algumas lágrimas. Maria executou ao piano algumas peças, cuja execução muito surpreendeu o comendador. Em seguida apresentou Maria seus progressos no desenho, que igualmente foram para S. Thiago muito satisfatórios. O honrado ancião abraçou ternamente sua filha adotiva ofertando-lhe nesta ocasião uma rica caixa com alguns brilhantes de valor, agradecendo igualmente à viscondessa os esmeros e atenções prodigalizados a Maria.

A viscondessa pediu uma entrevista particular ao comendador, e os dois se retiraram a um quarto separado. A entrevista tinha por fim fazer ver a viscondessa ao comendador que Maria chorava algumas vezes, e que sendo-lhe a causa perguntada, ela só respondia que desejava saber notícias de sua mãe, acrescentando igualmente a instâncias da viscondessa que o seu coração sofria por um moço a quem em tempos dedicara suas afeições, e que muito desejava saber também se teria sido ele aquele que teria enviado uma carteira a seu pai com uma esmola avultada.

- E não disse o nome desse moço?
- Disse chamar-se Ernesto, que era Português, e que o correspondente de seu pai era um negociante por nome Magalhães, que julgava morar na rua da Candelária.
- É singular, Sra. viscondessa! quem será esse Ernesto? qual o protetor desconhecido que mandou essa esmola? oh! aqui há um mistério, e eu muito necessito de pronto decifrá-lo.

O comendador S. Thiago era um destes homens de um gênio frenético, mormente em coisas como esta, que o punham em confusão. O comendador tomou apontamento dos nomes que a viscondessa lhe mencionou, e caminhou onde se achava Maria.

– Adeus, minha querida filha, tranquiliza o teu espírito, pois eu te juro pelo céu que teus desejos hão de ser realizados.

– Acaso sabeis?

– Sei tudo, Maria, confia em mim.

– Oh! meu querido pai! as minhas únicas esperanças são orar ao céu por vossa felicidade.

– Além desses bons desejos não tens outros, minha filha?

– Senhor...

E Maria ficou pálida.

– Não. [Achastes] nunca objeto algum sobre a terra, por quem hoje se mortifica o teu coração?

[–] Eu não vos posso, meu bom pai, ocultar nada; e se me quereis prestar atenção, será breve a minha história.

[–] E não és tu, Maria, minha filha? de muito bom grado; sentemo-nos.

– Viscondessa, tomei lugar, pois Maria também é vossa filha.

Maria fez uma exata narração a seu protetor, narração esta já muito conhecida dos leitores, arrasando-se por várias vezes os olhos de lágrimas, tanto à viscondessa como ao comendador S. Thiago. Finda a narração o comendador abraçou Maria, e de novo lhe protestou que se Ernesto fosse digno de seu coração, Ernesto seria seu esposo. O comendador se despediu com o coração despedaçado!

No dia seguinte ordenou S. Thiago a seu mordomo fosse indagar da residência do negociante Magalhães, e que o convidasse a vir à sua casa, observando-lhe novamente que desejava quanto antes informações respeito ao comendador Felizardo.

Conduzamos o leitor à casa

DO COMENDADOR FELIZARDO.

Este homem, apesar da vingança que havia tomado contra o barão da Lampadoza, achava-se inquieto temendo que de um momento para o outro seus crimes fossem descobertos.

– Tudo correu à medida dos meus desejos! O que eu não posso ainda compreender foram as razões que levaram o comendador S. Thiago a arvorar-se protetor de um homem com quem as relações de amizade pouco ou nada se ligavam! Acho-me com a minha fortuna feita! Agora resta-me a liquidação de todos os meus negócios, e transportando-me a um país estrangeiro irei ali gozar em tranqüilidade os verdadeiros gozos da vida! Tenho ainda perto de 200:000\$ em notas que há pouco me chegaram de Portugal, é necessário descartar-me delas, pois me causam sério incômodo! Esse Miguel causa-me algum receio, ele sabe de tudo, e tenho medo dele!

Nesta ocasião entrava o escravo, o pardo Laurindo.

– Meu senhor, acha-se aí uma velha que quer forçosamente falar a meu senhor, diz que é negócio de grande importância, e por isso...

– Uma velha! disse o comendador assustado. Que entre. Uma velha!...

Laurindo fez entrar a mulher, e o comendador recuou até a porta que fechou sobre si.

– Quarta-feira!...

– Ainda me conheces, Felizardo? perdão, perdão, ainda me conheces.

– Sr. comendador? que dúvida, pois ainda não faz muito anos que éramos da mesma súa.

E a velha sentou-se.

– Que dizes, mulher? eu não te conheço, e demais...

– Hein? que é o que dizes? hein, que é que diz V. S.^a não me conheces? pois tão velha estarei eu? ora repare bem para mim, lembra-se daquela noite? sim, aquela noite em que V. S.^a se queria engrajar comigo, chamando-me seu anjinho?

A raiva do comendador era espantosa.

– Já te disse que te não conheço, e de mais... o que queres tu? queres uma esmola, aqui tens... vai-te, que a tua presença me causa nojo!

– Nojo! nojo! que desaforo! guarde o seu dinheiro, Sr. comendador de meia cara, não seja tolo!

E a velha enfurecida ergueu-se da cadeira.

– Laurindo... Laurindo...

E o escravo entrou.

– Atira-me com esse diabo pela porta fora, pois eu não quero tornar a ver essa horrenda criatura.

– Meu senhor, se quer eu acabo com ela!

– Não... põe esse diabo no meio da rua.

E o comendador retirou-se.

– Vamos, a senhora não ouviu? saia... pira.

E Laurindo agarrando a velha por um braço a levou de rastos até a porta.

– Não me torne aqui aparecer, senão... hei de quebrar-lhe os ossos!

– Vá quebrar os ossos ao diabo, seu negro de Satanás, e diga a esse comendador de borra que um dia nos havemos de encontrar!

E Laurindo dando-lhe com a porta na cara, a velha ficou na rua blasfemando horrivelmente contra o comendador. Nesta ocasião passava em um carro Pedroso, e julgando que a velha maldizia a sua sorte, fez parar a condução.

– O que tens, boa mulher.

– O que hei de ter... puseram-me na rua aos pontapés por ordem do tal Sr. comendador Felizardo, esse impostor de comenda ao peito, que diz ter muitos contos de réis, mas é à custa das notas falsas e outras ladroeiras mais que eu sei!

– Falai baixo, mulher, se a polícia vos ouvisse?

– E que me importa a polícia? Já estou farta de viver; tenho servido muitos tratantes, para os ver hoje, à minha custa e de outros sem comendas ao peito, e feitos grandes do Império, para depois me não conhecerem e negarem-me uma esmola para matar a fome!

– Conheceis então o comendador Felizardo?

– Se o conheço? ora essa! Conheço-o desde o tempo em que ele falsificou as primeiras firmas a um comerciante da Bahia, e...

– Falai baixo, pois a polícia tem ouvidos.

– A polícia, meu senhor, é surda e cega para estes homens, já vos disse que não tenho medo, tanto me importa andar na rua, como viver na cadeia, para mim é a mesma pataca, pois o que eu quero é que o público saiba quem são este e outros patifes!

– Quereis acompanhar-me?

– Aonde, meu senhor?

– Pouco vos deve importar isso. Sois necessitada, eu posso melhorar vossa sorte.

– Eu já estou farta de ouvir essas cantigas, os grandes, quando têm necessidade dos pequenos, prometem como os deputados, e afinal faltam como cachorros.

– Confiai em mim.

– Apesar que o senhor tem cara de homem de bem, por isso podemos seguir.

– E Pedroso entrando com a velha no carro, mandou seguir para casa do comendador S. Thiago.

Hei-nos no morro Paula Mattos, em casa do visconde de Santa Clara.

O visconde achava-se sentado no sofá, tendo a seu lado Ernesto.

– Que dizes, Ernesto, aceitas o partido?

– Apesar de não conhecer essa que V. Ex.^a me destina, estou pronto e resignado a não desagradar o Sr. visconde.

– Deveis saber, meu querido Ernesto, que eu só procuro a tua felicidade; a esposa que te destino é uma formosa menina, é titular, e reúne a todas as suas boas qualidades um dote não pequeno e um futuro esperançoso por parte de sua avó!

– Não é, excelentíssimo, a ambição que me pode dominar; a minha felicidade somente consiste em poder em tudo mostrar a V. Ex.^a a minha eterna gratidão.

– Nada me deves, meu Ernesto, e eu, fazendo a tua ventura, tenho cumprido um dever sobre a terra. Desejo saber se o teu coração é livre, e se posso ultimar o negócio, que te acabo de propor?

– Serei franco, excelentíssimo. Amei uma linda menina, a quem um sagrado juramento prendia o meu coração. O correspondente de meu pai fez-nos uma temível barreira, e escrevendo-lhe uma carta, aquele ratificou a barreira feita pelo Sr. Magalhães. Não quis desgostar meu pai, esqueci Maria; ignoro o que é feito dela, pois desde que me liguei a V. Ex.^a entendi que tudo vos devia, e que deveria fazer somente por merecer a estima e consideração de tão nobre protetor.

– Folgo de te ouvir, meu querido Ernesto, parte da tua história eu já sabia, pois o Sr. Magalhães de tudo me informou. Em vista da tua decisão, amanhã será ultimado este negócio. Não escreves a teu pai sobre o teu novo estado?

– Ignoro o que é feito dele, pois há muito tempo não tenho notícias suas.

– Tranqüiliza-te, meu Ernesto, breve procurarei saber notícias a seu respeito.

EIS-NOS EM CASA DO COMENDADOR S. THIAGO

O comendador esperava ansioso a chegada de Pedroso para saber minuciosas informações respeito ao comendador Felizardo, bem como do negociante Magalhães. Um carro se ouvia rodar, e um pajem anunciou a chegada de Pedroso em companhia de uma mulher.

– De uma mulher!

O mordomo entrou, e informou minuciosamente S. Thiago respeito à velha, ficando S. Thiago satisfeito pela descoberta de Pedroso, e por ir saber de pormenores [de] que ele muito e muito desejava tomar conhecimento.

– A descoberta, Sr. Pedroso, foi maravilhosa; estou satisfeitíssimo.

– E quanto ao Sr. Magalhães?

– Hoje de tarde deverá ter a honra de vir falar com V. S.^a.

– Muito bem. Fazei entrar essa mulher, pois desejo estar só com ela alguns instantes.

Pedroso se retirou, entrando poucos momentos [depois?] a velha Quarta-feira. S. Thiago fechou a porta, apresentando-lhe uma cadeira.

– Sentai-vos.

– Poderei saber a quem tenho a honra de falar?

– Falais com um homem que preza sobretudo a verdade, e respondendo-me com franqueza e sem constrangimento às perguntas que vos vou fazer, eu vos tomarei debaixo da minha proteção.

– Quanto à franqueza ninguém me ganha, sou pobre, é verdade, mas muito honradinha, e...

– Acabai.

– É que enquanto a promettimentos, tenho ouvido tantas cantigas que... confiai-vos em mim.

– Vá feito V. S.^a parece-me ter cara de homem de bem, e por isso sou toda vossa.

– Como vos chamais?

– Quarta-feira.

– Como! é esse o vosso nome batismal?

– Qual histórias, eu chamo-me Rita.

– E donde vos veio a alcunha de Quarta-feira?

– Esse nome dimana de uma sociedade em que eu fiz parte.

– Sociedade? não vos compreendo!

– Era uma sociedade... sim... uma sociedade de ladrões.

– De ladrões!

– Pois uma sociedade de ladrões não é o mesmo que uma sociedade comercial ou outra qualquer?

– Explicai-vos.

Quarta-feira explicou minuciosamente tudo ao comendador.

– Quando vos conduziram aqui o que fostes fazer em casa do comendador Felizardo?

– Oh! esse homem é meu conhecido há muitos anos! conheci-o no tempo em que ele foi tropeiro, depois esteve preso muito tempo por passar notas falsas, foi sócio comigo na tal sociedade, aí para S. Cristóvão, isto já faz seus anos. Estava preso em Lorena, e safou-se da cadeia, falsificou a firma de certo negociante na Bahia, e outras coisinhas mais que eu sei!

– Sabeis o nome dele todo?

– A falar a verdade eu conheço-o por muitos nomes. Chamou-se João das Chagas, Manoel Quatorze, e hoje é o comendador Felizardo.

– Então, tudo quanto me tendes dito, respeito ao comendador Felizardo, é a pura verdade?

– Tomo a Deus e aos anjinhos, por testemunhas.

– E não tens medo desse homem?

– Medo! medo de quê?

– E se ele vos denunciar à polícia?

– Também eu o posso fazer.

– Mas não sabeis que ele hoje se acha em uma brilhante posição, que é comendador, e...
– Então a justiça não se fez para os ricos?
– Estou satisfeito. Por enquanto ficareis nesta casa, nada vos faltará, e eu tomarei o vosso futuro debaixo da minha proteção.

O comendador tocou uma campainha, e o pajem entrou.

– Conduzi esta senhora, e fezei entrar o Sr. Pedroso. Não resta dúvida, Felizardo foi o falsificador das letras do barão da Lampadoza!

Pedroso entrou.

– Então, Sr. comendador, que disse a velha?

– Mais do que eu desejava, meu bom amigo; não resta dúvida, o comendador Felizardo é um grande criminoso! Fazei com que nada falte a essa mulher pois é um tesouro de que em tempo eu tenho de lançar mão.

– Serão cumpridas as vossas ordens.

O comendador S. Thiago retirou-se ao seu gabinete, fazendo sérios juízos, e a velha foi tratada com todo o esmero segundo as ordens do comendador.

Eram 4 horas da tarde, e foi anunciada a chegada do negociante Magalhães ao comendador S. Thiago.

– Agradeço-lhe, Sr. Magalhães, a sua pontualidade, pois um negócio de muita consideração me obrigou a incomodá-lo.

– Oh! Sr. comendador! a honra sou eu que recebo.

– Agradeço-lhe, Sr. Magalhães as suas atenções, e passo a expor-lhe a causa por que lhe mandei pedir viesse a essa sua casa. Consta-me que um negociante português contou à sua guarda um filho por nome Ernesto, e desejando eu saber se é vivo ou morto esse moço, razão por que espero de V. S.^a algumas informações.

– É coisa muito fácil, Sr. comendador. Esse moço foi-me recomendado por seu pai, que se achava em Londres. Ernesto, dotado de um gênio pródigo, gastava em orgias a mesada que seu pai lhe mandava dar. Afinal quis casar-se com a filha de um empregado da alfândega, participei a seu pai esta resolução, e aquele não consentiu. Hoje consta-me que se comporta muito bem, e que é sócio e gerente da casa comercial do visconde de Santa Clara, achando-se, segundo me informam, próximo a casar-se, porque o visconde fez certas perguntas que... Não sei, Sr. comendador, que brisa fagueira bafeja o tal Sr. Ernesto respeito ao visconde... talvez conhecimentos com o pai, isso agora é que não sei!

– Como se chama o pai de Ernesto?

– Chama-se Sr. comendador José Maria de Assis Mascarenhas.

O assombro do comendador S. Thiago foi espantoso.

– Que dizeis, Sr. Magalhães! pois esse Ernesto é filho de José Maria de Assis Mascarenhas?

– Afirmo a V. S.^a que é verdade. Mascarenhas foi negociante no Porto muitos anos, mudando-se para Inglaterra, de onde me enviou o filho e...

– Pois Ernesto é filho de José Maria de Assis Mascarenhas?!...

O comendador Santiago achava-se assombradíssimo.

– E poderei saber, Sr. Magalhães, quais as razões que obrigaram o visconde de Santa Clara empenhar-se tão vivamente por esse rapaz?

– É esse um mistério, Sr. comendador, que eu realmente ainda não pude decifrar. Por várias vezes me disse o visconde, que devendo grandes obséquios à família de Ernesto, queria recompensá-la para com o filho, fazendo a sua felicidade.

– Sinto, Sr. Magalhães, não conhecer o visconde de Santa Clara; como se chama ele?

– Quem, o visconde?

– Sim, o Sr. visconde.

– Chama-se Eduardo de Mendonça.

– Eduardo de Mendonça!!...

E o comendador S. Thiago quase desfaleceu.

– Perdoai, Sr. Magalhães... uma recordação... oh! justiça do céu, quanto não são poderosos os teus decretos!...

E S. Thiago encostou a cabeça sobre a mesa, e Magalhães, de boca aberta, dizia:

– Diabos me levem se compreendo este homem!

– Perdão, Sr. Magalhães, acho-me um pouco incomodado; agradeço-lhe as suas boas informações, e conte V. S.^a com o meu puro reconhecimento; conceda-me licença que me retire; vou mandar vir o Sr. Pedroso, e faça de conta que está em sua casa.

– Fico obrigado a V. S.^a, pois tenho necessidade de dar algumas voltas.

E Magalhães despedindo-se de S. Thiago, retirou-se indo dizendo para consigo.

– Que figura viria eu fazer nesta casa!

S. Thiago caiu desfalecido sobre uma cadeira, dizendo:

– Oh! justiça do céu, vós sois reta demais!!...

Pedroso entrou.

– Então, Sr. comendador?

– Retirai-vos, não quero falar com pessoa alguma.

Pedroso ia retirar-se, pesaroso, quando S. Thiago o chamou.

– Desculpa-me... estou doente... muito doente, contando hoje descobrir um criminoso, descobri dois, porém, eu juro a meu Deus, que hei de vingar a sociedade! Pedroso, quero sair, aprontem o carro.

O MORRO DE PAULA MATTOS.

Eis-nos com o leitor em casa do visconde de Santa Clara.

D. Sophia executava ao piano uma linda variação e Ernesto admirava aquela que breve ia fazer a sua felicidade. O visconde mostrava-se satisfeitíssimo, conversando, retirado com o ministro em disponibilidade. Uma escolhida sociedade achava-se em casa do visconde para admirar D. Sophia, que havia chegado do colégio. Nesta ocasião entrava o barão e a baronesa da Lampadoza, e o barão, chegando-se a D. Sophia, disse:

– Parabéns ao lindo anjo da terra!

– Muito agradecido, excelentíssimo, adeus senhora baronesa como tens passado?

E depois dos cumprimentos [*sic*, cumprimentos], cada um por sua parte procurava distrair-se. Ernesto fazia a corte a D. Sophia, e o visconde com o barão entretinham com o ex-ministro uma discussão política, enquanto que uns jogavam, sendo uma completa reunião de amigos. A chegada do comendador Simplício, fazendeiro de serra acima, chamou todas as atenções, erguendo-se a maior parte dos convidados para o vir receber, graças à sua posição de fortuna.

– Oh! Sr. comendador Simplício!

– Como vai, Sr. comendador!

– Um abraço, meu nobre comendador!

– Adeus, Sr. comendador Simplício, como ficou a ilustre família?

Eis as saudações prodigalizadas à estupidez coberta de ouro!

O comendador Simplício era um destes homens a quem a cega fortuna havia escolhido para nele descarregar todo o peso da felicidade, pois apesar da brutalidade do berço que o embalou na sua infância achava-se hoje um pouco mais limado, graças, não aos estudos pois apenas aprendeu a escrever o seu agatazado [?] nome, porém às sociedades que o acolhiam pelo respeito do ouro de que dispunha. O comendador Simplício era, portanto, uma capacidade da época, tanto em ouro como em estupidez, bem como, infelizmente, na política do Estado. O ouro, espevitando as torcidas dos adutores, obrigava estes a cantarem Simplício em prosa e verso, porque encontrava homens de uma condição tão miserável que davam importância no mercado social a um fardo, que sem o brilho metálico nada seria!... O comendador Simplício foi, como vemos, por todos cumprimentado, e tomou lugar junto aos homens da política!

– Quando chegou, Sr. comendador?

– Ontem, Sr. visconde, é tal e qual, e muito escangalhado por falta de comodidade a do asno em que cheguei.

– Pois veio a cavalo?

– É tal e qual, pois tenho muito medo dos tais caminhos de ferro!

– Muito prazer tenho em o ver, Sr. comendador.

– É tal e qual, Sr. barão, como vai S.Ex. a Sra. baronesa?

– Boa, Sr. comendador, e sempre às suas ordens; que novidades temos lá pela roça?

– Ora. Sr. barão, é tal e qual, o costumado; eleições e mais eleições, e alguma falta de café.

– Vem a negócios políticos, Sr. comendador?

– É tal e qual, pois a que mais, excelentíssimo? A política e [a mulher] são dois flagelos do homem.

– E o prêmio, Sr. comendador.

– É tal e qual, esse coitadinho ainda não chegou às alturas a que devia chegar! a política, meus senhores, tem-me dado [água] pela barba, e tenho gasto muitos contos de réis, mas graças a Deus, tenho um partido meu, é tal e qual, mas por que preço? nem os senhores fazem idéia! a maior parte dos eleitores, felizmente, tenho-os agarrado pelo cidadão prêmio [?] às pernas da minha escrivãzinha, é tal e qual, e acreditem VV. Ex.^{as} que estão bem engavetados! porém os maços que um homem leva nessas ocasiões! morro abaixo, morro acima, dinheiro e mais dinheiro, e muitas vezes para levar homens ao poder que não olham pela desventurada lavoura, para se ocuparem somente com guardas nacionais, cornetas, loterias, irmãs de caridade e frades barbadinhos, fazendo um ridículo papel, isto é tal e qual! sabem o que me traz à corte? É fazer certas imposições ao governo.

– Imposições!?... exclamaram todos.

– É tal e qual, imposições, e se me não atenderem atiro com a política aos infernos e mando executar todos os meus devedores políticos! Em primeiro lugar, quero a demissão do juiz de direito e juiz municipal, é tal e qual; em segundo, a demissão do coletor e escrivão; em terceiro, a do comandante da guarda nacional; em quarto, que seja processado o vigário; em quinto...

– Dessa forma quer o Sr. comendador uma reforma geral?

– Isso é no caso que queiram, pois meu dinheiro e meus serviços...

– Atenção, exclamaram as senhoras, D. Sophia vai cantar.

Nesta ocasião todos se viraram para o piano. D. Sophia entoou a canção da cigana do *Trovador* com tal mimo que foi por todos aplaudida.

O comendador Simplício ergueu-se e foi direto ao piano.

– É tal e qual, Exm.^o Sr. visconde, V. Ex.^a concede-me licença para pedir um obséquio à Exm.^a Sra. D. Sophia?

– O Sr. Comendador manda e não pede.

– É tal e qual, pedia a V. Ex.^a o obséquio de cantar uma modinha que a minha mulher canta, muito engraçada.

– Com muito prazer, Sr. comendador, como se chama ela?

– Quem minha mulher?

– Não, senhor, a tal modinha.

– É tal e qual, é... é... valha-me Deus... é... que diabo!

– Será o *Trovador*... *Traviata*... *Norma*... *Rigoletto*...?

– Nada, nada, é... ela não tem esses nomes, é... acreditem, minhas senhoras, que me custa menos fazer uma conta de prêmio, eu tenho boa cabeça, lembro-me de tudo, porém... é tal e qual, é... já sei, já sei! Começa assim: *Arvoredo, tu já viste a minha [Jonias]*...

– Meus senhores, vamos ao chá.

– Diga-me, visconde, não convidou para o casamento de Ernesto o comendador S. Thiago?

– Faça essa tenção, Sr. barão.

E todos se retiraram da sala.

Voltemos à casa do comendador S. Thiago.

O comendador, preocupado com os acontecimentos que se apresentavam, não lhe restava dúvida que o visconde de Santa Clara era o homem que há muito procurava.

– A justiça do céu é um mistério incompreensível! eu te juro, meu Deus, que hei de tomar sobre o visconde uma tremenda vingança; serei justiceiro, e frustrando esse casamento saldarei com esse homem uma dívida que há muitos anos contraí.

E o comendador, tocando uma campainha, ordenou ao pajem aprontasse o carro para sair. Nesta ocasião entrava Pedroso.

– Sr. comendador.

– Desejo, Sr. Pedroso, que me acompanheis à casa do Sr. barão da Lampadoza.

E metendo-se os dois no carro, este partiu.

O barão, bem como a baronesa, achavam-se prontos para sair, quando vieram anunciar a chegada do comendador S. Thiago. O barão veio de pronto receber o comendador, fazendo-lhe a baronesa mil agradecimentos que S. Thiago recebia friamente, devido talvez àquela história que o barão lhe contou, respeito ao comendador Felizardo!

– A honra que temos em receber V. S.^a é inexplicável!

– Obrigado, excelentíssimo, muito obrigado; pelo que vejo iam sair? nesse caso voltarei em melhor ocasião.

– Que diz, Sr. comendador, sairmos de casa quando nela temos a honra de receber pela primeira vez V. S.^a! Ora, Sr. comendador!

– No que tenho a tratar com V. Ex.^a poucos momentos gastarei.

– Sou todo V. S.^a

– Venho pedir-lhe um favor, Sr. barão.

– Serei tão feliz!... oh! ordenai... falai, Sr. comendador!

– Dizei-me, excelentíssimo, conheceis o visconde de Santa Clara?

– Sou um dos seus particulares amigos.

O comendador fez um movimento.

– Conheceis um moço por nome Ernesto, que se acha em casa do visconde?

– Tanto que vou ser padrinho de seu casamento.

– Com quem vai se casar esse moço?

– Casa-se com D. Sophia, filha natural do visconde.

O comendador estremeceu.

– Muito bem, mudo de tenção, estou satisfeito.

– Como assim, Sr. comendador?

– Sabeis o que eu desejo, é ser convidado para esse casamento.

– Desde já estais convidado, e seria para estranhar que o primeiro homem da nossa sociedade ficasse no esquecimento!

– Desejo, excelentíssimo, ainda mais um obséquio.

– V. S.^a Sr. comendador, manda e não pede.

– Quero me apresentar nesse casamento, mas quero que todos ignorem que fui convidado.

– Sereis servido, Sr. comendador.

– Agora, meu querido barão, em recompensa desses obséquios, eu lhe dou minha palavra de honra designar-lhe, nessa reunião, o falsificador de suas firmas.

– Será possível! Já tendes provas?

– Demais, excelentíssimo.

– Oh! vós fazeis parte da divindade!

– Dizei-me, quando terá lugar o casamento?

– O mais tardar por estes vinte dias.

– Adeus, Sr. barão; os meus respeitos à excelentíssima.

E o comendador meteu-se no carro, onde o esperava o seu mordomo.

O barão ficou confuso, e disse.

– Este homem ou tem parte com Deus, ou então com o diabo.

E entrando no seu carro, o barão com a baronesa, seguiu para casa do visconde de Santa Clara.

JUNTO À IGREJA DE S. JOSÉ.

O povo do Rio de Janeiro é por excelência um povo de curiosidades; basta acontecer uma pequenina coisa para em volta de um objeto logo se reunir uma súcia de pasmados, aplaudindo ou lastimando o quadro que se apresenta. Junto à igreja de S. José achava-se um grupo de muitas pessoas rodeando um pobre homem que, caído no chão e com o vestuário todo roto, se achava sem sentidos!

Cada um dos pasmaceiras dava sua opinião.

- O homem está morto!
- Coitado, morreu de fome!
- Qual! o homem está bêbado!
- Qual frio, ou qual fome, aquilo é mona!
- E não aparece um polícia?
- Chamem o inspetor.
- E que temos nós com o homem!

Nesta ocasião passava um carro a toda pressa, conduzindo duas pessoas; o povo era tanto em volta do moribundo, que o carro foi obrigado a parar. Uma das pessoas saiu do carro para

informar-se do acontecimento, indo em seguida dar parte à que ficou dentro do carro; esta de pronto saiu também, e com o companheiro romperam pela multidão. Todos ficaram de boca aberta!

– Sr. Pedroso, ajude-me a segurar este infeliz.

E os dois, segurando no moribundo, o conduziram para a carruagem, sentando-se junto a ele Pedroso, partindo o carro. E S. Thiago, a pé, caminhou à rua do Ouvidor. E o grupo, todo embasbacado disse:

– É o comendador S. Thiago!!!

O comendador S. Thiago entrou em casa de uma modista francesa, na rua do Ouvidor, e depois de escrever algumas linhas em um papel o entregou à madame e metendo-se em um carro que passava, mandou seguir para casa da viscondessa do Bomjardim.

O MORRO DE PAULA MATTOS.

A confusão reinava em casa do visconde, hábeis artistas se ocupavam em ornar os salões, uns escreviam cartas de convite, enquanto que as modistas se ocupavam dos enfeites da noiva.

O visconde passeava agitado, e sentou-se em uma cadeira.

– Não sei o que sinto no coração! O que significarão esses embaralhados sonhos que vêm todas as noites preocupar o meu espírito?

– Os remorsos do passado... são quadros vivos que constantemente se apresentam ante meus olhos! oh! eu daria parte da minha fortuna para se me riscar da idéia estas tristes recordações, que tanto me penalizam!..., hoje devem assinar-se as escrituras do casamento, quanto tardam o tabelião e as testemunhas!

– Breve, irei viajar, para ver se assim posso minorar os tristes sofrimentos de que constantemente sou vítima!

– Senhor, acabam de chegar muitas carruagens.

– Muito bem, chama o Sr. Ernesto.

Nesta ocasião entravam muitas pessoas, vindo entre elas o ex-ministro, o barão e baronesa da Lampadoza, o comendador Simplício e mais algumas notabilidades, sendo o tabelião o último que entrou.

– Meus senhores, queiram tomar lugar.

Ernesto entrava em companhia da D. Sophia.

– Então, Sr. comendador Simplício, foi feliz nos seus negócios com o governo?

– Qual! Exm.º Sr. visconde, nada pude arranjar, não quiseram tomar em consideração as minhas justas proposições, obrigando-me a escrever às minhas influências conspirando-me contra semelhante governo! é tal e qual, eu lhes mostrarei para quanto presto, que diabo me tem dado... uma comenda!

– Se eu algum dia voltar ao ministério, Sr. comendador, onde V. S.^a que há de ser barão!

– Muito obrigado, Sr. ministro, muito obrigado, é tal e qual, isto é que é um homem! eu, meus senhores, reconheço que valho alguma coisa!

– Por causa do dinheiro.

Disse em voz baixa o ex-ministro.

– É tal e qual, acreditem VV. EEx. que desta vez levou o diabo as eleições!

– Então espero que V. S.^a nos dará a honra de assistir ao casamento de Ernesto?

– Com muito gosto, é tal e qual.

– Sr. tabelião, estamos às suas ordens.

Conduzamos o leitor à casa do

COMENDADOR FELIZARDO.

O comendador achava-se escrevendo algumas cartas, e erguendo-se rasgou alguns papéis, começando a passear.

– Muito bem, os meus negócios acham-se quase concluídos; assistirei ao casamento da filha do visconde para ver pela última vez essa ingrata baronesa da Lampadoza! O barão ignorará sempre que fui eu quem lhe falsificou as firmas; Miguel, o único homem de quem me temia, acabo de receber uma carta pela qual soube que [morrera], nada tenho a recear; no seguinte paquete sigo para Europa, indo fixar a minha residência em Paris: serei um grande; a maior parte das notas já estão circulando, oh! sou muito feliz. São duas horas, é necessário ir dar algumas ordens.

Eis-nos com o leitor em casa da viscondessa do Bomjardim.

Um carro, conduzindo duas modistas da rua do Ouvidor, parava à porta da viscondessa, e, depois de serem anunciadas, entraram.

– Poderei, minha senhora, saber a quem tenho a honra de falar?

– A Mme. Paulina e Mme. Isabel, modistas francesas da rua do Ouvidor, que por ordem do Sr. comendador S. Thiago vêm à casa de V. Ex.^a

A viscondessa e Maria ficaram confusas! Em seguida entrou o comendador, que foi recebido por todos respeitosamente.

– Agradeço-lhes, minhas senhoras, a sua pontualidade. Como tem passado, Sra. viscondessa? Adeus, Maria, estás mais tranqüila?

– Basta o prazer de ver meu querido pai para desaparecer todos os incômodos físicos e morais.

– Dá-me um abraço.

– E o comendador abraçou Maria.

– Minha filha, dei-te outro dia minha palavra que todos os teus desejos seriam satisfeitos, por essa razão venho trazer-te duas novas, uma de lágrimas e dor, outra de satisfação e prazer.

– Meu Deus! vós me assustais...

– Tua mãe, Maria, já não existe...

– Oh! minha querida mãe!...

E Maria chorava.

– Ânimo, Maria, não sou eu hoje tua mãe?

– Senhora viscondessa...

– Já te esqueceste, Maria, que eu também sou teu pai?

– Oh! meu benfeitor!...

– Basta, esconde essas lágrimas que são justas, para despontar em teu coração a esperançosa felicidade. Estas senhoras vêm fazer o luto por tua mãe, que será substituído daqui alguns dias pelas galas do noivado. Viscondessa, nossa filha vai casar-se.

– E poderei, Sr. comendador, saber quem é que destinais à mão da nossa filha?

– E não fostes vós, viscondessa, a primeira quem ouviu seu nome?

– Será possível... Ernesto!

– Sim, Maria, Ernesto será o teu esposo!

– Minhas senhoras, queiram entrar, e espero que nada poupem para apresentarem a minha filha os ricos vestidos.

– Serão satisfeitos os desejos de V. S.^a

– Desejo igualmente que se tome medida minha filha de um dominó preto.

– Um dominó! exclamaram as modistas.

– Minhas senhoras, amanhã as espero em minha casa, pois tendes ali alguns serviços a fazer. Adeus, viscondessa, adeus, Maria; minhas senhoras, às suas ordens.

E S. Thiago caminhou à sua casa.

No dia seguinte ergueu-se muito cedo o comendador, a palidez no seu rosto denotava algum sofrimento.

– Que sonhos pesados! que visões horríveis se me apresentavam em sonhos; porventura terei eu algum remorso? não... a minha consciência está pura, e se Deus me tirou do nada para me colocar em tão brilhante posição é natural que ainda me conservava ao mundo para acabar de completar a minha obra.

– V. S.^a dá licença?

– Podeis entrar, Sr. Pedroso, como vai o doente?

– O enfermo acha-se quase bom, e, querendo-se retirar, pede licença para vir agradecer a V.S e...

– Sabeis há muito, Sr. Pedroso, que sou inimigo dessas coisas, desejo sempre fazer o bem escondendo a mão que o faz, dispensai-me para com esse infeliz, dai-lhe algum dinheiro, e se porventura ainda não está em estado de seguir viagem é melhor que continue alguns dias mais em tratamento.

– Eu, Sr. comendador, não compreendo esse homem; no meu entender acho ele muito mal ainda, mas ele forçosamente quer partir, dizendo que tem um dever a saldar sobre a terra, sem o qual não pode morrer.

– Então é algum louco?

– Já lhe perguntei o nome, e recusa em dá-lo, dizendo só que é Português, e nada mais.

– É singular! Trazei esse homem à minha presença.

Passados momentos entrava o enfermo em companhia de Pedroso.

A palidez de seu rosto metia compaixão, e suas crescidas barbas mais dolorosa tornavam a sua fisionomia.

– Sentai-vos.

– Senhor, tendo de me retirar de vossa casa... venho agradecer a V. S.^a a caridade que se dignou conceder-me.

– S. Thiago, ao encarar esse homem, sentiu gelar-se-lhe o corpo todo.

– Não tendes, irmão, que me agradecer, porque a minha casa tem sempre as portas abertas para todos os infelizes.

– Deus vos recompense, Sr. comendador, e vos guie sempre na estrada da virtude.

Cada palavra desse homem era um doloroso espinho que se cravava no coração do comendador.

– Não sei o que têm as palavras deste homem que tanto me despedaçam o meu coração. Isto dizia S. Thiago a Pedroso, que se achava a seu lado.

– Dizei-me, irmão, donde sois natural?

– Sou filho da cidade do Porto.

– Como vos chamais?

– Não posso, Sr. comendador, dizer-vos meu nome sem haver consumado uma vingança!

– Uma vingança!

– Sim, Sr. comendador, uma vingança... um assassinato!

– Naturalmente é um segredo, e eu não quero violar o santuário das reservas do vosso coração.

– Tendes razão, Sr. comendador, ninguém deve violar os segredos do coração... eu sinto, Sr. comendador, a um homem como V. S.^a abrir-lhe a chaga de meu peito, mas existe um juramento... um juramento horrível, um juramento de sangue, que me obriga a calar no coração um segredo que só o confessarei ao juiz depois de haver trincado o coração daquele que causou todas as minhas infelicidades!... Nessa hora, para mim de ventura, entregar-me-ei à justiça, e confessando o meu crime pedirei só o carrasco... porque eu quero morrer, porque este mundo é um inferno no qual vivo em desesperação!

– Vós me meteis compaixão, Deus também perdoou aos seus inimigos; e vós, senhor, deveis imitar àquele que soube por nós morrer.

– A vossa linguagem, Sr. comendador, é nobre e muito religiosa, e vossas palavras eu as acolheria respeitoso se uma dívida de sangue eu não tivesse a cumprir sobre a terra!

– Grande deve ser a ofensa?

– Oh! grande! muito grande! roubaram-me a honra! e com ela me reduziram à miséria!...

– Meu Deus! o som das palavras deste homem não me é desconhecido... oh! eu já ouvi esta voz!

– Adeus, Sr. comendador, agradeço-lhe em nome do céu os seus nobres e caridosos benefícios, e já que estou restabelecido é forçoso seguir meu destino. Consinta que beije sua mão, e que de joelhos lhe agradeça em nome do céu.

– Não quero, irmão, forçá-lo a ficar; respeito tanto a sua dor como o seu segredo, e Deus o acompanhe.

– Apertai esta mão, pois apertai a mão de um amigo.

O desconhecido apertou-lhe a mão, e ajoelhando-se para beijá-la deu um grito espantoso, e segurando com força na mão do comendador seus olhos lançavam fogo!

– Meus Deus! quem sois vós? oh! eu perco a razão!

– Sr. Pedroso, depressa, depressa, chame um médico.

– Eu não necessito de médico... eu só necessito de sangue! eu estou em meu juízo... iludi-me, pois julguei reconhecer este anel que trazeis em vosso dedo!

O coração do comendador parecia querer sair-lhe do peito, e parece que o céu lhe derramava nas cordas da alma um bálsamo congelador. O comendador recua, examina as feições... e apartando-lhe as compridas barbas, e no júbilo do maior transporte, exclamou:

– Não... não foi ilusão... e vós sois...

– Quem? quem sou eu?
 – Oh! meu Deus! sois José Maria de Assis Mascarenhas!...
 – E vós sereis porventura Eduardo de Mendonça?...

O desconhecido recuou horrorizado, pegando em um punhal avançou sobre S. Thiago, e Pedroso, que se achava próximo suspendeu o golpe.

S. Thiago prostrou-se de joelhos e disse:
 – Não me conheceis? sou... sou Thiago, o vosso fiel criado.

Quem poderá descrever ao vivo o transporte destes dois amigos? Abraçaram-se muitas vezes, e S. Thiago não cabia em si com tanta felicidade.

Pedroso ficou assombradíssimo!

Em casa de S. Thiago houve uma completa transformação! S. Thiago abraçava Pedroso, ele ria para seus [?]; finalmente, julgava-se um rei com o peso de tamanha ventura. O choque que sentiu Mascarenhas e o estado de sua fraqueza o obrigaram a cair na cama, sendo de pronto chamados hábeis médicos para tratar de seu restabelecimento. S. Thiago achava-se junto ao leito do seu melhor amigo quando lhe vieram anunciar a chegada das duas modistas francesas.

– Minhas senhoras, [ontem] era-me necessário um dominó, hoje mais três, queiram-me acompanhar; até aqui julgava-me rico, hoje me considero riquíssimo!

RUA DA QUITANDA

É nesta rua que mora um dos correspondentes do comendador Simplício: entremos com o leitor.

– É verdade Sr. comendador Simplício, o Rio de Janeiro está perdido.
 – É tal e qual; mas como é isso?
 – Tudo são quebras e mais quebras, as casas bancárias foram-se, e à sombra dessas infâmias muitos ficaram ricos. O comércio está arruinado, a lavoura recebe os últimos sacramentos, e as artes morrem de paralisia, para no meio de tudo isto estarmos no centro de uma súcia de ladrões de casaca!

– É tal e qual, felizmente casaca é tratinho que não uso!
 – Ah! meu comendador, eu prezo-me de gozar muita reputação, tenho, graças a Deus, uma boa fortuna, mas não foi ganha com usuras, é com o meu honrado trabalho, porque na verdade posso dizer, sou um completo homem de bem! Confesso-lhe, Sr. comendador, que se tivesse de ser rico, como muitos o são, eu queria ser pobre toda a minha vida.

– Lá isso é tal e qual!
 Nesta ocasião entrava o guarda-livros muito pálido, ouvindo-se grande motim.
 – Que temos de novo?
 – Senhor... senhor, a casa está cercada, e o chefe de polícia já sobe e escada!
 – Estou perdido! Salve-me, Sr. comendador. Salve-me!
 – É tal e qual! mas o que significa isto? Não me acabou de dizer que era muito honrado, muito..., muito... etc., etc.?

– Que inferno! Salve-me, Sr. comendador.
 – É tal e qual; mas que crime é o seu?
 Nesta ocasião entrava o chefe de polícia acompanhado de uma escolta.
 – Está preso. Já se deu a busca, e foram encontradas as chapas e as notas.
 – Estou perdido!
 – É tal e qual... ora vejam que homem honrado!
 – Julgo que V. S.^a é o Sr. comendador Simplício, segundo me informaram.
 – É tal e qual; um criado de V. Ex.
 – Cumpro as minhas obrigações: V. S.^a pode retirar-se; e quanto ao senhor queira me acompanhar.
 – É tal e qual, obrigado a V. Ex., eu tenho a pedir-lhe um obséquio.
 – Se for possível, Sr. comendador, está servido.
 – É tal e qual, pedia a V. Ex.^a fizesse conduzir o preso de casaca, por me ter acabado de dizer que vivemos só entre ladrões de casaca, e como ele faz parte da irmandade será bom que vá com o hábito.

Conduzamos o leitor à casa do comendador S. Thiago.

Mascarenhas acha-se quase bom, graças aos cuidados do comendador. Mascarenhas, já de tudo informado, só esperavam a ocasião do casamento para sua completa vingança:

– Em que estado, meu bom amigo, vos encontrei!

– Sr. comendador, eu...

– Oh! esqueci o título, para vós sempre fui e serei vosso amigo Thiago.

– Meu bom Thiago, em poucas palavras, saberás todas as minhas infelicidades. Depois que embarquei para Inglaterra encontrei todos os meus negócios em uma complicação terrível. Um sócio meu desapareceu dando-me um prejuízo considerável! um incêndio acabou por me aniquilar alguns carregamentos que me haviam chegado de grande valor. Achei-me pobre... muito pobre, mas rico, e muito rico de minha dignidade, quis pôr termo à existência e...

– Oh! meu desventurado amigo.

– Quis, meu bom Thiago, pôr termo à existência, e tomaram-me por um louco! Alguns amigos estenderam sua mão, e eu... meu bom Thiago, fui forçado a receber... não direi esmolas, mas os seus...

Mascarenhas chorava, e Thiago mudo dolorosamente ouvia sua narração.

– A vingança me alentava, e finalmente embarquei para o Brasil, mas a fatalidade me perseguia! Nas alturas de Serra Leoa um temporal horrível atirou com a embarcação sobre os rochedos, resultando um medonho rombo, e não havendo esperanças de salvamento. Dentro de duas horas nada restava, avistando-se aqui ou ali um naufrago procurando salvar-se! Agarrado a uma tábua andei algumas horas à mercê de Deus, quando um navio norte-americano veio em meu socorro! fui salvo! Mas que gente! que homens sem piedade! nesse mesmo dia fui obrigado a trabalhar, sem os poder compreender nem eles tampouco a mim. Um temporal nos obrigou a arribar à ilha de S. Vicente, e ali pedi a proteção às autoridades do meu país. Podia seguir para Lisboa, mas eu tinha necessidade de sangue, e o Rio de Janeiro me chamava. Ajustei-me por criado de um navio português que ali se achava, e segui para o Rio de Janeiro.

– Oh! parai... parai... não continueis!

– É forçoso acabar. Nada me deram, nada recebi, só um passageiro por caridade me deu alguma roupa velha!

Os olhos de S. Thiago desfizeram-se em lágrimas.

– Sem dinheiro... em poucos dias sem vestuário... a fome me devorava... a fome... a fome Thiago!

– Oh! por Deus não continueis, meu bom amigo!

– Um dia, não podendo mais resistir, caí no meio de uma rua junto a uma igreja e quando acordei... achava-me ao abrigo de um homem... de um amigo de...

– Acabai... de um homem que foi vosso criado!

E S. Thiago abraçou ternamente Mascarenhas.

– Eis aqui a minha história, agora espero só a vingança.

– Em poucas palavras ouvireis a minha.

– Eu vos presto atenção.

– Com aquele abençoado dinheiro que recebi da vossa mão, voltei à pátria em procura de meu irmão, que por várias vezes me havia mandado chamar. Meu irmão recebeu-me com grande satisfação, e eu me tornei digno de suas maiores atenções. A felicidade me sorriu um dia: comprando um bilhete de loteria, tive a felicidade de tirar a sorte grande, e no fim de dois anos era sócio com meu irmão em todos os seus estabelecimentos. Meu irmão era negociante e senhor de duas grandes fazendas. Passados oito anos, uma perigosa enfermidade lançou meu irmão no leito das agonias e passados dias deu a alma ao Criador. Em seu testamento constituiu-me por seu único e universal herdeiro, herdeiro de uma fortuna de muitos contos de réis. Continuei com o negócio, e dispus das fazendas com um vantajoso lucro. Passados anos larguei o comércio, e hoje vivo dos rendimentos de meus capitais. Era rico, muito rico, meu amigo, porém pobre, muito pobre, pois não sabia notícias vossas, apesar das ativas diligências que para isso havia empregado. Hoje, Sr. Mascarenhas, sou feliz, porque vos tenho a meu lado, onde repartirei convosco os benefícios que o céu me prodigaliza. Eis aqui a minha história, agora resta-nos um dever a cumprir; tranquilizai-vos, pois o céu nos há de proteger.

Mascarenhas achava-se com o espírito em agitação, e S. Thiago, conduzindo-o a seu aposento, caminhou em seguida ao quarto onde se achava Quarta-feira.

– Então, boa velha, estás satisfeita?

– Como uma rainha, meu senhor, pois aqui nada me falta.
 – Dizei-me, boa velha, conheceis todos esses homens que com a máscara da hipocrisia se apresentam na sociedade?
 – E que são uns tratantes, não é assim?
 – Exatamente.
 – Conheço muitos, meu senhor, e estou a designá-los quando me achar em sua presença.
 – Muito bem, conto contigo e muito breve.
 – Estou às vossas ordens.
 E o comendador caminhou ao quarto de Mascarenhas.
 – Ah! meu amigo, quanto não tarda o dia da vingança!
 – Ele será breve, Sr. Macarenhas, e ela digna de nós.
 – Assim o espero meu amigo.
 – Estais ainda muito abatido, necessitais de repouso, tranquilizai o espírito, pois muito necessitais de coragem.
 – E não a tenho tido eu?
 Nesta ocasião Pedroso entregava uma carta ao comendador.
 – É do barão da Lampadoza, ele me anuncia o dia do casamento; muito bem, seremos pontuais.
 – Quando é meu amigo?
 – De hoje a quatro dias.
 – Tão tarde! exclamou Mascarenhas, caindo no seu abatimento.
 – Sr. Pedroso, deixemos repousar o meu amigo; quanto não tem sofrido aquele coração, só eu sei avaliar os espinhos que o martirizam!
 – Quem diria, Sr. comendador, que V. S.^a havia de encontrar o seu melhor amigo em um estado tão miserável!
 – É verdade, Sr. Pedroso! quem tal diria!... eu que há pouco daria parte da minha fortuna só para saber notícias dele. Sr. Pedroso, queira me acompanhar ao meu escritório, para ir levar uma carta à casa da viscondessa.
 E os dois se retiraram.

EM CASA DO VISCONDE DE SANTA CLARA.

Eram passados quatro dias depois desta cena; e nós vamos com o leitor ver o que se passa em casa do visconde de Santa Clara. Tudo ali era confusão, o luxo era deslumbrante, e o prazer se espalhava em todos os semblantes, os salões achavam-se apinhados de convidados, as flores espargiam cheias de poesia deliciosos aromas, e os poetas olhavam para o céu, para ver se nele colhiam alguma inspiração. O rodar das carruagens era constante e lindas e encantadoras damas subiam as escadas do palacete. O ex-ministro com suas condecorações achava-se conversando com o barão da Lampadoza e o comendador Simplício; quando entrou na sala o comendador Felizardo; o barão ficou passado, e Felizardo o saudou com ar escarnejado. As senhoras entravam por todos os lados, rompendo por esta ocasião uma brilhante sinfonia, executada em um coreto por mais de quarenta professores. O visconde de Santa Clara conduzia Ernesto, e a baronesa da Lampadoza[,] a encantadora noiva.

– Vivam os noivos!
 – Senhores, este dia vai ser para mim um dia de pura felicidade, e espero que todos os meus amigos acompanhem o meu prazer, pondo de parte qualquer ressentimento que porventura os possa dominar. Aqui todos somos amigos, e eu espero que este dia seja lembrado com prazer por todos os assistentes.
 O comendador Felizardo mediu o barão da Lampadoza, e este baixou os olhos.
 – É tal e qual, Sr. visconde; meu senhores, tenho a pedir-lhes uma desculpa.
 – Que dizes, Sr. comendador Simplício.
 – É tal e qual, sim, senhor, uma desculpa. VV.EEx. talvez reparem eu apresentar-me sem casaca nesta função.
 Todos olharam uns para os outros.
 – É tal e qual, eu vou dar a explicação. Aborreço de morte esse tratinho desde que me disseram...
 – Fale... fale...

– É tal e qual, eu não me refiro a ninguém, longe de mim tal pensamento, mas aborreço esse tratinho desde que me disseram que o Rio de Janeiro se acha hoje só guarnecido de miseráveis e ladrões de casaca!

O comendador Felizardo e o ex-ministro fizeram-se pálidos.

E tomando todos isto por um gracejo começaram as gargalhadas.

– V. S.^a, Sr. comendador Simplício, quer com casaca ou sem ela, é sempre o nosso amigo.

– É tal e qual, muito obrigado, Sr. visconde.

– Meus senhores, o padre acha-se no oratório, vamos acompanhar os noivos.

E todos seguiram o visconde.

O oratório achava-se ricamente adornado, devido aos hábeis artistas encarregados deste trabalho. A música tocava lindas peças, e os noivos entraram na casa de Deus. Nesta ocasião um carro parava à porta do visconde, apeando-se dele quatro vultos cobertos com dominó, e subindo a escada caminharam ao oratório, sendo o espanto geral.

O visconde tomando esta visita por uma surpresa, ficou tranqüilo, e o comendador Simplício, medindo os mascarados disse com os seus botões:

– É tal e qual, quem sabe se será o chefe de polícia, vejo aqui tantas casacas!

Os noivos ajoelharam-se, e o padre unindo-lhes as mãos ia a lançar-lhes a bênção, quando um dos dominós rompendo pelo meio de todos se apresentou em frente do padre.

– Este casamento não se pode efetuar!

D. Sophia desmaiou nos braços da baronesa, e a confusão foi espantosa.

– E quem se opõe a ele?

– Eu, Sr. visconde de Santa Clara.

– Tirai a máscara, quando não!...

– Nada de ameaças, Sr. visconde... miserável titular...

– Oh! isto é demais... quem sois, falai!

– Senhores, em nome da religião atendei-me; este lugar é a casa de Deus, e vós não o sabeis respeitar, sou autoridade e quero saber porque se impede este casamento. Tirai as máscaras, em nome de Deus o ordeno.

– Sim, Sr. padre, e seja eu o primeiro.

E o vulto, tirando a máscara, mostrou o rosto.

– O comendador S. Thiago!!... exclamaram todos.

– Sr. comendador com que direito me insultais em minha casa?

– Sr. visconde... eu vim prestar um serviço a V. Ex.^a

– Um serviço! insultando-me e impedindo o casamento?!...

– Sr. visconde, e vós senhores que me escutais, este casamento era um ato criminoso aos olhos de Deus, e um ato criminoso aos olhos da sociedade! Sr. Ernesto, esqueceu os juramentos feitos à filha de Pedro Gomes?

– E são esses os motivos... Sr. comendador S. Thiago?

E o visconde, batendo com o pé no chão, estava furioso.

– Calai-vos! aqui só falo eu, Sr. visconde!

– Em minha casa! oh! é muito atrevimento!

– E quem é que fala aqui em atrevimento? sois vós, Sr. visconde? quem os terá praticado maiores... vós, ou eu?

– Sr. comendador...

– Senhores, este casamento era impossível, porque Ernesto... é irmão de D. Sophia!

– Será possível?!

Exclamaram todos.

– É falso! D. Sophia é minha filha, porém Ernesto é filho de José Maria Mascarenhas, há muito falecido; entende, Sr. comendador?

– Estou na casa de Deus, Sr. visconde, e tomo ao mesmo Deus por testemunha em como Ernesto é irmão de D. Sophia!

O espanto era geral!

– Oh! eu enlouqueço! provas... as provas Sr. comendador.

E S. Thiago, arrancando a máscara a um dos dominós, disse:

– Ei-las! Conheceis este homem, Eduardo de Mendonça?

– O visconde, horrorizado, recuou até a porta, exclamando:

– Sim... Sim... Sim, é José Maria de Assis Mascarenhas!!...

– Meu pai! exclamou Ernesto.

– Não... eu não sou teu pai... teu pai é aquele malvado!

– Oh! justiça do céu! exclamou o visconde caindo ao chão desfalecido.

– Thiago, eu quero vingar-me daquele monstro.

E Mascarenhas ameaçou com um punhal.

– Que fazeis, senhor! ainda quereis maior vingança?

E Mascarenhas deixa cair o ferro.

– Sr. padre, visto não se poder efetuar este casamento pelas justas razões apresentadas, desejo celebrar outro neste lugar com presença destes senhores. Sr. visconde de Santa Clara, reconheceis por vosso filho o filho de D. Ernestina.

A este nome Mascarenhas estremeceu.

– Sim, Sr. comendador... eu reconheço... pois o meu coração há muito já o havia reconhecido!

– Peço-vos o vosso consentimento para fazer o casamento, consentis?

– Senhor... que vos poderei eu negar...

– Sr. Ernesto, reconheceis esta menina?

E o comendador tirou a máscara do outro dominó.

– Maria!

– Sim, é Maria, quereis recebê-la por esposa?

– Meu pai?...

– Consinto, Sr. comendador... mas com uma condição.

– Falai, Sr. visconde.

E o visconde, ajoelhando-se aos pés do comendador, disse:

– Sr. comendador... reconheço que sou um criminoso aos olhos da sociedade, eu confesso o meu crime... e, em paga do meu justo arrependimento, imploro o perdão de José Maria de Assis Mascarenhas.

– Nunca... Nunca! exclamou Mascarenhas.

– Sr. Mascarenhas, sou eu que vos imploro o perdão para o visconde.

– Nunca... nunca perdoarei a semelhante monstro!

– Sr. Mascarenhas, no ano de 1834 um criado fiel recebeu da mão de seu amo, na hora de partir para Londres um anel, saberia o que o amo disse quando nesta ocasião? foram estas palavras: “Recebe este anel, ele leva gravada a minha firma e ele garante a minha amizade, e eu te juro, pelo perdão que dei à minha esposa, nada recusar à pessoa que mo apresentar.” Eis aqui o anel, e eis a vossos pés o vosso fiel criado.

– Seu criado! exclamaram todos.

– Pois bem... amo, eu perdôo ao sedutor de minha mulher!

– É tal e qual, eu estou pasmado! disse o comendador Simplício.

– Sr. padre, podeis efetuar o casamento de Ernesto com Maria.

E o padre celebrou a união, sendo padrinho o barão e a baronesa da Lampadoza.

E o comendador Felizardo, chegando-se junto ao comendador Simplício, lhe disse:

– V. S.^a diz que está pasmado, e eu digo-lhe que estou aterradíssimo! quem diria, Sr. comendador, que tal o Sr. Thiago foi em terra estranha um criado de servir?...

S. Thiago que isto ouviu, respondeu medindo com escárnio o comendador Felizardo.

– Com muita honra, Sr. comendador Felizardo, antes criado de servir que...

– O quê? ora acabe!

– Escutai, Sr. comendador Felizardo. Exm.^o Sr. barão da Lampadoza outro dia dei a minha palavra a V. Ex. que hoje lhe apontaria neste lugar o falsificador de sua firma, V. Ex. quer reconhecê-lo?

O comendador Felizardo fez-se pálido.

– Apontai-mo, oh! Sr. comendador, apontai-mo!

– Ei-lo aqui... é o Sr. comendador Felizardo!

– O comendador Felizardo!!... exclamaram todos.

– Isto é uma injúria! isto é uma calúnia! e o Sr. comendador Santiago há de me provar!

– Quer provas, Sr. comendador Felizardo? Pois bem, arranque a máscara àquele dominó.

– É tal qual, eu mesmo tiro-lhe a máscara; dá licença, Sr. comendador Felizardo?

E Simplício arrancou a máscara ao dominó. E Felizardo recuando espavorido exclamou:

- Quarta-feira!!... oh! estou perdido!
- É tal e qual, V. S.^a enganou-se Sr. comendador Felizardo, olhe que hoje é quinta-feira.

E mais veloz que um raio o comendador Felizardo desapareceu. E Simplício tomando uma pitada disse:

- É tal e qual, eis ali mais um ladrão de casaca!

E Mascarenhas chegando-se ao padre pegou-lhe na mão.

- Padre... perdoei ao sedutor de minha mulher... peça também perdão a Deus... para um desgraçado!
- Que diz, senhor?
- Digo-lhe que não devo viver. Adeus, S. Thiago... adeus, meu amigo... minha mulher me chama... e eu necessito ir dizer-lhe que perdoei... ao pai de seu filho!

E pegando rapidamente no punhal que estava no chão o cravou no peito. O espanto foi geral!...

- Meu Deus!... exclamou S. Thiago correndo para Mascarenhas.
- Oh! eu também devo morrer! disse o visconde de Santa Clara.
- Meu pai... lembre-se que seu seu filho...

E o comendador Simplício contemplando esta cena disse:

- É tal e qual, este que se matou não usava casaca, este era homem de bem porque trazia dominó!

Conduzamos o leitor à casa do comendador Felizardo.

O comendador, completamente desapontado, julgava-se perdido, por reconhecer que o comendador S. Thiago projetava a sua completa destruição.

- Estou perdido! é necessário a fuga... meus papéis estão prontos e as letras para o estrangeiro estão em meu poder, daqui por duas horas talvez já seja tarde... fuja... oh! que inferno! e que não posso eu vingar-me do comendador Thiago!... Sou rico... rico! Quem poderá opor-se à minha resolução?
- Eu, Sr. comendador!

E o comendador voltando-se deu com os olhos em Miguel.

- Miguel!...
- Sim, sou Miguel, não me esperava não é assim?
- Oh! estou perdido!
- Ainda não, venho salvá-lo.
- Como?
- Sois rico... rico, muito rico, não é assim? pois bem, dai-me cem contos de réis e podereis partir.
- Cem contos!...
- E depressa, Sr. comendador, porque dentro de meia hora deveis ser preso!
- Dentro em meia hora! pois bem, deixai-me partir.
- Venha o dinheiro.
- Infame! morre...

E o comendador correu para Miguel com um punhal; e Miguel, mais veloz que um raio, lhe apresentou uma pistola.

- Se dais um passo... mato-vos!
- Oh! raiva! Oh! maldição!
- Covarde! infame! ninguém te salvará!
- Miguel... Miguel... oh! meu querido amigo... queres ouro? pois bem, dou-te ouro, mas não me percas...
- Infame... eu desprezo o teu ouro, porque hoje me considero mais rico do que tu. Há pouco quiseste me assassinar; pois bem, agora... eu ofereço a tua cabeça ao carrasco.
- Miguel, lembra-te que estás em minha casa!
- Lembro-me que estou em um covil de feras, e que tu és a pior.
- Olá!... Laurindo.

E entrando o escravo, Felizardo o chamou a um lado, e lhe falou a meia voz.

- Vê aquele homem que entrou com vida? Torna-se necessário que saia sem ela, e a carta da tua liberdade será o prêmio deste serviço. Faze abrir o alçapão da escada... ele vai sair por aquela

porta, e nele se precipitará, arma-te com um machado, e quando ele cair... decepa-lhe a cabeça, tens entendido?

– Serão cumpridas as ordens do meu senhor.

E o preto retirando-se, disse o comendador a meia voz.

– Estou salvo. Pode retirar-se, Sr. Miguel, pode fazer o que quiser, pois eu tenho muito dinheiro para comprar as justiças do país.

– Homem infame e vil... podia agora mesmo matar-te se quisesse, mas não quero roubar ao carrasco a glória de decepar sua cabeça miserável, infame!

– Retirai-vos... saí de minha casa, eis ali a porta.

– Aquela porta conduz à morte... e esta janela à salvação!

E Miguel, subindo em uma cadeira, trepou na janela e pulou na rua. Passados momentos ouviam-se muitos gritos na rua, e grande multidão de povo com a autoridade caminhava à casa do comendador.

– Maldita janela! oh! estou perdido! já ouço gritos... é a polícia! oh! a polícia! sinto passos... é a voz de Miguel! Só me resta fugir... oh! miseráveis, não me hão de pilhar...

E Felizardo metendo nos bolsos alguns papéis, saiu, mas a fatalidade o perseguia, e não se lembrando do alçapão, nem das ordens que havia dado a Laurindo nele se precipitou, e o escravo julgando ser Miguel ergueu o machado, e descarregando o golpe, a cabeça do comendador separou-se-lhe do corpo!...

Entrando a polícia, foi preso o escravo que tudo confessou!

Conduzamos o leitor ao cemitério de...

Quantos carros e grandes e pequenas conduções havia no Rio de Janeiro, todas se achavam em frente da casa do comendador S. Thiago, conduzindo a alta e a baixa nobreza, que a convite do comendador iam acompanhar à última morada o corpo de seu sempre chorado amigo José Maria de Assis Mascarenhas.

Eram quatro horas da tarde e o préstito seguia...

Nunca se viu um acompanhamento tão majestoso, nem um carro tão ricamente adornado! Chegados ao termo fatal, fez-se encomendação religiosa, assistindo a este ato um grande número de padres.

Brilhantes discursos foram ali recitados por pessoas de posição distinta, e findas as cerimônias seguiu de novo o acompanhamento para casa do comendador S. Thiago.

Tudo era silêncio no cemitério quando um vulto todo coberto de preto se encaminhou à sepultura do desventurado Mascarenhas. Era o visconde de Santa Clara. A palidez de seu rosto e a desordem de seus cabelos transformavam o visconde em um medonho espectro!... E o visconde, ajoelhando-se respeitosamente ante a sepultura, exclamou:

– Homem a quem tanto fiz sofrer... coração que em vida despedacei... eis-me de joelhos sobre a tua sepultura... Amigo, de quem fui amigo... desonrei-te, acabaste com a existência para satisfação da sociedade! Oh! alma mais do que nobre... eu não devo sobreviver-te... a esposa te espera... Satanás... também me espera!

E disparando um tiro na cabeça também caiu morto.

Ao estrondo do tiro correu o guarda do cemitério seguindo logo a dar parte às autoridades competentes. Os pasmatórios do Rio de Janeiro ocuparam-se desta desastrosa fatalidade, e todos a seu modo faziam variáveis juízos!

Subindo a serra da Senhorinha e montado em uma besta tordilha, cavalgava o comendador Simplício, acompanhado por dois pajens, que com grandes malas iam a todo correr. Ao passar na vila de... alguns moradores caminhavam ao templo para assistir a uma missa de sétimo dia, indo entres eles alguns com sua casaca domingueira, e ao encarar com eles o comendador Simplício deu uma forte esporada na besta e disse muito formalizado:

– Safa! anda mais ladrões de casaca!...

E chegando o comendador à sua fazenda, apeou-se repentinamente: e quando a mulher vinha para o receber ele pegou-lhe a mão, e entrando os dois ao quarto.

– É tal e qual mulher; durante a minha ausência veio alguém procurar-me?

– Que é isso, Simplício, aconteceu-te alguma coisa?

– É tal e qual, prima; responde, alguém procurou-me?

– Que pergunta, primo, veio muita gente.

– É tal e qual; e não reparastes se vieram de casaca?

– Pois eles haviam de vir de casaca!
– É tal e qual, mulher... prima, está tudo perdido! as casacas são a perdição dos homens honrados!

E pegando em uma faca grande que se achava pendurada no quarto abriu um gavetão e tirou uma casaca dos tempos da guarda de honra!

– É tal e qual, oh! vou assassinar-te, tratinho vil e desgraçado, perdição dos homens honrados!...

– Que é isso, primo? Que é isso, Simplício?

– É tal e qual, deixe-me, prima, deixa obrar a primeira ciência do município!

Nesta ocasião entrava o Sr. Pereira, compadre e amigo do comendador, que, tendo notícias da sua chegada vinha cumprimentá-lo [*sic*, cumprimentá-lo].

Pereira, vendo aquele motim, espiou pelo buraco da porta e viu Simplício com uma faca na mão, tendo ao lado sua mulher.

– É tal e qual, hei de acabar contigo, vergonha da sociedade!

– Larga a faca Simplício!

– A nada atendo, é tal e qual, há de morrer... hei de acabar com ela.

– Grande Deus!... exclama o compadre Pereira, acabar com minha comadre!

– Larga a faca, Simplício.

– É tal e qual... morre... morre... morre!

– Nossa Senhora Bem Aparecida, acudam é minha comadre.

E Pereira começou a gritar como um louco, amotinando os escravos e os empregados da fazenda. Nesta ocasião saía do quarto Simplício com a faca na mão.

– Que fez compadre comendador?

– É tal e qual... matei-a.

– Que desgraça! pois sempre a matou?

– É tal e qual, e que tem você com isso, compadre Pereira?

– O que tenho? o que tenho? vou patentear à justiça do meu país que o Sr. comendador é um assassino...

– É tal e qual; pois ela não era minha, compadre? não podia eu fazer dela o que quisesse?

– Pois não era ela, compadre, a mãe de seus filhos?

– Quem, compadre de todos os diabos? é tal e qual o meu compadre Pereira não está no seu juízo. Eu fiz isto por certas coisinhas que me contaram no Rio, esse tratinho é a vergonha dos homens honrados, e demais o que eu fiz está muito bem feito, não tenho que dar satisfações.

– Não tem que dar satisfações? e a lei, Sr. comendador? V. S.^a chama tratinho quem o aturou com honra tantos anos, um anjo que nunca lhe deu um desgosto, oh! meu compadre é desumano.

Pereira estava furioso e queria aliviar-se no comendador.

– É tal e qual; olhe, compadre Pereira, eu dei-lhe só trinta e duas facadas.

– Que horror! Oh! minha pobre comadre!

– Qual comadre ou qual diabo; é tal e qual. Você, compadre Pereira, a modo de que está monado?

E Pereira pegou uma cadeira.

– É tal e qual; eu dei trinta e duas facadas, mas foi na minha casaca.

– Na tua casaca!...

E o compadre Pereira ficou desapontadíssimo, entrando nesta ocasião a mulher de Simplício com a casaca toda furada!

– Olhe, compadre Pereira, meu marido veio doido da corte!

– Perdão, compadre... perdão, Sr. comendador, eu julguei que...

– É tal e qual! é porque estes tratinhos são no Rio de Janeiro os hábitos das irmandades dos tratantes!

– Como assim, compadre comendador, pois o Rio de Janeiro?

– É tal e qual o Rio de Janeiro, a maior parte composta de ladrões de casaca!...

– De ladrões de casaca, compadre comendador?...

– É tal e qual, compadre Pereira!...

.....

Eram passados seis meses desde todos estes acontecimentos, e as lágrimas ainda corriam em casa do comendador S. Thiago pela sentida perda de seu chorado amigo José Maria de Assis Mascarenhas.

Ernesto e Maria vieram morar com o comendador bem como a viscondessa de Bomjardim e a filha do visconde de Santa Clara. A dor acabrunhava S. Thiago, que não podendo resistir ao peso de tantas fatalidades, se achava perigoso no leito dos sofrimentos. Médicos muito afamados lhe prodigalizavam todos os socorros da arte, porém as esperanças se perdiam com o seu definhamento. Uma febre cruel fez perder todas as esperanças médicas, e em junta os médicos decidiram que na repetição a morte era infalível!!!

Dava meia-noite, e aparece de novo a febre abrasadora. S. Thiago olhou para aqueles que o rodeavam e disse:

– Chamem Pedroso. Amigo... por que choras? isto não é nada... eu estou quase bom... tens lido os jornais? Como vão os nossos nomes infelizes? Olha, Pedroso, eu não quero que tu os desampare... a necessidade é inimiga da virtude... e se eu morrer quero que tu e meus filhos lhes sirvam de pai. Meus Deus o que será isto... será a morte? não... eu estou bom... meu padre, estão desempenhados os vossos deveres? também chorais? Oh, eu morro muito feliz!... Doutor, quantos momentos me restam de vida?

O médico ficou mudo pois o instante fatal se aproximava. O padre fez entrar Maria e Ernesto, bem como a viscondessa e a filha de Santa Clara.

– Maria... minha querida filha... já sabes eu vou morrer... Ernesto, aperta-me esta mão... olhe, eu quero nesta hora solene pedir-te um grande favor... serei servido?

– Oh! meu pai? que vos poderei eu negar?

– Quero que o teu primeiro filhinho se chame Thiago, pois quero deixar-te uma recordação eterna de meu nome.

– Meu pai, a vossa recordação não pode ser jamais esquecida!

– Viscondessa... adeus... serve de mãe à filha do visconde, dá-lhe aqueles conselhos que destes a Maria, e eu morrerei bendizendo o vosso nome... Pedroso... naquela papelada acham-se as minhas disposições... chamem os meus servos fiéis... não... não os quero ver... tudo está remediado!

Todos se ajoelharam junto ao leito do comendador e com o padre se puseram em oração. A lua brilhava no firmamento com toda a majestade divina, e as estrelas matizavam o céu com a celeste poesia dos anjos. Nesta ocasião entrou por uma das janelas uma pombinha branca, que risonha se foi estacionar sobre o travesseiro do enfermo. Era um anúncio, qual seria ele?

Ao espalhar-se a notícia do estado do comendador S. Thiago, achava-se a porta do seu palacete aglomerada de pobres, que desfeitos em lágrimas esperavam a todos os momentos a infausta notícia da morte de seu benfeitor. Ao romper da aurora foi recebido o último suspiro do comendador entre prantos de todos que o rodeavam!...

Nesse mesmo dia foi aberto o testamento, em que nomeava por seus únicos e universais herdeiros Ernesto e Maria, deixando a Pedroso, à viscondessa e à filha do visconde de Santa Clara uma avultada pensão que os punha ao abrigo de qualquer necessidade.

Todos os escravos tiveram carta de liberdade e a pobreza recebeu uma lembrança do benfeitor que perdia.

Ao entregar S. Thiago a Deus o último suspiro a inocente pomba branca havia desaparecido. O enterro foi o mais rico possível, os jornais prantearam sentidamente a morte de tão benemérito cidadão, a pobreza lamenta [*sic*, lamentou] a perda de seu carinhoso benfeitor, e a sociedade a perda de tão dedicado amigo!...

Na ocasião em que o sacerdote espargiu sobre a sepultura a bênção do céu, a pombinha veio de novo ajeitar sobre o sarcófago que guardava os restos mortais do sempre chorado comendador S. Thiago.

FIM

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION GÉNÉRALE.....	2
PREMIÈRE PARTIE : LES INDEX	4
<i>Table des abréviations et mode d'emploi des index</i>	5
Index I : <i>Jornal do commercio</i>	7
Index II : <i>Diário do Rio de Janeiro</i>	43
Index III : <i>Correio mercantil</i>	48
Index IV : Index général par auteur.....	52
DEUXIÈME PARTIE : LA TRANSCRIPTION DES ROMANS- FEUILLETONS	67
<i>Avertissement sur le rétablissement des textes</i>	68
I. <i>A Ressurreição de amor</i>	71
II. <i>O Pontífice e os carbonários</i>	85
III. <i>A Cruz de cedro</i>	118
IV. <i>O Comendador</i>	156
V. <i>Mistérios do Rio de Janeiro</i>	229
APPENDICE	
Reproduction de <i>Aniversário de D. Miguel em 1828</i>	285